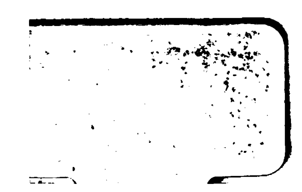


ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

LOPE DE VEGA

I

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.

OEUVRES DRAMATIQUES

DE

LOPE DE VEGA

TRADUCTION

DE

M. EUGÈNE BARET

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, associé étranger de l'Académie d'histoire de Madrid

AVEC UNE ÉTUDE SUR LOPE DE VEGA
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

I

DRAMES

L'Étoile de Séville. — Le meilleur Alcade est le Roi.
Amour et Honneur. — Le Cavalier d'Olmedo. — Le Mariage dans la mort.
Le Châtiment sans vengeance. — Mudarra le bâtard.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1874

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

La traduction du théâtre choisi de Lope de Vega que nous offrons au public fait suite au théâtre de Shakspeare et de Schiller. Il ne pouvait être question de donner une version complète de Lope de Vega, qui, comme on peut le voir dans la biographie que nous lui consacrons, n'avait pas écrit moins de deux mille deux cents pièces de théâtre. La plus grande partie de ces pièces est perdue, mais l'œuvre subsistante du poëte n'embrasse encore pas moins de vingt-six volumes petit in-4°. Forcés de faire un choix, nous nous sommes bornés, dans les drames, aux ouvrages qui ont le plus de notoriété; dans les comédies, nous avions un guide sûr, le public; et il nous était facile de déterminer, dans le grand nombre de comédies signées du nom de Lope, celles qui étaient naguère ou qui sont encore quelque-

*

fois représentées à Madrid et dans les principales villes des provinces. C'est ce que nous avons fait.

Acquéreurs du fonds de l'édition des chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers, nous aurions pu nous contenter de la traduction que donna, en 1822, M. de la Beaumelle; mais, sans nier aucunement les mérites particuliers de cette traduction, il nous a paru, d'une part, que le système adopté par M. de la Beaumelle ne laissait pas toujours à l'auteur espagnol la physionomie qui lui est propre, et, d'un autre côté, que cette traduction péchait par la fidélité. M. de la Beaumelle arrange trop souvent Lope de Vega, et lui prête quelquefois un ton de mélodrame qui n'est nullement le sien. Le style de Lope offre souvent un lyrisme qui peut nous paraître singulier au théâtre, mais l'auteur ne déclame jamais.

Ainsi, n'adoptant pas la traduction de M. de la Beaumelle, et prenant, dans notre choix, des pièces que ne renferme pas la version, d'ailleurs si estimée, de M. Damas-Hinard, il nous restait à nous adresser, pour ce travail, à quelqu'un dont la compétence fût établie. Il nous a paru que nous ne pouvions mieux choisir, à cet égard, que l'auteur récent de l'*Histoire de la Littérature espagnole*. M. E. Baret ne connaît pas seulement la littérature de l'Espagne, il a aussi étudié de très-près le pays. Les nombreux fragments

traduits que renferme son ouvrage, nous permettaient d'espérer que l'auteur ne serait pas inférieur à lui-même dans une traduction de Lope de Vega. Nous croyons que le public se convaincra, par ce premier volume, que notre espoir était légitime et que notre confiance n'a pas été trompée.

INTRODUCTION

On demande aujourd'hui volontiers à la biographie le secret du génie des hommes célèbres. On a renoncé, il y a longtemps, aux doctrines de cette école, fille du sensualisme, qui cherchait ailleurs que dans l'âme les sources du talent, et faisait dépendre le génie dramatique de l'observation de certaines règles matérielles. En fait d'art d'écrire, on croit heureusement beaucoup moins aux procédés, beaucoup plus au naturel, et l'on pense qu'en ce qui concerne surtout le poëte dramatique, il n'est pas de recette qui puisse suppléer soit la vivacité de l'esprit, soit l'éloquence du cœur.

Avant d'entrer dans une appréciation générale du théâtre de Lope de Vega, nous allons donc, après beaucoup d'autres, raconter quelle fut sa vie.

I

Lope-Félix de Vega Carpio naquit à Madrid, le 25 novembre 1562, près de la porte de Guadalajara, dans une maison qui fut longtemps signalée à la curiosité des étrangers. Il descendait d'une de ces familles de Goths qui, après le désastre de Xérès, emportèrent dans les montagnes des Asturies le palladium de la nationalité, de la libre foi de la nouvelle Espagne. Le *solar* ou fief héréditaire de sa famille (il nous

l'apprend lui-même) était en effet situé dans la pittoresque vallée de Carriedo, sur le versant septentrional des monts asturiens, à peu de distance de Santander :

« Dans les prés fleuris de Castille, que l'Espagne nomme vallée de Carriedo, réside la valeur de la montagne. Là fut jadis contenue toute l'Espagne, là fut le berceau de ma race; mais qu'importe d'être né laurier à qui n'est plus qu'un humble roseau ! »

Cette circonstance de race et d'origine antique n'est pas indifférente à noter dans la vie d'un poëte, dont le théâtre fut la vivante image du peuple espagnol, avec ses qualités et ses défauts.

S'il faut en croire l'enthousiasme de ses biographes, Lope donna, presque dès son arrivée en ce monde, des signes prodigieux d'intelligence, qui ont fait renouveler en sa faveur la vieille légende des abeilles qui déposèrent leur miel sur les lèvres naissantes de Sophocle et de Platon. Dès l'âge de cinq ans, avant de savoir écrire, il composait des couplets qu'il dictait à ses camarades pour en avoir des copies, leur abandonnant en échange une partie de ses déjeuners. Lope lui-même semble confirmer ces témoignages de Montalvan : il dit quelque part (*Épître à Amaryllis*) que, sachant à peine parler, il écrivait, sous la dictée des Muses, des vers qu'il compare aux premiers piaulements de l'oiseau dans son nid.

Envoyé à l'âge de douze ans au Collége impérial, qui appartenait à la Compagnie de Jésus, Lope ne tarda pas à aller continuer à l'Université d'Alcala de Henarès, des études qui ne furent jamais achevées. Il y apprit le latin; mais il n'alla guère au delà des éléments du grec. De là une connaissance superficielle de l'antiquité, qui le dirigea sans doute de préférence vers la culture de ce drame populaire, qu'il devait tant illustrer. On voit souvent dans ses écrits la preuve de ce défaut de connaissances premières; on la voit surtout dans l'espèce de Poétique qu'il rédigea, sous le titre d'*Art nouveau de faire des Comédies*, et où il traite sans beaucoup de sérieux ces mêmes questions littéraires, qui ont fait naître ailleurs tant de lourds écrits. Il n'en pouvait être autrement; et il y aurait de la naïveté à croire que Lope ait jamais eu beaucoup de respect pour les règles classiques du théâtre.

De bonne heure orphelin, Lope fut dépouillé de son patrimoine, qui n'était pas considérable, par on ne sait quel per-

sonnage qui, on ne sait pas davantage à quel titre, en enleva ce qu'il put et l'emporta en Amérique. Il avait pour tuteur son oncle l'inquisiteur don Miguel del Carpio. A peine âgé de quinze ans, il donna la preuve de cette prédominance de l'imagination qui caractérise les hommes de sa race, en quittant la maison paternelle pour entreprendre le tour du monde, en compagnie d'un de ses camarades d'Université, qui s'appelait Hernando Muñoz. Les fugitifs se dirigèrent par Ségovie, poussèrent jusqu'à Astorga; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le monde était bien grand, leurs ressources petites, et, après quelques aventures qui auraient pu devenir désagréables, ils se hâtèrent de revenir à Madrid.

Un peu plus pauvre qu'auparavant, Lope n'eut d'autre ressource pour vivre que de s'engager comme simple soldat dans les armées de Philippe II. Il se mit en route pour le Portugal, alors occupé par les troupes espagnoles, et prit part en 1577 à une expédition contre Terceire. Mais cet essai de vie militaire ne lui plut sans doute que fort peu, car il quitta le service au bout d'un an, ayant eu le bonheur d'intéresser à son sort don Geronimo Manrique de Lara, évêque d'Avila, et douzième inquisiteur général. Toute sa vie, Lope conserva pour ce prélat une profonde reconnaissance, qu'il a voulu consacrer dans la préface de sa *Jérusalem*, où il lui attribue le mérite de l'avoir fait ce qu'il est devenu, en lui permettant de reprendre dans sa maison et de compléter ses études. « Je fus élevé, dit-il, au service de l'illustre seigneur don Geronimo de Lara, évêque d'Avila; et ce nom héroïque de Lara ne me revient jamais à la pensée, que je ne lui attribue irrésistiblement mes études et mes débuts dans les lettres. » Il le quitta sans qu'on sache pourquoi, vers la fin de l'année 1578.

Jeté dans le monde sans guide et sans appui, Lope connut les désordres, même les égarements de la jeunesse, et commença par être la victime de ces passions qu'il devait peindre un jour d'une façon si dramatique. C'est probablement la meilleure manière d'expliquer comment il renonça au service du bon évêque. « L'amour, cet amour qui ment à toutes ses promesses, me dit alors que j'eusse à le suivre; hélas! je sais, à l'âge où je suis maintenant, quels progrès je fis dans ce temps-là. » (*Même Epître.*) Et ailleurs : « Élevé par don Geronimo Manrique, — au moment où j'allais devenir prêtre, je devins amoureux. Les yeux d'une femme m'aveuglèrent.» Deux femmes,

qu'il désigne sous le nom de Marfise et de Dorothée, paraissent en effet, la dernière surtout, avoir exercé sur sa vie la plus redoutable influence. Il fallait que cette influence eût été bien forte pour que, huit ans après, Lope, parlant de Dorothée, la caractérisât par ces mots significatifs : « Celle que je ne puis nommer sans me sentir aussitôt inondé d'une sueur de glace et de sang. » Lope paraît avoir raconté l'histoire orageuse de cette partie de sa vie dans le roman dramatique de *Dorothée*, ouvrage de sa jeunesse, dont il a fait, dans sa prédilection, un des chefs-d'œuvre de la prose espagnole.

Après sa rupture définitive avec la trop séduisante Dorothée, Lope, âgé de vingt-deux ans, entra en qualité de secrétaire au service du duc d'Albe, don Antonio de Tolède, petit-fils du célèbre gouverneur des Pays-Bas. Ce fut à la prière de ce seigneur, et dans le but de lui plaire, que Lope composa, à l'imitation de Sannazar et de Georges de Montemayor, un roman pastoral en prose, entremêlé de vers, qu'il intitula l'*Arcadia*. Ce roman est fondé en grande partie sur l'histoire véritable des aventures amoureuses du duc Antonio. La galanterie espagnole avait adopté pour célébrer ses amours le genre pastoral, qui était à la fois un ornement et un voile. Dans l'*Arcadia*, Lope se désigne lui-même sous le nom de Belardo; Belardo devint dès lors son surnom poétique, et, dans beaucoup de pièces composées depuis en son honneur, il est ainsi désigné.

Lope resta plusieurs années au service du duc d'Albe; il y était encore en 1584, époque de son mariage avec doña Isabelle de Urbina, personne d'une rare distinction, fille d'un héraut ou roi d'armes de Philippe II. Montalvan, qui l'avait connue, dit qu'elle était belle sans artifice, instruite sans pédanterie, et vertueuse sans affectation. A peine avait-il commencé à goûter les charmes de cette nouvelle existence, qu'elle lui fut tout à coup enlevée. Lope fut arrêté, jeté en prison et menacé d'un procès capital. La cause de cet événement est demeurée obscure. Elle paraît tenir à la vie de désordre que Lope mena pendant quelque temps, à un duel dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire, qui se trouva être un personnage de distinction. Teodora, la mère de Dorothée, semble aussi n'y avoir pas été tout à fait étrangère. Grâce à de puissants appuis, la peine fut commuée en une sentence qui l'exilait indéfiniment de Madrid. Lope se retira à Valence, où, se trouvant dans les États de la couronne d'Aragon, il ne pouvait être pour-

suivi. Avec quel regret il quitta sa jeune et tendre épouse, on a cru l'entendre dans une pièce touchante, qui a été insérée comme épisode dans son *Arcadie*. En voici quelques stances que nous devons à la traduction de M. Fauriel :

« De ces rives verdoyantes que le Tage opulent baigne de ses flots, je pars pour la plage lointaine que bat la mer d'Espagne, si toutefois, au départir, je ne suffoque dans les larmes où je me noie.

« Ils vont donc être satisfaits, mes envieux et cruels ennemis, — et mes amis arrachés de mon cœur fidèle! Désormais, affranchi de toute guerre, je vais être enseveli dans la terre étrangère.

« Le voilà arrivé, ma douce dame, le jour cruel et déploré de notre séparation! Abandonnant au vent mon espoir et mes voiles, je vous quitte, si néanmoins je puis m'éloigner, privé de mon âme en vous laissant.....

« O belle et chère Espagne! marâtre de tes fils, tendre et compatissante mère des étrangers, l'envie me tue sur ton giron; car, ainsi l'a voulu le sort, toute patrie est ingrate.

« Oh! fortuné celui qui est né difforme et disgracié de la nature, dont le nom n'a point été porté chez les nations étrangères. A ce prix, l'envie l'épargne, et il n'y a pour lui ni ami, ni ennemi.

« L'adversaire déclaré peut être à craindre; mais au mal déclaré il y a des consolations ou des remèdes. De tous les coups, le plus cruel est celui qui part en secret de la main d'un ami.

« Je fus longuement le jouet de vaines faveurs et d'espérances vaines; mais, déjà à l'abri de la crainte et de l'envie, je vais chercher le lieu où doit finir cette existence qui, bien que triste et pauvre, se voit encore persécutée. »

Devancé par sa renommée naissante, Lope reçut à Valence l'accueil le plus distingué. Son nom était déjà connu par divers essais poétiques, et surtout par le roman pastoral de l'*Arcadie*. Là il rencontra Tarrega, Gaspard de Aguilar, Guilhem de Castro, déjà célèbres comme poëtes dramatiques. Le théâtre espagnol leur devait ses productions les plus remarquables sous le rapport de l'art. Lope put étudier leur système, pour y jeter un peu plus tard, sinon des formes, au moins des beau-

tés, des idées et des intentions nouvelles. Le séjour de Valence ne fut donc pas sans importance dans la destinée de Lope de Vega ; il dut avoir une influence considérable tant sur sa vocation que sur le développement de son génie.

Montalvan dit vaguement que Lope passa plusieurs années à Valence, et rien n'empêche de le croire. Il est seulement probable que son séjour n'y fut pas continu, et qu'il visita successivement divers cantons de l'est et du nord de l'Espagne. Quelques-uns le font voyager en France et même en Italie ; ce qui est certain, selon M. Fauriel, c'est que sa femme Isabelle le joignit et l'accompagna plus d'une fois dans ses diverses excursions. Les deux époux se donnèrent assez souvent rendez-vous dans l'exil, et il y a tout lieu de présumer qu'Isabelle, d'une santé frêle et délicate, eut beaucoup à souffrir de la fatigue de ces déplacements et des mélancoliques impressions qui en remplissaient les intervalles. Elle se trouvait dans une des villes arrosées par la Tormès, dans les États du duc Antonio, lorsqu'elle fut atteinte de la maladie qui l'emporta. Lope, qui selon toute apparence était à Valence en ce moment, n'arriva que pour recevoir ses derniers adieux.

Ce que fit Lope dans les années qui suivirent la mort d'Isabelle, ce qu'il devint, où il séjourna, ce sont choses inconnues. Cherchant peut-être à se fuir lui-même, et rempli de souvenirs déchirants, il finit par aller se jeter dans la formidable expédition que Philippe II préparait contre l'Angleterre. Il y fait allusion dans son beau drame : *le Meilleur Alcade est le roi*, et il paraît avoir été vivement frappé du spectacle imposant de l'immense flotte, appareillant pour son aventureuse destination, car, plus de trente ans après, il décrivait ainsi la magnificence du départ :

« La mer mugissait, l'écho doublait en les répétant les éclats de la trompette et le fracas des tambours, tandis que la foule tumultueuse allait et venait sur les ponts, comme l'essaim qui prend possession d'une ruche. »

Monté à bord du *San-Juan*, sur lequel il rencontra avec le grade d'*alferez* un frère qu'il n'avait pas revu depuis son enfance[1], il composa au milieu des combats et du désastre final

1. Dans un engagement partiel avec huit vaiseaux hollandais, ce frère, atteint par un boulet, expira dans ses bras.

de l'*Invincible Armada* son *Hermosura de Angelica*, poëme épique en vingt chants, qui avait pour sujet la suite des aventures de l'Angélique de l'Arioste. De retour à Cadix avec les débris de la fameuse flotte, il recommença encore pendant quelque temps la vie errante de l'exil, recueillant chemin faisant, comme Cervantes, des images, des impressions et des tableaux. Du reste, cette vie ne lui déplaisait pas trop, si l'on en juge par ce qu'il en dit. Il y avait encore à cette époque, dans le caractère espagnol, des restes prononcés de ce goût d'entreprises et d'aventures, contracté dans des guerres et des conquêtes lointaines. Ce temps de courses et de voyages fut pour le génie de Lope comme une époque de retraite, pendant laquelle il se prépara à la mission poétique qu'il devait accomplir.

Rentré à Madrid vers 1590, Lope fut obligé de recommencer la vie insipide de secrétaire de grand seigneur. Il fut attaché d'abord au marquis de Malpica, ensuite au jeune marquis de Sarria, depuis comte de Lemos, le même qui fut plus tard le patron de Cervantes, et contracta vers cette époque un deuxième mariage avec doña Juana Guardia, sage et discrète personne, dont il eut successivement deux fils et une fille. Encore plus heureux dans cette union qu'il n'avait été dans la première, Lope a fait plus d'une fois allusion à cette époque de bonheur, qu'il oppose volontiers aux mauvais jours de sa vie :

« Je vis ma table modeste entourée, enrichie d'êtres, portions de moi-même, doux et amers ruisseaux de la mer du mariage ; et je les vis, payant au trépas le tribut fatal, changer mes joies en tristesse et en deuil. »

C'est à ce moment qu'il donna carrière à sa passion dominante pour le théâtre, qui d'ailleurs était alors la branche la plus lucrative de la littérature. La ville de Madrid ayant mis au concours le panégyrique de son patron, saint Isidore laboureur, Lope remporta le prix. Il dut à cette circonstance le commencement de la popularité qui le suivit au théâtre. « La pauvreté et moi, dit-il plaisamment quelque part, nous formâmes une société pour faire le commerce des vers ; nous nous mîmes à publier des comédies d'un meilleur goût, nous les retirâmes du bourbier où elles étaient plongées ; et j'ai formé plus de poëtes que l'air ne contient d'atomes imperceptibles. »

Cette popularité fut immense. Une foule d'admirateurs fanatiques l'environnaient sans cesse, ne supportant pas la moindre critique qui s'adressait à l'objet de leur culte. L'enthousiasme prenait toutes les formes, et des formes espagnoles, c'est-à-dire quelquefois un peu emphatiques. Ainsi, par exemple, au frontispice d'une édition de ses *Œuvres*, fut gravé un escarbot expirant sur des fleurs qu'il est sur le point d'attaquer; et, comme commentaire de cet emblème, était écrit au-dessous le distique suivant :

Audax dum Vegæ irrumpit scarabæus in hortos,
Fragrantis periit victus odore rosæ.

« Insecte assez hardi pour attaquer les jardins de (la) Vega, tu expires vaincu par les parfums de la rose. »

Cette admiration du public redoubla quand le pape Urbain VIII lui eut écrit de sa propre main, en le revêtant de la dignité d'intendant honoraire de la chambre apostolique. On vit le cardinal Barberini marchant à sa suite dans les rues de Madrid; Philippe III faisait arrêter son carrosse pour le regarder; on accourait de toutes les parties de l'Espagne et même d'Italie, pour contempler le phénix des esprits, la merveille de la nature. Il est désigné sous le premier titre (*fenix de los ingenios*), dans un acte notarié de l'an 1610. Cervantes, réduit à faire lui-même l'éloge de ses pièces qui ne pouvaient obtenir d'éditeur, rendait hommage à Lope en ces termes, dans le prologue de ses comédies imprimées en 1614 : « Le prodige de la nature, le grand Lope de Vega, s'empara alors du sceptre de la comédie, assujettit et soumit à sa juridiction tous les acteurs, remplit le monde de pièces qui réunissaient la convenance du style, l'heureux choix des sujets, l'éloquence dans le dialogue; il en composa une si grande quantité qu'il a écrit plus de dix mille feuilles, etc. »

Ce moment fut sans doute l'époque la plus heureuse de la vie de Lope de Vega. Il sentait tout le prix de ce bonheur avec sa sensibilité ordinaire, et on retrouve avec charme l'émotion vraie du père et de l'époux dans la description de son intérieur, qu'il adresse à un ami, le docteur Mathias de Parras, à Lima.

« Les tempêtes de l'amour étaient enfin apaisées, dit-il, j'étais enfin délivré de ses fureurs. Je voyais, chaque matin à

mes côtés, s'éveiller, décemment belle, ma jeune épouse, sans souci de savoir par quelle porte m'évader. Le visage brillant de l'éclat du lis et de la rose, mon petit Carlos me ravissait l'âme par son gracieux babil sur chaque rien. Le moindre enfantillage bégayé par cette demi-parole me paraissait un oracle, et nous nous disputions, sa mère et moi, les lèvres qui l'avaient prononcé. Charmé de telles matinées succédant à des jours si sombres, je déplorai maintes fois mes égarements. Je me retirais ensuite pour écrire ou consulter mes livres. — On m'appelait aux heures des repas, et je répondais souvent avec humeur qu'on me laissât tranquille, tant l'étude est puissante, tant elle peut nous attirer fortement! Mais alors, tout perles et tout fleurs, mon petit Carlos accourait pour m'enlever. M'illuminant de ses regards et me pressant dans ses bras, il m'entraînait par la main, et mon âme enchantée le suivait jusqu'au siége où il m'établissait à côté de sa mère [1]. »

Les traits de ce tableau que nous venons de citer méritaient d'autant plus de l'être, qu'ils offrent une naïveté et une simplicité touchantes, qui allaient devenir de plus en plus rares dans la poésie espagnole.

Si la gloire littéraire, les plus éclatants succès dans le monde, la richesse, la renommée, pouvaient suffire à fermer les plaies de l'âme, Lope aurait dû être heureux. Mais sa félicité tenait à quatre existences fragiles que le moindre choc pouvait briser, et une puissance ennemie semblait conspirer contre son bonheur, en lui arrachant successivement les objets de ses plus chères affections. Carlos, le fils tant aimé, l'objet de tant d'espérances, celui qu'il ne nommait jamais que le *Carlos de ses yeux*, mourut à l'âge de six ans [2]. Doña Juana, sa femme, ac-

1. Traduction de M. Fauriel.

2. Lope, d'après M. Fauriel, mettait son imagination à tout; il la mettait aussi dans sa tendresse pour ses enfants. Ayant fait peindre son aîné Carlos, à l'âge de quatre ans, il fit ajouter au portrait quelques accessoires symboliques, expression touchante de ses sollicitudes paternelles. Au-dessous du buste était peint un casque posé sur un volume, avec cette devise : *Fata sciunt*. Le casque était le symbole de la carrière des armes, le volume de celle des lettres, la devise voulait dire que le sort savait seul laquelle des deux serait un jour celle de Carlos, et ce secret du sort, on le voit, préoccupait sérieusement le pauvre père. — Il me semble que voilà un de ces traits qui révèlent à la fois le cœur et l'esprit d'un homme.

cablée de cette perte, eut à peine la force de conduire à terme l'enfant qu'elle portait au moment de la mort de Carlos. Dans le courant de l'année qui suivit cette perte, elle accoucha d'une fille nommée Feliciana, et mourut au bout de peu de jours des suites de ses couches. Cette fille naquit avec une santé délicate pour laquelle il fallait toujours trembler. Lope voulait retenir dans le monde Marcelle, une fille naturelle qu'il aima d'un sentiment si rare; mais aucune représentation ne put combattre dans cette jeune fille, qui paraît avoir été douée d'un mérite extraordinaire, sa vocation pour le cloître. D'une dévotion exaltée, comme son père, elle choisit même l'ordre le plus rigide de tous, et, n'écoutant que la voix de sainte Thérèse, elle voulut ensevelir ses talents et sa beauté sous la bure des filles du Carmel. Cette résolution invincible, cette passion de la croix, rappelle involontairement la résistance d'Angélique Arnaud, et cette *Journée du guichet*, si fameuse dans les annales de Port-Royal.

Cette dernière épreuve réveilla dans le cœur de Lope les sentiments de sa première éducation. Il lui sembla reconnaître dans son malheur le châtiment de ses désordres passés; il y vit comme un appel du ciel aux pensées d'une autre vie. Pour répondre à cet appel, il renonça au monde, prodigua l'aumône, les œuvres de charité et les prières; et, ne trouvant pas dans ces pratiques chrétiennes une expiation suffisante de ses fautes, il se fit ordonner prêtre à Tolède en 1609. Revenu à Madrid avec ce nouveau caractère, il entra dans la Congrégation des prêtres natifs de cette capitale, laquelle avait pour but l'enterrement du corps des suppliciés, et le soulagement des prêtres indigents. Elle les vêtissait, les nourrissait, les soignait dans leurs maladies, et leur donnait la sépulture après la mort. Plus d'une fois, on vit le prince des *ingenios* de l'Espagne, selon les devoirs de sa mission, porter péniblement en terre le cadavre de quelque pauvre prêtre, l'y déposer, et adresser pour lui une dernière prière à Dieu.

Une autre Congrégation très-différente de la précédente, et où l'on voit de même figurer Lope de Vega, est celle des familiers du Saint-Office, dont il fut vingt-cinq ans le chef ou le directeur. Les membres de cette Congrégation ne pouvaient être pris que parmi les personnes dont les ancêtres, jusqu'à la quatrième génération, ne présentaient pas de mélange de sang more ou juif. Les preuves qu'il fallait faire pour obtenir

ce titre équivalaient à des lettres de noblesse; c'était, selon un biographe de Lope de Vega, ce qui le faisait rechercher des personnes dont le nom n'était pas assez connu pour pouvoir se passer de généalogie.

Mais en se donnant à Dieu comme chrétien pénitent, Lope ne s'était pas livré tout entier. Il avait fait sincèrement le partage de ses facultés entre la religion et la nature; il avait mis dans la première part tout ce qu'il dépendait de lui d'y mettre, mais il s'était réservé la libre culture de son génie, l'exercice indépendant de son imagination, et cette part était encore immense. La plus grande partie de ses *comédies* (plus des deux tiers) fut composée postérieurement à son ordination. Ainsi, le prêtre catholique avec toute sa ferveur, que dis-je? le familier du Saint-Office se trouvait associé dans Lope avec le poëte dramatique le plus populaire, le plus passionné qui eût jamais existé. Entre les pièces de Lope prêtre et dévot, et celles de Lope, homme du monde, marié ou amoureux, il n'existe aucune différence appréciable, ni quant au choix des sujets, ni quant à la manière de les traiter. Il y a tout autant d'amour, tout autant d'orgueil du point d'honneur, tout autant de tableaux voluptueux, de bravades et de vengeances dans les unes que dans les autres. Cet étrange assemblage, que nous retrouverons dans Caldéron, n'était possible que dans le temps où vivait Lope et en Espagne. On ne doit jamais l'oublier, quand il s'agit de juger le drame espagnol.

Peut-être faut-il, pour apprécier convenablement la nouvelle position de Lope, considérer que, comme prêtre, il n'avait point ce que l'on nomme charge d'âmes, et n'était attaché au service régulier d'aucune église. Il avait fait construire dans sa maison un petit oratoire bien décoré, dans lequel il disait la messe tous les jours de grand matin. Un très-petit nombre de personnes y étaient admises, et nous devons, sur ce point, à l'un de ces amis privilégiés de curieux détails. Il paraît que, pendant toute la durée du saint sacrifice, on remarquait en Lope une agitation extrême, un tremblement nerveux qui trahissaient les profondes émotions du prêtre. Une abondante effusion de larmes accompagnait toujours la célébration de cet acte solennel. — Étrange sensibilité qui aide à expliquer le pathétique profond que nous rencontrerons dans ses drames.

On sait très-peu de chose de Lope, après sa séparation d'avec sa famille. Sa vie semble s'être partagée assez doucement,

quoique tristement, entre les pratiques religieuses, le culte de la poésie et les affections domestiques. Il lui restait trois enfants, Lope, son second fils, et ses deux filles Marcela et Feliciana. Ces affections, toujours inséparables d'un peu d'inquiétudes, aboutirent pour lui à de nouveaux chagrins. Son fils Lope qu'il destinait à la carrière des lettres, ou à toute autre profession savante, n'eut jamais de goût que pour celle des armes, et voulut être absolument soldat, dès qu'il put être quelque chose. Il avait à peine vingt ans quand il partit comme volontaire sur une flotte commandée par le marquis de Santa-Cruz, et précéda son père dans le tombeau. La dernière et cruelle épreuve du sacrifice de Marcelle porta à Lope un coup encore plus fatal. Pour bien concevoir ce qu'une telle séparation dut lui coûter, il faut avoir quelque idée du singulier mélange de tendresse et d'admiration que lui avait inspiré cette enfant. Il lui dédia en 1620 son joli drame intitulé : *le Remède dans l'infortune*, et voici dans quels termes il fit cette dédicace : « S'il est vrai que l'on doive plus encore au sang qu'au génie, faites-moi la faveur, Marcela, de lire cette comédie, en corrigeant dans votre esprit les défauts de l'âge où je la composai. Si tendre que soit le vôtre, il a été si richement doué, que le ciel me semble vous avoir départi par mégarde le trésor d'intelligence qu'il avait préparé pour compenser dans quelque autre femme le malheur d'être laide. Je pense sérieusement ainsi, et ceux-là seuls qui ne vous ont pas vue pourront prendre mes paroles pour une galanterie. Que Dieu vous garde et vous rende heureuse, malgré tout ce qu'il y a en vous de perfections pour ne pas l'être, surtout, si vous héritez de ma destinée ! »

Certes, dit avec raison M. Fauriel, à qui nous empruntons cette traduction et d'autres traits, ce n'était pas une jeune fille ordinaire, que celle à qui son père, à qui un Lope de Vega parlait de la sorte. On le soupçonnera sans doute d'illusion et de flatterie ; mais il n'est pas le seul homme qui ait ambitionné sérieusement le suffrage de Marcelle. L'auteur des *Mocedades del Cid*, Guilhem de Castro, lui dédia aussi un volume de son théâtre. Sa dédicace est un peu moins tendre ou un peu plus contenue que celle de Lope, mais elle n'en est pas moins flatteuse pour celle à qui elle s'adresse.

Feliciana, la plus jeune de ses filles, fut la dernière dont il se sépara ; il la donna en mariage à don Louis de Usategui, à qui l'on doit la publication de plusieurs des œuvres posthumes

du poëte. On pourrait dire que cette séparation fut le dernier événement de la vie de Lope. Il semble dès lors fatigué de tout, même de la gloire. Il se déguise, il prend des précautions pour éviter d'être vu. Sa santé, jusqu'alors robuste, déclina depuis de jour en jour, et il aggrava sa faiblesse par des excès d'austérité[1]. Pendant qu'il refusait de faire usage de viande durant le carême, il redoublait ses exercices de pénitence. Un matin, son alcôve fut trouvée toute parsemée de gouttes de sang qu'avait fait jaillir la discipline. Au mois d'août 1635, il fut invité à honorer de sa présence des thèses de médecine et de rhétorique, au séminaire des Écossais. Il se retira très-fatigué, et rentra chez lui malade. Cette indisposition prit bientôt un caractère alarmant, et le 27 août 1635, après quelques jours seulement de maladie, il expira en prononçant les noms de Jésus et de Marie, à l'âge de soixante-treize ans.

La mort de Lope de Vega plongea dans le deuil la ville entière de Madrid. La nation essaya d'égaler les honneurs funèbres qui lui furent rendus à l'étendue de sa renommée. Le duc de Sessa, petit-fils du fameux Gonzalve de Cordoue, qui assista à ses derniers moments, était nommé son exécuteur testamentaire, et l'héritier de ses manuscrits. Il accepta cette charge honorable, et voulut faire les frais des funérailles. Lui-même, entouré de grands d'Espagne et d'une foule d'autres seigneurs, de tous les gens de lettres, de tous les artistes, que pressait une multitude de peuple, marcha à la tête du convoi. Les cérémonies religieuses, qui recommencèrent à l'octave, durèrent neuf jours, accompagnées par la musique de la chapelle royale, avec toute la pompe du culte. Chaque jour, un évêque différent officia en habits pontificaux. Aucun grand homme, dans aucun pays, ne fut suivi dans la tombe par autant de gloire. La popularité de Voltaire, au dix-huitième siècle, l'ovation dont il fut l'objet à Paris peu de temps avant sa mort, peuvent seules en donner quelque idée. Sa fille Marcelle, qui n'avait pu recueillir les derniers soupirs d'un père, adressa une requête pour que le convoi funèbre se dirigeât le long du cloître des *Trinitarias descalzas*, afin de pouvoir jouir une dernière fois de la vue de ces restes vénérés. Le convoi fit un long détour, et la carmélite

1. Il avait déjà composé la plus grande partie d'un éloge de Camoëns, et il s'occupait de le terminer quand la mort l'atteignit.

vit en effet passer son père devant elle, porté, le visage découvert, sur les épaules de ses anciens confrères de la congrégation des pauvres prêtres. On se demande avec attendrissement ce qu'une âme telle que l'âme de Marcelle dut éprouver dans ce court moment.

Le caractère de Lope de Vega était celui d'un artiste aimant toutes les magnificences, le luxe des arts, la somptuosité des ameublements, accompagnée du goût des tableaux et des beaux livres, et de l'élégance dans ses vêtements. A cet égard, il ne comptait jamais avec les caprices de son imagination. D'une charité inépuisable, il fallait veiller sur lui pour l'empêcher de donner. Un jour, un prêtre mal vêtu étant venu lui demander la charité, il le revêtit de ses propres habits, et lui donna même son chapeau. Sa table était toujours couverte de pièces de monnaie destinées aux mendiants, et cette table ainsi que sa maison était toujours ouverte. Du reste, ses mœurs étaient simples, ses besoins modestes; ses plus vives jouissances, il les demandait à la nature, comme tous les grands poëtes. La vue du ciel, des montagnes, des forêts et des champs, était pour lui une source d'émotions et d'inspirations qu'il a transportées heureusement jusque dans ses drames. Lui-même a décrit en plusieurs endroits de ses ouvrages sa maison de Madrid, située dans la rue des Francs, près de la porte de Vallecas, et ornée d'un jardin qui était « le plus chétif des jardins. Tout ce que l'on y trouve, ce sont une dizaine de pieds de fleurs, deux treilles, un oranger, un rosier et deux arbres habités par deux jeunes rossignols. Un réservoir de deux seaux d'eau y forme une fontaine qui s'épanche entre deux pierres, dans un débris de vase en terre colorée. Mais la nature se contente de peu... » On lisait au-dessus de la porte principale de cette maison :

D. O. M.
Parva propria, magna;
Magna aliena, parva[1].

1. Imitation probable de ce distique que l'Arioste avait aussi fait graver sur l'entrée de sa maison :

Parva sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Le 25 novembre 1862, une inscription a été placée sur la façade de cette maison qui occupe le n° 15 de l'ancienne rue des *Francs*, aujour-

Paroles significatives, qui traduisent sans doute une pensée intime et fort ancienne. Devenu riche, en effet, Lope ne remit plus les pieds dans les palais des grands, et s'il était heureux de sa fortune, c'était surtout parce qu'il lui devait la liberté : « Si je n'avais pas été bien convaincu, dit-il quelque part, que les personnages des tapisseries qui décorent les murailles des palais sont complétement insensibles, j'en aurais eu une pitié bien sincère. »

Du reste, s'il est un homme dont on puisse dire qu'il fut supérieur à ses œuvres, c'est assurément Lope de Vega. Ses meilleures productions ne sont que des improvisations, tant il travaillait vite, car maintes fois, d'après son aveu, ses pièces « passèrent en vingt-quatre heures de son cabinet au théâtre. » Pas une année sans poëme, pas une semaine sans comédie, et cependant, malgré ce rapide travail, il a trouvé le moyen de laisser des chefs-d'œuvre. On a calculé qu'il dut écrire au moins neuf cents lignes par jour, sans préjudice de ses occupations comme secrétaire, comme prêtre et comme père de famille, et il s'est trouvé des Anglais pour supputer le nombre de ses vers, qu'on évalue à vingt et un millions trois cent seize mille. L'anecdote suivante, rapportée par Montalvan, son collaborateur, son ami, et son panégyriste enthousiaste, donnera une idée de cette prodigieuse fécondité qui, du reste, était servie par un travail acharné. Travaillant en société à une comédie (*le Tiers ordre de Saint-François*), chacun d'eux fit un acte le premier jour, et ils s'étaient partagé le troisième. Le jeune poëte eut la fantaisie de vouloir devancer son vieux maître, et s'étant levé à deux heures du matin, il eut fini à dix heures la tâche qui lui était assignée. Il court chez Lope, le trouve occupé à émonder dans son jardin un oranger qui avait souffert de la gelée : « J'ai fini mon demi-acte. — J'ai

d'hui de *Lope de Vega*, à la suite d'une motion de don Mesonero Romanos, adoptée par l'Académie de la langue :

Al fenix de los ingenios
Frey Lope Felix de Vega Carpio
Que falleció á 27 *de Agosto de* 1635
En esta casa de su propriedad
La Real Academia española
Año de 1862.

Cervantes et Quevedo logeaient dans la même rue, et à très-peu de distance.

aussi fini le mien, répond Lope. — Et quand? — Je me suis levé à cinq heures, j'ai fait le dénoûment de la pièce; voyant qu'il était encore de bonne heure, j'ai écrit une épître en cinquante tercets; j'ai déjeuné, et je suis venu arroser mon jardin. Je viens de finir, mais je vous assure que je suis fatigué. »

Lope était le premier à gémir de cette contrainte qui abaissait l'art au niveau d'un métier; mais l'horreur de la misère, le souvenir des lamentables années de sa jeunesse, émoussèrent ses scrupules, et le poussèrent à travailler moins pour la gloire que pour s'enrichir. Il l'avoue avec une aisance peu louable dans son *Art nouveau de faire des comédies* : « Je trouvai la comédie en Espagne, non point telle que l'ont enseignée au monde ses premiers inventeurs, mais telle que l'avaient faite des barbares qui avaient formé le vulgaire d'après leur grossièreté. Sous cette forme elle a pris un tel crédit, que celui qui maintenant veut écrire selon les règles de l'art meurt avec aussi peu de gloire que de profit : tant il est aisé à la coutume de l'emporter sur la raison, chez ceux qui ne sont pas éclairés de sa lumière.

« Oui, j'ai écrit quelquefois selon ces principes que peu de personnes connaissent. Mais, en voyant des ouvrages monstrueux, écrits seulement pour les yeux, faire accourir le peuple et les femmes, émerveillés de ces tristes spectacles, je reviens alors aux habitudes barbares, et lorsque j'ai à écrire une comédie, j'enferme sous une triple clef tous les préceptes; j'exile de mon cabinet Plaute et Térence, de peur d'entendre leurs cris, car la vérité sait élever la voix, même dans les livres muets. J'écris donc suivant la manière qu'ont inventée ceux qui voulaient obtenir les applaudissements du vulgaire; car, après tout, puisque c'est lui qui paye, il faut bien lui offrir, même des sottises, si cela lui fait plaisir. »

Il est des hommes qui, l'œil fixe sur l'idéal, lui sacrifient la fortune, même le repos. Pauvres, ils se consolent et se relèvent, comme Cervantes, par une grande pensée, un grand sentiment, qu'ils lèguent au monde, comme une leçon et un exemple. La vertu est un noble manteau qui dérobe à leurs yeux la laideur de la misère. Ce sont les amis des causes vaincues, les cœurs dévoués à une idée, à un principe, à un drapeau. D'autres, au contraire, enchaînés à la terre, sont esclaves de leurs besoins. Ceux-là sacrifient à la vogue, à la fortune.

Comme disait Voltaire, ils n'ont aucun goût pour le martyre. Au lieu de penser, ils calculent; s'ils ont du talent, ils l'exploitent. Ce sont quelquefois des hommes d'infiniment de mérite : ce ne sont pas les héros de l'humanité.

Tel fut Lope de Vega. Sans doute, la justice veut qu'on ne demande pas à un homme ce qu'il n'a pas voulu faire, mais un talent si distingué n'en a pas moins mérité le reproche d'avoir abaissé la mission de l'art, au lieu d'élever le public jusqu'à lui; d'avoir suivi la foule, en flattant les passions populaires, au lieu d'avoir contraint la foule à le suivre. Aussi laissa-t-il une fortune évaluée à cent dix mille ducats, mais une gloire bientôt contestée, non loin de la maison où Cervantes mourait de faim, en doutant peut-être de l'immortalité qu'allait lui assurer le chef-d'œuvre de *Don Quichotte*. — Ne cherchez pas son monument dans l'enceinte de Madrid. Pas une pierre n'indique le lieu où reposent les os d'*el fenix de los ingenios*.

II

Le caractère principal du théâtre de Lope de Vega, et en général du théâtre espagnol, est d'être essentiellement national et populaire. Sous ce rapport, il offre une entière analogie avec le théâtre des Grecs. Ce théâtre s'inspire le plus ordinairement des mœurs, des traditions, des usages, des croyances propres et particulières à l'Espagne. Il en reproduit fidèlement les passions et les préjugés. Il se plaît à décrire les amusements guerriers du moyen âge espagnol, tels que joutes, tournois, courses de taureaux; il énumère avec complaisance les villes, les rivières, les montagnes de l'Espagne; il nomme avec orgueil les grandes familles qui l'ont illustrée. La Grèce n'a pas été autrement célébrée par Homère, l'Italie par Dante. En un mot, le théâtre espagnol est *romantique*, selon la première acception de ce mot, qui rendait si bien la chose; je veux dire qu'il est la production immédiate et spontanée d'une nation *romane*, c'est-à-dire fille de la civilisation romaine, mais distincte de cette civilisation dans ses attributs principaux. Cela posé, on peut dire du théâtre espagnol qu'il est *romantique*, comme la religion catholique, comme l'art ogival, comme la chevalerie, comme nos chansons

de gestes, et surtout comme la langue espagnole elle-même. Quelques mots sur l'origine et la fondation de ce théâtre, nous aideront à mieux saisir le caractère du théâtre particulier de Lope de Vega.

En Espagne, comme dans tous les pays issus de la domination romaine, l'art dramatique est né des débris du paganisme, conservés par les habitudes populaires au milieu des sociétés chrétiennes. En adoptant une religion nouvelle, les sujets de Rome, surtout dans les provinces méridionales de l'Empire, ne renoncèrent pas tout d'un coup aux pompes imitatives et pittoresques des fêtes du paganisme. Les représentations sensibles du culte déchu survécurent naturellement aux croyances dont elles étaient le symbole; et longtemps après leur conversion au christianisme, les peuples reproduisaient encore dans leurs divertissements les chants, les jeux choriques, les *théories* des religions païennes.

L'Église d'Espagne essaya longtemps de soustraire son troupeau à la pratique de ces usages païens; mais tous ses efforts ne parvinrent jamais à les proscrire. Le clergé espagnol finit par comprendre qu'il était inutile de faire la guerre à des amusements qui s'appuyaient à la fois sur un besoin éternel de la nature humaine, et sur la puissance de l'usage et des souvenirs. Voyant que les divertissements populaires bravaient tous ses efforts, il eut l'heureuse idée de s'en emparer et de les sanctifier en les appliquant aux fêtes du christianisme. De cette manière, il fit d'un obstacle dangereux un nouveau moyen d'influence, et il assura au culte le puissant attrait que les spectacles exerçaient sur un peuple encore à demi païen.

A partir de cette sage résolution, les représentations scéniques firent partie des fêtes religieuses, et elles se jouèrent dans les églises, en présence des corps politiques, des magistrats, des prélats, et avec la coopération du clergé qui y avait lui-même un rôle. Il montrait à l'office de Noël les trois rois mages arrivant, sous la conduite de l'étoile merveilleuse, à la crèche du Sauveur, pour le reconnaître et l'adorer. A l'office de la Passion, il faisait suspendre quelque temps un homme en croix, pour figurer Jésus-Christ mourant pour la rédemption des hommes. La *Relation du Voyage en Espagne*, écrite par le conseiller Bertaut, frère de madame de Motteville, prouve de la manière la plus formelle que des cérémonies bien plus extraordinaires avaient encore lieu en 1660, nommément à Valladolid.

Cette intervention du clergé dans les amusements du peuple eut un grand résultat. Comme les prêtres étaient à cette époque les seuls dépositaires des connaissances qui avaient survécu à la ruine de la civilisation, ils donnèrent à ces représentations plus d'éclat et de dignité, et ils contribuèrent ainsi puissamment à réveiller l'art du sommeil de la barbarie.

Il y eut d'abord des pièces en latin monacal, composées pour ces espèces de représentations dramatiques, par lesquelles le clergé avait eu l'idée d'attirer les peuples aux églises. Mais, dès l'instant, et par la même raison que l'on avait des hymnes, des prières, des chants en *romance*, on dut avoir bientôt en cette même langue de ces pièces où l'on essayait de mettre en action les idées ou les faits de la religion.

L'invasion arabe dut fortement contribuer à altérer en Espagne plus et plutôt qu'ailleurs les traditions relatives à la scène, car, ces traditions paraissent avoir particulièrement répugné au génie des conquérants. Les Arabes andalous cultivèrent en effet avec succès en poésie les genres narratif, descriptif, érotique, satirique, tandis que, non-seulement ils n'ont pas laissé la plus petite trace dans le genre dramatique, rien qui ressemble à la comédie ou à la tragédie, mais l'histoire est complétement muette à cet égard. Néanmoins, en Espagne, les représentations scéniques, du moins celles du genre pieux, remontent incontestablement à une haute antiquité. Non-seulement elles étaient connues dès le milieu du treizième siècle, mais il est constant que les formes en étaient déjà diverses, qu'elles s'écartaient de leur caractère, et qu'il s'y était introduit de nombreux abus. La preuve en existe dans le *Code des sept parties*, composé vers 1260.

L'existence des jeux scéniques en Espagne dès le milieu du treizième siècle, et probablement longtemps auparavant, est donc constatée. Ces représentations continuèrent dans les siècles suivants; néanmoins, on ne connaît rien qui mérite le nom de production dramatique avant la fin du quinzième siècle. On doi supposer toutefois que cet intervalle ne fut pas perdu pour le théâtre, et qu'il continua, malgré le silence de l'histoire, ses lents progrès. Velasquez parle en effet d'une pièce du marquis de Villena qui aurait été représentée en 1414, au couronnement du roi Ferdinand d'Aragon, sous ce titre : *Comedia allegorica*, et le marquis de Santillane écrit que son aïeul don Pedro Gonzalès de Mendoza, majordome-major d'Henri de Transta-

mare, écrivit des poëmes scéniques à l'imitation de Plaute et de Térence, avec intermèdes rustiques. Parmi les divertissements offerts à Briviesca, en 1440, à l'infante de Navarre, par don Pedro de Velasco, comte de Haro, il est également fait mention de représentations dramatiques.

On peut donc placer à la fin du quinzième siècle les véritables commencements du théâtre espagnol. Nous le voyons sortir des habitudes religieuses et sociales du peuple, sans impulsion étrangère, sans tradition savante, de sorte que la nationalité en restera le principal caractère. Ce ne sont d'abord que des dialogues rustiques, des églogues pastorales, où des bergers s'entretiennent des fêtes que l'on va célébrer, ou même quelquefois de l'état des affaires publiques, comme par exemple dans les couplets dits de *Mingo Revulgo*, composés vers 1472. Ces drames, ou plutôt ces récits dialogués étaient écrits en mètres lyriques, accompagnés de chants rustiques qui répondaient à nos joyeux *noëls*.

Une fois que les populations eurent pris goût à ces sortes de drames, on ne tarda pas à les appliquer à des sujets tirés de la vie commune, à des faits mondains et profanes, qui ouvrirent à l'art naissant une voie nouvelle, et qui, en rendant les représentations plus fréquentes, lui firent faire de rapides progrès.

Ainsi, dès le commencement, le théâtre espagnol se divise en deux branches, le drame religieux et le drame profane; mais à la différence des autres pays, où, notamment en France, le drame profane prit le dessus et finit bientôt par régner seul, — les deux branches dramatiques furent cultivées parallèlement en Espagne avec la même complaisance et le même succès.

Cette origine romantique et populaire explique la plupart des caractères extérieurs du théâtre de Lope de Vega, absolument comme l'origine religieuse du théâtre grec explique, par exemple, l'existence du chœur dans la tragédie grecque. Pour être assuré de plaire, le poëte n'aura qu'à se laisser guider par sa fantaisie, sous la loi du génie et du goût national. De là d'abord l'absence du genre tranché, car ce théâtre sans lien avec le passé est libre de toute règle, de toute convention matérielle; de là aussi le mélange des odes et des sonnets dans le drame : les stances ont une secrète harmonie avec les grandes émotions de l'âme, et devaient plaire par conséquent à des imaginations lyriques et exaltées; de là encore le mélange de sérieux et de plaisant, l'élévation tragique et les joyeuses sail-

lies, la gravité et la bouffonnerie, dont ne saurait se passer un auditoire populaire : en un mot, le génie national substitué sans le savoir aux conventions et aux règles créées par un autre génie et pour un autre peuple, qu'il est permis de préférer, si l'on veut, au génie et au peuple espagnol. Successeur immédiat de Lope de Rueda, espèce de Thespis qui promenait dans les rues de Madrid ses joyeuses comédies, pleines de sens et de sel, Lope de Vega, qui consulta toujours le goût du public et n'aspira jamais à le gouverner, devait nécessairement garder beaucoup des pratiques de son prédécesseur.

Cette origine romantique aide à comprendre également la différence capitale qui existe entre la tragédie française et le drame de Lope de Vega.

En France, les destinées du théâtre ont été décidées en quelque sorte d'en haut, par l'aristocratie de la science et de la naissance, par des gentilshommes et par des savants. La *Didon* de Jodelle fut représentée pour la première fois dans la cour du collége de Montaigut; Henri III, entouré de toute sa cour, vint assister à la représentation, comme Léon X avait honoré de sa présence la représentation de la *Mandragore* de Machiavel. Nos rois imitaient en tout les princes italiens. Le peuple était exclu du spectacle, et on ne s'inquiétait guère de l'opinion des vilains. Par la ruine des *Mystères* et des *Moralités*, le peuple se trouva presque entièrement dépourvu chez nous des plaisirs comme de l'utilité des jeux de la scène; et l'on a pu dire avec raison et avec regret qu'à mesure que l'on s'est éloigné du moyen âge, la jouissance possible des choses de l'esprit est devenue de plus en plus l'apanage exclusif des classes élevées.

Le goût de ces classes, quoique meilleur, plus raffiné, ne prévalut jamais en Espagne sur les préférences du peuple en matière de théâtre. Moins écrasé par la féodalité, en vertu de l'égalité primitive qui régna dans les armées patriotiques des Asturies et de Léon, le peuple en Espagne a su, sans insolence, faire respecter et quelquefois prédominer sa volonté. Lui seul, après tout, s'intéressait sérieusement aux choses du théâtre. Quoi d'étonnant alors que son opinion y ait fait la loi? Charles-Quint, lui, accordait ouvertement sa préférence aux Italiens. En Espagne, les esprits cultivés préférèrent ordinairement, à la culture de l'art dramatique, la théologie, la jurisprudence et le droit canon. Cet ordre seul de connaissances était estimé; seul il donnait quelque chance aux faveurs de la cour, et la possi-

bilité de s'élever dans l'État. C'est grand pitié de voir Calderon, dans sa *Lettre* au duc de Veraguas, déclarer qu'il ne peut obtenir de la justice qu'il soit mis obstacle à la contrefaçon de ses ouvrages, « par la raison que l'autorité compétente, bien loin « de regarder comme un délit le tort fait à la poésie, considère « la culture de la poésie comme une erreur de jugement blâ- « mable chez l'auteur. » A vrai dire, les Espagnols, comme les Anglais, Shakspeare et Lope de Vega, ont toujours considéré le théâtre comme un plaisir quotidien et facile, non comme un art délicat et exquis. Ils n'en ont surtout jamais fait une affaire. Le *connaisseur* est un produit éminemment particulier à la France.

Quand nous parlons de cette domination de la foule au théâtre, sous Lope de Vega, nous ne traçons point un tableau de fantaisie : ce fait est confirmé par les témoignages les plus authentiques. « A Madrid, dit un voyageur français de cette époque, il y a deux lieux ou salles, qu'ils appellent *corrales*, qui sont toujours pleins de tous les marchands et artisans. Quittant leurs boutiques, ils s'en vont là avec la cappe, l'espée et le poignard, s'appellent tous *caballeros*, et ce sont ceux-là qui décident si la comédie est bonne ou non; ce sont eux qui la sifflent, l'applaudissent. » La ressemblance de ces artisans hidalgos avec les fiers soldats des *tercios* espagnols les avait fait surnommer *mosqueteros*, en langage de théâtre, aujourd'hui changé en celui d'*alabarderos*. En 1650, un nommé Sanchez, cordonnier en vieux, était leur chef. Un jeune auteur, à son début, craignant pour son ouvrage le jugement des *mousquetaires*, alla trouver Sanchez avec un ami, le priant de considérer que du succès de sa pièce dépendait sa renommée. « *Vaya vuesa merced* « *muy consolado*, lui répondit Sanchez avec une gravité magni- « fique, *y esté seguro que se le hara justicia :* Que Votre Grâce « aille avec Dieu, avec la satisfaction de penser qu'on lui fera « bonne justice. » Et la pièce fut sifflée.

C'est justement le contraire de ce qui s'est passé en France.

Est-ce en effet les artisans qui dominent dans le jeu de paume misérable où Corneille fait entendre Cinna? Non, c'est le banc des jeunes seigneurs, qui subsista sur la scène jusqu'à ce que le comte de Lauraguais, grand maître des menus plaisirs, le fit supprimer à ses frais en 1759. La maison du roi faisait si bien la loi au théâtre, qu'elle ne payait pas même de place, et Molière nous apprend « que les gens du bel air s'op-

« posaient à ce que le parterre eût le sens commun, et auraient « été fâchés de rire et de pleurer avec lui. » — « Qu'auraient « dit nos petits maîtres, disait Racine, si je n'avais pas fait « mon Hippolyte amoureux! » Et l'on sait à quel point Voltaire était occupé des belles pleureuses des premières loges.

Que l'on réfléchisse bien aux détails qui viennent d'être donnés, et l'on verra qu'ils expliquent clairement quelques-uns des caractères les plus tranchés du théâtre de Lope de Vega, et en général de la scène espagnole à cette époque, c'est-à-dire du vrai théâtre national : le mouvement, le bruit, le conflit d'intrigues imprévues, convenables à des spectateurs dont la plupart ne réfléchissaient guère; ces perpétuelles flatteries à l'adresse de l'orgueil national, qui devait être bien grand alors[1], puisque aujourd'hui, malgré tant de malheurs, tant d'échecs, tant de mécomptes, il subsiste encore tout entier; la peinture des passions chères à un peuple qui ne se lasse pas de s'admirer lui-même : légitimité du point d'honneur, divinisation de la vengeance, adoration du symbole, le bouffon et le burlesque, chers partout à la multitude, mais jamais mêlés d'ordures, comme dans Shakspeare, car ce peuple est délicat et le fond de son caractère est la noblesse; enfin, ces flots de proverbes qui s'échappent parfois de la bouche du *gracioso*, banale littérature de ceux qui n'en ont pas d'autre.

On l'a dit avec une parfaite raison : jamais on n'eût fait adopter à de tels spectateurs un drame d'imitation savante, un théâtre latin, une contrefaçon, même excellente, d'Eschyle, un reflet pédantesque ou heureux de Térence ou de Sophocle. Ils demandaient du plaisir avant tout; la distraction qu'ils venaient chercher, et qu'ils payaient quelques maravédis, s'envolait comme la fumée de leurs *cigarillos;* leur capacité d'attention s'appliquait au mouvement des événements, non au développement des caractères; personne ne songeait aux règles, à la pureté de la forme, aux modèles que les anciens avaient pu laisser.

Le théâtre espagnol a donc de graves défauts; trop souvent,

1. Il faut voir, pour cela, le fameux tableau des *Lances*, de Velasquez, qui se trouve au musée de Madrid, et noter l'expression du visage du peintre, qui s'est placé lui-même dans un coin du tableau. Voyez aussi le portrait équestre du comte-duc d'Olivarès, par le même.

ces drames si animés, ces comédies si spirituelles, ne sont que des ébauches, c'est-à-dire de l'art inachevé.

Ce caractère d'imperfection, si fréquent chez Lope de Vega, tient surtout à la rapidité d'exécution. Ce n'est point manque de génie. De l'aveu de Voltaire, le génie de Lope était capable de la perfection. C'est impatience naturelle, abus de facilité, imtempérance d'imagination. Il faut ajouter : trop peu de sévérité avec soi-même, sécurité complète à l'endroit de ses juges, conception trop peu châtiée de l'art.

De là des inégalités, des invraisemblances choquantes, quelquefois des extravagances qu'un peu plus de réflexion, et surtout un public plus sévère, lui eût fait éviter. Comment tolérer, par exemple, ce général de dix ans qui, dans *Amour et Honneur*, commande l'armée espagnole, que son aïeul est obligé de prendre dans ses bras pour le montrer aux soldats, et qui se vante d'être seul capable d'exterminer l'armée ennemie? Comment souffrir, je ne dis pas des pointes, mais des pièces entières en pointes, et cela souvent dans les endroits les plus pathétiques? Un cœur troublé cherche-t-il les batteries de mots? La passion fait-elle des acrostiches? M. Antoine de Latour, qui a beaucoup vécu en Espagne, essaye de justifier ces abus d'esprit par le caractère de la race. « Depuis que j'écoute les Andalouses, dit-il, et que je regarde aux singulières fleurs de rhétorique qu'elles aiment à semer dans le langage de la passion, même sincère, je m'accoutume à ce bel esprit de l'Espagne. » Sans doute, il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans le pays des Sénèque et de Lucain, et que la pointe est en quelque sorte un produit naturel du sol. L'esprit semble en effet avoir des mouvements particulièrement subtils dans les pays que brûle le soleil, et ce cliquetis de paroles, ces traits, ces *agudezas*, trouveraient aisément leurs analogues dans ces trilles, dans ces roulades sonores, qui déparent quelquefois la musique dramatique de Rossini. On peut donc admettre et tolérer la couleur orientale des images créées par la passion méridionale, mais expliquer sa passion par une glose devra sembler toujours et partout détestable.

Soyons justes cependant : n'est-ce pas là précisément quelques-uns des défauts de Shakspeare, auquel Lope de Vega ressemble par tant de côtés, moins la profondeur? Les erreurs de goût, que l'on passe sous silence dans le drame de Shakspeare, en considération de ses grandes qualités, ne doivent pas devenir un

cas rédhibitoire dans le drame de Lope de Vega, qui certes a aussi les siennes.

Ainsi, un examen impartial ne peut refuser à la plupart de ces drames l'intérêt, cette qualité mystérieuse dont si peu d'écrivains ont le secret : l'art de saisir les esprits par des situations attachantes, de captiver l'attention par une fable ingénieuse. « Je n'ai pas lu toutes les *comédies* de Lope de Vega, dit lord Holland, mais je n'ai jamais commencé la lecture d'une seule, sans l'avoir poursuivie, haletant jusqu'au bout. »

Ce talent que l'on trouve en Espagne dans toutes les œuvres d'imagination, ce rare talent n'est pas peu de chose. Voltaire en fait une des premières conditions de l'art dramatique, et il a raison, car l'activité passionnée est l'élément fondamental de cet art. Sans action ingénieusement combinée, vous n'avez plus, comme il arrive trop souvent, que de froides conversations, de longs discours glacés. Pour un drame intéressant, comptez, si vous pouvez, le nombre de tragédies fades et insipides, magasin énorme d'ennui.

Ainsi, pour l'invention dramatique, pour l'imagination déployée dans le tissu d'une fable ingénieuse, pour les combinaisons d'effets, pour la ressource des coups de théâtre, je ne crois pas que Lope de Vega ait beaucoup d'égaux.

Comment ne pas aimer, en second lieu, cette chaleur continue que le drame de Lope reçoit de l'intensité des passions qui animent ses personnages?

La passion, autre ressort essentiel de l'art dramatique, l'une des sources de l'intérêt, la passion ne s'enseigne point; on ne la reçoit d'aucun modèle. La passion est une qualité de l'individu. En Espagne, elle est inhérente à la race, formée du mélange des Arabes et des Goths, uni au sang des vieux Celtibères. C'est la passion qui donne à tant de tableaux de l'école espagnole cette énergie de pinceau qui effraye.

Les mêmes passions qui rendent si dramatique l'histoire du peuple espagnol, animent de leur flamme intense les drames des Calderon et des Lope de Vega, en bannissent cette langueur si fatale aux œuvres de l'esprit. Leurs personnages raisonnent peu; mais comme ils agissent! Ils ne se replient point sur eux-mêmes pour analyser leurs sentiments; ils oublient de se regarder vivre, mais comme ils sont vivants! Dans ces drames voluptueux, on sent des hommes heureux de vivre sous un beau ciel, et de jouir de ces nuits embaumées par les parfums qui

inondent au mois de mai la *Vega* de Valence, et les jardins de Séville. Toujours sous l'influence despotique d'un sentiment déterminé, ils ont hâte de le satisfaire. D'ailleurs, ils ne doutent point. Ils professent avec ardeur une foi qui résout sans appel tous les problèmes de la destinée humaine. Dans le drame de Lope ou de Calderon il n'y a point de place pour un Hamlet. On ne conçoit point un de ses personnages se posant la question *d'être ou de ne pas être.* Ce blasphème ne pouvait entrer dans l'esprit de Lope, prêtre convaincu, et familier de l'Inquisition. L'Inquisition, retenez ce mot, surveille toutes les expressions de la pensée; et la pensée se sentant surveillée recule et glisse ou s'abstient. Comme beaucoup d'Espagnols de son temps, Lope devait assurément réfléchir, mais il gardait pour lui ses réflexions. Cette loi de la réticence nuit certainement dans son œuvre à ce côté philosophique du théâtre que nous aimons tous, mais non pas à la connaissance du cœur de l'homme, et à l'observation de la nature. Les beautés dramatiques d'*Héraclius*, du cinquième acte de *Rodogune*, si admiré de Voltaire, c'est à l'école espagnole que Corneille en a fait l'emprunt.

Une autre qualité bien estimable du drame de Lope de Vega, c'est sa noblesse. On peut lui reprocher son exagération; du moins il ne tend pas à rabaisser l'âme. Il la ravit, il l'entraîne sur ses pas dans une sphère ordinairement sublime, où il se plaît à lui montrer un idéal de beauté, de fidélité, un idéal de courage ou de générosité. Lope, et en général les poëtes dramatiques de l'époque, aiment à peindre les grands sentiments, les grands dévouements pour un intérêt d'amour, de famille, de justice, de patrie. Le point d'honneur est l'âme de ce théâtre : le Cid en est le symbole immortel. Blâme qui voudra ces beaux élans d'amour, de générosité, de vertu guerrière, sous prétexte qu'ils ne sont pas dans la mesure ordinaire des hommes; je les préfère, quant à moi, à toutes les exhibitions de nos écrivains réalistes, lesquels n'oublient qu'une réalité, la plus certaine de toutes, c'est que l'homme a besoin d'idéal, et que l'art est précisément créé pour répondre à ce noble, à cet éternel besoin.

Ainsi, dans la foule des compositions dramatiques de Lope, point de ces pièces malsaines, sciemment immorales; point de ces peintures d'un monde que les honnêtes gens devraient ignorer; toujours l'attention la plus scrupuleuse à sauver discrètement la morale, dans ces situations scabreuses que le drame ne peut pas toujours éviter. Lope respecte ses auditeurs. Vous

rencontrez souvent dans ses drames des expressions qui vous semblent fort libres. C'est la marque de la naïveté de l'époque, ce n'est pas corruption. Lope ignore l'art, si souvent pratiqué parmi nous dans le roman, d'offrir en termes d'une irréprochable chasteté des tableaux que voilent ordinairement les rideaux d'une alcôve [1]. On lui reprocherait plus équitablement la peinture de certains préjugés faux, dangereux même, mais qui avaient pour excuse d'être les préjugés de son siècle, et n'étaient après tout que l'exagération d'une idée morale, respectable en principe.

Si donc le théâtre de Lope de Vega exagère quelquefois la grandeur, du moins il n'idéalise jamais le crime; s'il outrepasse souvent le naturel, il ne dore pas ce qui est immonde. Ces lamentables aberrations sont l'ordinaire résultat de la satiété, le fruit empoisonné des sociétés vieillies, les invariables symptômes des littératures en décadence. L'art naissant tend naturellement vers le beau. Les impuretés des sens et de l'esprit sont le propre d'une vieillesse malsaine. Mais, à l'époque de Lope de Vega, dans cet essor matinal de tous les esprits, dans ce vaste élan de la nationalité espagnole, l'art n'avait pas encore perverti son but, et menti à sa mission divine. « La poésie ne traînait pas ses ailes dans la fange, en disant : je me renouvelle et je me rajeunis! Son vol se dirigeait vers le ciel, non vers la terre; vers la vie de l'âme et de la pensée, non vers le sépulcre et l'abîme. La laideur n'était pas couronnée reine; l'orgie n'était pas sur le trône [2]. »

III

Tout ce qui vient d'être dit explique le choix que nous avons fait dans l'œuvre de Lope de Vega. Nous ne pouvions songer à traduire son théâtre en entier, parce qu'il est trop vaste, et,

1. « Nous bouleversons les sens en ménageant les yeux et les oreilles, » a dit Chateaubriand.

2. Ph. Chasles.

nous n'hésitons pas à le dire, parce que beaucoup de ses pièces ne valent pas la peine d'une traduction. Rien n'est plus difficile d'ailleurs que de donner une idée de l'ensemble de ce théâtre. Dans le genre dramatique seulement, Lope a composé deux mille deux cents ouvrages dont l'authenticité n'est pas contestée. Outre que l'excellent biographe Montalvan déclare les avoir vus tous représenter, nous avons divers témoignages de Lope de Vega lui-même, qui se vit forcé, dans l'intérêt de sa réputation, d'indiquer les pièces dont il se reconnaissait l'auteur. De cette prodigieuse fécondité ne vient ni l'unique, ni le principal embarras de la critique. Les pièces de Lope imprimées, l'ont été sans ordre, sans date chronologique, de façon qu'il est impossible d'y retrouver les progrès de l'auteur, la marche et le développement de son système[1].

Si nous avions seulement, comme dans le théâtre classique, une division systématique des genres; mais non : toutes ces pièces sont des comédies, et si quelquefois le titre varie, cette différence de nom ne répond jamais à des différences de genre ou de système, mais au caractère heureux ou malheureux du dénoûment.

L'inépuisable imagination de Lope, s'est d'ailleurs adressée à tous les sujets : elle a joué avec tous, elle a reproduit les contes, les légendes, les histoires, parcouru tous les pays et vécu dans tous les temps. Sur la scène de son théâtre se sont rencontrés les héros antiques, les personnages de la tragédie grecque et romaine, avec les nobles chevaliers arabes ou castillans.

Mettant de côté les comédies sacrées ou *Autos sacramentaless*, nous diviserons les pièces de Lope de Vega en *Comédies héroïques* et en *Comédies de mœurs*, appelées quelquefois *Comédies de cape et d'épée*, par allusion au costume espagnol de l'époque. Les premières roulent en partie sur l'histoire des temps héroïques de l'Espagne, que Lope manie entièrement à sa fantaisie, en s'attachant toutefois de préférence aux traditions populaires consignées dans les romances.

Cette catégorie de pièces, qui renferme les meilleurs ouvrages du poëte, répond en grande partie au genre appelé *drame* parmi nous, sans entraîner nécessairement l'idée d'un dénoûment

1. L'édition la plus complète et la plus correcte du théâtre de Lope de Vega a été donnée, en 1641, à Valladolid. Elle renferme 26 volumes ou parties, petit in-4°. C'est une collection des plus rares.

malheureux. L'imagination espagnole ne se complaît pas, en effet dans l'élément tragique; elle a même pour lui une sorte de répugnance : ce qu'elle préfère, ce sont les merveilleuses combinaisons de la destinée, les épreuves du courage et de la vertu triomphants, les intrigues de l'amour, les accidents infinis de la vie de guerre et de galanterie.

Les pièces de la deuxième catégorie sont des esquisses de mœurs, analogues à nos meilleurs vaudevilles, dont elles sont les premiers modèles. L'*imbroglio* de l'intrigue, qu'on croirait souvent imité par Shakspeare, y tient une place toujours considérable, dont le *Menteur* de Corneille peut donner une idée. Quelques-unes de ces pièces, imitation du drame pastoral italien, sont une copie de l'*Aminta* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini.

Dans l'impossibilité de donner une traduction complète du théâtre de Lope de Vega, nous nous sommes attaché à faire un choix qui pût au moins laisser au lecteur français une idée suffisante des titres de ce grand poëte à la célébrité. Nous avions un moyen sûr à cet égard : c'était de prendre les pièces de Lope qui ont reçu la consécration du temps, les comédies qui, sauf des modifications légères, sont encore quelquefois représentées sur le théâtre de Madrid et des principales villes de l'Espagne. Mais nous conviendrons sans peine que, dans cette foule de drames et de comédies, il est plusieurs pièces dont l'intérêt approche, sans le surpasser, de celles que nous avons cru devoir traduire. Si l'espace nous l'avait permis, nous aurions volontiers donné place dans notre choix aux *Tello de Meneses*, aux *Benavides*, aux *Chevaliers commandeurs de Cordoue*, qui figureraient très-bien à côté de l'*Etoile de Séville*. L'*Esclave de son amant* est un drame qui se lirait avec plaisir, même après le *Cavalier d'Olmedo*. Le *Villageois dans son coin* est digne de l'auteur du *meilleur Alcade*. Enfin, outre le *Mariage dans la mort* et *Mudarra*, les traditions historiques ont fourni à Lope le sujet de drames souvent cités, dont nous dirons, en finissant, quelques mots.

Un usurpateur de la royauté acheta, dit-on, le secours et l'amitié des Mores, en s'engageant par un traité à livrer annuellement un tribut de cent jeunes filles aux Arabes de Cordoue. « Il paraît, dit M. Fauriel, à qui nous devons ces détails, que ce genre de tribut a été réellement imposé à certaines contrées de l'Espagne chrétienne; mais il ne tarda pas à être

aboli, d'abord localement, ensuite dans toute l'Espagne. » La première pièce, intitulée : les *Fameuses Asturiennes*, a pour sujet une tradition relative à l'abolition générale de ce tribut dans les pays asturiens. La seconde, qui a pour titre : *las Donzellas de Simancas*, met en scène la manière dont les filles de la ville de Simancas s'affranchirent de cet impôt.

Donnons d'abord une idée des *Fameuses Asturiennes*.

Une troupe de cinq cents Mores vient dans les Asturies pour chercher les cent jeunes filles dues à l'émir arabe de Cordoue. Abdallah, chef de la troupe, la fait arrêter à une assez grande distance de Léon, et vient seul, en pacifique ambassadeur, pour demander le payement du tribut. Le roi de Léon s'incline devant la foi des traités, non sans maudire le lâche usurpateur qui a soumis la couronne des Asturies à une pareille humiliation. Cinquante jeunes filles seront prises dans la noblesse, et cinquante dans l'ordre des paysans.

Parmi celles de la noblesse, le sort a désigné la plus parfaite et la plus belle des filles asturiennes, Sancha, la fiancée de Nuño Osorio, le type de l'héroïsme espagnol. Pour plus de fatalité, c'est Nuño lui-même qui est chargé de conduire les cent jeunes filles aux Arabes. Le poëte n'a pas manqué de montrer dans son héros la lutte entre l'honneur qui exige l'accomplissement fidèle de la mission confiée, et les intérêts de sa passion, de son orgueil. Dans l'assemblée où l'on a délibéré sur la question de savoir si l'on devait continuer à acquitter cet odieux impôt, Osorio s'est généreusement prononcé pour le refus. Mais la raison d'État, la nécessité politique, l'ont emporté sur le sentiment chevaleresque, et Nuño a été chargé d'exécuter ce qu'il avait combattu. Cette situation est dramatique et de haut effet; Lope l'a exposée avec bonheur, en la relevant par des détails ingénieux.

La deuxième journée se passe chez Garcia, le père de la belle Sancha, qui ignore le triste sort de sa fille. Nous avons ici de gracieux et touchants tableaux de famille, des scènes de mœurs naïves et nobles à la fois, comme celles des montagnards asturiens. La sécurité du bon vieillard, la joie qu'il manifeste en recevant le noble Osorio, qu'il destine en son cœur pour époux à sa fille, donnent lieu à des situations très-pathétiques, quoique d'une grande simplicité. Enfin la vérité est connue, et Nuño se met en marche, à la tête de cette troupe de soldats et de femmes; on croirait qu'il mène le deuil à la tête d'un convoi

funèbre. Sancha semble résignée; la tranquillité qu'elle fait paraître ressemble à de la folie. En marche, au milieu de ses compagnes, elle se dépouille d'une partie de ses vêtements, et s'avance effrontément, les bras et la gorge nus; tout le monde la plaint; on la croit folle. Nuño détourne les yeux et n'ose, pendant toute la route, les ramener sur elle. Sancha, si timide, d'une pudeur si inquiète, marchant demi-nue et sans baisser les yeux au milieu des soldats! Lorsqu'on fut arrivé près de la station où attendaient les Mores, Sancha reprit sa pudeur de jeune fille. Elle se couvrit avec soin, baissa timidement les yeux, et déroba son visage aux regards des soldats étrangers. Osorio, étonné de sa conduite, lui en demande la cause, et Sancha lui répond avec dédain : « Pourquoi aurais-je craint de me montrer demi-nue au milieu de vous, puisque vous êtes des femmes? Une fille a-t-elle besoin de voiles et de craintive pudeur, quand elle est au milieu de personnes timides et faibles comme elle, tandis que les Mores, les cavaliers qui là-bas nous attendent, sont des hommes devant lesquels une vierge doit craindre et se couvrir? Si vous, vous étiez aussi des hommes, abandonneriez-vous ainsi vos sœurs, vos femmes, à la merci de l'étranger? » — Cette pittoresque harangue produit sur Osorio l'effet attendu : il promet de racheter par son sang, par un combat à outrance, l'infâme tribut auquel la raison d'État a consenti. Les Asturiennes prennent part elles-mêmes au combat, et elles rentrent victorieuses dans la ville de Léon. Le roi montre quelque velléité de punir par la mort d'Osorio cet acte de rébellion, mais à la fin il pardonne.

Des femmes sont aussi les héroïnes de la seconde comédie. Le traité qui les livre aux Mores demande des jeunes filles saines et entières de corps. Au moment où on va les livrer, elles se réfugient sur une tour : il faudra employer la force pour les arracher de cet asile. Les Mores approchent pour les enlever, lorsque l'une d'elles dit à leur chef : « Ce sont des femmes saines et entières que vous demandez en tribut, maintenant nous ne valons plus rien pour vous. » Et toutes en même temps élèvent au haut de la tour leur bras gauche mutilé. Les héroïnes de Simancas se sont coupé la main plutôt que de consentir à être livrées, et elles ajoutent : « Nous sommes privées d'une main, mais, si vous exigez toujours nos personnes, il nous reste encore une main pour nous donner la mort. »

Les Arabes, vaincus par l'admiration, leur rendent la liberté,

et consentent à renoncer à l'avenir au tribut des cent vierges.

Il y a loin de la hardiesse de ces tableaux aux habitudes calmes et méthodiques de la scène française. Mais les hommes ne sont-ils pas sortis des mains du Créateur divers par le génie comme par le climat? Les paysages de l'Andalousie ne ressemblent point aux campagnes qu'arrose la Seine; la manière de Zurbaran est différente de la peinture de Raphaël. Le génie a mille formes, comme la nature a mille beautés. Sachons en jouir, en remerciant la Providence d'avoir donné à notre besoin de sentir et d'admirer une telle variété de richesses et de merveilles.

L'ÉTOILE

DE SÉVILLE

DRAME HISTORIQUE

NOTICE

SUR

L'ÉTOILE DE SÉVILLE

Le sujet de cette pièce est tiré de l'histoire de Sanche le Brave, au moment où ce prince, fils cadet d'Alphonse le Sage, tentait d'usurper le trône de Castille, au détriment d'Alphonse de la Cerda, fils de son frère aîné. On peut admettre que les Cortès de Ségovie, réunies en 1276, avaient déjà reconnu Sanche comme héritier présomptif de la couronne, et qu'après avoir repoussé le roi de Maroc Yacoub-Abu-Yousouf, le jeune prince parcourait le midi de l'Espagne pour y faire reconnaître son autorité.

Don Sanche, que la violence de son caractère fit surnommer *El Bravo*, vient de faire son entrée dans la capitale de l'Andalousie. Il est encore sous l'impression qu'il a reçue de la beauté d'une personne qu'il a remarquée en passant sous son balcon. Cette jeune fille, sœur de Busto Tabera, l'un des régidors de Séville, s'appelle doña Estrella, et sa beauté l'a fait surnommer l'*Étoile de Séville*. De là dans toute la pièce des jeux de mots qui déparent quelquefois les plus belles situations. Emporté par sa passion, le roi veut voir Estelle cette nuit même. Une esclave moresque est corrompue par don Arias, son confident; mais, au moment où le roi est introduit jusqu'à la porte de l'appartement d'Estelle, survient Busto Tabera. Don Sanche est forcé de se faire connaître. Profondément humilié de la leçon indirecte que lui inflige Tabera, il décide sa mort. L'exécution en est confiée à un vaillant soldat, Sancho Ortiz de las Roelas, surnommé le Cid de l'Andalousie. Sancho Ortiz était le fiancé d'Estelle. En décachetant l'ordre signé du roi, il apprend que l'homme qu'il s'est engagé à tuer, comme criminel de lèse-majesté, est le frère de sa fiancée. Placé, comme le Cid, entre son honneur et son amour, il croit devoir demeurer fidèle au premier. Il est arrêté et

mis en prison par ordre des alcades mayors de Séville. Il périrait, si le roi, vaincu par la magnanimité de don Sanche, qui s'obstine à garder le secret qu'il a juré, ne finissait par déclarer que c'est lui-même qui est l'auteur de la mort de Busto Tabera. Doña Estrella, pressée de pardonner à don Sanche, déclare que, malgré son amour, elle ne saurait appartenir à l'homme qui a tué son frère. Don Sanche lui rend sa parole, et les deux amants se séparent, en laissant les assistants dans l'admiration pour tant d'amour uni à tant de constance dans l'accomplissement du devoir.

Lope, si excellent dans l'art de créer des situations dramatiques, n'a semé nulle part plus d'intérêt que dans le drame qu'on va lire. La situation principale, on le voit, est la même que dans le *Cid*. Mais doña Estrella, aussi tendre que Chimène, montre encore plus d'élévation du caractère, allant ainsi au-devant de l'accusation « d'indécence » exprimée d'ailleurs avec peu de justice par Scudéri. La dernière scène est d'une grandeur sublime. Elle doit être rapprochée des adieux du duc de Nemours et de la princesse de Clèves, dans le beau roman de ce nom.

L'art de Lope déconcerte les règles, brise les formules convenues du genre dramatique. Cet art ne s'arrête pas à peindre des caractères dans une situation donnée. Il va plus loin. Il peint les sentiments les plus intimes d'un peuple, d'une race. Il descend moins dans les profondeurs de l'individu que de la société. Il est aussi épique que dramatique. Dans le drame ainsi conçu, chaque personnage est un symbole. C'est un admirable commentaire de l'histoire.

Profondément identifiée avec la chevalerie, l'Espagne du seizième siècle, formée du mélange des Arabes et des Goths uni au sang des vieux Celtibères, a non-seulement le culte, mais le fanatisme de l'honneur. Avec quelle force est retracé l'empire de ce sentiment national dans les personnages de Sanche Ortiz et de Busto Tabera ! D'un autre côté, comme on voit éclater dans l'*Étoile de Séville* l'idée nouvelle et terrible que les princes de la maison d'Autriche, secondés par l'Inquisition, étaient parvenus à inculquer à leurs sujets ! Le roi est le représentant de Dieu sur la terre ; sa volonté est l'unique loi, et cette volonté ne peut faillir : *Sacra catholica real majestad!* Tel est le titre encore donné par Quevedo à Philippe IV. C'est la religion de la monarchie, combinée avec un reste de tradition féodale ; c'est ce *loyalisme*, si profondément gravé au cœur de l'Espagne, qui subsiste et soutient encore la société, malgré tant d'amères déceptions.

Il y eut un contre-poids tant que durèrent les grandes institutions municipales de l'Espagne. Lope nous fait voir dans les personnages des deux premiers alcades de Séville, don Pedro de Guzman, don Farfan de Ribera, quels beaux caractères se développaient à la faveur de la liberté de ces institutions.

Il est permis de conclure, d'après certains passages de la pièce, et d'après le nom historique de quelques personnages, comme Pedro de Caus, l'alcaïde du château de Triana, que le drame de l'*Étoile de Séville* repose sur quelque tradition vraie. La maison des Tabera subsiste encore à côté de la légende populaire, avec le nom des anciens maîtres écrit en lettres de fer dans la grille qui ferme l'entrée du *patio*, et le touriste peut voir, *Calle de la Inquisicion vieja*, la porte du jardin, porte étroite et basse, par où l'esclave maure introduisit l'amoureux don Sanche, et avec don Sanche le malheur dans cette noble maison.

L'ÉTOILE

DE SÉVILLE

PERSONNAGES.

LE ROI DON SANCHE LE BRAVE.
DON ARIAS.
DON PEDRO DE GUZMAN, premier alcade de Séville.
FARFAN DE RIBERA, premier alcade de Séville.
DON GONZALO DE ULLOA.
FERNAN PEREZ DE MEDINA.
DON SANCHO ORTIZ.
BUSTO TABERA.
ESTELLE.
TEODORA.
MATHILDE.
DON INIGO OSORIO.
DON MANUEL.
CLARINDO.
L'ALCAIDE du château de Triana.
GENS DE LA SUITE, PAGES ET SERVITEURS, MUSICIENS.

La scène est à Séville.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Salon de l'Alcazar [1].

LE ROI, DON ARIAS, DON PEDRO DE GUZMAN, FARFAN DE RIBERA.

LE ROI. — Je suis touché de l'empressement de Séville, et je me regarde désormais comme le véritable souverain de l'Espagne. D'aujourd'hui mon règne commence puisque aujourd'hui Séville m'honore et m'appuie. Nul ne pourrait

1. Ce palais ne doit pas être confondu avec l'Alcazar actuel de Séville. Cet admirable édifice, aux tragiques souvenirs, ne fut construit qu'en 1364, par Pierre le Cruel, arrière-petit-fils de don Sanche, avec l'aide d'architectes et de décorateurs venus de Grenade, où dans ce moment s'achevait l'Alhambra.

se dire roi d'Espagne qui ne régnerait pas dans Séville. Je tiens à la payer des frais de ma réception, des magnificences de mon entrée. Ma cour s'arrêtera quelque temps en vos murs. Il est naturel que la cour de Castille s'établisse à Séville, puisque régner à Séville, c'est régner en Castille.

DON PEDRO. — Nous, ses premiers alcades, nous demandons à baiser vos pieds, car c'est le nom de Séville qui nous a valu vos faveurs. Du consentement de la municipalité, les jurats et consuls font offrande à Votre Majesté de leur fortune et de leur dévouement, à la seule condition que les priviléges de notre cité n'en recevront point de dommage.

LE ROI. — Je le promets.

DON PEDRO. — Permettez-nous de baiser vos mains.

LE ROI. — Vous m'avez accueilli en dignes citoyens de Séville, et j'espère, avec votre concours, me rendre maître de Gibraltar, qui dort sans défiance non loin du détroit, et si la fortune m'est favorable, je ferai que le More compte avec moi.

FARFAN. — Dans une si haute entreprise, Séville loyale appuiera Votre Altesse de ses troupes, leur sang vous appartient.

DON ARIAS. — Le roi n'en doute pas, messieurs. Il demeure satisfait de vous, et accepte vos offres.

LE ROI. — Séville m'a convaincu, persuadé. Allez avec Dieu.

(Les Alcades sortent.)

SCÈNE II

LE ROI, DON ARIAS.

DON ARIAS. — Eh bien, seigneur, que vous semble de Séville.

LE ROI. — Il me semble que d'aujourd'hui seulement je suis roi.

DON ARIAS. — Attentive à mériter vos faveurs, chaque jour vous la rendra plus chère.

LE ROI. — Il est sûr que devant vivre quelque temps au milieu d'elle, je n'aurai que plus de loisir pour apprécier cette belle et riche cité.

DON ARIAS. — Je doute que la Rome d'autrefois ait égalé les merveilles de ses monuments, son opulence, ses richesses.

LE ROI. — Et ces beautés divines, pourquoi les passer sous silence? Pourquoi taire, dissimuler leur splendeur, leur éclat? Comment ne t'es-tu pas enflammé, dis, au feu de tant de soleils?

DON ARIAS. — Doña Léonor de Ribera paraissait vraiment un ciel, et son visage brillait comme le soleil du printemps.

LE ROI. — Oui, comme le soleil, si elle était moins blanche. Un soleil aux rayons de neige mérite peu d'éloges, s'il refroidit au lieu d'échauffer. J'aime un soleil qui enflamme, non un soleil aux tièdes rayons.

DON ARIAS. — Celle qui vous a jeté des roses se nomme doña Mencia Coronel.

LE ROI. — Belle personne, mais j'en ai vu de plus jolies.

DON ARIAS. — Les deux piquantes brunes qui étaient à la fenêtre d'après sont doña Ana et doña Beatrix Mejia, deux sœurs dont le jour reçoit une nouvelle splendeur. Celle qui, blanche et blonde...

LE ROI. — Je n'ai pas besoin de son nom. Tu vas la comparer au marbre et au lis, n'est-ce pas? Ta description qui ne finit point m'oblige à te révéler ma peine. — Que parles-tu de brunes et de blondes? J'ai vu la grâce en personne, et d'elle tu ne parles point. Qui est celle qui, à son balcon, attira tellement mon attention, que je m'arrêtai en suspens, et lui ôtai mon chapeau? Celle dont les deux yeux sont des éclairs, non moins capables d'embraser que les feux de Jupiter, et qui, sans le savoir, me donnent la mort; celle qui, parmi les ténèbres, brillait comme le soleil, et paraissait comme une aurore dans la nuit, celle dont la beauté éclipsait ses purs rayons, celle...

DON ARIAS. — J'y suis, monseigneur. Ce miracle de beauté, on l'appelle l'*Etoile de Séville*.

LE ROI. — Si elle est plus belle que le soleil, c'est une

offense que ce nom. Comment Séville ne sent-elle pas que l'éclat de sa beauté mérite d'être appelé soleil, puisque, pareille à l'astre du jour, elle échauffe et vivifie ?

DON ARIAS. — Son nom de famille est doña Estrella Tabera. Elle a un frère qui, naturellement, veut la marier à Séville.

LE ROI. — Et ce frère se nomme...

DON ARIAS. — Busto Tabera. Il est régidor[1] de Séville, titre que justifie sa qualité.

LE ROI. — Est-il marié ?

DON ARIAS. — Non. Astre principal dans la sphère de Séville, comme sa sœur est étoile, — l'étoile et le soleil vivent réunis.

LE ROI. — Bonne est l'étoile qui m'a conduit à Séville, et je me féliciterai beaucoup, si elle est aussi heureuse que je le souhaite. Quel moyen trouveras-tu, don Arias, pour que je voie Estelle, pour que je lui parle ?

DON ARIAS. — Vous verrez cette étoile favorable, nonobstant le voisinage du soleil. Vous pouvez élever son frère en dignité. L'honneur le plus rigide résiste mal aux assauts de la faveur. Soyez-lui favorable ; les grâces ont le pouvoir de forcer les résistances, d'obtenir l'impossible. S'il accepte vos offres, il s'oblige, et, se sentant obligé, il voudra reconnaître ce qu'il a reçu. Donner vaut une inscription sur le bronze.

LE ROI. — Mande-le ici de ma part, et arrange-toi en même temps pour que, cette nuit, je puisse voir Estelle chez elle, bel astre qui dans mon âme allume mille feux.

(Don Arias sort.)

SCÈNE III

DON GONZALO D'ULLOA *en habit de deuil*, LE ROI.

DON GONZALO. — Je baise les pieds de Votre Altesse.

LE ROI. — Levez-vous, je vous prie. Quoi ! si triste en ce jour d'allégresse.

DON GONZALO. — Mon père n'est plus.

1. Membre du corps de ville, ou municipalité.

LE ROI. — J'ai perdu un vaillant soldat.

DON GONZALO. — Et vos frontières n'ont plus qui les défende.

LE ROI. — En effet, il n'y a plus là un cœur héroïque. Mon âme attendrie vous écoute.

DON GONZALO. — Sire, grande est la perte qu'a faite la frontière d'Archidona [1]; et puisque la valeur de mon père n'eut point d'égale, faites que moi, l'héritier de ses vertus, je ne sois pas dépouillé de son office devenu vacant.

LE ROI. — Je vois la preuve que vous n'avez pas dégénéré. Pleurez la mort d'un si digne père, et, le temps qui appartient au deuil et à la douleur, veuillez le passer à ma cour.

DON GONZALO. — Fernand Perez de Medina apporte les mêmes prétentions, et il compte devoir à ses services le bâton de commandement. Il est vrai qu'il a été dix ans premier lieutenant, et plus d'une fois son épée a teint de rubis les couleurs nacrées de Grenade. Aussi espère-t-il l'emporter sur moi.

LE ROI. — J'y songerai. Il convient de se consulter avant de prendre un parti là-dessus.

(Entre Fernand Perez de Medina.)

FERNAND PEREZ. — Je crains, grand roi, d'arriver trop tard aux pieds de Votre Majesté. Je demande à les baiser, et ensuite...

LE ROI. — Fernand Perez, vous pouvez en tout repos me baiser les pieds. La charge est encore en mes mains, et de telles fonctions ne s'accordent pas sans entendre, d'abord votre personne, et ensuite les dignitaires de mon royaume; par leurs conseils seront choisis les ministres de mes ordres à Archidona. Allez vous reposer.

DON GONZALO. — Seigneur, je laisse en vos mains ce mémoire.

FERNAND PEREZ. — Et moi, seigneur, celui-ci, c'est le miroir de cristal de ma valeur, où se reproduira ma face, nette, parfaite et loyale.

1. Ville d'Andalousie, sur la frontière du royaume de Grenade. Elle commandait l'entrée de la vallée du Guadalquivir, protégeant Séville et Cordoue.

DON GONZALO. — Mon mémoire est aussi le miroir qui fera paraître la bonté de ma cause.

(Sortent don Gonzalo et Fernand.)

SCÈNE IV

DON ARIAS, BUSTO TABERA, LE ROI.

DON ARIAS. — Je vous annonce, grand roi, Busto Tabera.

BUSTO. — Je me mets, non sans trouble, aux pieds de Votre Majesté, car il est naturel que la présence du roi donne quelque émotion à son vassal; mais à ce premier et légitime motif il s'en joint pour moi un second qui est l'honneur inespéré que je reçois de Votre Majesté.

LE ROI. — Levez-vous.

BUSTO. — Souffrez que je demeure. Si nous devons au roi les hommages qui sont rendus aux sacrés autels, à vos pieds, sire, je suis à ma place.

LE ROI. — Vous êtes un vaillant chevalier.

BUSTO. — L'Espagne, sire, en a vu quelques preuves; j'espère ajouter à mes titres dans la limite de mes fonctions.

LE ROI. — J'y puis peut-être quelque chose.

BUSTO. — Les lois divines et humaines font les rois tout-puissants, mais ces lois défendent à leurs sujets de se montrer indiscrets à l'égard du souverain. Leurs vœux doivent être modestes; et moi, seigneur, qui vois si souvent transgresser cette loi, je demande à m'y renfermer.

LE ROI. — Quel est l'homme qui ne désire toujours monter?

BUSTO. — Si j'étais davantage, je me serais couvert devant Votre Majesté; mais je m'appelle Tabera : Tabera n'a pas le droit de se couvrir.

LE ROI, *à part, à Don Arias.* — Singulière philosophie de l'honneur!

DON ARIAS, *au roi.* — Quel caprice bizarre!

LE ROI. — Je ne voudrais pour rien au monde, Tabera, que vous eussiez le droit de vous couvrir avant de vous

avoir élevé en dignité, vous donnant ainsi une preuve de mon affection. Vous allez donc cesser d'être Tabera pour devenir général d'Archidona. Votre vaillante personne sera chargée de l'exécution de mes ordres sur cette frontière.

BUSTO. — Moi, sire? Mais, quels services de guerre ai-je rendus?

LE ROI. — Je vous sais, don Busto, capable de défendre ma terre en temps de paix, et à ce titre je vous choisis de préférence à deux hommes qui, en ce moment, exposent leurs services dans les mémoires que voici! Lisez, et décidez entre les trois prétendants, c'est-à-dire entre vous et les auteurs de ces mémoires.

BUSTO, *après avoir lu le mémoire de don Gonzalo d'Ulloa.* — Si don Gonzalo a hérité de la valeur de son père, je le nomme à sa place.

LE ROI. — Lisez l'autre maintenant.

BUSTO, *lisant.* — « Sire, Fernand Perez de Medina a « servi pendant vingt ans votre père en qualité de soldat, « et il demande à vous servir de son bras et de son épée, « soit à l'étranger, soit dans vos royaumes héréditaires. « Il a exercé dix ans les fonctions d'adalid[1] dans la plaine « de Grenade, où il a fait trois ans de captivité; à raison « de ces titres, et en considération de son épée, le meil- « leur de son droit, il vous demande par ce placet le bâ- « ton de général du territoire d'Archidona. »

LE ROI. — Vos raisons maintenant.

BUSTO. — Je n'ai ici aucun genre de services à alléguer qui autorise soit une faveur, soit une demande. Je pourrais rappeler les titres de gloire de mes aïeux, tant de places forcées, tant d'étendards conquis. Mais, sire, mes aïeux ont reçu leur récompense; s'ils ont rendu des services, ce n'est pas moi qui dois en recueillir le fruit. La justice, pour mériter ce nom, veut être bien réglée : c'est une grâce divine que Dieu tient suspendue à un cheveu. La justice demande que cette charge appartienne à l'un de

1. Terme arabe conservé dans la langue espagnole, équivalant à *dux, militum ductor.*

ces deux prétendants. Me l'accorder à moi, sire, serait commettre une injustice. Qu'ai-je fait pour le roi, ici, à Séville? J'ai été simple soldat en temps de guerre, en temps de paix, regidor. Faut-il dire la vérité? Fernand Perez de Medina mérite l'emploi en question. Par son âge, il est à sa place sur la frontière. Don Gonzalo est jeune, vaillant, né à Cordoue : il peut être nommé adalid.

LE ROI. — Qu'il soit fait à votre volonté.

BUSTO. — D'accord avec la raison et la justice, je ne demande qu'une chose : donner aux serviteurs de l'État la récompense de leurs services.

LE ROI. — Assez; car j'éprouve quelque confusion à ouïr ces conseils excellents.

BUSTO. — Je vous présente le miroir de la vérité. Regardez dedans.

LE ROI. — Vous êtes un noble chevalier. Je veux vous avoir près de moi. Désormais, vous serez de ma chambre, et habiterez le palais. — Êtes-vous marié?

BUSTO. — Sire, je vis auprès de ma sœur. J'ai voulu lui donner un époux avant de me marier moi-même.

LE ROI. — Je me chargerai de ce soin. Elle s'appelle.....

BUSTO. — Doña Estrella.

LE ROI. — Elle est belle, j'en suis sûr, et je ne saurais offrir à une étoile d'autre époux que le soleil.

BUSTO. — Pour mon Estelle, seigneur, je ne demande qu'un homme; car ce n'est pas une étoile du ciel.

LE ROI. — Je veux la marier à un homme qui soit digne d'elle.

BUSTO. — Que je vous baise les pieds!

LE ROI. — Elle aura un mari digne de sa compagne. Informez votre sœur que cet hymen aura lieu sous mes auspices, et que je prétends la doter.

BUSTO. — Je voudrais maintenant savoir dans quel but Votre Altesse m'a fait appeler : je n'étais pas sans inquiétude.

LE ROI. — C'est juste; je vous ai mandé, Tabera, pour une affaire qui concerne Séville, et j'ai voulu vous entretenir avant de vous en parler. Mais, la paix nous laisse des loisirs : nous en reparlerons. A partir d'aujourd'hui, vous

êtes gentilhomme de ma chambre, et officier du palais. Allez avec Dieu.

BUSTO. — Que j'embrasse vos pieds !

LE ROI. — Non, voici mes deux bras, régidor.

BUSTO. — Tant de faveur me confond. (*A part.*) Je ne m'y fie point. M'embrasser, prétendre m'élever en dignité, sans me connaître... Tout cela, mon honneur, me semble moins faveur que corruption.

(Il sort.)

LE ROI. — Le personnage a de la tête : il est aussi sensé que délicat.

DON ARIAS. — Ces prétendus délicats me font pitié. Combien en avons-nous vus qui n'attendaient que l'occasion. Loin de l'occasion, tous parlent de cette manière ; mais leur langage change suivant les rencontres. Tel fait parler de lui aujourd'hui, qui hier médisait d'un autre. L'occasion l'a plié sous la même loi ! Tabera met son honneur dans un plateau ; de l'autre vous n'avez qu'à placer vos grâces, vos faveurs, votre intimité, vos caresses.

LE ROI. — Je verrai sous un déguisement cette femme chez elle. — Allons ! et dise la Castille ce qu'elle voudra, roi aveuglé, je m'abandonne à suivre l'Étoile de Séville.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Salon dans la maison de Busto Tabera.

DON SANCHE, ESTELLE, MATHILDE, CLARINDO.

DON SANCHE. — Ange de ma vie, quand serai-je ton époux ? Quand verrai-je la fin de nos communes tristesses ? O soleil de mon âme, quand de douces paroles sorties de ces lèvres de corail, ouvrage de l'amour, changeront-elles en perles pour enchâsser nos âmes la blanche rosée qui coule de mes yeux ?

ESTELLE. — Si le temps marchait au gré de mes désirs, il devancerait du soleil les pas gigantesques. Séville célébrerait mes doux emplois, et ton amante fortunée cesserait de porter envie à la douce et tendre tourterelle, qui fait

son nid dans le creux d'un arbre avec de doux roucoulements.

DON SANCHE. — Ah ! comme ma vie te remercie de ces souhaits ! — Mon âme ambitionne les plus hauts trophées de la renommée pour les déposer à tes pieds.

ESTELLE. — Et moi j'y joins ma vie à jamais unie à la tienne.

DON SANCHE. — Ah ! touchante Estelle, brillante de feux, revêtue de lumière !

ESTELLE. — Ah ! mon tendre ennemi !

DON SANCHE. — Oh ! ma conquête ! O personne sacrée ! pôle de mes yeux troublés et ravis !

CLARINDO. — (*A Mathilde.*) Pourquoi, à l'instar de nos maîtres, ne pas émettre de tendres interjections, non moins fines et délicates que toile de Cambrai ou de Hollande ?

DON SANCHE. — Veux-tu bien te taire ?

CLARINDO. — Je suis muet. (*Bas à Mathilde.*) Ah ! petite mulette gentille, désespoir de moi, ton amant !

MATHILDE. — Ah ! gentil laquais, qui fais des vers avec accompagnement de l'étrille.

CLARINDO. — Ah ! ma joie !

MATHILDE. — Ah ! mortel heureux !

CLARINDO. — Jamais lépreux ne fit tant de ah !

DON SANCHE. — Enfin, que dit ton frère ?

ESTELLE. — Qu'une fois les actes passés rien ne s'opposera au mariage; mais il demande quelques jours de délai pour prendre ses mesures.

DON SANCHE. — Il veut que mon amour ait un dénoûment funeste, s'il le met aux prises avec le temps. Je voudrais que le mariage eût lieu aujourd'hui. Chaque jour peut apporter mille contrariétés.

ESTELLE. — Si le délai se prolonge, parle à mon frère.

DON SANCHE. — Je lui parlerai; je meurs de ces délais qu'il impose à mon amour.

CLARINDO. — J'aperçois Busto Tabera.

(Entre Busto.)

BUSTO. — Sanche.. mon ami !...

ESTELLE. — Dieux ! Que signifie ?...

DON SANCHE. — Cet air chagrin ?... Vous ?

BUSTO. — A un mélange de joie et de tristesse je dois cet aspect soucieux. Rentre un moment, Estelle.

ESTELLE. — Dieu me soit en aide ! Je meurs pour avoir attendu.

(Elle sort avec Mathilde.)

BUSTO. — Sancho Ortiz de las Roelas !...

DON SANCHO. — Je ne suis plus votre beau-frère ?...

BUSTO. — Un cheval emporté me fait courir sans éperons. — Sachez que le roi m'a fait appeler, sans que je susse, vrai Dieu, pourquoi. Pressé de questions, il ne s'est pas expliqué. Il voulait me donner le commandement d'Archidona, que je ne demandais point. Voyant ma résistance, il m'a retiré le royal insigne, et a fini par me nommer.....

DON SANCHO. — Poursuivez ; il n'y a lieu en tout cela qu'à se réjouir ; mais, la tristesse, venons aux motifs de tristesse.

BUSTO. — Il m'a nommé gentilhomme de sa chambre.

DON SANCHO. — C'est encore du bon.

BUSTO. — J'arrive au mauvais.

DON SANCHO. — (*A part.*) Je sens qu'il va m'en coûter quelque chose.

BUSTO. — Il m'a prié de ne pas marier Estelle; que ce soin le regardait; qu'il se chargeait de la doter, à mon défaut, et voulait lui donner un époux de son choix.

DON SANCHO. — Tu disais tout à l'heure que tu étais heureux et triste; moi seul je suis malheureux, puisque tu obtiens les grâces, et que je ne recueille que les chagrins. Que parles-tu d'ennuis, quand tu ne dois songer qu'au bonheur ? Gentilhomme du roi et voir sa sœur bien mariée... On serait heureux à moins. Mais tu as été infidèle à la loi de l'amitié, qui t'ordonnait de dire que ta sœur était déjà promise.

BUSTO. — Tout cela était si étrange, ma tête si troublée, que je n'ai pas songé à le dire.

DON SANCHO. — Ainsi, il n'est plus question de mon mariage.

BUSTO. — Je cours informer le roi que l'accord est fait;

le contrat passé; ton mariage tiendra, car le roi ne peut donner l'exemple de la violation de la justice.

DON SANCHE. — Si le roi prétend y manquer, qui pourra le retenir, surtout s'il y trouve son intérêt ou son plaisir ?

BUSTO. — Je lui parlerai, et vous ensuite, puisque dans mon trouble je ne l'ai pas informé de nos conventions.

DON SANCHE. — Je voudrais être mort. Ah ! que j'avais raison de dire qu'il n'est pas dans la vie un moment de sécurité ! que les chagrins, la tristesse, obscurcissent toutes nos joies. Si le roi veut faire violence à la loi...

BUSTO. — Sancho Ortiz, le roi est le roi : se taire et prendre patience.

(Il sort.)

DON SANCHE. — En si triste occurrence, comment se résigner à souffrir et se taire ? Tyran, qui es venu troubler les douceurs de mon hymen, puisses-tu ne pas jouir du trône de Castille avec les applaudissements de Séville. De don Sanche *le brave* tu mérites bien le nom ; je te reconnais à l'œuvre, car c'est ta dureté qui t'a fait nommer ainsi. Mais, Dieu est grand ; quittons Séville, allons à Gibraltar pour y laisser la vie dans les périls du siége.

CLARINDO. — Sans y aller, tenons-la pour perdue.

DON SANCHE. — Estelle, si belle ! Comment, aimé de toi, puis-je avoir une si mauvaise étoile ? Ah ! qu'elle est rigoureuse, que les effets en sont cruels !

CLARINDO. — Pour cet astre si beau, nous finissons comme des œufs au beurre noir : mieux vaudrait en omelette[1].

SCÈNE VI

Une rue de Séville, avec la maison de Busto Tabera.

LE ROI, DON ARIAS, *gens de la suite.*

LE ROI. — Dites que j'attends.

1. Cette médiocre plaisanterie du *gracioso* repose, dans l'espagnol, sur l'allitération des mots *estrella* « étoile » et *huevos estrellados*, « œufs en étoile, ou formant des étoiles. » On comprend qu'il soit impossible de la conserver en français.

DON ARIAS. — Sire, on le sait, et Busto Tabera descend à la porte pour vous recevoir.

(Entre Busto.)

BUSTO. — Quelle faveur! Quelle grâce! Chez moi Votre Majesté!

LE ROI. — Je me promène ainsi embossé pour avoir le plaisir d'examiner Séville. On m'a dit en passant que c'était là votre maison. J'ai eu fantaisie de la voir. On la dit extrêmement belle.

BUSTO. — C'est la maison d'un simple écuyer.

LE ROI. — Voyons.

BUSTO. — Ma maison, conforme à mon rang, est trop petite pour le vôtre; un si grand personnage y serait à l'étroit, et il y aura du scandale dans Séville, quand on saura que vous êtes venu me voir.

LE ROI. — Ce n'est pas pour votre maison, c'est pour vous, Busto, que je viens.

BUSTO. — Je sens le prix d'une telle faveur, grand prince; mais, s'il est vrai que vous veniez ici pour moi, mon devoir est de ne pas le souffrir. Si le roi vient visiter son vassal, il y aurait peu de courtoisie à ce dernier de le permettre. Je suis votre serviteur et sujet, et vous prétendez m'honorer : il est plus naturel que j'aille vous voir en votre Alcazar. D'ailleurs, les faveurs deviennent aisément un affront, surtout si le soupcon vient s'y mêler.

LE ROI. — Le soupçon? Eh! de quoi?

BUSTO. — On dira, bien que le contraire soit vrai, que vous êtes venu pour voir ma sœur, ce qui peut devenir une offense à sa réputation. L'honneur est un pur cristal : un souffle suffit à le ternir.

LE ROI. — Puisque me voilà, je voudrais vous entretenir d'une affaire. Entrons.

BUSTO. — Vous m'en parlerez, s'il vous plaît, en chemin : mon appartement est en désordre.

LE ROI, *à part à don Arias*. — Il n'est pas facile.

DON ARIAS, *de même*. — N'importe! emmenez-le. Je vais rester avec Estelle, et je lui parlerai en votre nom.

LE ROI. — Parle bas; il pourrait t'entendre; et le pauvre sot met tout son honneur dans ses oreilles.

DON ARIAS. — L'or les fera céder.

LE ROI, *haut*. — C'est bien; je ne voudrais pas visiter votre demeure malgré vous.

BUSTO. — Au mariage de doña Estrella Votre Majesté la verra dans la tenue qu'elle doit avoir.

DON ARIAS. — Holà! les voitures[1].

LE ROI. — Busto, vous prendrez une portière.

BUSTO. — J'irai à pied, avec votre permission.

LE ROI. — La voiture est à moi, et j'en dispose.

DON ARIAS. — Le carrosse attend.

LE ROI. — A l'Alcazar.

BUSTO, *à part*. — Voilà bien des grâces. Le roi me comble de ses faveurs, plaise à Dieu que ce soit pour mon bien.

SCÈNE VII

Salon dans la maison de Busto.

ESTELLE, MATHILDE.

ESTELLE. — Que dis-tu là, Mathilde?

MATHILDE. — C'était le roi, Madame.

(Entre don Arias.)

DON ARIAS. — Oui, c'était lui; est-il étonnant que les Rois se laissent guider par une étoile? Il venait en ces lieux qui recèlent tant de charmes; car, s'il est roi de Castille, vous êtes reine de la beauté. Le roi don Sanche que sa bravoure invincible a fait surnommer *le Brave*, aperçut cette beauté divine à un balcon, rival des palais de l'Aurore, lorsque, parmi les roses et les lis, le chant matinal des oiseaux l'éveille encore endormie, et que, pleurant son repos, elle verse des grappes de perles. Il m'a ordonné de t'offrir les richesses de la Castille, bien que, pour tant de grâces, ce soit peu que ces richesses. Sois favorable à ses vœux. Si tu les écoutes, si tu les couronnes, tu seras le soleil de Séville,

1. Le lecteur n'a pas besoin qu'on relève l'anachronisme. D'après un passage ci-après, il semble que les carrosses fussent nouveaux en Espagne, même à l'époque de la composition de la pièce. En France, le duc d'Épernon fut le premier qui alla au Louvre en carrosse, en 1607.

toi qui en as été jusqu'ici l'Étoile. Il te donnera villes et châteaux qui grandiront ta famille; il te donnera pour époux un de ses riches hommes, dont l'alliance couronnera la gloire de tes aïeux, et ajoutera un lustre nouveau au blason des Tabera. — Que réponds-tu?

ESTELLE. — Ce que je réponds? Regarde. (*Elle lui tourne le dos*). A ton impudent message, je n'ai de réponse que le mépris.

(Elle sort.)

DON ARIAS. — Généreux couple, ma foi! La sœur vaut le frère, et mon admiration dure encore... La grandeur romaine revit en eux dans Séville. Il semble impossible que le roi puisse en venir à bout; mais, pouvoir et persévérance brisent les rochers, tranchent les montagnes. Si je parlais à cette suivante?... Les présents sont la porte qui mène à la conquête des Lucrèces et des Porcies.

DON ARIAS, *à Mathilde*. — Tu appartiens à cette maison.

MATHILDE. — J'y appartiens, mais par force.

DON ARIAS. — Comment, par force?

MATHILDE. — Je suis esclave.

DON ARIAS. — Esclave?

MATHILDE. — Et exposée à la mort, à la prison perpétuelle, si je n'obtiens ma liberté.

DON ARIAS. — Je ferai que le roi te délivre, qu'il t'accorde mille ducats de rente et la liberté, si tu veux t'employer pour lui.

MATHILDE. — Au prix de l'or et de la liberté, il n'est pas de méfait que je ne puisse entreprendre. Que faut-il faire? Parle : je m'y emploierai de mon mieux.

DON ARIAS. — Il s'agit de fournir au roi le moyen de pénétrer cette nuit dans la maison.

MATHILDE. — Toutes les portes en seront ouvertes, à condition que tu remplisses ta promesse.

DON ARIAS. — Un rescrit du roi, signé de sa main, te sera remis avant son entrée.

MATHILDE. — Alors, je suis prête à le mettre dans le lit d'Estelle cette nuit.

DON ARIAS. — A quelle heure se couche Tabera?

MATHILDE. — Il rentre à l'aube, et court d'ordinaire toute la nuit. Ce genre de vie se paye quelquefois cher.

DON ARIAS. — A quelle heure penses-tu que doive se présenter le roi ?

MATHILDE. — Qu'il vienne à onze heures : Estelle sera déjà couchée.

DON ARIAS. — Prends cette émeraude comme gage des faveurs qui t'attendent.

SCÈNE VIII

Salon de l'Alcazar.

DON INIGO OSORIO, BUSTO, DON MANUEL, *ce dernier portant des clefs dorées.*

DON MANUEL, *à Busto.* — Que Votre Seigneurie reçoive cette clef qui lui ouvre la chambre, et qu'elle prenne possession de sa nouvelle dignité.

BUSTO. — Je voudrais pouvoir payer à Sa Majesté la faveur dont elle m'honore sans l'avoir méritée.

DON INIGO. — Vous méritez davantage; et, soyez-en sûr, le roi sait ce qu'il fait.

BUSTO. — La clef qu'il me donne m'ouvre la porte de son ciel : mais la terre menace mon élévation. Ces faveurs inespérées sont trop soudaines : je redoute quelque changement dans leur auteur.

(Entre don Arias.)

DON ARIAS. — Vous pouvez vous retirer, Messieurs. Le roi veut écrire.

DON MANUEL. — Voyons alors comment nous pourrions nous divertir cette nuit.

(Ils sortent tous trois.)

(Entre le roi.)

LE ROI. — Tu dis que cette nuit je jouirai de ses beaux yeux, don Arias ?

DON ARIAS. — La petite esclave est à vos ordres.

LE ROI. — La Castille lui doit une statue.

DON ARIAS. — Il faut rédiger le rescrit.

LE ROI. — Donnes-y ordre, don Arias. Je n'hésiterai pas à le signer, poussé que je suis par mon amour.

DON ARIAS. — Foi de gentilhomme! la petite esclave est bien complaisante.

LE ROI. — Elle me donne le soleil du firmament, en la personne de l'*Etoile de Séville.*

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue de Séville.

LE ROI, DON ARIAS, MATHILDE, *à la porte de la maison de don Busto.*

MATHILDE. — Mieux vaut qu'il soit seul. Tout repose dans la maison.

DON ARIAS. — Et Estelle?

MATHILDE. — Elle dort, et la chambre où elle repose est sans lumière.

LE ROI, *à Mathilde.* — Bien qu'il suffit de ma parole, voici néanmoins le papier qui contient ta liberté. Je donnerai à Busto une autre esclave.

DON ARIAS. — Ce papier te confirme la rente et les ducats.

MATHILDE. — Que j'embrasse vos pieds!

DON ARIAS, *bas au roi.* — Voilà ce que peut l'intérêt. Elles sont toutes les mêmes.

LE ROI. — La belle chose que d'être roi!

DON ARIAS. — Pas de résistance possible.

LE ROI. — Donc, je vais monter seul, pour plus de sûreté.

DON ARIAS. — Vous aventurer seul en ce moment?

LE ROI. — Dis-moi un peu quel risque je cours : Ne vais-je pas avec moi-même? Laisse-moi.

DON ARIAS. — Où irai-je attendre?

LE ROI. — A quelque distance de la rue, de manière à nous retrouver aisément.

DON ARIAS. — J'entrerai à Saint-Marc.

(Il sort.)

LE ROI, *à Mathilde.* — A quelle heure rentrera Busto?

MATHILDE. — Il rentre au moment où le ramage des oiseaux salue l'aube. La porte demeure ouverte jusqu'à sa rentrée.

LE ROI. — L'amour m'anime à tenter l'entreprise.

MATHILDE. — Que Votre Majesté me suive, le corridor est obscur.

(Ils sortent.)

(Entrent don Manuel, Busto, don Iñigo.)

BUSTO. — Voici ma maison.

DON INIGO. — Adieu.

BUSTO. — C'est encore de bonne heure pour moi.

DON MANUEL. — N'allez pas plus loin. Nous avons tous deux certaine visite à faire.

BUSTO. — A merveille. Comment trouvez-vous Féliciana?

DON MANUEL. — Nous en parlerons demain au palais, la personne en vaut la peine.

(Sortent don Manuel et don Iñigo.)

BUSTO. — Je vais me coucher de bonne heure. (*Levant les yeux sur le portail de sa maison*[1]). De la lumière nulle part?... Viendra-t-il un page? Holà! Lujan, Osorio, Juanico, Andres!... — Tous endormis. — Justa! Inès!... Endormies pareillement. — Mathilde!... L'esclave elle-même dort. Le sommeil est un dieu; il règne en maître sur nos sens.

(Il entre.)

SCENE II

Salle dans la maison de Busto.

LE ROI, MATHILDE *et puis* BUSTO.

MATHILDE. — C'est lui, je crois, c'est mon maître qui appelle. Je suis perdue!

LE ROI. — Tu disais qu'il ne rentrait qu'au point du jour.

MATHILDE. — Mon malheur le veut ainsi.

(Entre Busto. — Le roi s'embosse dans son manteau.)

1. En Espagne, le vestibule du rez-de-chaussée, donnant accès sur un large escalier, est ordinairement éclairé par une lampe en cuivre suspendue au plafond.

BUSTO. — Mathilde?...

MATHILDE. — Ah! ciel! Je m'enfuis.

LE ROI, *à voix basse.* — Ne crains rien.

(Mathilde s'enfuit.)

BUSTO. Qui va là?

LE ROI. — Un homme.

BUSTO. — Un homme à cette heure, chez moi! Son nom!

LE ROI. — Arrière!

BUSTO. — Vous n'êtes guère poli. — Si cet homme veut passer, il passera par la pointe de cette épée. Encore que cette maison soit sainte, je prétends la profaner.

LE ROI. — Éloignez votre épée.

BUSTO. — Mon épée! l'écarter... quand l'appartement de ma sœur est insulté de la sorte! Dites votre nom, ou vous êtes mort.

LE ROI. — Je suis un personnage de conséquence. Laissez-moi.

BUSTO. — Je suis chez moi. C'est à moi de commander ici.

LE ROI. — Laissez-moi passer, vous dis-je? Je suis gentilhomme. Je me suis introduit chez vous, il est vrai; mais, loin de vouloir porter atteinte à votre honneur, je prétends l'accroître.

BUSTO. — La façon en est singulière.

LE ROI. — Cela me regarde.

BUSTO. — Non, plutôt avec cette épée. Vous parlez d'honneur, pourquoi alors ce manteau relevé jusqu'aux yeux? C'est pour mon honneur que vous vous cachez? Pour mon honneur que vous dissimulez votre visage? Votre embarras trahit la vérité. Qui veut honorer quelqu'un ne médite pas contre lui un affront. — L'épée à la main, vive Dieu! ou je vous tue!

LE ROI, *à part.* — Le niais! me pousser à bout!

BUSTO. — Je vous tue ici même! ou vous me tuerez.

LE ROI. — Arrêtez... Je suis le roi.

BUSTO. — Mensonge! Le roi, vouloir ma honte! Seul ici, sans suite! Impossible. — Vous insultez, maraud, Sa Majesté, en lui imputant une pensée qui serait le dernier des opprobres. Le roi, porter l'outrage à son vassal! Ma

fureur augmente... Tu mourras. J'oublie mon affront devant celui que tu fais à la majesté royale. Ignores-tu le châtiment qu'imposent les lois divines et humaines à quiconque imagine ou soupçonne des actions indignes d'un roi?

LE ROI, *à part.* — Quelle étrange obstination! (*Haut.*) Je suis le roi, je le répète.

BUSTO. — Je n'en crois rien! Ici le nom de roi est en contradiction avec les actes. Le roi est la source de l'honneur, et c'est mon déshonneur que tu cherches.

LE ROI, *à part.* — J'ai affaire à un maladroit sans courtoisie. A quoi me résoudre?

BUSTO, *à part.* — L'homme au manteau est le roi, je n'en puis douter. Je vais le laisser passer, et m'assurer vite s'il m'a fait outrage. La colère, la fureur se disputent mon âme. L'honneur serait donc comme une pension, une rente, soumis aux caprices du pouvoir. (*Haut*). Passez donc, qui que vous soyez; et une autre fois respectez davantage le roi! Surtout, drôle, ne dites pas que vous êtes le roi, quand vous aurez à rougir de vos actes. Toutefois, le vassal est tenu de respecter la royauté, même dans le nom.

LE ROI. — C'en est trop! J'étouffe de honte et de colère. — Imbécile! tu me laisses aller, dis-tu, parce que je me donne pour le roi? Eh bien, apprends, puisque j'ai dit que je l'étais, que je ne veux sortir que de cette manière. (*Il tire son épée.*) Si j'obtiens ma liberté pour avoir pris le nom du roi, si tu en respectes le nom, je veux justifier ce respect, et me montrer roi par mes œuvres. Meurs, traître! Le titre de roi anime mon courage. C'est par lui que tu vas périr!

BUSTO. — Je ne reconnais d'autre souverain que mon honneur.

(Ils se battent. — Au bruit des épées, des valets accourent avec des flambeaux, suivis de Mathilde.)

LES VALETS. — Quel est ce bruit?

LE ROI. — Fuyons avant d'être reconnu. Le traître m'a offensé, mais qu'il redoute ma vengeance.

UN VALET. — L'auteur de ton affront s'est enfui.

BUSTO. — Courez; châtiez-le! — Non, restez; il faut faire

un pont d'or à l'ennemi. Donnez un flambeau à Mathilde, et vous, qu'on se retire.

(Les valets obéissent, après avoir remis le flambeau.)

SCENE III

BUSTO, MATHILDE.

BUSTO, *à part.* — Voici celle qui me vend. Honteuse, elle baisse la tête. Un bon mensonge va me faire connaître la vérité. (*Haut.*) Mets le verrou à cette porte. — Le roi m'a tout conté. Prépare-toi à mourir.

MATHILDE, *à part.* — Si le roi n'a pas gardé le secret, comment, dans ma malheureuse condition, le garderais-je? (*Haut.*) Maître, tout ce que t'a dit le roi est la vérité.

BUSTO, *à part.* — Je sais maintenant quel genre d'atteinte a souffert mon honneur. (*Haut.*) C'est donc toi qui lui as ouvert.

MATHILDE. — Il m'a promis la liberté, et sur cette promesse je l'ai introduit jusqu'en ces lieux.

BUSTO. — Et Estelle? En sait-elle quelque chose[1]?

MATHILDE. — Elle m'aurait sûrement incendiée de ses rayons, si elle avait seulement soupçonné cet accord.

BUSTO. — Je le crois; car, si elle ternissait sa lumière, elle ne serait plus *Estelle*.

MATHILDE. — Son éclat ne saurait admettre ni ombre, ni éclipse. Sa lumière est aussi brillante, aussi pure que celle du soleil. — Le roi vint à l'appartement, et, à peine était-il entré en me remettant ce papier, que tu arrivais toi-même.

BUSTO. — Comment? Le roi t'a remis un papier?

MATHILDE. — La promesse de mille ducats de rente et la liberté.

BUSTO, *à part.* — Grande faveur, payée au prix de mon honneur. Plût à Dieu qu'elle pût mentir! (*Haut.*) Viens, suis-moi.

MATHILDE. — Où me conduisez-vous?

BUSTO. — Chez le roi : il faut qu'il te voie. C'est la loi, et c'est mon devoir.

1. On sent tout ce qu'il y a de dramatique en ces simples paroles.

MATHILDE. — Ah! malheureuse esclave!

BUSTO. — Si le roi a prétendu la ternir, l'Espagne parlera longtemps de l'*Etoile de Séville.*

SCÈNE IV

Une rue qui mène au palais.

LE ROI, DON ARIAS.

LE ROI. — Tu as entendu la conclusion de l'aventure.

DON ARIAS. — Vous avez voulu entrer seul.

LE ROI. — Il a été à la fois si maladroit et si hardi, que c'est moi, ami, qui ai reçu l'affront. Il m'a tenu au bout de son épée avec des mots à double entente. Je me suis longtemps contenu; mais enfin les mouvements naturels au cœur de l'homme m'ont fait perdre le sang-froid que je devais à ma dignité. Je fonds sur lui. Mais des valets sont arrivés avec des flambeaux, et tout allait se découvrir, si je n'avais tourné le dos, craignant d'être reconnu. Je n'ai pas été suivi. — Voilà, don Arias, la façon dont j'ai été traité par Busto Tabera.

DON ARIAS. — Qu'il paye de sa mort votre ennui. Il vous faut sa tête. Que le soleil levant éclaire un châtiment juste, puisque dans l'univers espagnol il n'est d'autre loi que votre bon plaisir.

LE ROI. — Un supplice public! Ce serait, don Arias, une grande faute.

DON ARIAS. — Un prétexte est aisé à trouver. Il est régidor de Séville; et, le plus sage, le plus prudent des hommes peut tomber en quelque délit, poussé par l'orgueil ambitieux du pouvoir.

LE ROI. — Il a tant de mesure, de retenue, qu'il ne saurait se compromettre.

DON ARIAS. — Alors, sire, faites-le tuer en secret[1].

LE ROI. — A la bonne heure! Mais, sur qui s'en reposer?

DON ARIAS. — Sur moi.

LE ROI. — Je ne veux pas te compromettre.

1. C'est probablement une conversation analogue qui eut lieu entre Antonio Perez et Philippe II, à propos du meurtre d'Escovedo. Voyez *Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet.

DON ARIAS. — Eh bien, je veux vous donner un homme aussi vaillant que noble soldat et insigne chevalier. Plus d'une fois il a fait trembler le More sur l'orgueilleux rocher de Gibraltar, où il commandait, toujours invincible. Nul ne passe pour plus brave, ni plus audacieux dans Séville. C'est le phénix de nos guerriers.

LE ROI. — Son nom, quel est-il?

DON ARIAS. — Sancho Ortiz de las Roelas, surnommé *le Cid d'Andalousie*[1].

LE ROI. — Le jour va naître. Fais-moi venir cet homme sur-le-champ.

DON ARIAS. — Venez vous coucher.

LE ROI. — Quel repos, Arias, peut espérer quelqu'un qui aime et qui a reçu un affront? Sans perdre un moment, fais-moi venir cet homme.

DON ARIAS. — Sur l'Alcazar je vois quelque chose qui se balance au vent.

LE ROI. — Quelque chose, dis-tu? Que peut être cela?

DON ARIAS. — Il doit y avoir un motif.

LE ROI. — Regarde ce que c'est.

DON ARIAS. — C'est le corps de la petite esclave, avec le papier dans ses mains.

LE ROI. — Quelle barbarie!

DON ARIAS. — Quelle pitié!

LE ROI. — Je tue le frère et la sœur, si Séville bouge.

DON ARIAS. — Ordonnez vite d'enlever ce cadavre, et faites-lui donner en secret une honorable sépulture. Manquer à ce point de respect! Tabera, tu mourras.

SCÈNE V

Une chambre dans la maison de Busto.

BUSTO, ESTELLE.

ESTELLE. — Qu'y a-t-il?

BUSTO. — Il faut te lever.

1. C'est le titre de la tragédie de M. Lebrun, de l'Académie française, représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 1er mars 1826.

ESTELLE. — A peine le soleil endormi quitte les balcons de l'Aurore, en semant sur ses pas les saphirs, et seul, plein de trouble, affligé, tu m'obliges à quitter ma couche! Dis, s'est-il passé quelque chose de mauvais où je sois complice?

BUSTO. — C'est à toi de le dire.

ESTELLE. — A moi? Que dis-tu? Es-tu fou? es-tu toi-même? — Moi, un délit? mais, il me semble que c'est à toi qu'il faut l'imputer : car, ta seule question est une offense. Ne me connais-tu pas? Ignores-tu quelle je suis? Vis-tu jamais dans ma bouche des paroles peu d'accord avec l'honneur qui est ma règle? Et si tu n'as jamais rien vu qui te puisse induire en soupçon, que me parles-tu de délit?

BUSTO. — Ce n'est pas sans motif que j'en parle.

ESTELLE. — Sans motif?

BUSTO. — Ah! Estelle, ici, cette nuit...

ESTELLE. — Achève; si tu me trouves coupable, je m'offre moi-même au châtiment. — Que s'est-il passé ici cette nuit[1]?

BUSTO. — Le cours des astres indiquait à peine le milieu de la nuit, lorsque, rentrant chez moi, j'ai trouvé le roi seul, embossé dans son manteau, non loin de ta propre chambre.

ESTELLE. — Qu'as-tu dit?

BUSTO. — La vérité! — Demande-toi, ma sœur, ce qui pouvait attirer dans ma maison le roi, seul, à pareille heure, sinon Estelle... Mathilde était avec lui : elle s'enfuit au bruit de mes pas... Dès lors, mon honneur a compris. Je tire mon épée. — Qui va là? dis-je. Il me répond : un homme. — Je fonds sur lui. Il m'évite, et me déclare, Estelle, qu'il est le roi. Je l'avais déjà reconnu, et cette découverte m'avait complétement bouleversé. Quel moment! Quel supplice! Lui, cependant, furieux de se sentir offensé, m'attaque à son tour avec vigueur. Mes pages arrivent avec des flambeaux. Le roi se dérobe en tournant

1. Lope gâte ici par des métaphores tirées de l'astronomie, du soleil et des étoiles, cette situation d'une simplicité si pathétique.

le dos, et sort sans être reconnu. Je pressai l'esclave de me dire la vérité, et elle me l'avoua sans qu'il fût besoin de menaces. Elle tenait un papier signé du roi, qui lui accordait la liberté : première pièce du dossier qui doit mettre en lumière son attentat. Je la chasse aussitôt, de peur que son haleine ne répande des germes de déshonneur dans cette noble maison; mais je la rejoins à la porte. Je la saisis, et la chargeant sur mes épaules, je me dirige à grands pas vers l'Alcazar, et en punition de son méfait, je la pends à la grille des fenêtres. Je veux que le roi apprenne qu'il existe des Brutus, capables de châtier les Tarquins. — Maintenant, tu sais tout. Notre honneur, Estelle, est en péril. Contraint de fuir, je dois te donner un époux. Sancho Ortiz sera le tien. Son courage te mettra à l'abri de la colère du roi, et je puis partir en sécurité.

ESTELLE. — Ah Busto! que je baise ta main pour le service immense que tu m'as rendu[1].

BUSTO. — Aujourd'hui même tu seras son épouse; prépare tout pour cela. En attendant, discrétion et silence; mon honneur le veut ainsi.

(Il sort.)

ESTELLE. — O amour! ô bonheur! tu es à moi maintenant, tu ne peux m'échapper. Et, cependant, qui peut prédire la fin du commencement, s'il est vrai qu'entre la coupe et les lèvres un sage craignit le péril.

SCÈNE VI

Salon de l'Alcazar.

LE ROI, *tenant à la main deux papiers*; DON ARIAS.

DON ARIAS. — Sancho Ortiz est dans l'antichambre, qui attend les ordres de Votre Majesté.

LE ROI, *à part*. — Tout est embûches en amour. Néanmoins, je me sens ému de pitié. Sous ce pli cacheté j'indi-

1. L'élan est beau; mais pas une larme donnée au sort de la malheureuse esclave, et c'est une jeune fille qui parle. Cela en dit beaucoup sur les mœurs et sur le caractère national.

que le nom du traître, et demande sa mort. Je déclare, dans cet autre, que c'est moi qui ai donné l'ordre de le tuer. La responsabilité du meurtrier est ainsi à couvert. (*Haut.*) Fais-le entrer, et demeure à la porte, après avoir mis le verrou.

DON ARIAS. — A la porte?

LE ROI. — Oui; je veux qu'il croie que l'affaire n'est connue que de moi. Ma soif de vengeance me paraît ainsi mieux assurée.

DON ARIAS. — Je vais l'appeler.

LE ROI, *à part.* — Amour, je crains de ne pas t'élever ici un glorieux trophée.

(Entre don Sancho)

DON SANCHO. — Que Votre Majesté fasse à mes lèvres la faveur de lui baiser les pieds.

LE ROI. — Levez-vous; ce serait vous humilier. Levez-vous.

DON SANCHO. — Mon seigneur...

LE ROI, *à part.* — Il a bon air.

DON SANCHO. — Ne vous étonnez pas, sire, de mon trouble. Dépourvu de rhétorique, et n'étant pas orateur...

LE ROI. — Expliquez-vous. Que remarquez-vous en moi?

DON SANCHO. — La valeur unie à la majesté. Je vois en vous une image de Dieu : le roi n'est-il pas son représentant sur la terre? Je crois en vous comme en Dieu même. Mon redouté seigneur, je suis aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI. — Êtes-vous remis?

DON SANCHO. — Jamais je ne me vis si honoré que je le suis aujourd'hui.

LE ROI. — Je vous aime et vous suis attaché à raison de votre mérite. Et comme vous devez avoir quelque souci de savoir dans quel but je vous ai mandé, je vais vous le dire, et m'assurer que j'ai en vous un bon serviteur. — Mon intérêt commande le meurtre d'un homme, et veut que ce meurtre soit secret. Je vous ai choisi pour cette mission.

DON SANCHO. — Cet homme est-il coupable?

LE ROI. — Il est coupable.

DON SANCHO. — S'il est coupable, pourquoi ce mystère?

Vos juges peuvent ordonner son exécution en public. Le faire tuer en secret, c'est vous accuser vous-même[1], c'est donner à entendre que vous voulez la mort d'un innocent. Si cet homme n'a commis qu'une faute légère, seigneur, je vous demande sa grâce.

LE ROI. — Sancho Ortiz, je vous ai mandé non pour être son avocat, mais pour lui donner la mort. Quand j'ordonne que cet homme meure d'un coup assuré mais secret, c'est que le secret importe à mon honneur. Croyez vous qu'il mérite la mort, le criminel de lèse-majesté?

DON SANCHO — La mort sur le bûcher.

LE ROI. — Eh bien! le crime de lèse-majesté est celui de cet homme.

DON SANCHO — Sire, c'est moi maintenant qui vous demande sa mort. S'il en est ainsi, fût-il mon propre frère, j'obéirai; je n'hésite plus.

LE ROI. — Votre parole et votre main.

DON SANCHO, *donnant sa main.* — Et avec elle mon âme et ma foi.

LE ROI. — On le rencontre à l'écart, et on le dépêche.

DON SANCHO — Sire, je suis soldat, je m'appelle Roelas. A moi une trahison! à moi un guet-apens! Non, corps pour corps, sur la place, dans la rue, aux yeux de tout Séville. Tuer un homme sans danger pour soi-même est une tache qui ne se lave point, et la victime d'une trahison gagne plus à mourir que le traître.

LE ROI. — Comme il vous plaira. Voici un papier qui dégage expressément votre responsabilité. (*Il lui remet le papier.*) Lisez.

DON SANCHO *lisant.* — « Sancho Ortiz, je vous charge,
« pour moi et en mon nom, de donner la mort à l'homme
« désigné dans ce papier. Je me porte fort pour vous, et si
« vous êtes inquiété de quelque manière, je vous promets,
« par ces présentes, de vous couvrir de ma protection :
« MOI, le ROI. »

DON SANCHO — Comment Votre Majesté paraît-elle si

1. On dirait qu'il y a dans tout ceci quelque allusion voilée au meurtre d'Escobedo, assassiné par ordre de Philippe II. Lope pourrait bien être ici l'interprète vengeur de l'opinion.

peu me connaître? A moi, un papier, un engagement écrit? — Non. Ici ma loyauté se fie en vous plus qu'en tous les papiers. Si l'effet de vos paroles est tel qu'il opère sur les montagnes, s'il est aussi inévitable qu'assuré, en me donnant votre parole, seigneur, vous rendez tout papier inutile. Sans ce papier, l'homme désigné est plus sûr de périr qu'avec lui. Votre parole perd à un engagement par écrit. (*Il le déchire.*) Vous ne tarderez pas à être obéi. Je ne vous demande pour réponse que d'obtenir la main de la femme que j'aime.

LE ROI. — Fût-elle la plus grande dame de Castille, je vous l'accorde.

DON SANCHO. — Puisse l'Arabe s'humilier devant Votre Majesté! Que la mer voie triompher sa royale et glorieuse bannière!

LE ROI. — Sancho, vos vaillants exploits recevront leur récompense. — Cet autre papier vous dira le nom de l'homme qui doit périr. (*Il lui remet le papier.*) Ne soyez pas étonné en l'ouvrant. J'ai ouï dire qu'il est un des vaillants de Séville.

DON SANCHO. — C'est ce que nous allons voir.

LE ROI. — Ce secret, Sancho, demeure entre nous deux. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Vous m'entendez... Diligence et mystère.

(Le roi sort.)

SCÈNE VII

CLARINDO, DON SANCHO

CLARINDO. — Il me tardait de vous rencontrer ayant de si bonnes nouvelles à vous apprendre. Donnez-moi, seigneur, mes étrennes, quand vos vœux les plus chers sont couronnés.

DON SANCHO. — Tu es de bonne humeur aujourd'hui!

CLARINDO. — Comment? Le cœur ne vous dit rien.

(Il lui remet un billet.)

DON SANCHO. — De qui vient ce papier?

CLARINDO. — D'Estelle, que j'ai vue plus belle et plus

brillante que le soleil. Elle m'a chargé de vous remettre ce billet, et de vous demander mes étrennes.

DON SANCHO. — A propos de quoi ?

CLARINDO. — De votre mariage qui va avoir lieu dans un moment.

DON SANCHO. — Que dis-tu ? J'en mourrai de joie. Estelle sera ma femme ! L'astre charmant qui annonce l'aurore va m'appartenir ! — Rayons dorés du soleil, ne recélez que de la joie dans vos abîmes de lumière. (*Lisant.*) « Cher époux, il est venu le jour si désiré. Mon frère va te « chercher pour me donner, à moi la vie, à toi la récom- « pense. Les moments sont précieux. Ne tarde pas à le « rejoindre ; empresse-toi de saisir l'occasion. *Ton Estelle.* » O miracle de beauté ! Quel bonheur sera le mien avec une telle *Étoile.* — Préviens mon majordome de l'heureux lien que je vais contracter. Qu'il dispose à l'instant les livrées de famille qui sont en réserve pour ces occasions. Je veux que mes pages ceignent leur tête de belles couronnes de plumes ; et toi, prends pour étrenne cette hyacinthe. Je te donnerais aussi bien le soleil, dût le soleil être la pierre de l'anneau.

CLARINDO. — Vivez, Seigneur, plus longtemps que les rochers, enlacé comme le lierre à votre jeune épouse, et, pour dire davantage, puissiez-vous vivre et durer plus longtemps qu'un sot.

(Il sort.)

DON SANCHO. — Allons à la recherche de Busto. Je meurs partagé entre la crainte et l'espérance. Dans mon anxiété, j'oubliais le roi. C'est mal. Ouvrons ce papier, et sachons qui doit périr. (*Lisant.*) « L'homme à qui vous « devez donner la mort, s'appelle, don Sancho — Busto « Tabera. » Grand Dieu ! Et j'ai pu consentir ! (*Amèrement après une pause.*) — Toute cette vie n'est qu'un jeu embrouillé, où les atouts sont mêlés aux basses cartes, une succession de bonheurs et de disgrâces. Je gagnais d'abord ; puis le jeu s'est arrangé de manière à me donner la mort. — Ai-je bien lu ?... Ah ! je n'aurais pu épeler ce nom fatal, s'il n'eût été tracé sur le papier ! Voyons encore : « L'homme à qui vous devez donner la mort s'appelle,

« don Sancho, — Busto Tabera. » Je suis perdu ! Que faire ! J'ai donné ma parole au roi... et il me faut renoncer à la sœur... Sancho Ortiz, cela ne peut être; Busto vivra. — Mais faut-il que les désirs l'emportent sur l'honneur ? meure donc Busto; qu'il meure ! — Arrête, main cruelle, et laisse, ah ! laisse vivre Busto !

Mais je suis infidèle à l'honneur, si j'écoute mon amour[1]. Hélas ! qui peut résister à sa tyrannie ? Mieux vaut mourir ou m'éloigner, de manière à continuer au roi mes services. Sauvons la vie à Busto. — Non, je veux obéir au roi : « L'homme à qui vous devez donner la mort s'appelle « Busto Tabera. »

Si c'était par amour pour Estelle que le roi le fît tuer... Oui, c'est par amour pour Estelle. Eh bien ! sa sœur ne le fera pas mourir. Je veux affronter le roi et le défendre. — Non, je suis chevalier, et ce n'est pas ce qui me plaît que je dois faire, c'est ce que je dois. Or, quel est ici mon devoir ? D'obéir à mon premier engagement ? Mais, il n'est pas de loi qui m'impose cette obligation. Si, cette loi existe. Le roi fût-il injuste, il n'a de compte à rendre qu'à Dieu[2]. N'écoutons plus mon fol amour : quoi qu'il m'en coûte, mon devoir m'ordonne de soutenir la cause du roi[3].

SCÈNE VIII

Une rue.

BUSTO, DON SANCHO

BUSTO. — Heureux de vous avoir rencontré, beau-frère.

DON SANCHO, *à part*. — Quelle affreuse disgrâce ! Il me cherche pour me donner la vie, et moi pour le tuer !

BUSTO. — Frère, voici venu le jour de votre hymen tant désiré.

1. Nous avons précisément ici la situation de Rodrigue dans le *Cid*. Lope, dans son exil volontaire à Valence, se lia très intimement avec Guilhem de Castro, et put connaître, par conséquent, la *Jeunesse du Cid*, qui a servi de modèle à Corneille.

2. Voilà bien la théorie de la royauté introduite en Espagne par la maison d'Autriche, et personnifiée dans Philippe II. On sait ce que cette théorie a fait de l'Espagne.

3. Morceau lyrique écrit en strophes de dix vers appelées *decimas*.

DON SANCHO, *à part.* — Dis plutôt le jour qui met le comble à ma misère. Dieu de bonté, qui se vit jamais en extrémité si cruelle? Ici même, je suis contraint de tuer l'homme que j'ai le plus chéri... Se résigner à perdre sa sœur... Ah! tout est fini pour moi!...

BUSTO. — Vous êtes déjà par contrat marié à doña Estrella.

DON SANCHO. — J'ai dû me marier avec elle. Je la refuse, et retire ma parole aujourd'hui.

BUSTO. — Ai-je bien entendu? C'est à moi que s'adressent ces paroles?...

DON SANCHO. — A vous, Busto Tabera, à vous-même.

BUSTO. — Si vous savez que je m'appelle Tabera, comment osez-vous me parler ainsi?

DON SANCHO. — C'est bien parce que je vous connais que je tiens ce langage.

BUSTO. — Vous connaissez alors un homme qui réunit en lui sang, valeur et noblesse, et qui tire son principal honneur de la vertu, sans laquelle il n'est point d'honneur. — Sancho Ortiz, craignez mon courroux.

DON SANCHO. — Craignez plutôt le mien.

BUSTO. — Le vôtre? d'où peut-il naître?

DON SANCHO. — D'avoir à vous parler.

BUSTO. — Si à mon honneur, à ma loyauté, vous trouvez quelque chose à redire, vous mentez comme un infâme, et je vais vous le prouver.

(Il tire son épée.)

DON SANCHO, *l'épée à la main.* — Que parles-tu de prouver, traître? (*A part.*) Pardonne-moi, amour; l'offense faite au roi me bouleverse, et je ne puis me contenir.

(Ils se battent.)

BUSTO. — Arrête! je suis mort.

(Il tombe.)

DON SANCHO. — Ah! je n'avais plus ma tête! Je l'ai frappé sans le savoir. Maintenant, ô mon frère, j'ai repris mes sens, tue-moi, c'est ce que je demande. Que ton épée se plonge dans ma poitrine. Livre passage à mon âme.

BUSTO. — Frère, je vous laisse Estelle. Protégez-la. Adieu.

(Il expire.)

DON SANCHE. — Épée cruelle, — sanguinaire et détestable homicide, tu m'as ravi la moitié de moi-même. Achève ton ouvrage; qu'un nouveau coup mortel soit la rançon de sa vie.

(Il lève son épée.)

(Entrent les deux premiers alcades, don Pedro de Guzman, Farfan de Ribera, et d'autres personnages.)

DON PEDRO, *vivement*. — Arrêtez! Que signifie?...

DON SANCHE. — Pourquoi me retenir si j'ai mis au tombeau la moitié de ma vie?

DON FARFAN. — Quelle affreuse aventure!

DON PEDRO. — Expliquez-vous?...

DON SANCHE. — J'ai tué mon frère, Séville voit un affreux Caïn qui a fait couler le sang d'un innocent Abel. Il est là : tuez-moi près de lui. Il est mort de ma main : que ma mort venge la sienne.

(Entre don Arias.)

DON ARIAS. — Qu'est ceci?...

DON SANCHE. — Une rigueur outrée, l'effet d'un scrupule d'honneur, dont le pouvoir règne si despotiquement sur les hommes. Dites au roi, mon seigneur, que chez les Sévillans, les faits ne tardent pas à suivre les paroles. Pour y être fidèles, vous le voyez, ils outragent les *Estelles*, foulent aux pieds les liens fraternels.

DON PEDRO, *à don Arias*. — Il a donné la mort à Busto Tabera.

DON ARIAS. — Quelle téméraire audace!

DON SANCHE. — Qu'on m'arrête, qu'on m'emmène. Il est juste que celui qui a tué périsse. Voyez où peut conduire le dévouement.

DON PEDRO. — Qu'on le mène en prison, à Triana[1] : la ville commence à s'agiter.

DON SANCHE. — Busto Tabera! cher ami!...

DON PEDRO. — Cet homme a perdu la tête.

DON SANCHE. — Laissez-moi prendre dans mes bras ce corps glacé que baigne un si noble sang. Je serai son soutien, et lui rendrai un moment la vie que je lui ai ôtée.

1. Faubourg de Séville, sur la rive droite du Guadalquivir, patrie de bohémiens, de bohémiennes et de *toreros*.

DON PEDRO. — Il devient fou.

DON SANCHO. — J'ai brisé mon cœur pour obéir à la loi. C'est à la fois, monsieur, être roi et ne pas l'être. Comprenez-moi, s'il vous plaît, ou plutôt n'essayez pas de comprendre, puisque je ne m'explique pas. Je l'ai tué; le cas n'est pas niable, mais je me tais sur le motif : qu'un autre s'explique sur le motif, quand je déclare, moi, que je l'ai tué.

(Tous sortent en emportant le cadavre.)

SCÈNE IX

Salle dans la maison de Busto Tabera.

ESTELLE, TEODORA.

ESTELLE, *à sa toilette.* — Suis-je bien mise? je ne sais, tant j'ai mis de hâte à m'habiller. Donne-moi un miroir, Teodora.

TEODORA. — Il faudrait, madame, vous mirer en vous-même. Où trouver plus fidèle miroir? Quel est le cristal qui réfléchit jamais tant de beauté?

ESTELLE. — J'ai le teint échauffé, le visage altéré.

TEODORA. — Effets de pudeur et de crainte. Le sang monte à vos joues pour saluer votre bonheur,

ESTELLE. — Il me semble voir mon époux, le visage inondé de joie, qui vient m'offrir la main avec mille tendres caresses. Il me semble entendre ses doux propos. Je l'écoute, et mon âme qui s'échappe par mes yeux essaye vainement de dissimuler son ivresse. Jour fortuné, Teodora, que ne dois-je pas à mon étoile?

TEODORA. — On dirait qu'il y a du bruit dans la rue. — Ah! le miroir est tombé! (*Le relevant.*) C'est par jalousie. Le voilà maintenant en mille pièces.

ESTELLE. — Il s'est brisé?

TEODORA. — Oui, madame.

ESTELLE. — A merveille. Il comprend que j'attends le cristal où se mireront mes yeux. Laissons donc se briser

le miroir, chère amie; désormais, je ne veux en avoir d'autre que les yeux de mon époux[1].

(Entre Clarindo en habit de grand gala.)

CLARINDO. — Voilà, madame, qui n'annonce que bonheur et joie. Les plumes au chapeau sont synonymes de bans de mariage. — J'ai remis à mon maître votre billet, et il m'a donné cette bague en étrennes.

ESTELLE. — Je veux faire un marché avec toi. Prends ce diamant, et donne-moi ta bague.

CLARINDO, *ôtant sa bague.* — La pierre s'est fendue en deux. Ce sera de chagrin. On dit que l'hyacinthe souffre de ce mal[2], même quand on l'a ôtée. Elle est brisée par le milieu.

ESTELLE. — Peu importe. Je suis charmée que les pierres paraissent sensibles à mon bonheur, à mes joies. Jour fortuné! ô mes amis, quelle étoile est la mienne!

TEODORA. — Il y a foule en bas dans le vestibule.

CLARINDO. — On dirait des gens qui montent par l'escalier.

ESTELLE. — Comment soutenir le poids de ce bonheur?

SCÈNE X

Entrent les deux premiers ALCADES, *accompagnés d'hommes portant le cadavre de Busto.*

ESTELLE. — Mais, que vois-je, grands dieux!...

DON PEDRO. — Le malheur et l'infortune sont le lot de l'humanité. Cette vie est une vallée de larmes. Busto Tabera n'est plus.

1. Exemple du *cultisme* où tombe quelquefois Lope de Vega pour satisfaire à la partie distinguée de son auditoire. Ce langage affecté ravissait les *aposentos*, ou premières loges.

2. La croyance au pouvoir des pierres précieuses, et même à leur sensibilité, était générale au moyen âge. Ainsi la *turquoise*, entre autres propriétés, passait pour indiquer la santé de son possesseur, par l'affaiblissement ou l'éclat de sa couleur. De là le prix que Shylock, dans le *Marchand de Venise*, attribue à son anneau, et le regret que lui cause sa perte. L'*hyacinthe* possédait des propriétés analogues, et en outre celle de préserver de la foudre. — Voy. Reginald Scot, *Discov. of Witchcraft*, pag. 293-295.

ESTELLE. — O fortune ennemie !

DON PEDRO. — Il vous reste une consolation : le cruel homicide, Sancho Ortiz de las Roelas, est arrêté, et dès demain il en sera fait bonne justice.

ESTELLE. — Hors d'ici, troupe ennemie ! la rage de l'enfer est dans votre langage. Mon frère est mort, et c'est, dites-vous, Sancho Ortiz qui l'a tué?... Se peut-il qu'on prononce, se peut-il qu'on entende de telles paroles sans mourir ! — Et je vis?... Je suis donc un marbre insensible? O jour cruel ! — Voyez, amis, quelle étoile est la mienne. Ah ! si vous avez quelque sentiment de pitié, tuez-moi, tuez-moi.

DON PEDRO. — Sa douleur l'égare, et il y a de quoi.

ESTELLE. — Malheureuse a été mon étoile ! Mon frère est mort, et mort de la main de Sancho Ortiz : trois âmes réunies en un seul cœur maintenant séparées ! Laissez-moi : je ne me connais plus !...

DON PEDRO. — Le désespoir l'accable.

FARFAN. — Beauté infortunée !

DON PEDRO. — Qu'on la suive...

CLARINDO. — Madame...

ESTELLE. — Laisse-moi, malheureux ! qui me rappelles le fratricide. Puisque tout est fini pour moi, je veux en finir avec la vie. Fatale journée ! Ah ! Teodora, regarde comme a tourné mon étoile !

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon de l'Alcazar.

LE ROI, LES DEUX ALCADES, DON ARIAS.

DON PEDRO. — Il reconnaît l'avoir tué, mais il se tait sur le motif.

LE ROI. — Il ne donne aucune raison?

DON FARFAN. — Il se borne à répondre : « Je ne sais. »

DON PEDRO. — Quel étrange mystère!

LE ROI. — Parle-t-il d'avoir été provoqué?

DON PEDRO. — En aucune manière.

DON ARIAS. — Quel imbroglio bizarre!

DON PEDRO. — Il avoue lui avoir donné la mort; il ignore s'il la méritait. Il se borne à reconnaître qu'il l'a tué, parce qu'il avait donné sa parole de le faire.

DON ARIAS. — Il doit y avoir eu provocation.

DON PEDRO. — Il le nie.

LE ROI. — Retournez, et lui dites que je l'invite à présenter sa justification. Assurez-le de mon affection; mais qu'il ne m'oblige pas à recourir à la rigueur du châtiment. Qu'il déclare à quelle occasion il a donné la mort à Busto Tabera, et qu'il en explique sommairement le motif, plutôt que de s'exposer à mourir comme un niais. Qu'il dise si c'est par l'ordre ou en considération de quelqu'un; à quelle impulsion il a obéi. Je suis prêt à accueillir sa justification, sinon, qu'il se prépare à la mort.

DON PEDRO. — Il ne demande pas mieux. Il meurt de regret. Un acte si odieux, si dur, si farouche, le met hors de lui-même.

LE ROI. — Il ne se plaint de personne?

DON PEDRO. — Non, sire, il est tout entier à sa douleur

LE ROI. — Remarquable et rare énergie!

DON FARFAN. — Il n'inculpe personne, et n'accuse que lui-même.

LE ROI, *à don Arias.* — Jamais on n'aura vu au monde deux hommes pareils. Plus je songe à leur valeur, plus j'ai de regret. Dites-lui encore une fois qu'il déclare à quelle impulsion il a obéi. Qu'il s'explique et me charge moi-même, s'il le faut. S'il ne parle à l'instant même, demain, sur un échafaud, il servira d'exemple à Séville.

DON ARIAS. — J'obéirai.

(Les alcades sortent avec don Arias.)

SCÈNE II

Entre DON MANUEL.

DON MANUEL. — Doña Estrella fait demander à Votre Majesté la permission de lui baiser les mains.

LE ROI. — Qui l'en empêche?

DON MANUEL. — Le peuple, sire.

LE ROI. — A quel propos? — Donnez-moi un fauteuil, et faites entrer à l'instant.

DON MANUEL. — Je cours la prévenir.

LE ROI. — Je vais voir cette beauté obscurcie, et pareille à l'étoile qui brille au sein de la tempête.

DON MANUEL. — La voici : son éclat est encore pareil à celui du soleil, mais du soleil voilé par les brouillards du matin.

(Entre Estelle accompagnée de sa suite.)

ESTELLE. — Don Sanche, roi illustre et très-chrétien de Castille, non moins célèbre par tes exploits que fameux par tes vertus, la malheureuse Estelle, voilant ses rayons sous de noirs habits de deuil, symbole de sa douleur, vient te demander justice, à condition que tu ne seras pas l'exécuteur de sa vengeance[1]. Laisses-en le soin à mon choix.

1. Un ancien usage de l'Espagne donnait au plus proche parent du mort le droit de décider du sort du meurtrier.

Je ne veux pas retenir mes larmes. Noyés de pleurs, mes yeux t'expriment suffisamment mes regrets. — J'aimais Tabera, ce frère qui oublie aujourd'hui ses douleurs terrestres, en foulant l'azur des célestes parvis. Ce frère qui me protégeait, je le regardais comme un père, me guidant avec respect d'après ses conseils. Je vivais heureuse avec lui, sans permettre aux rayons du soleil de me ternir, n'ayant d'ailleurs que rarement occasion de m'en défendre. Séville enviait notre union. A ses yeux, Tabera ne vivait que pour Estelle. Un chasseur barbare vient à bander la corde de l'arc, dont le trait cruel va frapper mon frère, et détruit ma félicité. J'ai perdu mon frère, perdu un époux. Je demeure seule; et tu ne parais pas songer à tes devoirs de roi, dont rien pourtant ne saurait te dispenser. Fais-moi justice, seigneur. Livre-moi le coupable; remplis ton devoir en ce point, mais laisse-moi fixer la peine.

LE ROI. — Calmez-vous, et essuyez ces beaux yeux, si vous ne voulez que mon palais s'embrase, car les étoiles sont larmes du soleil, comme chacun de ses rayons est topaze. Rendez à l'aurore ses trésors, et que le ciel les récèle jaloux, car il n'est pas bon qu'ils se perdent sur la terre. — Prenez cet anneau; il abaissera devant vous les portes du château de Triana[1]; on vous livrera le prisonnier. Soyez pour lui la tigresse des rochers d'Hyrcanie, sans oublier qu'à la honte de l'homme les animaux sauvages lui servent quelquefois d'enseignement.

ESTELLE. — Seigneur, ici la vertu consiste dans la rigueur. . . . .[2]

Si Tabera est mort, il demeure un Tabera. Si sur mon visage reposait l'honneur de ma maison, mes mains l'arrangeraient de manière qu'il devînt l'effroi des plus cruels tyrans.

(Tous sortent, à l'exception du roi.)

LE ROI. — Si Sancho Ortiz lui est livré, je crains qu'elle

1. Formidable forteresse, de construction arabe, devenue depuis, comme l'*Aljaferia* de Saragosse, le siége du tribunal de l'Inquisition. Elle fut presque entièrement détruite, en 1626, par un débordement du Guadalquivir. On en voit encore quelques débris.

2. Le texte est ici incomplet : il manque une octave, dans laquelle le roi faisait probablement quelque allusion à la beauté d'Estelle.

ne le tue de sa propre main. Faut-il qu'en un vase de si rare perfection Dieu permette que se trouve la cruauté? Voyez les conséquences d'un moment d'erreur. J'ai armé la main de don Sanche, et en ce moment je le livre. Quand l'amour pénètre sous la pourpre des rois, il ne reconnaît plus d'autre loi que son caprice.

SCÈNE III

Prison dans le château de Triana.

DON SANCHE, CLARINDO, MUSICIENS.

DON SANCHE. — Eh bien! Clarindo, mon aventure ne t'aura pas inspiré quelques vers?

CLARINDO. — Des vers, monsieur, quand la poésie est si mal récompensée? A la dernière fête sur la place, plusieurs me commandèrent des vers; depuis, me rencontrant dans la rue, comme s'ils avaient eu affaire à leur tailleur : Eh bien! disaient-ils, mon compliment est-il prêt? Ils étaient plus pressés que s'il se fût agi d'une reprise. Si j'avais eu de quoi manger, j'aurais été plus muet qu'Anaxagore, et j'aurais envoyé promener les génies grecs et latins.

(Entrent les alcades et don Arias.)

CLARINDO. — Je crois, monsieur, que l'on vient vous lire votre sentence.

DON SANCHE, *aux musiciens*. — Vite, vous autres, chantez-moi un air. — Oui, la mort est bienvenue, et je veux par des chansons faire paraître mon contentement. Je veux en outre leur faire voir que mon cœur ne tremble pas, et qu'il sait être calme devant la mort.

CLARINDO, *à part*. — Admirable sang-froid! Que ferait de mieux un ivrogne allemand, au nez rougi par les caresses de la bouteille?

(Les musiciens chantent.)

« Puisque mon plus grand malheur consiste en ce que
« je vis, je vais obtenir de la mort ce que d'autres gagnent
« à vivre. »

CLARINDO. — L'énigme est jolie, ma foi!

DON SANCHO. — Spirituelle et de circonstance.

LES MUSICIENS *continuant.* — « Il n'est rien qui vaille la « mort à celui qui vit en mourant. »

(Les musiciens sortent.)

DON PEDRO. — De la musique, monsieur? Est-ce bien le moment?

DON SANCHO. — Connaissez-vous pour un prisonnier meilleur moyen d'alléger sa souffrance?

DON FARFAN, *à don Pedro.* — Quand la mort est suspendue sur sa tête, et qu'il doit attendre d'instant en instant la sentence fatale, il se fait faire de la musique?

DON SANCHO. — Je suis cygne, et j'attends la mort en chantant[1].

DON FARFAN. — L'instant fatal est arrivé.

DON SANCHO. — Les pieds et les mains je vous baise pour la nouvelle que vous m'apportez. Jamais ne m'apparut plus belle journée.

DON PEDRO. — Sancho Ortiz de las Roelas, dites, reconnaissez-vous avoir donné la mort à Busto Tabera?

DON SANCHO. — Oui, je le déclare hautement. — Cherchez des tourments nouveaux qui fassent oublier à l'Espagne Mézence et Phalaris.

DON FARFAN. — Vous l'avez tué; par quel motif?

DON SANCHO. — Je l'ai tué, je le reconnais. Quant au motif que je parais cacher si bien, que quelqu'un le dise, s'il le connaît. Pour moi, j'ignore la cause de la mort de Busto; tout ce que je sais, c'est que je l'ai tué sans la connaître.

DON PEDRO. — Mais il y a trahison à tuer un homme sans motif.

DON SANCHO. — Il faut bien qu'il en ait fourni à quelqu'un, puisqu'il est mort.

DON PEDRO. — A qui?

DON SANCHO. — A celui qui m'a mené au point où je suis, c'est-à-dire au commencement de la fin.

DON PEDRO. — Son nom.

1. Est-il bien sûr que Lope ne se moquât pas quelquefois de son public? Que d'esprit hors de sa place! et cela après le pathétique admirable de la deuxième journée.

DON SANCHO. — Je ne puis le dire : on m'a demandé le secret. Magnanime par le bras, je dois l'être aussi par mon silence; et pour me mettre à mort moi-même, qu'il vous suffise de savoir que je l'ai tué, sans m'en demander le motif.

DON ARIAS. — Seigneur Sancho Ortiz, je viens ici, au nom et à la requête de Sa Majesté, vous demander de déclarer quelle est la cause de cette déplorable aventure; s'il y a là dedans un ami, une femme, un parent, ou quelque grand seigneur de ces royaumes. Et si vous avez de lui quelque papier, quelque caution ou convention écrite ou signée, faites-le connaître sur-le-champ, comme c'est votre devoir.

DON SANCHO. — Si je le fais, monsieur, ce devoir, je le trahirai. Dites, je vous prie, à Sa Majesté, que je sais tenir mes promesses. Si le roi s'appelle Sancho le Brave, vous savez que je porte le même nom. Dites-lui que je pourrais avoir en effet un papier; mais il m'offense en me le demandant, car il m'a vu le déchirer. — J'ai tué Busto Tabera; je pourrais être libre d'un mot. Ce mot, je ne le dirai pas, sachant que ce serait violer ma parole. Je suis roi en ce que j'ai tenu la mienne; j'ai fait ce que j'avais promis. Que celui qui a promis fasse de même; qu'il soit esclave de sa parole comme moi.

DON ARIAS. — Si d'un mot vous pouvez vous justifier, c'est folie que de le taire.

DON SANCHO. — Je sais qui je suis; en demeurant ce que je suis, je me vaincs moi-même par le silence, et je fais affront à qui se tait. Chacun sent ce qu'il est, et fait paraître ce qu'il est par ses œuvres. Ici, les actes seront conformes à ce que nous sommes tous deux.

DON ARIAS. — Je vais répéter vos paroles à Son Altesse.

DON PEDRO. — Seigneur Sancho Ortiz, vous avez agi bien à la légère, et il y a peu de réflexion dans cette conduite.

DON FARFAN. — Vous avez gravement offensé le Corps municipal de Séville. Votre vie est entre ses mains, et sa colère peut faire tomber votre tête.

(Les alcades sortent suivis de don Arias.)

SCÈNE IV

DON SANCHE, CLARINDO.

CLARINDO. — Vous résigner à tant d'injustice? Est-ce possible[1]?

DON SANCHE. — J'accepte le châtiment des hommes et la punition du ciel. Déjà, Clarindo, elle commence. N'entends-tu pas un bruit sourd retentir dans les airs, accompagné d'éclairs et de tonnerre? Sur moi s'abaisse un trait de feu qui m'entortille comme un serpent.

CLARINDO. — Vous avez perdu la tête. (*A part.*) Entrons dans son idée.

DON SANCHE. — Je brûle.

CLARINDO. — Je grille.

DON SANCHE. — L'éclair t'a donc aussi frappé?

CLARINDO. — Voyez; me voilà réduit en cendres.

DON SANCHE. — Ah! mon Dieu!...

CLARINDO. — Oui, monsieur, en cendres comme un fagot de sarments.

DON SANCHE. — Nous voilà maintenant dans l'autre vie.

CLARINDO. — Oui, et, je crois, en enfer.

DON SANCHE. — En enfer? A quoi le juges-tu?

CLARINDO. — Parce que je vois, monsieur, dans ce château plus de mille tailleurs en train de mentir[2].

DON SANCHE. — Tu dis vrai : nous y sommes. Je vois l'Orgueil brûler dans les flammes de cette tour formée d'arrogants et de superbes. Je vois l'Ambition noyée dans un abîme de feu.

CLARINDO. — Et un peu plus loin une légion de cochers[3].

DON SANCHE. — Si par ici roulent des carrosses, l'enfer sera bientôt démoli. — Mais, si nous sommes vraiment en enfer, comment n'y vois-je pas quelques greffiers?

1. Lope met souvent dans la bouche du *gracioso* la critique des sentiments qu'il prête à ses personnages. C'est le rôle du chœur antique.

2. Cette médiocre plaisanterie était à la mode. On la trouve sans cesse répétée dans les *Visions* de Quevedo, ainsi que la satire des greffiers, des hôteliers, etc.

3. Voir ci-dessus, p. 20.

CLARINDO. — On les refuse à la porte, pour qu'ils n'y fassent pas pousser les procès.

DON SANCHO. — Puisqu'on ne connaît pas les procès en enfer, l'enfer a été calomnié.

CLARINDO. — Voici là-bas un tyran qui s'appelle l'Honneur, entouré d'une foule de sots, victimes de sentiments outrés.

DON SANCHO. — Je veux me réunir à eux. — Honneur, un niais d'honneur se présente pour être des vôtres, ayant toujours été fidèle à vos lois. — Vous avez grand tort, car aujourd'hui le véritable honneur consiste à n'en plus avoir. Vous venez me chercher par ici, quand il y a des siècles que je suis mort. Procurez-vous de l'argent, mon cher; l'argent remplace l'honneur aujourd'hui. Quel est votre cas? — J'ai voulu tenir ma parole. — Vous me semblez naïf. Tenir sa parole! Vous voulez rire. Mentir à sa parole, à la bonne heure : c'est le bel air dans ce temps-ci.

~~DON SANCHE~~. — J'avais promis de tuer un homme, hélas! et je l'ai tué! C'était mon meilleur ami. — Mauvais.

CLARINDO. — Du moins, pas très-bon.

DON SANCHO. — Détestable, en effet. — Qu'on le jette au fond d'un cachot, et qu'il soit condamné pour sa sottise.

CLARINDO, *à part*. — Dieu me pardonne! si je le laisse continuer, il va perdre le jugement. Imaginons quelque moyen.

(Il se met à crier.)

DON SANCHO. — Des cris! Qui est-ce qui crie?

CLARINDO. — C'est la voix du chien Cerbère, portier de ce palais. — Vous ne me connaissez pas?

DON SANCHO. — Je crois que si.

CLARINDO. — Et vous? qui êtes-vous?

DON SANCHO. — Un raffiné d'honneur.

CLARINDO. — Partez vite. Nous n'avons que faire ici des gens d'honneur. Qu'on le prenne et qu'on l'emporte dans l'autre monde, à la prison de Séville, et plus vite que le vent. — Mais comment? — Les yeux bandés, pour qu'il n'ait pas peur dans le trajet. — Voilà qui est fait. (*Il bande les yeux à don Sancho*) Que le diable boiteux le charge sur ses épaules, et le transporte là-bas d'un saut. — D'un

saut? ça me va. (*Clarindo s'empare de don Sancho.*) — Pars, et emmène avec lui son compagnon par la main. (*Il fait une pirouette et le dépose.*) Vous voilà sur la terre, mon cher. Demeurez avec Dieu.

DON SANCHO. — Le diable a parlé de Dieu?

CLARINDO. — Oui, monsieur. Ce démon, avant d'entrer en fonctions, était chrétien et baptisé. C'est un Galicien de la rue des Francs.

DON SANCHO. — Il me semble sortir d'une extase. — Que Dieu me soit en aide! Ah! Estelle, que ma destinée est triste sans toi! Mais j'ai consenti à te perdre : je mérite mon châtiment.

(Entre l'alcaïde[1] suivi d'Estelle voilée.)

ESTELLE. — Qu'on me remette à l'instant le prisonnier.

L'ALCAÏDE. — Le voici, madame; et, selon les ordres du roi, je le remets entre vos mains. — Seigneur Sancho Ortiz, la volonté de Sa Majesté est que vous soyez remis aux mains de madame.

ESTELLE. — Suivez-moi, seigneur.

DON SANCHO. — Je rends grâces à votre pitié, si c'est pour me faire mourir; la mort est mon unique espoir.

ESTELLE. — Votre main; venez.

CLARINDO, *à part*. — Serions-nous dans le royaume des fées?

ESTELLE. — Que personne ne suive.

CLARINDO. — Fort bien. (*Sortent Estelle et don Sancho.*) Vive Dieu! Voilà qui va bien! De Séville en enfer, et puis de l'enfer à Séville! Fasse Dieu que cette Estelle nous soit un guide favorable!

(Il sort.)

SCÈNE V

La campagne.

ESTELLE, *toujours voilée*, DON SANCHO.

ESTELLE. — Vous êtes rendu à la liberté. Allez avec Dieu, Sancho Ortiz, et n'oubliez pas la clémence et la pitié dont

1. Ne pas confondre ce titre avec celui d'*alcade*. L'*alcaïde* (c'est l'arabe *al kaid*) indique une dignité différente et très-supérieure.

j'use envers vous. Allez avec Dieu ; partez, vous êtes libre. — Vous hésitez! Qu'attendez-vous? Pourquoi tarder? C'est du temps perdu. Partez; un cheval vous attend. Votre valet a de l'argent pour la route.

DON SANCHE. — Madame, que je baise vos pieds!

ESTELLE. — Non; ce n'est pas le moment.

DON SANCHE. — Pardon : j'ai besoin de savoir à qui je dois ma délivrance, pour que je puisse, à l'occasion, reconnaître un si grand bienfait.

ESTELLE. — A une femme qui vous est dévouée. — Votre liberté est en mon pouvoir; je vous la rends. Allez avec Dieu.

DON SANCHE. — Je ne bouge pas d'ici si vous ne me dites qui vous êtes[1], ou si vous ne levez votre voile.

ESTELLE. — Je ne puis en ce moment.

DON SANCHE. — Je veux payer la dette de ma liberté, de ma vie; je veux savoir à qui je suis redevable d'un tel bienfait, afin de m'acquitter un jour.

ESTELLE. — Je suis une femme de haut rang, et, pour dire la vérité, la femme qui vous aime le plus au monde, et à qui vous voulez le plus de mal. Adieu!

DON SANCHE. — Je n'en ferai rien, si vous ne vous dévoilez sur l'heure.

ESTELLE. — Puisqu'il le faut... (*Levant son voile.*) Reconnais-moi.

DON SANCHE. — Señora! Estelle de mon âme!

ESTELLE. — Je suis l'étoile qui te guide et te dérobe à la mort. Fuis; tu le vois, l'amour a étouffé la voix de ma colère. Je t'aime et ne veux être que ton astre favorable.

DON SANCHE. — Toi, belle et resplendissante auprès de ton mortel ennemi! Toi si sensible! Sois moins généreuse envers moi : la compassion est ici cruauté, puisque le châtiment serait compassion. Fais-moi donner la mort. Tu accorderais la liberté à l'homme qui a tué ton frère?... Il ne faut pas que je vive quand ma main a versé son sang. Il est juste que celui qui s'est privé d'un tel ami se perde lui-

1. Il a dû le deviner dès le premier mot d'Estelle. Mais la poésie espagnole se plaît dans ce monde enchanté, dans ce milieu vague et romanesque que nous n'admettons qu'à l'Opéra.

même. Libre maintenant, je me livre à la mort, à cette mort que j'invoquais quand j'étais prisonnier.

ESTELLE. — Mon amour est plus fort, plus vaillant; il te sauvera la vie.

DON SANCHO. — Tu veux me délivrer, et moi je vais chercher la mort, car si tu montres qui tu es, je dois faire voir qui je suis.

ESTELLE. — Pourquoi mourir?

DON SANCHO. — Pour te venger.

ESTELLE. — De quoi?

DON SANCHO. — De ma trahison.

ESTELLE. — Tu es cruel.

DON SANCHO. — Non, je suis juste.

ESTELLE. — Tu n'as plus de partie[1].

DON SANCHO. — L'amour est ma partie.

ESTELLE. — C'est me punir.

DON SANCHO. — Non, c'est t'aimer.

ESTELLE. — Comment le prouves-tu?

DON SANCHO. — Par ma mort.

ESTELLE. — Un mot encore.

DON SANCHO. — Je n'écoute rien.

ESTELLE. — Où vas-tu?

DON SANCHO. — A la mort, puisque c'est t'offenser que de vivre.

ESTELLE. — Vis et sois libre.

DON SANCHO. — Ce n'est pas juste.

ESTELLE. — Qui t'accuse?

DON SANCHO. — Ton dédain.

ESTELLE. — Moi? je t'aime.

DON SANCHO. — Il n'importe.

ESTELLE. — Y songes-tu?

DON SANCHO. — Je songe à mon honneur.

ESTELLE. — Va donc, insensé, va mourir; mais je ne te survivrai pas.

(Ils se séparent.)

1. Va, je suis ta partie et non pas ton bourreau. (*Le Cid.*)

SCÈNE VI

Salon de l'Alcazar.

LE ROI, DON ARIAS.

LE ROI. — Il ne veut pas avouer que je lui ai donné l'ordre?

DON ARIAS. — Je ne vis jamais bronze plus ferme. Il s'est d'abord renfermé dans une complète dénégation, et a fini par dire qu'ayant tenu sa promesse, c'est à l'homme envers qui il s'est obligé à tenir la sienne.

LE ROI. — Il espère venir à bout de moi par le silence.

DON ARIAS. — Il s'y croit parvenu.

LE ROI. — Il a été fidèle à sa parole, et je me sens humilié de ne pouvoir tenir celle que je lui ai donnée dans un moment de dépit.

DON ARIAS. — Cette parole donnée, vous devez la tenir. C'est là le devoir du premier venu. Mais la parole d'un roi se transforme en loi en tombant de ses lèvres, et tout doit s'incliner devant la loi.

LE ROI. — Oui, si on interprète la loi par la raison naturelle.

DON ARIAS. — Il le faut bien. Un sujet ne demande pas la loi au roi : il n'est tenu qu'à l'exécuter à l'aveugle, sans autre information. C'est au roi à réfléchir. Vous avez aujourd'hui promulgué la loi sur ce papier, et puisqu'il l'a exécutée, vous avez à subir les conséquences de la loi que vous avez faite en lui ordonnant de tuer Busto Tabera. Si la loi n'avait pas existé par votre fait, il n'aurait pas songé à le tuer.

LE ROI. — Quoi ! je suis forcé de déclarer que c'est moi qui ai commandé de lui donner la mort, et que j'ai usé de cette cruauté envers un homme qui ne m'avait fait aucune offense? Que dira de moi, don Arias, la Municipalité de Séville, en voyant que je suis l'auteur du meurtre? Que dira-t-on en Castille? en ce moment où don Alphonse me proclame usurpateur, et où le Souverain Pontife me

flétrit de ses censures [1]. Peut-être en viendra-t-il à appuyer le parti de mon neveu, dont le succès est dès lors assuré. J'aurais tort, je le crois. — D'un autre côté, laisser mourir Sancho Ortiz est une honte. Cruelle perplexité !

DON ARIAS. — Votre Majesté peut gagner les alcades par des caresses, et leur demander de se montrer cléments, en n'exigeant pour le crime d'autre châtiment que l'exil. Sancho Ortiz sera donc puni. Votre Majesté se déclare ensuite pour lui, et le fait l'objet de quelque faveur. Vous pouvez, par exemple, lui donner un commandement sur la frontière.

LE ROI. — Tu as raison. Mais si, moyennant l'anneau que je lui ai remis, Doña Estrella a déjà poussé la chose à l'extrême ? Que faire alors ?

DON ARIAS. — Il y a remède à tout. J'irai m'assurer en votre nom de sa personne, sous quelque prétexte ; puis, sans accompagnement et sans bruit, je la conduirai à l'Alcazar. Là, vous l'amènerez à votre but ; et, comme moyen, vous pourrez, seigneur, lui proposer de la marier à quelque grand de la Cour. Sa personne et sa noblesse méritent un époux de haut rang.

LE ROI. — Quel regret j'ai de ma faiblesse, don Arias, et qu'il a raison ce philosophe qui disait que celui-là seulement mérite le nom de sage, qui sait user à propos de sévérité ou de clémence. — Oui, va t'assurer de doña Estrella ; cette mesure met fin à mon cruel embarras. Je l'apaiserai en lui donnant pour époux un *ricohombre* de Castille ; je lui donnerais mon trône, si je le pouvais, car, ce frère, cette sœur sont dignes de l'immortalité.

DON ARIAS. — Les gens de ce pays-ci font vraiment pâlir la vertu romaine.

(Il sort.)

1. Allusion aux démêlés de don Sanche avec son père, Alphonse X, et son neveu l'infant de la Cerda. Don Sanche s'était fait proclamer roi de Castille, au détriment de son neveu, et malgré la volonté formelle de son père, qui avait invoqué contre lui l'autorité du Saint-Siége.

SCÈNE VII

Entre LE GOUVERNEUR *du château.*

LE GOUVERNEUR. — Que je baise les pieds de Votre Majesté !

LE ROI. — Vous à mes pieds, Pedro de Caus ? Pour quel motif ?

LE GOUVERNEUR. — Cet anneau gravé à vos armes appartient-il à Votre Majesté ?

LE ROI. — Oui, cet anneau vous couvre et vous met en sûreté contre toute espèce de délit.

LE GOUVERNEUR. — Couverte d'un voile épais, une femme s'est présentée à Triana, disant que Votre Majesté ordonnait de lui remettre Sancho Ortiz. J'ai soumis cet ordre aux gardiens, lesquels en voyant l'anneau ont tous été d'avis de livrer le prisonnier. J'ai obéi. Un moment après, revient Sancho Ortiz, demandant à grands cris qu'on lui rouvre les portes du château. — Je ne veux pas souscrire au commandement du roi, s'écriait-il, comme en délire. Je veux mourir. Le meurtrier de Tabera mérite la mort. Je lui barrai le passage ; mais il criait si haut qu'il fallut lui ouvrir. — Il est là, résigné tranquillement à la mort.

LE ROI. — Je ne vis jamais peuple plus noble, plus chrétien, que celui de cette cité ! Arrière, bronzes, marbres et statues !

LE GOUVERNEUR. — Cette dame nous a dit qu'elle l'avait mis en liberté, mais qu'il n'a pas voulu accepter, quand il a su qu'elle était la sœur de ce Busto Tabera, à qui il a donné la mort.

LE ROI. — Voici qui me surprend encore davantage. Leur magnanimité offense la nature : l'une, avec toute raison pour se montrer cruelle, pardonne à son ennemi et le délivre ; et lui, pour ne pas être inférieur à tant de générosité, revient s'offrir à la mort. Si leurs actions parviennent à la postérité, le burin qui en sera fait sera immortel. — Pedro de Caus, prenez un carrosse, et sans bruit, sans appareil, amenez au palais Sancho Ortiz dans le plus grand secret.

LE GOUVERNEUR. — J'obéis.

SCÈNE VIII

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Les deux premiers alcades demandent à voir Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'ils entrent. Ils peuvent garder leurs verges[1]. (*Sort le serviteur.*) J'espère pouvoir tenir ma parole à Sancho Ortiz, sans trahir mon secret.

(Entrent les deux alcades.)

DON PEDRO. — Sire, la cause est entendue, et la justice doit suivre son cours.

LE ROI. — Qu'elle le suive. Je vous demande seulement de considérer ceci. Vous êtes pères de la patrie, et la justice gagne quelquefois à être tempérée par la clémence. Sancho Ortiz est régidor de Séville, comme l'était celui qui n'est plus; si l'un demande vengeance, l'autre réclame la pitié.

DON FARFAN. — Nous sommes premiers alcades de Séville; sur nous repose en ce moment le fardeau de sa confiance et de son honneur. Ces verges sont l'emblème de Votre Majesté. Si l'on abuse de votre image sacrée, c'est une offense à votre personne. Tenues en droiture, ces verges regardent Dieu; si elles plient et fléchissent, elles s'inclinent vers l'homme, et s'éloignent du ciel en faiblissant.

LE ROI. — Je ne demande point qu'elles fléchissent; je veux seulement que votre justice s'accorde avec l'équité..

DON PEDRO. — Sire, c'est au nom de Votre Majesté que nous rendons la justice. A votre sanction sont liées les espérances des criminels. Sauvez la vie à Sancho Ortiz, puisque vous n'avez de compte à rendre qu'à vous-même. Dieu fait les rois; Dieu transporte de Saül à l'humble David les insignes de la souveraineté.

LE ROI, *à Farfan.* — Entrez ici (*lui indiquant une*

1. Insigne de la dignité du juge. — La verge (*vara*) était marquée d'une croix dans sa partie supérieure, sur laquelle on prêtait serment en justice.

porte); examinez les motifs de la sentence, et que Sancho Ortiz subisse le supplice ordonné par la loi. Vous, don Pedro de Guzman, un mot en particulier, je vous prie.

(Sort Farfan de Ribera.)

DON PEDRO. — Que souhaite Votre Majesté?

LE ROI. — En donnant la mort à Sancho, mon cher don Pedro, vous ne rendrez pas la vie au trépassé! Évitons les extrêmes. Ne serait-il pas possible de l'exiler à Gibraltar, à Grenade, où il pourrait, à mon service, trouver une mort volontaire? Qu'en dites-vous?

DON PEDRO. — Je suis don Pedro de Guzman, qui se met aux pieds de Votre Majesté. A vous appartient ma vie; à vous ma fortune et mon épée.

LE ROI. — Embrassez-moi, don Pedro de Guzman. Je n'attendais pas moins d'un si noble cœur. — Allez avec Dieu, et m'envoyez, je vous prie, Farfan de Ribera. (*A part.*) La flatterie aplanit les montagnes.

(Rentre Farfan.)

FARFAN. — Me voici à vos pieds.

LE ROI. — Farfan de Ribera; j'étais peiné de voir condamner à mort Sancho Ortiz. Mais, il s'agirait maintenant de changer cet arrêt en exil. Ce sera une mort prolongée qui durera toute sa vie. Je voudrais votre avis avant de me prononcer.

FARFAN. — Votre Majesté peut sans hésiter confier à Farfan de Ribera des affaires de plus d'importance. Pour son service, il n'est rien que n'entreprenne ma loyauté.

LE ROI. — Je le vois, vous êtes un Ribera. Soyez toujours un modèle de noblesse et de vertu. Adieu. (*Farfan se retire.*) Je suis content de ma négociation. Sancho Ortiz échappe à la mort, et je tiens ma promesse sans avoir été deviné. Il sera général sur quelque point de la frontière. Je le récompense en l'exilant.

(Rentrent les alcades.)

DON PEDRO. — La sentence est signée, mon redouté seigneur; il ne manque plus que de la soumettre à Votre Majesté.

LE ROI. — D'insignes chevaliers tels que vous l'auront rendue, je pense, dans les termes que je souhaite.

FARFAN. — Nous nous vantons surtout de notre loyauté.

LE ROI, *lisant.* — « Mandons et ordonnons qu'il ait la « tête tranchée sur l'échafaud. » — Voilà la sentence que vous m'apportez signée ! Traîtres, c'est ainsi, vive Dieu ! que vous tenez la parole donnée à votre roi !

FARFAN. — Ayant déposé la verge, le plus humble de tous devra tenir sa parole, aux dépens de sa vie, aux dépens de son âme : la verge en main, que nul ne fasse ou prononce action ou parole coupable, en considération de qui que ce soit, sur la terre comme au ciel[1].

DON PEDRO. — Dépouillés de nos insignes, nous obéirons comme loyaux sujets ; mais ne demandez pas un déni de justice à des alcades mayors ayant en main la verge. La Municipalité de Séville est ce qu'elle est.

LE ROI. — C'est bien ; il suffit ; tous vous me couvrez de confusion.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DON ARIAS, ESTELLE.

DON ARIAS. — Doña Estrella attend les ordres de Votre Majesté.

LE ROI. — Que faire, don Arias ? Quel est ton conseil dans ces embarras inextricables ?

LE GOUVERNEUR. — Sire, je vous amène don Sanche.

DON SANCHE. — Très-redouté seigneur, pourquoi ne pas mettre par la mort un terme à mes disgrâces ? Quand verrai-je la fin de mon tourment ? J'ai tué Busto Tabera ; eh bien ! que je meure : du sang pour du sang. Votre justice, seigneur, je l'appellerai miséricorde.

LE ROI. — Un moment. De qui avez-vous reçu l'ordre de le tuer ?

DE SANCHE. — D'un papier.

LE ROI. — Signé de qui ?

DON SANCHE — Si le papier pouvait parler, il le dirait, la

1. Ce langage, en apparence bizarre, appartient aux traditions et aux formules du temps où est pris le sujet de la pièce. Il complète l'illusion et ajoute à l'intérêt. Shakespeare a obtenu le même effet par le même moyen dans *Henri VIII* et dans *Richard III*.

chose est évidente; mais un papier déchiré s'explique nécessairement fort mal. Tout ce que je sais, c'est que j'ai donné la mort à l'homme que j'aimais le plus au monde, parce que je l'avais promis. — Mais, voici Estelle qui attend à vos pieds ma mort, et qui, même à ce prix, ne sera pas assez vengée[1].

LE ROI. — Estelle, j'ai décidé votre mariage avec un grand de ma maison, jeune, beau, personnage de la plus haute distinction en Castille. En retour, nous vous demandons votre grâce et son pardon ; il n'est pas juste que vous refusiez.

ESTELLE. — Eh bien! seigneur, si je suis mariée, que Sancho Ortiz soit libre; je renonce à ma vengeance.

DON SANCHO. — Ainsi tu m'accordes ton pardon parce que Sa Majesté te marie.

ESTELLE. — Oui, c'est pour cela que je te pardonne.

DON SANCHO. — Et vous vous trouverez ainsi assez vengée?

ESTELLE. — Vengée et satisfaite.

DON SANCHO. — Eh bien! pour que vos désirs s'accomplissent, j'accepte la vie, bien que j'eusse préféré la mort.

LE ROI. — Allez avec Dieu.

DON FARFAN. — Prenez garde, sire ; cet accord est une offense pour Séville. Il faut qu'il meure.

LE ROI, *bas à don Arias.* — Que faire? Ces gens-là m'impatientent et me déconcertent.

DON ARIAS. — Parlez.

LE ROI. — Que Séville donc me fasse mourir, puisque je suis la cause de cette mort. C'est moi qui en ai donné l'ordre, et cela suffit pour sa décharge.

DON SANCHO. — Mon honneur n'attendait que cet aveu. Le roi m'avait ordonné de tuer. Je n'aurais jamais sans un ordre du roi exécuté une action si barbare.

LE ROI. — Il dit la vérité.

FARFAN. — Dès lors Séville est satisfaite. Si Votre Majesté a donné un pareil ordre, elle avait sans doute ses motifs.

1. Il oublie un peu trop qu'Estelle n'est venue dans sa prison que pour le sauver.

LE ROI. — La noblesse de Séville me laisse dans l'admiration.

DON SANCHE. — Moi, je vais partir pour l'exil, quand Votre Majesté aura tenu une autre promesse qu'elle m'a faite.

LE ROI. — Je la tiendrai.

DON SANCHE. — Vous vous êtes engagé à me donner pour femme la dame que je demanderais.

LE ROI. — C'est la vérité.

DON SANCHE. — Eh bien ! je vous demande doña Estrella, et, prosterné à ses pieds, je requiers le pardon de mon crime.

ESTELLE. — Sancho Ortiz, je suis mariée.

DON SANCHE. — Mariée ?

ESTELLE. — Oui.

DON SANCHE. — Je suis mort.

LE ROI. — Estelle, j'ai donné cette parole ; je suis roi, et je dois la tenir. Que répondez-vous ?

ESTELLE. — Qu'il soit fait selon votre plaisir. Je suis à lui !

DON SANCHE. — Je suis à elle.

LE ROI. — Que manque-t-il donc ?

DON SANCHE. — L'union des âmes.

ESTELLE. — Et cette union, le mariage ne pourra jamais l'établir.

DON SANCHE. — Je le sens bien ; c'est pourquoi je te rends ta parole.

ESTELLE. — Je te rends la tienne. Voir tous les jours, à table, dans mon lit, le meurtrier de mon frère... me ferait trop de mal[1].

DON SANCHE. — Et pour moi quel chagrin de passer ma vie auprès de la sœur de celui que j'ai tué injustement, quand je l'aimais comme mon âme.

ESTELLE. — Ainsi, nous demeurons libres.

DON SANCHE. — Libres.

ESTELLE. — Eh bien ! adieu.

1. On croirait ce trait emprunté à Euripide, tant il est simplement pathétique et naturel.

DON SANCHE. — Adieu.

LE ROI. — Un moment...

ESTELLE. — Sire, l'homme qui a tué mon frère ne sera jamais mon époux, et pourtant je l'aime et je l'adore.

(Elle s'éloigne en pleurs.)

DON SANCHE. — Et moi qui l'aime tant, je renonce à elle. Cela est juste.

(Il sort.)

LE ROI. — Quelle grandeur!

DON ARIAS. — Quelle constance!

CLARINDO. — Moi, j'appelle cela de la folie.

LE ROI. — Je demeure étonné, stupéfait.

DON PEDRO. — Voilà le caractère des gens de Séville.

CLARINDO. — Vous avez entendu la tragédie que Lope vous a consacrée. Jamais ne sera oubliée l'ÉTOILE DE SÉVILLE.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE MEILLEUR ALCADE EST LE ROI

DRAME HISTORIQUE

NOTICE

SUR

LE MEILLEUR ALCADE

EST LE ROI

La pièce que l'on va lire mérite sa réputation. C'est assurément un des meilleurs ouvrages de Lope de Vega, sous le rapport de la composition et du style. Le génie de Lope s'y montre plus sobre, plus contenu qu'ailleurs, et on n'a point à noter ici ces écarts d'imagination qui mettent quelquefois le goût français à de si rudes épreuves. L'action bien conduite se déroule naturellement; le ton est à peu près constamment naturel, et le poëte s'y met moins souvent qu'ailleurs à la place des personnages. La vérité humaine y est partout observée. Il est difficile de n'être pas touché de l'amour naïf et profond de Sanche pour Elvire, et de la constance des deux amants. Les caractères sont dessinés avec une vigueur que l'on s'attend à peine à retrouver dans un drame de Lope, tant on est accoutumé à entendre refuser à la scène espagnole en général et à Lope en particulier l'art de peindre les caractères. La justice inflexible, l'humanité, l'activité du roi Alphonse, nous le font voir sur la scène tel que nous le montre l'histoire. Le courage, la fierté de Sanche, l'orgueil stupide et la violence de don Tello, la constance d'Elvire, la faiblesse de Feliciana, la prudence timide du vieux Nuño, sont peints avec le même talent; il n'est pas jusqu'au rôle de Pélage, le *gracioso*, dans lequel on ne retrouve cet art de saisir la nature qui caractérise les grands auteurs dramatiques. Et pour produire ce relief, l'artiste n'a pas recours aux grands développements; il n'a besoin que de quelques traits.

On notera aussi plus d'une fois dans cette pièce des réflexions rapides sans doute, mais dont la portée surprend et montre que la scène espagnole, même sous Philippe III, se mêlait plus qu'on ne pense à la satire, et avait çà et là des hardiesses discrètes, que l'on ne soupçonne pas communément. On lit si peu les textes.

Ici, d'ailleurs, comme dans l'*Etoile de Séville*, au drame se mêle un élément épique. S'il a moins de profondeur qu'une tragédie, le tableau a plus d'étendue. Ce tableau est un et multiple : il présente une foule de points de vue. Lope peint l'homme, et il peint en même temps la société. Vous avez devant vous des personnages agités de passions diverses, et je ne sais par quel art particulier vous voyez surgir en même temps la société tout entière, et, qui plus est, le pays où se meut cette société, avec ses prairies et ses rivières, ses montagnes couvertes de neige dans le lointain. C'est vaste et grand comme la nature.

Il est superflu d'insister sur la vérité saisissante de ce tableau des mœurs féodales du treizième siècle en Espagne ; observons seulement que dans ce pays l'esclavage de la glèbe proprement dit n'existait pas. Que devaient être alors dans les autres parties de l'Europe les rapports réciproques entre les seigneurs et les vilains?

Je préfère appeler l'attention sur la peinture que se plaît ici à tracer Lope de Vega de la vie des champs en Espagne, et de la classe des *labradores*, que rend mal notre mot de laboureurs, classe admirable par ses vertus, *muy christiana*, comme on la caractérise sur les lieux, et qui n'a, je crois, d'analogue dans aucune autre partie de l'Europe. C'est la classe qui, encore aujourd'hui, a conservé les principaux traits qui font la noblesse du caractère national. On rencontrerait partout un don Tello, c'est-à-dire le grand seigneur qui, de la meilleure foi du monde, se croit élevé au-dessus du reste des hommes et de la loi, mais où trouver un Nuño d'Aybar et un Sanche de las Roelas? un laboureur dont la maison est ornée de l'écusson de ses armes; un chef de troupeaux qui peut se vanter naturellement d'être « chevalier par le cœur. » Loyalement ils s'inclinent avec soumission devant l'autorité de leur seigneur ; mais quand ce grand seigneur prétend violer le droit de la nature, ils trouvent dans le sentiment de leur dignité la force de lui résister et de faire appel contre lui à la justice du roi. C'est le mérite de cette pièce d'avoir peint avec la vigueur de pinceau particulière au génie espagnol, ce fonds d'égalité créé par l'histoire, qui existe en Espagne entre toutes les classes de la nation, et qui rend ce peuple si

particulièrement original. De là aussi la vérité du rôle de Pélage. Pélage est un gardien de pourceaux; il est au plus bas degré de la hiérarchie sociale, mais il est Espagnol; il est dès lors un *hermano*, un frère que l'on respecte, et qui, sans jamais d'insolence, a sa place dans la vie de famille, sa part dans la conversation.

N'attendez pas surtout ici un genre tranché. Nous l'avons dit, la *comédie* de Lope admet toutes les nuances, répond à tous les genres. Son inépuisable imagination les avait cultivés à peu près tous. Lope aimait avec passion la nature, et a laissé une *Arcadie*, poëme pastoral, composé en l'honneur du duc d'Albe, petit-fils du célèbre gouverneur des Pays-Bas; il s'en est souvenu dans le drame qui nous occupe. *Le Meilleur Alcade* est un drame, quelquefois terrible. Dans la première journée, il est une églogue; et le lieu de la scène, la qualité des personnages rendent cette églogue pleine de vérité. Ce sont des laboureurs, des bergers réels, comme on en trouve dans les montagnes de Galice, sur les bords du Tage ou du Mondego. Ici, la vérité des mœurs fait disparaître la fadeur du genre, lequel n'est d'ordinaire si fade que parce qu'il repose sur des mœurs de convention.

Lope de Vega annonce lui-même que le sujet de cette pièce est historique. On le trouve en effet indiqué dans l'*Histoire d'Espagne* de Mariana, et raconté avec plus de détails dans l'*Histoire des rois de Castille et de Léon*, de Prud. Sandoval :

« L'empereur don Alfonse était tellement ami de la justice, qu'encore qu'il fût occupé de guerres sanglantes contre des ennemis puissants, et des affaires épineuses de l'administration de son royaume, il ne manquait pas au devoir de redresser les torts et de punir les délits. Cette année (1189 de l'ère espagnole, 1151 de l'ère vulgaire), pendant qu'il était à Tolède faisant les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre d'Andalousie, et conquérir le royaume de Jaën, un simple laboureur de la Galice vint se plaindre à lui des torts et violences que lui avait faits un cavalier infançon son voisin, nommé don Fernand. L'empereur écrivit à ce seigneur pour qu'il eût à satisfaire cet homme, et à s'abstenir désormais de violences à son égard; en même temps, il ordonna au *merino* (juge supérieur) du royaume de connaître la cause, et de faire justice, si le coupable n'exécutait pas ses ordres. Don Fernand ne fit aucun cas de la lettre du souverain, et le *merino* ne put le contraindre à obéir. Le laboureur revint alors se plaindre de nouveau à l'empereur qui, irrité de cette insolence, partit sur-le-champ de Tolède pour la Galice, sans prévenir personne, et sans se faire recon-

naître sur la route. Arrivé ainsi, sans que don Fernand le sût, après s'être assuré des faits, il fit envelopper sa maison, l'y arrêta, fit planter une potence à sa porte, ordonna qu'il y fût pendu sur-le-champ, et rendit au laboureur ce qu'on lui avait enlevé. Ce fut une action digne d'un aussi grand roi, et elle imprima dans tous les esprits un tel sentiment de crainte, que personne dans le royaume n'osait plus faire tort à un autre. »

LE

MEILLEUR ALCADE

EST LE ROI[1]

PERSONNAGES

DON ALPHONSE VII, roi de Léon et de Castille.	DON ENRIQUE DE LARA.
DON TELLO.	CELIO.
SANCHO.	JULIO.
NUÑO.	JUANA.
ELVIRE, fille de Nuño.	LEONOR.
FELICIANA, sœur de don Tello.	BRITO.
LE COMTE DON PEDRO DE CASTRO.	FILENO.
	PELAGE.

DOMESTIQUES, PAYSANS, GENS DE LA SUITE.

La scène est dans un hameau de Galice, ensuite à Léon.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Campagne aux bords de la rivière du Sil.

SANCHE.

Nobles campagnes de Galice, qui, au pied de ces montagnes que baigne le Sil[2] aux verdoyants roseaux, nourrissez une moisson de fleurs diaprée de couleurs brillantes, — oiseaux qui chantez vos amours, et vous, hôtes

1. Dans l'ancienne constitution municipale de l'Espagne, l'alcade était à la fois maire, juge au civil et au criminel.
2. Rivière de Galice qui, après avoir arrosé Ponferrada, se jette, à l'ouest, dans le Minho.

sauvages des bois, avez-vous vu jamais amour plus tendre que le mien?

Non, il n'existe, il ne peut exister sous le soleil un objet comparable à Elvire. Mon amour qui voudrait s'enorgueillir de sa tendresse est né de sa beauté, et comme rien n'égale sa beauté, rien n'est comparable aussi à mon amour.

O ma douce amie, je voudrais que ta beauté pût augmenter encore pour augmenter aussi mon amour. Mais, charmante bergère, il ne peut rien s'ajouter à ta beauté, pas plus qu'à ma tendresse. Je t'aime autant que tu es belle; c'est dire tout ce qu'on peut imaginer.

Hier tu posais tes pieds sur la blanche arène où serpente le ruisseau, les grains de sable se changeaient en perles, et moi, qui n'avais pu saisir l'instant de voir ces deux lis, je disais au soleil de tes yeux d'où rayonne tant de lumière, de s'arrêter plus longtemps sur le ruisseau, afin de donner plus de transparence à son onde.

Un jour tu lavais du linge, Elvire, mais il ne prenait jamais de blancheur, les mains qui le pressaient étant plus blanches que ce linge. Caché derrière ces châtaigniers, je te regardais, non sans crainte, quand je vis l'amour favorable te donner son bandeau à laver : que le ciel protége le monde! l'amour va marcher sans bandeau.

Ah Dieu! quand viendra le jour (j'en mourrai de joie peut-être), le jour où je pourrai te dire : Elvire, tu m'appartiens tout entière. Que de cadeaux je te ferai! Car je sens trop ce que tu vaux pour ne pas t'aimer chaque jour davantage : la possession d'un si riche trésor ne saurait jamais en diminuer le prix[1].

(Entre Elvire.)

SCÈNE II

SANCHE, ELVIRE.

ELVIRE. — Il m'a semblé que Sanche descendait de ce côté. Mes désirs m'auraient-ils trompée? Mais non, c'est lui,

1. Morceau lyrique écrit en *decimas*, ou stances de dix vers.

je le vois; mon cœur ne s'abusait pas. Il contemple le ruisseau où il me vit hier. Peut-être cherche-t-il s'il est resté quelque image de moi, car je m'éloignai fâchée quand je m'aperçus qu'il me regardait dans l'eau. (*A Sanche.*) Le ciel te garde, Sanche! Que viens-tu donc chercher tous les jours près de ce clair ruisseau? Aurais-tu trouvé des coraux que j'ai perdus sur ses bords?

SANCHE. — Je voudrais me trouver moi-même : hier, ici je me perdis; mais, vivant en toi, en te voyant je me retrouve.

ELVIRE. — Je croyais que tu venais m'aider à chercher mes coraux.

SANCHE. — Venir chercher ici les roses de tes joues... Veux-tu rire ou te moquer? Mes étrennes! les voilà trouvées!

ELVIRE. — Où donc?

SANCHE. — Sur ta bouche, où ils servent à un entourage de perles.

ELVIRE, *le repoussant.* — Pas si près!

SANCHE. — Toujours cruelle, toujours insensible à ma foi!

ELVIRE. — C'est qu'aussi, Sanche, tu es trop hardi; que ferais-tu de plus si tu étais mon fiancé, et à la veille de m'épouser?

SANCHE. — A qui la faute, si je ne le suis pas?

ELVIRE. — A toi, ce me semble.

SANCHE. — A moi? Vraiment, non. Maintes fois je t'ai dit mon amour; mon cœur te parlait, tu n'as pas répondu.

ELVIRE. — Quelle réponse valait mon silence?

SANCHE. — C'est la faute à tous deux.

ELVIRE. — Sanche, tu as de l'esprit, mais tu ne sais pas que nous autres femmes, nous parlons en nous taisant, nous accordons en refusant. Que nous soyons tendres ou rebelles, il ne faut jamais rien juger sur l'apparence : avec nous, il faut toujours entendre au rebours.

SANCHE. — D'après cela, tu me permets de te demander à Nuño? Tu te tais; c'est me dire oui. Il suffit : tu m'as mis au courant de la science.

ELVIRE. — A la bonne heure; mais ne va pas dire à mon père que je le désire.

SANCHE. — Justement, le voici.

ELVIRE. — J'attends derrière cet orme le résultat de votre conversation.

SANCHE, — O ciel! voudra-t-il nous unir? S'il refuse, j'en mourrai.

(Il se retire un peu à l'écart.)

(Entrent Nuño et Pélage.)

SCÈNE III

SANCHE, NUNO, PÉLAGE.

NUNO. — Tu me sers de telle manière, Pélage, qu'il faudra que je cherche quelqu'un qui ait l'œil plus ouvert que toi sur les bords de cette rivière. As-tu quelque sujet de mécontentement dans ma maison?

PÉLAGE. — Dieu le sait.

NUNO. — Eh bien! tu n'es plus à mon service à partir d'aujourd'hui; car, nous ne sommes pas mariés, que je sache.

PÉLAGE. — Plût à Dieu que je le fusse!

NUNO. — Tous les jours quelque porc de perdu.

PÉLAGE. — Quand le garde a perdu l'esprit, en peut-il être autrement [1]? Savez-vous une chose? Je voudrais m'établir.

NUNO. — Arrange-toi de manière que je ne sois pas obligé par ta faute...

(Il veut s'éloigner.)

PÉLAGE. — Un moment, s'il vous plaît; c'est qu'il n'est pas facile d'expliquer...

NUNO. — Alors, il sera difficile d'entendre.

PÉLAGE. — Voici. — Hier, au moment où je partais: « Vraiment, Pélage, me dit Elvire, tes porcs sont bien gras. »

NUNO. — Bien; et qu'as-tu répondu, toi?

1. Ce rôle de Pélage rappelle de loin le *Cyclope* d'Euripide. Nous sommes ici en pleine églogue.

PÉLAGE. — *Amen*, comme dit le sacristain.

NUÑO. — Bon; mais que signifie tout cela?

PÉLAGE. — Vous ne comprenez pas?

NUNO. — Ma foi, non.

PÉLAGE. — Il faut donc m'expliquer.

SANCHE, *à part*. — L'imbécile ne s'en ira pas!

PÉLAGE. — Ne croyez-vous pas que c'était une douceur, et qui prouve qu'Elvire a envie de se marier avec moi?

NUNO. — Sacrebleu!...

PÉLAGE. — Je ne le dis pas à mauvaise intention, et il ne faut pas vous mettre en colère.

NUNO, *apercevant Sanche*. — Ah! Sanche, tu étais là?

SANCHE. — Oui, et je voudrais vous parler.

NUNO. — Je t'écoute, mon ami. — Toi, Pélage, un moment.

SANCHE. Vous savez, Nuño, que mes parents, pour être de pauvres laboureurs, n'en avaient pas moins des manières honnêtes, et une probité sévère.

PÉLAGE. — Sanche, vous qui vous entendez aux choses d'amour, lorsqu'une fille riche et jolie dit à un jeune homme frais comme une rose : « Tes porcs sont bien gras, » cela ne veut-il pas dire qu'elle voudrait bien ce jeune homme pour mari?

SANCHE. — Certes, le compliment vaut promesse de mariage.

NUNO. — T'en iras-tu, animal?

SANCHE. — Puisque vous connaissez leur nom et leur noblesse, je ne pense pas que l'aveu d'un amour honnête offense le vôtre : je brûle, je meurs pour Elvire.

PÉLAGE. — Il y a tel autre porcher dont le bétail est si sec, qu'on dirait de la viande fumée à la cheminée; mais moi, quand je mène mes bêtes aux champs...

NUNO. — Tu es encore là, misérable! Par la mort!...

PÉLAGE. — Eh! ce n'est pas d'Elvire, c'est du porc que je parle.

SANCHE. — Maintenant que vous savez ma tendresse...

PÉLAGE. — Maintenant que vous savez ses agaceries...

NUNO. — Y a-t-il un sauvage pareil dans toute l'Amérique?

SANCHE. — Daignez consentir à notre union.

PÉLAGE. — J'ai ici, voyez-vous, tel cochon...

NUNO. — Le butor! Me rompre ainsi la tête!

PÉLAGE. — Qui pourrait être maître de chapelle, tant il a la voix belle et forte, surtout lorsqu'il entre ou qu'il sort du hameau.

NUNO. — Elvire y consent-elle?

SANCHE. — Elle approuve mon amour, et m'a autorisé à vous en parler.

NUNO. — Ta recherche l'honore, et elle sera heureuse, puisqu'elle sait discerner en toi les rares mérites qui pourraient te faire prétendre aux partis les plus relevés.

PÉLAGE. — Si j'avais à moi cinq ou six petits cochons, mes cochons en feraient d'autres, et au bout de quelques années je pourrais aller en coche.

NUNO. — Tu sers don Tello; tu es un des chefs de ses troupeaux. Il est seigneur de ce pays et puissant, non-seulement en Galice, mais en d'autres royaumes. Fais-lui part de tes projets, Sanche. Tu y es obligé, étant de sa maison. Il est d'ailleurs riche et généreux; il pourra te donner un peu de bétail. Mon Elvire n'a pas grand'chose, et pour la demander il faut être bien amoureux. Tu vois cette chaumière mal bâtie, aux poutres noircies par la fumée, faute d'issue[1]. J'ai encore un peu plus loin quelques petits champs, dix ou douze châtaigniers. Autant vaut dire rien, si le seigneur de ce pays ne vient à ton aide en quelque manière.

SANCHE. — Je suis fâché que vous mettiez en doute mon amour.

PÉLAGE. — Par ma foi, c'est lui qui épouse Elvire. Eh bien! je la plante là. Mon amour se tourne ailleurs.

SANCHE. — A celui qui soupire pour sa beauté, que pouvez-vous donner de plus que cette beauté céleste? je ne suis point, Nuno, d'un naturel si vulgaire, que je sois plus touché de sa dot que de ses vertus.

NUNO. — Il n'y a pas de mal, Sanche, à parler de tes

1. Lope peint d'après nature. On peut voir encore sur la route de Burgos à Madrid de ces maisons sans cheminée. La fumée s'échappe tant bien que mal par une ouverture pratiquée dans la voûte.

projets à ton maître, et tu peux sans honte le prier de t'honorer par quelque témoignage de satisfaction. Don Tello et sa sœur peuvent le faire aisément, et l'on ne verra dans ta démarche qu'une nouvelle preuve d'amour.

SANCHE. — J'irai malgré moi, mais enfin puisque vous le voulez, j'irai.

NUNO. — Bien, Sanche; que le ciel te bénisse et te donne une famille nombreuse! — Suis-moi, Pélage.

PÉLAGE. — Comment lui avez-vous sitôt accordé Elvire, et devant moi encore?

NUNO. — Sanche n'est-il pas un jeune homme aimable et bien né?

PÉLAGE. — A dire vrai, il n'en est pas un dans le pays qui le vaille, mais moi, je vous aurais été plus utile dans la maison. Tous les mois je vous aurais donné un petit.

(Ils sortent.)

SANCHE. — Viens maintenant, chère Elvire! parais, ma charmante amie.

(Entre Elvire.)

SCÈNE IV

SANCHE, ELVIRE.

ELVIRE. — Ah Dieux! qu'ils sont grands, quand on aime, les tourments de l'attente! Toutes mes espérances me semblent suspendues à un fil.

SANCHE. — Ton père m'a dit qu'il avait déjà donné sa parole à un serviteur de don Tello. Quel étrange changement!

ELVIRE. — Hélas! j'avais bien raison de dire que mes espérances ne tenaient qu'à un cheveu. Mon père, dis-tu, me marie à un écuyer. Ah! je meurs, j'ai perdu la vie! Vis, cher objet de ma tendresse; moi, je vais me donner la mort.

SANCHE. — Rassure-toi : je badinais, chère Elvire. N'as-tu pas lu mon âme dans mes yeux? Ton père a dit oui tout de suite, et l'a répété plus de cent fois.

ELVIRE. — Ce n'est pas toi que je regrette, c'était d'aller

habiter le château. Élevée dans une humble chaumière, ma simplicité pouvait devenir pour moi une cause d'ennuis, tu en conviendras.

SANCHE. — Et moi, sot, qui m'y suis laissé prendre! Vis, cher objet de mes imbéciles soins. Moi, je vais me donner la mort. Ah! mon Elvire aimée, m'avoir trompé ainsi!

ELVIRE. — Rassure-toi : je badinais, mon cher Sanche. C'est l'amour qui m'a dit de te donner cette leçon : le propre de sa nature est d'aimer à se venger.

SANCHE. — Ainsi me voilà ton époux.

ELVIRE. — Ne dis-tu pas que c'est convenu?

SANCHE. — Ton père, mon amie, m'a donné un conseil que je ne demandais pas; il veut que j'aille prier don Tello, mon maître, seigneur de ce pays et puissant en paix comme en guerre, de m'accorder quelque faveur. J'ai en toi, mon Elvire, toutes les richesses du monde, le soleil ne voit pas dans les Indes de trésors qui égalent tes attraits; mais ton père dit que je dois cette démarche à mon seigneur. Nuno est vieux, il est sage; de plus, il est ton père. Il faut avoir égard à son opinion. Adieu, ma charmante; je vais parler à don Tello.

ELVIRE. — Et moi je vais attendre ton retour.

SANCHE. — Je voudrais que lui et sa sœur me comblassent de présents pour te les offrir.

ELVIRE. — Contente-toi de lui faire part de notre mariage.

SANCHE. — J'ai remis toute ma destinée entre ces belles mains; veux-tu m'en accorder une?

ELVIRE. — Elle doit t'appartenir à jamais, la voilà!

SANCHE. — Maintenant que j'ai cette main, que pourrait contre moi la fortune? Tu verras ma reconnaissance pour tant de faveurs! Mon esprit s'est ouvert aux leçons de l'amour.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une cour devant le château de don Tello.

DON TELLO *en habit de chasse*, JULIO, CELIO.

TELLO. — Prenez cet épieu.

JULIO. — La chasse a été splendide.

TELLO. — La campagne est si belle, si fleurie, que son aspect seul est une fête.

CELIO. — On dirait que ces ruisseaux s'efforcent à l'envi de baiser les pieds des fleurs du rivage.

TELLO. — Celio, je t'en prie, pense à faire manger mes chiens.

CELIO. — Tous deux ont joliment bien escaladé le pic de ces collines.

JULIO. — Ce sont de fameuses bêtes.

CELIO. — Florisel est le meilleur du pays.

TELLO. — Galaor n'est pas si mauvais[1].

JULIO. — Il n'y a pas de lévrier qui le vaille.

CELIO. — Voici votre sœur, notre maîtresse. Elle a deviné votre arrivée.

(Entre Feliciana.)

TELLO. — Quels tendres soins, ma chère Feliciana ! Ah ! croyez-le, votre tendresse ne s'adresse point à un ingrat.

FELICIANA. — J'ai tant d'affection pour vous, mon seigneur, qu'en vérité, quand vous êtes dehors, tout m'alarme. Il n'est plus pour moi ni repos, ni sommeil. Un lièvre alors, un malheureux lapin, deviennent monstres à mes yeux.

TELLO. — Dans nos montagnes de Galice, ma sœur, il y a peu d'animaux dangereux, et je le regrette ; à mon âge, on aimerait à les rencontrer. Quelquefois, de l'épaisseur des bois, s'élance le sanglier. On voit alors l'animal farouche, près du coursier qui frémit, déchirer le collier des chiens, et n'assouvir sa vengeance que lorsqu'il a échangé contre leur sang l'écume qui blanchit sa gueule. Parfois aussi se montre un ours qui, debout, vient à l'attaque du

1. Souvenir de l'*Amadis de Gaule*. Florisel et Galaor sont les noms de deux héros de ce fameux roman de chevalerie. Galaor est frère d'Amadis.

chasseur avec tant de furie que souvent l'homme et l'animal roulent ensemble à terre. Mais notre chasse ordinaire, bien qu'assez variée, est plus modeste, et nous ne tentons pas le ciel. Telle qu'elle est, c'est l'exercice le plus digne des princes et des nobles, car il enseigne les ruses de la guerre, rend familier l'usage des armes, et le corps plus dispos.

FELICIANA. — Si vous étiez marié, vous ne me donneriez plus ce souci qui trouble si souvent mon repos.

TELLO. — Mes grandes possessions dans ce pays m'empêchent d'y trouver mon égale.

FELICIANA. — Vous pourriez vous unir à la fille de quelque seigneur de haute naissance.

TELLO. — Serait-ce un détour pour me reprocher de ne t'avoir pas encore mariée? C'est un désir naturel aux filles.

FELICIANA. — Vous vous trompez, je le jure; c'est votre bien seul que je souhaite.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SANCHE *et* PÉLAGE *en dehors de la clôture.*

PÉLAGE. — Je les vois seuls, personne ne te gênera.

SANCHE. — Tu as raison, il n'y a avec eux que des gens de la maison.

PÉLAGE. — Nous verrons ce qu'ils vont te donner.

SANCHE. — Je ne songe qu'à m'acquitter de mon devoir... (*Ils entrent dans la cour.*) — Noble et illustre Tello, et vous, belle Félicie, seigneurs de ce pays qui a tant de raisons pour vous aimer, permettez à Sanche de baiser vos pieds, à Sanche, l'un de ceux qui ont soin de vos troupeaux; c'est un office bien humble, il est vrai; mais, dans notre Galice[1], le sang est si généreux, que la seule différence entre le pauvre et le riche, c'est que le premier est obligé de servir. Je suis pauvre, et sans doute

1. Placée à l'angle nord-ouest de la Péninsule, la Galice fut de bonne heure évacuée par les Arabes. Comme les Asturies, elle était donc peuplée de *vieux chrétiens.*

vous ne me connaîtrez pas, puisque plus de cent trente familles vivent de votre pain, et attendent de vous leur salaire; cependant, peut-être en chassant aurez-vous jeté les yeux sur moi.

TELLO. — Oui, je vous ai vu; votre personne me plaît, et je vous veux du bien.

SANCHE. — Je vous suis bien reconnaissant, et je baise vos pieds.

TELLO. — Que veux-tu?

SANCHE. — Les années passent avec rapidité; elles courent si vite vers le trépas, que notre vie n'est qu'un séjour dans une hôtellerie; on y arrive le soir, et l'on en sort le lendemain par la mort. Je suis le fils d'un honnête homme qui n'avait pas eu besoin de servir, et mon nom finirait avec moi. J'ai recherché en mariage une honorable personne, la fille de Nuño d'Aybar; c'est un simple laboureur, mais on voit encore au-dessus de sa porte les vestiges de ses armoiries, et dans sa chaumière quelques lances du vieux temps[1]; ces souvenirs, joints à la vertu d'Elvire (c'est le nom de ma future), m'ont déterminé. Elle y consent, son père le veut aussi, mais il attend votre agrément. «Le seigneur, me disait-il ce matin, doit savoir tout ce qui se passe chez ses vassaux, depuis le plus grand jusqu'au plus petit de ceux qui vivent sur son bien, et les rois ont grand tort de ne pas attacher à ce point une importance que trop souvent ils négligent.» Docile à ses conseils, et déférant à son ordre, je viens, monseigneur, vous annoncer que je me marie.

TELLO. — Nuño a de l'esprit, et il t'a conseillé à merveille. — Celio!

CELIO. — Seigneur?

TELLO. — Tu donneras à Sanche vingt vaches et cent

1. Trait éminemment caractéristique de l'Espagne. On rencontre partout de semblables armoiries dans les villages des provinces du Nord. — Pour comprendre d'ailleurs ce qu'il faut entendre par le *labrador* espagnol, qui peut être un très-grand propriétaire, et par un chef de troupeaux comme Sanche, voy. dans *Séville et l'Andalousie*, par M. Antoine de Latour, t. II, p. 301, un curieux chapitre intitulé : *Utrera et ses laboureurs.*

brebis; ma sœur et moi nous honorerons la noce de notre présence.

SANCHE. — Quelle faveur signalée!

PÉLAGE. — Quelle signalée faveur!

SANCHE. — Quel riche présent!

PÉLAGE. — Quel présent riche!

SANCHE. — Rare générosité!

PÉLAGE. — Générosité rare!

TELLO. — Quel est cet homme qui accompagne tes paroles comme une espèce d'écho?

SANCHE. — C'est un serviteur de Nuño.

PÉLAGE. — Je suis son enfant prodigue.

TELLO. — Comment?

PÉLAGE. — Je garde ses pourceaux. Je viens aussi avoir recours à vos grâces.

TELLO. — Avec qui te maries-tu, toi?

PÉLAGE. — Avec personne, pour le moment; mais, si le diable vient à me tenter, je viendrai aussi vous demander quelques moutons. Un astrologue me dit un jour à Salamanque que j'eusse à me garer de l'eau et des taureaux. Je me le suis tenu pour dit; et, pour éviter le danger, je suis resté garçon, et je n'arrose pas mon vin.

FELICIANA. — Le drôle d'homme!

TELLO. — Il est plaisant.

FELICIANA. — Sois heureux, Sanche; et toi, Celio, ne tarde pas à envoyer chez lui le bétail que mon frère lui donne.

SANCHE. — Je ne sais comment m'y prendre pour louer votre générosité.

TELLO. — Quand te maries-tu?

SANCHE. — Mon amour voudrait bien que ce fût pour ce soir même.

TELLO. — Déjà pâlissent les rayons du soleil, et, parmi des nuages d'or, il baisse rapidement vers le couchant. Va faire tes préparatifs. Ma sœur et moi nous assisterons à ta noce. Holà! que l'on prépare le carrosse.

SANCHE. — Mon cœur et ma bouche, seigneur, ne cesseront de vous louer et de vous bénir.

(Il sort.)

FELICIANA. — Et toi, tu ne veux pas absolument te marier?

PÉLAGE. — Moi, madame, j'aurais bien épousé sa maîtresse, qui est bien la plus jolie bergère de toute la Galice, mais elle a su que je gardais les porcs, et elle m'a trouvé trop...

FELICIANA. — Elle avait, je crois, raison.

PÉLAGE. — Ma foi, madame, chacun garde comme il peut...

FELICIANA. — Quoi donc?

PÉLAGE. — Ce que nos parents nous recommandent de garder.

(Il sort.)

FELICIANA. — Sa bêtise me divertit.

CELIO. — A présent qu'il est parti, ce brave garçon, qui n'est pas déjà si bête, je dirai à vos seigneuries qu'Elvire est la plus belle fille qu'il y ait dans toute la Galice, que sa figure, sa taille, son esprit, sa vertu, sont tels, qu'elle serait digne du plus noble gentilhomme de l'Espagne.

FELICIANA. — Vraiment, elle est si jolie?

CELIO. — C'est un ange.

TELLO. — Eh! mais la passion ne parlerait pas autrement.

CELIO. — Oui, j'en ai été quelque temps amoureux, mais je n'exagère point.

TELLO. — Il y a de ces villageoises qui, sans fard, sans atours, charment les yeux et entraînent l'âme; mais elles font tellement les renchéries et les précieuses, que leurs façons m'en dégoûtent.

FELICIANA. — Si elles se défendent, nous devons les en estimer davantage.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Une chambre dans la maison de Nuño.

Entrent NUNO *et* SANCHE.

NUNO. — C'est là ce qu'a répondu don Tello?

SANCHE. — C'est ce qu'il a répondu.

NUNO. — Sa conduite est digne de la noblesse de sa naissance.

SANCHE. — Il a ordonné de me donner le bétail que je vous ai dit.

NUNO. — Que le ciel conserve ses jours.

SANCHE. — Mais, quelque superbe que soit son présent, j'estime encore plus l'honneur qu'il me fait en daignant être mon parrain[1].

NUNO. — Et sa sœur viendra aussi?

SANCHE. — Elle viendra.

NUNO. — C'est le ciel qui leur inspire une telle bonté.

SANCHE. — Ce sont de nobles seigneurs.

NUNO. — Oh! je voudrais que cette maison, qui attend les hôtes les plus puissants du royaume, pût se changer en un grand palais!

SANCHE. — Qu'à cela ne tienne. Si la maison est trop petite pour recevoir, notre bonne volonté y suppléera. Les voilà qui arrivent.

NUNO. — Ne t'ai-je pas donné un bon conseil?

SANCHE. — J'ai trouvé en don Tello un seigneur parfait de tout point, car ce n'est pas tant par sa générosité qu'il se montre tel que parce qu'il sait honorer en même temps qu'il oblige. Que nul ne prétende donc au titre de grand seigneur, s'il ne sait pas joindre la délicatesse aux bienfaits.

NUNO. — Vingt vaches et cent brebis, ce sera une jolie propriété, lorsque, au retour du printemps, tu les mèneras dans les prés du Sil. Que Dieu récompense don Tello pour tant de bonté.

SANCHE. — Où est Elvire, seigneur?

NUNO. — Sa coiffure ou quelque parure de noce l'occupent sans doute.

SANCHE. — Il lui suffit de sa figure; elle n'a besoin ni de frisure, ni d'atours. Elle brille comme le soleil.

NUNO. — Ton amour n'a rien du village.

1. Au lieu du garçon et de la demoiselle d'honneur, l'usage veut, en Espagne, que le futur ait un parrain, la future une marraine.

SANCHE. — Près d'elle, mon père, j'aurai la constance d'un berger et les soins d'un courtisan[1].

NUNO. — On ne peut aimer véritablement si l'on manque d'esprit, parce que l'amour consiste à savoir pourquoi l'on aime. Je suis charmé de te voir ainsi. — Appelle nos gens; je veux que don Tello voie que je suis ou du moins que j'ai été quelque chose[2].

SANCHE. — Il arrive avec sa sœur, et nos gens avec eux. Dites à Elvire de laisser là ses cheveux, et de venir recevoir l'honneur qu'on lui fait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DON TELLO *avec sa suite*, PÉLAGE, JUANA, LEONOR *et* PAYSANS.

TELLO. — Où est ma sœur?

JUANA. — Elle est allée voir la mariée.

SANCHE. — Monseigneur...

TELLO. — Sanche?

SANCHE. — Ce serait folie à un simple laboureur comme moi de prétendre vous remercier comme il convient pour tant de bontés.

TELLO. — Où est ton beau-père?

NUNO. — Ici, et l'honneur que vous lui faites va prolonger le cours de ses années.

TELLO. — Embrasse-moi.

NUNO. — Je voudrais que cette maison fût un monde, et que vous en fussiez le maître.

TELLO, *à Juana*. — Comment vous appelez-vous, bergère?

PÉLAGE. — Pélage, seigneur.

TELLO. — Je ne te parle pas, à toi.

1. Ces bergers font parfois de l'esprit : mais ils sont néanmoins suffisamment bergers.

2. Que de noblesse et d'élévation dans cette rustique simplicité! Lope peint ici avec complaisance et admirablement la classe qui a toujours gardé intact l'honneur du caractère espagnol, le peuple des campagnes.

PÉLAGE. — Je croyais que si.

JUANA. — Juana, pour vous servir.

TELLO. — Elle est gentille.

PÉLAGE. — Oh! vous ne la connaissez pas! Si quelque garçon s'avise de la pincer, elle vous lui donne sur la tête un tel coup de sa cuiller à pot, dont il demeure tout étourdi. Je voulus un jour m'approcher de la marmite; je m'en suis senti pendant deux mois.

TELLO, *à Leonor*. — Et vous, votre nom?

PÉLAGE. — Pélage, seigneur.

TELLO. — Ce n'est pas à toi que je parle.

PÉLAGE. — Alors je me suis trompé.

TELLO. — Comment vous appelez-vous, mon enfant?

LEONOR. — Moi, seigneur? Leonor.

PÉLAGE, *à part*. — Il s'informe des jeunes filles, et des garçons pas du tout. — (*Haut.*) Moi, seigneur, je m'appelle Pélage.

TELLO. — Es-tu quelque chose à quelqu'une d'elles?

PÉLAGE. — Oui, seigneur, je suis le porcher.

TELLO. — Je demande si tu es le mari ou le frère...

NUÑO. — Imbécile!

SANCHE. — Mal appris!

PÉLAGE. — Je suis comme m'a fait ma mère.

SANCHE. — Voici la mariée qui vient avec sa marraine.

(Entre Feliciana avec Elvire.)

FELICIANA. — Ils méritent toutes vos bontés, mon frère. Heureux le seigneur qui a de tels vassaux.

TELLO. — Vous avez bien raison. — La belle fille!

FELICIANA. — Elle est charmante.

ELVIRE. — Excusez mon embarras; vous le comprendrez sans peine : c'est la première fois que je vois Votre Seigneurie.

NUNO. — Veuillez vous asseoir; mes chaises sont celles d'un laboureur.

TELLO, *à part*. — Jamais je ne vis rien d'aussi beau. Quelle divine perfection! Combien elle est au-dessus des éloges qu'on m'en a faits! Heureux celui qui a l'espoir de posséder tant d'attraits!

FELICIANA. — Mon frère, permettez à Sanche de s'asseoir.

TELLO. — Asseyez-vous.

SANCHE. — Pardonnez, seigneur.

TELLO. — Asseyez-vous.

SANCHE. — Moi, m'asseoir, et devant Sa Seigneurie!

FELICIANA. — Mettez-vous près de la mariée. Personne ne peut vous disputer cette place.

TELLO, *à part.* — Je n'aurais jamais cru qu'il existât une beauté si parfaite.

PÉLAGE. — Et moi, où vais-je m'asseoir?

NUNO. — A l'écurie; c'est là que tu peux faire la fête.

TELLO, *à part.* — Vrai Dieu! Je me sens embraser. — (*Haut.*) Comment se nomme la mariée?

PÉLAGE. — Pélage, seigneur.

NUNO. — Te tairas-tu? Sa Seigneurie parle aux femmes, et tu n'es pas une femme, toi. — Elle se nomme Elvire, monseigneur.

TELLO. — Vrai dieu! voilà une Elvire bien belle, et qui est digne par ses attraits d'un mari... aussi bien né.

NUNO. — Allons, jeunes filles, égayez la fête.

TELLO, *à part.* — Elle est ravissante.

NUNO. — En attendant que le curé arrive, dansez à la mode de votre pays[1].

JUANA. — Le curé est déjà arrivé.

TELLO. — Dites-lui qu'il n'entre pas. (*A part.*) Cette figure divine me fait perdre la raison.

SANCHE. — Pourquoi cette défense, seigneur?

TELLO. — Parce que, à présent que je vous connais, je veux vous honorer davantage.

SANCHE. — Tout ce que je demande, tout ce que je désire, monseigneur, c'est de me marier avec Elvire.

TELLO. — Demain, ce sera mieux.

SANCHE. — Ne retardez pas, seigneur, le bonheur qu m'attend. Voyez mon angoisse; le moindre accident peut me ravir un bien que je suis au moment de posséder. Si les sages disent la vérité, il faut en croire celui qui

1. C'est la *danza prima*, danse nationale en Galice, comme la *jota* en Aragon, le *jaleo* à Xérès, etc. Les paysannes improvisent aisément l'air et les chansons qui accompagnent cette danse, qui se termine toujours par un cri aigu et prolongé : *ijuju!*

enseigne que c'est le soleil qui apporte au monde les nouveautés. Qui sait ce que nous amènera le soleil de demain?

TELLO. — Quelle rusticité grossière! Je veux lui faire honneur, lui faire fête; et lui, ma sœur, en votre présence, il s'obstine de la façon la plus malhonnête. — Emmène ta fille, Nuño, et demeure en repos pour cette nuit.

(Don Tello et Feliciana sortent avec leur suite.)

NUNO. — Il sera fait selon votre plaisir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, *moins* DON TELLO *et* FELICIANA.

ELVIRE. — Cela ne semble guère juste. De quoi peut se fâcher don Tello? Par modestie, je n'ai pas jugé à propos de lui répondre.

NUNO. — J'ignore sa volonté, ses intentions; mais il est seigneur, et je ne suis pas sans regretter qu'il soit venu dans cette maison.

(Il sort.)

SANCHE. — J'en suis bien plus fâché, moi, quoique je n'aie rien fait paraître.

PÉLAGE. — Il n'y a donc plus de noces cette nuit?

JUANA. — Hélas! non.

PÉLAGE. — Et pourquoi?

JUANA. — Don Tello ne le veut pas.

PÉLAGE. — Don Tello peut donc l'empêcher?

JUANA. — Sans doute, puisqu'il l'a fait.

PÉLAGE. — Il a signifié l'empêchement sans avoir eu besoin du curé.

(Il sort avec Juana, Leonor et les autres paysans.)

SANCHE. — Écoute, Elvire.

ELVIRE. — Ah! mon ami, je sens que je ne suis pas née pour être heureuse.

SANCHE. — Quel projet a don Tello, qu'il veuille différer jusqu'à demain?

ELVIRE. — Je ne sais ce qu'il peut vouloir; mais il veut certainement quelque chose.

SANCHE. — Se peut-il que sa colère me dérobe cette

nuit? O ma beauté, comment apaiser les ennuis qu'il me cause!

ELVIRE. — Sanche, je te regarde déjà comme mon mari. Viens cette nuit à ma porte.

SANCHE. — Tu la laisseras ouverte?

ELVIRE. — Apparemment.

SANCHE. — Par cette promesse tu me sauves la vie. Je me serais tué.

ELVIRE. — Et moi, je serais morte avec toi.

SANCHE. — Le curé est venu, mais il n'a pu entrer.

ELVIRE. — Don Tello l'en a empêché.

SANCHE. — Si tu consens à m'ouvrir, je me consolerai de ce malheur. L'amour est un bon curé pour guérir les chagrins qu'il cause[1].

(Ils sortent.)

SCÈNE X

La campagne devant la maison de Nuño. Il est nuit.

Entrent DON TELLO, CELIO *et des valets.*

TELLO. — Vous m'avez compris?

CELIO. — Oui, monseigneur, et il ne faut pas être bien malin pour cela.

TELLO. — Entrez donc; le vieillard et la belle Elvire doivent être seuls maintenant.

CELIO. — Tout le monde s'est retiré, passablement mécontent de voir la noce remise.

TELLO. — Ma foi, Celio, j'ai suivi l'inspiration de l'amour. J'étais jaloux, je souffrais de voir un vilain posséder la beauté que j'adore. Quand je serai ennuyé d'elle, ce rustre imbécile pourra l'épouser; je lui donnerai du bétail, des biens, de l'argent, et il vivra aussi heureux que tant d'autres, que nous voyons dans le monde recourir aux mêmes moyens. Après tout, je suis riche et puissant; et puisque cet homme n'est pas encore marié, je veux user de mon pouvoir. Allons, mettez vos masques.

CELIO. — Faut-il frapper?

1. Jeu de mots sur *cura*, curé, et *cura*, guérison.

TELLO. — Oui.

(Il frappe.)

CELIO. — Voilà qu'on ouvre.

ELVIRE, *en dedans, bas.* — Entre, Sanche, mon amour.

CELIO. — Elvire?

ELVIRE. — C'est moi.

UN VALET, *à part.* — Quelle chance!

(Il s'empare d'Elvire.)

ELVIRE. — Ah! ce n'est point Sanche! Ah! malheureuse! — Mon père! mon père! Au secours! on m'enlève! on m'enlève!

TELLO. — En route, maintenant.

NUNO, *en dedans.* — Quel est ce bruit!

ELVIRE, *de loin.* — Mon père!

TELLO. — Fermez-lui la bouche!

NUNO. — O ma fille! je te vois, je t'entends; mais que peuvent mon âge et ma faiblesse contre la violence d'un puissant ravisseur? Car je crois deviner le coupable.

(Il court.)

(Entrent Sanche et Pélage.)

SANCHE. — Il me semble avoir entendu des cris dans le vallon, du côté de la maison de Nuño.

PÉLAGE. — Parlons bas; les domestiques pourraient nous entendre.

SANCHE. — Souviens-toi, quand je serai entré, de ne pas t'endormir.

PÉLAGE. — Ne craignez rien, j'ai pris un à-compte sur le sommeil.

SANCHE. — Je sortirai quand l'étoile du matin viendra donner le signal à l'aurore; mais je sortirai en la maudissant, car elle m'aura chassé du ciel.

PÉLAGE. — Pendant que tu seras occupé là dedans, sais-tu à quoi je ressemblerai, moi? — A la mule du docteur, mâchant son frein à vide devant la porte d'un malade.

SANCHE. — Est-ce le moment de frapper?

PÉLAGE. — Je gagerais qu'Elvire guette déjà par le trou de la serrure.

SANCHE. — Allons, je frappe.

(Rentre Nuño.)

NUNO. — Je suis anéanti.

SANCHE. — Qui va là?

NUNO. — Un homme.

SANCHE. — Quoi! c'est vous, Nuño?

NUNO. — Eh! c'est toi, Sanche?

SANCHE. — Vous, dans la rue? — Que veut dire ceci?

NUNO. — Tu demandes ce que c'est?...

SANCHE. — Sans doute; qu'est-il arrivé? Je crains un malheur.

NUNO. — Oui, un malheur, et le plus grand de tous.

SANCHE. — Que dites-vous?

NUNO. — Une troupe de gens armés a brisé cette porte, et ils ont enlevé...

SANCHE. — N'achevez pas; je devine le reste.

NUNO. — J'ai essayé, à la clarté de la lune, de les reconnaître; mais je n'ai pu distinguer leurs traits : ils étaient masqués.

SANCHE. — Les reconnaître? A quoi bon? Ce sont des domestiques de don Tello, à qui vous avez voulu que je parle. Malédiction sur ce conseil! Dans toute la vallée, il n'y a que dix maisons en comptant l'ermitage, et ces maisons ne sont habitées que par de pauvres laboureurs. Ce n'est aucun d'eux. Il est clair que c'est le seigneur qui l'aura fait conduire chez lui, et la preuve, c'est qu'il a retardé mon mariage. Mais, je le jure, j'aurai justice; je la trouverai sur la terre, quoiqu'il soit un homme puissant, et le plus riche de ce royaume. Vive Dieu! je vais... Je vais mourir, c'est le seul parti qui me reste.

NUNO. — Arrête, Sanche.

PÉLAGE. — Pardieu! si je rencontre ses pourceaux dans le pré, je les assomme à coups de pierre, fussent-ils entourés de gardes.

NUNO. — Voyons, mon fils, fais appel à ta raison.

SANCHE. — Eh! mon père, suis-je en état de réfléchir? Vous m'avez donné un mauvais conseil, trouvez-m'en un bon maintenant.

NUNO. — Demain, nous irons parler au seigneur don Tello. Ce n'est qu'une étourderie de jeunesse, dont peut-

être il se repent déjà. Quant à Elvire, je t'en réponds; ni menaces, ni prières ne pourront la faire céder.

SANCHE. — Je la connais et je le crois... Hélas! je meurs d'amour, je succombe de jalousie. Quel homme éprouva jamais un semblable malheur? Et dire que c'est moi qui ai conduit sous mon toit le loup cruel qui m'a ravi mon innocente brebis!... J'étais donc insensé! Oui, je l'étais; car, des cavaliers riches et puissants n'apportent jamais que du malheur dans la maison des pauvres. Il me semble voir son visage couvert des perles qui tombent de ses yeux sur les roses de ses joues. Je la vois défendre son honneur; je l'entends, hélas! je l'entends gémir; je l'entends repousser les séductions de son tyran. Elle se voile de ses cheveux épars contre les désirs qu'il éprouve. Laissez-moi, Nuño, je veux mourir; je ne me connais plus. Ah! je meurs d'amour, je succombe de jalousie.

NUNO. — Tu es un homme bien né, Sanche. Rappelle ton courage.

SANCHE. — J'imagine, je crains des choses dont la seule pensée me bouleverse jusqu'au fond de l'âme, sans que je puisse me contenir. Je veux aller dans la chambre d'Elvire.

PÉLAGE. — Et moi à la cuisine. Je meurs de faim, et à toutes ces aventures, j'ai perdu mon souper.

NUNO. — Entre, et repose jusqu'à demain. Don Tello n'est pas un barbare.

SANCHE. — Hélas! je meurs d'amour, je succombe à la jalousie.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans le château de don Tello.

DON TELLO, ELVIRE.

ELVIRE. — Pourquoi, seigneur, vous obstiner à me tourmenter ainsi? Ne voyez-vous pas que j'ai de l'honneur, et que cela n'aboutit qu'à nous fatiguer tous deux?

TELLO. — Assez de rigueurs, cruelle; tu veux donc ma mort?

ELVIRE. — Veuillez me rendre à Sanche, à mon époux.

TELLO. — Il n'est pas ton époux, et d'ailleurs un vilain n'est pas digne de posséder tant de charmes. Mais, quand même je serais Sanche et qu'il fût don Tello, comment pourrais-tu être insensible au point de me traiter ainsi? Ne vois-tu pas que c'est l'amour qui m'inspire?

ELVIRE. — Non, seigneur, l'amour qui manque de respect à la vertu n'est plus qu'un goût grossier, un appétit brutal qui ne mérite point ce nom; l'amour est l'union de la volonté avec celle de l'objet aimé, et un amour sans respect n'est ni ne peut être de l'amour.

TELLO. — Par exemple!...

ELVIRE. — En voulez-vous la preuve? Hier, vous me vîtes un moment, et déjà vous pourriez m'aimer? A peine avez-vous eu le temps de m'apprécier, de me connaître, qui est précisément l'essence de l'amour. L'amour naît d'un vif désir qui va peu à peu s'augmentant par l'espérance et les faveurs, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa fin. Vous, seigneur, vous ne m'aimez point. Tout ce que vous prétendez, c'est

m'ôter cet honneur, mon seul bien et ma vie; tout ce que vous voulez, c'est ma honte, et je dois me défendre.

TELLO. — Puisque ton esprit m'oppose la même résistance que ton bras, écoute, raisonnons[1].

ELVIRE. — Il n'y a pas de raisonnement capable de réduire ma volonté.

TELLO. — Tu dis qu'on ne peut au même instant voir, désirer et aimer?

ELVIRE. — Sans doute.

TELLO. — Dis-moi donc alors, cruelle, comment le basilic peut tuer d'un seul regard?

ELVIRE. — Eh bien?

TELLO. — Tel a été l'effet de ta beauté.

ELVIRE. — L'argument n'est pas juste; car, si le basilic tue, c'est par haine, c'est avec intention, et moi, comment aurais-je donné la mort à un homme dont j'aurais voulu être aimée. Mais, laissons là, seigneur, tous ces raisonnements. Je suis femme; j'en aime un autre; vous n'obtiendrez rien de moi.

TELLO. — Croirait-on qu'une simple fille des champs s'exprime ainsi? — Avoue, du moins, que c'est folie à toi de montrer tant d'esprit, car plus je te vois de perfections, plus je deviens amoureux. Que n'es-tu née mon égale! Mais, tu le vois, ta naissance serait un affront à ma noblesse, et on s'étonnerait de voir unir le brocart à la bure. Dieu m'est témoin que mon amour franchirait volontiers ces bornes; mais le monde a donné ces lois et je dois m'y soumettre.

(Entre Feliciana.)

FELICIANA. — Pardonne, mon frère, si je suis plus sensible que tu le voudrais. Écoute... mais qui peut t'irriter?

TELLO. — La sotte!

FELICIANA. — Sotte, peut-être. Mais je suis femme aussi, et je trouve que ton entêtement n'a pas d'exemple. Attends un peu, du moins. Quoique tu sois un César en amour, tu ne saurais le même jour voir, venir et triompher.

1. Nouvel et singulier exemple des subtilités de la scolastique transportées au théâtre. C'est un souvenir des études faites à l'Université.

TELLO. — Et tu dis, ma sœur?...

FELICIANA. — Tant de rigueur envers une pauvre fille!

(On entend frapper.)

ELVIRE. — Madame, ayez pitié de moi.

FELICIANA. — Tello, si elle dit non aujourd'hui, elle pourra dire oui demain. Prends patience; cette lutte sans fin est vraiment cruelle. Faites d'abord une trêve, et revenez ensuite au combat.

TELLO. — N'y a-t-il pas plus de cruauté à vouloir ma mort?

(On entend frapper.)

FELICIANA. — Tais-toi, tu es à présent en colère; Elvire ne te connaît pas; ta vue l'intimide encore; laisse-la quelque temps s'accoutumer à ta société et à la mienne.

ELVIRE. — Puissent mes larmes, noble dame, vous engager à intercéder pour mon honneur.

(On entend frapper.)

FELICIANA. — Je dois te dire d'ailleurs que depuis près d'une heure son vieux père et son époux sont à la porte. Il est juste, il est même nécessaire qu'on leur ouvre. Si on les repousse, ils diront qu'Elvire est prisonnière ici.

TELLO. — Tout le monde semble prendre plaisir à m'irriter. Cache-toi là dedans, Elvire... et que l'on fasse entrer ces deux rustres.

ELVIRE. — Grâce au ciel, je vais avoir un moment de repos.

TELLO. — De quoi te plaindre? N'as-tu pas eu le pouvoir de me lier les mains?

(Sort Elvire.)

FELICIANA. — Holà! quelqu'un.

CELIO. — Madame.

FELICIANA. — Appelez ces deux pauvres laboureurs. Et toi, songe qu'il importe à ton honneur de les bien accueillir.

(Entrent Nuño et Sanche.)

SCÈNE II

NUNO, SANCHE, DON TELLO, FELICIANA.

NUNO. — Après avoir baisé le seuil de votre noble demeure, car nous ne sommes pas dignes de baiser vos pieds, nous venons vous rendre compte de ce qui s'est passé. Excusez un rustique langage. Sanche qui se marie avec ma fille Elvire, et dont vous aviez daigné être le parrain, vient se plaindre à vous du plus cruel outrage que la bouche d'un homme ait jamais raconté.

SANCHE. — Magnanime seigneur, devant qui ces montagnes abaissent leurs fronts couverts de neige, d'où descendent les clairs ruisseaux qui arrosent vos prés verdoyants[1], — par le conseil de Nuño et de ses parents, je suis venu vous annoncer mon mariage, vous demander votre agrément. J'avais foi en votre valeur divine[2], et vous avez honoré mon humilité de votre présence. Je crois qu'il suffit que vous soyez entré dans cette demeure, pour être tenu de venger un attentat si lâche, si énorme, que l'honneur même de votre nom y est intéressé. Si jamais amour a offert à vos désirs l'espérance de la possession, et qu'au moment d'être heureux vous ayez été privé de l'objet de votre flamme, imaginez, seigneur, ce que vous auriez souffert.

Moi qui ne suis qu'un laboureur de ces campagnes, je suis par le cœur chevalier, et je ne suis pas tellement occupé aux travaux de la montagne, que je n'aie appris à manier une épée. En apprenant cette affreuse nouvelle, je cessai d'être un simple laboureur; je me sentis blessé dans mon honneur d'époux, car je l'étais, ayant donné ma parole. Je m'élance dans la campagne, et, — à l'astre dont la clarté efface les étoiles que j'invoquais en vain, à la lune errante qui crée le flux et le reflux de l'Océan, je disais :

1. Encore une description d'après nature. La Galice doit aux neiges de ses montagnes d'être la province la mieux arrosée de l'Espagne, et la plus abondante en pâturages. A l'est, le *pico de Ancares* et la *peña Trevinca* sont couverts de neige presque toute l'année.

2. L'espagnol, comme l'italien, abonde en formules de compliments.

Que tu es heureuse! chaque nuit tu te lèves, et nul pouvoir humain ne peut te ravir le soleil; les nuages, sous quelque forme qu'ils se déguisent, ne sauraient ternir ton éclat. Je courus dans nos prairies, et je vis dormir le lierre enlacé étroitement au peuplier, et, unis à l'ormeau les pampres verts de la vigne. Tout dormait en repos. — Ah! disais-je, en voyant tant de calme et de sécurité, je ne séparerai pas, moi aussi, ces amants, en coupant ces rameaux, en brisant ces fleurs!...— On venait, monseigneur, de me ravir la bien-aimée de mon âme, et, là-bas, je crus entendre une fontaine qui, comme moi, pleurait en murmurant[1]!... Je portais, hélas! bien vainement une vieille épée dans son fourreau; un arbre s'élevait au-dessus des autres, mes coups l'eurent bientôt égalé aux humbles moissons, non parce qu'il m'avait enlevé mon Elvire, mais parce que, fier de son élévation, il semblait, géant audacieux, dédaigner et défier les petits. — On dit dans le pays (mais étant qui vous êtes, c'est une calomnie) on dit, qu'aveuglément épris de mon Elvire, c'est vous qui me l'avez enlevée, vous qui la tenez cachée dans ce palais. — Taisez-vous, malheureux, ai-je répondu, ne parlez pas ainsi de don Tello, mon seigneur; il est l'honneur et la gloire de la maison de Neyra; il est mon parrain, et il doit honorer ma noce de sa présence. — Sensible et bon, autant que sage, vous ne souffrirez pas mon déshonneur qui serait le vôtre, et, l'épée au poing, s'il le faut, vous ferez rendre à Sanche son épouse, à Nuño sa fille chérie.

TELLO. — Sanche, mon ami, je suis vivement affligé d'une telle audace, et le scélérat qui t'a ravi Elvire, qui la tient enfermée chez lui, ne restera pas sans punition dans mes domaines. Informe-toi, et sache quel est celui dont le fol amour ou la secrète inimitié a osé nous offenser ainsi; si on le connaît, je te ferai justice. Quant à ceux qui là-bas osent mal parler de moi, le bâton se chargera de châtier leur insolence.

1. Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit de la diversité des tons du drame de Lope. — Que cette plainte indirecte est touchante, et parfois naturelle!

SANCHE, *bas à Nuno.* — Je sens la jalousie qui me gagne.

NUNO. — Patience, pour l'amour de Dieu!

SANCHE. — Je brave la mort.

TELLO. — Vous me ferez connaître ceux du village qui me calomnient.

SANCHE, *à part.* — Quel supplice!

TELLO. — Je ne sais où elle est; autrement, sur ma vie, je vous la ferais rendre.

(Entre Elvire.)

ELVIRE. — Si, il le sait, ô cher époux!... C'est don Tello qui me tient ici cachée.

SANCHE. — Mon Elvire, mon bien, ma vie!

TELLO. — Ah! voilà le tour que tu me joues!...

SANCHE. — Que n'ai-je pas souffert pour toi!

NUNO. — O ma fille, quelle était ma misère! Hélas! je ne vivais plus.

TELLO. — Allons, vilains, retirez-vous!

SANCHE. — Laissez-moi lui toucher les mains; vous le savez, je suis son époux.

TELLO. — Celio! Julio! holà, valets... Tuez-moi ces gens-là.

FELICIANA. — Prends pitié d'eux, mon frère; ils ne sont point coupables.

TELLO. — Fussent-ils mariés, ce serait encore trop d'insolence. Qu'ils meurent!

SANCHE. — Je mourrai content, quelque amère que me semble la mort.

ELVIRE. — Je brave également et la mort et la vie.

SANCHE. — Mon trésor, mon Elvire, je mourrai content près de toi.

ELVIRE. — Je saurai me conserver pure, eussé-je à souffrir mille morts[1].

1. Ce caractère d'Elvire est celui de la race. Lord Byron l'a bien senti dans ces beaux vers de *Child-Harold :*

Is it for this the Spanish maid, aroused, etc.

(Canto I, st. 54-58.)

TELLO. — Devant moi ces tendresses! O rage!... Holà! Julio, Celio!

JULIO, *accourant, suivi de Celio.* — Seigneur?

TELLO. — Assommez-les à coups de bâton.

CELIO. — Qu'ils meurent!

(Sortent Nuño et Sanche, chassés par Julio et Célio.)

TELLO, *à Elvire.* — Espère en vain par tes plaintes modérer désormais ma fureur. Déjà je pensais à te rendre; mais tu as osé parler avec une telle insolence, que tu seras à moi, fût-ce par la force, ou je ne serai pas l'homme que je suis.

FELICIANA. — Mon frère, je suis là et vous entends.

TELLO. — J'aurai son honneur ou sa vie.

FELICIANA. — Comment la délivrer d'un homme qui ne se connaît plus?

(Ils sortent.)

Devant le château de don Tello.

(Entrent Nuño et Sanche poursuivis par Julio, Célio et des valets.)

JULIO. — C'est ainsi, vilains, que vous recevez le prix de votre témérité.

CELIO. — Hors d'ici, hors du palais.

LES VALETS. — A la porte!

SANCHE. — Tuez-moi, écuyers... Ah! si j'avais une épée!

NUNO. — Prends garde, mon fils!... Cet homme audacieux, hors de lui, est capable de te faire assassiner.

SANCHE. — Que m'importe désormais la vie?

NUNO. — Le temps est un grand maître.

SANCHE. — Vive Dieu! Dût-on me tuer, je ne quitterai pas cette porte. Je ne veux pas de la vie sans Elvire.

NUNO. — Vis plutôt pour demander justice. La Galice a un roi; s'il te la refusait, tu en appellerais à Dieu.

(Entre Pélage.)

SCÈNE III

PÉLAGE, NUNO, SANCHE.

PÉLAGE. — Ah! les voilà.

SANCHE. — Qui vient ici?

PÉLAGE. — C'est Pélage tout plein de joie, et qui vous demande des étrennes.

SANCHE. — Des étrennes, en ce moment? quand Nuño est expirant, et que je succombe moi-même.

PÉLAGE. — Oui, des étrennes.

NUNO. — Ne sais-tu pas qu'il est fou?

PÉLAGE. — Elvire a reparu.

SANCHE. — Ah! mon père, ah! ciel! l'aurait-on rendue? Que dis-tu là, mon cher Pélage?

PÉLAGE. — Oui, on raconte dans tout le bourg que depuis hier, à minuit, elle est dans la maison de don Tello.

SANCHE. — Malédiction sur toi!

PÉLAGE. — Et tout le monde est convaincu qu'il ne la rendra pas.

NUNO. — Mon fils, pensons au remède. Le noble roi de Castille Alphonse réside maintenant à Léon[1]. Il est loyal et justicier. Va le trouver, informe-le de ce qui se passe, et j'ai quelque idée qu'il nous sera fait justice.

SANCHE. — Ah! Nuño, je n'en doute point, le roi de Castille est un prince parfait; mais comment veux-tu qu'un pauvre laboureur puisse pénétrer jusqu'à lui? mon pied n'oserait fouler ses appartements. Quel portier, d'ailleurs, souffrira-t-il que j'entre? Là, les portes sont ouvertes au brocart, au drap d'or, à d'imposants cortéges, et l'on a peut-être raison; mais les pauvres, on leur permet de regarder les armoiries qui sont au-dessus des portes, et encore, à condition de ne pas en approcher de trop près. Si je vais à Léon, et que j'essaye de pénétrer dans le palais, tu verras comme on me caressera les épaules avec la pointe des hallebardes. Présenter des suppliques qu'accueille la bonté, la piété du roi..., de ses mains elles tombent bientôt dans l'oubli. Je reprendrai mon chemin, après avoir vu des dames, des cavaliers, des églises, le palais, le parc, et je ne rapporterai que du dégoût à vivre parmi nos yeuses, nos hêtres, nos sapins, sans autre distraction que le chant du coq et l'aboiement de nos chiens. Vrai, Nuño, tu ne raisonnes pas bien.

1. Capitale du royaume de ce nom, à environ cinquante lieues du lieu de la scène.

NUNO. — Sanche, je sais que je te donne un bon conseil. Va parler au roi Alphonse; car, si tu restes ici, je le crains, tu cours risque de la vie.

SANCHE. — Je n'ai pas d'autre désir.

NUNO. — Tu connais mon cheval châtain, dont la vitesse peut défier celle du vent; prends-le. Pélage t'accompagnera sur le cheval auber, qu'il monte d'ordinaire aux champs[1].

SANCHE. — Vous le voulez? j'obéis. — Veux-tu venir à Léon avec moi, Pélage?

PÉLAGE. — Et si content de voir ce que je n'ai pas vu, que je vous baise les pieds. On dit que la capitale est un vrai paradis; que les rues y sont pavées d'omelettes et de tranches de jambon; que les étrangers y sont régalés comme s'ils venaient d'Italie, de Flandre ou de Maroc; enfin que c'est un sac où la Fortune réunit pêle-mêle toutes les pièces de l'échiquier, les blanches et les noires. Allons donc, pour Dieu! à la cour.

SANCHE. — Adieu, mon père, je vais partir. Donnez-moi votre bénédiction.

NUNO. — Mon fils, tu as du sens et de l'esprit; parle au roi avec courage.

SANCHE. — Vous verrez ce dont je suis capable. — Partons.

NUNO. — Adieu, mon fils.

SANCHE. — Adieu, mon père.

PÉLAGE. — Adieu, mes chers petits cochons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Une salle du palais de don Tello.

Entrent DON TELLO *et* FELICIANA.

TELLO. — Je ne pourrai donc venir à bout de cette beauté rebelle?

FELICIANA. — La lutte est inutile, car elle est si triste

1. Les troupeaux étant très-considérables en Espagne, les gardien sont ordinairement à cheval. Voir ci-dessus, p. 79.

qu'elle ne cesse de pleurer. Tu la tiens prisonnière dans cette tour; comment ne vois-tu pas que, lors même qu'elle t'aimerait, ce traitement ne pourrait que t'attirer son mépris. Tu es sans pitié pour elle, comment veux-tu qu'elle s'humanise pour toi? C'est folie que d'employer la rigueur envers quelqu'un, et d'implorer en même temps sa pitié.

TELLO. — Sentir l'humiliation de me voir dédaigné, moi, l'homme de ce pays le plus puissant, le plus généreux et le plus riche!

FELICIANA. — Pourquoi ce chagrin? La fille d'un paysan ne mérite pas tant d'amour.

TELLO. — Ah! Féliciana! Tu ne sais ce que c'est que l'amour, tu n'en as pas éprouvé la rigueur.

FELICIANA. — Attends jusqu'à demain. Je la verrai, je lui parlerai, je tâcherai de l'adoucir.

TELLO. — Ce n'est pas une femme, c'est plutôt un être sauvage, tant elle me fait souffrir. Écoute : promets-lui de l'argent, de l'or, des bijoux, tout ce que tu voudras; car, en fait de présents, les femmes savent mieux tourner la chose. Dis-lui que je lui donnerai un trésor. Promets-lui une parure si belle, que l'or de Milan la couvrira de la tête aux pieds. Dis-lui, si elle veut s'attendrir, qu'elle aura des terres, des troupeaux; qu'enfin, si elle était mon égale...

FELICIANA. — Comment? tu pourrais...

TELLO. — Oui, ma sœur; j'en suis réduit au point qu'il faut que je meure ou que je la possède. Je veux en finir avec mon tourment.

FELICIANA. — Je vais lui parler; mais n'espère rien.

TELLO. — Et pourquoi?

FELICIANA. — Parce qu'il n'est pas d'intérêt humain qui puisse faire fléchir la vertu d'une femme.

TELLO. — Va vite, et laisse-moi encore espérer; car, si ma constance n'obtient pas ce que je désire, l'amour fera place au besoin à la vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Salle du palais des rois de Castille, à Léon.

Entrent LE ROI ALPHONSE VII, LE COMTE DON PEDRO, DON ENRIQUE *et la suite.*

LE ROI. — En attendant que l'on prépare mon départ pour Tolède[1], et que j'aie reçu la réponse de mon cousin le roi d'Aragon, en ce moment à Saragosse, voyez, comte, si tous les citoyens et soldats qui m'ont présenté des demandes ont été expédiés, et s'il n'y a plus personne qui veuille me parler.

LE COMTE. — Il ne reste plus personne.

ENRIQUE. — J'ai vu couché devant la porte un laboureur galicien qui avait l'air bien affligé.

LE ROI. — Et qui donc se permet de fermer ma porte à un pauvre paysan? Allez, Enrique de Lara, et vous-même conduisez-le vers moi.

(Enrique sort.)

LE COMTE, *à part.* — Vertu héroïque et rare! pitié généreuse! clémence, observation des lois saintes! Alphonse est le modèle des rois.

(Enrique rentre, suivi de Sanche et de Pélage.)

ENRIQUE. — Laissez vos bâtons.

SANCHE. — Pélage, mets-les près de la muraille.

PÉLAGE. — Pars du pied droit[2].

SANCHE, *à Enrique.* — Quel est le roi, seigneur?

ENRIQUE. — Celui qui en ce moment tient la main sur sa poitrine.

SANCHE. — Satisfait de ses œuvres, il en a bien le droit. N'aie pas peur, Pélage.

PÉLAGE. — C'est que les rois sont comme l'hiver : ils font trembler les pauvres gens.

1. Tolède était la résidence ordinaire des rois de Castille, depuis la conquête qui en avait été faite sur les Arabes, en 1085.

2. Pour que cela lui porte bonheur. C'est une trace des superstitions païennes qui subsistèrent longtemps en Espagne. On voit le Cid consulter le vol des oiseaux dans le poëme de ce nom, v. 11 et ailleurs.

SANCHE. — Sire...

LE ROI. — Parle, rassure-toi.

SANCHE. — Vous qui avez le gouvernement de l'Espagne...

LE ROI. — Dis-moi qui tu es, d'où tu viens.

SANCHE. — Donnez-moi votre main à baiser, grand prince, pour qu'elle anoblisse ma bouche; si mes lèvres la touchent, j'en parlerai mieux.

LE ROI. — Tu la baignes de tes larmes. Qu'est-ce donc?...

SANCHE. — Mes yeux, jaloux de ma bouche, ont voulu les premiers vous dire ma plainte[1]. Je viens demander vengeance à Votre Majesté contre un homme puissant, mon ennemi.

LE ROI. — Prends courage, ne pleure plus. Sache que si je suis bon et compatissant, je sais aussi payer ce que je dois à la justice. Parle, qui t'a outragé? Qui a fait cette folie de maltraiter le pauvre?

SANCHE. — Un homme offensé pleure comme un enfant, et les rois sont pères de leurs sujets; daignez donc excuser un homme offensé qui pleure.

LE ROI, *à part*. — Il a de l'esprit; avant de se plaindre il commence par m'attendrir.

SANCHE. — Sire, je suis noble, mais pauvre; ce sont revers de fortune qui m'ont atteint dès le berceau. J'ai recherché mon égale en mariage, et, pour ne point manquer à une obligation, j'ai fait part de mon mariage avec plus de franchise que d'adresse au seigneur du pays, don Tello de Neyra, et lui ai demandé son agrément. Il me l'accorde sans difficulté, et veut être mon parrain de noce. Mais l'amour, qui peut conduire à des folies l'homme le plus sage, l'amour l'aveugle, et le rend épris de ma bien-aimée. Il empêche la célébration du mariage, et, la nuit même, suivi d'une troupe de gens armés, il enlève ma fiancée, et me laisse sans espérance, sans autre protection que la vôtre et celle du ciel. C'est à ce tribunal sacré que j'appelle. Son père et moi nous la lui avons redemandée

1. Encore le *cultisme* ou affectation de langage créée par l'école de Gongora.

en gémissant, et, si superbe a été sa réponse, que nos poitrines ont senti l'acier de sa dague, nos épaules d'hidalgos nobles ont été meurtries par le bâton.

LE ROI. — Comte?

LE COMTE. — Seigneur?

LE ROI. — De l'encre et du papier. Qu'on approche un siége.

LE COMTE. — Voilà, sire.

SANCHE, *à part, à Pélage.* — Tant de vertu m'impose et m'étonne. — Pélage, j'ai parlé au roi.

PÉLAGE. — Sur ma foi, c'est un brave homme.

SANCHE. — Et dire qu'il y a des cœurs sans âme pour les pauvres gens!...

PÉLAGE. — Les rois de Castille doivent être des anges habillés en hommes.

SANCHE. — Tu vois bien pourtant qu'ils sont vêtus comme tout le monde.

PÉLAGE. — Il y a chez don Tello, sur une tapisserie, un roi fait d'une autre manière : l'air refrogné, les bas sur les talons, un bâton à la main, une coiffure comme une lanterne, surmontée d'une couronne en or, rattachée sous sa barbe comme un Turc ou un More. Je demandai à un page quel était le grand personnage qui avait cette étrange figure; il me répondit que c'était le roi Bahut.

SANCHE. — Imbécile, il t'a dit le roi Saül.

PÉLAGE. — Bahut, celui qui voulait tuer Badil.

SANCHE. — Mais non! David... c'était son gendre.

PÉLAGE. — Oui, David; celui qui, comme disait notre curé à l'église, cassa la tête avec un bon caillou à un géant nommé Olias.

SANCHE. — Goliath, imbécile.

PÉLAGE. — C'est ce que disait le curé.

LE ROI. — Comte, fermez cette lettre. — Comment t'appelles-tu, brave homme?

SANCHE. — Je suis Sanche de Roelas, sire, qui, aux pieds de votre compassion, vous demande justice d'un homme qui, abusant de sa puissance, m'a enlevé ma femme, et m'aurait ôté la vie, si je n'avais pris la fuite.

LE ROI. — Il est donc bien puissant en Galice?

SANCHE. — Tellement, qu'il est redouté depuis les bords du Sil jusqu'à la tour romaine d'Hercule. S'il est irrité contre un homme, il n'y a pour celui-ci d'autre recours que le ciel. Il fait et défait les lois. Tels sont les procédés de ces superbes infançons qui vivent loin des yeux des rois.

LE COMTE. — La lettre est cachetée.

LE ROI. — Mettez l'adresse : A don Tello de Neyra.

SANCHE. — Sire, vous sauvez ma tête.

LE ROI. — Tu lui remettras cette lettre, et il te rendra ta femme.

SANCHE. — Jamais cette main si généreuse n'accorda un bienfait plus grand.

LE ROI. — Es-tu venu à pied?

SANCHE. — Non, sire; Pélage et moi, nous sommes venus à cheval.

PÉLAGE. — Nous sommes venus comme le vent, et plus vite encore. Le mien, à la vérité, a des manies singulières : il se laisse à peine monter, se roule sur le sable ou dans les ruisseaux, court comme un médisant, mange plus qu'un étudiant, et si par hasard il voit une auberge, il faut qu'il entre ou qu'il s'arrête.

LE ROI. — Tu es un brave garçon.

PÉLAGE. — Tel que je suis, j'ai quitté le pays pour vous voir.

LE ROI. — As-tu quelque plainte à me porter?

PÉLAGE. — Non, sire; je ne me plains que de mon cheval.

LE ROI. — Désires-tu quelque chose?

PÉLAGE. — J'ai faim, et s'il y avait par là quelque cuisine...

LE ROI. — Parmi les objets que tu vois suspendus à ces murailles, y a-t-il quelque chose que tu voulusses emporter chez toi?

PÉLAGE. — Je ne saurais où placer tout ça. Envoyez-les plutôt à don Tello, qui en a chez lui de tout pareils.

LE ROI, *à part, au comte.* — Le bonhomme est plaisant. (*Haut.*) Dis, quel métier fais-tu dans ton pays?

PÉLAGE. — Sire, je vais par la montagne; je suis le cocher de mon maître.

LE ROI. — Le cocher! il y a des coches en Galice?

PÉLAGE. — Non, sire; je veux dire que je garde les cochons.

LE ROI, *à part*. — Comment le même pays a-t-il pu réunir deux hommes aussi particulièrement remarquables, l'un par le sens, l'autre par sa simplicité? (*A Pélage, en lui donnant une bourse.*) Tiens.

PÉLAGE. — Elle n'est pas bien grosse.

LE ROI. — Prends; c'est de l'or. — Toi, Sanche, prends cette lettre, et que Dieu accompagne ton voyage.

SANCHE. — Le ciel vous garde.

(Le roi sort avec le comte, don Enrique et sa suite.)

PÉLAGE. — Hé! hé! voyez donc...

SANCHE. — De l'argent?

PÉLAGE. — Et joliment.

SANCHE. — Ah! Elvire, tout mon bonheur est renfermé dans ce papier. Cette lettre, je l'espère, va me remettre en possession de ta beauté.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Salle du palais de don Tello.

DON TELLO, CELIO.

CELIO. — Je suis allé, d'après vos ordres, m'enquérir de Sanche. Nuño a tout nié d'abord, mais il a parlé sur mes menaces. Le rustre n'est plus dans la vallée; il est absent depuis quelques jours.

TELLO. — Cela est étrange.

CELIO. — Il paraît qu'il est allé à Léon.

TELLO. — A Léon?

CELIO. — Oui, accompagné de Pélage.

TELLO. — Et pourquoi faire?

CELIO. — Pour parler au roi.

TELLO. — Dans quel but? Il n'est pas le mari d'Elvire, il n'a pas reçu d'offense. Si Nuño se plaignait, il aurait une excuse.

CELIO. — Je vous répète ce que m'ont dit les bergers de vos troupeaux; et comme Sanche a de l'esprit, que de plus

il est amoureux, je ne m'étonne point, seigneur, de ce qu'il a osé tenter.

TELLO. — Oui... et dès son arrivée il croit pouvoir parler à un roi de Castille.

CELIO. — Alphonse ayant été élevé en Galice par le comte don Pedro de Castro[1], il ne refusera jamais sa porte à un Galicien, quelque humble que soit sa condition.

(On frappe.)

TELLO. On frappe, Celio; va voir. Il n'y a donc point de pages dans l'antichambre?

CELIO, *après être sorti.* — Vive Dieu! seigneur, c'est Sanche lui-même, le laboureur dont nous parlons.

TELLO. — Quelle insolente audace!

CELIO. — Je vous en prie par ce que vous avez de plus cher, voyez ce qu'il vous veut.

TELLO. — Dis-lui d'entrer, je l'attends.

SCÈNE VII

Entrent SANCHE *et* PÉLAGE.

SANCHE. — Je vous baise les pieds, mon seigneur.

TELLO. — Il y a longtemps que je ne t'ai vu, Sanche; où donc as-tu été?

SANCHE. — Ce temps m'a paru un siècle. Voyant que par amour ou par obstination, vous persistiez à retenir mon Elvire, je suis allé parler au roi de Castille, juge suprême des offenses faites à ses sujets.

TELLO. — Et que lui as-tu dit de moi?

SANCHE. — Que vous m'avez enlevé ma femme.

TELLO. — Ta femme? Tu mens, vilain. Ce soir-là, le curé est-il entré?

SANCHE. — Non, seigneur; mais il connaissait notre volonté à tous deux.

TELLO. — S'il n'a point uni vos mains, comment peut-il y avoir mariage?

SANCHE. — Qu'il y ait eu mariage ou non, je ne l'exa-

1. Lope se trompe; le comte de Castro fut gouverneur, non pas d'Alphonse VII, mais d'Alphonse VIII, son fils.

mine point. — Le roi m'a remis pour vous cette lettre écrite en entier de sa main.

TELLO, *à part*. — Je tremble de colère. (*Lisant.*) « Au « reçu de cette lettre, vous rendrez sans délai ni réplique, « à ce pauvre laboureur, la femme que vous lui avez en« levée. Souvenez-vous que c'est loin des yeux du roi que « l'on reconnaît la fidélité des vassaux, et qu'un roi n'est « pas loin quand il s'agit de châtier les méchants. MOI, « LE ROI. » — Qu'as-tu porté là, malheureux!

SANCHE. — C'est la lettre, seigneur, que le roi m'a donnée pour vous.

TELLO. — Vive Dieu! je suis étonné de ma patience. — Penses-tu, misérable, que je redoute pour moi les conséquences de ton audace? Sais-tu qui je suis?

SANCHE. — Oui, seigneur, c'est parce que je connais votre noblesse, que je vous ai porté l'ordre de me rendre mon épouse. Cette lettre ne vous fait aucun tort; c'est plutôt une marque de la considération du roi.

TELLO. — Sais-tu que, sans le respect que je lui porte, je vous ferais à l'instant tous les deux...

PÉLAGE. — Saint Blaise! saint Paul!

TELLO. — ... pendre aux créneaux de mon château!

PÉLAGE. — Ce n'est pas le jour de ma fête; pas n'est besoin d'un si vilain drapeau [1].

TELLO. — Sortez d'ici de suite, et ne demeurez pas plus longtemps sur mes terres, ou je vous fais mourir sous le bâton, drôles, marauds. Vile et méprisable espèce! oser vous attaquer à moi!

PÉLAGE. — Sa Seigneurie dit bien; vous avez eu tort de lui donner ce chagrin.

TELLO. — Vilains, s'il m'a plu de vous enlever cette femme, je suis qui je suis. Je suis roi ici, et j'y commande comme le roi Alphonse en Castille. Ce n'est pas à ses

1. *Colgar* veut dire pendre; il signifie à la fois le supplice de la corde; *suspendre* le portrait d'un saint le jour de sa fête pour lui faire honneur; *suspendre* des draperies autour dans la même vue, et enfin, par extension, donner à quelqu'un, le jour de sa fête anniversaire, une chaîne ou un ruban en signe d'affection. (*La Beaum.*)

aïeux que les miens furent redevables de ces terres. Eux-mêmes les conquirent sur les Mores.

PÉLAGE. — Oui, ils les ont conquises sur les Mores et même sur les chrétiens[1]; Votre Seigneurie ne doit rien au roi.

TELLO. — Je suis qui je suis...

PÉLAGE. — Grand saint Macaire!...

TELLO. — ... c'est pourquoi je ne vous châtierai pas de ma propre main. — Vous rendre Elvire! Me parler d'Elvire! — Qu'ils meurent! Non, laissez. Il y aurait honte à salir ma noble épée dans le sang de ces misérables.

(Il sort avec Celio.)

PÉLAGE. — Ne la salissez pas, s'il vous plaît.

SANCHE. Eh bien! Pélage?

PÉLAGE. — Eh bien! nous voilà bannis de Galice.

SANCHE. — Je m'y perds. Quoi! parce qu'il a une demi-douzaine de vassaux, cet homme s'imagine qu'il peut désobéir au roi? Mais, vive Dieu!...

PÉLAGE. — Doucement, Sanche. Tu connais le proverbe : ni querelles avec les grands, ni amitié avec leurs domestiques.

SANCHE. — Retournons à Léon.

PÉLAGE. — J'ai encore les doublons que le roi m'a donnés. Allons, partons!

SANCHE. — Je lui dirai ce qui s'est passé. — Ah! mon Elvire, si du moins j'avais pu te voir!... Allez, soupirs, et en attendant que je revienne, dites-lui que je meurs d'amour.

PÉLAGE. — Partons, Sanche; cet homme n'a pas encore eu ta maîtresse.

SANCHE. — Ah! Pélage, qui te le fait croire?

PÉLAGE. — C'est que, s'il l'avait eue, il nous l'aurait rendue.

1. Il était hardi de dire cela en face de la noblesse espagnole. On a trop négligé la tendance du drame de Lope sous ce rapport. La satire est toujours discrète (on le serait à moins), mais elle existe.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salle du palais, à Léon.

LE ROI, LE COMTE, DON ENRIQUE.

LE ROI. — Comte, le ciel sait quel cas je fais de l'attachement de ma mère

LE COMTE. — Mon redouté seigneur, je respecte vos motifs; vous montrez en tout votre grand caractère.

LE ROI. — Ma mère, il est vrai, m'a grièvement offensé[1]; mais, après tout, elle est ma mère.

(Entrent Sanche et Pélage.)

PÉLAGE. — Je crois que tu peux avancer.

SANCHE. — Je vois, Pélage, celui à qui je donne toute mon âme, n'ayant rien de plus précieux à donner : ce soleil de Castille, ce Trajan généreux, cet Hercule chrétien, ce César espagnol.

PÉLAGE. — Qu'on me parle de marcassins; moi, je n'entends rien à toutes ces histoires du Cid[2], mais je vois dans ses mains beaucoup de raies qui sont autant de signes de victoire. Va vers lui, prosterne-toi à ses pieds, et baise sa puissante main.

SANCHE. — Souverain empereur[3], invincible roi de Cas-

1. Allusion aux scandales de la conduite d'Urraque, et notamment à sa liaison avec don Pedro Gonzalès de Lara, après qu'elle eut été répudiée par Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, son second époux.

2. Tous ces héros historiques se confondent dans l'esprit du bon Pélage avec le Cid dont il a entendu parler dans les romances. Il y a du Sancho Pança dans ce gardeur de pourceaux.

3. Alphonse VII avait pris ce titre lors de son couronnement solennel par l'archevêque de Tolède, en 1135. C'était un souvenir de l'empire romain.

tille, permettez-moi de baiser la plante de vos pieds qui, avec l'aide de Dieu, auront bientôt Grenade pour coussin, et Séville pour tapis, qu'enrichiront de leurs couleurs les navires et les fleurs de ses rivages toujours charmants. — Me reconnaissez-vous?

LE ROI. — Tu es, je crois, ce Galicien qui vint dernièrement me demander une grâce.

SANCHE. — C'est moi-même.

LE ROI. — Rassure-toi.

SANCHE. — C'est avec un profond sentiment de regret que je me suis vu contraint de revenir importuner Votre Majesté; mais si je suis indiscret en vous fatiguant de mes plaintes, vous vous montrerez empereur en pardonnant à celui qui vient demander justice à votre clémence.

LE ROI. — Dis-moi ta peine, et sois sûr que je t'écoute. La pauvreté est un titre de faveur auprès de moi.

SANCHE. — Invincible roi, de retour en Galice, je remis votre lettre à don Tello, pour que, suivant la justice et vos ordres, il me rendît ma bien-aimée. Il la lut, mais, au lieu de respect, il ne ressentit qu'une peine mortelle, et, loin de me rendre celle que j'aime, de nouveaux outrages furent le prix d'avoir osé lui porter votre volonté. Nous avons reçu de tels traitements, ce laboureur et moi, que c'est un bonheur, sire, un vrai miracle d'avoir pu échapper à la mort. Je fis quelques démarches pour n'avoir point encore à fatiguer votre inépuisable bonté; tout fut inutile. Le curé, dont l'autorité est grande chez nous, lui a parlé, ainsi qu'un bénit abbé, un saint homme qui réside à Saint-Pélage de Samos[1], et qui eut compassion de moi; rien n'a pu émouvoir son cœur : vains ont été tous nos efforts. Il ne m'a pas même permis de la voir, ce qui m'eût été de quelque consolation. Je suis alors revenu vers vous, sire, et je vous demande justice, comme je la demanderais à Dieu, dont vous êtes l'image et le représentant sur la terre.

LE ROI. — Une lettre de ma main!... L'aurait-il par hasard déchirée?

1. Abbaye de bénédictins.

SANCHE. — Pour ajouter à votre colère, un plus habile l'affirmerait peut-être; mais Dieu me préserve de ternir mon bon droit par un mensonge. Il lut votre lettre et ne la déchira pas; je mens, car, c'était la déchirer que de la lire, et de ne pas exécuter l'ordre que lui donnait son roi.

LE ROI. — Malgré les humbles travaux de ta profession, il faut que tu sois né d'un sang généreux et que tu doives le jour à des parents nobles; on le voit à ta façon d'agir et de t'exprimer. Il s'agit maintenant de porter remède à tout, et d'une fois. — Comte?

LE COMTE. — Seigneur?

LE ROI. — Don Enrique?

ENRIQUE. — Majesté?

LE ROI. — Je pars pour la Galice. Mon honneur veut que je fasse justice, mais que ce soit un secret.

LE COMTE. — Sire...

LE ROI. — Pas de réplique. Faites amener des chevaux à la porte du parc.

LE COMTE. — Votre palais étant toujours ouvert au peuple, on saura bientôt...

LE ROI. — Que pourra-t-on savoir? Les gentilshommes de ma chambre diront que je suis indisposé.

ENRIQUE. — J'oserai avoir un autre avis.

LE ROI. — Ma résolution est prise; toute observation est superflue.

LE COMTE. — Veuillez au moins attendre un ou deux jours, afin que l'on puisse répandre le bruit de votre maladie.

LE ROI. — Bons laboureurs...

SANCHE. — Sire...

LE ROI. — Offensé de la cruauté, de la violence et de l'opiniâtreté de don Tello, je vais moi-même le châtier.

SANCHE. — Vous, sire! vous abaisseriez jusque-là votre couronne?

LE ROI. — Partez sur-le-champ; disposez la maison de votre beau-père, sans dire ni à lui, ni à âme qui vive, ce qui se passe; et cela sous peine de la vie.

SANCHE. — Vous serez obéi, sire.

LE ROI, *à Pélage*. — Et toi, l'ami, si l'on te demande qui je suis, tu diras à tout le monde : un gentilhomme castillan. Bouche close, entends-tu? Comme cela, les deux doigts sur les lèvres.

PÉLAGE. — Je les tiendrai fermées si bien, que je ne veux pas même bâiller. Mais j'espère que Votre Grâce, prenant pitié de ma faiblesse, m'autorise à manger de temps en temps.

LE ROI. — Il va sans dire que tu ne dois pas toujours rester la main sur la bouche.

SANCHE. — En vérité, sire, c'est trop d'honneur que vous faites à ma bassesse. Envoyez là-bas, pour faire justice, un de vos alcades.

LE ROI. — LE MEILLEUR ALCADE EST LE ROI.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Extérieur du château de don Tello.

Entrent NUNO *et* CELIO.

NUNO. — Je pourrai donc lui parler?

CELIO. — Oui, don Tello, mon seigneur, l'a permis.

NUNO. — A quoi bon? Si mon malheur n'est que trop certain.

CELIO. — Vos craintes sont une injure : elle résiste avec courage, et avec cette intrépidité de femme que l'épreuve ne fait qu'animer.

NUNO. — Comment croire qu'une femme qui est à la discrétion d'un homme puisse conserver son honneur?

CELIO. — Cela est si vrai que si Elvire voulait m'accepter pour mari, je l'épouserais sans plus d'inquiétude que si elle n'eût jamais quitté la maison de son père.

NUNO. — Quelle est, dis-moi, la grille?

CELIO. — Vous voyez ce côté de la tour? Il y a là une fenêtre, où elle m'a dit qu'elle viendrait se placer.

NUNO. — Il me semble en effet voir là-bas quelque chose de blanc, mais je n'en suis pas sûr : je suis vieux.

CELIO. — Approchez; moi, je me retire. Cédant à vos

justes désirs, je vous ai ménagé cette entrevue, mais je ne voudrais pas que l'on me vît avec vous.

(Il sort.)

(Elvire paraît à la fenêtre.)

NUNO. — Es-tu bien ma malheureuse fille?

ELVIRE. — Qui serait-ce, sinon elle?

NUNO. — Je ne croyais plus te revoir; je ne parle pas de la prison où tu es renfermée, mais depuis longtemps, dans ma pensée, tu es déshonorée; et c'est chose si hideuse, l'infamie, que moi-même qui t'ai donné l'être, je ne devais plus consentir à te revoir. Tu as dignement gardé l'héritage d'honneur de tes aïeux, toi qui en as sitôt brisé le pur, le précieux cristal! Que celle qui a rendu si mauvais compte de soi-même ne me donne plus le nom de père; à l'infamie de sa fille, je le dis sans hésiter, un père ne doit répondre qu'en versant le sang qu'il lui a donné.

ELVIRE. — Si en ce comble de misère, si parmi de continuelles alarmes, ceux qui pourraient apporter des consolations ne font qu'aggraver encore les maux, mes douleurs vont égaler l'infortune où je me trouve. Je suis encore votre fille; et, en me donnant l'existence, vous devez m'avoir transmis votre noblesse, et c'est elle qui maintenant vous honore en moi. Le tyran, il est vrai, a voulu me vaincre, mais j'ai trouvé pour me défendre un courage plus qu'humain. Vous pouvez être fier, mon père : car, malgré ma prison, malgré les rigueurs de ce misérable, j'aurai perdu la vie avant de lui abandonner mon honneur.

NUNO. — Chère fille, mes soupçons jaloux disparaissent, et mon cœur se rouvre pour te recevoir.

ELVIRE. — Qu'est devenu ce pauvre Sanche qui devait être mon époux?

NUNO. — Il est retourné auprès d'Alphonse, l'illustre roi de Castille.

ELVIRE. — Il a donc quitté la maison?

NUNO. — J'attends son retour aujourd'hui.

ELVIRE. — Et moi je crains qu'on ne le tue.

NUNO. — On en veut donc à ses jours?

ELVIRE. — Il jure qu'il le fera mettre en morceaux.

NUNO. — Sanche saura l'éviter.

ELVIRE. — Oh! que ne puis-je me jeter de cette fenêtre dans vos bras!

NUNO. — Avec quelle tendresse, quelle joie tu serais reçue!

ELVIRE. — Adieu, cher père, j'entends quelqu'un. Adieu! adieu!

NUNO. — Je ne la verrai plus, hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

(Entre don Tello.)

TELLO. — Qu'est ceci? A qui parles-tu là?

NUNO. — Je contais ma douleur aux pierres de ces murailles; elles souffrent avec moi de la manière dont vous traitez un vieillard; moins insensibles que vous, elles n'ont pas, dans leur pitié, refusé à ma tristesse les consolations que je cherche, et que mes craintes me contraignent d'éviter.

TELLO. — Vous avez beau, manants, recourir aux plaintes, aux pleurs, à la ruse, l'objet de ma passion ne sortira pas de mes mains. C'est vous qui êtes ses tyrans, vous qui ne voulez pas l'engager à céder à mes vœux. Je l'aime, je l'adore, et quand je meurs pour elle, comment serais-je capable de la tuer? Prendriez-vous Elvire pour une dame? Est-elle autre chose qu'une simple fille des champs? Tous, vous vivez de ma terre. Mais vous pensez peut-être, voyant la faiblesse du cœur de l'homme, qu'il n'est pas de pouvoir supérieur à celui de la jeunesse et de la grâce, de l'esprit et de la beauté.

NUNO. — Je n'ai rien à répondre, seigneur. Que le ciel vous conserve!

TELLO. — Sans doute il me conservera... et vous, il vous traitera selon vos mérites.

NUNO. — Se peut-il que le monde souffre un tel renversement de ses lois, que le pauvre soit contraint d'abandonner son honneur au riche, et de dire encore que cela est juste?... N'avoir d'autre loi que son plaisir, et avec cela le pouvoir de tuer.

(Il sort.)

TELLO. — Celio?

(Entre Celio.)

CELIO. — Seigneur?

TELLO. — Conduis sur-le-champ Elvire au lieu que je t'ai désigné.

CELIO. — Prenez garde, seigneur, à ce que vous allez faire.

TELLO. — Je ne vois rien; l'amour m'aveugle.

CELIO. — Songez-y, de grâce. Employer la force... c'est de la barbarie.

TELLO.. — Que n'a-t-elle eu pitié de moi? Je n'aurais pas recours à la violence.

CELIO. — Sa chasteté, son admirable défense...

TELLO. — Point de réplique : c'est mon plaisir. Malédiction sur ma patience! Je m'avilis en supportant de tels dédains. Tarquin ne voulut pas attendre seulement une heure; et quand l'aurore vint, toute résistance était brisée. Convient-il que j'attende si longtemps une humble paysanne?

CELIO. — Songez aussi au châtiment de Tarquin. Réglez-vous sur le bien, non sur le mal.

TELLO. — Mal ou bien, il n'importe. Il faut qu'aujourd'hui même je triomphe de ses dédains. Ce n'est plus l'amour, c'est une idée fixe qui m'obsède. J'ai souffert pour elle; il faut qu'elle souffre à son tour, et que je sois vengé de ses mépris.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Une chambre dans la maison de Nuño.

JUANA. *Entrent* SANCHE *et* PÉLAGE.

JUANA. — Soyez tous deux les bienvenus.

SANCHE. — Je ne sais ce qui arrivera; mais j'espère, Juana, que tout ira bien, s'il plaît à Dieu.

PÉLAGE. — S'il plaît à Dieu, Juana, il arrivera tout au moins que nous soyons arrivés à la maison; et puisque nos

chevaux ont déjà leur ration, tu ne voudras pas faire de jaloux.

JUANA. — Tu commences déjà à m'ennuyer?

SANCHE. — Où est mon père?

JUANA. — Je crois qu'il est allé voir Elvire.

SANCHE. — Don Tello permet donc qu'on lui parle?

JUANA. — C'est à la fenêtre d'une tour, a dit Celio.

SANCHE. — Elle est donc toujours prisonnière?

PÉLAGE. — C'est bon; il viendra bientôt quelqu'un qui...

SANCHE. — Pélage, veux-tu bien...

PÉLAGE, *à part.* — C'est vrai, j'oubliais les deux doigts.

JUANA. — Voilà Nuño.

(Entre Nuño.)

SANCHE. — Mon père!

NUNO. — Eh bien! mon fils?

SANCHE. — Je reviens plus content auprès de vous.

NUNO. — Content! et de quoi?

SANCHE. — Il va venir tout à l'heure un fameux juge d'instruction.

PÉLAGE. — Oui, nous amenons un juge qui...

SANCHE. — Souviens-toi, Pélage...

PÉLAGE. — J'avais oublié les doigts.

NUNO. — Mène-t-il beaucoup de monde avec lui?

SANCHE. — Deux hommes.

NUNO. — Eh bien! mon fils, ne hasarde rien, je t'en prie; tes efforts seraient inutiles. Un grand seigneur tout-puissant dans ses terres, avec des armes, de l'argent, des vassaux, ou séduira la justice ou, quelque belle nuit, il nous fera assassiner dans notre maison.

PÉLAGE. — Nous faire assassiner? Ah! vous êtes bon. — Avez-vous quelquefois joué à l'hombre? Eh bien, si don Tello a la manille, nous avons spadille[1], et...

SANCHE. — Tu perds donc la tête, Pélage?

PÉLAGE. — J'avais oublié les doigts.

SANCHE. — Ce que vous avez à faire, c'est de préparer

1. Ce sont des noms de cartes, spadille est supérieur à manille; mais il y a de plus un jeu de mots sur *malilla*, qui vient de *mala*, allusion à la mauvaise action de don Tello, et sur *espadilla*, qui vient d'*espada*, allusion au pouvoir du roi. (*La Beaum.*)

une chambre pour le recevoir; c'est un personnage considérable.

PÉLAGE. — Et si considérable que je puis dire...

SANCHE. — Vive Dieu! malheureux, si tu...

PÉLAGE. — J'avais oublié les doigts; mais je ne dis plus mot.

NUNO. — Mon fils, prends un peu de repos; je crains que cet amour ne te coûte la vie.

SANCHE. — Non, je vais plutôt voir cette tour où mon Elvire s'est montrée. Comme le soleil fait de l'ombre, peut-être sera-t-il demeuré quelque chose d'elle-même sur la grille, et si cette ombre a disparu avec le soleil, eh bien, je me la représenterai par l'imagination.

(Il sort.)

NUNO. — Quelle puissance d'amour!

JUANA. — Jamais le monde n'en a vu de pareil.

NUNO. — Viens ici, Pélage.

PÉLAGE. — J'ai un mot à dire à la cuisine.

NUNO. — Viens, te dis-je.

PÉLAGE. — Je reviens à l'instant.

NUNO. — Veux-tu bien venir?

PÉLAGE. — Que me voulez-vous?

NUNO. — Quel est ce cavalier, ce juge d'instruction que Sanche nous amène.

PÉLAGE. — Ce cavalier que nous amenons... (*A part.*) Que Dieu me soit en aide! (*Haut.*) C'est un homme de grand sens. Il a le teint pâle... c'est-à-dire, non, enflammé. Il est grand... non, petit. Il a une bouche... dont il se sert pour manger. Il a la barbe blonde... je veux dire noire. Il est médecin... ou il le sera bientôt; on saigne déjà d'après ses ordonnances, quand ce serait de la jugulaire.

NUNO. — Vit-on jamais un pareil animal?

(Entre Brito.)

BRITO. — Courez vite, seigneur Nuño. Trois cavaliers viennent de mettre pied à terre à notre porte. Ils ont trois chevaux magnifiques, de beaux habits tout neufs, des bottes, des éperons, et des plumes à leurs chapeaux.

(Brito se retire suivi de Juana.)

NUNO. — Ce sont eux, sans doute. Mais un juge avec des plumes!

PÉLAGE. — Ils n'en seront que plus légers; car l'exacte justice, quand elle n'est pas tout à fait arrêtée par les présents, retourne au conseil à peu près aussi vite qu'elle en est sortie[1].

NUNO. — Où diantre l'imbécile a-t-il pris ces malices?

PÉLAGE. — Qu'y a-t-il d'étonnant? J'arrive de la cour.

SCÈNE IV

Entrent LE ROI, SANCHE, LE COMTE *et* DON ENRIQUE.

SANCHE. — Du plus loin que je vous ai vu, je vous ai reconnu.

LE ROI, *bas à Sanche.* — Souviens-toi que personne ici ne doit savoir qui nous sommes.

NUNO. — Soyez, seigneur, le bienvenu.

LE ROI. — Qui êtes-vous?

SANCHE. — C'est Nuño, mon beau-père.

LE ROI. — Je suis bien aise de vous voir, Nuño.

NUNO. — C'est moi, seigneur, qui vous baise les pieds.

LE ROI. — Prévenez vos serviteurs de ne pas dire à don Tello qu'il est arrivé un juge.

NUNO. — Je vais fermer la porte; ainsi personne ne sortira. Mais, seigneur, je ne suis pas rassuré en voyant que vous n'amenez avec vous que deux hommes. Il n'y a pas dans tout ce royaume un seigneur plus absolu, plus riche, ni plus orgueilleux que lui.

LE ROI. —Nuño, la verge[1] que le roi m'a confiée fait l'office du tonnerre : elle annonce la foudre. Seul, comme je suis, je saurai faire justice pour le roi.

NUNO. — Il y a, seigneur, en votre personne quelque chose de si imposant, que je tremble, bien que je sois l'offensé!

LE ROI. — Je vais procéder à l'information.

1. Trait sanglant d'ironie contre les lenteurs de la justice d'alors, et peut-être de tous les temps, en Espagne.

2. Voir page 57.

NUÑO. — Reposez-vous d'abord, seigneur : vous aurez le temps de vous en occuper.

LE ROI. — Je n'ai jamais trop de temps. Es-tu arrivé en bonne santé, Pélage?

PÉLAGE. — Oui, seigneur, en bonne santé. Votre Grâce saura...

LE ROI. — Que t'ai-je dit?...

PÉLAGE. — C'est juste. — Comment se porte Votre Seigneurie?

LE ROI. — Fort bien, grâces au ciel.

PÉLAGE, *bas à Nuño.* — Par ma foi, si nous gagnons notre procès, je veux offrir au juge un cochon gros comme lui.

NUÑO. — Tais-toi, bête.

PÉLAGE. — Voulez-vous que je dise un cochon comme moi qui suis si petit?

LE ROI. — Appelez vos gens au plus tôt.

(Entrent Brito, Philène, Juana, et Leonor.)

NUÑO. — S'il faut faire venir tous les bergers de la montagne et de la vallée, vous attendrez longtemps.

LE ROI. — C'est assez de ceux-là. (*A Brito.*) Qui êtes-vous?

BRITO. — Moi, bon seigneur, je suis Brito, et je travaille aux champs.

PÉLAGE. — On l'a pris déjà marié, et il en porte maintenant.

LE ROI. — Que savez-vous de don Tello et d'Elvire.

BRITO. — La nuit du mariage, des hommes masqués l'ont enlevée, après avoir forcé les portes.

LE ROI. — Et vous, qui êtes-vous?

JUANA. — Juana, seigneur, servante de la maison au service d'Elvire, que je crois morte et déshonorée.

LE ROI. — Quel est ce bon homme?

PÉLAGE. — Seigneur, c'est Philène, le joueur de cornemuse, qui fait danser quelquefois les sorcières, la nuit, dans ces bruyères. Une fois elles l'ont emmené, et il en est revenu avec le derrière tout pareil à une tranche de saumon.

LE ROI. — Dites ce que vous savez.

PHILÈNE. — Seigneur, j'étais venu pour jouer de la cor-

nemuse, et j'entendis don Tello qui défendait de laisser entrer le curé; après avoir ainsi empêché le mariage, il emmena Elvire au château, où son père et d'autres parents l'ont vue.

LE ROI. — Et vous, ma petite.

PÉLAGE. — Celle-ci est Leonor de Cueto, fille de Pierre Michel, petit-fils de Nuño, neveu de Martin, qui épurait l'huile pour tout le pays... Excellente famille. Ce dernier a eu deux tantes quelque peu sorcières, mais il y a longtemps de ça : de plus un neveu bossu qui sema le premier des navets en Galice.

LE ROI. — En voilà assez pour le moment. Reposons-nous, seigneurs cavaliers, et ce soir nous irons faire une visite à don Tello.

LE COMTE. — Vous n'aviez pas besoin d'informations pour être sûr que Sanche ne vous avait pas trompé. La simplicité de ces bonnes gens le prouve de reste.

LE ROI, *bas au comte.* — Faites avertir en secret un prêtre et le bourreau.

(Le roi sort, accompagné du comte et de don Henrique.)

NUÑO, *à part.* — Sanche?

SANCHE. — Seigneur?

NUÑO. — Je ne comprends rien à ce juge. Sans autre forme de procès, il demande un prêtre et le bourreau.

SANCHE. — J'ignore ses intentions.

NUÑO. — Même avec un escadron il ne l'arrêterait pas; comment pourra-t-il avec deux personnes.

SANCHE. — Faites-lui servir à dîner; nous verrons ensuite s'il le peut ou non.

NUÑO. — Mangeront-ils ensemble?

SANCHE. — Je crois que le juge mangera seul, et ensuite les deux autres.

NUÑO. — C'est probablement le greffier et l'alguazil.

SANCHE. — Probablement.

NUÑO. — Juana?

JUANA. — Seigneur?

NUÑO. — Mets vite du linge blanc; tue quatre poules; mets un bon morceau de jambon à la poêle; et puisqu'il se

trouve tout plumé, fais rôtir aussi le jeune paon. Philène ira chercher du vin à la cave.

PÉLAGE. — Par le soleil, Nuño, je veux dîner aujourd'hui avec le juge.

NUNO. — Le voilà devenu tout à fait fou.

PÉLAGE. — Les rois n'ont qu'un malheur, c'est de dîner seuls; voilà sans doute pourquoi ils sont toujours en compagnie de chiens et de bouffons.

(Il sort.)

SCÈNE V

Une salle du château de don Tello.

ELVIRE *traverse la scène en fuyant devant* DON TELLO, FELICIANA.

ELVIRE. — Protégez-moi, mon Dieu! puisqu'il n'est plus de protection pour moi sur la terre.

TELLO. — Il faut que je la tue.

FELICIANA. — Pitié, grâce, mon frère.

TELLO. — C'est m'exposer, ma sœur, à manquer au respect que je te dois.

FELICIANA. — Que j'obtienne au moins comme ta sœur ce que tu devrais m'accorder comme femme.

TELLO. — Malédiction sur une fille insensée qui, pleine d'un misérable amour, ose ainsi braver son seigneur, sans que rien ait pu abattre son orgueil! Mais qu'elle n'imagine pas m'échapper. Je la tue, ou elle m'appartiendra.

(Entre Celio.)

CELIO. — Je ne sais, madame, si ma crainte est bien fondée, mais Nuño est occupé à recevoir des hôtes de qualité. Tout le monde a l'air de cacher un secret. Sanche a reparu dans la maison. On l'aurait dépêché en Castille, sous prétexte de quelque affaire. Jamais je ne les ai vus agir avec tant de mystère.

FELICIANA. — C'est ta faute si tu n'as que des soupçons. Tu ne manquais pas de prétextes pour entrer chez Nuño, et savoir le vrai.

CELIO. — J'ai eu peur de sa colère. Il en veut à tous les gens du château.

FELICIANA. — Il est bon de prévenir mon frère. Sanche ne manque ni d'esprit ni de courage. Toi, Celio, reste pour voir si quelqu'un vient.

(Elle sort.)

CELIO. — La mauvaise conscience est toujours craintive; et d'ailleurs un crime comme celui de don Tello demande vengeance au ciel.

SCÈNE VI

Entrent LE ROI, LE COMTE, DON ENRIQUE *et* SANCHE, *qui s'arrêtent à la barrière de la cour,* CELIO.

LE ROI. — Entrez, et faites ce que j'ai dit.

CELIO, *à part.* — Qui sont ces gens-là?

LE ROI. — Appelez quelqu'un.

SANCHE. — Cet homme, sire, est de la maison à don Tello.

LE ROI. — Holà, gentilhomme, un mot.

CELIO. — Que voulez-vous?

LE ROI. — Prévenez don Tello que j'arrive de Castille, et que je voudrais lui parler.

CELIO. — Et qui dirai-je qui m'envoie?

LE ROI. — Moi[1].

CELIO. — Vous n'avez pas d'autre nom?

LE ROI. — Pas d'autre.

CELIO, *à part.* — Moi, — tout court, — et cet air imposant! Cela donne à réfléchir. (*Haut.*) Je vais dire à mon seigneur que Moi est à sa porte.

DON ENRIQUE. — Il est entré.

LE COMTE. — Je crains que don Tello ne fasse quelque réponse insolente. Vous auriez mieux fait de vous déclarer.

LE ROI. — Non, sa conscience effrayée lui fera comprendre que je suis le seul ici qui puisse m'appeler Moi.

1. Allusion à la signature des rois d'Espagne : « MOI, LE ROI. »

(Celio rentre.)

CELIO. — J'ai dit votre nom à don Tello, mon seigneur, et il m'a répondu que vous pouviez repartir; qu'à peine il pourrait lui-même s'appeler ainsi, et que, par les lois divines et humaines, il n'existait d'autre Moi que Dieu dans le ciel et le roi sur la terre.

LE ROI. — Eh bien, dites-lui que je suis un alcade de cour[1].

CELIO, *troublé*. — Je vais l'informer de ce nouveau titre.

LE ROI. — Prenez garde à ce que je dis.

(Celio sort.)

LE COMTE. — L'écuyer n'avait pas l'air rassuré.

DON ENRIQUE. — C'est à cause de ce titre d'alcade.

SANCHE, *au roi*. — Nuño est ici, et j'attends votre permission pour le faire entrer si vous le trouvez bon.

LE ROI. — Qu'il vienne, et qu'il soit témoin de tout ce qui va se passer. Après avoir eu sa part de l'offense, il est bien juste qu'il l'ait aussi de la réparation.

SCÈNE VII

Entrent NUNO, PÉLAGE, JUANA, *et les* PAYSANS; *tous demeurent hors de la barrière*.

SANCHE. — Approchez, Nuño, et regardez.

NUNO. — Je tremble de voir seulement la maison de cet audacieux. — Vous, pas un mot.

JUANA. — Pélage peut bien parler; il est fou.

PÉLAGE. — Vous allez voir ; je serai comme une statue.

NUNO. — Ne s'être fait accompagner que de deux hommes! Quel rare courage!

1. Magistrature attachée à la capitale. Le corps de ces magistrats formait, à l'époque de Lope, une section du Conseil de Castille.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DON TELLO *furieux*, FELICIANA, *gens de leur suite.*

FELICIANA. — Prenez garde, mon frère, contenez-vous, de grâce ; arrêtez !

TELLO. — Est-ce vous, monsieur, qui seriez par hasard l'alcade de Castille qui me cherche ?

LE ROI. — Qu'y a-t-il d'étrange ?

TELLO. — Votre audace, par Dieu ! si vous savez qui je suis ici.

LE ROI. — Quelle différence faites-vous entre l'homme qui vient au nom du roi et le roi lui-même ?

TELLO. — Fort grande, quand il s'agit de moi. D'ailleurs, où est votre verge ?

LE ROI. — Elle est encore dans le fourreau ; mais elle en sortira bientôt, et vous verrez ce qui arrivera.

TELLO. — Dans le fourreau ! Ah ! c'est joli ! — Vous devez ne pas me connaître. Personne au monde n'oserait m'arrêter, à moins d'être le roi.

LE ROI. — Eh bien, je suis le roi, misérable.

FELICIANA. — Saint Dominique de Silos[1] !

TELLO. — Quoi ! sire, le roi de Castille s'abaisser ainsi !... vous, sire ! vous, en personne. Daignez me pardonner.

LE ROI. — Qu'on le désarme. Par la couronne que Dieu m'a donnée, je vous ferai respecter, insolent, les lettres du roi.

FELICIANA. — Daignez, sire, modérer votre rigueur.

LE ROI. — Prière inutile. — Qu'on amène sur-le-champ la femme de ce pauvre laboureur.

TELLO. — Elle ne l'était pas encore, sire.

LE ROI. — Il suffit qu'elle l'ait voulu ; et d'ailleurs ne voyez-vous pas son père qui a imploré ma justice ?

1. Né à Najera, en Basse-Navarre, vers l'an 1000, et célèbre par ses miracles. Le magnifique cloître bénédictin de ce nom est à quelque distance de Lerma.

TELLO. — J'ai offensé Dieu et le roi. L'heure de mon juste supplice est arrivée.

(Entre Elvire, les cheveux épars.)

ELVIRE. — Alphonse, noble roi de l'Espagne, j'ai recueilli ton nom parmi mes gémissements, et aussitôt j'ai quitté ma prison pour demander justice à ta royale clémence. — Je suis fille de Nuño d'Aybar, dont les vertus sont bien connues dans ce pays. J'étais aimée de Sanche de Roelas; il en parla à mon père qui consentit à notre union. Sanche, comme serviteur de don Tello de Neyra, lui demanda son agrément. Don Tello vint à la fête; ma vue lui inspira de coupables désirs. Il diffère perfidement mon mariage, vient m'enlever à main armée pendant la nuit, et me fait porter dans sa maison; là, par de séduisantes promesses, il essaye, mais en vain, d'ébranler ma chaste fermeté. Plus tard, il m'a fait conduire dans un bois voisin d'un de ses domaines. L'épaisseur du feuillage qui me dérobait au soleil a pu entendre mes tristes plaintes. Mes cheveux dont les lambeaux sont restés attachés aux bruyères, peuvent attester ma résistance; mes yeux peuvent dire les pleurs que j'ai versés, et dont un rocher eût été attendri. Je vivrai dans les larmes, car celle qui n'a plus d'honneur, ne peut plus avoir de joie. Le seul bonheur qui me soit resté, c'est de pouvoir demander justice et punition de ces crimes AU MEILLEUR ALCADE, AU ROI. Cette justice, Alphonse, je la réclame à vos pieds sur lesquels j'ose à peine imprimer mes lèvres indignes. Ainsi, puissent vos descendants délivrer par leurs victoires les provinces qui portent le joug orgueilleux du More; et si ma faible voix ne peut dignement célébrer votre justice, que l'histoire et la renommée en rendent la mémoire éternelle[1] !

LE ROI. — Je gémis d'être arrivé trop tard. J'aurais voulu qu'il fût assez tôt pour satisfaire aux justes plaintes de Sanche et de Nuño, mais je suis encore à temps de venger la justice, en faisant tomber la tête de don Tello. Qu'on fasse venir le bourreau.

1. La plainte d'Elvire est écrite en vers de six syllabes, du mode d'*endechas*, qui est consacré à la poésie élégiaque.

FELICIANA. — Sire, que votre clémence royale prenne pitié de mon frère.

LE ROI. — N'eût-il pas commis cet attentat, le mépris qu'il a fait d'une lettre signée de ma main et portant ma signature n'est-il pas un crime suffisant? — Aujourd'hui, don Tello, j'écraserai à mes pieds ton orgueil.

TELLO. — S'il y avait une peine plus grave que la mort qui m'attend, je confesserais, sire, que je l'ai méritée.

LE COMTE. — Sire, vous avez été élevé dans ce pays; que ce souvenir émeuve votre pitié.

FELICIANA. — Sire, au nom du comte don Pedro, faites grâce de la vie à Tello.

LE ROI. — Le comte de Castro mérite que je le regarde comme un père, mais le comte de Castro sait que son devoir l'oblige à respecter ma justice, sans qu'il ait rien à répliquer.

LE COMTE. — La pitié est aussi une vertu.

LE ROI. — La véritable pitié ne saurait consister dans l'abandon de la justice. Aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes, celui-là est traître et déloyal qui ne respecte pas son roi et le brave en son absence. — Tello, donne à Elvire la main d'époux, et après qu'on t'aura tranché la tête, elle pourra épouser Sanche; sa dot sera la moitié de ton bien. Et vous, Feliciana, vous serez dame de la reine, en attendant que je vous trouve un époux digne de votre noblesse.

NUNO. — Je suis tout tremblant.

PÉLAGE. — C'est un fier roi.

SANCHE, *au public*. — Ainsi finit la comédie : le MEILLEUR ALCADE EST LE ROI. La chronique d'Espagne dans sa quatrième partie, nous raconte le fait comme véritable.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

AMOUR

ET

HONNEUR

NOTICE

SUR

AMOUR ET HONNEUR

Le sujet de la pièce qui suit est tiré d'une vieille romance qui passe avec raison pour l'un des plus beaux chants de la muse espagnole : *la romance du comte Alarcos et de l'infante Solise.* C'est un récit de tout point fabuleux, remarquable surtout par la naïveté du langage, l'énergie de la pensée ; mais il est si dramatique, qu'on le retrouve également sous la forme de chant populaire en catalan : *El conde Floris*, et en portugais : *O conde Yanno.* En voici le sujet en peu de mots :

Le comte Alarcos a donné sa foi à l'infante, et quelque temps après, oubliant ses vœux, il épouse une autre femme. L'infante est désolée ; elle est seule, mais pour ne pas compromettre son honneur, elle garde dans son cœur le motif de son chagrin. Son père, la voyant désespérée, exige d'elle la confidence de sa douleur. L'infante, vaincue à la fin, raconte au roi l'outrage qu'elle a reçu, l'infidélité du comte Alarcos. « Si tout cela est vérité, dit le roi, c'en est fait de ton honneur ; » et le père, malgré la tendresse qu'il a pour sa fille, lui fait entendre qu'on ne survit pas à l'honneur. Or il n'y a pas moyen de le sauver, car le comte infidèle est marié. L'infante connaît un moyen qui, malgré l'impossibilité apparente, peut lui rendre l'honneur : c'est que le comte tue sa femme, afin d'être libre de remplir après sa promesse. Une loi antique permet au roi d'ordonner à un vassal infidèle de tuer la femme qu'il a épousée au mépris de la foi donnée à une autre. Le roi mande le comte et lui impose, s'il est réellement coupable, la condition de mort. Le comte avoue sa faute, défend la vie de sa femme, supplie et pleure, mais le vieux roi est inflexible et ne laisse partir le comte qu'après que celui-ci lui a donné sa parole de chevalier en gage de son obéissance à la terrible loi. Le comte part en grande tristesse ; la ballade chante ses lamentations dans ce funèbre voyage. Il arrive et ne répond que par des larmes, par un visage où se peint le désespoir, à

la douce joie de sa jeune épouse. Elle remarque qu'il a pleuré. Les deux époux se mettent à table pour souper : le comte ne mange ni ne parle, et, pour échapper aux questions inquiètes de sa femme, il baisse la tête et feint de dormir; mais sous ses paupières closes on voit de grosses larmes tomber. Le comte veut aller dormir; il empêche les enfants d'entrer dans sa chambre, comme ils avaient coutume; le plus jeune, petit à la mamelle, est apporté malgré le père. Le comte ferme la porte, ce qu'il ne faisait jamais. Alors commence un drame épouvantable, dont l'horreur est voilée à force de pathétique, et que nous renonçons à reproduire. On remarque dans ce morceau des sentiments et des paroles semblables à ceux que Racine a prêtés à la veuve d'Hector, et que la malheureuse comtesse, à son heure dernière, exprime avec toute la grâce naïve de l'antique poésie. Elle s'agenouille, fait sa prière comme Desdémone, et, pour grâce suprême, elle demande d'allaiter encore une fois son petit enfant. Il têtera pour congé, *mammará por despedida*, dit-elle. Elle pardonne à son époux, et somme le roi et l'infante, cause de sa mort, à comparaître avant trente jours devant la justice de Dieu.

Assurément ce sujet est dramatique. Cependant il était impossible de le transporter au théâtre tel que le donnait la romance. Le dénoûment était inadmissible : le spectacle d'une femme innocente étranglée par un époux qui l'aime, était trop odieusement tragique pour être supporté, surtout par un public espagnol. Il fallait donc, tout en conservant les motifs d'émotion du sujet, en changer l'horrible dénoûment. C'est ce qu'a fait Lope, autant du moins que la chose était possible.

La pièce, intitulée la *Fuerza lastimosa*, est en trois journées, comme toutes les pièces du temps. La première journée est tout entière de Lope, et elle a pour but de préparer les événements du drame, de motiver l'action.

Deux seigneurs, un duc et un comte, aiment la fille du roi d'Irlande. Le comte est préféré, et il obtient, dans une partie de chasse, un rendez-vous d'amour. Le duc a entendu donner ce rendez-vous, qui est pour la nuit prochaine, dans l'appartement de la princesse, et il a résolu de prendre pour lui la faveur accordée à un autre. Il fait arrêter le comte à l'entrée de la nuit et se substitue à lui. La princesse ignore la tromperie, et le lendemain elle parle au comte avec l'abandon d'une femme qui a tout donné. Le comte ne comprend rien aux paroles de l'infante; il soutient n'avoir pas été au rendez-vous.

L'infante entre en grande colère, et le comte indigné s'enfuit de la cour et se réfugie en Espagne.

La seconde journée est remplie d'admirables beautés. L'infante délaissée est en proie à une sombre mélancolie qui ne cesse momentanément que pour des accès de délire. Nous la voyons après huit ans dans un magnifique jardin, avec son père qui s'empresse auprès d'elle. Le vieillard, qui ne comprend rien au mal de sa fille, l'entoure des plus doux soins, de la tendresse la plus caressante. On essaye de la distraire, on chante, mais rien n'a le pouvoir de la réjouir. Les musiciens chantent une ballade qui fait allusion aux infortunes de la princesse. Alors l'infante entre dans une violente fureur : elle parle d'honneur perdu, de trahison, de vengeance; elle crie comme si elle recevait une subite blessure; elle est en délire, elle est folle!

Le comte Henri revient en Irlande. Il croit qu'on a oublié le passé comme il l'a oublié lui-même. Il revient avec sa femme et ses trois enfants. Il paraît devant le roi, qui l'accueille avec plaisir et le présente à l'infante. Celle-ci déguise ses sentiments, parle affectueusement au comte et demande à voir sa femme. Elle remarque la tendresse que les époux ont l'un pour l'autre, et, ne pouvant plus se contenir, elle tombe dans un accès de fureur. Alors elle veut raconter tout à son père, mais la honte l'empêche de parler : elle écrit sa confidence et s'enfuit. Le père comprend tout; son caractère éprouve une révolution subite : ce n'est plus un père inquiet, c'est un homme outragé, impitoyable, un homme qui déploiera la plus terrible énergie pour se venger et punir.

Le roi mande le comte en sa présence et le consulte sur une lettre qu'il dit avoir reçue d'un roi son allié. Le roi d'Albanie lui annonce que sa fille a été séduite par un jeune seigneur, qui, après lui avoir promis sa foi, en a épousé une autre. Il demande ce qu'il faut faire. Le comte Henri, loin de penser que c'est son propre arrêt qu'il va prononcer, est d'avis que l'on force l'infidèle à remplir sa promesse en faisant à l'honneur de l'infante le sacrifice de sa femme. A peine a-t-il achevé de donner son funeste conseil, que le roi lui montre la lettre de sa fille. Le comte crie à la trahison, proteste de son innocence, mais en vain : le père inflexible exige l'accomplissement de la loi fatale. La pièce reproduit ici, avec des détails nouveaux et pathétiques tels que l'heureux génie de Lope pouvait les inventer, ce qui est si naïvement raconté dans la romance. Nous assistons aux combats intérieurs de l'époux, forcé par une impitoyable loi à devenir le bourreau de sa

femme, à la scène où la comtesse reçoit la confidence de son malheur. La seule différence qu'il y ait ici, c'est que le poëte a changé le caractère de la comtesse : il en fait une femme héroïque qui reçoit avec une résignation sublime l'arrêt de sa mort. Mais, comme on doit le penser, la comtesse ne meurt pas. Henri n'a pas le courage d'accomplir sa promesse : il charge un ami dévoué, seul confident de son malheur, de l'exposer dans une barque et de l'abandonner aux flots de la mer.

Henri croit à la mort de sa femme et tombe dans un profond désespoir. L'infante vengée n'a plus d'amour pour le comte ; elle refuse d'accepter pour époux cet homme souillé d'un meurtre. Mais le père exige que l'honneur de sa fille soit réparé à tout prix. Fût-il un supplice, cet épouvantable mariage aura lieu. Il n'est différé que par la maladie du comte. Cet homme, que l'on a vu jusqu'ici faible jusqu'à la lâcheté, sans noblesse de cœur, sans dignité, prend dans la circonstance où il se trouve un caractère nouveau d'une rare énergie. L'excès du malheur a grandi cet homme ; la fièvre, à défaut de cœur, lui a donné de l'audace. Il proclame son innocence devant le roi et sa fille ; il les épouvante en leur affirmant qu'ils lui ont fait commettre une horrible injustice. « On dit que j'ai trompé l'infante, s'écrie-t-il dans son angoisse, et ceux qui le disent ont menti ! » Le comte devient alors l'instrument qui châtie le roi et sa fille de leurs passions aveugles et de l'abus qu'ils ont fait de leur puissance. C'est le côté éminemment moral de la pièce.

Le dénoûment est heureux pour tous les personnages intéressés. La comtesse, sauvée par des pêcheurs, a été recueillie dans le château du duc Octave, celui dont le crime a causé tous les malheurs du comte. La vérité se découvre, et, comme par bonheur le duc n'est pas marié, l'honneur de l'infante peut être réparé. Elle devient la femme de celui qui l'a trompée autrefois, et elle s'y résout de très-bon cœur. Le comte et la comtesse se retrouvent plus aimants et plus heureux après l'épreuve qu'ils ont eue à subir.

Cette pièce peut nous donner un exemple des dénoûments les plus ordinaires des *comédies* espagnoles. Il est rare que personnages et spectateurs ne s'en aillent pas contents à la fin de la pièce, dût le poëte changer pour cela, comme il l'a fait ici, les traditions qui lui ont fourni le sujet de sa comédie[1].

1. Cette analyse a été recueillie au cours professé à la Sorbonne, en 1839, par M. Fauriel.

AMOUR ET HONNEUR[1]

PERSONNAGES

L'INFANTE DYONISE.
LE COMTE HENRI.
LE DUC OCTAVE.
LE ROI D'IRLANDE.
BÉLARD, HORTENSIUS, } pages du comte Henri.
CLÉNARD, secrétaire du roi.
CÉLINDE, dame de l'Infante.
LE MARQUIS FABIUS.
ISABELLE, femme du comte Henri.
DON JUAN, son fils.
DEUX AUTRES PETITS ENFANTS.
POLYBE, TÉRÉE, } gens du duc Octave.
LE COMTE DE BARCELONE.
LUCINDE, PHÉNICE, } soldats espagnols.
LE CAPITAINE CARLOS.

PAYSANS, PÊCHEURS, MUSICIENS, DAMES.

La scène est en Irlande.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCENE I

Une forêt.

L'INFANTE DYONISE *en habit de chasse, un épieu à la main.*

DYONISE. — Cerf timide, arrête un moment ta course, attentif à mes ennuis. Crois-tu que ma pensée te suive dans ces étroits sentiers que tu parcours, pareil au vent? Oh! quelle est ton erreur! Repose-toi au bord de ce ruisseau, pour y baigner tes pieds et ta ramure. Heureux dans ton malheur, tu as atteint le but aimé de ces eaux calmes et pures. Hélas! un cœur affligé ne connaît pas si aisément le bonheur.

1. Dans le texte la *Fuerza lastimosa*, proprement *la Nécessité déplorable*, titre qui serait bien vague en français.

(Entre Henri.)

HENRI. — Arbres touffus, lierre qui tapisses leur tronc et serpentes autour de leurs rameaux, fontaines, qui sans cesser de couler paraissez immobiles, ombrages ténébreux remplis d'une secrète horreur, et vous, montagnes hérissées de rochers favorables à la rêverie, vous voyez un homme qui serait heureux, s'il n'était assailli de mille doutes. Quelle sera la fin de cette carrière aventureuse où m'a lancé mon étoile? Pareil à Tantale, je poursuis un bonheur qui vainement se présente à mes lèvres; il m'est défendu de le saisir.

DYONISE. — Vous, Henri!

HENRI. — Ah! madame, je sais maintenant pourquoi cette belle fontaine semble vouloir quitter ses bords, pourquoi la rose jalouse déploie ses plus vives couleurs, pourquoi le vent donne la musique à la montagne, en se jouant parmi le feuillage, pourquoi le soleil levant dore le sommet verdoyant des coteaux, pourquoi ce lierre, emblème de ma tendresse, s'unit si étroitement à l'ormeau : les montagnes et les fontaines, les roses et les ormeaux, les ruisseaux et le lierre, les collines, les prés et les fleurs charmantes, se réjouissent à l'éclat bienfaisant de vos yeux.

DYONISE. — Ces vastes solitudes m'invitent à te révéler le fond de mon âme.

HENRI. — Ma foi t'oblige à faire plus encore, si tu crois à mon amour. Ne songe pas à ta naissance; détourne tes regards de mon humilité, tu en sentiras moins la distance qui nous sépare. Qui occupe les sommets ne doit pas regarder la terre. Le véritable caractère de l'amour est de supprimer les rangs. Il tient dans sa main céleste une balance où toutes les âmes pèsent le même poids.

DYONISE. — Comte, si l'excès de votre humilité vous éloigne de moi, je rétablirai l'équilibre, en pensant qu'il n'y a rien de vrai dans votre amour. Jamais je n'ai cru que vous fussiez au-dessous de moi : osez croire vous-même que je ne suis pas plus que vous.

HENRI. — Esprit divin! comme elle a su élever mes vœux secrets à la hauteur de son amour! Son grand cœur anime ma timide audace.

DYONISE. — Laissons là ma divinité. Que les grandeurs s'humanisent; parlons à cœur ouvert, et, s'il est possible, de deux volontés ne faisons plus qu'une âme.

(Entre Octave.)

OCTAVE. — Qui jamais a vu le chasseur fuir devant la bête qu'il chasse, comme on se dérobe sur la place à la poursuite du taureau? Et je n'ose perdre la trace de celle qui menace ma vie! Quel est donc ce mystérieux avantage d'une femme sur un homme? Est-ce la force de son nom? Est-ce l'effet de sa valeur réelle? — Mais, c'est elle, c'est ma belle ennemie! Amour, laisse-moi lui parler encore une fois. Non, le comte Henri est avec elle...

HENRI, *bas, à l'infante.* — Tu m'en donnes ta parole.

DYONISE. — Je te la donne.

OCTAVE, *à part.* — Parole donnée! c'est le moment d'écouter, en se tenant plus à l'écart.

DYONISE. — Puis-je accorder davantage?

HENRI. — Non, je l'avoue.

DYONISE. — Je le répète, je suis ta femme.

OCTAVE. — Sa femme! L'infante! Est-il, dieux! possible?

HENRI. — Cher amour, après une telle faveur, se taire est répondre. Que mon silence dise donc ce que je tais. Mais, sans la volonté du roi, tu sais que ma poursuite est vaine et que je m'expose aux plus justes châtiments. Que faire? A quoi se résoudre?

DYONISE. — Je refuserai de me marier. Mon père est très-avancé en âge.

HENRI. — Oui, mais où est la patience capable d'attendre jusqu'à sa mort? Comment contenir ma passion? S'il n'est accordé quelque gage à mon amour, je doute qu'il ait la force d'attendre.

OCTAVE, *à part.* — Cet amour court la poste; ma mort en sera le premier relai.

DYONISE. — Ce temps peut être long; mais il est permis d'écrire. Un baiser, plus l'espérance, tout cela ne peut-il...

HENRI. — Bon pour le baiser; ne parlons pas de billets. L'amour sur le papier ne suffit pas pour fournir une si longue traite, pour passer les nuits au serein. Le billet le

plus tendre se réduit à des paroles. Vienne l'oubli; si l'on veut plaider, ce billet si doux est une lettre de change qui n'est passée à l'ordre de personne.

DYONISE. — Explique-toi franchement.

HENRI. — Je crains ta colère et mon châtiment.

DYONISE. — Eh bien! demain tu viendras par la terrasse du palais. Je te recevrai dans mon appartement.

HENRI. — Tu ne saurais accorder plus, ni moi demander davantage. Que je baise ta main...

OCTAVE, *à part.* — Que me reste-t-il à entendre? C'est l'arrêt de ma mort.

DYONISE. — Quels obstacles n'aplanit l'amour?

HENRI. — Comment avoir la patience d'attendre jusqu'à demain?

DYONISE. — Quoi! tu n'es pas encore content?

HENRI. — Voulant faire un bon marché, je chicane sur la durée de mon supplice. En amour, les espérances deviennent des siècles.

DYONISE. — Quoi! l'espérance est un supplice?

HENRI. — Oui, tant qu'on ne jouit pas du bonheur, et supplice d'autant plus douloureux que ce bonheur doit être plus grand.

DYONISE. — Tu n'as à attendre que d'ici à demain pour être heureux. C'est montrer peu de confiance.

HENRI. — Du soir au lendemain, Troie fut réduite en cendres, Rome perdit toute sa gloire, les vents détruisirent la plus grande, la plus belle armée navale qu'on eût jamais vue[1]; du soir au lendemain, le riche devient pauvre, le favori est disgracié, les plus grands se trouvent petits, la mer inonde ses rivages ou se retire dans ses limites, le ciel est tour à tour serein ou couvert de nuages; l'herbe des champs perd sa fraîcheur, l'oiseau captif s'envole; aujourd'hui l'amandier est chargé de fleurs, demain la gelée a tout brûlé. Un jour a vu s'abaisser de hautes montagnes,

1. Allusion à l'*Invincible Armada* que Philippe II dirigeait contre l'Angleterre, et qui fut dispersée et détruite par un coup de vent, sur les côtes de Flandre, en 1588. Lope fit partie de l'expédition, et fut embarqué à Cadix sur le *San-Juan*.

et un souverain tomber dans les fers. Entre la coupe et les lèvres, dit le sage, il peut survenir un accident.

OCTAVE, *à part*. — Si l'infante a de l'esprit, elle doit détester l'insistance du comte. Que je serais plus discret si un tel bien m'était promis!

DYONISE. — Pour que tu sois satisfait, il me faut, je le vois, retourner à la ville.

HENRI. — Enfin je vois que tu m'aimes... Cette forêt serait propice; mais toutes les reines n'ont pas comme Didon un orage et une grotte à leur disposition[1].

OCTAVE, *à part*. — La passion aveugle les emporte; je veux troubler leur joie, et calmer mes propres transports. (*Haut*.) Avez-vous vu passer le sanglier, noble Dyonise, car peut-être êtes-vous là depuis quelque temps?

DYONISE, *à demi-voix*. — Diantre soit de l'importun!

HENRI, *de même*. — Je soupçonne sa jalousie.

OCTAVE. — Il avait la bouche écumante, et semblait se diriger vers cette fontaine.

HENRI. — Apparemment pour s'y laver. (*A l'infante*.) Éloignons-nous, chère amie.

DYONISE. — Octave, voyez à retrouver mes gens.

(Ils sortent.)

OCTAVE. — Ah! c'est la mort qu'il faut que je cherche; heureux si je la trouve!... Légère, elle s'éloigne. Pourquoi résister et me taire? Meure le comte Henri!... qu'il meure! Je dirai tout au roi. Mais non... Dans un malheur pareil, si l'esprit peut offrir quelques ressources, quel secours ne trouverai-je pas dans le mien! Cette femme m'appartiendra. — Que dis-tu? — Je dis que je la posséderai. — Qui t'aidera?—L'amour.—C'est un dieu; il pourra t'aider. — Sera-t-elle à moi? — Peut-être : mais comment feras-tu? — Ce soir, j'irai à la terrasse du palais, j'arriverai le premier; l'amour fera le reste. — Arbres à la haute ramure, que le printemps a revêtus d'une verte livrée, montagnes dont le front se cache dans les nuages, prés émaillés de fleurs qui exhalent mille parfums odorants, ruisseaux qui serpentez dans ces prairies, animaux cachés dans vos

1. Voy. *Énéide*, livre IV, v. 165.

antres, oiseaux qui gazouillez dans le feuillage, dont on entend les chants harmonieux ou les voix sauvages, souriez, bien que le sentiment ne soit pas dans votre nature, en voyant un homme dire et penser qu'il sera l'heureux possesseur d'une femme qu'Octave aussi désire. — Mais, c'est peu de me vanter, si mon bonheur est à ce prix. Vouloir ici, c'est pouvoir, et je réussirai ou je me perdrai moi-même[1].

(Il s'éloigne un peu.)

SCÈNE II

LE ROI *en habit de chasse*, DEUX PAYSANS, *ensuite* OCTAVE.

LE ROI. — Personne n'a vu l'infante?

PREMIER PAYSAN. — Vrai Dieu, notre sire, elle s'éloigne d'ici, et court plus que le vent.

LE ROI. — Faites rassembler ma suite. Il est temps de retourner à la ville.

DEUXIÈME PAYSAN. — J'entends du bruit dans ce bosquet... — Non, c'est une fontaine. Nous allons chercher ailleurs. Que votre grâce s'asseye en attendant sur ce rocher que tapisse le lierre de ses grappes et de son feuillage.

LE ROI. — Dites que j'attends ici.

(Ils sortent.)

OCTAVE, *se montrant*. — Votre Altesse doit être fatiguée.

LE ROI. — Eh! c'est vous, duc?

OCTAVE. — Quand, dans votre verte jeunesse, vous parcouriez ces montagnes, vous auriez devancé le plus agile léopard.

LE ROI. — Notre vie, cher Octave, passe comme le soleil, père de l'ombre. Jeunesse, vieillesse, sont des noms différents qui s'appliquent à la même infirmité. Comment as-tu fait pour t'égarer ainsi?

OCTAVE. — C'est vous seul que je cherche depuis ce ma-

1. Passion toute méridionale : rien de la mélancolie rêveuse d'Hamlet près d'Ophélie, de la sentimentalité froide d'Hermann pour Dorothée, de Max pour Thecla. Autre race, autre génie, autre poésie.

tin, et plût à Dieu que je n'eusse rencontré que vous dans la montagne.

LE ROI. — Que veux-tu dire?

OCTAVE. — Le voici, mais donnez-moi votre parole royale de me garder...

LE ROI. — Quoi?

OCTAVE. — Un secret.

LE ROI. — Un secret?

OCTAVE. — Oui, sire.

LE ROI. — Quel est-il?

OCTAVE. — J'en dissimule une partie... Il faut ce soir faire arrêter quelqu'un.

LE ROI. — Qui donc?

OCTAVE. — Le comte Henri.

LE ROI. — Tu dis?

OCTAVE. — Oui, le comte.

LE ROI. — Je croyais avoir mal entendu.

OCTAVE. — Non; mais vous n'en saurez le motif que demain.

LE ROI. — Dans quel but le faire arrêter sans savoir le motif?

OCTAVE. — C'est là le secret.

LE ROI. — Je saurai le garder.

OCTAVE. — Il n'y a pas loin d'ici à demain; si vous saviez le motif ce soir, mon espérance serait trompée. Montrez dans une circonstance si grave la patiente maturité de la vieillesse, et songez que s'il y a plus d'une personne qui soit instruite de cette arrestation, votre vie et votre honneur peuvent être compromis?

LE ROI. — Étranges rêveries! — Que prépare donc le comte?

OCTAVE. — Sire, vous le saurez demain matin.

LE ROI. — Il faut qu'une seule personne soit chargée de l'arrêter?

OCTAVE. — Oui, sire; faites-la venir, et donnez-lui vos ordres.

LE ROI. — Et qui sera cette personne?

OCTAVE. — Votre capitaine des gardes, le marquis Fabius; il est homme de cœur.

LE ROI. — Je voudrais qu'il fût nuit. Cette arrestation va faire du bruit.

OCTAVE. — Votre vie est compromise?

LE ROI. — Et la chose dépend du secret?

OCTAVE. — Oui, sire.

LE ROI. — Eh bien, allons.

OCTAVE. — Votre Altesse paraît triste.

LE ROI. — Je nage en plein dans la mer du doute; mais enfin, puisqu'il le faut, je montrerai de la fermeté[1].

OCTAVE. — Montrez un front plus serein.

LE ROI. — Traître! le comte Henri!... Cela paraît impossible. — Ferai-je part de cette arrestation à ma fille?

OCTAVE. — Jamais! ce serait faire échouer mon plan.

LE ROI. — Tout ceci est si confus, que c'est l'obscurité même.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

La maison du comte Henri.

Entrent **BÉLARD** *et* **HORTENSIUS.**

BÉLARD. — On dit que la princesse est revenue dans son carrosse[2] à toute bride...

HORTENSIUS. — Elle est vaillante.

BÉLARD. — C'est une jolie fille des pieds à la tête. L'autre matin, je la suivis à la montagne : un épieu à la main, elle était belle comme Diane. Je demandai à Dieu, entre autres bénédictions, de lui donner un mari bien fait, vaillant et brave en actions comme en paroles, plus heureux qu'Alexandre, plus riche que Midas, et qu'il prolongeât sa vie au delà d'un siècle, en repos et en félicité.

HORTENSIUS. — Si le comte notre maître t'avait entendu, tu n'aurais pas achevé que déjà tu aurais reçu de lui quelque cadeau de sa façon.

1. Le roi est un peu Cassandre, et il n'y a guère plus de sérieux dans tout ceci que dans un *libretto* d'opéra. Attendons les beautés.

2. Le lecteur relève de lui-même l'anachronisme. Plus bas, il sera question de mousquet et d'artillerie.

BÉLARD. — Que m'aurait-il donné? Un habit?

HORTENSIUS. — Il t'aurait habillé de vert, et des pieds à la tête.

BÉLARD. — Tu me fais pitié. — Voyons, penserait-il par hasard qu'elle va l'épouser?

HORTENSIUS. — Je ne sais s'il le pense, mais je suis sûr qu'il y travaille.

BÉLARD. — Hortensius, les hautes aspirations sont honorables; mais, trop hautes, elles deviennent criminelles, et l'on risque de se nourrir de vent. Que le comte l'aime, certains signes me le font croire; qu'il lui plaise, c'est évident par les faveurs qu'il en reçoit; mais qu'une occasion de la marier se présente, le comte en sera pour son mal d'amour. — Mais, le voici lui-même; attends.

(Entre le comte Henri.)

HENRI. — Quel jour ennuyeux et pesant! Est-ce que le soleil ne marcherait plus? Ah! si par un prodige il s'arrêta jadis, si même il revint sur ses pas, je voudrais aujourd'hui avoir le pouvoir de hâter sa course. Amour, on dit que tu habites la troisième sphère[1]; il n'y a pas loin de là à la quatrième. Prie le soleil de hâter sa course, d'aller au plus vite cacher son front doré dans le sein de l'Océan. Qu'il se souvienne du temps où il poursuivait Daphné : la fin du jour me verra, moi aussi, cueillir des lauriers, mais différents. (*Apercevant Bélard et Hortensius.*) Ah! vous voilà!

HORTENSIUS. — Nous attendons, seigneur.

HENRI. — Vous pouvez me donner une autre chaussure, et préparer ce que nous portons d'ordinaire... pour garantir la poitrine, s'entend.

BÉLARD. — Il est toujours bon de prendre ses précautions.

HORTENSIUS. — Moi, je porte toujours des ailes, pour le cas où le passage serait étroit.

HENRI. — Tu parles de gala?

HORTENSIUS. — Oui, monsieur. (*A part.*) Je dis *alas;* il entend *galas.*

1. Celle de Vénus, dans l'opinion du moyen âge. La quatrième sphère était celle du Soleil. Voy. le *Paradis* de Dante.

HENRI. — Le noir ne vaut rien pour la nuit. Je veux une étoffe de couleur.

BÉLARD. — Velours noir, or et argent, cela fait très-bien.

HENRI. — Non, c'est de mauvais augure, le velours fût-il couvert d'un trésor. Je veux un vêtement de couleur : c'est le jour où tout doit briller en nous jusqu'au fond de l'âme.

BÉLARD, *à part*. — Voilà qui va bien. (*Haut.*) Nous sommes donc en faveur aujourd'hui?

HENRI. — Mes amis, je grille d'envie de vous conter mon bonheur; mais il est si grand que je n'ose.

BÉLARD. — C'est peut-être que la princesse a été sensible à tes soupirs. Elle aura reçu un coup qui lui a fêlé la cervelle.

HENRI. — Je ne veux rien confier à cet imbécile. Viens çà, je t'en prie, Hortensius; toi seul vas connaître ma félicité.

HORTENSIUS. — Ne vas-tu pas me dire aussi qu'elle est folle de toi? Je veux parier qu'elle t'a vu, si elle a jeté sur toi les yeux, et qu'elle t'aura dit oui, à moins qu'elle n'ait dit non. — Combien y a-t-il qu'elle t'est apparue... de loin?

HENRI. — Que la malepeste t'étouffe! M'assommer ainsi!... Viens, écoute, Bélard.

BÉLARD. — Vous expliquerez-vous enfin? Vous avez l'air d'un fou?

HENRI, *à lui-même*. — Jésus! l'infante! Jésus!

BÉLARD. — Le signe de la croix maintenant?...

HENRI. — La joie me rend fou.

BÉLARD. — Fou? oui, mais bon chrétien. Tu fais des signes de croix.

HENRI. — Pas possible de celer le bonheur qui m'attend. Allons!...

(Il est tout absorbé et fait de grands gestes.)

BÉLARD. — En garde, Hortensius.

HORTENSIUS. — Pourquoi?

BÉLARD. — J'ai cru qu'il portait une botte.

HENRI, *à part*. — J'allais me trahir! — O bonheur souverain, parfaite allégresse! et qu'on a raison de dire que, dans le chagrin plus que dans la joie, il est facile de com-

mander au silence! (*Haut.*) Amis, mon bonheur va obtenir la fin tant désirée.

BÉLARD. — Ah! voyons!

HORTENSIUS. — Voyons!

BÉLARD. — Il s'arrête rêveur, et se tait.

HORTENSIUS. — Hé, monsieur!

HENRI. — Que voulez-vous?

BÉLARD. — Ne direz-vous pas?

HENRI. — Jamais! J'ai songé que vous pourriez me trahir; la crainte a retenu les paroles qui volaient à ma langue. — Arrière, traîtres, ou mon épée!...

HORTENSIUS. — Il est tout à fait fou.

BÉLARD. — D'où vient cette colère?

HENRI. — O lune, tarde à paraître, et vous, cieux amis, n'étendez pas votre pavillon d'étoiles. Nous vous en fournirons un plus beau. Vous allez voir briller les yeux de cet ange céleste.

HORTENSIUS. — Nous aurions gagné aux dédains de la princesse.

(Entre Clénard.)

CLÉNARD. — Le comte est-il chez lui.

HENRI. — Me voici à votre service.

CLÉNARD. — Bonne nouvelle. Le roi vous demande.

HENRI. — Le roi? Que me veut-il?

CLÉNARD. — D'après son ordre exprès de me présenter moi-même, je suppose que Son Altesse veut vous accorder quelque grâce.

HENRI. — Je la mets à votre disposition. (*A Hortensius et Bélard.*) Vous, écoutez...

HORTENSIUS. — Qu'ordonnez-vous?

HENRI, *à part.* — Vous m'attendrez sous la terrasse du palais.

HORTENSIUS. — C'est dit.

BÉLARD. — Faut-il nous armer?

HENRI. — Oui, bien préparés, et que je n'aie pas besoin de vous chercher... Vous savez l'endroit... (*Haut à Clénard.*) Que me veut le roi, monsieur le secrétaire?

CLÉNARD. — Je pense qu'il a quelque grâce à vous accorder.

HENRI, *à part.* — Dieu veuille que ce ne soit pas tout le contraire!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Appartement de l'infante.

DYONISE, CÉLINDE.

DYONISE. — En matière d'amour, les conseils ennuient, les raisonnements fatiguent. J'aime, Célinde, avec passion, et cesse de te figurer que, par crainte de mon père, je puisse en venir à repousser le comte. Ma destinée est de servir Henri; Henri est mon maître. Tout ce que tu peux me dire est pareil au vent, à l'ombre, au nuage. Si mon choix est mauvais, je te prie de me le pardonner, en songeant que, comme l'amour est aveugle, aveugles sont ses effets.

CÉLINDE. — Madame, le comte est un noble seigneur; mais, de sa qualité à la vôtre, il y a plus de différence que du chêne au palmier. Si l'amour est aveugle, la raison ne doit pas l'être. L'obstination est mère du malheur. Quel bien peut-il vous succéder à recevoir le comte dans votre appartement?

DYONISE. — Un mari a le droit d'y entrer et d'en sortir.

CÉLINDE. — Un mari, sans doute; mais le comte ne l'est pas.

DYONISE. — Il le sera; et ce qui doit être est déjà la réalité.

CÉLINDE. — Votre Altesse est perdue...

DYONISE. — Dis plutôt gagnée, Célinde.

CÉLINDE. — Madame!...

DYONISE. — Sur ma parole, tu me fends la tête. Le comte doit entrer ici : tu resteras à la fenêtre jusqu'à ce qu'il arrive.

CÉLINDE. — Encore cette commission?

DYONISE. — Tu m'as entendue?...

CÉLINDE. — Oui, madame.

DYONISE. — Et moi, je vais prier le ciel de hâter la marche des heures, et de protéger la vie de celui de qui j'at-

tends le bonheur de la mienne. Prends bien garde qu'il n'y ait pas de lumière.

CÉLINDE. — J'y veillerai, madame.

DYONISE. — Songe que si le roi avait quelque soupçon, il pourrait m'en coûter la vie.

SCÈNE V

Appartement du palais.

LE ROI, LE MARQUIS FABIUS.

LE ROI. — Il n'y a pas d'autre motif, marquis, que celui que je viens de te dire. Je le fais arrêter sur la parole d'Octave.

FABIUS. — Comment? arrêter sans motif un homme jugé innocent, un homme du caractère du comte Henri.

LE ROI. — Marquis, il n'y a pas loin d'ici à demain matin.

FABIUS. — Sans doute; mais n'est-ce rien que de jeter en prison un homme de cette importance, et de l'y jeter de cette manière?

LE ROI. — Le secret diminue la gravité de l'affaire : il n'y a que quelques heures d'attente... Sois sûr que j'en souffre moi-même. Mais que faire? A quoi me résoudre, alors qu'Octave dit que la chose est indispensable, et surtout doit rester secrète?

FABIUS. — Il doit le savoir. Mais, vive Dieu! Henri s'est rendu coupable d'une offense envers vous comme je suis...

LE ROI. — Marquis, il est homme...

FABIUS. — Et homme d'honneur. Dieu veuille que quelque traître n'ait pas...

LE ROI. — Veux-tu que je pense que tu es son complice?

FABIUS. — Si Votre Altesse a commis une erreur, elle peut en commettre une seconde, et me faire arrêter aussi.

(Entre Clénard.)

CLÉNARD. — Sire, voici le comte.

FABIUS. — Et la loyauté en personne.

LE ROI, *à Clénard.* — J'ai déjà ordonné qu'il vînt me parler. — Qu'il n'entre personne.

(Clénard se retire. Henri paraît, et s'arrêtant à la porte :)

HENRI, *bas, à Clénard.* — Tout le monde s'empresse pour savoir la grâce que me fait le roi. (*Haut.*) Sire, me voici. Votre créature vient se mettre à vos ordres.

LE ROI, *au marquis Fabius.* — Marquis, je n'ai rien autre à te dire; fais ce que j'ai ordonné.

(Il sort.)

HENRI. — Comment, sire, c'est ainsi que vous vous éloignez de moi! Que signifie tout ceci? Je ne mérite pas de voir votre visage?

FABIUS. — Du calme.

HENRI. — Ah! vous voilà, Fabius? C'est vous que le roi charge de l'exécution de ses ordres?

FABIUS. — Voilà comme il récompense vos services. C'est l'usage ordinaire des cours.

HENRI. — Quelle récompense? Qu'est-ce donc? Qu'a-t-il ordonné? Pourquoi m'a-t-on fait appeler par Clénard! En quoi puis-je être utile au service du roi? Que me veut-il? Qu'avez-vous à me dire? Que signifie cet usage?

FABIUS. — Je ne sais rien de plus en ta disgrâce, sinon que de toute manière il est juste de se soumettre à la volonté des rois.

HENRI. — Moi, j'aurai manqué au service de Son Altesse?... Qu'est-ce à dire, Fabius?

FABIUS. — Mon ami, je l'ignore; j'ai promis au roi, sur ma tête, de garder le secret.

HENRI. — Mais tire-moi donc du doute; je m'y perds.

FABIUS. — Vous savez que je vous estime au delà de ce que je puis dire : il y a ici des cœurs qui ne sont pas tous généreux.

HENRI. — A présent, je vous comprends moins qu'au commencement. Je sais votre amitié pour moi, je connais votre caractère...

FABIUS. — Faut-il tout vous dire?

HENRI. — Oui, marquis; abrégeons les discours.

FABIUS. — Vous êtes un illustre chevalier; le mensonge ne saurait prévaloir. Donnez-moi seulement votre épée, et vous savez ce dont il s'agit.

HENRI. Mon épée, moi!

FABIUS. — Oui, comte, je vous en supplie.

HENRI. — Le roi est sage. Je ne la donnerais à nul autre que vous. Depuis que je suis votre ami, je l'ai constamment employée à votre service; vous le savez, et d'autres le savent aussi. Je vous la remets. (*Il lui donne son épée.*) On peut bien donner son épée à celui pour lequel on donnerait sa vie.

FABIUS. — Comte, vous ne la donnez point; vous ne rendez pas votre épée : vous la changez contre la mienne. (*Il lui présente son épée.*) Un homme tel que vous ne doit pas être désarmé quand on l'arrête. Je reçois votre épée, puisque vous êtes mon prisonnier, et je vous donne la mienne comme gage de la foi qui me lie à vous plus que jamais [1].

HENRI. — Allons où vous avez l'ordre de me conduire. Je vous retiens, et le roi attend.

FABIUS. — Ce que vous dites suffit pour faire voir qui vous êtes. Comment? Vous ne demandez pas même pourquoi je vous arrête? (*A part.*) Quelle grandeur!

HENRI. — Fabius, ce que vous venez de faire, ce n'est pas m'avoir arrêté, c'est m'avoir obligé. La reconnaissance m'enchaîne à vous; elle me suivra dans ma prison qui ne peut avoir de suite dangereuse. Quoique je dusse chercher à savoir pourquoi l'on m'arrête, il suffit que vous en ayez été chargé, pour que je n'y trouve pas d'injustice; outre cela, je ne suis pas fâché que le roi vous l'ait ordonné. Innocent aujourd'hui, demain, je pouvais être coupable; et comme celui qui a raison s'irrite moins dans la dispute, celui dont la conscience est pure supporte gaiement la prison. Marquis, je n'ai rien à répliquer : si le roi veut faire arrêter son sujet, sa volonté suffit. Il y a plus; je lui dois de la reconnaissance. Son Altesse me fait plus d'honneur en me remettant en vos mains, que la perte de ma liberté ne me fait de peine.

FABIUS. — Vous vous tirez de là comme je l'espérais de vous. Marchons.

1. Ces scènes chevaleresques, où se plaît le drame espagnol, ont toujours une grandeur pleine de noblesse.

HENRI, *à part.* — C'est l'envie qui m'a porté ce coup; elle a détruit tout mon bonheur.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Vue extérieure du palais.

HORTENSIUS, BÉLARD, *armés d'épées et de boucliers.*

BÉLARD. — Quel long sommeil!

HORTENSIUS. — Il se sera endormi.

BÉLARD. — Cela est impossible, — il était trop content; cela empêche de dormir.

HORTENSIUS. — Une joie qui tient éveillé!

BÉLARD. — Oui : la joie ôte le sommeil tout comme le chagrin.

HORTENSIUS. — N'a-t-il pas dit qu'il viendrait ici? Il n'est peut-être pas l'heure.

BÉLARD. — Plût à Dieu que déjà l'Aurore annonçât le lever du jour.

HORTENSIUS. — Tu supposes, d'après cela, qu'il ne viendra pas avant le poindre de l'aube?

BÉLARD. — Pas avant que la nuit n'ait tiré les rideaux du soleil.

HORTENSIUS. — Quels rideaux, imbécile? Prends-tu le ciel pour une boutique de barbier[1]?

BÉLARD. — Ne vois-tu pas que, parlant en vers, je fais des métaphores? Mais, tu n'entends rien à cela.

HORTENSIUS. — Je voudrais, n'en déplaise à la dame, faire le poëte dans mon lit, en cuvant mon vin. Quel métier de galères que d'être au service de ces amoureux tout confits en sucre et en miel! L'imbécile va venir dans ses plus beaux atours, baiser dans l'ombre avec transport les pierres de cette muraille; et, au plus beau moment, une duègne, avec le pas tranquille d'une bourrique, va nous répandre un certain vase, — ce qu'il prendra pour le signal.

1. Ces établissements, au lieu de portes, sont ordinairement fermés en Espagne par des rideaux, surtout en Andalousie. Le même usage existe dans le midi de la France, particulièrement à Arles.

Il recevra ce régal sur des flots de batiste et de dentelles, et nous le ramènerons au logis, parfumé des pieds à la tête.

BÉLARD. — De quoi ne font-ils des faveurs, ces pauvres insensés ? — Notre maître garde précieusement œillets, rubans, fleurs, plumes, pierres, mouchoirs, gants, pantoufles, cure-dents, peignes, épingles, petits couteaux, des choses enfin dont je rougis, et que je ne veux pas nommer, dans l'intérêt de son honneur.

HORTENSIUS. — L'amour, mon cher, a beaucoup de l'homme de boutique[1]. — Mais, chut ! Quelqu'un descend de là haut par une échelle.

BÉLARD. — Ah ! la nuit n'a pas été mauvaise ; les prétentions du comte ne sont plus une chimère. Je dois l'avouer : sa joie avait un motif.

(On voit Octave, embossé dans son manteau, qui descend par une échelle de cordes.)

HORTENSIUS. — Tiens l'échelle par en bas.

BÉLARD. — Descendez droit, seigneur.

OCTAVE. — Qui va là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? — Arrière ! ou je mets en morceaux le premier qui s'approche !

HORTENSIUS. — Embrasse-nous plutôt tous deux, et reçois nos félicitations. — La séance a été longue ; tu as presque attendu le jour.

OCTAVE. — Que personne n'approche, ni ne cherche à me connaître.

HORTENSIUS. — Que dis-tu ?

BÉLARD. — Je crois qu'il dort encore.

HORTENSIUS. — Faut-il nous retirer ?

OCTAVE. — Oui.

HORTENSIUS. — Ne nous avais-tu pas ordonné de garder ce balcon[2] ?

OCTAVE, *à part*. — Ce sont des gens du comte.

1. *Bohonero*, proprement *colporteur*, qui réunit une foule de menus objets dans sa balle.

2. Contre les indiscrets que l'on recevait à coups d'estocade. On gardait quelquefois une rue. Voilà pourquoi Hortensius et Bélard sont si bien armés.

BÉLARD. — Il est fou ou bien marié[1].

HORTENSIUS. — Que fait le mariage?

BÉLARD. — Changer de goût et de manières.

OCTAVE. — S'en ira-t-on, maugrebleu de moi!

(Il leur donne des coups de plat d'épée.)

BÉLARD. — Bizarre aventure!... Eh! tout doux, seigneur, nous vous laissons.

HORTENSIUS. — Partons, Bélard. — Nous voilà bien payés d'avoir veillé pour lui toute la nuit.

OCTAVE. — A quel homme est-il jamais arrivé de posséder, sous le nom tutélaire de mari, une beauté fière et dédaigneuse, en se mettant à la place de celui qu'elle attendait? Ce qui se passe ici a l'air d'un roman. L'amant timide n'est jamais heureux. Le bonheur est le prix de l'audace.

Obscurité profonde, nuit froide et silencieuse, je te promets un beau lustre d'argent, en témoignage de ma reconnaissance.

Plus de jalousie. Mon amour va cesser de se plaindre. Nuit sombre, je te préfère au jour le plus beau; tu m'as vengé de la plus ingrate des belles[2].

SCÈNE VII

La chambre du roi.

LE ROI, FABIUS, CLÉNARD.

LE ROI. — Marquis, le jour naissait à peine, que j'ai été éveillé par ce billet du duc, lequel l'avait écrit hier au soir, en partant pour ses terres. Il me laisse dans une étrange confusion; j'ai plus de doute encore qu'au commencement, et je crains quelque chose de sinistre.

FABIUS. — Permettez-vous, sire, que je lise?

LE ROI. — Tiens.

1. C'est synonyme dans l'esprit de Lope; il a déjà comparé les souffrances des gens au service d'un amoureux à celles du *mal marié* (*mal casado*), qu'il fait venir immédiatement après celles des galères d'Alger.

2. Sonnet. Ces mesures lyriques sont en harmonie avec les émotions des personnages. — Nous sommes d'ailleurs si bien à l'Opéra, que cette situation a été transportée dans les *Mousquetaires de la reine*.

FABIUS, *lisant.* — « Le motif qui m'a fait vous conseiller « d'arrêter le comte Henri n'est autre que d'avoir voulu « empêcher qu'il ne fût assassiné hier au soir par des sol- « dats étrangers. Il convenait que le comte n'en fût pas « instruit, parce qu'il aurait cherché à attaquer ces soldats; « ils se sont sauvés d'eux-mêmes, craignant d'avoir été « découverts. Vous pouvez, sire, lui rendre sa liberté, et « me permettre à moi de partir pour mes terres, pour ré- « primer certains désordres commis par mes vassaux.

« LE DUC OCTAVE. »

LE ROI. — Eh bien! qu'en penses-tu?

FABIUS. — Supposé la vérité, sire, le moyen était bien peu convenable. On aurait pu veiller à la sûreté du comte, sans amener par Votre Altesse un pareil scandale... Permettez que j'aille rendre la liberté au prisonnier, trop heureux de savoir qu'il est innocent; il y a de quoi sourire de la simplicité du duc, et peut-être de quoi l'interpréter autrement.

LE ROI. — Va, et amène le comte.

(Fabius sort.)

CLÉNARD. — A présent, je conçois pourquoi Votre Altesse m'a tenu sur pied toute la nuit. Le comte était arrêté.

LE ROI. — Oui.

CLÉNARD. — Et la cause?

LE ROI. — Tu l'as entendue.

CLÉNARD. — Sire, le comte est un si bon chevalier, si discret, si noble, si généreux, si loyal, que lorsque vous m'avez ordonné de l'arrêter, je n'ai pas hésité à lui dire que vous alliez lui accorder quelque faveur nouvelle.

LE ROI. — Le comte est né heureux.

CLÉNARD. — Il mérite de l'être par ses vertus.

LE ROI. — J'entends dire à tout le monde que c'est un ange.

CLÉNARD. — Telle est la voix du peuple, qui est, dit-on, celle de Dieu.

(Entrent Fabius et Henri.)

HENRI. — Sire, vous voyez votre serviteur à vos pieds.

LE ROI. — Levez-vous, comte, et *couvrez-vous.*

HENRI. — Hier, vous me faites arrêter; aujourd'hui, vous m'ordonnez de me couvrir!

LE ROI. — Levez-vous, amiral!

HENRI. — Sire, je baise vos pieds pour une faveur si grande.

FABIUS. — Le comte est digne de ce noble titre.

CLÉNARD. — Seigneur, nous vous en félicitons tous.

LE ROI. — Ne soyez point surpris que je vous aie fait arrêter hier, et que je vous récompense aujourd'hui.

HENRI. — Je suis votre humble sujet.

CLÉNARD. — Joseph sortit de prison pour régner en Égypte.

LE ROI. — Je ne laisserai désormais échapper aucune occasion de vous faire du bien.

HENRI. — Tant de faveurs suffisent déjà quand j'aurais mille existences à vous offrir.

LE ROI. — Viens, marquis, et toi aussi, Clénard : nous avons à écrire en Ecosse, au sujet du mariage de l'infante.

HENRI, *seul.* — La fortune se trompe, si elle croit avoir réparé seulement une partie du mal qu'elle m'a fait. J'ai passé toute la nuit à réfléchir sur la cause possible de mon arrestation, sans pouvoir arriver à rien de certain.

Si le roi me faisait arrêter à cause du projet de mariage de sa fille qui est mon épouse, la liberté ne m'aurait pas été sitôt rendue. Je n'ai point demandé le motif, parce qu'il ne faut pas demander aux rois la source de leur bon plaisir. Ah! cruelle fortune, comment as-tu fait naître un incident aussi fantastique? Ta rigueur ne pouvait-elle différer d'un jour seulement? Cette injuste arrestation aurait bien pu n'avoir lieu qu'aujourd'hui. Ah! déesse inconstante, tu es une femme; c'est là ce qui te justifie.

(Entrent Hortensius et Bélard.)

BÉLARD. — Grâce à Dieu, vous semblez plus tranquille, moins emporté.

HENRI. — Vous m'avez bien encouragé à vous attendre une autre fois!

BÉLARD. — Ainsi, pour vous avoir attendu toute la nuit au serein, pendant que vous dérobiez le fruit défendu dans le jardin d'autrui, vous nous payez à coups de plat d'épée!

Vous venez de passer toute une nuit avec l'infante, et vous semblez ébahi que nous voulions vous embrasser? — Ma foi, si je n'avais paré votre estocade avec mon *vade mecum*[1], en moins d'un *dominus tecum* j'étais percé de part en part. Et vous avez laissé là-bas l'échelle! Que ferait de plus un... Je ne veux pas le dire.

HENRI. — Va-t-en à tous les diables, sot animal!... Je n'ai point laissé d'échelle; je ne t'ai point donné de coups d'épée; je n'ai parlé là ni ailleurs avec toi.

HORTENSIUS. — Tu nies être descendu du balcon par une échelle, et de nous avoir chargés, sans le moindre motif, à coups de plat d'épée?... Jour de Dieu! si ce n'est toi, c'est un autre qui l'a vue de près.

HENRI. — Un homme, dis-tu, est descendu du balcon?

HORTENSIUS. — Tu changes de couleur!... Oui, vive Dieu! un homme est descendu, et le tour peut s'appeler fameux... Il t'a soufflé ta belle, et nous a roués de coups.

HENRI. — Cela ne peut regarder l'infante, j'en suis certain.

BÉLARD. — Peut-être; mais le certain, ce sont les coups que nous avons reçus. Si nous avions connu le pèlerin, nous l'aurions mis en mille morceaux.

(Entrent l'infante Dyonise et Célinde.)

CÉLINDE. — Le voici.

DYONISE. — Ouvre-moi tes bras, chère âme de ma vie. — Tu hésites? tu me regardes? — Mais, telle est la puissance de mon amour, que je brave l'honneur, et que j'envisage la mort sans effroi. Comment es-tu? Oh! quelle nuit j'ai passée! Tous mes sens sont également enivrés de bonheur. Ah! mon seul bien, parle, puis-je croire toutes les choses que tu m'as dites? Tiendras-tu toutes tes promesses? Tu es incapable d'une trahison. Vois, mon amour, comme je suis; hélas! à peine digne peut-être d'être ton épouse. Je maudissais le jour qui se hâtait, par jalousie, de rompre des nœuds si doux; mais je n'osai attendre sa venue : il ne fallait pas que le plaisir d'un moment nous

1. Son bouclier.

privât pour toujours du bonheur. — Mais tu sembles surpris de m'entendre; mon abandon te déplairait-il?

HENRI. — Sans doute, j'écoute avec surprise, confondu par ce que tu dis... Moi, madame, je suis entré hier dans votre appartement?...

DYONISE. — Comte, si tu dissimules à cause de Célinde, ne crains rien, elle sait tout. Si c'est pour tes gens, tu n'as pas à t'en inquiéter. Tu es mon époux, mon trésor, ma famille, mon royaume, tout.

HENRI. — Madame, la raison de ma surprise ne vient ni des présents ni des absents.

DYONISE. — De quoi donc alors?

HENRI. — De vos paroles, madame... Moi, je vous ai vu hier, je vous ai parlé! hier, j'étais dans vos bras? Ah! votre père m'avait chargé d'autres liens, madame, j'étais en prison; prenez garde qu'un autre que moi ne soit resté près de vous jusqu'au jour! le roi ne vient de me rendre la liberté qu'à l'instant!

DYONISE. — Toi, arrêté, en prison!

HENRI. — Nul doute, madame.

DYONISE. — Célinde, ne lui as-tu pas ouvert la porte?

CÉLINDE. — Tu nies donc d'être venu tout paré, bien armé, que je t'aie ouvert le balcon, et introduit dans la chambre? Comte, dis aussi que je mens!

HENRI. — J'admire ton zèle, Célinde. — Moi, je t'ai parlé, moi, j'ai vu l'infante! je suis entré dans sa chambre!

DYONISE. — Interroge ces deux-là qui sont restés toute la nuit sous le balcon, embossés dans leur manteau.

BÉLARD. — Il est vrai qu'un homme en est descendu; mais il ne s'est pas laissé voir. Ce ne pouvait être le comte; il ne se serait pas refusé à nous parler.

DYONISE. — Quel est donc ce mystère? J'en perds l'esprit. — Comte, ce n'est pas vous qui êtes venu dans ma chambre?

HENRI. — Non, madame, j'en atteste le ciel; j'ai passé toute la nuit en prison.

DYONISE. — Je vais crier comme une folle. — Misérable, je vais tout dire au roi.

HENRI, *lui prenant la main.* — Madame!...

DYONISE. — Laisse ma main. Ta mort va sortir de ma bouche : la tienne a flétri mon honneur et le tien[1].

HENRI. — Madame, un moment, un seul mot...

DYONISE. — Parle.

HENRI. — J'ai voulu plaisanter, madame.

DYONISE. — Mauvaise plaisanterie, Henri. Je suis votre reine, et vous mon sujet. M'avoir possédée et vouloir s'en défendre!

HENRI. — Voulez-vous donc que je le publie? Est-il prudent de vous livrer ainsi? N'apercevez-vous pas quels dangers?...

DYONISE. — Je ne veux pas que tu le dises, mais je ne veux pas que tu le nies.

HENRI. — Eh bien! puisque c'est ton plaisir, je le dirai de telle manière que la publicité de ta honte et ma mort soient un même événement. L'amour t'entraîne bien loin. Veux-tu que je crie à mon tour?

DYONISE. — Non, je veux que celui qui m'a possédée en convienne, si je le rappelle. Le chagrin que tu m'as causé m'éloigne de toi en ce moment.

HENRI. — Comment! tu pars ainsi?

DYONISE. — Oui, le cœur ulcéré de douleur.

(Elle sort suivie de Célinde.)

BÉLARD. — Seigneur, c'est mal à vous, voyant que l'infante oubliait ainsi son honneur, d'avoir nié la possession. Vous pouviez vous approcher, et lui dire un mot à l'oreille.

HORTENSIUS. — Je ne sais si tu as bien fait de dissimuler si longtemps : Mais, après tout, au diable les ennuis! Quoi? Vous demeurez les yeux fixés? — Craindriez-vous, par aventure, les dangers que vous pourriez courir si votre secret est connu?

BÉLARD. — La belle imagination!

HENRI, *à lui-même*. — Oui, cela vaudra mieux. (*Haut.*) Allons, mes amis, partons pour l'Espagne.

BÉLARD. — Ah! seigneur, rentrez en vous-même! L'avoir possédée, et l'abandonner, quelle infâme bassesse! Qui ne

1. Comme après ces légers préludes on sent arriver la tragédie.

lui sacrifierait mille fois sa vie, fût-il né dans les plus bas degrés?

HENRI. — Si j'avais eu ce bonheur, je tiendrais mille vies pour bien perdues. Amis, un autre a été heureux pour moi. Hélas! hélas! j'en perdrai la raison. Je ne l'ai point vue hier au soir; je ne suis point entré chez elle; je n'ai pas même approché de son balcon. Le roi m'a fait arrêter, et je suis resté en prison : voilà la vérité.

BÉLARD. — J'avoue que l'aventure est forte.

HENRI. — Sortons de la ville. Je ne puis plus rester un seul moment ici. Allons, en barque!

HORTENSIUS. — Où irons-nous?

HENRI. — En Espagne.

HORTENSIUS. — Point de partis extrêmes.

HENRI. — Comment? Je suis hors de moi-même. Ah! que j'avais raison de dire qu'entre la coupe et les lèvres un malheur pouvait trouver place! Le vent emporte mes espérances; les plus certaines sont trompeuses. Puisse le ciel de l'Espagne donner un autre cours à mes tristes pensées!

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Jardin du palais.

LE ROI, DYONISE, CÉLINDE, CLÉNARD, MUSICIENS.

LE ROI, *à l'infante.* — Si, pour te rendre ta joie, il suffisait de ma vie, — fût-elle de mille ans, je l'échangerais contre un seul jour qui put te distraire. Faut-il que tes ennuis veuillent briser ce cristal où se mirent mes yeux, les yeux d'un vieillard, d'un roi, d'un père? Combien durera cette noire mélancolie qui, du même coup, doit achever ta vie et la mienne? C'est une épée à double tranchant, qui coupera les deux trames à la fois. Ah! Dyonise, Dieu veuille au moins que le plus affligé meure le premier. Tu ne parles ni ne réponds? N'ai-je pas raison d'accuser ma destinée? Que sont devenus l'éclat de ces beaux yeux, les roses de ce teint qui annonçaient le bonheur? — Assieds-toi dans le jardin. — Holà, un siége. Veux-tu de la musique?

DYONISE. — Oui.

LE ROI. — Qu'on chante.

DYONISE. — Qu'on chante la fête de ma dernière heure; mais, quels honneurs mérite celle qui meurt dans l'infamie?

LE ROI. — Encore les effets de son mal.

DYONISE. — Quel mal que celui d'avoir perdu l'honneur!

LE ROI. — Toi déshonorée? Tu es folle. — Le roi, source de l'honneur, serait déshonoré? Comment? en vertu de quelle loi?

DYONISE, *aux musiciens.* — Chantez, ou allez-vous en.

LE ROI. — Ils vont chanter; ne t'impatiente pas.

DYONISE. — Eh bien! alors, taisez-vous.

CÉLINDE, *à part.* — Elle est folle.

CLÉNARD, *de même.* — Folle furieuse.

LES MUSICIENS. — « L'aube naissait parmi les fleurs, « souriant aux oiseaux, aux bêtes des champs. Elle ou- « vrait les portes du jour, quand, sur la plage, la jeune « Olympe, délaissée par le duc Birène, disait en gémissant « à la vue de la nef fugitive : Nef ennemie, fasse Dieu que « les flots t'engloutissent! Mais, non : car, dans tes flancs, « tu portes ma vie[1]. »

DYONISE. — Et vous laissez chanter cela?

LE ROI. — Chère fille, en quoi cela peut-il t'offenser?

DYONISE. — Ce duc met la voile au vent après l'avoir lâchement déshonorée... Ah! je sais bien ce que j'éprouve!... Déraison? non; mais perfidie.

LE ROI. — Quel rapport a le mal d'autrui avec tes propres sentiments?

DYONISE. — Quel rapport?... La loi de Dieu ne doit-elle pas être obéie? Prétendez-vous ici l'enfreindre, sous prétexte que vous êtes roi? — O duc perfide et déloyal, tu abandonnes la malheureuse Olympe!...

CLÉNARD. — Laissez, madame, cette histoire fabuleuse d'amour.

DYONISE. — Qui vous demande, à vous, votre avis là-dessus? — Cette histoire est véritable. (*A part.*) C'est moi qui suis celle qui se meurt pour le duc, celle, hélas! qui, au bord des flots, voyant un jour s'embarquer Birène, s'écria tristement : « Puisse la mer t'engloutir, ô funeste « navire! »

CÉLINDE, *bas, à Clénard.* — De qui croyez-vous qu'elle se plaigne?

1. Dove, fuggi, crudel, così veloce? etc.

(*Orl. fur.*, canto X, st. XXV.)

Allusion à l'histoire d'Olympe et de Birène, duc de Zélande, dans l'Arioste. Ce récit a probablement inspiré à Lope l'idée de placer en Irlande la scène de son drame. Obert, roi d'Irlande, devient l'époux d'Olympe, dans le *Roland furieux*.

CLÉNARD, *de même.* — Je le sais : du comte Henri. Il y a déjà quatre ans. Quelle constance dans son amour!

LE ROI. — Dissipe, mon enfant, cette inconcevable tristesse. Essaie de t'amuser, de te distraire un moment.

DYONISE. — Le duc Birène être ainsi parti pour l'Espagne! s'enfuir, après l'avoir possédée, après l'avoir tenue en ses bras toute une nuit, n'est-ce pas une trahison? — « Puisse la mer t'engloutir, ô funeste navire! Mais, non, « tu recèles en tes flancs celui qui est ma vie. »

LE ROI. — Ma fille, c'est une vieille romance; tu ne dois pas y faire attention.

CÉLINDE, *bas, à Clénard.* — Elle exprime sa propre douleur sous le couvert de ces paroles. Son délire semble avoir augmenté depuis le retour du comte.

CLÉNARD, *de même.* — Henri doit avoir reçu les faveurs de l'infante.

CÉLINDE. — J'en suis sûre.

CLÉNARD. — Alors, pourquoi l'ingrat l'a-t-il abandonnée? Pourquoi s'est-il enfui en Espagne?

CÉLINDE. — Il a eu peur du roi.

CLÉNARD. — A la bonne heure : mais, il s'y est marié.

CÉLINDE. — Il a été absent pendant huit années, sans que personne ait eu de ses nouvelles. Il donna pour prétexte l'outrage qu'il avait reçu, lorsque, par le conseil du duc Octave, il fut mis en prison pendant une heure. Au bout de ces huit années, il reparaît avec une femme et trois enfants, pour que le tort qu'il a causé soit irrémédiable. Le roi l'accueille bien, parce qu'il ignore tout; l'infante pleure sans oser découvrir le mal qui la consume et trouble sa raison.

(Entre Fabius).

FABIUS. — Sire, voici le comte Henri qui vient baiser vos pieds; il est avec son épouse, et vous demande, madame, la même permission.

DYONISE, *à part.* — Qu'espérer maintenant?

LE ROI. — Dis-lui, Fabius, que je regrette qu'il ait choisi ce moment : ma fille est indisposée.

DYONISE. — Au contraire, c'est une fête pour moi : je

leur donnerai une collation. Sa femme n'est-elle pas Espagnole?

FABIUS. — Oui, madame.

DYONISE. — Je veux la voir; et si je la vois, je n'ai pas besoin d'en voir davantage.

LE ROI. — Faites-les entrer.

DYONISE, *à part*, *à Célinde*. — Célinde, aujourd'hui ma folie n'aura d'égale que ma douleur.

CÉLINDE. — Contenez-vous, madame. C'est pour les grandes douleurs que le ciel a fait le courage.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRI, LA COMTESSE ISABELLE, DON JUAN, *leur fils*, HORTENSIUS, BÉLARD.

HENRI. — Sire, je suis à vos pieds.

ISABELLE. — Madame, je baise vos mains.

CLÉNARD. — Belle tête!

CÉLINDE. — Beauté parfaite! quelle noble gravité! quelle modestie!

LE ROI. — Soyez le bienvenu, comte : je vous fais mon compliment sur votre mariage, et sur les beaux résultats qu'il a donnés. Comment vous portez-vous?

HENRI. — Sire, prêt à vous servir.

LE ROI. — Et la comtesse.

HENRI. — Sire, elle se porte bien.

DYONISE, *à part*. — Son regard me tue.

LE ROI. — Ma fille, permettez que la comtesse s'asseye.

DYONISE. — Oui, ici, tout près de moi.

ISABELLE. — Votre Altesse daigne m'accorder cet honneur par égard au mérite de mon époux : j'oserai en profiter.

LE ROI. — Vous, comte, prenez un siége.

FABIUS. — Il en est digne.

CLÉNARD. — Certainement.

DYONISE, *à part*. — Si je résiste encore à cette nouvelle épreuve, ce n'est point à mon courage que je le dois : le martyre que j'endure paralyse la douleur, et m'empêche

de la sentir. Se peut-il que je voie de mes yeux mon ennemie, ma rivale, et que je retienne mes cris?

HENRI. — Approchez, don Juan; baisez la main du roi.

LE ROI. — Quel est cet enfant?

HENRI. — Sire, mon fils.

LE ROI. — L'aîné?

HENRI. — Son âge l'annonce. Il est né à la fin de l'année de mon mariage. Ce fut aussi l'année de mon départ.

LE ROI. — C'est l'image vivante de son père; mêmes traits, même maintien[1].

HENRI. — Du moins, il aura un jour l'honneur de servir vos petits-fils; je réponds de son zèle.

DON JUAN. — Sire, vous ne daigneriez pas accepter un aussi jeune serviteur; mais j'ai une garantie dans la personne du comte, mon père, en attendant que mon âge me permette de remplir mes devoirs envers Votre Majesté!

LE ROI. — On ne peut dire mieux.

HENRI. — Faites ce que je viens de vous dire.

DON JUAN, *à l'infante*. — Madame, plaise à Votre Altesse me donner ses mains royales.

DYONISE, *à part*. — Y eut-il jamais enfer pareil aux peines que j'endure? (*Haut.*) Le charmant enfant! En avez-vous plusieurs, comtesse?

ISABELLE. — Deux autres qui vous serviront avec le même zèle que celui-ci.

DYONISE. — Et le comte? Vous aime-t-il beaucoup?

ISABELLE. — Il jure que je suis l'unique passion de sa vie; mais parfois aussi il est soucieux, il parle d'une autre manière. Pour moi, s'il plaisait à Votre Altesse m'interroger, elle verrait en mon cœur l'affection la plus ardente unie au plus pur, au plus vrai dévouement. Excusez-moi, si la vérité m'arrache cet éloge de moi-même. Votre Altesse me dira que les grandes qualités d'Henri méritent ces sentiments et les justifient. Je ne le nierai point. Oui, jamais femme n'eut un plus noble époux, le roi un plus fidèle vassal.

1. Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

(*Énéide*, III, v. 490.)

DYONISE, *à part.* — Malheureuse!... Pourquoi mon père se plaît-il à me verser ainsi le poison? Il suffisait d'une goutte[1]... Mais remplir la coupe jusqu'au bord, c'en est trop! Ah! il suffisait à mes ennuis des récits que m'apportaient mes oreilles! Voir maintenant mon malheur de mes yeux, je n'y tiens plus! (*Elle se lève furieuse.*) Hors d'ici, femme détestée! lac funeste tissu de quatre vipères, qui étreins mon cœur, qui bois mon sang dans mes veines glâcées! Toi, et ces fruits de bénédiction qui me déshonorent, hors d'ici. — Ah! ce jour maudit brise toutes mes espérances! — Grands dieux, je ne verrai donc jamais la fin de ma honte, puisque, autour de l'arbre de mon déshonneur, tu multiplies ainsi les rejetons! Oh! la mort! quel bien m'apporterait la mort!...

LE ROI. — Son mal n'a jamais été aussi violent.

HENRI. — Sire, je suis désolé d'être venu dans un si triste moment. On m'avait déjà dit que la princesse souffrait d'une cruelle mélancolie.

LE ROI. — Oui, comte, par intervalles.

HENRI. — Isabelle, soutenez la princesse.

ISABELLE. — Volontiers. — Ah! madame...

DYONISE. — Infâme!... porter la main sur moi! Mais tu t'es déjà emparée... (*A part.*) de mon bien, si je puis lui donner ce nom. — Qu'on les chasse à l'instant!

LE ROI. — Ma fille!

FABIUS, *au comte.* — Elle semble irritée de vous voir.

LE ROI. — Retirez-vous, comte.

HENRI. Je ne pensais pas que ma présence pût blesser la princesse. — Comtesse, sortons.

DYONISE. — Qu'ils sortent tous.

CLÉNARD. — Nous aussi?

CÉLINDE. — Viens, Clénard.

CLÉNARD. — Je te suis.

(Ils sortent tous, excepté le roi et Dyonise.)

LE ROI. — Ma fille, ils sont tous partis; calme-toi.

DYONISE. — Je ne puis... (*A part.*) Cette fois n'ayons plus d'égards...

1. Nous ne connaissons pas au théâtre de situation dramatique plus poignante. — Comparez *Bajazet*, acte III, sc. V et VI.

LE ROI. — D'égards à quoi?

DYONISE. — A mon honneur perdu.

LE ROI. — Quel est donc cet honneur qui est l'occasion de ton mal?

DYONISE. — Ah! mon père, l'honneur d'une femme!

LE ROI. — Ta maladie inconcevable fait naître tant de doutes dans mon esprit, que je ne sais plus comment m'exprimer; tes accès redoublent aussitôt qu'il est question d'amour. — Il s'agit donc d'amour? De plus, cet honneur perdu montre que quelqu'un t'a trompée, et que le lâche t'a abandonnée, après avoir abusé de toi. Tu le vois, je remplis mon devoir : de ton côté, si tu le veux, tu peux obtenir satisfaction égale. Je suis ton père. Parle; aie confiance. Ton sang est le mien, je prendrai aussi ma part de ton offense. J'avais songé à te donner le prince d'Écosse pour époux, mais mon ambassadeur a suspendu les négociations : le bruit de ta maladie est devenu trop public. — Tu ne me dis rien?

DYONISE. — Sire, vous condescendez par amour à mes chagrins. Ma tristesse abrége vos jours, et je sens que sur un père si éclairé pourrait s'appuyer ma faiblesse; mais, si affreuse est ma misère, qu'il m'est absolument impossible de parler.

LE ROI. — Il doit y avoir un moyen.

DYONISE. — Célinde!

(Entre Célinde.)

CÉLINDE. — Madame...

DYONISE. — Une plume et de l'encre. (*Au roi.*) Tu vas être satisfait.

LE ROI. — Tu imites le mauvais peintre qui écrit à côté du portrait le nom de l'original dont il n'a pas saisi la ressemblance. Ma fille, lumière de mes yeux, pourquoi crains-tu de parler à ton père, alors qu'il suffirait d'un mot pour calmer sa douleur?

CÉLINDE. — Madame, voilà ce que vous avez demandé.

DYONISE. — Je vais écrire sur ce divan.

LE ROI. — Quelle mortelle anxiété!

DYONISE. — Que le ciel ait pitié de moi!

LE ROI. — Pareil au criminel qui va recevoir la sentence

du juge, je tremble ici en attendant la mienne, partagé entre l'inquiétude et la tendresse. S'il n'est plus de remède, conservons au moins l'espérance.

Des chimères vaines qu'enfante mon imagination égarée, naît un monstre grossi par la peur, que ma douleur transforme en réalité :

Connaître le mal est un désir naturel dans les alarmes mortelles. C'est peu de le connaître, on brûle encore de le voir.

Moi aussi je veux voir le mien, malgré sa laideur. Le doute fait plus souffrir que le mal, et l'attente est plus cruelle que le supplice[1].

DYONISE. — Voici ma réponse. — Laissez-moi fuir avant de la lire.

(Elle lui remet un papier et s'en va.)

LE ROI. — Je vois que ce papier contient de quoi me faire mourir. — Quelle promptitude à s'éloigner! Voyons néanmoins ce qu'aura tracé sa main. (*Il lit.*) « J'étais mariée en « secret avec Henri. Il m'a connue à l'ombre du mystère. « Il est parti pour l'Espagne, en m'abandonnant. Mon père, « je suis déshonorée. Il revient avec une autre épouse et « des enfants; juge à présent la nature du mal que je « souffre. »

— A moi mes gens, mes officiers! Gardes! capitaine!

(Entre Fabius.)

FABIUS. — Sire!

LE ROI. — Ciel! tu réservais cet affront à ma vieillesse! — J'en perds l'esprit.

FABIUS. — Aurait-il gagné le mal de l'infante?

LE ROI. — Fabius!

FABIUS. — Sire...

LE ROI. — Comment le ciel permet-il cet outrage? Comment puis-je le souffrir moi-même? — Capitaine!

FABIUS. — Sire, qu'ordonnez-vous?

LE ROI, *à part*. — Que ma fille ait succombé comme une femme vulgaire! (*Haut.*) Marquis!...

FABIUS. — Qu'ordonnez-vous, sire? — Vous ne vous expliquez pas.

1. Sonnet.

LE ROI. — Il n'y a pas à hésiter.

FABIUS, *à part.* — Il est dans les espaces imaginaires comme sa fille. (*Haut.*) Qu'avez-vous, sire?

LE ROI. — Qu'on appelle Henri.

FABIUS. — J'y cours.

LE ROI. — Et ajoutez que je n'aurai pas de repos jusqu'à son arrivée[1].

(Rentre Fabius suivi du comte Henri.

FABIUS. — Sire, j'amène le comte.

HENRI. — Qu'ordonne Votre Majesté?

LE ROI. — Sors un instant, Fabius; ferme la porte, et veille à ce que personne n'entre dans cet appartement.

FABIUS. — J'obéis.

SCÈNE III

LE ROI, HENRI.

HENRI, *à part.* — Que signifient toutes ces précautions? (*Haut.*) Sire, qu'y a-t-il pour votre service?

LE ROI. — Henri, je viens de recevoir une lettre du roi d'Albanie[2]; un grand malheur lui est arrivé; il me demande un conseil d'ami. Je ne veux pas m'en rapporter à mon jugement, dans une affaire de cette importance. J'ai la meilleure opinion du vôtre, et réclame votre conseil.

HENRI. — Si le monde connu et mille autres encore pouvaient être gouvernés par un seul homme, vous seriez capable, sire, de leur donner des lois. Je suis étonné que vous ayez recours à mon ignorance; votre bienveillance pour moi vous trompe, et vous ne voyez que mon zèle. Voyons cependant; le sage peut recevoir quelquefois un bon conseil d'un ignorant.

LE ROI. — Le roi d'Albanie, cher Henri, a une fille unique comme moi. Plusieurs princes, des rois même, ont

1. Ici Lope s'égare au point d'introduire un détestable sonnet en bouts-rimés, qu'il place dans la bouche du roi, à ce moment si pathétique. Quel que fût le goût national pour les pointes, il faut avouer que c'est une singulière façon d'entendre l'art dramatique.

2. C'est ici une partie de l'Écosse, ou même l'Écosse tout entière qui a été souvent désignée sous ce nom.

demandé sa main. Elle a jeté les yeux sur un homme qui est noble, sans doute, mais qui n'est que son sujet. Cet homme a abusé de la faiblesse de la princesse; et craignant l'indignation du père, il s'est enfui dans un autre royaume, où il s'est marié. Après quelque temps, il revient en Albanie avec sa nouvelle femme; la princesse tombe malade de chagrin, et révèle tout à son père. Celui-ci irrité n'ose tuer le séducteur à cause de sa propre fille, et ne peut lui donner sa fille, parce qu'il est marié avec une autre. L'affaire est grave, il me demande un conseil; parle, que ferais-tu?

HENRI. — Sire, le cas est étrange. Il faudrait pour le résoudre plus d'esprit et de temps que je n'en ai; mais, vous l'ordonnez, j'obéis. Je dis donc que si le roi fait tuer cet homme, cela ne remédie à rien; l'infante reste déshonorée. Il serait plus juste, plus convenable de la lui faire épouser.

LE ROI. — Et comment, s'il est déjà marié?

HENRI. — En le forçant de tuer lui-même sa femme, pour le punir de sa faute[1].

LE ROI. — En quoi donc est-elle coupable cette malheureuse femme?

HENRI. — Entre deux grands maux, il faut choisir le moindre. — Il vaut mieux que cette femme innocente meure, que de voir le royaume en désordre, l'infante désespérée, l'honneur du roi compromis.

LE ROI. — Et si le sang innocent crie vengeance à Dieu?

HENRI. — Il ne criera point : ce n'est pas ici le sang d'Abel.

LE ROI. — Tout sang innocent a les mêmes droits que celui d'Abel.

HENRI. — David fit mourir Urie, à cause de Bethsabée, qui n'était pas sa femme, mais son amie seulement.

LE ROI. — Oui; et que lui dit Nathan à ce sujet? Combien de pleurs n'en a-t-il pas coûté au saint roi?

HENRI. — Sire, David sacrifiait à son plaisir; ici, c'est de l'honneur qu'il s'agit.

LE ROI. — L'honneur n'appartient qu'à Dieu! il n'y a pas d'honneur là où Dieu est offensé.

1. Lope avait besoin du souvenir de la romance d'où est tiré son drame pour faire passer cette révoltante proposition.

HENRI. — Dieu ordonne aussi à qui a reçu un soufflet de présenter l'autre joue, ce qui est déshonorant aux yeux du monde. L'honneur consiste à se venger, bien que la vengeance soit aussi odieuse à Dieu qu'elle est agréable à l'homme.

LE ROI. — Les lois reçues dans le monde, j'entends un monde chrétien, ne sont justes qu'autant qu'elles sont d'accord avec la loi de Dieu.

HENRI. — Cela est vrai; mais alors qu'il n'y a pas de remède, comme dans le cas présent, où l'on ne saurait demander à Dieu de faire, par un miracle, que ce qui est ne soit pas, si j'étais le roi d'Albanie, j'obligerais cet homme à se défaire de sa femme pour épouser ma fille. Ensuite, il expierait son homicide par une pénitence convenable [1].

LE ROI. — J'accepte, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen. A présent, lis cet écrit : voyons si tu persistes dans ton opinion.

HENRI, *lisant*. — « J'épousai Henri secrètement. » Sire : que vois-je? Que signifie ceci?

LE ROI. — Cet homme est le vassal dont je t'ai parlé. Tu dois connaître l'écriture.

HENRI. — Jésus, mille fois, Jésus!... Quelle horrible, quelle épouvantable aventure!

LE ROI. — Tu as prononcé en juge équitable.

HENRI, *continuant*. — « Il m'a connue à l'ombre du mys-« tère. Il est parti pour l'Espagne en m'abandonnant. Mon « père, je suis déshonorée. Il revient avec une autre épouse « et des enfants... » Sire, cela n'est pas possible! Si l'on vous trompait, si...

LE ROI. — Henri, Henri! cet écrit est de la main de ma fille... C'est là tout le procès. Tu es le juge; sans le savoir tu as prononcé la sentence contre toi-même. Je n'ai pas besoin de chercher d'autres témoignages. L'affaire n'est

1. Cette étrange combinaison du crime et du repentir annonce une morale singulièrement corrompue par la casuistique. Escobar ne fût-il pas né en Espagne, qu'on s'en apercevrait ici. — Notez d'ailleurs une nouvelle analogie avec le drame d'Euripide, qui se plaît trop souvent à débattre, dans des plaidoyers contradictoires, des thèses de morale subtile, des questions de casuiste. — Voyez en particulier l'*Alceste*.

pas de nature à être éclaircie par une enquête... Tu m'as donné le conseil... pars sur-le-champ; que la comtesse cesse de vivre. Ce soir, tu seras le mari de ma fille.

HENRI. — Sire!

LE ROI. — Comte, point de réplique. Tu as prononcé l'arrêt; tu as fixé le châtiment. Il suffit... Fabius!

(Entre Fabius.)

FABIUS. — Sire?

LE ROI. — Accompagnez le comte à son hôtel. Faites garder sa porte par une compagnie de cent hommes!

HENRI. — Si cette mort est résolue, je supplie Votre Altesse d'éviter au moins le scandale. Il est assez évident que j'en recueille un avantage immense : il n'est donc pas besoin de garde ni de soldats : mais le secret convient à Votre Altesse, à l'infante, à moi, à la comtesse...

LE ROI. — Eh bien! pars; attribue sa mort à tel motif que tu voudras; mais reviens sur-le-champ.

(Il sort.)

HENRI. — Je reviendrai.

FABIUS. — Que signifie cela, comte?

HENRI. — Misère, infortune, Fabius; ma mort, cher Fabius! — Écoutez bien, marquis. Jamais, depuis que Dieu créa le monde, jamais homme ne souffrit violence si cruelle dans son honneur, dans sa joie, dans son bonheur, dans sa famille! Ah! ciel, atteins-moi d'un trait de ta foudre! Terre, ouvre tes entrailles pour engloutir le plus infortuné mortel qui fut jamais! — Sort cruel! fatale aventure, nécessité déplorable! inouïe! Moi, tuer la comtesse?... Cet ange de beauté! la pureté, la douceur même! Voir s'éteindre ces yeux, cesser de palpiter ce beau sein[1]! Par moi, par moi!... sans crime! Jésus! Grands dieux!...

FABIUS. — Pas de cris. Quitte ce palais.

HENRI. — Viens : tu sauras ma cruelle aventure. Ah!

1. Les paroles du comte Henri, cette explosion de la douleur en délire, sont précisément celles qu'Euripide prête à sa Médée, au moment où la fille de Pélias, obéissant, non pas comme ici à une volonté inexorable, mais n'écoutant que sa fureur, s'apprête à se venger de Jason en égorgeant les enfants qu'elle a eus de lui.

mon Isabelle! ah! chère épouse! ah! roi cruel! inexorable nécessité!...

(Sortent Fabius et le comte Henri.)

SCÈNE IV

Appartement dans la maison d'Henri.

ISABELLE, BÉLARD.

ISABELLE. — Enfin, je n'aurai pas la messe.

BÉLARD. — Le chapelain est malade.

ISABELLE. — Don Juan a-t-il pris sa leçon?

BÉLARD. — Il commence à épeler; il saura bientôt lire.

ISABELLE. — Je suis inquiète; il est bien tard, et le comte n'est pas venu dîner : Dieu le garde!

BÉLARD. — Le marquis Fabius est venu le demander.

ISABELLE. — Au nom du roi?

BÉLARD. — Oui, madame.

ISABELLE. — Était-il accompagné?

BÉLARD. — Non, madame, il était seul; soyez sans inquiétude.

ISABELLE. — Jamais jusqu'ici son absence ne m'en a causé de pareille. Je n'ai pu dormir de la nuit, l'esprit troublé de mille visions. Je rêvais d'une tourterelle en son nid avec trois petits. Tout à coup un chasseur cruel tire une flèche de son carquois, et chasse du nid la pauvre mère. Dieu! quel effroi! Je me lève, je veux embrasser ma Laurence, et, sans savoir comment, elle m'échappe et tombe. Pour aller entendre la messe, j'ai fait habiller mon petit don Juan, et j'ai eu beau me presser, c'est le chapelain qui ne vient pas. — Et mon mari qui ne paraît point... lui toujours si exact à cette heure.

BÉLARD.—Mes étrennes! Le voilà qui vient vous embrasser.

ISABELLE. — Mon doux seigneur, mon bien, mon Henri, comment mon âme vous exprimera-t-elle autrement que par des larmes qu'elle éprouve plus de joie à vous voir aujourd'hui qu'en d'autres jours?

HENRI. — Modérez cette joie, mon amour; voyez, je ne suis pas seul.

ISABELLE. — Pardon, marquis, c'est l'amour d'une épouse.

FABIUS. — Il est bien légitime, madame.

ISABELLE. — Êtes-vous des nôtres? J'en serais bien charmée.

FABIUS. — Je vous suis assez attaché pour oser espérer d'avoir quelque part dans vos affections.

ISABELLE. — J'étais si occupée de mon époux, que je ne vous ai pas aperçu.

FABIUS. — Je l'ai bien vu, madame, et vous êtes tout excusée.

ISABELLE. — Comte, âme de ma vie et raison de mon être, d'où venez-vous? Comment êtes-vous? M'aimez-vous toujours?

HENRI. — Chère amie, j'aime l'expression de votre joie; ne vous abusez pas cependant : telle lettre dont on lit l'adresse avec plaisir contient des nouvelles funestes. Et puisqu'il faut que ces nouvelles vous parviennent aujourd'hui, retire-toi, Bélard, et que cette porte reste fermée.

(Sort Bélard.)

SCÈNE V

HENRI, ISABELLE, FABIUS.

ISABELLE. — Qu'y a-t-il donc, Henri? Pourquoi ce langage?

HENRI. — La porte est fermée, Fabius; qu'elle sache la vérité.

ISABELLE. — Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? Vous m'effrayez.

FABIUS. — Je ne sais, madame, si j'aurai le courage de vous le dire.

ISABELLE. — Vous pleurez! et toi, Henri, tu n'oses parler[1]! Que sera-t-il arrivé, mon Dieu! — Tu pleures, toi

1.

IPHIGÉNIE.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

(Racine, *Iphig.*, acte II, sc. II.)

Rapprochez les deux scènes.

aussi! — Quoi? ma vue seule fait couler des larmes?

HENRI. — Hélas! beaux yeux adorés!

ISABELLE. — Songez qu'il est scandaleux de voir une femme calme et courageuse entre deux hommes qui pleurent. On dirait d'une prairie arrosée de deux ruisseaux... Si vous répandez tant d'eau, prenez garde, vous allez me noyer.

FABIUS. — Malheureuse Isabelle! tu es née sous l'astre de tous le plus malheureux! Belle, sage, innocente, miroir d'honneur et de vertu, un roi ordonne que tu perdes la vie par les mains d'un homme dont tu es aimée, adorée. Toi qui réunis plus de vertus que les nobles matrones de l'antiquité, toi qui leur servirais d'exemple, si elles avaient vécu après toi, Espagnole illustre, apprends que le comte, ton époux, avant de partir pour l'Espagne, aima l'infante Dyonise et qu'il en fut aimé. L'absence irrita cet amour, à tel point qu'elle en devint malade de tristesse; elle en a perdu la raison; à la vue de tes enfants, ne pouvant contenir ses transports jaloux, elle a fait à son père le plus étrange des aveux. Elle assure que le comte aurait abusé de sa faiblesse : c'est un mensonge, Henri me l'a juré, attesté sur sa vie. Une passion ardente, effrénée, furieuse, fait seule tenir ce langage à l'infante : il lui faut ton époux. Le roi qui tremble pour l'honneur de sa fille, oserai-je te le dire? le roi ordonne à ton mari de te faire mourir, et de se marier ensuite avec Dyonise.

ISABELLE. — Jésus! marquis, c'est là ce grand secret, ce fatal mystère? Je croyais que ce fût la mort d'Henri qu'ordonnait le roi. — Vis, mon Henri, vis de longs jours! Toi vivant, qu'importe la fin de ma triste existence?... Je ne pleure point de douleur; c'est la joie qui fait couler mes larmes, c'est de voir le comte mon seigneur élevé à un si haut rang. Longue vie pour vous, mon bonheur, mon bien! Heureuse votre épouse de voir à vos pieds une princesse!

Mais, puisque vous allez devenir roi, je vous demande une grâce : c'est le privilége de la royauté. Vous me l'accorderez, n'est-ce pas, mon Henri?... J'ai de vous trois enfants. Il ne faut pas qu'ils connaissent une mère étran-

gère... il ne faut pas qu'ils vivent sous la loi d'une marâtre de si haut rang. Envoyez-les en Espagne, au comte de Barcelone, mon père. Les enfants d'une mère expirée sont mieux placés près d'un aïeul, que confiés aux soins d'un père. Vous le ferez, cher Henri, si vous gardez le souvenir de tant de jours de félicité, de tant d'heures de tendresse! Pour moi, si Dieu m'appelle auprès de lui, comme mon cœur l'espère, car, malgré mes péchés, j'ai foi dans les mérites de son sang sacré, je le prierai pour vous, mon amour, pour Son Altesse l'infante,... votre nouvelle épouse et ma reine[1].

HENRI. — Ah! ce langage me tue! N'était-ce pas assez de ces regards qui boivent le sang de mon cœur? Je n'avais pas besoin de ta résignation, mon Isabelle, pour connaître ta vertu, et je ne sais, hélas! nul remède. Dieu m'est témoin, quoi qu'en dise l'infante, que je n'offensai jamais l'honneur du roi : c'est l'effet pur de sa folie. — Le roi m'a proposé l'énigme. J'ai donné un conseil sans savoir ce dont il s'agissait. Je ne pourrais essayer de justifier ta mort qu'en accusant ta vertu. Il faudrait tuer avec toi quelqu'un des serviteurs de ma maison. Le roi vient de me suggérer ce moyen; il me le propose dans un billet que m'a remis tout à l'heure un de ses pages. Mais que je sois maudit parmi les hommes, si pendant que tu montes au ciel, je te prive d'honneur sur la terre. Tes enfants, tu peux en être sûre, vont bientôt partir pour l'Espagne; ils iront auprès de leur aïeul crier vengeance contre moi. Il ne faut pas que ces gages sacrés demeurent auprès de l'époux qui fit périr leur innocente mère.

ISABELLE. — Encore une grâce, mon seigneur; ne me la efusez pas, ce sera la dernière.

1. C'est précisément le même langage que prête Racine à son Iphigénie, dans la même situation :

Quand vous commanderez, vous serez obéi.

La comtesse, dans la vieille romance, pleure, se lamente et résiste, comme l'Iphigénie d'Euripide. On voit clairement, par ces deux exemples, comment la religion et la chevalerie ont modifié les sentiments modernes par rapport à l'antiquité. — Cf. Villemain, *Cours de Litt.*, 43e leçon.

HENRI. — Eh! quelle grâce peux-tu demander à ton bourreau?

ISABELLE. — Laissez-moi voir mes enfants.

HENRI. — Va, Fabius: je crains bien de ne pouvoir soutenir ce spectacle; mais enfin, le ciel doit vouloir que ce martyre ait des anges pour témoins.

FABIUS. — Je vais les chercher : les larmes me suffoquent. Sort cruel! rigoureuse nécessité!

(Sort Fabius.)

HENRI. — Venez, mes anges, venez voir votre mère; venez assister au sacrifice, pour déposer contre moi, le jour terrible où il me sera demandé compte de ma cruauté. — M'y soustraire par la fuite? Impossible! Cette île est gardée de toutes parts. Le roi veut qu'elle meure. Que Dieu me soit en aide, s'il faut que ce soit de ma main. Mourons l'un à côté de l'autre.

ISABELLE. — Quoi? mon Henri, mon amour, le courage vous abandonne?...

HENRI. — Ah! n'en sois point étonnée; tu es l'âme de ma vie; où trouver la force de te faire mourir! Presse-moi dans tes bras : peut-être que tes caresses amolliront le bronze de mon cœur. Oh! plus je suis cruel envers toi, plus tu me sembles belle! Que vais-je devenir quand je t'aurai perdue? Ah! je te verrai sans cesse devant mes yeux... Que deviendra sans toi ton barbare époux cette nuit? Oui, que deviendrai-je? Que dirai-je, au souvenir de tant d'amour et de tendresse, mêlé à tant d'infortune et de tristesse, qui me traverseront le cœur, comme d'une épée? Pardonne-moi. Regarde! je vais t'assassiner et je t'adore! Aie pitié de moi, et là-haut, mêlée au céleste chœur des anges, intercède auprès de Dieu pour ton époux.

ISABELLE. — Ne pleure pas ainsi : on dirait que c'est toi qui redoutes le tranchant de l'épée.

(Rentre Fabius avec les enfants.)

FABIUS. — Voici vos enfants, madame.

ISABELLE. — Chers enfants, je vous ai fait appeler pour ouïr mes paroles dernières. Venez ici près de moi, bien près[1]. — Chers enfants, je vais mourir, je vais quitter la

1. Cette scène est digne d'être opposée à l'un des plus fameux mor-

vie, non pour une faute, pour un crime commis. Je meurs, parce que tout ce qui naît doit finir. Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à la terre qui l'attend, mes larmes au comte, qui un jour en aura besoin. Je supplie mon époux de me pardonner, s'il n'a pas été servi de moi comme il le méritait. Notre union a trop peu duré; la mort est venue se placer entre nous. Je n'ai pas de bien à léguer. Mes enfants, vous seuls faisiez toute ma richesse, et quoique je me prépare à vous céder, vous ne sortirez point du lieu où ma tendresse vous a placés : c'est dans mon âme que je vous porte. Pardonnez, mes amours, les crimes du temps et les malheurs de votre père. — Don Juan, vous êtes déjà raisonnable; écoutez bien ma dernière volonté. Je vous défends de jamais demander au comte les motifs de ma mort. Contraint par une nécessité funeste, il n'a pu s'y dérober. Oubliez à jamais ce trépas...

HENRI. — Isabelle! assez...

ISABELLE. — Juan, vous servirez désormais de père à vos sœurs. J'espère que vous serez obéissant.

DON JUAN. — Où allez-vous, señora?

ISABELLE. — Cher enfant, à la mort.

DON JUAN. — Emmenez-moi, ma mère.

HENRI. — Abrége ces adieux déchirants.

DON JUAN. — Pourquoi la faire mourir, père?

ISABELLE. — Son malheur, le sort le veulent ainsi. Ne demandez jamais à Dieu vengeance de ma mort.

DON JUAN. — Si Dieu la voit, ma mère, qu'importera notre silence?

HENRI, *accablé*. — Marquis, emmenez ces enfants.

DON JUAN. — Ah! mon père! mon pauvre père!

ISABELLE. — Embrassez-moi, Juan... ma vie; toi aussi, Laurence; toi, Lisarde, orpheline, hélas! presque en naissant.

ceaux de l'antiquité, les adieux d'Alceste, dans la tragédie d'Euripide qui porte ce nom. C'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire. Il est douteux qu'il y ait eu imitation. Lope, à cause de la misère de sa jeunesse, fit de mauvaises études et connut mal l'antiquité. Il n'y a ici conformité de style que parce qu'il y a, à quelques égards, conformité de génie. Entre Lope et Euripide, c'était la même sensibilité exquise, le même sentiment de la nature, la même âme passionnée.

HENRI. — Qu'on les sépare!

ISABELLE. — Adieu... adieu pour la dernière fois!...

(Fabius emmène les enfants.)

HENRI. — Isabelle, plus de cris.

ISABELLE. — Voici ma gorge, comte; je la livre nue à la pointe de ton épée. Mon soleil va se dérober à mes yeux, je vois la nuit qui s'approche : il est temps de mourir après ce dernier adieu qui m'arrache trois parts si grandes du cœur. Allons, tu trembles! Mais, je t'en supplie, ne fais pas usage de ce cordon; si je sens l'étreinte de tes mains, ma mort sera moins cruelle. Oui, que mon souffle s'exhale entre tes mains, s'il n'est retenu par l'amour.

HENRI. — Écarte ces mains si belles... n'excite pas mes transports...

ISABELLE. — Me refuses-tu un dernier embrassement?

HENRI. — Allons, Isabelle...

(Rentre Fabius.)

FABIUS. — Est-elle morte?

HENRI. — Je n'ai pas la force d'achever, et tel est mon amour que je ne peux lui ôter la vie sans me tuer moi-même. Mon bras veut se mouvoir, mon cœur le retient; mon cœur reprend courage, mon bras se refuse, et, au moment d'agir, au lieu de serrer le nœud fatal, je ne songe qu'à la serrer contre mon sein. Ah! plût à Dieu n'être jamais né!...

FABIUS. — Comte, j'y ai réfléchi, et je crois qu'un acte si barbare est indigne d'un homme d'honneur.

HENRI. — Ah! Fabius, viens à mon aide! Contraint d'épouser l'infante, cela n'est possible que par la mort de la comtesse.

FABIUS. — On peut choisir un autre lieu, et se confier en d'autres mains. Veuillez me suivre, Isabelle.

ISABELLE. — Où?

FABIUS. — J'ai un serviteur fidèle, ou pour mieux dire un ami qui habite sur un rivage éloigné d'ici. Nous pouvons le charger secrètement de la jeter dans une barque dont le fond aura été percé[1]. Ainsi la mer servira de sépulture à

1. La naïveté des romances populaires, dont Lope emploie ici le ton

la comtesse, sépulture cachée, mort plus humaine, et si le roi t'interroge, tu lui diras qu'Isabelle est ensevelie dans les sables de l'Océan.

HENRI. — Tu as raison, mon cher Fabius.

ISABELLE. — Le moyen est sage et moins barbare.

HENRI. — Suis le marquis, Isabelle. Que je sois un époux cruel, mais le bourreau de celle que j'outrage! Non... — Je donnerai au roi cette explication.

FABIUS. — Tu connais ma loyauté; je n'ajoute rien.

ISABELLE. — Adieu, cause de ma vie.

HENRI. — Dis plutôt auteur de ta mort.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Une salle du palais.

LE ROI, DYONISE.

DYONISE. — C'est une atroce cruauté! Jamais, pour ma part, je n'aurais consenti à la mort d'Isabelle.

LE ROI. — Puisque la chasteté innocente a payé pour ta coupable faiblesse, tes torts sont devenus les miens. Juge de ce que tu as fait par ce que tu m'as forcé de faire : il a fallu en appeler à la raison d'État.

DYONISE. — La raison n'a que faire en tout cela.

LE ROI. — De cette manière, le comte demeure libre pour t'épouser, quoiqu'il n'en soit pas moins coupable. Si j'avais un héritier, Henri périrait, et toi, tu serais enfermée dans une prison. Mais, qu'il vive, et que la cause de notre déshonneur soit anéantie.

DYONISE. — Si je fus coupable, pourquoi punir de mort cette malheureuse Espagnole?

LE ROI. — Parce qu'il est juste de sauver ton honneur, même au prix de la mort de quelqu'un.

DYONISE. — Je ne m'en consolerai jamais.

LE ROI. — Et moi je tâcherai de conserver à tout prix mon honneur.

et le vers, rend seule possible de pareils détails très-difficiles à faire passer en français.

DYONISE. — Que n'ai-je pas à craindre de ce mari couvert de sang?

LE ROI. — Redoute ma colère. — Tous deux nous sommes homicides : toi, par ta faiblesse, moi par le sort.

DYONISE. — Triste union que celle qui est fondée sur un assassinat.

LE ROI. — C'est toi, qui, par tes étranges caprices, as résolu d'abréger mes jours.

(Entre Henri.)

HENRI. — Sire, je reviens baiser vos pieds.

LE ROI. — Comte, parlez à votre épouse.

(Il sort.)

HENRI. — Le roi me quitter ainsi? Est-il irrité contre moi?

DYONISE. — Je viens de lui reprocher, misérable, la cruauté dont tu as été l'exécuteur, et dont tu aurais dû être l'objet! Dis, infâme, que vis-tu en moi pour m'abandonner le lendemain de la nuit où tu connus ma faiblesse? Pourquoi m'as-tu trahie pour en épouser une autre? La troisième fille d'un comte de Barcelone valait-elle mieux que l'unique héritière de ton roi? Tu as dédaigné le sang royal pour une noblesse étrangère! Te rends-tu compte des maux que tu as causés?

HENRI. — Je connais l'étendue de mon malheur; je dois dire aussi que jamais je n'abusai de ta faiblesse.

DYONISE. — Qu'oses-tu dire?

HENRI. — Dieu sait la vérité, et cependant il me punit.

DYONISE. — Je croyais que tu allais nier.

HENRI. — En voilà assez. — Isabelle n'est plus, qu'ai-je à faire maintenant?

DYONISE. — Ton infidélité m'a fait sécher dans les larmes. Je ne puis le nier, je t'ai aimé comme mon époux; tu vas le devenir maintenant; comte, fais en sorte d'oublier ton Isabelle.

HENRI. — J'y tâcherai, madame.

DYONISE. — Allons essayer de calmer la colère du roi.

HENRI. — Je vous suis.

(Sort l'infante.)

— Ah! malheureux! l'aura-t-on lancée à la mer? La barque s'est-elle trouvée prête?... Cieux; soleil; étoiles; lune

éléments, hommes, oiseaux, bêtes sauvages à qui la nature a refusé la raison, et toi, mer azurée que parcourent des milliers de voiles pour chercher la fortune à travers les orages, cette barque fragile abandonnée à votre compassion porte avec elle deux anges. Je vois sa carène percée... elle va se perdre, noyée dans les flots... O mer, ne lui sois point ennemie! Offre-lui un abri, terre maternelle! vents, laissez-la voguer; ne souffrez pas qu'elle périsse, et avec elle l'objet de toutes mes pensées!

SCÈNE VII

Le bord de la mer.

LE DUC OCTAVE, POLYBE, TÉRÉE, ISABELLE,
ensuite DEUX PÊCHEURS.

OCTAVE, *derrière la scène*. — Accoste, aborde, patron! vos rames, chiens!

POLYBE, *de même*. — Le vent est fort.

OCTAVE, *de même*. — Accoste, arrive, jette le câble.

ISABELLE, *de même*. — O ciel, voilà de tes coups!

OCTAVE. — Saisis-la dans tes bras, Térée.

TÉRÉE. — Je la tiens.

OCTAVE. — Appuyez au rivage.

ISABELLE. — Ciel! tu as eu pitié de mes maux.

(Entrent le duc, Polybe, Térée, et deux pêcheurs portant dans leurs bras Isabelle.)

OCTAVE. — Vit-elle encore?

ISABELLE. — Je vis.

OCTAVE. — Ranime-toi, tu es au port.

ISABELLE. — Il suffit d'être auprès de vous.

OCTAVE. — Qui es-tu?

ISABELLE. — Espagnole.

OCTAVE. — Espagnole et ici!

ISABELLE. — Oui, je me sauve, seule peut-être, d'un naufrage terrible.

OCTAVE. — Es-tu mariée?

ISABELLE. — Je l'ignore. Mon bonheur a été court.

OCTAVE. — Qu'on prenne soin d'elle.

ISABELLE. — Ce n'est pas nécessaire, j'ai repris courage.

OCTAVE. — Ta qualité d'Espagnole te servira. Où es-tu née?

ISABELLE. — En Catalogne.

OCTAVE. — Dans quelle ville?

ISABELLE. — A Barcelone.

POLYBE. — C'est une femme de haut rang.

TÉRÉE. — C'est aisé à voir.

ISABELLE. — A mon tour, je voudrais savoir qui vous êtes.

OCTAVE. — Je suis un homme du pays.

ISABELLE. — C'est m'offenser que de me cacher votre nom.

OCTAVE. — Je suis de haute naissance.

ISABELLE. — Alors, dites-moi en quel pays je suis.

OCTAVE. — Sur les terres du duc Octave.

ISABELLE. — Seriez-vous le duc?

OCTAVE. — Lui-même. J'étais à la pêche sur ce rivage, quand j'ai vu votre barque prête à disparaître dans les flots. Ne craignez rien; vous aurez ici tous les secours possibles.

ISABELLE. — Je n'ai qu'un titre auprès de vous : je suis femme. — La cour du roi d'Irlande est-elle loin d'ici?

OCTAVE. — Elle est tout près.

ISABELLE. — Avez-vous l'intention d'y aller?

OCTAVE. — Ordonnez-moi ce qu'il vous plaira, excepté d'aller à cette cour, que j'ai quittée il y a six ans.

ISABELLE. — Je tiens moi-même à ne pas y être vue.

OCTAVE. — Si vous avez besoin de mes services, belle Espagnole, quelle que soit l'entreprise, disposez de ma vie. Vos yeux exercent un tel empire sur moi, que je mets à vos pieds l'hommage de tout ce que je puis. Je ne suis point marié; je ne dois compte à qui que ce soit de ma conduite.

ISABELLE. — J'oublierai ce que j'ai perdu, puisque je le retrouve en vous. Mais vos États, votre vie, votre honneur même, tous les biens que vous pourriez m'offrir, ne seraient rien au prix du secret dont j'ai besoin.

OCTAVE. — Vous y tenez beaucoup?

ISABELLE. — Ma vie en dépend.

OCTAVE. — Votre personne sera ici aussi cachée qu'elle voudra l'être.

ISABELLE. — Je compte sur votre parole.

OCTAVE. — Je vous la donne à la face du ciel.

ISABELLE. — Allons.

OCTAVE. — Suivez-moi. (*A part.*) Sa divine beauté me met hors de moi-même.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Appartement dans le palais du roi.

LE ROI, DYONISE, CÉLINDE.

DYONISE. — Oui, il n'a que ce qu'il mérite : le châtiment est encore trop doux.

LE ROI. — Enfin, voilà le comte en pleine convalescence.

DYONISE. — Sa maladie a été longue, dangereuse, et pleine de mystère; mais elle ne procède pas du vrai motif.

LE ROI. — Voilà bien le caractère d'une femme! Aujourd'hui qu'il n'est plus d'obstacles à tes vœux, tu abhorres celui que tu aimais. Je crois que tu en veux beaucoup au comte.

DYONISE. — Je ne le déteste point, mais je suis profondément affligée de le voir si peu d'accord avec lui-même. Après avoir cédé à ta rigueur en faisant mourir son épouse, il ne semble pas qu'il ait renoncé à l'amour qu'il avait pour elle. Je ne saurais accepter de m'unir à un homme qui pleure sans cesse son Isabelle, et l'adore toujours en secret.

LE ROI. — Tu es ici la première coupable ; cherche donc un mari pour sauver ton honneur, non pour satisfaire tes goûts. Le comte pleure son épouse.

CÉLINDE. — Et certes il a raison. C'était une sainte femme, vertueuse et belle. Mais, qu'il vienne à jouir de votre douce compagnie, aussitôt vous le verrez aimer de nouveau, et oublier le passé.

(Elle sort.)

LE ROI, *à Dyonise*. — Puisque le comte va mieux, il deviendra aujourd'hui ton époux.

(Entre Clénard.)

CLÉNARD. — Il semble que ce soit une juste punition du ciel irrité; il est poursuivi par la colère divine.

LE ROI. — Qu'est-ce donc?

CLÉNARD. — Il s'agit du comte qui répond bien mal à vos espérances. Il venait de s'habiller pour la noce; il allait ceindre son épée... Tout à coup, il semble tomber en extase. Cela dure un moment, au bout duquel il s'écrie qu'il voit le portrait d'Isabelle. — « Attends, attends, » dit-il en se dépouillant de ses habits. Il se serait percé de son épée, si nous ne l'avions retenu.

LE ROI. — Ah! ciel, ta justice me révèle que le sang d'Isabelle demande à Dieu vengeance de sa mort... Que faire, ma fille?

DYONISE. — Tâcher d'apaiser le ciel par nos prières.

(Entre Henri, les vêtements en désordre, avec toutes les apparences de la folie. Il est suivi de serviteurs.)

HENRI. — Un moment, chère épouse; attends, ne me fuis pas, charmante Isabelle!

LE ROI. — Saisissez-le, tenez-le.

HENRI. — Ah! dieux! que la vie m'est à charge! Mort, pourquoi tardes-tu? Mort, viens frapper un homicide! Mais non, laisse-moi la vie, pour que j'expie mon crime par un long supplice. — Veux-tu savoir qui a tué la comtesse? C'est moi.

LE ROI. — Faites-le taire.

HENRI. — Et c'est le roi qui est là, c'est ce roi qui me l'a commandé!

LE ROI. — Comte, ceux qui t'entendent, que doivent-ils penser de nous deux?

HENRI. — Laissez le monde, et craignez plutôt le jugement de Dieu, quand il vous appellera. Si vous êtes coupable devant Dieu, je vous condamne devant les hommes, quelque innocent que vous paraissiez.

DYONISE. — Ce ne sont point les paroles d'un fou.

LE ROI. — Si, parbleu! — Sa folie épouvante.

HENRI. — On dit que j'ai trompé l'infante, que le ciel me punisse si cela est vrai! La vérité, la voici : la nuit était obscure; il était convenu que je la verrais entre deux et

trois heures du matin. Mais on est venu m'arrêter. Qui pensez-vous qui ait donné l'ordre? C'est ce vieux-ci, avec sa barbe de lapin. En attendant, un frelon est entré qui a mangé le miel. Pourquoi m'arrêter, moi, si, quand je me suis présenté, il ne restait à la ruche que l'écorce[1]?

LE ROI, *à sa fille*. — Il contredit toujours ton affirmation.

DYONISE. — Voilà ce qui m'épouvante.

HENRI. — On dit que j'ai trompé l'infante; que Dieu me punisse, si c'est vrai! Quelque roué infâme, embossé dans son manteau, est entré par le balcon. Il a vu l'occasion toute nue, et s'est mis à côté d'elle. Si j'avais eu ce bonheur, quelques tortures que dût m'infliger le roi, je ne désavouerais pas ma témérité. — Ah! ciel, couvrez, couvrez-moi les yeux.

CÉLINDE. — Quel objet afflige ta vue?

HENRI. — Ne voyez-vous pas mon Isabelle en pleurs? Ne la voyez-vous pas debout, grande, couverte d'habits de deuil, entourée de mes trois malheureux enfants[2]?... Ah! voilà l'aîné qui fond en larmes! et Lizarde, et Laurence, témoins de la sentence fatale que le ciel va prononcer. Oui, ma conscience me crie que j'ai fait mourir un ange, une sainte!... On dit que j'ai trompé l'infante; que Dieu me punisse si c'est vrai.

DYONISE. — Voilà donc, mon père, le fruit de votre erreur?

LE ROI. — J'ai cédé à l'amour et à l'honneur : n'accuse personne que toi-même.

HENRI. — Isabelle, ange du ciel que je ne verrai plus que là-haut! plût à Dieu qu'il y eût ici quelqu'un pour te venger!

CLÉNARD. — Quelle étrange folie, et en même temps que d'amour!

HENRI. — Avoir tué ma poule, et mangé mes trois pous-

1. *El corcho*, proprement l'écorce du liége, avec laquelle on construit les ruches en Espagne.

2. Comparez le tableau de la folie d'Oreste, dans Euripide, v. 243 et suiv.

sins[1]! Voilà, certes, une belle affaire! Quelle patience y tiendrait? La sentence est rendue : j'en appelle au prêtre Jean! Un juge, que dis-je? Une bûche entendrait l'affaire. Je demande un ajournement; mais comment le demander à qui a pris de si mauvaises conclusions?

LE ROI. — Dyonise, il faut que cet homme meure; il n'y a pas d'autre moyen pour sauver mon honneur et ta réputation. Par là se termine tout le mal que nous avons fait : vivant, il n'est bon à rien, mort, ta honte le suit dans la tombe.

DYONISE. — C'est ce que vous appelez un moyen?

LE ROI. — Je n'en vois pas d'autre.

HENRI. — Oh! pour cela, non! milan cruel. D'abord, la poule et les poulets, ensuite le coq! Vive Dieu! je vais chanter avant qu'il soit jour que c'est vous qui m'avez commandé de la tuer, dussiez-vous me démentir... Me faire mourir, moi! et sans être en état de grâce!

CÉLINDE. — Sire, ce serait cruauté de lui ôter la vie.

LE ROI. — Que peut-on espérer de lui, avec une telle maladie?

CLÉNARD. — La cause de son mal est qu'il a passé deux jours sans manger; de là son délire. Faites-lui servir quelque nourriture, et vous le verrez revenir à lui-même.

LE ROI. — Qu'on apporte ici de quoi manger.

HENRI. — Ah! chiens, que méditez-vous là? Vous prétendez m'empoisonner avec ce repas? Croyez-vous que je ne le comprenne? Mais vous serez bien déçus; je ne mangerai rien avant d'avoir revu Isabelle. — De la gelée? des conserves? Me prenez-vous pour enrhumé? — Viens ici, roi de théâtre; Hérode, bourreau des innocents! Pourquoi m'avoir mis en prison? Qui t'a trompé, vieux hibou? Pourquoi avoir fait couper le cou d'albâtre de mon Isabelle? Où est le sucre, la cannelle capable de la guérir maintenant? — Tu es exécré du monde entier.

CLÉNARD. — Son mal croît et augmente.

1. Singulière coïncidence avec ce passage du *Macbeth* de Shakspeare :

« MACDUFF. — Tous mes jolis petits? — Avez-vous dit tous?... Oh! infernal milan! Tous? — Quoi, tous mes jolis poussins, et leur mère... » (Sc. XVIII.)

HENRI. — On dit que j'ai reçu les faveurs de l'infante? Que Dieu me confonde si cela est vrai.

LE ROI. — Qu'on l'emmène, qu'on l'enferme.

HENRI. — Tu me condamnes, Pharaon? (*Aux serviteurs qui veulent le saisir.*) Vous, m'approcher?... Arrière, chiens, misérables!

(Il met l'épée à la main.)

LE ROI. — Empoignez-le : il ne se connaît plus.

PREMIER SERVITEUR. — Ah! je suis mort!

CLÉNARD. — Qu'on lui lie les pieds et les mains.

LE ROI. — Appelez la garde!

HENRI. — Isabelle, je vais te rejoindre!

LE ROI. — Saisissez-le, et qu'on l'attache.

HENRI. — Quelqu'un s'en repentira.

CLÉNARD. — Tout le monde est frappé de crainte.

DEUXIÈME SERVITEUR. — On n'a jamais vu force pareille.

HENRI. — On dit que j'ai reçu les faveurs de l'infante, que Dieu me confonde si cela est vrai!

(Il sort à la poursuite des domestiques.)

DYONISE, *à Clénard.* — Faites qu'on l'enferme : que ma honte ne soit pas rendue publique.

(Sort Clénard.)

(Entre Fabius.)

FABIUS. — Où court ce malheureux? Pourquoi ordonnez-vous qu'on le tue?

LE ROI. — Fabius, j'ai ordonné qu'on l'enferme. Il est fou; sa langue ne respecte plus rien.

FABIUS. — Il est bien temps d'écouter ces scrupules honorables.

LE ROI. — Pourquoi non?

FABIUS. — Voilà le comte de Barcelone qui arrive en personne, à la tête d'une flotte chargée de troupes espagnoles, dont les bannières flottent au vent. La première décharge de son artillerie a renversé le fort. Les chaloupes ont débarqué son monde sur la plage. Il jure qu'il vous arrachera la vie, et vos troupes fuient devant les siennes et lui montrent le chemin par où il peut arriver jusqu'ici. La moitié de la Castille appuie le comte de Barcelone. Les braves de Tolède (jamais la crainte ne connut le chemin de Tolède),

de Cordoue, de Séville, sont dans les rangs du comte qui a le roi de Castille pour proche parent. Le rivage est couver de troupes qui s'ébranlent en ordre de bataille. Elles sont, dit-on, commandées par le jeune don Juan, qui porte pour guidon royal un drapeau noir sur lequel est l'image d'Isabelle. Déployé dans les airs, ce drapeau semble demander satisfaction au ciel. — Sire, que prétendez-vous faire?

LE ROI. — Mes malheurs se succèdent de plus en plus grands. Il suffit, il est vrai, qu'une femme en soit la cause. Fabius, qui vous semble que je doive choisir pour général?

FABIUS. — Puisque le mal du comte persiste, prenez le duc Octave.

LE ROI. — Il y a six ans qu'il ne vient pas à ma cour.

FABIUS. — Est-il mécontent?

LE ROI. — Il n'a pas à se plaindre de moi.

FABIUS. — Il est homme de guerre, plein d'expérience... Faut-il le faire venir?

LE ROI. — Cours; en attendant, je vais rassembler quelques troupes et les pousser du côté de la mer.

(Ils sortent.)

DYONISE. — Je reconnais la justice divine.

(Elle sort.)

SCÈNE II

Salle dans le château du duc Octave.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE. — Tu serais, belle Espagnole, l'épouse du comte Henri?

ISABELLE. — Je suis ce que j'étais, Octave, je suis son unique et véritable épouse. Vous m'avez juré le secret. Puisque votre amour n'a rien à espérer, faites en sorte que je puisse retourner en Espagne; ma vie est trop exposée dans ce pays.

OCTAVE. — Henri fut jadis mon rival en amour, et mon ennemi pendant deux années; mais, l'amour qui n'est plus met fin à la haine. Connaissant la valeur de ton époux, je ne pourrais ajouter foi à ton récit s'il ne sortait de ta bouche. — Est-il possible que malgré la menace de mille morts,

malgré la force, malgré la loi[1], Henri ait osé te livrer à la mort, et renvoyer tes enfants en Espagne?

ISABELLE. — Ne l'en accuse pas; n'en accuse que ma triste destinée. Je ne veux pas croire que l'appât si puissant d'une couronne ait pu lui faire commettre une lâcheté.

OCTAVE. — Après tout, il a voulu ta mort; et il est sans doute maintenant l'époux de Dyonise, et cela contre la loi.

ISABELLE. — Que veux-tu dire?

OCTAVE. — Qu'il est innocent de la tromperie dont on l'accuse. Si tu me jures de garder le secret, je te dirai quel est celui qui a profité de la faiblesse de l'infante.

ISABELLE. — Les secrets que je t'ai confiés ne sont pas moins importants; nous pouvons faire un échange.

OCTAVE. — Nous lisons et on nous raconte des choses qui paraissent impossibles. Apprends que c'est moi qui ai surpris l'infante.

ISABELLE. — Est-il possible? (*A part.*) Quelle lumière se fait dans mon esprit!

OCTAVE. — L'obscurité de l'appartement favorisa mon industrie. Je possédai l'infante. Elle reçut de moi un anneau.

ISABELLE. — Singulier imbroglio.

OCTAVE. — Tu vois celui que j'ai au doigt : c'est l'infante qui me l'a donné. Quant à elle, on conçoit qu'elle veuille épouser le comte; mais lui, il est certainement innocent. — Il s'enfuit en Espagne; je me retirai dans mes terres, où je suis depuis six ans : c'est l'époque de l'exil volontaire du comte, et de son mariage avec toi. Ne lui reproche plus que sa conduite à ton égard.

ISABELLE. — C'est la fureur du roi que j'accuse, tout en absolvant le sentiment qui l'a poussé. Je ne dis rien d'Henri, sinon que je l'aimais au point que je regrette que ma condamnation n'ait pas été suivie d'effet. Et puisque je suis séparée de lui, Octave, laisse-moi jouir au moins de mes enfants; c'est avoir encore les trois quarts de mon époux.

1. La loi qui permettait au roi d'ordonner à un vassal infidèle de tuer la femme qu'il avait épousée au mépris de la foi donnée à une autre. Il en a été parlé dans la notice.

J'ai trois enfants, il ne manquera plus à mon cœur que la quatrième part, qui est le comte lui-même. Puisque la rigueur ou le caprice du sort le veut ainsi, mieux vaut être privé d'une part que de trois. Je voudrais bien te demander cet anneau qui pourrait adoucir mes peines; mais si ton amour y tient, il serait injuste de t'en priver.

OCTAVE. — Si cet anneau peut apporter quelque consolation à ton infortune, tu peux en disposer.

ISABELLE. — Je charge le ciel d'acquitter ma dette.

OCTAVE. — Polybe!

POLYBE. — Seigneur?

OCTAVE. — Conduisez cette dame au port. Vous la recommanderez à Albert ou à Attile; qu'ils la passent à Barcelone, à la première occasion, en ayant les plus grands égards pour sa personne. Je donne mille écus pour les frais du passage.

POLYBE, *à part, au duc.* — Avez-vous été heureux?

OCTAVE. — L'honneur des serviteurs consiste à obéir et à se taire. (*Haut, à Isabelle.*) Pour plus de secret, je vous confie à lui seul.

ISABELLE. — Il suffit.

OCTAVE. — Adieu, vertueuse Isabelle.

ISABELLE. — Adieu, généreux duc.

POLYBE, *à part.* — Agréable ministère! Avant d'arriver au port, elle est à moi.

(Sort Isabelle suivie de Polybe.)

OCTAVE. — Aventure étrange et terrible, qu'un moment de témérité ait produit tant de malheurs! Je suis l'auteur de tout ce qu'a souffert Isabelle, et la vérité se découvre après six années! Quelles conséquences de ma coupable ruse! Tout le poids de l'infortune est tombé sur une tête innocente.

(Entre Fabius.)

FABIUS. — Seigneur, quelle que soit la disposition de vos sujets...

OCTAVE. — Vous ici, Fabius? Quelle heureuse occasion...

FABIUS. — Heureuse pour vous.

OCTAVE. — Est-ce que le roi me fait appeler?

FABIUS. — Oui, et je vous en félicite.

OCTAVE. — Vraiment? De quoi donc s'agit-il?

FABIUS. — Vous êtes nommé général.

OCTAVE. — Où sont les troupes?

FABIUS. — Voici le bâton de commandement; cela suffit.

OCTAVE. — Si c'est une menace, marquis, je suis dans mes terres, et je n'ai pas besoin d'en sortir.

FABIUS. — Je suis gentilhomme, vous devez me croire. Je jure au ciel et à vous, duc, que ce que je dis est la vérité. Une armée espagnole a forcé le port, et insulte sa capitale.

OCTAVE. — J'en devine le motif.

FABIUS. — Allons, duc, et je vous dirai chemin faisant ce qui s'est passé.

OCTAVE. — Le comte Henri y est-il pour quelque chose?

FABIUS. — Dites plutôt Dyonise.

OCTAVE, *à part*. — Isabelle court de grands dangers si elle n'arrive promptement en Espagne.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

DON JUAN, LE COMTE DE BARCELONE.

(Une revue de troupes; bannières noires sur lesquelles est peint le portrait d'Isabelle. Le jeune don Juan porte sur ses armes une soubreveste noire, et tient à la main le bâton de général. Près de lui est le comte de Barcelone.)

LE COMTE. — Il serait juste peut-être que je vengeasse moi-même la mort de ma fille, et je devrais être le seul général de cette armée; mais il vaut mieux, don Juan, que je vous cède ce titre. La douleur du trépas de votre mère, la justice de votre cause, armeront votre bras, et le ciel protégera vos armes. — Voilà votre général, nobles soldats! La raison combat pour lui, plus encore que la force. C'est mon petit-fils; c'est le fils d'Isabelle. Tout jeune qu'il est, il mérite de vous commander. Couvert du sang de sa mère, il s'apprête à punir un père dénaturé.

DON JUAN. — Comte illustre, mon noble aïeul, honneur et gloire du nom de Moncade, ce bâton, cette épée obéis-

sent à un cœur bien jeune encore, mais ardent et généreux. Vos leçons, l'injure faite à ma mère, l'enflamment tellement, qu'avant deux jours, j'aurai montré à nos lâches ennemis que pour jeter parmi eux l'épouvante, je suffis seul. C'est à l'innocence à venger l'innocence : la justice du ciel le veut ainsi. Je me sens d'ailleurs assez de force et de courage dans les questions d'honneur, pour défier au combat ce roi barbare, et, avec l'aide de Dieu, j'espère le vaincre.

LE COMTE. — Que je baise la bouche qui a proféré ces nobles paroles! Je veux t'élever moi-même sur mes bras pour te montrer à l'armée. (*Il le soulève, et le présente aux soldats.*) Ma barbe blanche recommandera le choix que j'ai fait. De cette hauteur, contemple cet étendard : tu y verras l'histoire tragique de ta malheureuse mère.

DON JUAN. — Non, mon aïeul, je ne veux pas le regarder. Remettez-moi à terre, cette vue m'attendrirait trop. Marchons à l'assaut : vous verrez si votre petit-fils a du cœur.

LE COMTE. — Rendez le sang à mes veines desséchées! Je leur déclare une guerre d'extermination.

DON JUAN. — Qu'on aille reconnaître les quartiers du roi d'Irlande.

UN SOLDAT. — Bravo!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Le palais du roi d'Irlande.

LE ROI, DYONISE, CLÉNARD.

LE ROI. — Nous sommes perdus.

DYONISE. — Quel remède opposer à de telles disgrâces?

LE ROI. — Clénard, va chercher Henri dans sa prison, et amène-le enchaîné.

CLÉNARD. — Que voulez-vous faire d'un fou?

LE ROI. — Obéis, et ne raisonne point.

CLÉNARD, *à part*. — Le roi ne sait plus ce qu'il fait.

DYONISE. — Que prétendez-vous faire d'Henri?

LE ROI. — Le livrer à ceux qui, à cause de lui, me causent de telles alarmes.

DYONISE. — C'est une cruauté de plus.

LE ROI. — Cette île est dénuée d'armes et de défenses. Si le comte Raymond l'envahit, comme tu vois qu'il s'y prépare, s'il renverse nos villes, nos châteaux, s'il veut absolument s'emparer de nous, ne vaut-il pas mieux lui livrer Henri? Henri est fou, c'est un homme inutile, il est la cause de cette guerre; c'est lui que le comte réclame.

(Entre Clénard suivi d'Henri enchaîné.)

CLÉNARD. — Voici Henri.

LE ROI, *à Clénard.* — Qu'une escorte de cent hommes le conduise au fier Catalan; dis-lui qu'il venge sur ce cruel meurtrier le sang de sa fille dont je suis innocent. En l'immolant, il venge encore mon honneur.

HENRI. — Enfin mes vœux sont accomplis! Juste ciel, je bénis ta clémence : oui, je reprends aujourd'hui toute ma raison. L'annonce de ma mort m'en a rendu l'usage; la main de mon fils va me faire expier le meurtre de sa mère. Je proteste de nouveau devant Dieu, à la face du ciel et de la terre, des anges et des intelligences célestes, en présence de la terre et de la mer, que jamais je n'offensai l'honneur de l'infante; que je ne suis pas celui dont elle se plaint. La nuit de son malheur, le roi m'avait jeté en prison. Mais, je mérite la mort; je la mérite, parce que j'ai été le bourreau d'Isabelle.

LE ROI. — Emmenez-le sur-le-champ.

HENRI. — Barbare! l'heure de ton châtiment approche.

(Henri est emmené par Clénard.)

DYONISE. — Quel cœur ne serait ému par les malheurs de ce pauvre comte!

LE ROI. — Dyonise, je commence à craindre que lui aussi ne meure innocent. Ce serment de n'avoir pas été l'auteur de ta disgrâce, qu'il adresse au ciel et à la terre, a de quoi faire réfléchir.

DYONISE. — Oui, ceux qui ne connaîtraient pas sa première passion. S'il est vrai que le jour nous éclaire, il est coupable de mon déshonneur.

(Entrent Fabius et Octave.)

FABIUS. — Voici le duc Octave.

LE ROI. — Cher duc!

OCTAVE. — Je baise les pieds de Votre Altesse.

LE ROI. — Si longtemps sans nous voir!

OCTAVE. — Les soins de mes États m'ont retenu. D'ailleurs le besoin de mes services ne se faisait pas sentir. Aujourd'hui je mets à vos pieds ma fortune, mon honneur et ma vie.

LE ROI. — Tu sais à quelle extrémité nous réduit l'armée espagnole?

OCTAVE. — Le marquis m'a tout dit, l'injure et la vengeance qu'on poursuit. Il faut se hâter de se mettre en mesure.

LE ROI. — Viens, tu sauras mes projets, s'il ne suffit pas de leur avoir livré Henri : c'est là, dit-on, l'objet que poursuit le comte de Barcelone.

FABIUS. — Sire, vous l'avez donc livré à l'Espagnol!

LE ROI. — Je viens de le lui livrer.

FABIUS. — Dans quel but cette cruauté?

LE ROI. — Il est la cause de tout, qu'il meure; en outre, il est fou; c'est un homme perdu.

FABIUS. — Et moi je donnerai ma vie pour le sauver.

OCTAVE, *à part*. — Ah! Dyonise! ta vue fait saigner mon ancienne blessure.

DYONISE. — Vous allez bien, Octave?

OCTAVE. — A vous servir, princesse, et non moins dévoué qu'il y a six ans.

DYONISE. — Je vous ai dédaigné : le ciel connaît mon repentir.

OCTAVE. — Ma passion dure toujours.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Le rivage de la mer.

ISABELLE ***en habits d'homme.***

ISABELLE. — Il voulait me forcer, le misérable! A quel homme le duc m'avait confiée! Le sommeil et le vin ont enchaîné sa brutalité. La nuit m'a protégée de son ombre;

j'ai profité des premières clartés du jour pour gagner cette plage, où, dit-on, une armée espagnole s'apprête à entrer en campagne. — Je me suis emparée de ses habits en lui laissant les miens; il est entre les mains de deux villageois qui vont rire de sa mésaventure.

(Entrent deux soldats espagnols, Lucinde et Phénice, le fusil haut.)

LUCINDE, *à Isabelle.* — Rends-toi, ou je t'envoie cette balle.

ISABELLE. — Relève ton arme, soldat; je ne suis point un homme de guerre, quoique je porte une épée.

PHÉNICE. — C'est assez que tu sois du pays, et que nous t'y ayons rencontré.

LUCINDE. — Oui, oui, c'est un espion.

ISABELLE. — Le ciel ne pouvait me faire une faveur plus grande, que de m'obliger à vous rendre cette épée et ma vie. (*On lui lie les mains.*) Je suis à vous; mais, dites-moi, de grâce, à qui appartient cette armée?

LUCINDE. — Au comte de Barcelone.

ISABELLE. — Quel comte?

LUCINDE. — Don Ramon de Moncade.

ISABELLE. — O bonheur inouï!

PHÉNICE. — Voici le général; à genoux!

(Entre don Juan suivi du capitaine Carlos.)

DON JUAN. — Enfin la ville s'est rendue.

CARLOS. — Ta sommation a suffi.

ISABELLE, *à part.* — Ciel, que vois-je? N'est-ce pas là le jeune don Juan?... Mon fils! — En vain je voudrais ouvrir mes bras que retiennent ces liens; mais du moins mes larmes peuvent couler. Reçois ces larmes, jeune héros; elles sortent des entrailles qui t'ont porté si longtemps. Mais, il faut, hélas! dissimuler mon émotion et contenir ma joie.

PHÉNICE, *à Isabelle.* — Approche.

DON JUAN. — Qu'est-ce donc?

LUCINDE. — Général, voilà un espion de l'ennemi!

DON JUAN, *à Isabelle.* — D'où viens-tu?

ISABELLE. — Je venais ici... bien éloignée de songer au bonheur qui m'attendait... à mon bien le plus cher.

DON JUAN. — Que fait ton roi?

ISABELLE. — Je l'ignore; il n'a jamais été mon roi.

DON JUAN. — Comment espère-t-il défendre ses États, depuis mon arrivée?

ISABELLE. — Seigneur, je n'en sais rien.

CARLOS. — Ordonnez, seigneur, qu'on lui donne la torture.

DON JUAN. — Qu'on apporte ici tous les appareils de tourment.

ISABELLE. — Ce n'est pas le premier que j'aurai souffert pour toi, noble général.

DON JUAN. — Pour moi?

ISABELLE. — Oui, j'ai éprouvé le plus grand de tous.

DON JUAN. — Explique-toi, et sois sûr de ma reconnaissance[1].

ISABELLE. — Tu le sauras quand il en sera temps.

DON JUAN. — Otez-lui ses chaînes..

CARLOS. — Seigneur, qu'il expire dans les tortures.

DON JUAN. — Y songes-tu? Qu'on lui ôte ses chaînes. Il a tous les traits de ce que j'aime le plus au monde.

CARLOS. — Tous vos soldats sont-ils comme toi? La tenue doit être belle.

DON JUAN. — Le roi d'Irlande est probablement sans souci de notre présence. Il sait que le général est un enfant; et il a pris des soldats qui n'ont pas de barbe. — D'où es-tu?

ISABELLE. — Je suis Espagnol; ne le vois-tu pas?

DON JUAN. — De quel pays?

ISABELLE. — De Barcelone.

DON JUAN. — Il faut le bien traiter.

ISABELLE. — Général, je baise tes pieds : crois que je ne suis pas un espion, mais bien un serviteur de ton père Henri.

DON JUAN. — Tu as donc connu ma mère?

ISABELLE. — Oui, général.

DON JUAN. — Ah! chère mère! — Où allais-tu, soldat?

ISABELLE. — En Espagne.

DON JUAN. — Rendez-lui son épée.

1. C'est la situation de l'Électre de Sophocle, mais moins vraisemblable.

ISABELLE. — Cela est digne de ta générosité, don Juan.

DON JUAN. — Je te fais capitaine, et tu seras attaché à ma personne.

ISABELLE. — Je te fus attachée pendant neuf mois.

DON JUAN. — Eh bien! j'ai payé ma dette envers toi.

ISABELLE. — Si tu savais tout ce que tu me dois! ce serait trop long à dire.

DON JUAN. — Voyons.

ISABELLE. — J'ai pris soin à ton insu de ton enfance. Mais puisque j'ai trouvé l'occasion de te montrer mon ancien attachement en servant sous tes ordres, accorde-moi un instant de congé : j'ai un projet.

DON JUAN. — Je te l'accorde.

(Isabelle se retire.)

CARLOS. — Il a très-bonne mine.

DON JUAN. Ses traits me rappellent ce que j'adore dans mon cœur.

CARLOS. — Que voulez-vous dire?

DON JUAN. — Si ma mère n'était pas morte, je jurerais que je viens de la voir sous les traits de cet Espagnol.

CARLOS. — Il est vrai qu'il y a de la ressemblance.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMTE DE BARCELONE, HENRI *enchaîné*, CLÉNARD, SOLDATS.

LE COMTE. — Je ne sais si je dois approuver le roi d'Irlande.

CLÉNARD. — Il t'envoie Henri, grand seigneur, et demande humblement que sa mort apaise la fureur de tes soldats.

(Il sort.)

LE COMTE. — Peu s'en est fallu qu'à la vue du traître ma main irritée... Don Juan!

DON JUAN. — Mon aïeul et seigneur, que signifie?...

LE COMTE. — Tu vois un misérable; le bourreau de ce qui fut ma gloire : un lâche qui, pour régner, a tué la meilleure, la plus vertueuse des épouses; un malheureux

qui, après t'avoir donné la vie, aurait consenti à te l'ôter... C'est le meurtrier de ta noble et sainte mère.

DON JUAN. — Mon père, avez-vous pu concevoir une telle cruauté?

HENRI. — Mon fils, un autre m'a contraint.

DON JUAN. — Qui peut soumettre à la contrainte la libre volonté?

LE COMTE. — Admire ce langage.

HENRI. — Je suis né de la femme, mon fils, et, comme tel, j'ai pu faillir[1].

DON JUAN. — Père, vous avez tué ma mère pour épouser l'infante. Comment vous faire pardonner la mort d'une épouse aussi vertueuse, d'une sainte comme ma mère? Vous l'avez livrée à la mer, croyant vous laver de ce crime dans ses vastes eaux : ce n'est que dans le sang que se lavent de tels outrages. Mais, s'il faut que du sang soit versé, ce ne sera pas, ô mon aïeul, celui duquel je tiens la vie. (*Il se jette à genoux.*) J'en appelle à deux genoux au tribunal de votre clémence. J'en appelle, seigneur, au nom du comte. J'ai déjà perdu ma mère; s'il faut aussi perdre mon père, j'en mourrai de douleur.

HENRI. — Mon fils, cesse d'intercéder pour moi. Tu ne fais que redoubler mon supplice.

LE COMTE. — Tu m'as offensé; tu as provoqué ma puissance... Mais, dans l'état où je te vois, comment puis-je vouloir te punir, ayant ton fils devant mes yeux! Pour calmer sa colère, il faut, dit-on, se regarder au miroir : mon petit-fils est le cristal dans lequel se reproduit mon image. Tu en es le cadre; en brisant le cadre, je craindrais de nuire au miroir. — Cela dit, je m'éloigne.

(Sort le comte de Barcelone, accompagné de Clénard et des soldats.)

HENRI. — Seigneur, où courez-vous? Je vous ai offensé, levez sur moi la droite de votre colère, tuez-moi, je l'ai mérité, moi qui ai fait périr la mère d'un enfant qui déploie un si grand cœur. —Viens dans mes bras, mon fils.

1. Cette parole simple et profonde (Lope est toujours simple quand il est vrai) relève le caractère d'Henri et ramène le drame au niveau qu'il n'aurait pas dû quitter, ce qui était difficile, car le pathétique est évidemment épuisé à la fin de la seconde journée.

DON JUAN. — Arrête... mon aïeul est absent, je le représente, et ne suis plus que ton ennemi.

HENRI. — Eh bien! je me livre à tes coups. Perce-moi le cœur, — la mort sera moins cruelle pour moi que tes paroles.

(Entre Carlos.)

CARLOS. — Voici l'Espagnol.

DON JUAN. — Lequel?

CARLOS. — Celui que vous avez fait capitaine.

(Entre Isabelle.)

ISABELLE. — Don Juan, les ennemis ont résolu de venir implorer ta clémence. Ils ne demandent qu'à se soumettre et à t'honorer.

DON JUAN. — Carlos!

CARLOS. — Seigneur!

DON JUAN. — Écoute... ne mécontentons pas mon aïeul. — Quoique mon cœur se brise, conduisez mon père en prison, et pour mieux le punir, qu'il soit conduit par cet Espagnol qui ressemble à ma mère : cette vue lui fera mieux sentir combien il fut insensé.

(Il sort.)

CARLOS. — J'obéirai, seigneur. (*A Isabelle.*) Soldat, quel est ton nom?

ISABELLE. — Je m'appelle Thomas. Je pris ce nom en voyant un homme renier son sang et sa foi.

CARLOS. — Garde ce prisonnier que le général te confie. Le général compte sur toi.

ISABELLE. — Où sera-t-il mieux gardé?

CARLOS. — Sur un bâtiment, au bord de la mer.

ISABELLE. — Soyez tranquille; je vais le conduire.

CARLOS. — Adieu.

HENRI. — Et moi, que ne vais-je à la mort? — Soldat, délivre-moi de la vie, elle m'est odieuse.

ISABELLE. — Qui es-tu?

HENRI. — Ne le vois-tu pas? Un homme dont le vaisseau s'est brisé à l'écueil de la fortune, et qui, du plus haut de sa roue, est tombé à tes pieds. Un homme à qui la vie est un tourment, un long supplice, et qui ne trouve pas même une main secourable pour l'en délivrer. La victime

innocente d'une faute illustre, punie en même temps pour un crime sans excuse. — Mais toi, soldat espagnol, chargé de veiller sur moi, qui es-tu? Serais-tu, par hasard, l'ombre de mon Isabelle! Où as-tu pris ces traits qui m'épouvantent? Dans cette tragédie dont mes malheurs font le sujet, et dont ma mort fera le dénoûment, si tu n'es qu'une ombre, comment viens-tu avant le dernier acte? Es-tu le fils aîné du comte de Barcelone? Es-tu mon beau-frère? Parle, ton silence me fait trembler; tes regards sont bien sévères.

ISABELLE. — Henri, celui qui de sang-froid a pu tuer un innocent, a toujours devant les yeux l'image de sa victime. Tu crois retrouver en moi les traits de ta femme, parce que ton crime se représente à ton imagination dans tout ce que tu vois. Mais, puisque nous sommes ici, ne saurai-je pas pourquoi tu donnas la mort à ton épouse? Avais-tu quelque faiblesse à lui reprocher? — T'avait-elle jamais offensé.

HENRI. — Isabelle était une sainte; il fallut un roi pour contraindre ma volonté. Mais j'expiai ma faute en refusant d'épouser l'infante. J'en perdis la raison. Impatient de mourir, je n'ai fait que pleurer et feindre, pour ne pas céder aux instances du roi, qui, voyant en moi un homme inutile, me livre maintenant à la colère du comte Raymond.

ISABELLE. — Quoi! tu n'as pas épousé l'infante?

HENRI. — Non.

ISABELLE. — Tu as bien fait : je sais qu'un autre avait déshonoré sa couche.

HENRI. — Qui donc?

ISABELLE. — Le duc Octave.

HENRI. — C'est donc pour lui que j'ai payé. — Sait-on cela à la cour?

ISABELLE. — Pas encore; mais je veux te tirer du péril où tu es. Je veux briser tes fers et dérober ta tête à l'épée irritée du comte de Barcelone. Va-t-en, malheureux Henri, va où ta destinée voudra te conduire.

HENRI. — Soldat généreux, laisse-moi mes chaînes : je suis sensible à ta compassion. Je ne demande qu'à mourir, et chacun veut me sauver la vie.

ISABELLE. — Comte, sauve-toi.

HENRI. — Non, tu parles en vain.

ISABELLE. — Ne vaut-il pas mieux que tu sois libre? Tu négocieras avec avantage.

HENRI. — On ne tient plus à l'existence quand on est accablé sous le poids du malheur. Hélas! tu daignes avoir pitié de moi. Tu en ressembles davantage à mon Isabelle, qui mille fois me donna la vie, et je n'en ressens que plus de confusion.

ISABELLE. — Tu ne veux pas t'éloigner?

HENRI. — Impossible.

ISABELLE. — Mais que deviendras-tu?

HENRI. — Je mourrai.

ISABELLE. — Pourquoi?

HENRI. — Pour expier mon crime.

ISABELLE. — Tu l'expies, malheureux!

HENRI. — Mon crime est inexpiable.

ISABELLE. — N'en désespère pas.

HENRI. — Je n'ai aucun espoir.

SCÈNE VII

Entrent LE COMTE DE BARCELONE, DON JUAN, LE ROI D'IRLANDE, DYONISE, CÉLINDE, CLÉNARD, OCTAVE, FABIUS.

LE ROI, *au comte de Barcelone.* — Si, après t'avoir livré le comte, tu exiges encore plus, toi-même dicte des conditions compatibles avec mon honneur.

LE COMTE. — Ce sont des événements extraordinaires, dont le temps seul peut révéler les causes cachées. (*A Isabelle.*) Qu'as-tu fait du prisonnier?

ISABELLE. — Le voici.

LE COMTE. — Je suis content que tu vives encore, si toutefois tu mérites de vivre, pour m'expliquer enfin ce mystère : avoir déshonoré l'infante, l'abandonner ensuite, et venir m'abuser en Espagne, pour obtenir de moi cette fille bien-aimée dont tu m'as privé! Ne valait-il pas mieux, misérable, te marier avec Dyonise, et répondre à son amour,

que de nous ravir à elle son honneur, à moi l'objet de toute ma tendresse?

ISABELLE. — Seigneur, vous serez étonné que je vienne ici disculper un homme qui se présente devant vous chargé de si graves accusations. Mais vous allez connaître les motifs impérieux qui m'y obligent.

D'abord, si quelqu'un ose soutenir que le comte a abusé de l'infante, je le démens à haute voix et je l'appelle au combat. Dyonise a été trompée. Elle aimait Henri, qui la payait de retour, et ils concertèrent de se voir une nuit dans l'appartement de l'infante. Henri ne put s'y rendre : le roi le fit jeter en prison cette nuit même. Moi qui étais son rival, quoique ici personne ne me connaisse, je pénétrai dans l'appartement, en déguisant mes manières, et surtout mon nom. Enfin, moins sobre d'actions que de paroles, je lui laissai en partant un anneau pour souvenir de tant de faveurs. Mes nobles armes, cinq fleurs de lis et trois lions rampants sont gravés sur la pierre de cet anneau. J'en reçus d'elle un autre en échange : le voici. Que l'infante dise s'il lui appartient, ou non.

LE ROI. — Eh bien, ma fille?

DYONISE. — Demande le nom de cet homme, il a dit la vérité. — Es-tu noble ou plébéien?

OCTAVE. — Un mot, soldat...

ISABELLE. — Duc, pourquoi ce trouble? Tu sais bien que j'ai dit la vérité.

LE ROI. — Qu'est ceci, traîtres infâmes? — Toi, tu l'as déshonorée, et toi, misérable (*A Octave.*) tu savais le moment, le lieu? Par le ciel, que dois-je faire?...

OCTAVE. — Du calme, sire, contenez-vous. — Soldat, qui gardes si mal ta foi, quoique noble, si tu ne te rétractes à l'instant, je déclare ton nom.

ISABELLE. — Je répondrai, Octave, pour assurer la vengeance du roi, que c'est toi qui as trompé sa fille, et qui t'introduisis chez elle par le balcon... Je l'affirme, ce n'est pas moi, c'est toi. Sire, l'écusson de ses armes est connu en Espagne.

OCTAVE. — Oui, je le reconnais, et je vous offre ma tête, sire. Mais, auparavant, je veux faire connaître ce soldat.

LE ROI. — Si ma fille y souscrit, tu peux réparer mon honneur en l'épousant. Je donnerais pour cela mon royaume, non pas à un duc, mais à un simple et pauvre gentilhomme.

OCTAVE. — Sire, lorsque je vous engageai à mettre Henri en prison, ce fut pour m'introduire auprès de l'infante cette nuit-là! Tel fut aussi le motif de ma fuite de la cour, de cet exil volontaire qui a duré six années. Je reconnais ces armes, cet anneau. Sire, prenez ma vie, ou daignez m'accorder mon pardon.

LE ROI. — Qu'en dis-tu, Dyonise?

DYONISE. — Je dis que je fus trompée; et, quoique le duc méritât la mort pour cette perfidie, je suis toute prête à l'épouser. Il vaut mieux encore qu'il me rende l'honneur, que de rester, vous et moi, sans honneur et sans héritiers.

LE ROI. — Donne-lui la main.

OCTAVE. — Et moi, je donne mon âme à celle qui veut bien m'honorer de son choix.

DON JUAN. — Duc, voilà vôtre affaire terminée.

OCTAVE. — Qu'ordonnez-vous, général?

DON JUAN. — Écoute : c'est donc à cause de toi que le comte fit mourir ma mère! Je te défie au combat. Choisis le champ et les armes.

OCTAVE. — Tu es bien jeune, Espagnol; mais si quelqu'un des tiens se présente à ta place, je suis prêt.

LE COMTE. — Regarde mes cheveux blancs; c'est moi.

OCTAVE. Illustre comte, ces cheveux blancs commandent le respect.

DON JUAN. — Mon aïeul, on vous refuse par respect pour votre âge, et moi parce que je suis trop jeune encore... Maudite soit la barbe qui blanchit trop tôt ou vient trop tard.

HENRI. — C'est moi qui vous supplie de m'accorder le champ contre le duc. Sire, l'offense que j'en ai reçue m'en donne le droit; c'est sa faute qui a causé par mes mains la mort de mon épouse. En voilà plus qu'il n'en faut pour se battre jusqu'à la mort.

OCTAVE. — Tu es prisonnier, fais-toi remplacer.

ISABELLE. — Mon tour est venu, c'est à moi à présent.

OCTAVE. — Toi, oui, toi qui trahis les secrets qu'on te confie; j'accepte le combat partout où tu voudras.

ISABELLE. — Ici même.

OCTAVE. — Je le veux bien : prépare-toi. Mais d'abord explique tes motifs.

ISABELLE. — Mes motifs? Tu as trompé le comte Henri.

OCTAVE. — J'ai déjà répondu à cela. Je suis le mari de l'infante.

ISABELLE. — Il y en a d'autres.

OCTAVE. — Parle.

HENRI. — Tu es la cause de la mort d'Isabelle.

OCTAVE. — Et si je la rendais à la vie?...

HENRI. — A la vie?

OCTAVE. — Cela t'étonne?

ISABELLE. — Henri sera mis en liberté, et tout le monde sera content.

OCTAVE. — Le serez-vous, comte de Barcelone?

LE COMTE. — Je couronnerai mes vaisseaux de laurier, et je reprendrai le chemin de l'Espagne.

OCTAVE. — Eh bien! Soyons tous heureux. Comte, faites lever l'ancre; celle que vous voyez est votre fille elle-même.

LE COMTE. — Quelle fille?

OCTAVE. — Celle qui est ici présente, seigneur. Fabius la mit à la mer; elle, s'attachant aux bords de la barque déjà submergée, fut poussée par le flot jusqu'à l'embouchure d'une rivière, où j'étais occupé à pêcher. Je la vis et je la sauvai.

LE COMTE. — Ma fille!

ISABELLE. — Seigneur!

DON JUAN. — Ma mère!

ISABELLE. — Mon amour!

HENRI. — Chère épouse!

ISABELLE. — Mon Henri!

FABIUS. — Ah! vivez tous trois des milliers d'années; c'est le vœu le plus cher de Fabius.

HENRI. — Cher Fabius, mes bras te retrouvent!

LE ROI. — Mais, quel est ce bruit au dehors?

CLÉNARD. — Ce sont, je crois, des soldats qui amènent une femme prise dans les montagnes voisines.

LE COMTE. — La guerre est finie. Qu'on lui rende la liberté.

SÇÈNE VIII

Entrent LUCINDE *et* PHÉNICE *conduisant* POLYBE *en habit de femme, et enchaîné.*

POLYBE. — Je vous en conjure, faites-moi mettre à mort.

LUCINDE. — Avance. Tu es bien entêté.

LE COMTE. — Qu'est-ce donc?

LUCINDE. — Ce gentilhomme qui s'était ainsi déguisé pour ne pas aller à la guerre.

OCTAVE. — C'est Polybe?

POLYBE. — Oui, c'est là mon nom.

OCTAVE. — Eh! que viens-tu faire dans ce costume?

POLYBE. — Après avoir bien dormi pour avoir trop bu, la dame que vous m'aviez chargé de conduire m'a causé cet agréable réveil. Et moi, pour ne pas rester nu comme le père Adam, je me suis habillé en amazone [1].

ISABELLE. — Me reconnais-tu?

POLYBE. — Oui, perfide, c'est là mon habit.

FABIUS. — La comtesse t'en fera donner un meilleur.

POLYBE. — Quelle comtesse?

HENRI. — Mon épouse.

POLYBE. — Seigneur comte, daignez me pardonner.

LE ROI. — Retournons à la ville, que tout le monde soit heureux de notre joie. Je veux marier Fabius avec Célinde, et lui donner une dot considérable.

CÉLINDE. — Sire, ma reconnaissance...

LE ROI. — Et, sans différer, qu'Octave épouse ma fille.

DYONISE. — Puisque tout se déclare aujourd'hui, je dois dire que de cette nuit j'ai eu une fille...

CÉLINDE. — Je l'ai vue. Duc, elle est votre portrait vivant.

LE ROI. — Celle-ci sera pour don Juan, comme héritière du royaume.

LE COMTE. — Il le méritera par ses services.

1. Le rire succède aux larmes, selon le génie du public espagnol.

ISABELLE. — Mon cher Henri!

HENRI. — Épouse bien-aimée!

POLYBE. — Seigneur, laissez-moi dire un mot.

HENRI. — Non, parce que c'est ici la fin de la NÉCESSITÉ DÉPLORABLE.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE CAVALIER

D'OLMEDO



NOTICE

SUR

LE CAVALIER D'OLMEDO

On peindra les passions avec plus de profondeur, on ne les peindra jamais plus vivantes que dans ce drame; on ne mettra jamais dans la tragédie un pathétique plus douloureux; la jeunesse et la beauté, l'héroïsme et la tendresse, ne recevront jamais des couleurs plus idéales. Est-ce un roman, est-ce un drame, est-ce une page détachée de quelque épopée? Il y a de tout cela à la fois dans le *Cavalier d'Olmedo*, car ce tableau a quelquefois la largeur de l'épopée, il a tout l'intérêt du roman, il a le mouvement et les émotions du drame; — par-dessus tout cela, un incomparable effet de poésie.

Qui donc a refusé à Lope le talent de peindre l'idéal, pour en faire un trait particulier du génie de Calderon? Conçoit-on une figure plus idéale que celle d'Alonso de Manrique? Calderon ne reproduit nulle part avec plus de bonheur les traits de caractère particulièrement chers à la nation espagnole : enthousiasme et générosité, bravoure et tendresse, honneur sans tache, culte mystique de la beauté. La beauté! qui jamais a réussi à la faire concevoir plus séduisante que dans ce récit qui ouvre le drame? On suit avec Alonso les traces de cette charmante Inès, dans la foule de Medina; on assiste, ému et charmé, à ce jeu muet du regard « qui en se taisant encourage, » à ce sourire échangé entre les deux sœurs, qui ont deviné le jeune cavalier. — Et la scène épique et chevaleresque de ce combat de taureaux que le poëte, avec quelques traits, réussit à nous faire deviner tout entière : ce tableau d'Inès souriant toute confuse à son amant vainqueur et acclamé, les louanges du roi, l'enthousiasme de la foule!

Quel langage parle ici le sentiment ! La langue espagnole, héritière en cela de celle des troubadours, excelle à rendre ces délicatesses de cœur, infinies, inépuisables, qui divinisent en quelque sorte la femme, mais qui gênent bien souvent le traducteur.

Un seul mot suffira à donner la vraie mesure de la valeur de cet ouvrage : c'est qu'il n'est pas loin d'égaler le *Romeo et Juliette* de Shakspeare. Le fait serait dès longtemps établi, je crois, si *le Cavalier d'Olmedo*, aujourd'hui traduit pour la première fois, était plus connu. Le poëte espagnol a écarté les images funèbres que prodigue la mélancolie du génie anglais; son drame est moins brutal que celui de Shakspeare, et le rôle de Fabia, la *vilotière*, est moins choquant que celui de la nourrice. Le caractère d'Alonso est plus mâle que celui de Romeo et mieux dessiné. Un seul regard décide de la destinée d'Inès comme de celle de Juliette : c'est la même passion invincible et fatale, — plus pudique chez Inès. Le même danger plane incessamment sur les deux amants; et la route d'Olmedo à Medina n'est pas moins connue d'Alonso de Manrique que celle de Mantoue à Vérone ne l'est de Romeo. Enfin, l'immortelle scène de la séparation des deux amants italiens, « au chant matinal de l'alouette, avant-courrière du jour, » est reproduite ici avec des nuances particulières aux mœurs espagnoles.

Comme scène du moyen âge, je n'hésite pas à placer le *Cavalier d'Olmedo* au-dessus du tableau pourtant si vanté de *Romeo et Juliette*. M. Villemain, après une belle citation, termine ainsi l'examen de la chronique d'Ayala : « Cette absolution du pape gardée en portefeuille, « ce meurtre dans un palais, ce combat de taureaux : en une page, « vous avez toute l'Espagne, sa politique, sa religion, ses crimes et ses « fêtes. » A plus forte raison l'illustre critique aurait-il porté ce jugement du *Cavalier d'Olmedo*. Les usages romanesques, les détails pittoresques de la vie espagnole du seizième siècle, Lope les a prodigués sans effort dans ce drame. Ici, les lances, les chevaux, la soie et le velours, les housses et caparaçons brillants, les *adargas* décorées d'emblèmes et devises, tout ce que la langue castillane exprime par ces mots intraduisibles : *galas*, *bizarria*, *gentileza*, — quelque chose de guerrier et de galant, d'élégant, de gracieux, d'amoureux; ailleurs, les rendez-vous nocturnes à la grille des fenêtres, les doux aveux interrompus par l'arrivée d'un père, d'un rival jaloux, et alors les longues épées à poignées historiées qui brillent et se heurtent; — le cloître dans le lointain.

Il est vrai que Lope rencontrait un modèle dans la fable qu'il avait

conçue et que lui livrait la tradition. Le caractère de la Fabia, et même la première partie de son rôle dans le drame, a été évidemment emprunté de la *Celestina*, cette vieille mère du drame castillan. On s'aperçoit que Lope s'est inspiré plus d'une fois de la verve étrange de Fernand de Rojas. Son pinceau s'est trempé dans les mêmes couleurs, peut-être pour plaire au public. Quant à l'usage que Lope a fait de son impur modèle, il s'est montré d'une grande discrétion, et n'en a pris que ce qu'il fallait pour ajouter quelques détails pittoresques à la réalité de son tableau. On dirait qu'épris de son œuvre, comme tous les grands artistes, il a craint de souiller l'atmosphère élevée et pure, où lui-même a aimé à placer ses charmantes héroïnes.

Il ne faudrait pas juger du lieu de la scène par le triste aspect que présente aujourd'hui Medina del Campo. Cette ville, réduite à trois mille habitants, en a compté jusqu'à cinquante mille. C'était une résidence royale; et l'on voit encore, sur l'emplacement de l'ancienne cité romaine, le château bâti pour Jean II, en 1440, par Fernando de Carreño. Isabelle y mourut le 26 novembre 1504. La révolte des *comuneros* paraît avoir porté à Medina del Campo un coup dont elle ne s'est jamais relevée. Neuf cents maisons furent brûlées par Antonio de Fonseca. Ainsi Alonso n'aurait guère l'occasion aujourd'hui d'y rêver sur les pas d'Inès. L'idée de la *feria* de Medina, du bruit et du concours élégant qu'elle attirait, est cependant indispensable pour comprendre le drame de Lope. Cette idée d'une chose originale et nationale, l'homme de lettres curieux la trouverait encore le 2 octobre de chaque année, à la fameuse *feria* de Santi-Ponce, à Séville. La couleur locale en Espagne a reculé vers le Midi, où elle tend à disparaître.

LE
CAVALIER D'OLMEDO

PERSONNAGES.

DON ALONSO.	DONA LEONOR.
DON RODRIGUE.	ANA.
DON FERNAND.	FABIA.
DON PEDRO.	TELLO.
LE ROI JEAN II.	MENDO.
LE CONNÉTABLE.	UN LABOUREUR.
DONA INÈS.	UN FANTOME.

PAGES ET ÉCUYERS, GENS DE LA SUITE, PEUPLE.

La scène est à Medina del Campo, en Vieille-Castille, et à Olmedo.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue de Medina del Campo.

DON ALONSO.

DON ALONSO. — L'amour qui dans mon âme entretient une flamme si vive, est né des subtils esprits contenus dans deux beaux yeux. Leur regard n'exprimait pas le dédain; loin de là, leur douce expression me donna tant de confiance, que je me mis à espérer, dans la pensée d'un tendre retour. — Beaux yeux, si ma vue a opéré en vous le même effet, ce sera l'amour parfait, puisque l'union de deux volontés est nécessaire à la perfection de tout être. Mais, ô aveugle divinité, si tu as lancé des flè-

ches de nature diverse, ne te vante pas d'avoir remporté une victoire que tu perds, si, procédant de moi seul, tu demeures ainsi incomplet.

SCÈNE II

TELLO, FABIA, DON ALONSO.

FABIA, *sans voir don Alonso.* — Un étranger me réclame, dis-tu?

TELLO. — Il te réclame.

FABIA. — Quelque gibier, sans doute, à me faire lever.

TELLO. — Non.

FABIA. — Souffre-t-il de quelque chose?

TELLO. — Oui.

FABIA. — Quelle est sa maladie?

TELLO. — L'amour.

FABIA. — L'amour? — De qui?

TELLO. — Le voici : il te dira mieux que moi ce qu'il souhaite.

FABIA, *à don Alonso.* — Dieu garde un si noble seigneur.

DON ALONSO. — Est-ce là la mère [1], Tello?

TELLO. — C'est elle-même.

DON ALONSO. — O Fabia! ô modèle achevé de tout ce que la nature a mis de génie dans un mortel, ô des docteurs la merveille, Hippocrate descendu des cieux pour les malades d'amour, donne-moi à baiser cette main, qui est l'honneur du voile, la gloire du froc.

FABIA. — Vainement, par ces marques de respect, tu chercherais à déguiser l'histoire récente de ton amour : je devine déjà ton mal à la prodigalité de tes caresses.

DON ALONSO. — Ma volonté est l'esclave de ton désir.

FABIA. — Le pouls des amants bat sur leur visage. Tu es sous l'influence d'un regard. Qu'est-ce que tu as vu?

DON ALONSO. — Un ange.

1. Ce nom s'explique naturellement par l'âge de Fabia, mais aussi parce qu'elle porte l'habit religieux, sans appartenir à aucun ordre. Cet usage est commun en Espagne, ordinairement à la suite de quelque vœu.

FABIA. — Et ensuite?

DON ALONSO. — Deux choses impossibles, qui suffisent, Fabia, à me dérober à moi-même : être aimé d'elle, et cesser de l'aimer.

FABIA. — Je te vis hier à la foire, suivant, tout éperdu, les pas d'une jeune fille qui, sous des habits de bergère, déguisait sa haute qualité, non pas sa beauté merveilleuse, car à mes yeux, doña Inès est la fleur des beautés de Medina.

DON ALONSO. — Tu as deviné. Cette jeune fille est la flamme qui me dévore et me brûle.

FABIA. — Tu vises haut.

DON ALONSO. — Je ne veux que son honneur.

FABIA. — J'aime à le croire.

DON ALONSO. — Écoute : ainsi Dieu te garde.

A la foire[1] de Medina parut le soir doña Inès, si belle que l'on se crut au point du jour. Elle avait les cheveux relevés par un ruban ; mais ce ruban était caché, car si le piége eût été visible, les âmes ne s'y seraient pas prises. Généreuse, ses yeux faisaient grâce de la vie, et pourtant, ceux qu'elle épargne s'estimeraient heureux de la perdre pour elle. Inès ne portait d'autres perles que ses dents, d'autre corail que sur ses joues. Plus délicat que celui de l'amandier en fleurs était le parfum qui s'exhalait d'elle. Invisible auprès d'elle, l'Amour riait des cœurs simples qui venaient mordre à l'hameçon. Les uns lui offraient un bracelet, les autres des pendants d'oreille, celui-ci un collier de fines perles ; mais qu'importent les perles à la blancheur du cou d'Inès? Moi, faisant parler mon cœur par mes yeux, j'offrais une âme à chacun de ses cheveux, une vie à chacun de ses pas. Elle me regardait aussi sans parler ; mais son regard semblait me dire : « Ne partez pas pour Olmedo, don Alonso : demeurez ce soir à Medina. » — Ce matin, elle est allée à la messe, non plus en habit emprunté de bergère, mais avec la parure conforme

1. Ce terme gâte le récit, car il entraîne l'idée de quelque chose d'exclusivement mercantile et prosaïque, qui est loin d'être dans l'espagnol *feria*. On peut traduire un mot, mais comment traduire des usages? Voir la fin de la notice.

à son rang. L'ivoire de l'unicorne a, dit-on, le pouvoir de sanctifier les eaux : tel fut pour moi l'effet d'un doigt de cristal mis dans le bénitier. J'arrivais ayant au cœur le poison brûlant que m'avaient distillé ses yeux : il s'apaise en prenant l'eau sainte. Elle se tourne vers sa sœur; toutes deux échangent un sourire; mon amour opiniâtre s'attache à leur beauté. Elles entrent dans une chapelle; je les suis : j'y entre avec elles. Je rêvais hyménée; rêve d'amant. Je crus entendre une sentence de mort : Tu mourras demain, me disait l'Amour : je tressaillis. Mes gants, puis mon rosaire, s'échappent de mes mains; cependant les yeux d'Inès continuaient leur jeu muet. Elle parut me comprendre : elle devinait, ce me semble, et mon amour et ma qualité. Qui ne songe point n'a pas de regard, et regarder sans pensée serait une imperfection indigne de cet ange. Dans cette illusion, je persuadai à mon amour d'écrire le billet que voici : si tu es assez heureuse, assez osée pour le remettre à son adresse, je te donne un esclave[1], plus une chaîne des plus riches, qui fera envie à plus d'une épousée.

FABIA. — Est-ce tout?

DON ALONSO. — Oui : qu'en dis-tu?

FABIA. — Que tu t'exposes à de grands périls.

DON ALONSO. — Pas d'observations, Fabia; à moins que tu ne te proposes, en habile médecin, d'envenimer la blessure.

FABIA. — J'emploierai toute mon adresse à remettre le billet en ses mains, sans intérêt, dût-il m'en coûter la vie. Tu ne diras pas, Tello, que je ne montre d'audace qu'en perspective de ces hautes récompenses. Voyons le billet... (*A part*). C'est à quoi il faut songer d'abord.

DON ALONSO. — Comment pourrai-je te payer la vie, l'âme que j'attends, Fabia, de ces saintes mains?

TELLO. — Saintes, dis-tu?

DON ALONSO. — Pourquoi non, si elles vont opérer des miracles?

TELLO. — Miracles de Lucifer.

1. L'*Étoile de Séville* nous a familiarisés avec l'existence prolongée de l'esclavage en Espagne.

FABIA. — Je veux mettre en œuvre pour toi toutes les ressources humaines ; car, l'offre de cette chaîne n'est pas ce qui me touche. J'ai plus de confiance en moi.

TELLO, *ironiquement*. — Que vois-tu dans le grimoire?

DON ALONSO. — Viens, Fabia; suis-moi, honorable mère, pour que tu saches où je suis logé.

FABIA. — Tello...

TELLO. — Fabia...

FABIA, *bas et à part*. — Pas de mots entre nous... Je connais une certaine brune, d'une tournure et d'un visage...

TELLO. — Je me contenterais de toi, si tu voulais me donner la chaîne.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

DONA[1] INÈS, DONA LEONORA.

DONA INÈS. — Et tout le monde assure, Léonor, qu'il est une influence des astres.

DONA LEONOR. — En sorte que sans les astres il n'y aurait pas d'amour...

DONA INÈS. — Dis-moi, voyons! Il y a deux ans que je reçois les soins de don Rodrigue, et sa personne, ses attentions me laissent glacée ; tandis que, du premier moment où je vis ce galant étranger, mon âme me dit : « Je l'aime. » Et je lui répondis : « Ainsi soit-il. » Qui fait naître, je te le demande, ici l'amour, là le mépris?

DONA LEONOR. — L'amour lance ses traits à l'aveugle : rarement il frappe juste. Ton Rodrigue détesté est l'ami de Fernand, et, à ce titre, je devrais intercéder pour lui. Mais, je ne puis le nier, cet étranger a grand air.

DONA INÈS. — Ses yeux ont fasciné les miens. Il me semblait lire en ses regards le trouble qu'il me cause, non sans imaginer celui qu'il peut éprouver pour moi. — Mais peut-être est-il déjà parti.

1. Ce titre donné à des jeunes filles annonce aussitôt qu'elles appartiennent à un rang élevé dans la société.

DONA LEONOR. — Ou je me trompe, ou il n'est pas possible qu'il puisse vivre sans te voir.

(Entre Ana.)

ANA. — Il y a là, madame, une personne qu'on appelle la Fabia, ou la Fabiana.

DONA INÈS. — Qu'est-ce que c'est que cette femme?

ANA. — Son métier est de vendre du vermillon pour les joues et du blanc pour le visage.

DONA INÈS. — Veux-tu la faire entrer, Leonor?

DONA LEONOR. — Comment se hasarde-t-elle dans une maison si hautement respectable? car sa réputation n'est pas bonne. Mais, la curiosité...

DONA INÈS. — Ana, va lui dire d'entrer[1].

ANA, *de la porte*. — Fabia, ma maîtresse vous appelle.

(Ana sort.)

SCÈNE IV

FABIA, DONA INÈS, DONA LEONOR.

FABIA, *à part*. — Comme si j'avais eu un instant de doute sur l'appel.... (*Haut.*) — Que Dieu conserve longtemps tant de grâce et d'élégance, tant de noblesse et tant de beauté! Quand je vous vois, chaque jour, passer d'un air si galant avec ces belles parures, je vous envoie mille bénédictions, et ma mémoire me rappelle cette illustre dame, véritable miroir d'honneur, dont les perfections faisaient la merveille de Medina. Quelle générosité compatissante, digne d'un éternel souvenir! Ah! combien de pauvres la pleurent! A qui n'a-t-elle pas fait toute sorte de biens?...

DONA INÈS. — Dis-nous, mère, ce qui t'amène.

FABIA. — Que d'infortunées ont perdu leur appui à sa mort prématurée! mes voisines la pleurent encore. Ah! son souvenir n'est pas effacé? Et moi? que de bienfaits n'en ai-je pas reçus? Hélas! la mort l'a enlevée jeune encore; c'est à peine si elle avait cinquante ans.

1. Inès a compris sur-le-champ que Fabia peut être chargée de quelque message. C'est un des traits les plus caractéristiques et les plus charmants de cette scène, visiblement imitée par Beaumarchais dans le *Barbier de Séville*, acte II, sc. I.

DONA INÈS. — Console-toi, mère ; ne pleure pas.

FABIA. — Comment me consoler, quand je vois la mort enlever les meilleures, et qu'elle m'épargne, moi ? — Votre père (que Dieu le garde) est-il à la maison ?

DONA LEONOR. — Il est parti ce soir pour la campagne.

FABIA, *à part*. — Il rentrera tard. — Si j'osais ici dire ce que je pense, vous êtes jeunes, mes belles, et je suis vieille... Plus d'une fois, je reçus les confidences de don Pedro. Ah ! il était de complexion amoureuse, et pour peu que vous teniez de lui, je m'étonne que chez vous le cœur ne parle pas un peu haut. Chères petites, ne faites-vous jamais quelque oraison en vue du mariage ?

DONA INÈS. — Non, Fabia : il sera toujours temps d'y songer.

FABIA. — Père qui se néglige en ce point se fait grand tort à lui-même. Le fruit mûr, mes enfants, est chose précieuse ; il ne faut pas le laisser rider par le temps, qui est si rapide. Je ne sais que deux choses qui gagnent à vieillir.

DONA LEONOR. — Savoir...

FABIA. — Le vin et un amant. — Vous me voyez ? Eh bien, je vous déclare qu'il fut un temps où ma beauté, mon élégance, captivaient plus d'un galant. Qui ne vantait mon éclat ? Heureux celui que je daignais regarder. Aussi, quelle soie formait ma traîne ! Quel luxe ! quelle table ! J'étais louée, admirée de tous ; et, quand il m'en prenait fantaisie, dieux ! quelles fêtes me donnait la jeunesse des écoles ! Il s'est enfui ce beau printemps, tout le monde m'abandonne ; car, s'il est vrai que le temps passe, avec lui passe la beauté.

DONA INÈS. — Dis-moi un peu, qu'est-ce que tu apportes là ?

FABIA. — Des bagatelles, que je vends, pour éviter de mal faire.

DONA LEONOR. — Continue, mère, et Dieu t'aidera.

FABIA. — Voici mon livre de messe, et ici mon rosaire ; ce dernier, quand je suis pressée, sans quoi...

DONA INÈS. — Viens ici un peu. Qu'est-ce que cela ?

FABIA. — De la poudre de camphre avec du sublimé.

Voici des recettes précieuses concernant notre infirmité mensuelle.

DONA LEONOR. — Et ceci, qu'est-ce que c'est?

FABIA. — Ne t'en occupe pas, quelque envie que tu aies de le connaître.

DONA INÈS. — Qu'y a-t-il là dedans?

FABIA. — De la poudre dentifrice, du savon pour les mains, des pastilles, toutes sortes de choses utiles et curieuses.

DONA INÈS. — Et ceci?

FABIA. — Quelques prières. Ah! les âmes du purgatoire me sont bien redevables!

DONA INÈS. — Ah! un papier...

FABIA.—Tu l'as remarqué, comme s'il était à ton adresse. Ouvre-le, mais sans le lire, petite folle, petite curieuse.

DONA INÈS. — Je t'en prie, mère...

FABIA. — Il y a par la ville un galant bachelier qui aime de tout son cœur une noble demoiselle. Il m'a promis une belle chaîne, si je me hasardais à lui parler de son honneur et de sa bonne renommée. Mais, bien qu'il n'ait d'autre but que le mariage, je n'ose. — Venez à mon aide, noble et charmante Inès, car j'ai une idée. Répondez à ce billet, et je lui dirai qu'il m'a été remis par sa dame [1].

DONA INÈS. — Bien trouvé, Fabia. — Si par le moyen de cette écriture tu parviens à attraper la chaîne, je veux bien te faire ce plaisir.

FABIA. — Puissent les cieux ajouter un siècle aux jours de ta vie! — Lis le billet.

DONA INÈS. — Non, dans mon appartement. Je vais t'apporter la réponse.

(Elle sort.)

DONA LEONOR. — La bonne invention!

FABIA, *à part*. — A l'œuvre maintenant, feu accidentel, hôte redoutable du centre de la terre! Pénètre et embrase le cœur de cette jeune fille.

1. Quel tour charmant! Beaumarchais s'en est souvenu :

FIGARO. Vous le voulez absolument, Madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

(*Le Barbier de Séville*, acte II, sc. I.)

SCÈNE V

DON RODRIGUE, DON FERNAND, DONA LEONOR, FABIA.

DON RODRIGUE. — Jusqu'à ce que je sois marié avec elle, il me faudra passer par ces inconvénients.

DON FERNAND. — Qui aime bien a beaucoup à souffrir.

FABIA, *à part*. — Maudits imbéciles!... qui peut vous amener ici[1]?

DON RODRIGUE. — Oui, et au lieu de ma beauté, ce vieux masque.

FABIA, *comme répondant à doña Leonor*. — Ce serait m'obliger beaucoup : je suis dans la nécessité.

DONA LEONOR. — Je vous ferai payer par ma sœur.

DON FERNAND. — Madame, les objets que peut apporter ici cette vénérable vieille sont des bagatelles, sans doute, et je voudrais pouvoir vous offrir les plus riches joyaux; toutefois, si vous avez déjà choisi, ou qu'il vous plaise de choisir ici quelque chose, ordonnez, je suis à votre service.

DONA LEONOR. — Nous n'avons eu rien à choisir. Cette bonne femme n'est autre que la blanchisseuse de la maison.

DON RODRIGUE. — Comment va don Pedro?

DONA LEONOR. — Il est aux champs, et tarde un peu à rentrer.

DON RODRIGUE. — Madame doña Inès...

DONA LEONOR. — Elle était là à l'instant... et s'occupe, je pense, à répondre à cette bonne femme qui attend.

DON RODRIGUE. — Si elle m'a vu de la fenêtre, nul doute que je ne l'aie mise en fuite. Elle abhorre à ce point l'homme du monde qui serait le plus ambitieux de lui plaire.

DONA LEONOR. — La voici.

DONA LEONOR, *à sa sœur*. — Dépêche-toi : Fabia attend le compte du linge.

(Rentre doña Inès, un papier à la main.)

DONA INÈS. — Le voici, ma sœur. (*A Fabia.*) Tenez; vous le ferez emporter par ce garçon.

1. Les mœurs espagnoles expliquent cette visite de Fernand et de Rodrigue, même en l'absence de don Pedro. Une certaine liberté est accordée aux jeunes filles.

FABIA. — Heureuse, doña Inès, l'eau qui purifiera la fine toile qui a couvert tant de trésors. (*Elle ouvre le papier, et feint une énumération d'objets*[1].) Voilà qui est bien : tout sera rendu propre, comme la prunelle de mes yeux.

DON RODRIGUE. — Ma bonne, voulez-vous me gratifier de ce papier? Fiez-vous à moi pour la récompense. Je voudrais avoir en ma possession une écriture quelconque de ces mains ingrates.

FABIA. — Je ferais vraiment une belle affaire en vous remettant ce papier... Adieu, mes charmantes.

(Elle sort.)

DON RODRIGUE. — Ce mémoire devait rester ici : pourquoi l'avoir emporté?

DONA LEONOR. — Allez le chercher, et rapportez-le, pour voir si rien n'y manque.

DONA INÈS. — Voilà mon père arrivé. Vos Seigneuries doivent se retirer ou passer chez lui. Il n'aime pas ces conversations, bien qu'il n'en dise rien.

DON RODRIGUE. — Pour supporter le dédain qui me traite de la sorte, je demande un remède à l'amour et à la mort : à l'amour, pour qu'il adoucisse sa rigueur, au point de m'accorder quelque faveur ; à la mort, pour qu'elle achève ma vie : mais la mort ne sait pas, l'amour ne consent pas. Entre la vie et la mort, je ne sais quel milieu tenir ; car l'amour ne veut pas souffrir que je réussisse à te plaire, et, ne pouvant m'empêcher de t'aimer, il veut que je te demande d'être mon bourreau. Tue, ingrate, celui qui t'adore. Vous serez ma mort, señora, puisque vous ne consentez pas à être ma vie.

(Sortent don Rodrigue et don Fernand.)

DONA INÈS. — La belle collection de sottises[2] !

DONA LEONOR. — Tu n'as guère été plus sage.

DONA INÈS. — Tu veux parler du billet. Qui vit jamais réunis amour et prudence?

1. Le texte la donne : « Six chemises, huit paires de bas, etc. » Ce drame est naïf, comme la race et comme l'époque.

2. Lope n'était donc pas dupe du phébus alambiqué de son temps, auquel il sacrifie en s'en moquant. Telle était la tyrannie exercée sur le goût public par les *conceptistes* et les *cultistes*, que les talents les plus naturels se croyaient obligés d'y céder.

DONA LEONOR. — Est-ce que l'amour t'obligeait d'écrire sans savoir à qui?

DONA INÈS. — Je soupçonne que c'est une ruse imaginée par le cavalier étranger pour mettre à l'épreuve mes sentiments.

DONA LEONOR. — J'ai eu la même idée.

DONA INÈS. — S'il en est ainsi, ce n'est pas d'un sot. Écoute un peu ces vers.

(Elle lit un sonnet de don Alonso[1].)

DONA LEONOR. — Ce beau diseur, Inès, veut de toi pour danser.

DONA INÈS. — Il commence par le pied, avant de demander la main.

DONA LEONOR. — Qu'as-tu répondu?

DONA INÈS. — Qu'il vînt ce soir à la grille du jardin.

DONA LEONOR. — Y songes-tu? Quelle folie!

DONA INÈS. — Je n'ai pas l'intention de lui parler.

DONA LEONOR. — Quoi donc, alors?

DONA INÈS. — Viens, tu le sauras.

DONA LEONOR. — Tu es aussi folle que hardie.

DONA INÈS. — N'est-ce pas le caractère de l'amour?

DONA LEONOR. — Fuyons l'amour à sa naissance.

DONA INÈS. — Personne n'obéit à ce précepte, et la faute, dit-on, en est à dame nature.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI

Salle dans une hôtellerie de Medina.

DON ALONSO, FABIA, TELLO.

FABIA. — J'ai reçu plus de cinq cents coups de bâton.

TELLO. — Beau résultat de la négociation.

FABIA. — Si du moins on t'en avait fait porter la moitié.

DON ALONSO. — C'était pure folie que de me commettre avec le ciel.

1. Sonnet alambiqué dans lequel il célèbre les jolies mules d'Inès, et déclare, en termes amphigouriques, qu'il a été encore plus séduit par la petitesse du pied d'Inès, que par la beauté de ses yeux.

TELLO. — Et que Fabia fût l'ange tombé dans l'enfer des triques, pour te prendre sur ses ailes.

FABIA. — Ah ! Hélas !

TELLO. — Quels sont les sacristains cruels qui ont pris ainsi tes épaules pour un pupitre?

FABIA. — Deux laquais et trois pages. J'y ai laissé mon voile, et mon froc est en six morceaux.

DON ALONSO. — Ce serait peu de chose, mère, si du moins on avait respecté ton visage vénérable. Quelle folie d'avoir cru à ces yeux félons, à ces diamants faux, à ces prunelles dont le jeu n'avait pour but que de me tromper, de me tuer ! J'ai mérité ce juste châtiment. Prends cette bourse, mère.... et toi, Tello, va seller mon cheval : nous partirons ce soir pour retourner à Olmedo.

TELLO. — Mais il ne fait pas encore nuit, ce me semble.

DON ALONSO. — Eh bien, quoi ! Faut-il attendre qu'elle m'achève ?

FABIA. — Ne t'afflige pas, innocent ; bon courage. Fabia apporte ici le remède à tes maux. Regarde.

DON ALONSO. — Un billet?

FABIA. — Un billet.

DON ALONSO. — Ne te joue pas de moi.

FABIA. — Je te dis que c'est un billet d'elle, en réponse à tes rimes amoureuses.

DON ALONSO. — Fléchis le genou, Tello.

TELLO. — Pas avant d'avoir lu. Je crains qu'il n'y ait là dedans quelque chose qui pique, comme font les cure-dents[1].

DON ALONSO, *lisant*. — « Voulant savoir si vous êtes qui « je présume, et désirant que vous le soyez, je vous prie « de venir cette nuit à la grille du jardin de cette maison.

1. Tello faisant allusion aux coups de bâton que prétendait avoir reçus Fabia, dit dans le texte en plaisantant :

Sin leer no me lo mandes;
Que aun temo qne hay palos dentro,
Pues en mondadientes caben.

Nous avons essayé de rendre par un équivalent ce jeu de mots qui porte sur *palos*, qui signifie *bâton*, *coups de bâton*, et aussi *cure-dent*, *mondadiente*. Les Espagnols se servent en effet pour cela de petits morceaux de bois très-effilés par les bouts.

« Vous y trouverez attaché le ruban vert de mes mules. « Mettez-le demain à votre chapeau[1], pour vous faire recon- « naître. » (*Avec transport.*) Je ne pourrai jamais payer, récompenser suffisamment un tel bonheur !

TELLO. — Alors il n'est plus question de départ pour Olmedo. Vous entendez, messieurs nos coursiers, vous pouvez vous tenir en repos ; nous restons à Medina.

DON ALONSO. — Le jour expire et touche à sa fin ; déjà s'avance la nuit aux pieds humides. Il faut de la toilette, pour paraître à la grille d'Inès. Peut-être l'amour lui inspirera-t-il la fantaisie de m'aller voir prendre le ruban. Je cours changer d'habit.

TELLO. — Et moi, avec ta permission, Fabia, je vais donner à mon maître sa toilette de veilleur de nuit[2].

FABIA. — Un moment.

TELLO. — Ce serait gentil que mon seigneur, dans sa condition, allât s'habiller tout seul.

FABIA. — Il faut bien que tu le permettes, car tu as à m'accompagner.

TELLO. — T'accompagner, Fabia ?

FABIA. — Oui.

TELLO. — Moi ?

FABIA. — Toi-même. Il le faut pour abréger les préliminaires de cet amour.

TELLO. — Que veux-tu de moi ?

FABIA. — Avec un homme, nous autres femmes, nous sommes plus en sécurité. J'ai besoin d'une molaire[3] appar-

1. Usage tout chevaleresque. Cela formait ce que notre vieille langue appelle des « enseignes : » c'était un gant, un ruban, une écharpe. On les attachait à la pièce principale de l'armure, au heaume, par exemple ; de là les lambrequins dans les armoiries. « Voilà une enseigne (qu'il montra à son chapeau) que j'ai gagnée à la bataille de Coutras pour ma part de butin et de victoire. » (Paroles d'Henri IV à la duchesse de Guise, citées par Sainte-Palaye, I, p. 167.)

2. C'est-à-dire de couleur sombre, puisqu'il va à un rendez-vous. Le veilleur de nuit, *sereno*, porte un manteau brun ; il est armé d'une lance avec une lanterne au bout, et annonce les heures et le temps qu'il fait, depuis onze heures du soir jusqu'au jour. Il remplit aussi les fonctions de *police-man*.

3. Elle entrera comme ingrédient dans les maléfices qu'elle prépare. C'est une dent de loup qui figure dans la fameuse marmite des sorcières de *Macbeth*, sc. VII.

tenant à la mâchoire d'un bandit qu'on a pendu hier.

TELLO. — Il n'est pas encore enterré ?

FABIA. — Pas encore.

TELLO. — Mais, que prétends-tu faire ?

FABIA. — Aller la chercher, et en compagnie de toi seul.

TELLO. — Je me garderai bien d'aller faire cette promenade avec toi. Y penses-tu ?

FABIA. — Comment, poule mouillée, tu as peur d'aller où je vais bien, moi.

TELLO. — Toi, Fabia, tu as pris tes degrés dans le commerce avec le diable.

FABIA. — En route !

TELLO. — Demande-moi d'attaquer l'épée à la main dix hommes réunis, mais ne me parle pas de me mêler des affaires des morts.

FABIA. — Si tu ne marches, je ferai si bien qu'il viendra te chercher lui-même.

TELLO. — Ah !... Je suis prêt à te suivre. Es-tu femme ou démon ?

FABIA. — Viens, tu porteras l'échelle. Tu n'entends rien à tout cela.

TELLO. — Qui suit semblable route, Fabia, doit s'attendre à même fin.

SCÈNE VII

Vue extérieure de la maison de don Pedro donnant sur une rue.

DON RODRIGUE, DON FERNAND, *en manteau brun.*

DON FERNAND. — A quoi sert de venir rôder inutilement autour de cette maison ?

DON RODRIGUE. — Mon espérance, don Fernand, trouve son aliment à l'entour de ces grilles. Quelquefois Inès appuie à ces barreaux le cristal de ses blanches mains. Où elle les place de jour, moi, la nuit, je suspends mon âme. Plus, en effet, doña Inès m'écrase de ses dédains, plus s'enflamme mon cœur : elle me brûle avec sa glace. O grilles qu'attendrissent mes plaintes, qui croirait qu'un

ange fût sans pitié, quand la pitié peut amollir le fer de vos barreaux! Mais, dites, qu'est-ce que je vois là?

DON FERNAND. — C'est un cordon ou un ruban attaché aux barreaux.

DON RODRIGUE. — Sans doute qu'on attache les âmes à ces grilles, en punition de ceux qui osent déclarer leur amour.

DON FERNAND. — C'est une marque de faveur de ma Leonor; elle me parle quelquefois ici.

DON RODRIGUE. — Ma défiance me dit assez qu'elle ne vient pas d'Inès. Peut-être cependant que ses mains ingrates ont attaché ici ce ruban, peut-être qu'il lui appartient. Dans le doute, ma foi me suffit. Donnez-le moi.

DON FERNAND. — Cela n'est pas juste. Peut-être aussi que Leonor a voulu par là éprouver mes sentiments, et si demain elle ne me le voyait pas...

DON RODRIGUE. — Voici un moyen.

DON FERNAND. — Lequel?

DON RODRIGUE. — Partageons-le.

DON FERNAND. — Dans quel but?

DON RODRIGUE. — Les deux sœurs le verront et connaîtront à cette marque que nous sommes venus ensemble.

(Ils partagent le ruban.)

(Entrent don Alonso et Tello en manteaux bruns.)

DON ALONSO. — Il y a du monde dans la rue.

TELLO. — Allez vite à la grille, car vous savez que Fabia m'attend pour une affaire de la plus *haute* importance.

DON ALONSO. — Fabia? Une affaire, cette nuit, avec toi?

TELLO. — Question d'un ordre très-*élevé!*

DON ALONSO. — Comment?

TELLO. — Je porte une échelle, et elle...

DON ALONSO. — Que porte-t-elle?

TELLO. — Des pinces.

DON ALONSO. — Que prétendez-vous faire?

TELLO. — Enlever une dame de son domicile.

DON ALONSO. — Prends garde, Tello, et avant d'entrer, regarde comment tu pourras sortir.

TELLO. — Allez! ce n'est pas grand'chose.

DON ALONSO. — Pas grand'chose! une personne de qualité!

TELLO. — Il s'agit d'une molaire au bandit qui a été pendu hier.

DON ALONSO. — Regarde : il y a deux hommes auprès de la grille.

TELLO. — Seraient-ils de garde?

DON ALONSO, *examinant*. — Pas le moindre morceau de ruban.

TELLO. — Elle a voulu vous punir.

DON ALONSO. —Si j'ai paru osé, n'y avait-il pas une autre manière? C'est mal connaître don Alonso que, par excellence, on appelle LE CAVALIER D'OLMEDO. Vive Dieu! je veux lui apprendre à trouver une autre façon de corriger l'homme qui la sert!

TELLO. — Je vous en prie, pas de sottises.

DON ALONSO. — Messires, que personne ici n'approche de ces grilles.

DON RODRIGUE, *à part, à don Fernand.* — Qu'est ceci?

DON FERNAND. — Je ne reconnais cet homme, ni à la taille, ni à la voix.

DON RODRIGUE. — Qui êtes-vous pour oser nous parler avec tant d'arrogance?

DON ALONSO. — Un homme, messires, qui a pour langue son épée.

DON RODRIGUE. — Il va trouver quelqu'un pour corriger sa téméraire audace.

TELLO. — Ferme, monsieur. Ceci est plus sérieux que d'arracher une molaire à un mort.

(Ils croisent le fer et, après quelques moments de lutte, don Rodrigue et don Fernand se retirent.)

DON ALONSO. — Laisse-les : ils ont leur compte.

TELLO. — Un manteau est demeuré sur le terrain.

DON ALONSO. — Ramasse-le, et viens par ici... Je vois de la lumière aux fenêtres.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Salon dans la maison de don Pedro.

DONA LEONORA, DONA INÈS.

DONA INÈS. — La pâle aurore, chère Leonor, émaillait à peine les prés des couleurs d'avril, que, la main sur mon cœur pour en contenir les battements, j'ai couru voir le ruban. Il n'y était plus!...

DONA LEONOR. — Honneur à la prud'hommie de notre amoureux.

DONA INÈS. — Je crains d'être moins adroite que lui, car sa pensée m'obsède.

DONA LEONOR. — Toi, naguère si froide, comment es-tu si changée en si peu de temps?

DONA INÈS. — Je ne sais vraiment de quoi peut me punir le ciel. Mon état annonce une vengeance ou une victoire de l'amour. A sa pensée, il me semble que mon cœur prend feu. Je ne puis un seul moment m'abstraire de lui. Que faire? hélas!

(Entre don Rodrigue avec un ruban vert à son chapeau.)

DON RODRIGUE, *à part*. — Amour, je n'aurais jamais cru que tu pusses être dominé par la crainte. Du courage, cependant, car j'aperçois Inès. (*Haut.*) J'aurais à parler au seigneur don Pedro.

DONA INÈS. — Il n'est guère discret de se présenter de si bonne heure. Don Pedro ne doit pas être levé.

DON RODRIGUE. — L'affaire est importante.

DONA INÈS, *à part, à sa sœur*. — On ne vit jamais si sot amant.

DONA LEONOR. — Le préféré a toujours de l'esprit, et celui que l'on hait n'est jamais qu'un sot.

DON RODRIGUE, *à part*. — Nul moyen d'adoucir cette cruelle, de mettre un terme à ses mépris.

DONA INÈS, *à part, à sa sœur, après avoir remarqué le ruban*. — Ah! Léonor, la présence de Rodrigue s'explique, si c'est moi qui lui ai écrit de venir prendre le ruban.

DONA LEONOR. — C'est quelque tour de la Fabia.

DONA INÈS. — Ah ! je vais déchirer son billet; je vais me venger de l'avoir fait dormir sur mon sein !

(Entre don Pedro, suivi de don Fernand qui porte un ruban vert à son chapeau.)

DON FERNAND, *à don Pedro.* — On m'a choisi pour négociateur, dans l'affaire que nous avons à traiter.

DON PEDRO. — Eh bien, nous allons l'entamer à nous deux.

DON FERNAND. — Il est déjà là : la montre de l'amour est toujours en avance.

DON PEDRO. — Inès l'aura réglée avec la clef de la faveur.

DON FERNAND. — Il se plaint précisément du contraire.

DON PEDRO. — Seigneur don Rodrigue...

DON RODRIGUE. — Je viens ici me mettre à vos ordres.

(Les deux prétendants s'entretiennent à voix basse avec don Pedro.)

DONA INÈS, *à part à Leonor.* — Tout cela est une intrigue arrangée par la Fabia.

DONA LEONOR. — Que veux-tu dire?

DONA INÈS. — Ne vois-tu pas que don Fernand est aussi orné du ruban?

DONA LEONOR. — Puisqu'ils le portent tous deux, à ce que je vois, cela prouve que tous les deux t'aiment.

DONA INÈS. — Il ne me manquait plus que de te voir jalouse, quand je ne suis plus à moi-même.

DONA LEONOR. — Qu'est-ce qui peut bien les occuper en ce moment?

DONA INÈS. — Tu oublies le discours que mon père m'a tenu hier, à propos de mon mariage.

DONA LEONOR. — Si le tien a lieu, Fernand pourrait bien m'oublier ensuite.

DONA INÈS. — Au contraire, je crois qu'ils viennent s'entr'aider à négocier le leur, puisqu'ils se sont partagé le ruban.

DON PEDRO, *aux deux gentilshommes.* — C'est une matière qui demande discrétion et temps. Entrons ici pour mieux en causer.

DON RODRIGUE. — Mon plus cher désir étant de vous servir, je n'ai rien de plus à dire.

DON PEDRO. — Je suis charmé sans doute de vous voir épris d'Inès; mais je ne puis, dans la circonstance, ne pas tenir grand compte de votre qualité.

(Tous trois sortent.)

DONA INÈS. — O vanité de mes espérances! folie de mes illusions! Mon billet tombé aux mains de Rodrigue, et ma sœur jalouse de Fernand... O cruel étranger! trompeuse Fabia!

SCÈNE IX

FABIA, DONA INÈS, DONA LEONOR.

FABIA. — Prenez garde! Fabia vous écoute.

DONA INÈS. — Dis, méchante créature, as-tu bien pu combiner de tels artifices?

FABIA. — Tout le mal vient de toi. Tu écris un billet où tu donnes à quelqu'un l'espérance de trouver un ruban attaché à la grille du jardin, et tu postes là deux hommes pour le tuer; mais, je le crois, s'ils n'ont fait retraite, il a dû leur en coûter cher.

DONA INÈS. — Ah! ma chère Fabia! c'est maintenant que je vais t'ouvrir mon âme, maintenant que j'oublie père, naissance, réputation. — Parle; est-ce vrai, ce que tu dis? Alors, je le vois, les premiers arrivés à la grille se sont partagé le ruban, et l'ont mis à leur chapeau, comme une enseigne de faveur... Telle est mon angoisse, ô mère, que je ne puis trouver un peu de repos qu'en pensant à qui tu sais[1].

FABIA, *à part*. — O puissant effet de mes conjurations, de mes charmes! La victoire me restera. — (*Haut.*) Pas de désespoir, ma fille; reviens à toi : bientôt tu seras unie au plus noble, au meilleur cavalier de toute la Castille, à celui que par excellence on appelle : LE CAVALIER D'OLMEDO. A la foire de Medina, don Alonso t'a vue, bergère[1] char-

1. Quelle passion, et quel naturel!

2. Elle était vêtue en *labradora*. — Voy. sur ce mot p. 79. C'était un costume de fantaisie adopté par doña Inès, selon l'usage. On voit à l'académie de San-Fernando, à Madrid, un magnifique portrait de la duchesse d'Albe, par Goya, en costume de *labradora* de Ségovie. Rien de plus coquet ni de plus élégant.

mante. Tes sourcils te servaient d'arc, de flèches tes beaux yeux. Il te suivit, et avec raison; car, selon les habiles, toute la beauté gît dans l'esprit et dans les yeux. Bref, les vertes attaches de tes pieds ont fait prisonniers les siens : car, aujourd'hui, ce n'est plus par les cheveux, c'est par les pieds que s'éprend l'amour. Il est ton esclave; tu l'estimes, il t'adore; tu l'as frappé au cœur; il t'écrit, tu lui réponds. Qu'y a-t-il de coupable dans ces sentiments? Ses parents, dont il est l'unique héritier, lui laisseront dix mille ducats de rente, et, s'il est bien jeune encore, ses parents sont déjà vieux. Laisse-toi aimer, laisse-toi servir du plus noble, du plus sage cavalier de toute l'Espagne; taille élégante, esprit charmant. Le roi, à Valladolid, l'a comblé de faveurs, car c'est à lui qu'ont dû leur éclat les fêtes royales de son mariage. Aux courses de taureaux, sa lance, son épée, l'ont rendu l'égal d'Hector. Il a fait hommage aux dames de trente prix en parures et en bijoux. Tout armé, il ressemble à Achille; quand il est paré, c'est un Adonis. Puisse-t-il avoir une fin moins cruelle! Tu vivras heureuse et satisfaite auprès d'un mari distingué, car il n'est rien de plus à plaindre que la femme dont l'époux n'est qu'un sot.

DONA INÈS. — Ah! mère, j'en deviendrai folle. — Mais, hélas! comment puis-je être sa femme, si mon père m'accorde à don Rodrigue? Il est là qui, avec don Fernand, traite de notre mariage.

FABIA. — Vous êtes deux pour rendre nul le dispositif du jugement.

DONA INÈS. — Je te répète que don Rodrigue est là.

FABIA. — Rassure-toi. Il est partie et non pas juge.

DONA INÈS. — Leonor, tu n'as rien à me dire?

DONA LEONOR. — Es-tu capable d'entendre un conseil?

FABIA. — Laisse-moi la conduite de l'affaire. Don Alonso t'appartiendra : et tu seras heureuse, je l'espère, avec l'homme qui est la gloire de Medina, la fleur d'Olmedo.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Vue extérieure de la maison de don Pedro. Une rue.

DON ALONSO, TELLO.

DON ALONSO. — J'aime mieux mourir, Tello, que de vivre sans la voir.

TELLO. — Je crains qu'à force d'aller et de venir d'Olmedo à Medina, ne se divulgue le secret de vos amours. J'ai peur que vous n'inspiriez à vos deux rivaux un dépit qui les fera parler.

DON ALONSO. — Comment me résoudre à ne pas voir Inès quand je l'adore?

TELLO. — Il faudrait mieux garder les apparences. Vous laissez à peine écouler trois jours sans la voir et lui parler. Vous aurez gagné, monsieur, la fièvre tierce d'amour. N'êtes-vous pas quelque peu ennuyé, fatigué de ces perpétuelles allées et venues?

DON ALONSO. — Qu'est-ce que la distance d'Olmedo à Medina[1], Tello, quand Léandre traversait toutes les nuits la mer pour voir Héro? Et puisqu'il s'en faut que la mer s'étende entre Olmedo et Medina, qu'est-ce que je fais pour Inès?

TELLO. — Léandre ne bravait que les flots; craignez pour vous d'autres périls. Je sais que don Rodrigue est informé de votre passion aussi bien que moi-même. J'ignorais à qui appartenait le manteau en question, et, un jour que je l'avais mis...

1. Cette distance est de six à sept lieues.

DON ALONSO. — Quelle imprudence!

TELLO. — Il m'aborde. — «Hidalgo, me dit-il, de qui tenez-vous cette cape? Il me semble la reconnaître. — Si cela peut vous être agréable, lui répondis-je, je la remettrai à quelqu'un de vos serviteurs.» Il changea de couleur, et répliqua: «Un de nos laquais l'avait perdue quelque soir; mais il est mieux qu'elle vous demeure. Gardez-la bien.» Et il me quitta d'un air à moitié dédaigneux, la main sur la garde de son épée. Il sait que je vous appartiens; il sait qu'il a perdu ce manteau contre nous deux. Pour Dieu, seigneur, méfiez-vous. Ce sont gens de conséquence. Ils sont sur leur terrain, par conséquent puissants. Et d'ailleurs, je suis très-inquiet d'avoir vu cet amour commencer par des sortiléges[1]. Vous poursuivez un but honnête. A quoi bon les cercles, les incantations? — J'étais allé, comme vous savez, avec Fabia, pour arracher une molaire à ce pendu? Comme Arlequin, je pose l'échelle d'un côté de la potence. Fabia monte. Je reste au pied, et j'entends alors le bandit me dire: Monte, Tello, n'aie pas peur; sinon, je vais descendre. — Grand saint Paul!... Je tombe roide, et si bien privé de mes sens, que c'est un miracle comment j'ai pu les reprendre. Elle descendit: je revins à moi tout tremblant, et fort triste de me voir tout trempé; pourtant, il n'avait pas plu.

DON ALONSO. — Tello, le véritable amour ne connaît pas de périls. Le sort a voulu que j'eusse un rival passionnément épris qui brigue la main d'Inès. Je suis jaloux, désespéré. — Que faire? Je ne crois pas au pouvoir des sortiléges. Le mérite uni à la constance, voilà ce qui concilie les volontés. Inès m'aime; moi, je l'adore, je vis en Inès. Tout ce qui n'est pas Inès, je le méprise, je l'abhorre, je l'ignore. Inès est mon bien; je suis l'esclave d'Inès, je ne

1. Cette croyance au pouvoir des opérations magiques était une suite des superstitions païennes contre laquelle l'Église d'Espagne ne cessa de lutter. (Conciles de Léon, 1012; de Santiago, 1031 et 1056; d'Oviedo, 1050.) La fameuse *Pharmaceutria* de Théocrite, imitée par Virgile, que Racine appelait le morceau le plus passionné de l'antiquité, est consacrée à la description de ces sortiléges et de leurs prétendus effets. Les procès de la Voisin et de la Brinvilliers font foi que la même croyance existait en France sous Louis XIV; et peut-être n'a-t-elle pas disparu.

puis vivre sans Inès. Je vais, je reviens d'Olmedo à Medina, parce qu'Inès est l'étoile qui me guide à la vie ou à la mort.

TELLO. — Vous n'avez oublié que de dire : « Je t'aime un peu, mon Inès. » — Fasse Dieu que tout cela tourne bien.

DON ALONSO. — Voici l'heure : donne le signal.

TELLO. — J'obéis.

ANA, *de la maison.* — Qui est là?

TELLO. — Déjà... — C'est moi. Mélibée est-elle chez elle? Voici venir Calixte[1].

ANA. — Attends un moment, Sempronio.

DONA INÈS, *de la maison.* — Lui venu?

ANA. — Oui, madame.

SCÈNE II

Appartement dans la maison de don Pedro.

DONA INÈS, DON ALONSO, TELLO.

DONA INÈS. — Mon doux seigneur!

DON ALONSO. — Chère Inès! Je viens ici chercher ma vie.

TELLO. — Voilà qui s'appelle parler.

DONA INÈS. — Tello, mon ami!

TELLO. — Ma reine et maîtresse...

DONA INÈS. — Je n'aurais pas voulu vous voir aujourd'hui, mon Alonso bien-aimé, tant m'a causé d'ennui la sotte insistance de Rodrigue[2]...

DON ALONSO. — Si, cédant à l'obéissance, tu t'es résignée à ce parti, je ne veux pas être détrompé, ni ouïr ma sentence de ta bouche. Au moment de monter à cheval pour venir contempler ta beauté, le cœur me disait, et j'en faisais part à Tello, qu'il y avait quelque nouveauté, d'où s'expliquait ma tristesse. Tes paroles semblent le confirmer. Malheur à moi, si c'est la vérité!

1. Calixte, Mélibée, Sempronio, sont trois personnages de la *Célestine*. La preuve de l'imitation est ici bien évidente.

2. Lacune dans le texte. Inès devait expliquer à Alonso qu'elle avait été fortement pressée par son père d'accepter la main de Rodrigue.

DONA INÈS. — Rassure-toi. Je t'ai dit oui : à l'univers entier, je répondrai non. Toi seul seras l'arbitre de ma destinée et de ma vie. Il n'est pas de puissance qui m'empêche d'être à toi. — Hier, j'étais descendue au jardin; et, comme j'évite Leonor, à cause de don Fernand, je contais mes amours aux fleurs, et je les contais en pleurant. Fleurs et fontaines, disais-je, j'envie votre existence, car, la nuit écoulée, vous revoyez votre soleil. Je crus alors entendre un lys me répondre (telles sont les illusions de l'amour) : « Si le soleil que tu adores t'éclaire la nuit, que te faut-il, et de quoi te plains-tu, ô Inès? »

TELLO. — Certain Grec répondit à un aveugle qui lui contait tous ses ennuis : « Si tu peux t'amuser la nuit, de quoi te plains-tu, pauvre aveugle? »

DONA INÈS. — Ces moments me trouvent pareille au papillon : j'aspire à ta lumière... Au papillon? Non; plutôt au phénix, car flamme si douce et si belle, me donne à la fois la mort et la vie.

DON ALONSO. — Dieu bénisse les lèvres de corail dont les roses laissent, pour mon bonheur, échapper ces enivrantes paroles. — Et moi aussi, Inès, quand je suis sans Tello, je raconte aux fleurs mes transports jaloux, mon amour, mes craintes.

TELLO. — Je l'ai vu parler amour aux champs de raves d'Olmedo. Plutôt que de se taire, un amant s'entretiendra avec le vent, avec les pierres.

DON ALONSO. — Ma pensée ne peut ni se taire, ni vivre isolée : il faut, Inès, qu'elle habite avec toi, qu'elle parle et sente avec toi. Oh! qui saurait exprimer ce que de loin je t'adresse! et quand je suis là près de toi, j'oublie même que je vis. Le long du chemin, j'entretiens Tello de tes grâces charmantes; nous parlons ensuite de ton entendement divin. Ton nom seul m'enivre, à ce point que j'ai reçu à mon service une femme qui le porte : toute la journée, je lui adresse la parole, et il me semble ainsi, ô maîtresse adorée, que c'est à toi que je parle.

TELLO. — Apprenez un nouvel effet de vos charmes, aimable Inès. Vous avez donné de l'imagination à mon maître, et vous avez fait un poëte de moi. Voici une glose à

certain couplet, de la composition de don Alonso, sur cette question : Peut-on vivre en mourant?

Je quittai Inès dans le vallon :
Elle riait.
Si tu la vois, André,
Dis-lui ce qui en est :
Je me meurs pour elle.

DONA INÈS. — La glose est de la composition de don Alonso?

TELLO. — Oui, madame; et je puis vous jurer qu'elle n'est pas si mauvaise, pour un poëte d'Olmedo[1].

DONA INÈS, *après avoir écouté la lecture de Tello.* — Si la glose est de toi, cela s'appelle une longue menterie en vers, au nom d'Alonso.

DONA ALONSO. — C'est dire que mes vers seraient un mensonge d'amour. Ah! madame, quelle est la poésie capable d'exprimer le mien?

DONA INÈS. — Mon père!

(On entend des pas.)

DON ALONSO. — Croyez-vous qu'il entre?

DONA INÈS. — Vite, cachez-vous?

DON ALONSO. — Où donc?

(Ils disparaissent.)

SCÈNE III

DON PEDRO, DONA INÈS.

DON PEDRO. — Tu veilles encore, mon Inès? Je te croyais déjà couchée.

DONA INÈS. — Je me suis attardée à prier, demandant à Dieu d'incliner mon cœur vers ce qui est le plus sage. Je songeais à ce que vous m'avez dit hier.

DON PEDRO. — Mon affection pour toi rêvât-elle l'impos-

1. Nous faisons grâce au lecteur de la traduction de cette glose, dont l'affectation gâte l'expression charmante de cet amour réciproque et passionné. Ici, la langue de Lope est véritablement divine. Mais comment expliquer de tels mélanges? Par le goût national. Il est certain que rien n'était plus admiré.

sible, elle ne pourrait, Inès, trouver un mari comparable à Rodrigue.

DONA INÈS. — Tout le monde s'accorde à louer son mérite; et, si j'avais la vocation du mariage, il n'est personne à Medina ou en Castille qui me parût l'égaler.

DON PEDRO. — Comment? la vocation du mariage.

DONA INÈS. — J'ai trouvé un époux, seigneur. Il a fallu, pour le déclarer, que j'y fusse contrainte, ne voulant pas vous faire de chagrin.

DON PEDRO. — Un époux? Qu'est-ce que cela signifie, Inès?

DONA INÈS. — Pour vous, c'est chose nouvelle... Et pourtant ma volonté n'a jamais varié sur ce point. Faites-moi tailler dès demain un habit; je ne veux plus de ces atours mondains. Cet habit, je le garderai, jusqu'à ce que je sache le latin. — Il vous reste Leonor. Leonor vous donnera des petits-fils; et, par la mémoire de ma mère, je vous supplie de ne pas me répliquer. Secondez plutôt des vœux auxquels est attaché mon bonheur. Faites chercher une femme de bonne vie et mœurs, qui m'initie à mes nouveaux devoirs : je veux en même temps un maître à chanter qui sache aussi le latin.

DON PEDRO. — Est-ce bien Inès, est-ce ma fille que j'entends?

DONA INÈS. — Ce ne sont point des paroles, mais des réalités.

DON PEDRO. — Mon cœur s'attendrit, s'endurcit tour à tour, en t'écoutant. De ton beau printemps ma vieillesse espérait des neveux. Mais, si telle est ta vocation, ne plaise à Dieu que je la contrarie. Contre le ciel, je le sais, il n'est pas de résistance. Mais les sentiments de l'homme sont quelquefois inconstants et vains. Le naturel de la femme est susceptible d'influence; il est d'ailleurs si faible, que de femme à changement il n'y a que la distance d'un mot [1]. Ne change donc rien à tes habitudes. La toilette ne peut

1. Il y a dans le texte une *grâce* qui disparaît dans la traduction :

Que hay de mujer a mudanza
Lo que de hacer a decir.

t'empêcher de lire le latin, de chanter, de faire, en un mot, ce qu'il te plaira. Garde les habits d'une fille de ta qualité. Je ne veux pas que si Medina admire ta sainte résolution aujourd'hui, elle rie peut-être de ta faiblesse demain [1]? Je ferai chercher la femme en question et quelqu'un pour t'enseigner le latin. Oui, entre deux pères, il faut obéir au meilleur. — J'ai dit, et te laisse avec Dieu. Ne voulant pas te faire de chagrin, je vais me retirer là où mes yeux pourront pleurer librement ta perte.

(Il sort.)

SCÈNE IV

DON ALONSO, TELLO, DONA INÈS.

DONA INÈS, *à don Alonso.* Pardonne-moi, si je t'ai fait de la peine.

DON ALONSO. — C'est peu de chose, quand je vois que tu prépares ta mort et la mienne. Ah! Inès! qui t'a conseillé un si brusque remède à nos peines, à nos disgrâces?

DONA INÈS. — L'amour, dans le péril, donne à l'âme des lumières qui font apercevoir les remèdes possibles.

DON ALONSO. — Quoi! c'est là un remède possible?

DONA INÈS. — C'est le seul à ma disposition pour empêcher que Rodrigue ne parvienne à ses fins. A mal prochain, délai est le remède. L'appel d'un jugement laisse toujours de l'espoir.

TELLO. — Elle a raison, monsieur. Pendant que doña Inès apprendra à chanter et à lire, vous pourrez vous arranger pour obtenir la consécration de l'Église. Il n'y a que ce moyen d'empêcher que Rodrigue ne se prévale de la parole qu'il a reçue de don Pedro. Il ne saurait tenir à offense que doña Inès le refuse pour le parti qu'elle dit vouloir adopter. Ce sera d'ailleurs un excellent moyen pour me permettre d'aller et venir à mon aise dans la maison.

DON ALONSO. — A ton aise! Comment cela?

1. Lope avait eu à soutenir la même lutte contre une résolution semblable de sa fille Marcelle, résolution plus sérieuse que chez Inès.

TELLO. — Puisqu'elle a besoin d'apprendre à lire le latin, est-il bien difficile que ce soit moi qui devienne son maître? — Vous verrez avec quelle dextérité je lui enseignerai à lire vos billets.

DON ALONSO. — Ah! que tu as bien trouvé le remède à mes maux!

TELLO. — Je crois de plus que Fabia pourra fort bien être mise au service d'Inès, sous couleur de la sainte personne qui est nécessaire pour la former.

DONA INÈS. — A merveille! Fabia me donnera des leçons de bonnes mœurs et de vertu.

TELLO. — Je réponds de l'institutrice.

DON ALONSO. — Mon bien, amour est une douce matière pour ne pas sentir les heures qui volent si vite pour les amants. Je crains que le jour ne nous surprenne[1], et qu'on ne me voie sortir d'ici, ou que je ne sois contraint de rester. Ah! que cette nécessité me serait douce! — Medina, à la *Croix de Mai*[2], célèbre sa plus grande fête : j'ai à faire mes préparatifs, car le jour des courses je veux paraître en bel équipage sous tes yeux. D'ailleurs, on m'écrit de Valladolid que le roi don Juan doit y assister. Le connétable l'engage à prendre ses ébats pour recouvrer la santé, dans les montagnes de Tolède, et il lui demande d'honorer Medina de sa présence à son retour. Il est convenable que la noblesse du pays lui fasse cortége. — Le ciel te garde, mon bien.

DONA INÈS. — Un moment : il faut que je descende pour ouvrir la porte.

DON ALONSO. — O lumière! ô stupide aurore, jalouse du bonheur de tous les amants!

TELLO. — Ne craignez pas que le matin vous surprenne.

DON ALONSO. — Comment cela?

TELLO. — Il fait déjà jour.

DON ALONSO. — Tu as raison, si tu veux parler d'Inès. Mais, comment peut-il faire jour, Tello, quand le soleil se couche?

(Ils sortent.)

1. Rapprochez la fameuse scène de *Roméo et Juliette.*
2. La fête de l'Invention de la Sainte-Croix, qui tombe le 3 mai.

SCÈNE V

Une rue de Medina del Campo.

DON RODRIGUE, DON FERNAND.

DON RODRIGUE. — Plusieurs fois, don Fernand, mon instinct jaloux avait attiré mon attention sur ce cavalier, et j'admirais, malgré moi, son port, la gravité, la dignité de son visage.

DON FERNAND. — Voilà bien le langage d'un amant : pour peu qu'il rencontre un cavalier de bonne tournure, il redoute aussitôt que, s'il est aperçu de sa dame, elle n'en vienne, malgré elle, à l'aimer.

DON RODRIGUE. — Telle est vraiment sa renommée, que, quelque soin qu'il mette à se cacher, il reçoit partout des ovations. Je vous ai raconté comment je vis un jour ce jeune serviteur revêtu du manteau que je perdis dans notre rencontre. Après lui avoir parlé, je fis prendre secrètement des informations, et j'ai acquis la certitude que sa passion est partagée. L'amant d'Inès est don Alonso, cet élégant cavalier d'Olmedo, ce brillant jouteur que redoutent également hommes et taureaux. S'il se déclare le serviteur d'Inès, que puis-je tenter, moi? et si elle l'aime, comment espérer qu'elle me regarde jamais d'un œil compatissant?

DON FERNAND. — Faut-il si absolument qu'elle l'aime?

DON RODRIGUE. — Il l'a captivée; et il mérite, Fernand, d'en être aimé. — Elle m'abhorre maintenant. A quoi, hélas! me résoudre?

DON FERNAND. — La jalousie, Rodrigue, est une chimère formée d'envie, de vent et de nuages, qui nous agite en présentant l'incertain comme une réalité : c'est le fantôme qui nous effraye la nuit, une idée fixe qui pousse à la folie, un mensonge qui a nom vérité.

DON RODRIGUE. — Pourquoi alors ces allées et venues d'Olmedo à Medina? Pourquoi ces billets échangés, le soir, au coin d'une rue? — J'ai résolu de me marier. Vous êtes un esprit sage, que me conseillez-vous? N'est-ce pas de le tuer?

DON FERNAND. — Tel n'est pas mon avis. — Pourquoi doña Inès l'aimerait-elle, quand elle ne vous a jamais aimé?

DON RODRIGUE. — La réponse est facile : c'est qu'il est plus heureux et mieux fait que moi.

DON FERNAND. — Dites plutôt qu'Inès est si innocente, qu'elle redoute jusqu'au nom de mari.

DON RODRIGUE. — J'aurai la vie de l'homme qui m'oblige à vivre dans sa disgrâce. Tant de dédain ne peut procéder d'un sentiment avouable. J'y perdrai la raison, comme j'ai déjà perdu mon manteau.

DON FERNAND. — L'avoir laissée libre jusqu'ici, c'était en quelque sorte la jeter devant les yeux de don Alonso. Terminez le mariage : Alonso aura les dépouilles, et vous, la victoire.

DON RODRIGUE. — Un chagrin mortel empoisonne mon amour de soupçons et de jalousies.

DON FERNAND. — Paraissez galamment aux fêtes de la Croix de Mai. J'y paraîtrai avec vous. Le roi y sera, dit-on. Montez votre cheval châtain, moi mon cheval bai. Mal que l'on distrait est à moitié guéri.

DON RODRIGUE. — Si nous avons don Alonso, comment Medina pourra-t-elle soutenir la lutte contre Olmedo?

DON FERNAND. — Vous avez donc perdu le sens?

DON RODRIGUE. — L'amour me rend fou.

SCÈNE VI

Salon dans la maison de don Pedro.

DON PEDRO, DONA INÈS, DONA LEONOR.

DON PEDRO. — Ne sois pas si obstinée.

DONA INÈS. — Rien ne pourra vaincre ma résolution.

DON PEDRO. — Ma fille, y songes-tu? Empoisonner ainsi ma vie? Rien ne te presse...

DONA INÈS. — Seigneur, qu'importe ce brun vêtement, si je ne dois plus le quitter?

DONA LEONOR. — Tu es folle.

DONA INÈS. — Laisse-moi, Leonor.

DONA LEONOR. — Garde au moins ta toilette pour assister aux fêtes.

DONA INÈS. — Qui soupire après d'autres parures n'a guère de goût pour celles-ci. Les célestes parures sont désormais ma seule ambition.

DON PEDRO. — N'est-ce pas assez que je le veuille?

DONA INÈS. — Eh bien, je vous obéirai.

(Entre Fabia avec un rosaire, un bâton et des lunettes.)

FABIA. — Que la paix soit dans cette maison.

DON PEDRO. — Et qu'elle y entre avec vous.

FABIA. — Qui de vous est la señora doña Inès, qui s'apprête à recevoir le Seigneur pour époux. Qui est celle qu'a déjà choisie cet époux divin, et qui la touche ainsi en secret, comme sa bien-aimée?

DON PEDRO. — La voici, honorable mère; et moi, je suis son père.

FABIA. — Soyez-le encore de longues années, et puisse-t-elle voir bientôt le maître que vous n'apercevez pas[1]: bien que j'espère au Seigneur qui, dans sa bonté, vous persuadera d'accepter cet époux, lequel est un bien noble chevalier.

DON PEDRO. — Très-noble, oh! oui, ma mère.

FABIA. — J'ai su que l'on cherchait quelqu'un dans le but de morigéner la verte jeunesse d'Inès, de la diriger, de lui indiquer les sentiers du Seigneur, de la soutenir, en sa qualité de novice, dans le chemin de l'amour. Je me suis mise en prières, et j'ai senti un mouvement qui me poussait à venir m'offrir pour cet office, bien que pécheresse indigne.

DON PEDRO. — Voilà, mon Inès, la femme qu'il te faut.

DONA INÈS. — Oui, voilà bien celle qui m'est en ce moment nécessaire. — Embrassez-moi, ma mère.

FABIA. — Tout doux, s'il vous plaît; vous appuyez sur mon cilice.

DON PEDRO. — Non, jamais je ne vis pareille humilité.

DONA LEONOR. — Elle porte écrits sur son visage les sentiments qui sont dans son cœur.

1. Les paroles de Fabia sont ici à double entente.

FABIA. — Oh! quelle beauté! quelle grâce! Que tant de noblesse élégante obtienne ce que je souhaite, et, de plus, ma bénédiction. — Avez-vous un oratoire?

DONA INÈS. — Mère, j'en suis à mes premiers pas dans le chemin de la perfection.

FABIA. — Étant grande pécheresse, je ne suis pas bien rassurée du côté de votre père.

DON PEDRO. — Je ne mets plus d'obstacle à sa sainte vocation.

FABIA. — C'est en vain, infernal dragon, que tu prétends la dévorer. Ses noces n'auront pas lieu à Medina: le monastère est à Olmedo. *Domine*, s'il est possible, *ad juvandum me festina*.

(Entre Tello en costume d'étudiant.)

TELLO, *dans la coulisse*. — S'il est avec ses filles, je sais qu'il ne sera pas fâché de me voir. (*Il entre et salue.*) Voici le maître que vous cherchez, seigneur don Pedro, pour l'enseignement du latin et du reste. Vous saurez que l'on m'a dit à l'église que vous cherchiez un étudiant; car, déjà s'est répandu le bruit de la pieuse résolution de madame. N'étant pas du pays, je suis venu moi-même vous offrir mes services, supposé que j'en sois capable.

DON PEDRO. — J'en suis persuadé. Tout s'accorde, je le vois, et la volonté du ciel est manifeste. (*A Inès.*) La mère peut demeurer à la maison, et ce jeune homme viendra pour te donner leçon. Arrangez cela toutes deux, jusqu'à mon retour. (*A Tello.*) D'où es-tu, mon brave?

TELLO. — De Calahorra, seigneur.

DON PEDRO. — Ton nom?

TELLO. — Martin Pelaez.

DON PEDRO. — Tu dois être parent du Cid[1] : et tu as étudié...

TELLO. — A la Corogne[2], où j'ai pris le grade de bachelier.

DON PEDRO. — Avez-vous pris les ordres?

1. Ce nom est en effet celui de l'un des compagnons du héros castillan. Voy. le *Romancero* du Cid.
2. C'est une plaisanterie; il n'y eut jamais d'Université.

TELLO. — Oui, seigneur, depuis hier.

DON PEDRO. — Je suis là dans un moment.

(Il sort.)

SCÈNE VII

DONA INÈS, DONA LEONOR, FABIA, TELLO.

TELLO. — C'est toi, Fabia?

FABIA. — Comme tu vois!

DONA LEONOR. — Et, c'est toi, Tello?

DONA INÈS. — Ce cher Tello!

DONA LEONOR. — Quelle mauvaise plaisanterie!

DONA INÈS. — Parle-moi de don Alonso.

TELLO. — Puis-je me confier à Leonor?

DONA INÈS. — Certainement.

DONA LEONOR. — Inès ferait tort à l'affection de mon cœur, si elle me cachait ses sentiments.

TELLO. — Don Alonso, madame, est toujours prêt à vous servir. Les fêtes de mai s'approchent, et déjà il prépare parures, chevaux, caparaçons, lances et javelots. Si la joûte de cannes[1] s'organise, nous avons disposé une *adarga*, où j'ai mis tout mon sublime génie. Vous verrez.

DONA INÈS. — Il ne m'a pas écrit?

TELLO. — Que je suis bête! Voici une lettre, madame.

DONA INÈS. — Que je la baise avant de la lire.

DON PEDRO, *de l'extérieur*. — Eh bien, attelez ma voiture, si l'alezan est malade. (*Il entre, et voit Inès la lettre à la main.*) Qu'est-ce que c'est?

TELLO, *bas à Inès*. — Votre père!... — Faites semblant de lire, et je ferai semblant de vous montrer le latin. — *Dominus*...

DONA INÈS. — *Dominus*...

TELLO. — Articulez.

1. Fête chevaleresque empruntée aux usages arabes. Elle consistait en quadrilles de cavaliers, qui se chargeaient en lançant des roseaux (*arundo*, *donax*) que l'on parait avec l'*adarga*, bouclier en cuir et fort léger (*cetra*). L'*adarga* pouvait être ornée d'emblèmes (écussons, devises), comme on peut le voir par le magnifique spécimen qui se trouve à l'*Armeria real* de Madrid, sous le n° 1815. (Catal., édit. 1861.)

DONA INÈS. — Essayons encore.

TELLO. — *Dominus meus.*

DONA INÈS. — *Dominus meus.*

TELLO, *à don Pedro.* — Vous voyez... Peu à peu cela viendra[1].

DON PEDRO. — Comment? déjà une leçon?

DONA INÈS. — J'ai tant d'envie d'apprendre.

DON PEDRO. — A la bonne heure! — L'Ayuntamiento, chère Inès, m'envoie prévenir que j'aie à me rendre à la fête.

DONA INÈS. — Cela est sage, puisque le Roi doit s'y trouver.

DON PEDRO. — Je veux bien, mais à condition que tu y viendras avec Leonor.

DONA INÈS, *à Fabia.* — Ma mère, veuillez me dire si je puis y assister sans péché.

FABIA. — Sans doute; point de scrupule là-dessus. N'en croyez pas ces gens à sévérité affectée, qui, dans leur circonspection extrême, s'imaginent toujours offenser Dieu. Oubliant qu'ils sont de chair et d'os, comme tout le monde, ils regardent comme une licence excessive le moindre délassement capable de nous soulager de nos peines. Il y faut simplement de la modération[2]. — J'accorde donc la permission, au moins pour ces fêtes, étant de ma nature: *Jugatoribus paternus.*

DON PEDRO. — Eh bien, allons! Je veux donner de l'argent à ton maître, et acheter à la mère une cape.

FABIA. — Nous sommes tous abrités sous celle du ciel. — Et vous, Leonor, n'allez-vous pas avec votre sœur?

DONA LEONOR. — Si, ma mère, je veux profiter d'un si saint exemple.

1. Scène bien souvent imitée depuis. Voy. le *Malade imaginaire*, acte II, sc. VI; le *Barbier de Séville*, acte III, sc. II., etc.

2. L'intention est ici bien évidente, et ce n'est ni le bon sens ni la hardiesse qui manquent à la leçon. En 1600, sous Philippe III, une assemblée de théologiens et de membres du conseil d'État avait défendu par un arrêt la représentation des comédies.

SCÈNE VIII

Appartement dans l'hôtel du roi à Olmedo.

LE ROI JEAN II, LE CONNÉTABLE DON ALVARO DE LUNA[1], GENS DE LA SUITE.

LE ROI, *au connétable.* — Je ne veux point d'affaires à dépêcher, au moment de partir.

LE CONNÉTABLE. — Il ne s'agit que de signer; vous n'aurez pas la peine d'écouter.

LE ROI. — Voyons, vite.

LE CONNÉTABLE. — Faut-il faire entrer?

LE ROI. — Pour le moment, non.

LE CONNÉTABLE. — Sa Sainteté a accordé ce que demandait Votre Altesse, concernant l'ordre d'Alcantara.

LE ROI. — Je lui avais demandé de modifier l'habit des chevaliers. Je crois qu'ainsi il fera mieux[2].

LE CONNÉTABLE. — L'autre costume était fort laid.

LE ROI. — Ils porteront désormais la croix verte. — J'ai bien des grâces à rendre au Souverain Pontife, de l'intérêt qu'il prend à notre prospérité. Par ce moyen, les affaires de l'Infant ne pourront que s'améliorer, au moins en ce qui nous touche.

LE CONNÉTABLE. — Voici deux provisions qui sont chacune de grande importance.

LE ROI. — De quoi s'agit-il?

LE CONNÉTABLE. — Elles exposent les motifs des marques distinctives qu'impose Votre Majesté aux Mores et aux Juifs de son royaume de Castille.

1. C'est l'illustre personnage qui gouverna pendant trente ans la Castille, sous le nom de son incapable maître, malgré les protestations de la noblesse. Jean II finit par le laisser périr sur l'échafaud de Valladolid, le 18 juin 1453. On voit dans la cathédrale de Tolède son magnifique mausolée élevé par les soins de sa fille.

2. Lope peint ici conformément à l'histoire le caractère de Jean II, prince doux et paresseux, parfaitement incapable de s'occuper d'affaires sérieuses, mais qui aimait passionnément les tournois, la musique et la poésie. Les détails cités dans cette scène sont parfaitement historiques, et empruntés à la *Chronique de Jean II*, par Fernan Perez de Guzman. L'entrevue avec Vincent Ferrer eut lieu à Ayllon, en 1411.

LE ROI. — Je veux en ce point, connétable, me rendre aux désirs si vivement exprimés par Fray Vicente Ferrer.

LE CONNÉTABLE. — C'est un personnage dont la sainteté n'a d'égale que la science[1].

LE ROI. — J'ai décidé hier avec lui que dans tous ceux de mes royaumes qui renferment un mélange de population, les Juifs porteront un tabard, en manière de caban, avec une marque apparente, et les Mores un capuchon vert. Le chrétien doit tenir à son honneur, qui consiste à les éviter. Cela effrayera ceux qui ne craignent pas de compromettre leur noblesse.

LE CONNÉTABLE. — Par ces présentes, Votre Majesté accorde les insignes de l'Ordre à don Alonso, que l'on surnomme *le Cavalier d'Olmedo*.

LE ROI. — C'est un homme distingué par sa naissance et par sa réputation. Je l'ai vu ici, au mariage de ma sœur.

LE CONNÉTABLE. — Il se propose, je crois, pour vous faire sa cour, de se rendre à Medina, aux fêtes de demain.

LE ROI. — Dites-lui qu'il travaille à augmenter sa réputation dans les armes : je lui réserve la première commanderie vacante.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

Salon dans la maison de don Alonso, à Olmedo.

DON ALONSO, TELLO.

TELLO. — Mon arrivée me vaudra-t-elle des compliments?

DON ALONSO. — Je ne sais : tu as tellement tardé que j'étais comme hors de moi.

TELLO. — Si c'était pour votre bien, comment serais-je blâmé?

1. Il fit partie de la fameuse assemblée de Caspe, où furent reconnus légitimes les droits de l'infant de Castille Fernand à la couronne d'Aragon. Il était neveu du roi Martin, dont la succession était en litige, et avait été tuteur de Jean II. Il fut proclamé par la bouche de Vincent Ferrer. C'est de lui qu'il était question tout à l'heure.

DON ALONSO. — Quelle autre peut me soulager que celle qui tient le remède? — Inès m'écrit-elle?

TELLO. — Oui, j'ai une lettre d'Inès.

DON ALONSO. — Tu me raconteras tout à l'heure ce que tu as fait pour moi. (*Lisant.*) « Mon seigneur, je n'ai pas « respiré depuis votre départ : car, vous êtes si cruel, que, « quand vous me quittez, vous ne me laissez pas même « la vie. »

TELLO. — Vous ne poursuivez pas?

DON ALONSO. — Non.

TELLO. — Pourquoi?

DON ALONSO. — Parce qu'un breuvage si délicieux doit être pris à petits coups. Parlons d'Inès.

TELLO. — Je me suis présenté avec des gants et une soutane demi-longue, ayant l'apparence de ces gens dont la science se mesure à la longueur de leur rabat. Je multiplie les saluts, je me répands en flux de paroles, assaisonnées de quelques traits d'esprit, pour justifier ma qualité de bachelier, et, en me retournant, qu'est-ce que j'aperçois? Fabia.

DON ALONSO. — Un moment : que je lise encore. Le désir, l'espérance me mettent hors de moi. (*Lisant.*) « Toutes « vos instructions ont été suivies, à l'exception d'un seul « point, à savoir : de vivre sans vous; mais ce n'était pas « dans vos instructions. »

TELLO. — Êtes-vous assez absorbé?

DON ALONSO. — Dis-moi, comment Fabia s'est-elle tirée de ce dont parle Inès?

TELLO. — Elle a déployé tant d'esprit et de finesse, une si parfaite hypocrisie, que j'avais fini par avoir peur de tous les personnages à tête baissée que je rencontrais dans la rue. Je saurai désormais à quoi m'en tenir sur ce qu'on peut attendre de l'hypocrisie d'une femme, et des faux semblants d'un individu. Si vous m'aviez vu avec mon air humble et contrit, vous m'auriez pris pour un alfaqui vénérable. Le vieillard n'a pas manqué de s'y prendre, avec sa figure de Caton.

DON ALONSO. — Un moment : il y a longtemps que je n'ai contemplé ce cher billet. (*Lisant.*) « Revenez bien vite,

« afin de voir de vos yeux combien je suis triste quand « vous partez, et quelle je suis à votre retour. »

TELLO. — Faisons-nous encore une station ?

DON ALONSO. — Enfin, tu as trouvé le moyen d'entrer, de lui parler ?

TELLO. — C'est en vous, monsieur, qu'étudiait Inès ; c'est vous qui étiez le latin, la leçon qu'elle apprenait.

DON ALONSO. — Et Leonor, que faisait-elle ?

TELLO. — Elle portait envie à tant d'amour, comprenant à quel point vous étiez digne d'être aimé. Bien des femmes, en effet, aiment par imitation. Si elles voient un homme être l'objet d'une grande passion, elles s'imaginent qu'il y a quelque mystère caché dans cet homme; en quoi elles se trompent, car tout cela est pur effet de la conjonction des étoiles.

DON ALONSO. — Pardonnez, ô belles mains ! J'en suis à la dernière ligne. (*Lisant.*) « On dit que le roi vient à Medina, « et l'on dit bien vrai, car c'est vous qui êtes mon roi. » Il n'y a plus de papier.

TELLO. — Tout a une fin en ce monde.

DON ALONSO. — Que le bonheur est court !

TELLO. — Enfin, vous avez lu ce qui s'appelle à petites journées.

DON ALONSO. — Un moment ! Je vois encore deux ou trois mots écrits à la marge. (*Lisant.*) « Vous mettrez cette cein- « ture à votre cou. » Oh ! que ne suis-je la ceinture !

TELLO. — Bien dit, par Dieu ! et pouvoir entrer dans la place[1] avec doña Inès.

DON ALONSO. — Qu'est cette ceinture, Tello ?

TELLO. — La ceinture ? On ne m'a rien donné.

DON ALONSO. — Tu plaisantes.

TELLO. — Voyons, m'avez-vous donné quelque chose ?

DON ALONSO. — Ah ! j'entends. Choisis tel vêtement qui te plaira.

TELLO. — Voici la ceinture.

DON ALONSO. — Qu'elle est jolie !

1. *Plaza;* c'est le mot propre pour désigner l'enceinte où ont lieu en Espagne les combats de taureaux.

TELLO. — Et les mains qui l'ont brodée ?

DON ALONSO. — Préparons tout pour le départ. Ah ! pourtant, Tello !...

TELLO. — Qu'y a-t-il ?

DON ALONSO. — J'oubliais de te raconter un rêve que j'ai fait.

TELLO. — Il est bien question de rêves !

DON ALONSO. — Je n'y crois point, non : mais ils ne laissent pas que de troubler.

TELLO. — Laissons cela.

DON ALONSO. — Plus d'une personne y voit une révélation de l'âme.

TELLO. — Vous allez vous marier. Dans une affaire si simple, quelle traverse pouvez-vous appréhender ?

DON ALONSO. — Ce matin, cher Tello, au lever de l'aurore, je me suis levé brusquement, troublé par les visions de la nuit. J'ouvre ma fenêtre, et, tout en considérant les fleurs et les fontaines de notre jardin, je vois un joli chardonneret perché sur un genêt. Avec les teintes jaunes qui émaillaient ses ailes, il paraissait une fleur de ces verts rameaux. Sa petite voix mélodieuse modulait doucement une plainte d'amour; quand tout à coup, d'un amandier où il était caché, un autour s'élance. Entre les deux, les armes étaient inégales. Bientôt le sang du chardonneret a rougi les fleurs; dans l'air ses plumes volent éparses. A ses cris de détresse, l'écho a répondu par des accents de douleur. C'est sa femelle qui, sur un jasmin d'où elle a assisté à la tragédie, tristement se lamente. — En rapprochant de ce songe les sinistres pressentiments de mon âme, c'est à peine si je me retrouve moi-même. J'ai beau me dire que tout songe est mensonge, j'ai si peu de foi dans l'avenir que pour rien je donnerais ma vie.

TELLO. — C'est mal reconnaître l'héroïque fermeté avec laquelle doña Inès résiste noblement aux coups de la fortune. Venez à Medina, et ne tenez compte ni de songes, ni d'augures, toutes choses contraires à la foi. Reprenez, avec ce vaillant courage, parures, lances et coursiers. Faites mourir les hommes de jalousie, les femmes d'amour : Inès

vous appartiendra, nonobstant tous ceux qui travaillent à vous séparer.

DON ALONSO. — Tu as raison, Inès m'attend. Partons joyeux pour Medina. Anticiper le chagrin, c'est vouloir souffrir deux fois, et je ne veux souffrir que pour Inès, qui est non pas mon chagrin, mais ma gloire.

TELLO. — Vous me verrez, dans la place, faire ployer les genoux aux taureaux devant ses fenêtres[1].

(Ils sortent.)

1. En leur coupant les jarrets. Il s'en vante plus loin.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Passage donnant entrée sur la place de Medina del Campo, disposée et ornée pour une course de taureaux.

DON RODRIGUE, DON FERNAND, SERVITEURS *armés d'épieux.*

(On entend le son des trompettes et des timbales.)

DON RODRIGUE. — Mauvaise fortune !

DON FERNAND. — Mauvaise chance !

DON RODRIGUE. — Dieux ! que je souffre !

DON FERNAND. — A quoi se résoudre ?

DON RODRIGUE. — Je ne puis désormais compter sur mon bras pour le service d'Inès.

DON FERNAND. — Je suis furieux.

DON RODRIGUE. — Et moi bouleversé.

DON FERNAND. — Retournons à la charge.

DON RODRIGUE. — Un homme né si malheureux ne peut espérer réussir. Le sort a réservé toutes les chances pour celui d'Olmedo.

DON FERNAND. — Sa lance n'a pas failli une seule fois.

DON RODRIGUE. — Elle faillira quelque jour, je vous en donne ma parole.

DON FERNAND. — Que voulez-vous? tout réussit à l'homme préféré.

DON RODRIGUE. — L'amour lui a ouvert la porte du cœur; pour moi le dédain et l'oubli; et puis on est toujours porté en faveur d'un étranger.

DON FERNAND. — Votre colère est légitime. C'est un bril-

lant cavalier, mais il ne faut pas qu'il efface les hommes de Medina.

DON RODRIGUE. — L'humiliation de notre patrie me trouble la raison. Ah! qu'il est bien d'une femme de dédaigner ce qui est sous sa main pour s'attacher à un étranger!

(Grand bruit de grelots mêlé de cris.)

UNE VOIX, *de l'intérieur.* — Bravo! bravo!

AUTRE VOIX. — Comme cette lance a été rompue bravement[1]!

DON FERNAND. — Qu'attendons-nous? Prenons d'autres chevaux.

DON RODRIGUE. — Allons!

UNE VOIX, *de l'intérieur.* — Il n'a pas son pareil dans le monde!

DON FERNAND. — Entendez-vous?

DON RODRIGUE. — Cela m'exaspère.

DON FERNAND. — Je le conçois.

AUTRE VOIX, *de l'intérieur.* — Victoire! mille fois victoire au Cavalier d'Olmedo!

DON RODRIGUE. — Quelle chance voulez-vous que je tente, d'après ces paroles?

DON FERNAND. — C'est le vulgaire, ne le reconnaissez-vous pas?

PLUSIEURS VOIX, *de l'intérieur.* — Dieu te garde! Dieu te garde!

DON RODRIGUE. — Que diraient-ils de plus du roi? Mais je les approuve... Qu'ils prient que la Fortune lui soit fidèle jusqu'à la fin!

DON FERNAND. — C'est une loi méprisable, mais forcée, que les applaudissements de la foule s'adressent à la nouveauté.

DON RODRIGUE. — Il vient changer de cheval.

1. Ce sont les réflexions dont les connaisseurs (*aficionados*) accompagnent encore les coups de lance portés au taureau par le *picador*. Ces combats de taureaux, abandonnés aujourd'hui à des *toreadors* de profession, furent longtemps, comme on voit, l'exercice de la première noblesse. Les grelots faisaient partie du harnachement du cheval.

DON FERNAND. — On voit qu'il a fait son esclave de la Fortune.

(Entrent don Alonso et Tello, celui-ci avec les couleurs de son maître, et armé d'un épieu.)

TELLO. — Cela s'appelle un beau coup.

DON ALONSO. — Donne-moi mon alezan, Tello.

TELLO. — Nous avons rivalisé l'un et l'autre; vous à cheval, et moi à pied.

DON ALONSO. — J'ai admiré ta bravoure, Tello.

TELLO. — J'ai coupé les jarrets à six taureaux, avec autant de facilité que des raves.

DON FERNAND. — Rentrons dans l'arène, Rodrigue; peut-être serons-nous plus heureux, bien que vous sembliez croire que non.

DON RODRIGUE. — Rentrez, don Fernand; quant à moi, pourquoi rentrerais-je? Pour tenter des coups qui tournent à mon humiliation; pour que quelque taureau me tue, me traîne sur l'arène ou me maltraite, à la grande risée du public...

TELLO, *à part, à son maître.* — Voilà des gens bien curieux.

DON ALONSO. — Je les ai déjà vus jalouser ma bonne fortune. Leurs regards semblaient aussi m'en vouloir d'adresser les miens à Inès.

(Sortent don Rodrigue, don Fernand et leurs serviteurs.)

TELLO. — Inès vous a vaillamment secondé de ses sourires, langue muette, qui exprime ce qui se passe dans le cœur. Toutes les fois que vous passiez, elle semblait se jeter hors du balcon.

DON ALONSO. — Chère Inès!... Plût à Dieu que le sort m'accordât de la présenter à mes parents comme leur fille!

TELLO. — Vous réussirez. Attendons seulement qu'il ne soit plus question de Rodrigue. J'augure bien de cette ardeur de la passion d'Inès.

DON ALONSO. — Fabia est demeurée au logis. Pendant que je vais reparaître un moment dans la place, cours la prévenir pour que je puisse parler à Inès avant mon départ. Si je ne retournais pas cette nuit à Olmedo, mes pa-

rents me tiendraient pour mort. Je m'en voudrais de leur donner ce motif d'inquiétude par mon absence. Ne leur faisons point passer une mauvaise nuit.

TELLO. — Je vous approuve. Il ne faut pas que leur sommeil soit troublé; car c'est une journée qui peut prêter à la crainte comme à l'espérance.

DON ALONSO. — J'entre.

TELLO. — Le ciel vous garde.

(Sort don Alonso.)

— Je vais pouvoir parler librement à la Fabia, et j'ai mon dessein : c'est d'extorquer la chaîne donnée à la vieille[1], nonobstant la sagacité et la finesse de son entendement. Circé, Hécate et Médée en savaient beaucoup moins long qu'elle; et son âme aura une clef qu'il faudra tourner au moins trente fois. Le meilleur procédé, je crois, est de lui dire que je l'aime. C'est le premier article recommandé, à l'égard de toute femme mûre. Avec deux ou trois compliments saupoudrés d'amour et de bonne volonté, elles se croient redevenues jeunes, et pensent que cela durera éternellement.

(Il sort.)

SCÈNE II

Une rue devant la maison de don Pedro.

TELLO *et ensuite* FABIA.

TELLO. — Voilà qui est résolu. J'arrive; j'appelle. — Holà! Fabia! — Mais, je suis un nigaud, elle saura bien que j'aime l'or et que je n'aime guère les rides. Je sais quelqu'un qui le lui dira : c'est celui qui a des pattes de coq[2].

FABIA, *sortant de la maison.* — Jésus! Tello; toi ici? La belle manière de servir don Alonso? — Qu'est-il arrivé? Qu'y a-t-il?

TELLO. — Ne trouble point ce vénérable visage... C'est

1. Nouvel emprunt fait à la *Célestine*, et ce n'est pas le meilleur.
2. Le diable, que l'on représente quelquefois ainsi.

pour toi que je viens; c'est pour te voir que j'anticipe sur l'heure d'une commission que m'a donnée don Alonso.

FABIA. — Comment s'en est-il tiré?

TELLO. — A merveille, car je l'accompagnais.

FABIA. — Impudent fanfaron!

TELLO. — Demande au Roi lequel de nous deux a le mieux fait. Toutes les fois que je passais, Sa Majesté se jetait hors du balcon pour me voir.

FABIA. — Rare faveur.

TELLO. — Je serais plus sensible aux tiennes.

FABIA. — Oh! le plaisant museau!

TELLO. — Tant de beauté suffirait pour faire de moi un Roland. Les taureaux de Medina? moi!... du revers de mon épée, je leur coupais les jarrets avec un entrain, une façon telle, qu'au milieu du transport général, un des taureaux me dit : Assez, seigneur Tello, grâce. — Non pas, s'il vous plaît, répondis-je; et, d'une estafilade, je fis voler sa jambe jusque par-dessus les toits.

FABIA. — Combien as-tu cassé de tuiles?

TELLO. — Cela regarde le propriétaire, et non pas moi. — Préviens ta maîtresse, Fabia, que le jeune cavalier qui l'adore viendra ici prendre congé d'elle. Il ne peut se dispenser de retourner chez lui, de peur que ses parents ne le regardent comme mort; ne va pas l'oublier. — Cependant, la fête continue sans moi; et comme le Roi doit regretter mon absence (car je suis constitué son *tauricide*), je vais par mes prouesses recueillir applaudissements et bravos, si tu veux bien m'accorder quelques faveurs.

FABIA. — Quelques faveurs, moi?

TELLO. — Récompense enfin mon amour.

FABIA. — C'est donc moi qui suis l'inspiratrice de tes hauts faits? Vraiment, je ne savais pas. — Qu'est-ce en moi qui te plaît le plus?

TELLO. — Tes yeux.

FABIA. — Eh bien, je vais te donner mes lunettes.

TELLO. — Je suis un cavalier vigoureux, ma Fabia, et j'ai fait mes preuves.

FABIA. — Songe à te bien comporter là-bas, et prends garde que quelque enfant de saint Luc ne te fasse sauter

les grègues. — Il serait assez comique, mon cher Tello, qu'à la vue de tout le monde, un taureau t'ôtât la chemise.

TELLO. — J'aurai l'œil ouvert, et d'ailleurs mes aiguillettes protégeront ma pudeur.

FABIA. — D'un beau secours sont les aiguillettes contre les cornes d'un taureau.

TELLO. — Les taureaux ne me font pas peur.

FABIA. — Ceux de Medina se montrent féroces, parce qu'ils ont de la rancune contre les pages d'Olmedo.

TELLO. — Comme tant d'autres, ils n'ont pas tenu devant le bras d'un Espagnol.

FABIA. — Prends garde à un coup de soleil comme tu n'en as jamais reçu.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Passage donnant sur la place d'Olmedo.

PEUPLE, *puis* DON FERNAND *et* DON ALONSO.

(On entend du bruit et des cris à l'intérieur.)

UNE VOIX, *à l'intérieur*. — Ah! voilà don Rodrigue par terre!

DON ALONSO, *à l'intérieur*. — Place! place!

UNE AUTRE VOIX. — Avec quel entrain, quel courage don Alonso vient à son secours!

LA PREMIÈRE VOIX. — Voilà don Alonso qui met pied à terre.

LA DEUXIÈME VOIX. — Quels vaillants coups d'épée!

LA PREMIÈRE VOIX. — Il a mis le taureau en pièces.

(On voit paraître don Alonso soutenant don Rodrigue.)

DON ALONSO. — J'ai là un cheval. Les nôtres courent épouvantés dans l'arène. Courage!

DON RODRIGUE. — Je vous dois la vie; rude a été ma chute.

DON ALONSO. — Vous ne pouvez en cet état rentrer dans la place. Mes serviteurs sont à vos ordres. Moi, j'y rentre

de nécessité, parce que je tiens à reprendre le cheval que j'y ai laissé.

(Il sort.)

(Entre don Fernand.)

DON FERNAND. — C'est vous, Rodrigue, et seul! — Qu'est-il arrivé? Qu'avez-vous?

DON RODRIGUE. — Male chute, mauvais succès, mal partout! et pour surcroît, être redevable de la vie à l'objet de ma haine, à l'homme dont je souhaite la mort.

DON FERNAND. — Sous les yeux du Roi! et il faut qu'Inès ait vu son heureux amant mettre en pièces le taureau pour vous délivrer.

DON RODRIGUE. — J'en perdrai la raison. Non, l'univers entier ne possède pas un homme aussi malheureux. Que d'affronts, que de peines, que d'outrages, que d'ennuis, que d'injures, de mouvements jaloux, d'espérances, à peine formées aussitôt déçues! Je levai les yeux sur Inès, pour voir si ce visage que j'adore, insensé, malgré son ingratitude, manifestait quelque intérêt pour moi en ce terrible moment... Néron ne regarda pas d'un œil plus insensible l'embrasement de Rome; bientôt au contraire la pourpre délicate de l'œillet vint colorer pudiquement le jasmin de son visage, quand son regard rencontra celui d'Alonso, et les perles de sa bouche souriante lui exprimaient le plaisir qu'elle avait de me voir étendu à ses pieds, mal venu de la Fortune, réduit à envier celle de mon heureux rival. Mais, avant que le soleil ne réjouisse l'Orient, en semant dans les airs une poussière d'atomes d'or, je jure que les gémissements succéderont au sourire, si je parviens à rencontrer ce petit gentilhomme superbe entre Medina et Olmedo.

DON FERNAND. — Il saura veiller à sa sûreté.

DON RODRIGUE. — Vous ne connaissez pas la jalousie.

DON FERNAND. — Qui ne sait qu'elle est capable de tout? Mais tout ce qui a beaucoup d'importance demande une mûre réflexion.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

LE ROI, LE CONNÉTABLE, GENS DE LA SUITE.

LE ROI. — La fête a duré longtemps, mais elle a été si belle, que je n'en vis jamais de pareille.

LE CONNÉTABLE. — J'ai annoncé à Medina que Votre Majesté a fixé son départ à demain. Mais, la ville désire tellement que vous assistiez au tournoi qu'elle prépare en votre honneur, qu'elle demande, seigneur, que Votre Altesse retarde son départ de deux jours.

LE ROI. — A mon retour; ce sera mieux.

LE CONNÉTABLE. — Que Votre Altesse daigne faire ce plaisir à Medina.

LE ROI. — Je le fais à votre considération, malgré l'extrême désir que manifeste l'Infant de me rencontrer à Tolède, le jour convenu.

LE CONNÉTABLE. — Quel brillant et brave chevalier que ce Cavalier d'Olmedo!

LE ROI. — Il a eu de beaux coups, connétable.

LE CONNÉTABLE. — Je ne sais qui l'emporte en lui de la fortune ou de la valeur, bien que sa valeur soit grande.

LE ROI. — Il fait bien tout ce qu'il fait.

LE CONNÉTABLE. — C'est à bon droit que Votre Altesse l'honore de sa faveur.

LE ROI. — Il la mérite, ainsi que la vôtre.

SCENE V

Vue extérieure de la maison de don Pedro. Une rue.

DON ALONSO, TELLO.

TELLO. — Nous avons trop tardé : vous ne pouvez vous mettre en route maintenant.

DON ALONSO. — Je veux éviter des inquiétudes à mes parents; quelle que soit l'heure, il faut que je parte.

TELLO. — Si vous parlez à Inès, vous aurez beau, monsieur, vouloir songer à vos parents, le jour vous trouvera à la grille de ces fenêtres.

DON ALONSO. — Du tout : je recevrai avis de mon âme comme si elle n'était pas mienne.

(Doña Leonor paraît à la grille.)

TELLO. — On dirait que l'on parle à ces grilles, et que c'est la voix de Leonor.

DON ALONSO. — Je le reconnais à la splendeur que donne mon soleil aux étoiles.

DONA LEONOR. — Êtes-vous don Alonso?

DON ALONSO. — Lui-même.

DONA LEONOR. — Ma sœur ne tardera pas à venir. Elle est avec mon père qui l'entretient des fêtes de la journée. Tello peut entrer : Inès a un cadeau à vous faire.

(Elle se retire de la grille.)

DON ALONSO. — Entre, Tello.

TELLO. — Si l'on ferme avant que je sorte, ne craignez pas de partir sans moi; je saurai bien vous rejoindre.

(On ouvre la porte de la maison de don Pedro; Tello entre, puis Leonor reparaît à la grille.)

DON ALONSO. — Quand pourrai-je, Leonor, entrer avec la même liberté dans cette maison?

DONA LEONOR. — Cela ne peut tarder beaucoup, car mon père fait votre éloge de telle sorte que son cœur est tout disposé à vous aimer; et pour marier Inès, aussitôt qu'il connaîtra votre amour, il saura bien choisir, entre deux prétendants, le meilleur.

(Inès paraît à la grille.)

DONA INÈS, *à sa sœur*. — A qui parles-tu?

DONA LEONOR. — A Rodrigue.

DONA INÈS. — Tu mens, c'est à mon seigneur.

DON ALONSO, *de la rue*. — Je suis l'humble esclave d'Inès, j'en atteste le ciel.

DONA INÈS. — Non, vous êtes vraiment l'arbitre de ma vie.

DONA LEONOR. — Fort bien : je vous laisse; car vous troubler ferait croire que je suis jalouse.

(Elle se retire.)

DONA INÈS, *à don Alonso*. — Comment êtes-vous?

DON ALONSO. — Comme privé de ma vie : et pour vivre, je viens vous voir.

DONA INÈS. — Ah! il fallait le chagrin de ce départ, pour

troubler le bonheur que j'ai eu à vous voir aujourd'hui, modèle de chevalerie, favori des dames! De toutes je suis jalouse. Je désirais les entendre vous louer, et je m'en repentais ensuite, par peur de vous perdre[1]. Que de jugements divers! Que de noms, que de titres vous donnait la jalousie des hommes, l'enthousiasme des femmes! Mon père vous souhaitait pour époux de Leonor; et, quoique jaloux, mon cœur le bénissait de cette pensée. Non, c'est à moi que vous appartiendrez! et si ma langue ne vous l'a pas dit, vous l'avez assez entendu de mon âme. Mais, hélas! je suis si joyeuse, et vous partez...

DON ALONSO. — Mes parents en sont la cause.

DONA INÈS. — J'approuve ce sentiment, mais laissez-moi vous dire mes regrets.

DON ALONSO. — Je les partage, et je vais à Olmedo, en laissant mon âme à Medina. Je pars! Non : je demeure, partagé entre l'amour et les regrets de l'absence, la jalousie et ses soupçons. Je suis assailli depuis quelques jours de visions cruelles, tour à tour consolé dans mes tristesses, et triste dans mes joies. La pensée de te perdre m'obsède. Troublé par elle, je vais, je viens, de manière qu'il me semble toucher aux transes de la mort. J'ai à craindre la jalousie de mes rivaux; je pourrais lui opposer les précautions nécessaires, et je me perds en projets, partagé entre la crainte et l'amour. Je me prive à jamais du bonheur de te voir : ma mort approche, je le sens, et il me semble que je t'adresse ces mots déjà en proie à ses angoisses[2]. — Avoir été appelé ton époux était une faveur inestimable de l'amour. Être l'homme aimé, favorisé de toi, et sentir de telles angoisses... N'y a-t-il pas lieu de s'effrayer, de concevoir de sombres pressentiments?

DONA INÈS. — Ces craintes, ces soupçons, m'affligent et m'inquiètent. Si tu es triste par jalousie, ton amour est bien

1. Quel charmant langage, et dans des conditions si naturelles, si légitimes! Combien l'expression de cet amour est touchante, d'autant plus que l'on sent arriver la catastrophe, et que ces deux amants si nobles, si beaux, se parlent pour la dernière fois.

2. Mettez de la musique là-dessus, et vous verrez l'effet. Quel beau thème pour un Donizetti!

ingrat. Je t'ai compris; mais toi, tu ne comprends pas encore mon amour.

DON ALONSO. — Tu ne vois pas non plus que ces imaginations sont l'unique effet du bouleversement de mon âme, et non pas jalousie. Ce serait offenser, Inès, ce nom d'époux que tu m'as donné. Je n'ai point de soupçons. Les songes de ma fantaisie ont seuls produit ces illusions vaines.

DOÑA INÈS. — Léonor revient. (*A sa sœur, demeurée à l'intérieur.*) Y a-t-il quelque chose?

DOÑA LEONOR. — Oui.

DON ALONSO. — Faut-il m'éloigner?

DOÑA LÉONOR, *de l'intérieur.* — C'est évident. (*A Inès.*) Mon père va se coucher et t'a demandée.

DOÑA INÈS. — Pars, Alonso, pars. Adieu : pas de plaintes; tu le vois, il le faut.

DON ALONSO. — Quand Dieu permettra-t-il, Inès, que nous soyons unis? Ici s'achève ma vie, puisqu'il est décidé que je pars. — Tello ne vient pas : peut-être n'a-t-il pu parvenir à se dégager. Je pars; il me rejoindra.

(Inès se retire.)

(Au moment où don Alonso quitte la grille, une Ombre, le chapeau rabattu sur les yeux, un masque noir sur le visage, vient se placer devant lui, la main appuyée sur la garde de son épée.)

DON ALONSO. — Que vois-je?... Qui va là?... Il ne paraît pas m'entendre... Qui es-tu? Parle. Un homme me ferait peur quand j'en ai tant bravé en face!... Es-tu Rodrigue? Encore une fois, qui es-tu?

L'OMBRE. — Don Alonso.

DON ALONSO. — Comment cela?

L'OMBRE. — Don Alonso.

DON ALONSO. — Ce n'est pas possible. Tu es un autre; car c'est moi qu'on appelle don Alonso Manrique. Si tu m'abuses, la main à l'épée... Il s'éloigne.

(L'ombre disparaît.)

Le poursuivre serait insensé. — Effroyable pensée! C'était peut-être mon ombre... Non : il a dit qu'il était en réalité don Alonso. — Tout cela est l'effet de ma profonde tristesse, de mon imagination assombrie. Que me veux-tu,

pensée qui m'affliges, par la vue de mon ombre? Considère que trembler sans motif n'appartient qu'à des êtres vulgaires. — Peut-être est-ce un artifice de Fabia, pour me dissuader de me rendre à Olmedo, sachant qu'autrement ce serait impossible... Sans cesse elle m'engage à me garder; sans cesse elle m'avertit de ne pas sortir la nuit, sous prétexte que la jalousie veille. Mais que don Rodrigue me jalouse aujourd'hui, cela ne peut être; il me doit la vie. Cette dette, un si noble cavalier ne saurait désormais l'oublier. J'espère, au contraire, que maintenant il voudra vivre en ami avec moi à Medina. Un sang noble répugne à l'ingratitude; elle ne germe que dans l'âme des vilains. Enfin, la quintessence du mal que peut inspirer la bassesse humaine, c'est de rendre le mal pour le bien.

SCÈNE VI

Une route en rase campagne. Bouquet d'arbres sur un des côtés.

DON RODRIGUE, DON FERNAND, MENDO, SERVITEURS *armés*.

DON RODRIGUE. — Aujourd'hui verra finir ma jalousie avec sa vie.

DON FERNAND. — C'en est donc fait? Votre résolution est prise?

DON RODRIGUE. — Rien ne pourra empêcher sa mort, maintenant que don Pedro a repris sa parole. Je sais aujourd'hui ce que voulait dire cette feinte vocation; j'ai su que Tello, son propre page, était le personnage qui enseignait à Inès ce latin qui s'est converti en messages d'amour. Quelle honorable duègne a reçu dans sa maison don Pedro, en la personne de Fabia! Malheureuse jeune fille! Ah! je pardonne à ton innocence, si le feu qui t'embrase est l'effet de ses sortiléges infernaux! Malgré tout son esprit, elle ignore ce qui se passe, et l'on fait ainsi un jouet de son honneur et du mien. Que de maisons de nobles chevaliers ont été ainsi souillées d'infamie, par les entremetteuses et leurs sortiléges. Fabia, dont le pouvoir peut transporter

des montagnes, Fabia [1], qui peut arrêter une rivière dans son cours, qui exerce son empire sur l'Achéron et ses noirs ministres, Fabia, qui, de cette mer, de nos climats, peut, à travers les airs, transporter un homme dans la zone torride ou sous le pôle glacé, c'est elle, c'est Fabia qui la dirige!... N'est-ce pas joli?

DON FERNAND. — Précisément pour cette raison, je ne songerais plus à la vengeance.

DON RODRIGUE. — Vive Dieu! ce serait trop de bassesse à nous deux.

DON FERNAND. — Il n'en est pas de plus grande que d'avilir la femme qu'on aime.

DON RODRIGUE. — C'est votre avis : ce n'est pas le mien.

MENDO. — Écoutez, seigneur; l'écho nous envoie un bruit de pas de chevaux. On approche.

DON RODRIGUE. — S'il est accompagné, c'est qu'il a peur.

DON FERNAND. — N'en croyez rien : la prudence n'est pas le caractère du personnage.

DON RODRIGUE. — Que chacun se tienne caché dans un profond silence. — Toi, Mendo, si c'est nécessaire, tu te posteras derrière un arbre, avec ton arquebuse. Attention!

DON FERNAND. — Que le bonheur est inconstant! Que la fortune est folle et changeante! Aujourd'hui même, sous les yeux d'un roi, il a paru sur la place, brillant, admiré de tous, et maintenant l'affreuse mort est là embusquée, qui l'attend!

(Tous se cachent.)

(Entre don Alonso.)

DON ALONSO. — Ce que je ne sentis jamais, je l'éprouve chemin faisant pour Olmedo. — Je tremble; j'ai peur. Effet de mes pressentiments sinistres. Le doux bruit de l'eau, mêlé au sourd murmure du vent dans ce feuillage, augmente encore ma tristesse. Je vais, et ma pensée confuse se reporte en arrière. Fils soumis, j'obéis à l'affection que je porte à mes parents; mais, j'ai montré peu de fermeté, je le reconnais, et j'ai été bien dur, en me séparant

1. Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.

(Virg., Égl. VIII, 69, d'après Théocrite.)

sitôt d'Inès. — Quelle obscurité! Quelle horreur profonde, d'ici au retour de l'aurore! J'entends chanter. Qui cela peut-il être? Quelque laboureur qui se rend à son travail. On dirait qu'il est loin; cependant, il approche. Mais quoi? il s'accompagne d'un instrument. L'air n'en est pas rustique; ce sont des accords pleins et harmonieux. S'il est triste, cet air s'accorde bien avec la pensée.

UNE VOIX, *derrière le théâtre, chante en se rapprochant peu à peu.*

Que de noche le mataron
Al caballero,
La gala de Medina,
La flor de Olmedo [1].

DON ALONSO. — Ciel! que viens-je d'entendre? — Si c'est un avis que tu m'envoies dans le danger qui me menace, que me conseilles-tu? Retourner en arrière? Est-ce possible? — C'est quelque invention de Fabia qui, pour plaire à Inès, veut m'empêcher de me rendre à Olmedo.

LA MÊME VOIX, *derrière le théâtre.*

Sombras le avisaron
Que no saliese
Y le aconsejaron
Que no se fuese
El caballero,
La gala de Medina,
La flor de Olmedo.

(Entre un laboureur.)

DON ALONSO. — Holà, brave homme, — toi qui chantes.

LE LABOUREUR. — Qui m'appelle?

DON ALONSO. — Un homme qui se sent perdu.

LE LABOUREUR. — Attendez... me voici.

DON ALONSO, *à part.* — Tout m'accable et m'épouvante. (*Haut.*) Où vas-tu?

LE LABOUREUR. — Aux champs.

1. Nous donnons le texte espagnol pour permettre au lecteur de jouir de l'indéfinissable effet du rhythme de ces vers, qui paraissent empruntés à un chant populaire. Cela semblerait annoncer que le *Cavalier d'Olmedo*, comme l'*Étoile de Séville*, repose sur quelque tradition vraie.

DON ALONSO. — Qui t'a enseigné cette chanson si triste que tu chantais tout à l'heure?

LE LABOUREUR. — Là-bas, à Medina, seigneur.

DON ALONSO. — C'est moi qu'on appelle le Cavalier d'Olmedo, et pourtant je suis vivant.

LE LABOUREUR. — Je ne puis vous expliquer cette chanson d'une autre façon ni manière, qu'en vous disant que je l'ai entendu chanter à une certaine Fabia. J'ajoute, si cela vous intéresse, que je m'étais engagé à vous faire entendre cette chanson. Retournez en arrière. Ne passez pas ce ruisseau.

DON ALONSO. — Je ferais injure au nom que je porte, si j'avais peur.

LE LABOUREUR. — Courage hors de saison. Retournez, retournez à Medina.

DON ALONSO. — Veux-tu me suivre?

LE LABOUREUR. — Je ne puis.

(Il disparaît.)

DON ALONSO. — Quels fantômes suggère la crainte! Que d'embûches elle imagine! — Un mot, écoute. — Qu'est-il devenu? C'est à peine si j'entends ses pas. — Dis, laboureur! Attends, un mot! L'écho seul répond. — Moi, mourir! C'est une romance composée sur quelque habitant d'Olmedo qui aura péri sur ce chemin, par la main des gens de Medina. — Me voici à la moitié... Que dirait-on de moi, si je retournais en arrière? — J'entends du monde... Je n'en suis pas fâché! S'ils vont par ici, je me joindrai à eux.

SCÈNE VII

DON RODRIGUE, DON FERNAND, MENDO, SERVITEURS, DON ALONSO.

DON RODRIGUE. — Qui va là?

DON ALONSO. — Un homme. Ne le voyez-vous pas?

DON RODRIGUE. — Arrêtez.

DON ALONSO. — Messieurs, si quelque nécessité vous oblige à pareil exploit, d'ici chez moi il n'y a pas loin. Je ne regarderai pas à l'argent, puisque, de jour et dans la

rue, je n'en refuse pas à qui me fait l'honneur de m'en demander.

DON RODRIGUE. — Rendez vos armes.

DON ALONSO. — Pourquoi cela ?

DON RODRIGUE. — Pour les rendre.

DON ALONSO. — Savez-vous qui je suis ?

DON FERNAND. — Le Cavalier d'Olmedo, le matador de taureaux, qui, arrogant et stupide, vient faire affront à ceux de Medina, et déshonorer la maison de don Pedro par d'infâmes entremetteuses.

DON ALONSO. — Si, tous tant que vous êtes, vous étiez de vrais gentilshommes, c'est là-bas, où vous en avez eu si souvent l'occasion, que vous m'auriez parlé, et non maintenant, quand je retourne seul chez moi : oui, c'est là-bas, près de ces grilles où vous avez perdu votre manteau en fuyant, qu'il fallait parler, et non ici, à minuit, d'un ton arrogant, parce que vous vous sentez en nombre. Mais je vous déclare, misérables, car, c'est le nom que vous méritez, que votre nombre vous servira peu.

(Il tire son épée.)

DON RODRIGUE. — Il ne s'agit pas ici de me braver, mais de mourir : aussi bien aurais-je ta vie corps à corps s'il le fallait. — Feu ! Mendo.

(Mendo fait feu.)

DON ALONSO. — Vous êtes d'infâmes traîtres ; car, sans une arme à feu, vous n'auriez pu avoir ma vie. — Jésus !

(Il tombe.)

DON FERNAND. — Bien tiré, Mendo.

(Don Rodrigue et don Fernand s'enfuient suivis de leurs gens.)

DON ALONSO. — Ah ! j'ai trop négligé les avis du Ciel ! Le sentiment de mon courage m'a égaré. Je meurs victime de l'envie, de la jalousie... Malheureux ! que vais-je devenir, seul ainsi, en rase campagne ?..

(Entre Tello.)

TELLO. — Je suis inquiet de ces hommes à cheval que j'ai rencontrés fuyant vers Medina. Je leur ai demandé des nouvelles de don Alonso ; ils ne m'ont pas répondu ; mauvais signe. J'en suis tout tremblant.

DON ALONSO. — Ayez pitié de moi, mon Dieu ! Je sens

que je me meurs. Vous savez que mon amour n'avait pour but que le mariage. Ah ! chère Inès !..

TELLO. — J'entends l'écho de douloureuses plaintes. Le bruit vient de ce côté. Celui qui les pousse ne doit pas être loin du chemin. Je n'ai plus de sang dans les veines. Mes cheveux se dressent sur ma tête à pouvoir supporter mon chapeau. Eh ! gentilhomme !

DON ALONSO. — Qui est là ?

TELLO. — Grands Dieux ! Comment douter de ce que je vois ? C'est don Alonso ! C'est mon maître !

DON ALONSO. — Sois le bienvenu, Tello.

TELLO. — Le bienvenu quand j'ai tant tardé ! Le bienvenu quand j'arrive pour vous voir couché dans une mare de sang ! Chiens, misérables, traîtres, revenez, courez me tuer aussi, car vous avez assassiné, infâmes, le meilleur, le plus noble, le plus galant cavalier qui jamais ceignit l'épée en Castille.

DON ALONSO. — Tello, Tello, il ne me reste plus que le temps de m'occuper de mon âme. Mets-moi vite sur ton cheval. Mène-moi revoir les miens.

TELLO. — Les bonnes nouvelles que je vais leur porter des fêtes de Medina... Que va dire ce noble vieillard, que dira ta mère ! Et ta ville natale, ta patrie !... Vengeance, Ciel miséricordieux !

(Il sort en emportant le corps de don Alonso.)

SCÈNE VIII

Salon dans l'hôtel du roi à Medina.

DON PEDRO, DONA INÈS, DONA LEONOR, FABIA, ANA.

DONA INÈS. — Il aurait accordé autant de grâces ?

DON PEDRO. — Aujourd'hui, sa main royale, héroïque et libérale, a montré la grandeur de son cœur. Medina est pleine de reconnaissance, et pour les bienfaits que j'ai reçus de Sa Majesté, je vous mène baiser sa main.

DONA LEONOR. — Il est déjà question de son départ ?

DON PEDRO. — Oui, Leonor, car l'Infant attend Sa Majesté à Tolède. Je me tiens pour obligé par ses bienfaits, moins

pour moi-même que pour vous, mes filles, dont ces bienfaits relèvent la condition.

DONA LEONOR. — Vous avez raison d'être satisfait.

DON PEDRO. — Je suis alcaïde de Burgos. Rendez grâces à Sa Majesté.

DONA INÈS, *à Fabia.* — Nous allons faire une absence, Fabia.

FABIA. — Ce n'est pas votre plus grand malheur.

DONA INÈS. — Ce n'est donc pas pour rien que, depuis hier, je suis si triste.

FABIA. — Vous êtes menacée de disgrâce plus grande, à moins que je ne me trompe, comme il arrive quelquefois. Ma science ne va pas jusqu'à lire clairement dans l'avenir.

DONA INÈS. — Quel plus grand mal que l'absence, puisqu'elle est pire que la mort?

DON PEDRO. — Ah! Inès, je serais le plus heureux des hommes, si tu voulais renoncer à ton dessein; non que je songe à te contraindre, mais je voudrais te voir un époux.

DONA INÈS. — L'obéissance que je vous dois ne saurait me détourner de ma voie. Je m'étonne que vous ne me compreniez pas.

DON PEDRO. — Nullement, je l'avoue.

DONA LEONOR. — Je vais tout expliquer, moi, si cela ne déplaît pas à Inès. Vous ne la mariez pas à son goût. Qu'y a-t-il donc de si pressé?

DON PEDRO. — Mon affection se plaint de ta défiance; si je ne connaissais ton aversion, je n'aurais pu l'imaginer.

DONA LEONOR. — Inès a du penchant pour certain cavalier que le roi a récemment gratifié d'une croix. Ce sentiment l'honore et fait paraître l'élévation de son cœur.

DON PEDRO. — S'il est homme de qualité, si tu l'aimes, qu'y a-t-il à répliquer? Bénédiction sur ton mariage, Inès. Puis-je savoir quel est ce futur époux.

DONA LEONOR. — Don Alonso Manrique.

DON PEDRO. — J'aurais donné bon pour cela..... Celui d'Olmedo.

DONA LEONOR. — Oui, mon père.

DON PEDRO. — C'est un homme de grande valeur, et dès à présent je me réjouis d'un si bon choix. Si je te refusais

l'habit, c'est que je songeais à autre chose pour toi. Parle, Inès, tu sembles interdite.

DONA INÈS. — Leonor, seigneur, s'avance beaucoup; mon inclination n'est pas aussi forte qu'elle prétend.

DON PEDRO. — Je n'en demande pas davantage. Laisse-moi me réjouir d'un sentiment si naturel et de ton changement de résolution. Dès à présent don Alonso est ton époux. Je me tiendrai pour honoré d'avoir un gendre si estimé, si riche et si bien né.

DONA INÈS. — Je baise vos pieds mille fois. (*A Fabia.*) Je deviendrai folle de joie, Fabia.

FABIA. — Recevez mes compliments; (*à part*) et bientôt peut-être mes condoléances.

DONA LEONOR. — Le roi.

SCÈNE IX

LE ROI, LE CONNÉTABLE, DON RODRIGUE, DON FERNAND, GENS DE LA SUITE.

DON PEDRO, *à sa fille*. — Approchez et baisez cette royale main.

DONA INÈS. — De grand cœur.

DON PEDRO. — Que Votre Altesse me donne ses pieds, pour la grâce qu'elle a faite, à moi et à mes filles, en m'accordant le gouvernement de Burgos.

LE ROI. — C'est la juste récompense de votre mérite, don Pedro, et des services que vous m'avez rendus.

DON PEDRO. — J'en ai au moins le désir.

LE ROI, *à doña Inès et à doña Leonor*. — Êtes-vous mariées ?

DONA INÈS. — Non, sire.

LE ROI. — Votre nom.

DONA INÈS. — Inès.

LE ROI. — Et le vôtre.

DONA LEONOR. — Leonor.

LE CONNÉTABLE. — Don Pedro mérite d'avoir pour gendres deux braves gentilshommes ici présents. Sire, je vous demande en leur nom de les marier de votre main.

LE ROI. — Quels sont-ils.

DON RODRIGUE. — Moi, sire, je prétends, avec votre permission, à la main d'Inès.

DON FERNAND. — Et moi j'offre à sa sœur ma main et ma foi.

LE ROI, *à don Pedro*. — Vos filles vont avoir pour époux deux vaillants chevaliers.

DON PEDRO. — Sire, je ne puis accorder Inès à don Rodrigue, la considérant comme unie à don Alonso Manrique, le cavalier d'Olmedo, que Votre Majesté a gratifié d'une croix.

LE ROI. — Je vous promets de lui accorder la première commanderie vacante.

DON RODRIGUE, *à part, à don Fernand*. — O surprise !

DON FERNAND. — De la prudence.

LE ROI. — C'est un homme du plus rare mérite.

SCÈNE X

LES MÊMES, TELLO.

TELLO, *derrière le théâtre*. — Je veux entrer.

LE ROI. — Quel est ce bruit ?

LE CONNÉTABLE. — C'est un écuyer en lutte avec les gardes. Il veut parler à Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'il soit libre.

LE CONNÉTABLE. — Il est tout en pleurs, et vient, dit-il, demander justice.

LE ROI. — La rendre est mon devoir, et mon sceptre en est le symbole.

(Entre Tello.)

TELLO. — Invincible don Juan, qui, après tant d'obstacles, es en possession du royaume de Castille, je suis venu à Medina, avec un chevalier ancien, te demander justice de deux traîtres ; mais l'excès de la douleur l'a fait s'évanouir à la porte, où il est presque mort. Moi, son serviteur, j'ai été assez osé pour forcer la garde et parvenir jusqu'à toi. Le Ciel t'a confié le symbole de la justice, afin que,

dans la liberté de ton esprit, tu punisses les méchants, tu récompenses les bons. Écoute :

La nuit qui a succédé aux fêtes que les hommes de Medina ont célébrées à la Croix de Mai, don Alonso, mon seigneur, ce jeune et illustre chevalier qui avait mérité la précieuse récompense de tes louanges, partit de Medina pour Olmedo, voulant montrer à son vieux père qu'il avait échappé aux taureaux, hélas ! moins cruels que ses ennemis. Moi je demeurais à Medina pour m'occuper des chevaux et prendre soin des selles et caparaçons, comme c'était le devoir de ma charge. En ce moment l'obscurité profonde de la nuit prêtait une épée à la trahison, des mains au vol, des pieds à la crainte. Au moment de franchir un ruisseau, dont le pont est un indice du chemin, je vois six hommes qui s'enfuyaient vers Medina tout troublés et bouleversés, quoique réunis.

La lune s'était levée tard : je pus en reconnaître deux dont le visage était taché de sang. Le Ciel fait quelquefois briller sa lumière dans la plus profonde obscurité, afin de découvrir aux hommes les auteurs des crimes, les mystères de sang aux yeux de la Divinité. Je passe outre : ah ! malheureux ! j'aperçois bientôt don Alonso baigné dans son sang, prêt à expirer. Je le place sur mon cheval, si vaillant encore que je suppose que ses adversaires le croyaient encore vivant. Il arrive à Olmedo ayant conservé assez de sentiment pour recevoir, hélas ! la bénédiction de deux pauvres vieillards qui étanchaient le sang de ses blessures de leurs larmes et de leurs baisers. Sa mort a plongé dans le deuil sa famille et sa patrie ; mais, comme le phénix, il sortira vivant de ses cendres ; car il vivra par la voix de la renommée que n'effacent ni l'oubli des hommes, ni les outrages du temps.

LE ROI. — Étrange événement !

DONA INÈS. — Ah ! malheureuse !..

DON PEDRO. — Garde tes larmes, Inès, garde ta douleur, pour notre demeure.

DONA INÈS. — Ce que je disais en badinant, je le demande sérieusement aujourd'hui ; et à vous, roi généreux, je demande justice de deux vils chevaliers que voici.

LE ROI, *à Tello.* — Puisque vous avez pu les reconnaître, indiquez-moi quels sont ces deux traîtres, où sont-ils ? Car, vive Dieu, je jure de ne pas sortir d'ici que je ne les aie fait arrêter.

TELLO. — Sire, ils sont devant vous. Le premier est don Rodrigue, le second est don Fernand.

LE CONNÉTABLE. — Le crime est manifeste, leur trouble en est la preuve.

DON RODRIGUE. — Sire, un mot.

LE ROI. — Qu'on les saisisse. Demain que la tête de ces infâmes tombe sur l'échafaud, fin de la tragique histoire du CAVALIER D'OLMEDO.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE MARIAGE

DANS LA MORT

DRAME HISTORIQUE

NOTICE

SUR

LE MARIAGE DANS LA MORT

Le *Mariage dans la Mort* est une pièce de circonstance. Ce drame fut composé vers les commencements du règne de Philippe III, à l'issue des longues guerres entre la France et l'Espagne. Il semble avoir eu pour but d'exalter dans le peuple espagnol le sentiment de la nationalité, d'élever l'Espagne aux dépens de la France.

Quel est le moyen employé par Lope? Il s'empare de la tradition consacrée par le *Romancero*, qui voulait que la défaite de Charlemagne, dans la vallée de Roncevaux, eût été l'œuvre des Espagnols, et que dans cette journée funeste le paladin Roland fût tombé sous les coups d'un jeune héros appelé Bernard de Carpio. Bernard de Carpio, selon ces traditions, est le champion de la nationalité espagnole, qu'il défend même contre le roi Alphonse le Chaste, lequel voulait se faire vassal de Charlemagne, et expulser avec son aide les Mores de la Péninsule.

Il y a dans ces traditions un singulier mélange de fiction et de vérité.

Quand les Arabes étaient tellement puissants en Espagne, que les chrétiens n'occupaient guère que les montagnes des Asturies et de Léon, il était bien naturel que les rois de Léon cherchassent leur appui du côté de la France. L'éclat du rôle joué par Charlemagne devait seconder cette pente naturelle; on s'explique donc fort bien qu'Alphonse le Chaste, contemporain du grand empereur, ait sollicité son appui, et lui ait même payé tribut. Au huitième siècle, les affinités entre les deux pays étaient si intimes, que l'Espagne chrétienne finit par adopter comme siens les plus célèbres des héros français.

Les plus anciens chants du *Romancero* en font foi. Ces vieilles romances pleurent sur la mort de Roland et de Durandart à Roncevaux, sur la mort de belle Aude, la fiancée de Roland, et du brave don Bertrand. Ailleurs, on retrouve des traces de la Chanson de *Berthe aux grands piés* et d'*Ogier le Danois*; c'est le cycle de Valdovinos (Beaudouin), de Gayferos (Gaiffier), et de Montesinos. En voici un exemple :

« C'était dimanche de Rameaux, quand on va dire la Passion. Mores et chrétiens entrent ensemble au combat. Hélas! les Français plient, déjà ils commencent à fuir. Oh! comme bien les encourage Roland, ce bon paladin! « Tournez, Français, tournez : faites face à la bataille. Mieux vaut mourir en braves que de vivre déshonorés. » De grand courage, les Français retournent au combat. Au premier choc, soixante mille païens succombent. Par les montagnes d'Altamire s'en va fuyant le roi Marsile. Le sang qui coule de ses blessures teint en passant les herbes. Les cris qu'il jette semblent aller jusqu'au ciel. « Je te renie, ô Mahomet, et tout ce que j'ai fait pour toi. Je te fis un corps d'argent, avec des pieds et des mains d'ivoire. Je te fis un temple à la Mecque, où l'on venait t'adorer. Pour plus d'honneur encore, je te fis une tête d'or. A ton service je mis soixante-dix mille cavaliers, et ma femme, la reine more, t'en offrit trente mille autres... » (Ce fragment très-ancien est incomplet.)

Un poëte français n'aurait pu mieux dire.

Mais tout à coup l'esprit change, les paladins français sont traités en ennemis. C'est le moment où, avec plus d'indépendance politique, s'est formée la nationalité espagnole, et où cette nationalité renaissante reçoit la plus sensible blessure. Ce moment est celui où le conquérant de Tolède, Alphonse VI, s'unit à Constance, fille de Robert, comte de Bourgogne. Alors les Français semblent prendre possession de l'Espagne. Les deux gendres du roi, Raymond et Henri, princes de Bourgogne, sont investis, l'un du comté de Galice, l'autre du comté de Portugal. Un moine de Cluny, Bernard, devient archevêque de Tolède. Il impose aux Espagnols, au lieu du rite national mozarabe, le rite romain. Il abolit les immunités de l'Église d'Espagne, et la soumet pour la première fois au Saint-Siége, pendant que le roi, de son côté, tente un essai de féodalité.

Le symbole de la réaction qui s'opéra contre ces nouveautés fut la création de héros nationaux par l'imagination populaire. Alors les romances peignirent Bernard de Carpio menaçant le pape en plein concile, et renversant le fauteuil du roi de France, parce qu'il est élevé

d'un degré au-dessus du fauteuil de son roi. Alors le *Poëme du Cid* raconta la lutte du héros de Vivar contre Alphonse VI.

Si donc Lope, à un moment donné, s'est proposé d'exciter le sentiment national de l'Espagne contre la France, il ne pouvait choisir un sujet plus favorable à son plan. Il a suivi en effet de très-près le *Romancero* de Bernard de Carpio, et a puisé dans ces vieux chants un enthousiasme, une chaleur patriotique qui est facilement passée dans son drame. Ce drame est un panégyrique enthousiaste de l'Espagne. En assistant à cette description poétique de son pays, en écoutant cette énumération des principales familles, de la suite de ses rois jusques et y compris Philippe III, rois destinés à régner sur deux mondes, le public devait sortir du théâtre véritablement transporté. Assurément, jamais art ne fut plus national, jamais drame plus patriotique. Le *Mariage dans la Mort*, par son caractère épico-lyrique, rappelle souvent les *Perses* d'Eschyle, et, comme Eschyle lui-même le disait de ses tragédies, on peut affirmer « qu'il est plein du souffle de Mars. »

Il fallait du reste que l'impression causée sur la race hispano-chrétienne par l'éclat du règne de Charlemagne, et que la première adoption par cette race de notre ancienne poésie chevaleresque eût laissé des traces bien profondes; car, nonobstant le but qu'il se proposait, la disposition dans laquelle il écrivait, Lope n'a pu s'empêcher de s'attendrir sur notre désastre, et de rendre hommage à la valeur que déployèrent les héros français à la retraite de Roncevaux. On verra même la poétique interprétation qu'il a donnée au surnom de *Roche de France*, que porte encore un des pics d'une chaîne de montagnes de l'Estramadure. Le *Mariage dans la Mort* est donc très-intéressant, même au point de vue français. On y suit avec un vif intérêt des traces de notre histoire et de notre littérature, et c'est à ce titre que nous l'avons donné.

Que signifie maintenant ce titre de *Mariage dans la Mort?*

La *Chronica general*, d'accord en cela avec le *Romancero*, raconte qu'un certain comte de Saldaña, nommé Sancho Diaz, ayant séduit Chimène, la sœur d'Alphonse le Chaste, Chimène en eut un fils qui s'appela Bernard de Carpio, après la conquête qu'il fit du château de ce nom. Le roi Alphonse, qui prenait son titre au sérieux, fit enfermer sa sœur dans un cloître, et emprisonner le comte de Saldaña dans le château de Luna. Vainement le jeune Bernard espérait par l'éclat de ses services obtenir la liberté de son père, et légitimer ainsi sa naissance. Alphonse promettait toujours sans tenir jamais sa parole. Sauvé

par son neveu de la dent d'une bête féroce, il consent enfin à la délivrance du comte de Saldaña. Bernard court au château de Luna, muni de l'anneau du roi. Mais il est trop tard, son père est mort de la veille. Désespéré, il arrache sa mère du cloître, et, plaçant sa main dans la main glacée de son père, il les déclare unis. Lui-même est donc légitimé.

Cette partie du sujet fournit à Lope l'occasion de peindre en Bernard l'idéal du fils, après en avoir fait l'idéal du patriote espagnol.

Du reste, il est si évident que l'imagination populaire a dessiné Bernard de Carpio d'après notre Roland, que les particularités de la naissance des deux héros sont les mêmes, comme on peut le voir dans le roman de *Berthe aux grands piés*. Une tradition allait même jusqu'à faire Bernard fils d'une sœur de Charlemagne, laquelle, en se rendant au pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, aurait reçu l'hospitalité du comte de Saldaña.

LE MARIAGE
DANS LA MORT

PERSONNAGES

HERNAN DIAZ, RODRIGO RASURA, DON GARCIA, DON RAMIRE, seigneurs espagnols.
ALPHONSE, roi de Léon.
BERNARD DE CARPIO.
DONA XIMENA.
BELERME.
FLEUR DE LYS.
MARSILE, roi de Saragosse.
BRAVONEL.
CHARLEMAGNE.
ROLAND.
RENAUD.
OLIVIER.
DUDON.
DON BERTRAND.
MONTESINOS.
DURANDART.
DON SANCHO DIAZ.
UN ALCAIDE.
UNE RELIGIEUSE.
CELIO, écuyer.
MARCELIO, CELIO, bergers.
SOLDATS MUSULMANS, SOLDATS ESPAGNOLS, SOLDATS FRANÇAIS.

La scène est à Paris, à Léon, et sur d'autres points de l'Espagne.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Une salle du palais à Léon.

HERNAN DIAZ, RODRIGO RASURA, DON GARCIA.

HERNAN DIAZ. — Que nul n'y consente, s'il est Espagnol, s'il est surtout Castillan, et qu'il se vante d'appartenir par la valeur et par le sang à ce fameux prince des Asturies [1]. Bien que Charlemagne en soit digne, ce serait imprimer à

1. Pélage.

l'Espagne un affront éternel, si, faute d'héritier, Alphonse le Chaste la livrait à un prince étranger[1].

(Entre Rodrigo Rasura.)

RODRIGO RASURA. — Avant que l'Espagne appartienne à la France, avant que je consente à cela, et, seul, je pourrais suffire à l'empêcher, Alphonse apprendra à me connaître. Nous souffririons une telle indignité?... Mais pourquoi des paroles inutiles? Que l'épée brille! Quand il s'agit de notre chère patrie, ce n'est pas à la langue, c'est à l'épée de parler.

(Entre don Garcia.)

DON GARCIA. — Si tu n'étais le roi, je dirais simplement que tes projets sont d'un fou. Adopter un prince étranger quand tu as des parents, des cousins? Et je trouve bon cet air de mystère, comme si par les chemins, sur les places publiques, on ne disait pas hautement que c'est toi qui mets la libre Espagne dans les fers.

(Entre don Ramire.)

DON RAMIRE. — J'entendais un de ces sauvages montagnards vêtu d'une peau de chèvre, les pieds chaussés d'*abarcas*[2] grossières : il nous faut, disait-il, une réponse catégorique. A ce degré de folie descend ta bassesse? Tant que cette épée sera à mon côté, l'Espagne, chaste Alphonse, n'aura d'autre souverain qu'un descendant de Pélage, un des éclairs de ce tonnerre[3].

(Entre le roi Alphonse le Chaste.)

LE ROI. — Ces clameurs dans mon palais, chevaliers! Quel crime ai-je donc commis, pour que vous vous montriez si arrogants envers votre roi?

HERNAN DIAZ. — Nos reproches sont fondés. Nous sommes les premiers de votre royaume, des proches, des vassaux bien connus de vous. Comment n'être pas indignés de l'acte

1. L'entrée en scène est encore plus brusque qu'ailleurs. Mais grâce à l'extrême popularité des romances sur lesquelles repose ce drame, le poëte pouvait se passer d'exposition, le public étant tout préparé.

2. Chaussures de cuir cru de cheval ou de bœuf, qui se rattachent à la jambe avec des cordes.

3. Voilà bien cette haine de l'étranger, caractère spécial de la nation espagnole.

vil par lequel vous faites donation de l'Espagne à Charles?

LE ROI. — Qui le sait? Qui vous l'a dit?

RODRIGO RASURA. — Le bruit, les regrets universels.

LE ROI. — Regardez-vous comme si peu que Charles s'oblige à chasser d'Espagne le More? C'est là surtout le but que je poursuis.

DON RAMIRE. — C'est une insulte à l'honneur espagnol. Quand vous avez d'armes les mains pleines, pourquoi faire appel aux armes de l'étranger pour chasser le More?

LE ROI. — Des années se sont écoulées sans que j'aie pu y réussir. Charles est un noble, un saint roi, aussi aimé qu'il est craint. L'Espagne elle-même célèbre sa puissance[1]. Je suis sans héritier. Pourquoi m'accuser? Est-ce vous humilier que de vous proposer d'obéir à un roi saint, vertueux et juste?

DON GARCIA. — Je ne reconnaîtrai pour roi qu'un homme de mon sang et de mon lignage.

DON RAMIRE. — Je ne veux avoir pour souverain, je ne veux obéir qu'à un homme de sang espagnol.

HERNAN DIAZ. — Je n'accepterai jamais un pareil affront, et je m'y opposerai aux dépens de ma vie.

RODRIGO RASURA. — Je saurai défendre les passages de nos montagnes pour maintenir la sécurité de Léon.

LE ROI. — Hernan Diaz, Ramire, don Garcia, Rodrigo de Rasura, que signifie cela? Oser vous exprimer ainsi en ma présence?

HERNAN DIAZ. — Excusez-moi d'avoir cédé à la vivacité de ma douleur.

(Lutte derrière le théâtre entre Bernard et les gardes, qui lui barrent le passage.)

BERNARD DE CARPIO. — Comment, drôles, vous prétendriez m'empêcher?... Laissez-moi passer.

DON RAMIRE. — Je réponds qu'on ne l'arrêtera pas.

LE ROI. — Holà! Quel est ce bruit?

(Entre Bernard)

BERNARD. — On veut me barrer le chemin.

DON GARCIA. — C'est votre neveu, Bernard de Carpio.

1. Cela est vrai de certains chants populaires. Voy. le *Romancero*.

BERNARD. — Alphonse, qu'on nomme le Chaste, et plût à Dieu que tu le fusses moins, car, c'est une qualité qui ne sied pas aux rois de tout point, je ne viens pas aujourd'hui te répéter mon éternel refrain : « Rends-moi mon père! » C'est une autre plainte que je t'apporte. Si je te demandais autrefois mon père que tu tiens dans les chaînes, aujourd'hui c'est ma mère que je réclame avec plus de force encore, non pas l'infante doña Chimène, ta sœur, je veux parler de la Castille, de la Castille ma mère, que tu veux aussi tenir enchaînée. Rends-moi la Castille, ma mère, que tu veux livrer, dit-on, à Charlemagne, au roi de France. Castille est ma mère, ô roi; elle a engendré mon bras et mon sang : je te la demande au nom de mes frères, dont elle est le commun héritage. Tu tiens dans les fers don Sanche, tu ne veux pas le délivrer, de peur qu'il ne se marie et que je devienne son héritier; voilà les raisons que tu donnes. Mais quelle excuse as-tu pour tenir la Castille captive? A moins de dire qu'elle entretient un commerce coupable avec le More? Toi qui es en Espagne, tu n'as pu le chasser; comment des étrangers le pourraient-ils? Mais non : tu veux livrer l'Espagne à des étrangers pour priver tes parents de leur légitime héritage. Si je suis un bâtard, ô roi, et cela par ta volonté, voici Garcia, voici Ramire : choisis le plus digne de régner. Il chassera le More bien mieux que d'arrogants Français venus de Paris. Tu dis que Charles est un saint, et qu'il viendra nous défendre. Saint Jacques est encore un meilleur patron. Nous l'avons vu ici, les armes à la main, lutter contre les Mores[1]. Oui, je jure avoir vu sur sa poitrine briller une croix vermeille. Tes Castillans d'ailleurs se sont-ils montrés si couards? Mais, moi, le dernier, le plus humble de tous, avant d'avoir de la barbe au menton, j'avais vaincu en treize combats. Regarde aux voûtes de Saint-Isidore[2] ces bannières suspendues : je les ai ravies aux Mores en courant la campagne du Pisuerga, aux bords du Douro. Roi, veux-tu savoir ma pensée? Jadis l'Espagne a été perdue

1. Allusion à la bataille de Clavijo, en 846.
2. Saint-Isidore de Léon. Voir plus bas.

par le crime d'un roi voluptueux[1], peut-être aujourd'hui sera-t-elle perdue par la faute d'un roi chaste, parce que tous les extrêmes sont incompatibles avec la vertu. Ce que je conclus, Castillans, c'est que l'Espagne doit rester aux Espagnols. Il en est temps encore, demain il sera trop tard. Allons, nobles Léonais, levez-vous! Levez-vous, Nuños, Garcias, Favelas, Diaz, Ramires, Pélages, Rasuras, Ximenes, Telas, Gonzalos, Yñigos, Claros, Ordoñez, Meneses, Velas, Fortuños, Rivares, Guevaras, Cuevas! Que l'*azcona*[2] d'un grossier manant asturien, ou la lance moresque lancée de la main gauche traverse la poitrine de quiconque ne suivra pas Bernard de Carpio, ne sauvera pas d'un affront la Castille, notre vieille mère!

TOUS. — Amen, don Bernard; nous te suivons.

(Ils sortent tous.)

LE ROI, *seul.* — J'ai eu tort, Espagne magnanime, d'avoir même songé à te rendre sujette de la France, puisque Rome, si fière de ses triomphes, a toujours eu à compter avec toi, en temps de paix comme en temps de guerre.

Que Scipion dise de quel prix il à payé Carthagène, Sagonte et Numance. Si l'Afrique se vante de t'avoir conquise, elle dut ce succès à la trahison.

Mère du vaillant Viriate, toi qui as donné à Rome des empereurs, un Théodose, et cet incomparable Trajan, tu ne dois pas compter un ingrat parmi tes enfants. Je veux avoir pour successeurs des Espagnols qui ajouteront un monde nouveau à notre empire.

(Il sort.)

SCÈNE II

La chambre de Belerme, à Paris.

BELERME, CELIO.

BELERME. — Il me demande mes couleurs avant de paraître au tournoi.

CELIO. — Il en est assez approvisionné, depuis qu'il se

1. Le roi Rodrigue, tué à la bataille de Xérès (711).
2. Espèce d'épieu particulier aux Asturiens.

regarde en toi; car tout homme qui aime étant un caméléon, ses couleurs sont toujours les couleurs de sa dame.

BELERME. — Si la fête était en mon honneur, je donnerais volontiers mes couleurs, Celio.

CELIO. — Mon seigneur y paraît pour toi; il n'y paraîtrait pas pour un autre. Questionné par Olivier, il a répondu, m'a-t-il dit, sur sa foi de chevalier : « Ces chevaliers me demandent de faire partie des quadrilles : croient-ils donc que je paraisse à la fête sans le consentement de Belerme? »

BELERME. — Où est-il en ce moment?

CELIO. — Probablement à pleurer ton absence.

BELERME. — Tais-toi : il ne la ressent point autant que tu es habile à l'exprimer.

CELIO. — Il était dans la salle, et n'a pas voulu s'expliquer sur les couleurs qu'il porterait avant d'avoir connu les tiennes.

BELERME. — Qui était avec lui?

CELIO. — Roland.

BELERME. — Dis-lui de porter des hauts-de-chausses verts coupés de toile violette[1].

CELIO. — Si l'amour trouble ton repos, tu l'entretiens par l'espérance.

BELERME. — Que la jupe de sa cotte d'armes soit incarnat avec des crevés argent.

CELIO. — Est-ce tout?

BELERME. — Oui.

CELIO. — Je vais lui porter une réponse qui raffermira ses espérances.

(Sort Celio.)

BELERME, *seule.* — Je veux cacher ma jalousie en laissant paraître mon amour : elle a pour emblème le bleu céleste; mais un peu de bleu turquin ne ferait pas mal ici, puisque, en effet, je suis un peu jalouse.

La jalousie dont je souffre a augmenté cet amour; car, nourri de jalousie, l'amour ne tarde pas à grandir.

C'est la beauté de Fleur de Lys qui a suscité mes inquié-

1. Belerme attribue une signification à ces couleurs. C'était un usage tout moresque.

tudes. Elle ne cesse de le regarder, depuis sa venue à Paris. Et, bien que Durandart ait prouvé maintes fois qu'il m'adore, il est homme, après tout, et il n'est pas un homme qui ne soit près d'être infidèle, quand il se croit sûr d'être aimé.

(Entre Fleur de Lys.)

SCÈNE III

FLEUR DE LYS, BELERME.

FLEUR DE LYS. — La joie générale te trouve bien triste, Belerme, serait-ce que tu es indisposée? Viens au balcon, chère cousine, tu verras Paris dans une liesse telle, qu'il voudrait voir les pierres participer à sa joie. Il y a tant de cavaliers qui entrent au palais, qui en sortent, que la terrasse en est toute remplie. Des groupes animés se forment dans les rues, sur les places. On ne voit que préparatifs; tout a un air de fête. Quand tout le monde est dans la joie, ma chère cousine, ne demeure pas ainsi à t'attrister.

BELERME. — Quel est donc le sujet de cette allégresse?

FLEUR DE LYS. — Ce sont les Goths, c'est l'invincible nation espagnole qui reconnaît aujourd'hui nos lois, et qui proclame Charlemagne roi de Saragosse et de Léon. Ces fêtes sont le préliminaire du départ pour l'Espagne. Viens, pour ta vie, te mêler aux dames déjà toutes prêtes et parées. Tu verras Durandart, le plus galant chevalier qu'ait eu la France.

BELERME, *à part.* — Je me meurs. (*Haut.*) Oui, ma cousine, je vais t'accompagner. — Durandart est-il donc aussi brillant que tu le dis? Il doit bien porter la parure.

FLEUR DE LYS. — Je dis que nul ne lui sera comparé, fût-ce même Roland.

BELERME. — On dirait, Fleur de Lys, que tu le trouves à ton goût.

FLEUR DE LYS. — Et toi? Non?

BELERME. — Moi aussi.

(Entrent Durandart et Montesinos.)

DURANDART, *à part.* — Elle était seule, dis-tu?

MONTESINOS. — Seule; mais je vois avec elle maintenant celle qui est ma vie.

BELERME. — Enfin, tu le trouves bien.

FLEUR DE LYS. — Mieux que je ne saurais dire.

BELERME. — Il t'aime, peut-être.

FLEUR DE LYS. — Il ne m'exprime pas de dédain.

BELERME. — Par ma vie, que te dit-il? T'écrit-il?

FLEUR DE LYS. — Nous n'en sommes pas encore là.

BELERME, *à part*. — J'ai éclairci mes doutes aux dépens de mon bonheur : il y a toujours dans cette opération plus d'inconvénients que d'avantages.

MONTESINOS. — Le ciel nous ménage un accès facile. Va, mon cousin, et dis à mon bien le plus cher tout ce que tu connais de mes maux.

DURANDART. — Tu pourras aux mêmes conditions venir à mon secours. Je te charge de dire à Belerme les secrets de mon cœur, et que ses beaux yeux me font mourir.

BELERME. — Ah! Durandart...

DURANDART. — O mon cher bien!

FLEUR DE LYS. — Montesinos!

DURANDART. — Pourquoi le dédain que je lis dans ces yeux célestes?

BELERME. — Fleur de Lys vous le dira.

(Sort Belerme.)

MONTESINOS. — Il doit y avoir un peu de jalousie... Que lui as-tu fait? Elle s'en va toute triste.

DURANDART. — Fleur de Lys, savez-vous pourquoi Belerme est partie me laissant affligé et irrité? Dites, si vous le savez, le motif de ma disgrâce?

FLEUR DE LYS. — Vous l'aimez trop; c'est, je crois, la meilleure raison. Une femme, qui se voit aimée, devient irritable, susceptible; sa passion la trouble. Elle m'a bien demandé si je vous aimais de mon côté, et si vous aviez quelque affection pour moi.

DURANDART. — Et qu'avez-vous répondu?

FLEUR DE LYS. — Que c'était la vérité.

DURANDART. — Mais vous l'avez trompée, vous m'avez perdu...

FLEUR DE LYS. — Nullement; j'ai piqué son amour-propre,

et l'ai obligée à me laisser. La femme la plus indifférente change le dédain en amour, en voyant aimé d'une autre celui qui l'aime, et se prend alors à l'aimer.

DURANDART. — Je suis sensible, belle Fleur de Lys, à la faveur que vous me faites; mais l'amour véritable n'a pas besoin de ces fictions. Une affection vraie ne demande qu'à paraître dans sa simplicité. Si donc vous me tenez en quelque estime, soyez assez bonne pour aller trouver celle qui est ma vie, et pour la détromper de son erreur.

FLEUR DE LYS. — Très-volontiers.

(Sort Fleur de Lys.)

DURANDART. — Ma tristesse est extrême; c'est moi qui perds à tout ceci[1].

MONTESINOS. — C'est bien plutôt moi.

DURANDART. — Qu'avez-vous à regretter en ceci?

MONTESINOS. — Que veut dire cette folie imaginée par Fleur de Lys? La jalousie me brûle, cousin, et si je ne vous aimais comme je vous aime, un coup de lance serait bientôt donné.

DURANDART.—Vous n'aurez point à vous plaindre de moi. Soyez sûr que je n'ai fourni aucun prétexte à Fleur de Lys, et c'est à grand tort que vous m'en voudriez. En vérité, j'ai bien trouvé l'instant de mon repos, si je m'occupe à vous consoler, quand j'ai besoin de consolation moi-même!

SCÈNE IV

Entrent ROLAND, RENAUD, OLIVIER *et* DUDON.

ROLAND. — Tout est réglé comme cela.

RENAUD. — Où est la place de Dudon?

DUDON. — Dans la salle de Vermont; il y a là plus d'espace.

ROLAND. — Seigneurs chevaliers...

DURANDART. — Tout est-il terminé?

RENAUD. — Olivier n'est pas entièrement satisfait sur la

1. Ces sentiments raffinés sont bien peu en harmonie avec les rudes personnages que l'auteur met en scène. Voy. notre *Chanson de Roland*.

question des couleurs, mais je lui ai conseillé de paraître avec vous.

OLIVIER. — Très-volontiers, si je devais paraître au tournoi, mais mes amours sont d'avis contraire.

DUDON. — Vous êtes peut-être offensé de ce qu'il prend vos couleurs.

ROLAND. — Messieurs, ce n'est pas le moment de se demander s'il y a eu offense ou non. Prends les miennes, Olivier, et celles de tous les autres, mais finis-en.

OLIVIER. — Je ne parlais ni de couleurs, ni d'offense qui m'ait été faite : dans l'univers entier, je n'ai d'offense à recevoir de personne.

DURANDART. — Et moi, Olivier, j'en accepte de tout le monde. Qui que ce soit qui prétende s'égaler à moi, ma valeur saura l'en empêcher.

OLIVIER. — Je suppose que tu as oublié le propos que tu as tenu dans la grande salle. Dans ta fureur pleine d'arrogance, tu as prétendu que tu porterais les trois couleurs qui m'appartiennent, nonobstant le monde entier. Eh bien, je suis de ce monde, moi, et pas si éloigné de toi que si j'ai souffert là-bas ce propos, je consente à le tolérer ici.

ROLAND. — Laissons tous ces enfantillages! Savez-vous que vous parlez devant Roland?

RENAUD. — Tu n'es pas ici le seul brave. Pas tant de bruit, je t'en prie.

ROLAND. — Et tu es de ces braves, toi?

RENAUD. — Je m'en flatte.

ROLAND. — Tellement brave?

RENAUD. — Tu t'en es aperçu quelquefois.

ROLAND. — J'aime à t'entendre faire ton éloge toi-même.

RENAUD. — Crois-tu que je vais m'humilier devant toi?

OLIVIER, *à Durandart*. — Tu commences à m'ennuyer.

DURANDART. — Ici ou ailleurs, je suis prêt.

OLIVIER. — C'est bien; pas de bruit. Durandart, je te défie en champ clos; et si tu te réjouis maintenant d'avoir obtenu les couleurs que tu préfères, il pourra advenir que le noir se mêle à ces couleurs.

DURANDART. — Un moment; je te suis.

DUDON. — Tu t'es montré quelque peu excessif.

DURANDART. — Faut-il donc tout supporter d'un extravagant?

DUDON. — C'est mal parler devant moi. Je suis parent d'Olivier; tu as un ami, joins-y encore quelqu'un de ta parenté, superbe; je sors, et nous allons vous attendre.

MONTESINOS, *à Dudon qui s'éloigne.* — Dudon, il y a peu de sens à parler ainsi en présence de Montesinos. Allez, vous ne nous espérerez pas longtemps.

(Sortent Durandart et Montesinos.)

ROLAND. — Renaud, je t'avoue que je t'honore comme chevalier, mais tu t'es montré orgueilleux et outrecuidant à l'excès. Sais-tu que je suis Roland? Crains mon indignation, mon courroux.

RENAUD. — Sais-tu que je suis Renaud, le seigneur de Montauban?

ROLAND. — Eh bien, suis-moi.

RENAUD. — Si tu sors, tes pieds te seront nécessaires.

ROLAND. — D'un revers, j'abattrais dix hommes comme toi[1].

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Une salle du palais arabe de Saragosse.

MARSILE, ROI D'ARAGON, BRAVONEL.

BRAVONEL. — Ce n'est pas le roi qui répond, mais Bernard; c'est Bernard qui prend à cœur ton offense. Il est appelé bâtard par leur loi, ce qui est la cause de ses hauts faits et de ses colères. Mais c'est un homme d'une valeur telle que je ne désespère pas de le voir un jour roi de Castille, de Léon et des Asturies, car, outre les Neuf Espagnols de la Renommée[2], il est, dit-on, le dixième. Il ne s'ex-

1. Lope ressaisit dans cette scène la vérité historique des caractères.

2. Imitation de ce qu'on appela dans tout le moyen âge, et même jusqu'au seizième siècle, *les Neuf Preux de la Renommée*. C'étaient Hector, Josué, Judas Machabée, Arthur, Alexandre, César, Roland, Olivier et Godefroy de Bouillon.

plique pas tout à fait clairement, vu l'importance du secret; seulement, le bruit circule dans tout le peuple qu'Alphonse, de son chef, prétend livrer l'Espagne à la France. Si Bernard s'oppose à ce dessein, il sert par là même ton intérêt, car, si Charlemagne entre, la lance haute, en Espagne, tu perds aussitôt l'Aragon et la Catalogne. Du large Douro au Minho rapide, et de Valladolid à Compostelle, toute la population, jusqu'aux enfants, demande l'épée et la rondache, et le vieil Alphonse a dépouillé la blanche hermine pour revêtir le haubert d'Allemagne. Nuit et jour la garde veille depuis Léon jusqu'aux pics glacés des montagnes.

MARSILE. — Bravonel, si le projet du Chrétien s'effectue, si Charlemagne envahit Roses et Perpignan, s'il franchit en ennemi les montagnes de Jaca, vainement je tenterai de défendre mon royaume d'Aragon. Si j'ai à lutter d'une part contre les terribles Francs, de l'autre contre les Léonais, comment y suffire? Donc, longue vie à Bernard, longue vie au Castillan de Carpio qui, à l'encontre de son roi, veut défendre les débouchés de la Navarre à Charlemagne. Si Alphonse n'a pas d'héritier de son sang, qui l'empêche de donner l'investiture de l'Espagne à un neveu, ou à quelque autre proche parent?

BRAVONEL. — Son dessein lui est inspiré par la haine qu'il porte à Bernard. Il tient dans les fers d'une sombre prison le malheureux comte don Sancho Diaz, et il a renfermé dans le cloître d'un monastère celle qui, bien malgré lui, est devenue la mère de Bernard. Je t'apprendrai, si tu l'ignores, qu'un monastère est une sainte maison remplie de femmes vouées pour toute leur vie au culte de Dieu et des saints. Alphonse tient les deux prisonniers séparés, de peur que leur mariage ne légitime la naissance de Bernard. C'est à un étranger qu'il livre injustement son héritage. Déjà il le presse de partir, pour te chasser de l'Aragon. Mais, lis cette lettre de Bernard. Peut-être trouverons-nous quelque moyen de lui barrer le passage.

MARSILE. — Volontiers.

(Il reçoit la lettre des mains de Bravonel et lit.)

« Bernard de Carpio à Marsile, roi de Saragosse, salut :

« Charles, roi de France, est sur le point de venir nous « chasser d'Espagne parce que mon oncle a promis de lui « livrer Léon, la Galice et les Asturies. Si tu m'appuies avec « quelque secours d'infanterie et de cavalerie, je me charge « d'y mettre obstacle. Comme sceau de notre alliance je te « demande la main de la nièce de l'empereur de Constanti- « nople, que tu as en ton pouvoir depuis le jour où le frère « de Paléologue vint en Espagne. Animé par elle et sou- « tenu par toi, j'espère devenir l'héritier de Castille, et te « protéger dans la possession de l'Aragon et de la Catalo- « gne. Dieu te garde, etc.

« BERNARD DE CARPIO. »

BRAVONEL. — La proposition doit t'agréer.

MARSILE. — Je dois toute ma reconnaissance à Bernard. Par la résistance qu'il oppose à Charles, l'Aragon se trouve protégé contre la France. Je donnerai des troupes à ce Goth vaillant, et j'irai en personne au rendez-vous indiqué, car bien que tu représentes ma qualité, j'ai à défendre ma couronne[1] et celle d'Aragon. Volontiers je lui accorde la main de la nièce de feu l'empereur Constantin[2], que l'on appelle la *Perle de Tolède*, parce que de Constantinople elle suivit son père à Tolède. Bernard ne fût-il pas le neveu d'Alphonse le Chaste, que sa valeur, son courage redouté de tous, le rendent digne de cette faveur, sinon d'une récompense plus haute. Je vais faire part à la Chrétienne de la demande que me fait Bernard.

BRAVONEL. — Quand elle connaîtra l'éclat de son mérite, la princesse ne saurait hésiter.

MARSILE. — Toi, ami Bravonel, demain, au point du jour, réveille la ville au son du tambour : que l'on voie

1. Marsile est ici donné comme roi de Tolède, qui alors appartenait en effet aux Musulmans.

2. Il n'y eut pas d'empereur de ce nom durant le règne d'Alphonse le Chaste. Lope fait ici de l'histoire à la façon des romans de chevalerie du quinzième et du seizième siècle, dans lesquels la main de la fille de l'empereur de Constantinople est d'ordinaire la récompense du héros. Constantinople occupait les esprits depuis longtemps.

briller les armes que la paix émousse; qu'on fourbisse les piques et les écus, les alfanges de Tunis, les *adargas* de Maroc et de Fez; que les bannières se déploient, que les bêtes de somme soient préparées pour les bagages.

BRAVONEL. — Jamais ta personne ne s'appliqua à plus juste entreprise, et j'espère que l'histoire célébrera ta renommée.

MARSILE. — L'honneur en est à toi, vaillant Bravonel. Bernard et toi, vous êtes les deux colonnes de l'Espagne.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

La campagne hors des murs de Paris.

Entrent OLIVIER *et* DURANDART.

OLIVIER. — Ce n'est pas la peine d'aller plus loin; nous serons fort bien ici.

DURANDART. — Tu te fâches pour bien peu de chose, arrogant Olivier; mais le vrai motif de ta colère je le connais.

OLIVIER. — Eh bien, quel est-il ce motif?

DURANDART. — La jalousie de voir la haute estime où l'on me tient en France.

OLIVIER. — A propos de quoi ce haut degré d'estime?

DURANDART. — Je tiens qu'il n'est personne que ne terrifie le seul nom du galant Durandart. Peut-être d'ailleurs as-tu entendu Aliarde faire mon éloge comme tant d'autres? Et sa froideur fait naître ta jalousie. Ne cherche donc pas le vain prétexte des livrées, pour colorer ton dépit. Tu es jaloux : voilà le vrai motif. Je suis un homme, Olivier, plus connu dans les camps que dans la chambre des dames, et, si l'on me voit quelquefois soigné dans ma parure, je sais au besoin faire briller l'acier.

OLIVIER. — Mille fois la guerre a éclaté, et tu es demeuré à la cour, n'ayant d'un soldat que les plumes et les beaux habits. Tu donnais toujours des prétextes pour t'excuser de partir; tu feignais d'être absent, ou tu quittais réellement Paris. Sur quoi fonderais-tu le bruit de ta renommée?

Tu es capable d'invention quand il s'agit d'ordonner les détails d'une fête. Au palais, sur la place, tu remportes noblement le prix des costumes dans une mascarade, depuis les chausses jusqu'à la cape. La fraise, la barbe et les cheveux bien arrangés ne donnent guère que la réputation de galant, et cette opinion ce sont les femmes, non les hommes, qui la professent. Pourquoi sembler si fier? Tu as vu l'Espagne, tu as parcouru l'Italie. Quitte tes gants parfumés d'ambre et de civette, et mets l'épée à la main.

DURANDART. — La raison de l'épée est toujours la meilleure. Il ne faut pas néanmoins que tu meures sans connaître mes titres. J'ai fait la guerre en Afrique pendant quinze ans, Olivier; et, pour avoir parcouru les royaumes étrangers, j'ai acquis de la réputation dans ma patrie. Le comte Dirlos, mon oncle, m'a mené contre Aliarde[1].

(Entrent Dudon et Montesinos.)

DUDON. — Voici un lieu convenable; il est déjà tard pour passer la rivière.

MONTESINOS. — Tu as fait preuve d'une rare arrogance, vaillant Dudon.

DUDON. — C'est à cette haute opinion de moi-même que je dois de voir figurer mon nom parmi celui des douze pairs de France[2].

(Entrent Roland et Renaud.)

ROLAND. — C'est ici que je vais savoir ce que vaut le sire de Montauban.

RENAUD. — C'est ici que je vais voir à mes pieds Roland, le sire de Brava; car, tout brave que vous soyez, vous allez être humilié cette fois.

1. Lope arrive insensiblement à peindre, non plus des paladins de Charlemagne, mais quelques rodomonts des *tercios* espagnols du seizième siècle. Ce n'est nullement là le caractère du Durandart des romances.

2. Leurs noms varient beaucoup dans nos Chansons de geste. Voici ceux qui sont donnés dans la *Chanson de Roland*. Engeler de Gascogne, le duc Samson, le comte Anséis, Gerin, Gerer, Berenger, Atnin (de Langres), le vieux Girart de Roussillon, Milon, Beuve de Dijon, Olivier, fils de Renier, enfin Roland. — Voy. *Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 485, 569, 731.

ROLAND. — Puisque nous voilà tous réunis, combattons par groupe de trois.

DURANDART. — Chevaliers, me voici d'un côté avec mon cousin et Renaud.

DUDON. — De l'autre seront Dudon et Roland.

ROLAND. — L'épée à la main, Olivier.

(Tous ont dégaîné; entre Charlemagne avec gardes et hallebardiers.)

CHARLEMAGNE, *à ses gardes*. — Par ici, dites-vous ?

LES GARDES. — Oui, sire.

CHARLEMAGNE, *apercevant les chevaliers*. — Chevaliers, que signifie ?...

ROLAND, *aux chevaliers*. — Que personne ne bouge. (*A Charlemagne.*) O grand empereur, que votre venue est à propos !

CHARLEMAGNE. — Pourquoi vous vois-je ainsi, trois contre trois ?

ROLAND. — Nous allions exécuter la mêlée du tournoi [1]. Mais qu'est-ce qui vous amène ?

CHARLEMAGNE. — Je veux voir le degré de votre cervelle, éternel fauteur des troubles de Paris.

ROLAND. — Qui vous a dit qu'il s'agissait d'un combat vous a trompé. Si le fait eût été vrai, votre venue ne l'empêcherait pas. Quand vous êtes sur le point de partir pour la conquête de l'Espagne, il serait insensé de risquer tant de généreuses vies; et pour prouver que je dis vrai, embrassons-nous, messieurs.

MONTESINOS, *à part*. — Il est toujours la dupe de quelque traître [2]. (*Haut.*) Quelle plus belle preuve d'amitié ?

CHARLEMAGNE. — Allons, que l'on se donne la main, et que tout le monde me suive.

ROLAND, *à part, à Renaud*. — Si je me regardais comme offensé, ami, nous ne rentrerions pas si paisiblement.

CHARLEMAGNE. — Je reçois votre accommodement sous ma parole royale.

1. *La folla del torneo*. C'était une mêlée confuse où chaque champion se battait individuellement.

2. Ce n'est en effet ni par la pénétration ni par la prudence que brille Charlemagne dans beaucoup de nos Chansons de geste.

ROLAND. — Je me soumets à votre bon plaisir.

CHARLEMAGNE. — Vous obéissez de mauvaise grâce, comte.

ROLAND. — Comment cela ?

CHARLEMAGNE. — Où sont les chevaux ?

MONTESINOS. — Tout près de ces ormes.

CHARLEMAGNE. — Venez avec moi, Roland; j'ai à vous parler.

ROLAND, *à Renaud.* — Et rendez grâces à mon parrain, car sans cela...

(Roland s'éloigne avec l'empereur.)

RENAUD, *à Roland.* — Déjà! Sans sa venue je t'aurais fait payer cher tes vains propos.

(Il sort.)

MONTESINOS. — Je retrouverai le moment, seigneur Dudon, de vous faire craindre Montesinos.

(Il sort.)

DUDON. — Vous apprendrez à connaître la force de mes raisons.

(Il sort.)

DURANDART. — Olivier, je vous porte un nouveau défi pour une autre circonstance.

(Il sort.)

OLIVIER. — Par la vie de mon souverain, je saurai vous retrouver sans qu'il soit besoin d'un tiers[1].

(Il sort.)

SCÈNE VII

BELERME, FLEUR DE LYS.

FLEUR DE LYS. — Je viens te demander pardon, en te confessant mon innocence, et te dire en même temps mon repentir pour le mal que je t'ai fait. Si j'avais pu supposer l'accord de vos âmes, Durandart m'eût-il aimé, je n'y aurais pas répondu.

BELERME. — Cet amour, chère Fleur de Lys, ne coûte pas peu à mon âme. Pendant sept ans j'ai montré l'insen-

1. Ces détails ont pour but de relever la victoire de Bernard de Carpio sur les paladins français.

sibilité du palmier. Depuis, j'ai reconnu qu'à cet amour était attaché le lien même qui retenait ma vie. — C'est un vaillant chevalier que Montesinos, chère Fleur de Lys.

FLEUR DE LYS. — J'en aime un autre depuis longtemps qui est éloigné de Paris; tes soupçons, tu le vois, étaient sans fondement.

BELERME. — Et quel est cet arbitre souverain de tes pensées?

FLEUR DE LYS. — Brandimart est le nom de celui que j'adore[1]; mais l'absence, l'exil, font disparaître l'or pour mettre le fer à nu. Le roi l'a exilé à la suite d'une querelle, et je crains qu'il ne m'aime plus, puisqu'il ne semble plus s'occuper de moi.

BELERME. — Voici une belle occasion de venir te continuer ses services.

FLEUR DE LYS. — Et pour mon âme de retrouver son souverain, pour mes chagrins de recevoir leur récompense.

BELERME. — Voici que l'on commence à se rendre à la salle des fêtes.

FLEUR DE LYS. — Parmi tant d'atours nous allons être prises au dépourvu. Si l'empereur y paraît, je compte lui demander le retour de Brandimart.

BELERME. — Il n'est pas bon que Charles connaisse ton amour.

FLEUR DE LYS. — Il importe que je voie Brandimart avant son départ pour l'Espagne, dût son indifférence dissiper mes illusions.

BELERME. — Comment te reprocher de songer à t'unir à lui, quand c'est le but que moi-même je poursuis avec un autre?

(Entrent Charlemagne, Roland, Renaud, Durandart, Montesinos, Olivier et Dudon.)

CHARLEMAGNE. — Vous êtes mes parents ou mes amis; je viens de recevoir votre hommage lige. Vous êtes libres de continuer la fête.

1. Lope mêle ici les souvenirs de l'Arioste à celui de nos romans de chevalerie.

ROLAND. — Nous n'aspirons tous qu'à vous servir et à vous plaire.

CHARLEMAGNE. — Je n'attends pas moins de l'antique valeur des aïeux illustres dont vous descendez. Dans cette espérance, je veux vous entretenir de l'affaire si grave qui m'arrive d'Espagne.

DUDON. — En toute sécurité, vous pouvez nous la confier. Asseyez-vous, noble prince, et faites connaître les graves préoccupations de votre cœur à vos serviteurs loyaux. Il n'est personne ici que vous ne puissiez mettre au rang de ce grand Charles[1] dont la France éplorée regrette la perte douloureuse.

(Fleur de Lys s'approchant.)

FLEUR DE LYS. — Je viens, noble Empereur, me jeter à vos pieds invincibles, et requérir de vous une grâce.

CHARLEMAGNE. — Belle Fleur de Lys, et vous, Belerme, qu'avez-vous à demander?

FLEUR DE LYS. — Je viens vous offrir pour la guerre qui se prépare un soldat à moi.

CHARLEMAGNE. — Peut-être Brandimart.

FLEUR DE LYS. — Je viens, en son nom, vous demander, comme c'est juste, de l'employer à votre service.

CHARLEMAGNE. — Je devine ton cœur. Vienne à Paris ton cher Brandimart.

MONTESINOS, *à part.* — Malheureux! qu'ai-je entendu?

FLEUR DE LYS. — Je baise les pieds de Votre Majesté.

BELERME. — Je suis ici seulement pour accompagner Fleur de Lys; mais, le moment venu, j'implorerai de vous la même grâce. Et, comme les dames n'ont pas de voix dans les conseils de la guerre, nous allons nous retirer avec votre permission.

CHARLEMAGNE. — Vous êtes aussi discrète que belle.

(Sortent Belerme et Fleur de Lys.)

CHARLEMAGNE. — L'empire de Vénus est passé, chevaliers; voici le jour venu du règne de Mars. Laissez de côté les ornements et la parure, pour ne songer qu'aux armes

1. Sans doute Charles Martel

et à vous défendre. Espagne, terre privilégiée, si fameuse à l'époque de Rome, tu vas nous appartenir. Je chasserai de ton territoire le More indigne qui te foule et t'opprime. Des tours de l'Alcazar de Tolède j'arracherai le croissant de Mahomet, pour y planter la bannière des lys. — Sur quel point pensez-vous que nous devions l'envahir?

DURANDART. — Je vais t'en faire la description, monarque invincible, mais de la côte seulement. Tu pourras choisir ainsi le point qui te conviendra le mieux.

L'Espagne, ainsi appelée d'Hispalus, ou d'Hesperius, fut longtemps dominée par les Phéniciens et les Scythes. Elle a vingt mille stades de tour, et se divise en deux parties principales, la Citérieure et l'Ultérieure. Elle comprend cinq royaumes. Né dans les montagnes de Cuença, le Tage va payer son tribut à la mer, en passant par la Lusitanie. Vient ensuite le Douro profond, puis le Minho, qui lave les rochers de la Galice, et baigne les murs du patron de l'Espagne. Ensuite, la Tour d'Hercule[1] indique les plages insignes qui sont la fin de la terre, et où commencent les montagnes de Léon et des Asturies. On trouve ensuite Oviedo, Colibres, Luredo et la fameuse Biscaye. Aux environs de Fontarabie, les Pyrénées élèvent leur front : là se trouvent les deux royaumes d'Aragon et de Navarre. Les Pyrénées finissent à Collioure la gaie, et la Catalogne commence avec les armes des Moncade. A l'opposé du Ponant, la Méditerranée voit s'élever sur ses bords Roses et Barcelone, frontière illustre de l'Italie; Mayorque avec ses îles sort en face de la terre ferme où se trouve Valence, qu'arrose le Turia. Près de là fut jadis la fameuse Sagonte, et le long de la côte, Denia, Almérie, l'antique Carthagène et Malaga, qui fait partie du beau royaume more de Grenade. En face de Gibraltar résonne et mugit la mer d'Afrique, où sont assises Ceuta, les Algeziras, Tanger et Alcaçar. En Andalousie, Medina et les Colonnes d'Espagne[2]. On ren-

1. Phare élevé par les Phéniciens. Il subsiste à un mille au nord-ouest de la Corogne. On conjecture, d'après une inscription gravée dans le roc, qu'il fut réparé sous le règne de Trajan, par un architecte appelé Caius Servius Lupus. Voy. p. 104.

2. Ces fameuses colonnes ne sont pas une fiction de l'antiquité. Elles

contre enfin la célèbre Tarifa, la barre de San-Lucar, et sur les bords du Bétis, Séville, également illustre par les lettres et par les armes. — Si tu l'attaques par terre, la Gascogne t'ouvre les ports des montagnes de Jaca.

CHARLEMAGNE. — Oh ! la belle histoire que nous offre la riche Espagne et son fameux empire! Possesseur de deux royaumes semblables, c'est vraiment alors que je pourrai m'appeler Grand.

MONTESINOS. — Sire, voici un chevalier qui, dit-on, arrive d'Espagne.

CHARLEMAGNE. — Tout succède selon mes vœux. — Qu'il entre sur-le-champ. Vient-il seul?

(Entre Bernard de Carpio.)

BERNARD. — Seul je viens, car ma course a été rapide. Je viens, non pas comme ambassadeur du roi Alphonse, mon maître, mais en courrier.

CHARLEMAGNE. — Qu'on donne un siége à ce noble chevalier.

BERNARD, *prenant un siége avec fracas.* — Comme j'en suis digne, je n'ai rien à objecter, et j'en use.

ROLAND. — Voilà bien du bruit pour un Espagnol.

MONTESINOS. — De ma vie je n'ai vu un ambassadeur aussi arrogant et si mal appris. Son visage est altéré...

DUDON. — Avec quelle insolence il a pris le siége!

ROLAND. — Le plus misérable d'entre eux, s'il avait un siége à prendre dans le ciel, aurait assez d'audace et de courage pour cela.

BERNARD. — Prête-moi un moment d'attention, invincible Charlemagne, et tu sauras ce que j'apporte de la part de mon roi.

CHARLEMAGNE. — Tes lettres de créance.

ont réellement existé, et plusieurs historiens ou géographes arabes en ont donné la description. « C'étaient, au rapport de Caswînî, plusieurs piliers ronds en pierre très-dure, qui se trouvaient dans la mer, l'un sur l'autre. Chacun de ces piliers avait quinze coudées en circonférence, et dix en hauteur; ils étaient reliés entre eux avec du fer et du plomb, et l'édifice dans son entier avait environ cent coudées de haut. » Les mêmes historiens racontent en détail comment les colonnes d'Espagne furent détruites, dans l'année 1145, par l'amiral Ali-ibn-Isah-ibn Maimoun.

BERNARD. — Je les porte sur ma langue, scellées du sang et des armes de Castille et de Léon. — Charles, je ne suis point un orateur, et sans autre préliminaire, je viens te déclarer de la part de Castille, de Léon et des Asturies, que, malgré la volonté d'Alphonse le Chaste, leurs hommes refusent de se livrer à toi, et n'en acceptent pas même la pensée. Il y a plus : ils s'y opposent les armes à la main. Tu es un prince illustre, également fameux dans la paix comme dans la guerre, et tu as reçu de l'Église le titre de Très-Chrétien; mais nous soutenons que nous avons un roi légitime, chrétien et Espagnol comme nous. En somme, Alphonse te prie de l'excuser, s'il ne peut pas tenir la parole qu'il t'a donnée.

CHARLEMAGNE. — Que dis-tu?

BERNARD. — Ce que tu viens d'entendre : j'ajoute que si tu veux envahir l'Espagne, elle vient de faire alliance avec le More. C'est elle bientôt qui te demandera tribut.

CHARLEMAGNE. — Lève-toi.

BERNARD. — Volontiers : d'ailleurs je suis pressé, et j'aime autant être debout.

CHARLEMAGNE. — Espagnol, rends grâces à ton titre de messager : sans ce caractère sacré, tu ne serais pas sorti vivant de ce palais. Dis à ton Roi qu'il est un vilain sans foi, sans raison, sans constance dans sa parole. Dis-lui que je lui prendrai son royaume par la force, puisque sa démence et mon bon droit m'y obligent.

BERNARD, *mettant l'épée à la main.* — Quiconque prétend que mon Roi n'est pas un honorable chrétien, que son bras est sans force, et sa parole sans vertu, que lui et l'Espagne ne sont pas le chef du monde, celui-là a menti.

CHARLEMAGNE. — Qu'on le tue.

(Roland marche sur Bernard.)

BERNARD. — Arrière, Roland !

ROLAND. — Oui, tu as raison. Un homme qui, en France, et dans ce palais qui en est le chef-lieu, a eu le courage de parler de la sorte, et fait briller ainsi son épée, est plus qu'un homme. Apprends-moi qui tu es.

BERNARD. — Je suis moi-même : n'en demande pas davantage.

ROLAND. — Toi-même?

BERNARD. — Oui : moi qui suis moi par moi-même. Que me veux-tu?

ROLAND. — Je cherche le mot. As-tu perdu le sens?

BERNARD. — Nullement.

ROLAND. — Enfin, qui es-tu?

BERNARD. — Je suis moi et je suis plus que toi.

ROLAND. — Peut-être. Si tu connais ma valeur, comment peux-tu parler ainsi?

BERNARD. — Parce qu'on a offensé mon roi, qui est digne de tous les honneurs.

ROLAND. — Tu te fies au sauf-conduit accordé à tout messager.

BERNARD. — Non pas; j'ai confiance en ma lame d'acier, qui est la meilleure des protections. Ici même, je vous attends, toi et tous ceux qui sont avec toi.

ROLAND. — Sais-tu que je suis Roland?

BERNARD. — Sais-tu que je suis Bernard?

ROLAND. — Quoi? Tu serais Bernard?

BERNARD. — Lui-même.

ROLAND. — Je suis charmé de te voir, Bernard. Tu es un homme vaillant et fort. Voici mes bras et mon épée.

BERNARD. — Arrière!

ROLAND. — Que crains-tu?

BERNARD. — Je n'ai pas d'embrassements pour mon ennemi. Si tu veux, me voici en face, illustre Roland, qu'attends-tu?

ROLAND. — Non, retire-toi en paix. Retourne en Espagne, c'est là qu'il faut m'attendre; c'est là que je veux te voir de près, et non pas ici, ce qui ne serait pas un bien grand exploit. Je m'estimerai heureux si après tant de triomphes et de gloire, l'histoire de mes hauts faits peut dire que j'ai donné la mort à Bernard.

BERNARD. — Tu fais connaître ici ta grande âme. Comte, je te baise les mains; tu as épargné ma vie; je ne sais pour lequel de nous deux ce sera le meilleur. (*Aux chevaliers.*) — Venez en Espagne; je vous ferai connaître ce que vaut cette épée.

(Il sort.)

ROLAND. — Je ne vis jamais si fier chevalier.

CHARLEMAGNE. — Ni moi une telle montre de hardiesse. Si tous sont pareils à Bernard, ils auraient pu mettre le siége devant Rome.

DUDON. — Nous avons respecté votre présence. Maintenant, prenez journée, et partons pour voir ces foudres de guerre.

CHARLEMAGNE. — Avant le jour nous aurons quitté Paris. — O vil et trompeur Alphonse!

ROLAND. — O valeureux Bernard! ton courage me fait envie.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

L'appartement de Belerme.

BELERME, DURANDART, MONTESINOS.

BELERME. — Montesinos, je vais me séparer de l'homme que j'adore, et quand je pleure son absence, je veux te confier mes ennuis. Veille bien sur lui : songe qu'il est ma vie.

MONTESINOS. — De lui et de moi vous serez satisfaite, car ferme est mon cœur, et le sien fidèle.

BELERME. — Ah! Montesinos, j'ai fait un songe affreux, qui me consume, et qu'en amante fidèle j'ai sans cesse devant les yeux.

MONTESINOS. — Qu'est-ce qu'un songe vain?

DURANDART. — Qu'avez-vous rêvé, mon amour?

BELERME. — Un rêve douloureux, dont le souvenir m'oppresse. Nous venions de nous séparer. Vous marchiez au combat contre Alphonse, lorsque je fus témoin d'une merveille étrange. J'en frissonne encore. Au loin s'étendait la plaine inculte; soudain fond sur toi un autour irrité qui t'arrache le cœur de ses ongles de diamant; puis on vient me présenter ce cœur déplorable. Tu es là devant moi, et l'image de ta mort m'est aussi offerte. Comment supporter une telle idée? Ce songe m'a jetée dans de telles angoisses, que nuit et jour j'ai devant les yeux l'image de ton cadavre déchiré.

DURANDART. — Consolez-vous, ma dame et maîtresse. Je suis là, je vous vois. Quel que soit le danger dont je

suis menacé par l'oiseau dont vous parlez [1], — protégé par votre image, je ne redoute rien. Il est donc préférable, ô ma dame, qu'oubliant ce malheureux songe, vous m'abandonniez votre main en ce triste moment.

MONTESINOS. — Assez de larmes, Belerme, assez de cris. Le cœur se serre à ce spectacle. Montez à cheval, mon cousin; nous avons trop tardé. L'empereur va partir, et nous devons nous trouver là.

BELERME. — Que Dieu vous accompagne, ainsi que lui.

DURANDART. — Et qu'auprès de vous reste mon amour. — Pourrai-je jamais monter à cheval, Montesinos?

MONTESINOS. — Que dites-vous?

DURANDART. — Et quel cheval pourra me porter par ces chemins...

MONTESINOS. — C'est triste; mais vous prolongez ainsi vos angoisses.

DURANDART. — Avec une telle charge de misères et d'ennuis.

MONTESINOS. — Je l'appuierai de l'éperon, et par ce moyen il marchera.

DURANDART. — Mon bien, vous allez m'oublier peut-être.

MONTESINOS. — Qui le dit? Pourquoi le supposer? — Partons, nous la retrouverons non moins belle, et toujours fidèle.

DURANDART. — Sept ans elle s'est montrée cruelle; l'absence lui rendra sa cruauté. — Adieu, mon orgueil et ma joie.

BELERME. — Adieu, mon chevalier aimé.

DURANDART. — Elle est donc venue, cette triste journée!

BELERME. — Elle est venue, hélas!

DURANDART. — Eh bien, adieu!

BELERME. — Le ciel vous garde.

DURANDART. — Oh! que je souffre!

BELERME. — Quelle douleur!

DURANDART. — Ah! ma Belerme!

BELERME. — Mon doux seigneur!

1. Toujours la croyance aux présages, dont nous avons déjà vu des exemples.

DURANDART. — Ah ! c'est la mort !
MONTESINOS. — Partons, il est tard.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

La vallée de Roncevaux.

LE ROI ALPHONSE, LE ROI MARSILE, BERNARD DE CARPIO, BRAVONEL.

ALPHONSE. — Avec votre appui, illustre roi Marsile, l'Espagne n'a rien à redouter des Français ; sans votre secours, une invasion était à craindre.

MARSILE. — Tous les pays que baignent le Douro, la Sègre et le Turia, et les côtes de la mer, depuis Alicante jusqu'à Barcelone, tout ce qui obéit à la brillante couronne d'Aragon, a pris les armes, en voyant ma royale personne en tête de l'expédition. Je laisse également un corps de cavalerie à Jaca, pour défendre les frontières du Béarn, qui sont la partie la plus faible de mes frontières[1]. Je t'amène Bravonel, qui est un autre Gradasse, aussi vaillant que le More Ferragus, comparable au seigneur d'Alger et au roi de Circassie[2].

ALPHONSE. — Nous pouvons donc laisser les habits de deuil, vaillant Marsile, puisque les larmes de l'Espagne ont obtenu cet heureux résultat. J'ai quitté Léon, Oviedo et sa montagne, et je suis venu t'attendre ici. C'est la route, je crois, que prend l'empereur des Francs. Il est un de ses vassaux au cœur félon, qui poursuit sa honte et sa ruine. Il fera que l'armée s'engage dans les défilés. C'est un personnage plein d'astuce et de ruse ; et, quoique parent du roi Charles, il a fait serment de causer son malheur et sa mort.

BERNARD. — L'auteur de cette perfidie s'appelle Ganelon ?

BRAVONEL. — Roland lui donna sans motif un soufflet

1. Le port ou défilé d'Urdax.
2. Personnages du *Roland furieux*.

qui mit en sang ses lèvres et sa barbe. Ce n'était pas une raison pour se venger ainsi[1], mais ce ressentiment tourne à notre avantage.

ALPHONSE. — En attendant que cette cour l'ait reconnu coupable et condamné, mon armée et la tienne, déployant les bannières de la Croix et du Croissant, s'embusqueront au fond de cette vallée. Eux, sans redouter le funeste effet de nos armes, et pareils, dans leur confiance, à ces oiseaux des lagunes qui se précipitent aveuglément sur l'appât, s'y verront cernés en un instant. Leur sang rougira l'herbe de cette vallée, et teindra les ongles de mes fiers lions; car ils n'auront d'autre issue que le fer de nos lances ou la mort.

BERNARD. — Ce sera la fameuse journée de Roncevaux. C'est là, Roland, que j'espère te voir.

ALPHONSE. — Qu'est-ce que Roland, mon neveu, en comparaison de toi et du vaillant Aragonais Bravonel?

BRAVONEL. — Je jure par ce bras toujours vainqueur que les Français verront pour leur malheur les ports des Pyrénées, et qu'ils éprouveront le tranchant de mon cimeterre.

MARSILE. — J'admire, Bernard, le trophée de ta bannière. Ce prisonnier dans les chaînes annonce la ruine de nos ennemis.

ALPHONSE. — Cette image est l'emblème de rois vaincus. Bernard pouvait en choisir une autre qui n'eût pas ce caractère.

BERNARD. — L'image peinte sur ma bannière, ô mon oncle, n'est pas celle d'un roi more; c'est mon père, innocent et prisonnier. Jusqu'à ce que Dieu permette que s'amollisse le cœur d'un autre Pharaon, cette image me suivra sur ma bannière, me tenant lieu d'armes, de blason et de trophée.

BRAVONEL. — Mieux vaudrait que le roi donnât l'ordre de te rendre ton père.

ALPHONSE. — Je ne demande pas mieux, Bravonel.

BERNARD. — Ce n'est pas la première fois, Sire, que vous

1. On ne peut s'empêcher de noter le soin de Lope à réserver la question d'honneur et de loyauté.

l'avez promis, et, comme vous m'avez toujours trompé, je n'en crois plus votre parole.

ALPHONSE. — Combien de châteaux as-tu gagnés?

BERNARD. — Le sort m'a protégé en ce point. J'en possède dix-neuf, et je les donne tous en échange de mon père.

ALPHONSE. — Nous sommes d'accord en ce point. Je ne demande que le Carpio[1]. En échange, je te jure de te rendre ton père vivant, si Dieu m'accorde le retour.

BERNARD. — J'accepte.

ALPHONSE. — Comme garantie, je t'accorde le droit de placer sur ton écu dix-neuf tours d'or sur champ d'ondes de gueules.

BERNARD. — Tu mets le couronnement aux grandeurs de l'Espagne. Rends-moi un père chéri, grand roi; depuis assez longtemps tu le retiens en prison.

ALPHONSE. — J'en fais le serment en présence d'un roi.

MARSILE. — Je m'en souviendrai.

BERNARD. — Je ne demande pas de faveur plus signalée. Tu es mon roi, mon père, mon oncle; puisse le laurier de la victoire ceindre ton front. Tu fais naître en mon âme assez de valeur et d'enthousiasme pour conquérir un monde. Humbles sujets, Bravonel et moi, nous allons nous faire connaître des Francs.

(On entend au loin le son des tambours.)

BRAVONEL. — Voici le tambour qui résonne. Il annonce l'approche de Charles.

BERNARD. — Il n'est plus temps de délibérer; le péril est pressant. Tu vois cette montagne : prends-y position avec tes vaillants soldats.

BRAVONEL. — Ce jour, invincible Espagne, éclairera ta victoire sur les Francs.

(Ils sortent.)

1. Forteresse bâtie sur les bords de la Tormès. Elle tomba dans la maison de Tolède, tige des ducs d'Albe.

SCÈNE III

CHARLEMAGNE, DON BERTRAND, ROLAND, DURANDART, MONTESINOS, DUDON, OLIVIER, *avec tambours et bannières.*

CHARLEMAGNE. — Faites halte dans cette plaine, Français, honneur du monde. Vainement nos ennemis chercheraient à se défendre : par vous, je vais devenir l'égal de ce Grec si vanté, du grand Alexandre. Jamais occasion ne fut plus belle pour acquérir honneur et profit, réputation et grandesse, car à mes pieds va rouler la tête de l'Espagne. Vous, valeureux Roland, vous allez disposer vos troupes en ordre de bataille. Vous êtes un vaillant capitaine; il n'est pas à craindre qu'elles lâchent pied, tant que vous serez à leur tête. C'est aujourd'hui, brave Renaud, que la renommée va célébrer votre valeur, aujourd'hui que la France vous proclame son père et son défenseur intrépide. Et vous, mes douze pairs, dont les exploits se sont signalés en maintes occasions, vous allez être portés au comble de la gloire. Votre nom sera désormais immortel, car votre irrésistible effort va plier sous le joug la tête indomptable de ces Goths orgueilleux. Voici Roncevaux. Vous pouvez déjà noter cet avantage que le bruit seul de nos tambours, répété par les échos de France, a forcé l'Espagnol à se acher. Si vous réussissez à franchir cette vallée, qui mène droit à Pampelune, vous ajouterez le lion d'Espagne aux lys de ma couronne.

ROLAND. — Seul, invincible empereur, je suffirais, je crois, à les épouvanter; d'ailleurs, Alphonse est aussi peu soucieux d'armes et de périls, qu'il est chaste sur le reste.

CHARLEMAGNE. — Tu trouveras, à n'en pas douter, des passages ouverts dans la montagne, et avant peu l'Espagne pleurera l'entrée des Français par Pampelune et Roncevaux.

DURANDART. — Au rapport de Ganelon, Alphonse ne mène avec lui qu'un petit nombre de soldats misérables : les montagnards des Asturies et de Léon, gens grossiers,

à moitié nus, mal chaussés [1], mal disciplinés. Au lieu de harnais brillants, ils portent des pavois rustiques, de longs boucliers de hêtre ou d'écorce de liége. Marsile, roi d'Aragon, et Bravonel, avec ses Mores, ont amené de brillants escadrons : leurs armes, leurs trésors, je les regarde déjà comme notre butin. Leur crainte évidemment est extrême. Regarde : la montagne ne nous offre pas un soldat. On ne voit pas un seul homme armé; nul cheval ne fait entendre son hennissement.

DON BERTRAND. — S'il est permis à l'expérience de la vieillesse d'oser offrir un conseil, écoute, illustre Charles, les paroles de don Bertrand, d'un vieux chevalier, naguère l'honneur de la France. L'Espagne, qui s'est montrée jadis assez impatiente du joug pour le secouer, va-t-elle tout à coup devenir si facile pour toi qui, depuis hier à peine, foules son sol? C'est un pays formidable, âpre et montagneux; le peuple en est énergique, parfaitement propre à la guerre, d'un naturel indomptable et fier [2]. Prenez garde aux illusions. Laissons là les sayons bruns et grossiers. Il s'agit de Bernard de Carpio, qui s'apprête à venger ses injures, avec les plus braves des Asturies et de Léon. Ces hommes, qui ne craignent ni le soleil, ni la gelée, qui bravent la neige comme la chaleur, sont les fils de Pélage, de cet Espagnol divin, qui fut jadis la terreur du More. Marsile, nouveau Gradasse, redoutant une invasion, couvre la terre de ses Musulmans, venus en bel arroy pour couper le chemin à la France. Avez-vous pris garde, d'ailleurs, à tous ces accidents, à tous ces présages funestes? Chevaliers, vous avez à bien réfléchir aux moyens d'attaquer et de vous défendre. Non que je prétende affaiblir votre courage; mais si vous pouvez vous fier à la conduite de Ganelon, prenez que je n'ai rien dit, et qu'il ne soit plus question de la valeur de Bernard.

ROLAND. — Si je ne craignais de manquer de respect à l'empereur en sa présence, je répondrais peut-être d'une

1. Lope s'inspire ici très-exactement de l'histoire et des chroniques. Ce sont presque les paroles de l'historien arabe Abu-Meruan.

2. Voilà précisément le but de la pièce : un panégyrique enthousiaste de l'Espagne.

autre façon à tes alarmes et à tes propos vains. Quand l'Espagne tremble à ce point de redouter que cette main, cette seule main ne renverse ses montagnes, on vient prétendre qu'elle se prépare à résister, et que Ganelon est un traître... Oui, France, sans fatigues, sans efforts, tu reviendras accrue en renommée, chargée d'honneurs et de dépouilles, du pied des Pyrénées et des plaines du Xucar, — nonobstant la résistance de Bernard et de Bravonel, de Bucar et de Marsile. Retourne en France, don Bertrand, tu es vieux, tu es fatigué.

DON BERTRAND. — Je puis combattre, don Roland; je puis donner un conseil aussi bien que qui que ce soit ici.

CHARLEMAGNE. — Du calme.

DON BERTRAND. — Comment, du calme? Je m'appelle don Bertrand.

CHARLEMAGNE. — Ma présence...

DON BERTRAND. — Je ne suis pas un homme enchanté[1], et cependant j'ai su combattre et vaincre.

ROLAND. — Je t'accorde l'avantage. A toi les grands coups; car, comme je t'ai déjà dit, tu es vieux.

DON BERTRAND. — L'honneur est ma devise. J'ai un fils, Roland, et je ne le laisse pas s'endormir dans les délices de Paris. Permettez qu'il se tienne à l'arrière-garde.

CHARLEMAGNE. — Volontiers; qui pourrait vous vaincre? Vous êtes les héritiers d'une race qui, de père en fils, se transmet la fierté.

ROLAND. — Si je t'ai blessé, pardonne.

DON BERTRAND. — A ta valeur, Roland, s'allie une foule de vertus. — Battez, tambours! — En avant! à Pampelune!

(Ils sortent.)

1. Roland n'était vulnérable que sous la plante des pieds qu'il portait défendue par sept semelles de fer. Voy. l'Arioste.

SCÈNE IV

Le camp espagnol.

Entre BERNARD, *suivi d'écuyers qui se préparent à l'armer.*

BERNARD. — Veillez à me bien armer.

UN ÉCUYER. — Il ne manque pas un point.

BERNARD. — Approchez un siége, et que tout le monde se retire.

L'ÉCUYER. — Le voici.

BERNARD. — Le jour de la bataille, j'ai pour habitude de me reposer ainsi tout armé. Fermez la porte de ma tente.

LES ÉCUYERS. — Dormez bien.

(Ils se retirent.)

BERNARD. — Non, car en moi veille le souci, cet ennemi du sommeil. Certes, il est accablant de responsabilité le dessein que je médite, et cependant je ne puis résister à la force de l'habitude. Bernard, voici venue l'occasion où les armes vont décider du sort de l'Espagne, ta mère bien-aimée. Fasse le ciel qu'elle ne tombe pas au pouvoir d'un roi, d'un maître étranger! Singulière puissance du sommeil : vainement je veux lutter contre lui, il m'accable. Il est plus simple d'y céder.

(Il s'endort, et l'on voit paraître Castille et Léon, tenant à la main leur bannière.)

LÉON. — Ma sœur, voici le moment favorable pour faire appel à notre champion.

BERNARD, *endormi*. — Fantômes vains, que me voulez-vous?

CASTILLE. — Je suis Castille.

LÉON. — Je suis Léon.

BERNARD. — Eh bien, parlez, que demandez-vous?

CASTILLE. — Nous te demandons de nous protéger, de nous préserver de dommage.

BERNARD. — En suis-je capable?

CASTILLE. — Oui. O bienheureux adolescent, race du vaillant Pélage, dont l'éloquence et la poésie devraient faire vivre à jamais les exploits, je viens, magnanime Bernard,

moi, l'infortunée Castille, je viens à tes pieds t'implorer. Préserve-moi de la honte de tomber aux mains d'un prince étranger. Car le jour est arrivé où, par la faute d'Alphonse le Chaste, je vais devenir la proie de Charlemagne, si tu ne viens à mon secours.

LÉON. — Non, le Ciel ne le permettra pas. Castille, rassure-toi, apaise tes plaintes. Les siècles à venir se découvrent devant moi. Je vois se dérouler une longue suite de monarques. Après Alphonse le Chaste, Ramire, Ordoño et Alphonse le Grand; puis Garcia, un autre Ordoño et Fruela que déposeront ses vassaux pour donner à Castille des juges : Nuño Rasura et Laïn Calvo, souche de l'illustre maison des Mendoza. Je vois le premier Fernand, contemporain du Cid,—du Cid, la terreur des enfants de l'Afrique; Sanche et cet autre Alphonse, surnommé l'empereur[1], Sanche, fondateur de Calatrava, Ferdinand le Pieux, Alphonse le Sage, Sanche le Brave, le renommé, Pierre le Cruel, Henri, le catholique Ferdinand, et la fameuse Isabelle, lune claire et phénix rare. De leur fille, unie à Philippe d'Autriche, sortiront, pour la gloire éternelle de l'Espagne, Charles-Quint, père de l'invincible Philippe, et un autre Philippe, son fils, destiné à être la terreur du monde[2]. — Quant à toi, heureux jeune homme, tu auras pour épouse la sœur de Constantin, cette Hermelinde qu'amènera à Tolède l'illustre Paléologue. Puis, dans la suite des temps, le château de Carpio deviendra l'héritage de la maison de Tolède. Cette fameuse forteresse, bâtie sur les rives de la Tormès, appartiendra aux ducs d'Albe, les Fadrique, les Garcia, les Fernand, tous vaillants chevaliers et capitaines chrétiens, sortis de ta tige. Que de biens nous sont promis, ma sœur, et comment la France pourrait-elle arrêter le cours immuable des destinées! Aux armes, Bernard, éveille-toi; aux armes!

(Castille et Léon disparaissent.)

1. Sur ce titre d'empereur, voy. p. 109.

2. Par un procédé analogue, Shakspeare fait défiler devant Macbeth épouvanté la série des rois d'Écosse qui doivent sortir de la souche de Malcolm.

BERNARD. — Oui, je m'éveille, Castille! oui, je m'éveille, Léon! — Anges saints, que signifie cette apparition céleste? Ah! le jour est venu de conquérir cuirasses et pavois dorés! Saint Jacques! amis, vive saint Jacques! Aux armes, je suis Bernard de Carpio[1]!

SCÈNE V

La vallée de Roncevaux.

ROLAND.

(Un bruit formidable éclate. C'est la bataille qui commence. On entend bientôt la voix de Roland qui s'écrie derrière le théâtre :)

ROLAND. — Nous sommes perdus, chevaliers. Ganelon nous a vendus. Les Espagnols sont nombreux. Mourons tous en braves.

(Entrent Dudon, Montesinos et don Bertrand le Vieux.)

DUDON. — Je le vois, c'est fait de nous.

DON BERTRAND. — Vous allez voir maintenant, chevaliers français, ce que valaient les conseils d'un vieillard; vous verrez le courage de ces Léonais qui vont servir de guides aux Mores d'Aragon. Moi, je vais à la recherche de mon fils. Ah! infâme Ganelon!

(Il sort.)

MONTESINOS. — Que faire, ami Dudon? Sans me soucier de l'opinion, je vais essayer de me sauver par la fuite. La lutte est inutile.

(Entre Durandart, l'épée nue à la main.)

DURANDART. — Si je pouvais retrouver mon cousin.

MONTESINOS. — A moi, Durandart!

DURANDART. — Cher cousin, je suis blessé à mort... Venez près de moi... En partant de France...

MONTESINOS. — Vous parlerez mieux assis.

DURANDART. — En partant de France, je promis à Belerme... O songe, tu reçois ton accomplissement. Voici

1. Il est difficile de ne pas partager l'enthousiasme du jeune héros. Jugez quels devaient être les sentiments des spectateurs en écoutant cette prophétie qui dévoilait les futures grandeurs de l'Espagne, dont leurs yeux étaient alors témoins.

mes dernières volontés. Quand je ne serai plus, retirez mon cœur de ma poitrine et le portez à Belerme. Il lui a appartenu tout entier durant ma vie, il est bien juste qu'elle le possède après ma mort. Qu'elle demeure avec Dieu. Adieu, cousin, je sens que j'expire.

MONTESINOS. — Cher cousin, qui serait capable de souffrir, si ce n'est vous, un supplice pire que la mort ? Cœur du soldat le plus vaillant qui en France ait jamais ceint l'épée, il est bien juste que je vous détache, pour que, de retour à Paris, je vous présente à celle que vous avez tant aimée. (*Il lui arrache le cœur avec sa dague.*) Viens, triste et vaillant objet, chéri de la plus loyale des femmes, tu donnes aujourd'hui une marque sans égale d'amour. Et toi, cadavre, maintenant privé de cœur, ce jour malheureux nous met sur la même ligne, toi, comme amant loyal, moi, comme ami fidèle[1].

(Entre Roland blessé, l'épée nue à la main.)

ROLAND. — Qui pouvait se vanter d'un tel exploit ? Quelle terre pouvait s'enorgueillir d'avoir vu la mort de Roland, sinon la vaillante, la belliqueuse Espagne ? Et ce haut fait demeure caché dans la montagne ! Mais, si Charles a été trahi par Ganelon, à la suite d'un accord infâme, pourquoi vanterais-je l'Espagne et ses lions d'or ?

Je beugle comme le taureau dans l'arène. Je suis épuisé, les forces m'abandonnent, la mort s'apprête à me saisir. O valeur qui as si longtemps occupé les langues de la renommée ! Moi, qui posant le pied sur le cou de l'Arabe, ai si souvent triomphé des épées barbares ; moi que n'effrayèrent jamais ni les blessures, ni la mort ; moi, Roland, je vais mourir ; en vain je voudrais m'y soustraire. Et pourtant je suis ce Roland qui, jusque dans Jérusalem, ai porté la croix du Christ. Mais puisque c'en est fait, puisque ma fin est arrivée, nul du moins après moi ne possédera ma vaillante épée. — Je veux te briser sur cette pierre brune,

1. Cette scène est tirée d'une des pièces les plus célèbres du *Romancero* :

Oh ! Belerma ! oh ! Belerma ! etc.

Voyez le parti qu'en a tiré Cervantes, dans le récit de la caverne de Montesinos.

ma fidèle Durandart. Pénètre dans le roc et fais en sorte que nul ne t'en retire et ne devienne ton maître[1].

(Il détache un grand coup sur le rocher.)

(Entre Dudon.)

DUDON, *apercevant Roland.* — Eh ! vaillant comte, du courage ; me voici.

ROLAND. — Qui es-tu ? Qu'est devenu l'empereur ? Est-il mort ?

DUDON. — Tu vas le savoir. Écoute :

Couvert de blessures, il s'en va, le vieux Charlemagne, fuyant les hommes d'Espagne qui l'ont déconfit. A genoux sur la terre, au pied d'une croix, il fait entendre ces tristes paroles, entrecoupées de plaintes amères : « Pauvre Charles, disait-il, qu'est devenue ton antique valeur ? Où sont tes douze pairs, naguère l'effroi du monde ? Où sont Roland et le paladin Renaud ? Où sont Ogier le Danois, Brandimart, Sansonnet, Montesinos, Olivier et le vaillant Durandart, l'amiral Garin, Gaiffier et le bon duc Nayme ? Ah ! valeureux don Bertrand, noble, sage et honoré vieillard ; pour n'avoir pas écouté tes conseils, je vais succomber à Roncevaux. J'ai été vendu par Ganelon, que Dieu l'en récompense ! » En achevant ces mots il tombe à terre pâmé.

ROLAND. — Retourne, ami Dudon, à l'endroit où tu as laissé le pauvre Charles. Viens à son aide, pendant que je demeure ici pour recommencer le combat[2].

DUDON. — Je pars, valeureux comte, et je mourrai s'il le faut à ses côtés.

ROLAND. — Quelle est donc la colère céleste qui nous a valu ce désastre ? Plût à Dieu, France, n'avoir jamais franchi les crêtes de tes monts pour descendre en Espagne ! Mais je perds courage, je crois. Où es tu, vil bâtard ? Je suis Roland qui t'appelle et te défie.

(Entre Bernard de Carpio.)

1. Nous avons ici la scène même de notre *Chanson de Roncevaux*, reproduite par le *Romancero* :

Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne !
Il n'en est dreit que paiens te baillisent.

2. Rapprochez la belle scène des adieux de Talbot et de son fils, sur le champ de bataille de Castillon. (Shaksp., *Henri VI.*)

BERNARD. — Qui appelle Bernard?

ROLAND. — Moi.

BERNARD. — Je suis Bernard de Carpio.

ROLAND. — Et moi Roland qui, blessé à mort, t'appelle au champ pour te noyer dans son propre sang, s'il ne peut t'étouffer de ses mains.

BERNARD. — Qu'as-tu fait de ton épée?

ROLAND. — J'ai voulu la briser. Vibrante, elle est demeurée enfoncée jusqu'à la garde dans ce roc.

BERNARD. — Alors, attends, je vais jeter la mienne. Bernard n'est pas homme à vouloir te tuer désarmé.

(Ils s'étreignent l'un l'autre.)

ROLAND. — Espagnol, tu vas mourir ici.

BERNARD. — Non, c'est toi, comte, qui mourras, bien que tu sois enchanté. Ainsi, le fils de la Terre périt tué par Hercule le Thébain.

ROLAND. — Jésus! Jésus! Vierge immaculée! Grand saint Denis!...

(Il expire.)

BERNARD. — Son corps a glissé entre mes bras, et il a rendu en hurlant son âme.

(Il sort.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

La Roche de France, en Estramadure.

MARCELIO, CELIO.

CELIO. — Fuyons, Marcelio, à la montagne; le More est entré dans le hameau.

MARCELIO. — Non, c'est le seigneur de la terre qui vient à notre secours.

CELIO. — Quittons vite la cabane.

MARCELIO. — N'aie pas peur, ce sont des amis : c'est Alphonse, roi de Léon, avec le More de Saragosse.

CELIO. — Comment la guerre, qui était en Navarre, est-elle venue jusqu'ici?

MARCELIO. — Ils poursuivent les Français, qui se retirent de pays en pays. Battus à Roncevaux et voyant occupés les passages de France, ils sont entrés en Castille par escadrons détachés. As-tu vu quelquefois les grues quand elles volent en troupes vers l'Estramadure? Ainsi vont-ils sans étendard, chacun suivant son capitaine. On les a vus à Salamanque, à Ciudad-Rodrigo, et de là ils sont venus chez nous pour s'y défendre comme dans un dernier asile. La Sierra a une lieue et plus d'étendue, et, quoique le More, objet de ma crainte, les serre de près, ils se sont mis en état de défense, et font bonne garde sur le rocher.

CELIO. — Ainsi, le Français est assiégé et serré de près par l'Arabe.

MARCELIO. — Si le blocus dure longtemps, ils ne resteront pas sur la montagne.

CELIO. — Pas un ne sortira de l'Espagne vivant.

MARCELIO. — Je ne t'en veux pas de ce souhait.

CELIO. — Sont-ils nombreux, ces pauvres Français qui se sont réfugiés là-haut?

MARCELIO. — Leurs harnais sont teints de sang, et pourtant je les ai vus briller partout parmi ces rochers, à travers les chênes, les hêtres et les châtaigniers; leurs malheureux chevaux donnent des marques de leur triste état, car leurs hennissements s'entendent jusque dans ce hameau. Quel que puisse être leur espoir, ils lutteraient vainement contre la mort. Ils n'ont rien à manger et ne peuvent se soutenir qu'en sacrifiant leurs montures.

CELIO. — Si l'on pouvait leur porter quelque chose?

MARCELIO. — Les Mores pourraient te voir, t'observer; tu risquerais de leur déplaire.

CELIO. — Sont-ils nombreux?

MARCELIO. — Qui en doute?

CELIO. — Comment se nomme leur chef?

MARCELIO. — Hier, un de ces pauvres Français est venu seul à ma cabane, et il m'a conté la vie qu'ils mènent sur la montagne. J'appris que leur chef est le paladin Dudon, jeune homme de grand courage, et parent de Roland. Il les avise qu'ils n'ont à espérer que la mort, et leur fait dire la messe par un prêtre qu'ils ont avec eux. Chaque jour, au soleil levant, je vais voir reluire les armes et je me plais à voir défiler fièrement les troupes espagnoles. Quand leurs armes réfléchissent le plus vivement les rayons du soleil, comme ferait un miroir de cristal, c'est qu'ils entendent la messe de loin.

CELIO. — Ont-ils tout ce qu'il leur faut?

MARCELIO. — L'autel s'élève sur ce rocher.

CELIO. — Et le pain de consécration?

MARCELIO. — Ceci, un lettré te l'expliquera. Peut-être ne consacrent-ils pas, comme il arrive, dit-on, à la mer. Le prêtre se borne à réciter les prières sans faire descendre Dieu dans le pain. Je sais que c'est la manière dont la messe se dit sur les navires.

CELIO. — Oh! pauvre France! à quel degré de malheur tu es arrivée!

MARCELIO. — Tu devrais encore envier ceux qui sont retirés sur cette roche.

CELIO. — Eh quoi! envier des gens qui n'ont pas de quoi manger et qui sont voués à la mort! Je te laisse ce plaisir.

MARCELIO. — Je soupçonne qu'ils ont fait pénitence et qu'ils sont bien avec Dieu. Je ne sais d'où ils ont apporté les cloches dont le bruit m'éveille chaque matin, et les images devant lesquelles un prêtre leur dit la messe.

CELIO. — J'ai bien raison de les aimer. Pour le peu de temps qui leur reste, ils veulent vivre de façon à mourir comme des saints.

MARCELIO. — S'il est vrai qu'ils doivent périr à la distance où nous voyons cette roche, c'est avec raison que plus tard elle sera appelée *la Roche de France*[1]. Oui, nous aurons en Espagne la Roche de France, qui éternisera la mémoire de cet exploit... Mais j'entends quelque bruit.

CELIO. — Garde-toi du More, Marcelio; il est avide de meurtre et de pillage.

MARCELIO. — Demeure; il n'en veut pas aux Castillans.

CELIO. — En attendant que je m'en assure, j'aurai reçu quelque bon coup sur le chignon; mes pieds vont me mettre à l'abri de ses mains. J'ai la mine d'un Français.

MARCELIO. — Dis plutôt la fierté d'un Espagnol.

CELIO. — Montons à la sierra de France, puisqu'elle est maintenant occupée par des Français.

SCÈNE II

DUDON, BRANDIMART, SOLDATS *et* CHEVALIERS.

DUDON. — Je me réjouis, brave Brandimart, que vous

1. C'est le nom que porte encore le sommet le plus élevé d'une chaîne de montagnes que traverse la route de Plasencia à Ciudad-Rodrigo. Sur ce point s'élève une chapelle de la Vierge, qui est visitée par des milliers de pèlerins à la fête de Notre-Dame de septembre. La chapelle renferme une image miraculeuse qui fut découverte en cet endroit, par un Français nommé Simon Vela, le 19 mai 1434. D'autres prétendent que ce nom de *Roche de France* vient de ce que quelques Français se seraient retirés en ce lieu, avec le roi Rodrigue, après la bataille de Xérès (711). Lope a adopté une autre tradition qui n'est certes pas la moins poétique.

ayez pu arriver jusqu'à cette roche, qui nous a servi de rempart, bien que le More nous serre de si près que nous entendions ses tambours et qu'il entende nos voix. On dit que Bravonel est sorti de Ciudad-Rodrigo, ayant avec lui un petit nombre d'Espagnols. Ils sont informés que des Français, parents de Roland, ont cherché un refuge sur cette roche. Sais-tu comment notre ennemi se prépare à nous forcer dans cette retraite?

BRANDIMART. — Vous n'avez nul moyen d'échapper à la mort.

DUDON. — Nous mourrons en chevaliers, portant bien haut les lys de France; et nous gagnerons le martyre, puisque nous combattons en grande partie contre des Mores. Quand en présence des autels nous avons pris l'écharpe blanche, quand nous avons reçu l'ordre qui nous a fait asseoir à la table des douze pairs qui nous servent de guide et de modèle, nous avons tous fait le serment de mourir pour la défense de la foi.

BRANDIMART. — Étrange mésaventure! entrer et n'avoir pu sortir! Que seront devenus Roland, Charlemagne, Ogier, Olivier, et ces deux preux chevaliers, don Bertrand et son fils?

DUDON. — Quand nous partîmes de notre pays, nous fîmes le serment d'ensevelir en terre de France tous ceux d'entre nous qui mourraient à la guerre. Nous passons les Pyrénées, nous arrivons à Roncevaux, où n'ont échappé que trois des douze pairs. Les Espagnols ayant poursuivi leurs succès, il s'éleva de tels nuages de poussière, que nous perdîmes don Bertrand. Sept fois on tire au sort pour savoir qui irait le chercher, et chaque fois le sort a désigné son vieux père. Il tourne la bride de son cheval, et revient seul sur ses pas, la nuit par les chemins, le jour à travers les halliers. Le vieillard va à travers le carnage; il va en avant, ses bras se fatiguent à retourner les cadavres, et il ne trouve pas celui qu'il cherche, ni même de lui aucun signe. Il vit tous les Français, mais il ne vit pas don Bertrand.

A l'entrée d'un défilé, au sortir d'une plaine de sable, il aperçoit sur les créneaux un More qui fait sentinelle. Il

lui parle en langue arabe, comme celui qui bien la savait :

« Je te prie pour Dieu, ô More ! de me dire la vérité : Un chevalier à l'armure blanche, l'as-tu vu passer par ici ? Si tu le tiens captif, on te l'achètera son pesant d'or ; et si tu l'as tué, donne-le-moi pour le mettre en terre, car le corps sans son âme ne vaut pas seulement un denier. — Ce chevalier, ami, à quel signe le reconnaître ? — Blanche est son armure, son cheval est alezan. Sur la joue droite il avait une cicatrice : un épervier la lui fit quand il était petit enfant. — Ce chevalier, ami, le voilà mort dans ce pré ; ses jambes sont dans l'eau, son corps est sur le sable. Sept coups de lance le traversent depuis l'épaule jusqu'au talon ; autant en a son cheval depuis le poitrail jusqu'à la sangle. N'accuse pas son cheval, il ne mérite pas d'être accusé ; sept fois il l'a tiré du danger, sans mal et sans blessures, et autant de fois son maître l'a ramené par le désir de combattre. »

A peine le vieillard a-t-il entendu ces mots, qu'il part comme un éclair et se jette au milieu des Mores. En combattant a succombé le brave vieillard don Bertrand[1].

BRANDIMART. — Pauvre vieux don Bertrand, voilà donc le prix de tant de valeur !

DUDON. — Il est mort en valeureux capitaine. Là aussi, brave Brandimart, est tombée une des vaillantes épées de France, Durandart, autre victime de cette fatale entreprise. Je soupçonne que Roland a péri par les mains du bâtard. Le fier Renaud de Montauban a aussi perdu la vie[2]... Mais quel est ce tambour que j'entends ?

BRANDIMART. — C'est le tambour des Mores.

DUDON. — Voici le moment, valeureux soldats, de faire bon visage à la mort. C'est Bravonel, amis, et ses arrogants Aragonais. Il faut ici laisser à la France des souvenirs de nos hauts faits. Mourons tous en braves, pour la religion et pour notre roi ! Ces gens suivent une autre loi ; ce sont des Mores, des Sarrazins. Vous n'avez ici d'autre

1. Lope reproduit ici en entier un des plus beaux chants du *Romancero*.

2. Je ne voudrais pas exagérer les rapprochements, mais il me semble difficile de ne pas songer ici au récit que fait le messager à Atossa, dans *les Perses* d'Eschyle, et aux chants de deuil de ces mêmes Perses.

issue que la mort ou votre épée. Un trépas glorieux suffit à honorer toute la vie. — Soutenez le courage de nos gens, Brandimart, pendant que je vais tâcher d'arriver jusqu'à l'autel, qui est situé en un point périlleux. Je veux cacher dans la roche les objets de mon culte, et les dérober ainsi aux flammes du More barbare.

(Il sort.)

BRANDIMART. — Eh bien! vaillants soldats, je connais votre courage. La mort ne vous fait pas peur, non plus que la barbarie du More. Ici, la mort est un profit, car elle ouvre les portes du ciel. Criez : France! car ce rocher s'appelle déjà *la Roche de France!*

(Ils sortent et l'on entend le bruit du combat. Bientôt, Dudon blessé rentre en portant entre ses bras un crucifix et une image de la Vierge.)

DUDON. — Où vous cacher, Fils, Mère souveraine? Faut-il m'ouvrir la poitrine et vous y placer? demeure indigne sans doute; mais, malgré cette indignité, vous consentez, divin Sauveur, à l'habiter par la vertu du sacrement. Troie, contemple quelqu'un qui a surpassé ta piété[1]. Je vaux deux fois Énée, car j'ai sauvé mon Père et ma Mère. Où les cacher maintenant? sur ce rocher escarpé, sur la Roche de France, où, je l'espère, sauront les découvrir un jour des chrétiens; près de vous sera aussi retrouvé ce saint crucifix. Adieu, Vierge immaculée, et vous, Christ, adieu; mes forces sont épuisées, pénible est la montée. Je veux creuser de ma dague le lieu où vous reposerez, trésor caché dans les veines de la terre. — Mais le tumulte augmente, le More sanguinaire approche. Que faire? Je n'ai pas le temps d'achever. (*Soudain la roche s'entr'ouvre.*) En quatre parts s'est ouverte la roche. Miracle évident! Je vous laisse, mais je demeure en vous. Mère et Fils, demeurez ainsi, près l'un de l'autre. Vous vous appellerez *la Vierge de la Roche de France*, et vous ferez mille biens quand vous aurez revu le soleil. (*Il place les saintes images dans le rocher, qui se referme aussitôt.*) La roche s'est refermée, et j'entends le More qui approche.

(Entre Bravonel accompagné de soldats mores.)

1. Voy. l'*Énéide*, chant II.

BRAVONEL. — Atroce a été la boucherie; pas un Français n'a échappé. Ils sont tous morts comme des vaillants.

DUDON. — Si! j'ai échappé, Bravonel, car je veux que parmi eux tu me comptes.

BRAVONEL. — C'est un chrétien qui a parlé.

UN SOLDAT MORE. — Il est sur ce rocher.

BRAVONEL. — Peut-on escalader là-haut?

LE SOLDAT. — Difficilement, mais c'est, je crois, possible.

DUDON. — Non, ne prends pas tant de peine pour monter; je vais descendre.

BRAVONEL. — Tu descendras pour mourir.

DUDON. — Cela te coûtera cher, More, me voici au pied de la roche.

BRAVONEL. — Dis qui tu es.

DUDON. — Je suis Dudon.

BRAVONEL. — Dudon?... A mort! à mort!

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE III

Le palais royal de Léon.

DON GARCIA, DON RODRIGO RASURA, DON RAMIRE, BERNARD DE CARPIO, LE ROI ALPHONSE.

(Défilé de soldats, tambours en tête et bannières déployées.)

BERNARD. — C'est à bon droit que vient à ta rencontre le lion espagnol, pour s'humilier devant les lions de tes armes. Il n'est dans l'Ibérie personne qui t'égale, depuis que tu as réalisé tes espérances. Que la renommée célèbre à jamais ton nom de sage roi et d'excellent capitaine. Tu as vaincu ce Charles qu'on appelait *Magne*, preuve manifeste que tu lui es supérieur; aussi, seras-tu appelé le *Maxime* espagnol. Repose-toi désormais sur tes lauriers, sans redouter que ton nom disparaisse, consumé par le temps, dans l'oubli.

ALPHONSE. — Bernard, en célébrant la gloire que ta valeur m'a donnée, tu célèbres ta propre gloire, et en faisant

mon éloge, tu te loues toi-même. Toute cette grandeur que tu remémores, je l'ai acquise par ton bras. Tu as été la colonne de mes royaumes. C'est par toi, Bernard, que je vis, par toi que je règne. C'est toi qui as gagné cette victoire mémorable par laquelle s'achève si heureusement notre entreprise. Mon âme satisfaite oublie la fausse idée qu'elle s'était faite de son honneur. Je veux prendre un repos que tu partageras, non sans gloire, car seul tu nous as délivrés du péril. Je veux par toute espèce de fêtes relever encore le renom des Goths. Suspendez aux voûtes de Saint-Isidore[1] les bannières que nous avons conquises sur les Français superbes. Suspendez les armes, les épées, les écus brillants, les pavois dorés. Ajoutez fièrement à vos écussons des timbres et des cimiers. Moi-même, pour célébrer sa victoire, je placerai une couronne sur le front du lion de mes armes. Allez jeter un coup d'œil sur la célèbre cité[2], mais que Bernard demeure avec moi.

BERNARD. — Que le ciel, témoin de ta valeur, favorise à jamais ta race généreuse.

ALPHONSE. — Allez, braves Espagnols, vous avez à embrasser un père, un ami; que celui qui a une femme attende jusqu'à demain pour lui conter ce qu'il a fait en son absence. Que l'enfant suspende ses petits bras au cou de son père, et que le père prodigue avec un tressaillement de joie les embrassements à son fils. Que la tendre épouse, la mère glorieuse, dise combien lui a semblé long le temps de l'absence. Faites la part du butin après le repas. Il est doux, il est glorieux de parler des périls passés.

(Ils sortent en défilant devant le roi.)

ALPHONSE. — Bernard, faut-il en croire ce que l'on m'a raconté? Est-il vrai (j'hésite à te le demander) que tu t'es marié ou que tu as donné ta parole?

1. L'église de San Isidoro el Real, à Léon, qui renferme les cendres de saint Isidore, archevêque de Séville, de 600 à 636, proclamé par le huitième concile de Tolède l'*illustre docteur de l'Espagne*. Il est célèbre par son livre des *Origines*. La translation de ses cendres n'eut lieu qu'en 1053, sur la demande du roi Ferdinand.

2. Léon est avec Oviedo, Burgos et Tolède, une des villes saintes de l'Espagne. La chapelle de Santa Catalina de Saint-Isidore renferme le tombeau de plusieurs des anciens rois.

BERNARD. — Dieu me préserve, sire, de disposer de ma personne, sans vous avoir demandé licence, à vous qui êtes mon roi.

ALPHONSE. — Nous sommes tous deux seuls; dis-moi la vérité, Bernard.

BERNARD. — Qui voudrait, sire (et je rougis en parlant ainsi), qui voudrait donner sa fille à un bâtard, avoir un bâtard pour gendre? Si vous tenez, seigneur, la promesse que vous m'avez déjà donnée, que vous avez répétée dernièrement encore, alors je vous demanderai de me marier, ou je dirai que vous ne le voulez pas. Rendez-moi mon père, seigneur, car c'est injustement que vous vous vengez sur moi de son antique honneur. J'ai votre promesse, songez-y. J'ai votre serment, qui vous lie plus étroitement encore, car serment de roi ne saurait être violé. Aussi est-il écrit dans les lois de nos sages aïeux : « Comme la corde « lie le bœuf, ainsi l'homme est lié par sa parole, un roi « par son serment. » Souvenez-vous du secours que je vous ai prêté quand vous assiégèrent en mon absence les Mores de Bénévent[1] : je tuai le More sur le pont de l'Esla, et vous me donnâtes votre parole; quand vous avez livré bataille devant Zamora contre Othman, un chef more, vous m'avez donné votre parole et votre main. Je vous demande aujourd'hui de la tenir. Quand, sur les bords de l'Orbigo, près d'Astorga, je rabattis l'orgueil du More, vous m'avez promis dans Majorque de rendre la liberté à mon père. A Valdemoro, près du Douro, en Portugal, vous souvient-il que, voyant mes pleurs, vous me donnâtes votre parole royale de me rendre ce père que j'adore?

En Navarre, enfin, vous avez récemment renouvelé votre promesse, à condition que je fusse vainqueur. Enflammé par cette parole, j'ai fini par réussir. J'ai été partout victorieux, vous venez d'éprouver mon dévouement et mes services, vous êtes maintenant le plus grand seigneur qu'ait vu le monde, ou dont il ait ouï parler. Vous ne pouvez violer la parole que vous avez donnée. Si vous voulez me donner quelque récompense, je ne vous demande que

1. Ville au midi de Léon, sur la route de Toro.

l'honneur, puisqu'il est en votre pouvoir de me le rendre. Que me sert ma gloire et votre faveur, si je me vois sans espérance, rien ne pouvant laver la tache de la naissance? Le ciel vous a reconnu pour le plus chrétien de tous les princes de la terre, et le sceptre que vous tenez en la main est la preuve de votre piété; car des anges de lumière, déguisés en pèlerins, sont descendus des cieux pour être les orfévres de cette croix, qui est la gloire d'Oviedo[1]. Prenez garde de trop mal payer tous les bienfaits que vous avez reçus, si vous ne me rendez mon père vieillard, épuisé, inutile, si vous vous vengez sur un mort. De tous les services que je vous ai rendus, monseigneur, je vous demande le digne guerdon.

ALPHONSE. — Nous en reparlerons.

BERNARD. — Voilà donc ma récompense!

(Le roi sort.)

Vous partez, invincible prince, vous partez, et j'accepte, résigné, un coup si cruel! — Épée, mal employée au service d'un roi injuste, je te détache du ceinturon. Mieux vaut que tu demeures oisive, que de souffrir l'amertume de te voir si mal payée.

Tu seras plus heureuse brillante et dorée que teinte du sang arabe de la garde à la pointe, puisque le roi ne permet pas que, rougie de ce sang, tu sois honorée.

Que faire? à quoi me résoudre? à qui demander justice? — Tuerai-je le roi? Non. Je ne dois pas montrer de colère, parce que lui-même est sans foi.

Je veux le tuer, car c'est un traître!... — Bernard! un tel forfait! toi!... — Pardonnez, ô mon seigneur, ô mon roi! Je pleure, hélas! je gémis, pareil au chien que châtie son maître.

(Il pleure.)

(Entrent Rodrigo Rasura et Hernan Diaz.)

1. Tradition consacrée par le *Romancero* :

Reynando el rey don Alfonso
Que el Casto era llamado, etc.

Cette croix fait encore partie des reliques renfermées dans la *Camara santa*, de la cathédrale d'Oviedo.

RODRIGO. — Il a bien mal tenu sa promesse!

BERNARD. — C'est toi, Rodrigo?

RODRIGO. — Non; car si j'étais Rodrigo, cela n'irait pas ainsi. Vive Dieu! Roi sans honneur! vil et méprisable tyran!

BERNARD. — Tout doux, mon cousin; doucement, frère. Alphonse est mon oncle et mon roi.

RODRIGO. — Le comte ton père est le mien; et, s'il n'est pas roi, il a du moins de l'honneur. — Alphonse est parti pour Oviedo, dans le but de n'être pas importuné.

BERNARD. — Il est parti! en un tel moment!

RODRIGO. — Oui, il a quitté Léon et y laisse la reine. Il est parti avec une troupe de veneurs, avec ses limiers, ses lévriers, qui trouveront à assouvir leur soif du sang dans les montagnes voisines. Oui, gaillard et joyeux, il se livre au plaisir de la chasse, et raconte à ceux qui l'ont suivi comment les choses se sont passées, et les périls que tu as courus!

BERNARD. — Rodrigo, Fernand, amis, courons après lui.

RODRIGO. — Fasse Dieu que te couche à terre l'épieu de quelque traître, et que tu périsses dévoré par la dent de ses limiers!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

(La montagne de Léon.)

LE ROI ALPHONSE, DON GARCIA, DON RAMIRE.

ALPHONSE, *à Ramire*. — J'ai décidé que tu serais mon héritier. Pars, Ramire, je vais convoquer les Cortès et connaître ainsi la volonté du royaume.

RAMIRE. — Je baise, sire, très-humblement vos pieds; j'accepte ce titre d'héritier et de fils.

ALPHONSE. — Étant fils d'un roi, du grand Bermude, la couronne t'est due justement.

DON GARCIA. — C'est un bon choix que celui de don Ramire. Il n'y aura personne assez osé pour s'opposer à une élection si légitime, dont vous avez pris l'initiative.

ALPHONSE. — Nous en parlerons à Oviedo plus à loisir. Je vais visiter la sainte croix faite par les mains précieuses de ces deux ouvriers célestes qui, vous le savez, étaient des anges. J'honorerai d'autres reliques très-précieuses dans le sanctuaire de cette sainte église, et entre autres la chasuble que la Vierge sainte donna à son chapelain Ildefonse, honneur et gloire de la grande Tolède[1]. Nous nous y rendrons à petites journées, en chassant dans ces âpres montagnes, remplies d'animaux de toute espèce.

CRIS, *derrière le théâtre.* — Gare à l'ours! gare à l'ours!

DON GARCIA. — J'entends un grand bruit de voix mêlé de cris.

(Un ours descend de la montagne.)

DON RAMIRE. — Éloignez-vous, sire, c'est un ours : nous en sommes avertis par ces aboiements de chiens et par ces cris des chasseurs, qui s'entendent au loin dans la montagne.

ALPHONSE. — Un roi ne fuit pas ainsi.

DON RAMIRE. — Fuis, Garcia; fuyez, sire; laissez-le tuer par vos gens. Souvenez-vous que le successeur du grand Pélage[2] fut tué par un ours. Fuyez.

(Tous s'enfuient excepté le roi.)

ALPHONSE. — Bête cruelle, tu as beau venir sur moi avec furie, je veux accomplir aujourd'hui un exploit mémorable. (*Il lui lance son épieu, et le manque.*) Je t'ai manqué, il faut lutter corps à corps. — A moi, mes amis, Garcia, Ramire, je suis perdu!

(Entre Bernard.)

BERNARD. — Non pas, si je puis. Quand tout le monde vous abandonne, invincible monarque, le malheureux Bernard est toujours là pour vous protéger. — Meurs, animal cruel.

(D'un coup d'épée il étend l'ours à terre.)

ALPHONSE. — Ah! cher neveu, toujours à mes côtés

1. Allusion à la chasuble *en toile du Ciel*, que la Sainte Vierge aurait déposée elle-même sur les épaules de saint Ildefonse à Tolède, et qui passe pour se trouver à Oviedo.
2. Le roi Favila.

comme un ange gardien. Je reconnais que je me suis montré pour toi roi injuste. Mais que le passé soit oublié. Demande pour récompense tout ce que tu voudras; demande.

BERNARD. — Mon père, sire, je ne demande que mon père; c'est à tort, vous le savez, qu'il est retenu prisonnier depuis que vous avez promis de le délivrer. La faute est antérieure à votre promesse.

ALPHONSE. — Pars sur-le-champ avec cet anneau, et dis qu'on te le remette, Bernard; pars.

BERNARD. — J'obéis, grand roi, et pour arriver, je jure d'ouvrir de mes éperons les flancs de mon cheval.

ALPHONSE. — La volonté du ciel est manifeste. Arrière, soin de mon honneur blessé. Un tel fils mérite d'adoucir ma rigueur!

Quand je veux songer à ma vengeance, je vois le ciel irrité contre moi, et contre mon autorité méconnue s'élever les libertés de la loi nationale.

Laissons reposer en ce jour la furie de cet honneur sanguinaire, qui a donné au monde des lois fausses pleines d'erreurs.

Qu'il soit pardonné! La puissance des rois ne rappelle jamais plus sûrement celle de Dieu que lorsqu'ils pardonnent les offenses.

(Entrent don Garcia, don Ramire et des chasseurs.)

DON RAMIRE. — Courez, chasseurs, courez vite; le roi mon seigneur est en grand danger.

ALPHONSE. — Rassurez-vous, don Ramire, tout est fini. L'ours est par terre, et j'aurais tué de même le plus fier lion avec le secours qui m'a été prêté.

DON GARCIA. — O prince plus brave que Favila, qui mourut étouffé par un ours féroce, si vous n'étiez roi de Léon[1], vous pourriez consigner le fait dans vos armes.

ALPHONSE. — Très-bien, très-bien; je me félicite de vous connaître maintenant. Chasseurs, placez cet animal sur des branchages et partons pour Oviedo. En vérité, vous êtes de vaillants chevaliers.

1. Comme tel il avait un lion dans ses armes. Voy. p. 324.

DON GARCIA. — Est-ce pour moi que vous le dites?

DON RAMIRE. — Et aussi pour moi, je suppose?

ALPHONSE. — Vous vous êtes tous deux comportés en vrais gentilshommes.

(Il sort.)

SCÈNE V

Le château de Luna.

RODRIGO RASURA, HERNAN DIAZ.

HERNAN DIAZ. — Au moment où il est arrivé ici, son cheval est tombé mort.

RODRIGO. — C'est à peine si je pus le rejoindre à son départ de Léon, et bientôt je m'arrêtai. Mais, dis-moi, à quoi tient donc que Bernard ait si vite réussi?

HERNAN DIAZ. — Il ne le doit qu'à l'appui du ciel. On sait seulement que le roi lui a donné son anneau, et on est occupé dans le château à tirer le bon comte de sa prison. Je t'ai amené ici pour que tu le voies.

(Entre Bernard.)

RODRIGO. — Soyez le bienvenu, mon cousin.

BERNARD. — Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez.

Il ne reste plus qu'à ouvrir les portes de la prison au comte honoré.

HERNAN DIAZ. — Comment vos raisons ont-elles pu fléchir ce cœur irrité?

RODRIGO. — L'auriez-vous par hasard menacé de perdre patience?

BERNARD. — Je n'en ai pas eu même la pensée. Ce serait infâme. Je lui ai expliqué mon droit; sa parole de roi étant engagée, il m'a accordé la liberté de mon père, et je viens le tirer de prison.

(Entre un alcaïde.)

L'ALCAÏDE. — Valeureux Bernard, le comte votre père est à votre disposition.

BERNARD. — Dis-tu vrai? la bonté céleste confirmerait-elle à ce point mes espérances?

L'ALCAÏDE. — Ouvre cette porte et tire ce rideau, tu verras l'effet de ta longue attente.

(Le rideau est tiré, le comte de Saldaña paraît mort et assis dans son fauteuil.)

BERNARD. — Père et seigneur, père bien-aimé, je verse à vos pieds des larmes de joie. O cheveux blancs et vénérables, pardonnez-moi de ne pas vous avoir vus plus tôt! J'ai eu un marbre bien dur à attendrir. Vous voyez enfin arriver votre fils bien-aimé. C'est bien tard, bien tard... (*Il lui prend la main.*) O main, bénis-moi... Mais, mon Dieu! qu'elle est froide! Mon père, ne voulez-vous pas me parler? Mon père, êtes-vous évanoui? Alcaïde, apportez de l'eau.

L'ALCAÏDE. — Sachez la vérité, seigneur : votre père bien-aimé est mort. Il y a trois jours qu'il est expiré.

BERNARD. — Mort!

L'ALCAÏDE. — Il n'est que trop vrai!

BERNARD. — Hélas! Et je suis venu pour voir cela!

UN ASSISTANT. — Oh! cruauté!

BERNARD. — Oh! roi parjure!

HERNAN DIAZ. — De quoi est-il mort?

L'ALCAÏDE. — De maladie.

BERNARD. — Et je n'ai pu arriver jusqu'à lui auparavant. Oh! pauvre Bernard! il te faudra donc rester bâtard! Mon père, m'abandonnez-vous ainsi? N'avais-je donc pas mérité de vous voir vivant?

HERNAN DIAZ. — J'ai pitié de vous voir, Bernard; vous pleurez?

BERNARD. — Je ne pleure pas. Mais, comme le ruisseau qui sort quelquefois de son lit, la vue de mon père mort me met hors de moi-même. Ah! si mon âme pouvait lui rendre la sienne! (*Se tournant vers Hernan Diaz.*) Hernan Diaz, dans quel couvent est ma mère?

HERNAN DIAZ. — Au monastère que vous voyez en face de ce palais. Sa vie se passe dans une éternelle captivité.

BERNARD. — Attends-moi un peu ici. Vive Dieu! pauvre Bernard, tu ne resteras pas bâtard. L'église est de ce côté, n'est-ce pas?

HERNAN DIAZ. — Oui.

BERNARD. — Holà! quelqu'un! où est la tourière? je veux entrer.

RODRIGO, *demeuré en présence du comte.* — Ainsi je vous revois, mon oncle, en ce jour. Ainsi je vous revois, oncle illustre; don Sanche, je vous revois, mais sans vie.

BERNARD, *à une religieuse.* — *Deo gratias.*

LA RELIGIEUSE. — Qui est là?

BERNARD. — Je suis Bernard.

XIMÈNE. — Mon fils!...

LA RELIGIEUSE, *de l'intérieur.* — Jésus! qu'est-ce que cela?

XIMÈNE. — Mon fils, je veux partir avec vous.

LA RELIGIEUSE. — Cela ne sera point. Je m'y oppose.

BERNARD. — Mes bonnes religieuses, tout doux, ou, vive Dieu! je fais un esclandre. Suivez-moi, ma mère, quoi qu'il arrive.

(Entre Bernard, accompagné de doña Ximena, sa mère.)

XIMÈNE. — Je te suis, Bernard; mais remarque, cher fils, que mon habit me le défend.

BERNARD. — Mère, êtes-vous religieuse?

DONA XIMÈNE. — Non.

BERNARD. — Avez-vous prononcé vos vœux?

DONA XIMÈNE. — Je n'ai pu le faire, puisque mon mari vivait.

BERNARD. — Il n'est plus vivant, il est mort; mais, puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux, venez, et vous verrez votre époux.

DONA XIMÈNE, *apercevant le corps de don Sanche.* — Oh! seigneur comte.

BERNARD. — Il faut que vous me rendiez le bien dont vous m'avez privé. Oui, il est mort; ne vous évanouissez pas. Légitimez-moi aujourd'hui en lui donnant votre main.

DONA XIMÈNE, *devant le corps de don Sanche.* — Est-il possible, ô mon époux, que je vous voie mort!

BERNARD. — Noble femme, infante, montrez un courage viril. Ne pleurez pas, car, vive Dieu! ma mère, je perdrais le respect qui vous est dû.

DONA XIMÈNE. — Que voulez-vous donc enfin, mon fils?

BERNARD. — Je veux que vous épousiez mon père. Donnez-moi votre main.

DONA XIMÈNE. — La voici.

(Bernard prend la main de son père et la joint à celle de sa mère.)

BERNARD. — Vous mariez-vous avec lui, madame?

DONA XIMÈNE. — Oui; mais où voulez-vous en venir, mon fils?

BERNARD. — Je deviendrai ainsi votre fils légitime. Mon père, serrez bien la main. Tout mort que vous êtes, dites : oui; vous le pouvez. (*Se retournant.*) Il a dit oui, je crois. Mais si vous ne pouvez pas bien prononcer ce oui, baissez la tête en signe d'assentiment. (*Il fait baisser la tête à son père.*) Vous voyez qu'il a dit oui, et clairement; et celui qui dira maintenant que je ne suis pas légitime, je déclare que celui-là ment mille fois. Allons, je donnerai la sépulture à celui qui fut mon père, et vous, ma mère, retournez dans votre cloître.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

LE
CHATIMENT
SANS VENGEANCE

NOTICE

SUR

LE CHATIMENT

SANS VENGEANCE

Rien de plus simple et en apparence de plus banal que le sujet de ce drame.

Après une vie assez dissipée, le duc de Ferrare, cédant aux vœux de ses sujets, se décide à se marier et fait choix, dans ce but, de Cassandre, fille du duc de Mantoue. Il charge Frédéric, son fils naturel, d'aller au-devant de la future duchesse de Ferrare. Frédéric n'obéit qu'avec un certain regret. La perspective d'une belle-mère ne le réjouit guère, et, d'ailleurs, il perd son droit à la succession du duché de Ferrare si Cassandre donne au duc un héritier. Aussi remarquable par la bravoure que par les qualités de l'esprit, Frédéric était l'idole de son père, qui jusque-là lui avait destiné sa succession.

Il s'était arrêté avec sa suite à l'ombre d'une forêt, quand tout à coup des cris se font entendre ; ce sont des cris de femmes, et de femmes en danger. Frédéric accourt à ces cris, et ramène bientôt dans ses bras une femme à moitié évanouie, qui n'est autre que la belle Cassandre. Quittant sa suite pour chercher l'ombrage, pendant la brûlante chaleur de midi, la princesse de Mantoue, accompagnée de sa suivante, s'est hasardée à traverser un gué dans son carrosse, qui est demeuré embourbé et à demi renversé dans le sable. On devine le reste. La beauté de Cassandre fait l'impression la plus profonde sur le cœur de Frédéric. Il accuse le sort. N'est-il pas plus propre à faire le

bonheur de cette aimable personne que le duc de Ferrare, déjà vieux et débauché? Ne serait-ce pas une union mieux assortie? — Il lutte contre la tentation. Il écarte ces imaginations folles, qui le ramènent sans cesse au bonheur d'être aimé de Cassandre, mais il tombe peu à peu dans une sombre mélancolie. Son père, Cassandre, toute la cour s'imaginent que cette mélancolie procède du regret que lui cause son espoir déçu; la vérité se fait jour enfin, et, dans une scène admirable de conduite, Frédéric apprend à sa belle-mère que sa douleur vient d'un amour impossible à satisfaire, et qu'elle est l'objet de cet amour.

Cassandre n'était que trop disposée aux effets de cet aveu. Elle n'a pas tardé à être négligée par le duc, qui est retourné avec plus de fureur que jamais à ses faciles amours. Frédéric est si noble, si discret, si beau! Comme Frédéric, elle maudit la destinée qui ne les a pas faits l'un pour l'autre, et après bien des combats admirablement décrits, elle finit par céder. Le départ du duc de Ferrare, appelé à commander les troupes du pape, facilite les entrevues des deux amants. Bientôt leur passion criminelle n'est plus un mystère pour la cour. Elle a été surtout devinée par une rivale, Aurore, cousine de Frédéric. Élevée avec lui dès l'enfance, elle se berçait de l'espoir de devenir un jour son épouse.

Au retour du duc de Ferrare, un billet anonyme l'informe de son déshonneur. D'abord, il ne peut y croire; mais une conversation qu'il surprend l'oblige à reconnaître la funeste vérité. Frédéric, voulant prolonger l'illusion de son père, importuné de ses remords, peut-être las de sa maîtresse, a songé à renouer avec Aurore. Remarquez ce coup de maître; mais Cassandre, qui a tout donné, n'accepte cette proposition qu'avec des transports de jalousie : elle éclate en menaces furieuses. Elle périra s'il le faut, mais l'homme à qui elle a tout sacrifié n'appartiendra pas à une autre.

Cette scène est encore un exemple de la profonde connaissance de la nature humaine qu'avait Lope; elle prouve aussi combien l'âme de la femme en particulier lui était intimement connue.

Ces étranges aveux ont été entendus par le duc. Alors le drame, jusqu'alors d'un pathétique douloureux, devient terrible. L'honneur du duc de Ferrare a été offensé : il lui faut une vengeance, mais il faut aussi que cette vengeance demeure secrète. Un châtiment public, un éclat : allons donc! l'honneur en reçoit toujours quelque éclaboussure. La vengeance sera italienne, c'est-à-dire dissimulée mais atroce,

voilée mais terrible. Vous avez lu la sombre histoire du *Basilic salernitain* dans le *Décameron :* la vengeance de l'honneur outragé a ici le même caractère. Ce n'est pas sans de longs combats que le duc de Ferrare se décide à accomplir la sienne. Un long monologue exprime pathétiquement les angoisses de l'homme, du père, de l'époux. Cassandre meurt, et c'est la main de Frédéric qui est choisie pour lui donner la mort. Le duc appelle alors ses serviteurs, crie que son fils vient de tuer sa belle-mère. On entraîne Frédéric, et il est massacré. Les mystères du palais voilent le sort des deux amants, mais les ancêtres du noble duc n'auront pas à rougir. Nul bruit, nul éclat dans Ferrare.

De ce sujet, que nous avons qualifié de banal, Lope a tiré un drame qui ne languit pas un instant, et qui est l'un de ses plus remarquables ouvrages par la sagesse de l'exécution. La première des lois, l'unité d'intérêt, y est parfaitement observée, mais l'auteur n'use qu'avec discrétion de la liberté que lui laissait son système dramatique en ce qui touche l'unité de temps et l'unité de lieu. Lope a concentré son talent dans la manière dont il analyse la situation de Frédéric et de Cassandre, et dans l'art qu'il met à approfondir l'espèce de fatalité qui pousse l'un vers l'autre ces deux êtres si jeunes et si beaux. Ce que j'admire le plus en ce point, c'est que, peignant une passion coupable, la passion de Phèdre partagée par Hippolyte, Lope trouve l'art de condamner cette passion en la peignant dans ses transports les plus vifs. Ici le poëte dramatique ne perd pas un instant de vue sa qualité de prêtre. Lope prouve donc par cet exemple, qui n'est pas le seul, que le talent peut dans tous les cas, quand il le veut, sauver la morale au théâtre, et que, sans faire un sermon, on peut indiquer au spectateur où est le vrai, où est le faux. Cela condamne la dangereuse théorie de l'art pour l'art.

Le *Châtiment sans vengeance* est aussi une des pièces les plus solides de Lope, une de celles où il a mis le plus de raison et déposé le plus abondamment le fruit de son expérience de la vie. Une certaine philosophie, qui ne pouvait pas être aussi étrangère qu'on s'est accoutumé à le dire aux bons ouvrages d'un homme tel que Lope de Vega, une philosophie qui se traduit en sentences, à la façon de Ménandre, se fait remarquer ici, particulièrement dans la troisième journée. Relisez par exemple les monologues du duc de Ferrare. Il est vrai que le *Châtiment sans vengeance* fut un des derniers ouvrages de Lope. Lui-même, dans sa préface, dédiée au duc de Sessa, nous apprend qu'il l'écrivit en 1631. Il avait soixante-neuf ans. Le manuscrit original se trouve

entre les mains de M. Ticknor. Il est couvert de nombreuses ratures, preuves de la réflexion et du travail.

Lope, qui, comme Shakspeare, cherchait des sujets de drames dans tous les recueils d'histoires tragiques, a trouvé celui-ci dans les vieilles chroniques du duché de Ferrare, au quinzième siècle (1405).

Il fallait que cette touchante histoire attirât bien naturellement la sympathie des poëtes, car lord Byron s'en est aussi emparé : c'est le sujet de *Parisina*.

LE CHATIMENT

SANS VENGEANCE

PERSONNAGES.

LE DUC DE FERRARE.
PHÉBUS, } gentilshommes du duc.
RICARDO, }
FRÉDÉRIC.
BATIN, écuyer de Frédéric.
LUCINDO.
ALBANO.
FLORO.
LE MARQUIS DE GONZAGUE.
RUTILIO.
AURORE.
CASSANDRE, duchesse de Ferrare.
LUCRÈCE.
CINTIA.

GENS DE LA SUITE.

La scène est à Ferrare, et dans une forêt sur la route de Mantoue à Ferrare.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Une rue de Ferrare.

LE DUC DE FERRARE, *déguisé*, PHÉBUS, RICARDO.

RICARDO. — La bonne plaisanterie!

PHÉBUS. — Excellente! mais qui irait se douter que ce fût le duc de Ferrare?

LE DUC. — Je crains qu'on ne m'ait reconnu.

RICARDO. — A la faveur d'un déguisement on peut se donner toute licence; car le ciel lui-même, en quelque façon, se déguise. Ce voile dont la nuit l'enveloppe, que croyez-vous que ce soit? une cape avec garniture, sous

laquelle se déguise le ciel; pour laisser un peu de lumière, les étoiles du firmament sont des passements d'argent, et la lune broche sur le tout.

LE DUC. —Te voilà déjà avec tes folies?

PHÉBUS. — Tu ne savais pas qu'il est un poëte de la nouvelle école, de ceux qui se qualifient de divins[1].

RICARDO. — Si j'ai recours à leurs licences, Votre Altesse m'excusera. J'en ai connu un qui appelait la lune une tarte à la crème.

LE DUC. — Alors je t'absous. La poésie est tombée à un si bas degré, qu'elle est comparable à ces bateleurs qui jettent des rubans de diverses couleurs par la bouche : beaucoup de dextérité et peu de science. Mais laissons ce sujet fastidieux, et parlons d'autre chose. Elle n'est pas mal cette femme mariée.

RICARDO. — Comment, pas mal? c'est un ange, un séraphin. Mais elle présente un inconvénient difficile à surmonter.

LE DUC. — Lequel?

RICARDO. — Un certain mari de peu qui occupe la place et en défend les abords.

PHÉBUS. — Il reste chez lui sans se montrer.

LE DUC. — C'est l'espèce la plus odieuse chez les gens de cet acabit.

PHÉBUS. — Le mari qui permet de traîner de splendides toilettes ne devrait prendre en pitié que celui qui les paye, puisque lui-même ne donne rien, et qu'en cas de mort de sa femme il aura la jouissance de la moitié, comme étant bien d'acquêts.

LE DUC. — Ces rusés coquins ont quelque parenté avec le diable : ils vous font des conditions, et vous empêchent d'en venir à vos fins.

RICARDO. — Vous pourriez appeler ici; mais il y a beaucoup à dire.

LE DUC. — Quoi donc?

1. Il désigne l'école de Gongora ou des *cultistes*, à laquelle Lope sacrifie quelquefois, tout en s'en moquant. Ces affectations sont d'ailleurs de tous les temps. Horace se moque aussi d'un poëte qui appelait la neige « les crachats de Jupiter : *Jovis sputa*. »

RICARDO. — Une maman bigote qui, parmi la vigne et l'aubépine, prie et gourmande deux filles, deux perles, deux bijoux.

LE DUC. — Je ne me fie jamais à l'extérieur.

RICARDO. — Tout près d'ici habite une dame, douce et brune à la fois, comme du sucre de genêt.

LE DUC. — A-t-elle de l'entrain?

RICARDO. — Celui que comporte son teint. Mais l'époux qui près d'elle habite, si elle reçoit une visite, porte la tête basse et semble ruminer.

LE DUC. — Ruminer? il n'y a que les bœufs.

RICARDO. — Dans les environs j'ai aperçu une personne qui nous ferait bon accueil si elle avait étudié les lois.

LE DUC. — Allons voir.

RICARDO. — Elle ne voudra pas ouvrir à cette heure.

LE DUC. — Mais si je dis qui je suis?

RICARDO. — Si vous le dites, c'est différent.

LE DUC. — Eh bien! frappe.

RICARDO. — Elle attendait : deux coups ont suffi.

(Cintia paraît à sa fenêtre.)

CINTIA. — Qui est là?

RICARDO. — C'est moi.

CINTIA. — Qui, vous?

RICARDO. — Amis. Cintia, ouvre, voyons! je t'amène le duc. Tu vois l'effet de mes éloges.

CINTIA. — Le duc?

RICARDO. — Tu en doutes?

CINTIA. — Oui. Je ne nie pas qu'il soit avec toi, mais je doute qu'à pareille heure un si grand seigneur m'honore de sa visite.

RICARDO. — C'est pour te faire grande dame qu'il se présente ainsi déguisé.

CINTIA. — Ricardo, si, il y a un mois, tu m'avais dit cela de notre duc, je croirais volontiers qu'il est en ce moment à ma porte, car, pendant toute sa jeunesse, il a mené une vie indigne; ses désordres étaient la fable de la cité. Il n'a pas pris femme pour suivre mieux ses fantaisies, sans considérer le scandale de laisser son héritage à un bâtard (bien que je reconnaisse le mérite de Frédéric); mais,

maintenant qu'il a compris la nécessité de se ranger, maintenant qu'il a négocié son mariage et envoyé son fils Frédéric à Mantoue au-devant de Cassandre, sa femme, il n'est pas possible qu'il se permette la nuit ses folies d'autrefois. La princesse est en route; tout est préparé pour la recevoir. Que dirait-il si Frédéric se permettait les mêmes libertés? Si tu étais un serviteur fidèle, le duc t'en fournît-il l'occasion, tu ne montrerais pas cette impudence qui rejaillit sur lui fâcheusement. Le duc, ton seigneur, est dans son lit et dort. Par conséquent, je ferme ma fenêtre, ne doutant pas que ce ne fût un prétexte pour engager la conversation. Adieu, tu reviendras demain.

(Elle quitte la fenêtre et la ferme.)

LE DUC, *à Ricardo.* — Tu m'as mené chez quelqu'un de bien aimable.

RICARDO. — Que pouvez-vous me reprocher, monseigneur?

PHÉBUS. — Vienne demain la nuit, et, si vous le désirez, je mets sa porte en morceaux.

LE DUC. — Avoir dû entendre de telles paroles!...

PHÉBUS. — Ricardo a eu tort. Mais, monseigneur, tout chef d'État qui est curieux de connaître l'opinion de ses sujets, s'il est aimé ou s'il est craint, doit se méfier des louanges flatteuses des officiers de son palais. Qu'il prenne un déguisement de nuit, et sous d'humbles vêtements, ou en voiture, qu'il aille faire l'épreuve de sa réputation. On dit que certains empereurs ont employé cette ruse.

LE DUC. — Qui écoute, le fait à son dam; et, tu as beau dire, tu ne me parles ici que de philosophes impertinents. Le vulgaire est mauvais juge de la vérité, et c'est tomber dans une erreur grossière que de s'en rapporter à l'opinion de gens qui, vacillants et incertains, jugent de tout au rebours de la raison. Pour soulager sa bile, un mécontent, un esprit chagrin, fera circuler dans le public, avide de nouveautés, un bruit menteur, et, comme dans son humilité le peuple n'est en mesure de rien contrôler, ni de pénétrer dans les palais, il murmure contre la noblesse. Je l'avoue, j'ai vécu avec quelque licence, n'ayant pas voulu

me marier, pour ne pas m'imposer un joug. Un autre motif, c'est que je comptais sur Frédéric, quoique bâtard, pour être mon héritier. Mais, maintenant, j'attends Cassandre, qu'il est allé chercher à Mantoue. Jetons un voile sur le passé.

PHÉBUS. — Tout sera réparé par votre mariage.

RICARDO. — Si vous voulez vous amuser, appliquez l'oreille à cette porte.

LE DUC. — On chante?

RICARDO. — C'est évident.

LE DUC. — Qui donc demeure ici?

RICARDO. — Un auteur de comédies.

PHÉBUS. — Le meilleur de toute l'Italie.

LE DUC. — Leur musique est bonne : et leurs comédies?

RICARDO. — C'est un procès entre amis et ennemis de l'auteur. Ses amis les déclarent bonnes en applaudissant, et ses ennemis mauvaises.

PHÉBUS. — Il est difficile qu'elles soient toutes bonnes.

LE DUC. — A l'occasion de mes noces, Phébus, retiens les plus belles salles, et les meilleures comédies. Je ne veux rien de médiocre.

PHÉBUS. — Nous choisirons celles qu'approuvent la noblesse et les gens d'esprit.

LE DUC. — Ils répètent?

RICARDO. — Oui, et c'est une dame qui parle.

LE DUC. — Si c'est Andrelina, elle a de la réputation. Quelle action! quelle chaleur! quelle sensibilité!

UNE FEMME, *derrière le théâtre.* — « Laisse-moi, pensée importune. Arrière, arrière, mémoire : tu convertis en tourment ma gloire passée. Je ne veux pas me souvenir, mais oublier. Tu prétends adoucir mes maux? Pourquoi m'entretenir d'un bien perdu qui ne sert qu'à troubler ma oie? »

LE DUC. — Quelle énergie!

PHÉBUS. — Diction admirable!

LE DUC. — J'en écouterais davantage, mais je n'ai goût à rien. Je vais me coucher.

RICARDO. — A dix heures?

LE DUC. — Tout m'ennuie.

RICARDO. — Y songez-vous? c'est une actrice unique.

LE DUC. — Je crains qu'elle ne dise quelque chose de grave.

RICARDO. — Contre vous? c'est impossible.

LE DUC. — Aujourd'hui, Ricardo, tu n'ignores pas que la comédie, avec le but d'offrir des exemples d'honneur et de conduite, est un miroir où l'homme d'esprit, le sot, le vieillard, le jeune homme, le fanfaron, le vaillant, le roi, le gouverneur, l'épouse, la jeune fille, reproduisent nos coutumes, bonnes ou mauvaises, mêlant la vérité et la plaisanterie, l'agrément et l'ennui. Il me suffit d'avoir appris du rôle de cette actrice l'état de ma réputation. C'est bien de moi qu'il s'agissait. Tu voudrais me faire entendre la réplique? Ignores-tu que les puissants n'aiment guère de si pressantes vérités?

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une forêt traversée par un chemin.

LE COMTE FRÉDÉRIC *en habit de voyage, mais richement vêtu,* BATIN.

BATIN. — Je ne reconnais plus vos habitudes ordinaires, monseigneur. Vous êtes chargé d'une affaire de la plus haute importance, et vous vous arrêtez à l'ombre de quatre saules?

FRÉDÉRIC. — Mes ennuis ne me permettent pas de montrer plus de zèle et de hâte, comme il serait juste. Je m'éloigne de mes gens, assailli que je suis de mille pensées, et je voudrais m'échapper à moi-même, sous le berceau de ces arbres qui, attentifs à l'eau endormie de cette rivière, mirent leurs rameaux revêtus d'un feuillage verdoyant. Il m'ennuie d'avoir à songer au mariage de mon père, quand je croyais en hériter. Je montre à tous, comme il convient, un visage riant, mais je vais à Mantoue comme absent de moi-même, et l'âme pleine d'un dégoût mortel. Aller au-devant de ma marâtre, c'est aller chercher le poison, et je ne puis m'y refuser.

BATIN. — Les habitudes vicieuses de votre père, monsei-

gneur, blâmées de ses sujets comme des étrangers, sont demeurées vaincues aux pieds de la vertu. Il est en train de se calmer, et il n'est pour cela rien de tel que le mariage. Certain vassal fit présent au roi de France d'un cheval indompté de la plus grande beauté. La neige de son poil égalait la blancheur du cygne, et quand il levait sa fine tête, une crinière luxuriante descendait de son cou jusqu'aux pieds. Bref, la nature, comme à certaine dame, lui avait accordé la beauté et le dédain, car sa fierté tenait pour injure de supporter l'écuyer le plus hardi et le plus habile. Voyant qu'on ne pouvait venir à bout de cette nature rebelle, le roi ordonna de jeter ce cheval à un lion superbe qu'il nourrissait dans une fosse. A la vue de l'animal féroce, l'âme à peine vivante hérisse les crins à l'entour du corps qui en est environné comme d'une blanche sphère de lances. De chaque poil distille une goutte de sueur glacée, et ce cheval orgueilleux, subitement transformé, devint si doux, si pacifique, qu'un nain pouvait le monter; et il se laissa dresser à partir de ce jour.

FRÉDÉRIC. — Batin, je sais qu'il n'y a point de remède plus approprié au naturel vicieux de mon père que le mariage. Mais ne m'est-il pas permis de regretter qu'il ait vécu si longtemps de cette vie insensée? Je sais que le mortel le plus fier, le plus hautain, s'humilie aisément devant une femme, et qu'en présence de ce lion, l'homme au naturel arrogant et farouche est dompté par le premier enfant qu'il tient dans ses bras, ému de tendresse, et dont il se laisse prendre la barbe avec des mots inachevés et de vagues vagissements. Le rude laboureur ne jette pas sur les blonds épis étendus sur l'aire un œil plus caressant que l'époux sur sa jeune famille. C'est la guérison de tous les vices. Mais, que m'importe que mon père se modère et qu'il change sa conduite passée, si ses États doivent passer à ses enfants, et si moi-même, vil écuyer, je charge mes bras d'un lion qui me mettra en pièces?

BATIN. — Seigneur, l'homme sage et avisé, ayant à souffrir un mal sans remède, a recours à la patience. Il fait semblant d'être heureux et content, et dissimule ses sentiments pour éviter de donner prise à la vengeance.

FRÉDÉRIC. — Moi, souffrir une marâtre!...

BATIN. — Vous avez bien souffert toutes celles que vous donnait le libertinage du duc. Vous n'aurez plus affaire qu'à une seule, et de la plus grande naissance.

(Cris d'effroi derrière le théâtre.)

FRÉDÉRIC. — Quels sont ces cris que j'entends?

BATIN. — Ils partent du gué de la rivière.

FRÉDÉRIC. — Ce sont des femmes. J'y cours.

BATIN. — Un moment...

FRÉDÉRIC. — Poltron! n'est-ce pas un devoir de venir à leur aide!

BATIN. — La véritable vaillance consiste à s'éloigner du péril. — Holà! Lucindo, Albano, Floro!

(Entrent Lucindo, Albano, Floro.)

LUCINDO. — Le comte appelle.

ALBANO, *à Batin.* — Où est Frédéric?

FLORO. — Demande-t-il par hasard les chevaux?

BATIN. — Il est accouru aux cris d'une dame avec peu de sens, mais beaucoup de valeur. Je le suis : en attendant rassemblez notre monde.

LUCINDO. — Où cours-tu? Un moment.

ALBANO. — Quelque plaisanterie.

FLORO. — C'est aussi mon avis... Cependant il s'élève de la rivière comme un bruit de gens en voyage.

LUCINDO. — Frédéric annonce peu de goût à se soumettre au nouveau maître, bien qu'il aille à son devant.

ALBANO. — Son ennui est visible à tous les yeux.

SCÈNE III

Entre FRÉDÉRIC, *portant* CASSANDRE *dans ses bras.*

FRÉDÉRIC. — Permettez, madame, que je vous dépose ici.

CASSANDRE. — Chevalier, je rends grâce à votre courtoisie.

FRÉDÉRIC. — Et moi à ma bonne fortune qui m'a fait quitter mon chemin pour me conduire dans cette forêt.

CASSANDRE. — Quelles sont ces personnes, seigneur?

FRÉDÉRIC. — Des gens de ma suite. N'ayez aucune inquiétude, madame. Tous sont prêts à vous servir.

(Entre Batin portant Lucrèce dans ses bras.)

BATIN. — On vous qualifie volontiers de légères : en ce cas, ma mie, comment se fait-il que vous pesiez tant?

LUCRÈCE. — Où me portez-vous, mon gentilhomme?

BATIN. — Je vous retire tout au moins de ces sables dangereux que laisse en se retirant la rivière sur ses bords. Pour se procurer des nymphes si belles, elle a, je pense, employé la ruse, et fait verser le carrosse. Si ç'eût été moins près, vous couriez un sérieux danger.

FRÉDÉRIC. — Madame, afin que je puisse vous parler avec le respect que commande votre personne, veuillez me dire qui vous êtes.

CASSANDRE. — Seigneur, je n'ai nul motif pour le cacher. Je m'appelle Cassandre, fille du duc de Mantoue, et maintenant duchesse de Ferrare.

FRÉDÉRIC. — Comment se fait-il que Votre Altesse voyage seule?

CASSANDRE. — Je ne suis pas seule : comment serait-ce possible? Tout près d'ici est demeuré le marquis de Gonzague. Je lui avais demandé, au détour d'un sentier, de me laisser traverser seule la rivière, afin d'y passer une partie de ces heures brûlantes. Mais, pour parvenir à la rive qui me semblait plus et mieux ombragée, j'ai rencontré assez d'eau, pour y trouver une adverse fortune, bien que ce ne fût pas la mer. Mais il ne peut être question de la fortune puisque les roues se sont arrêtées [1]. — A votre tour, dites-moi qui vous êtes, seigneur. Votre personne annonce la noblesse, et j'ai acquis la preuve de votre valeur. Je ne veux pas être seule à reconnaître un tel service. Le marquis et mon père deviennent vos obligés.

FRÉDÉRIC. — Que Votre Altesse me donne la main, et elle va apprendre qui je suis.

(Il lui baise la main en mettant un genou en terre.)

CASSANDRE. — A genoux! c'est trop! le plus strict devoir ne saurait vous y obliger.

FRÉDÉRIC. — Il le faut, madame, et c'est de toute justice! Apprenez que je suis votre fils.

1. Allusion à la roue de la Fortune qui tourne sans cesse.

CASSANDRE. — J'aurais dû le deviner, et cela annonce peu de perspicacité à moi. Qui donc, sinon vous, pouvait m'assister en si grand péril? Que je vous embrasse.

FRÉDÉRIC. — Seulement votre main.

CASSANDRE. — Non. C est la seule manière de payer ma dette, seigneur comte Frédéric.

FRÉDÉRIC. — Que mon âme fasse la réponse.

(Ils s'entretiennent à voix basse.)

BATIN, *à Lucrèce.* — Puisque le bonheur a voulu que cette grande dame fût celle que nous allions chercher à Mantoue, il me reste à savoir si je dois t'appeler Votre Grâce, Votre Seigneurie ou Votre Excellence, afin de mesurer mes paroles à la dignité.

LUCRÈCE. — Ami, dès mes plus jeunes ans je fus au service de la duchesse. Je suis de sa maison et de sa chambre. C'est à moi qu'incombe le soin de vêtir et de déshabiller Son Altesse.

BATIN. — Es-tu sa camérière?

LUCRÈCE. — Non.

BATIN. — Tu dois être alors une quasi-camérière. Souvent les grandes dames, conformément à ce que tu me racontes, ont ainsi des suivantes friponnes, entre deux âges, qui sont tout et ne sont rien. Quel est ton nom?

LUCRÈCE. — Lucrèce.

BATIN. — Celle de Rome?

LUCRÈCE. — Pas tout à fait.

BATIN. — Je remercie Dieu de me l'avoir fait connaître. Depuis que j'ai lu son histoire, j'ai la tête farcie de chastetés violées et de précautions inutiles. Aurais-tu vu Tarquin?

LUCRÈCE. — Moi?

BATIN. — Qu'aurais-tu fait si tu l'avais vu?

LUCRÈCE. — Es-tu marié?

BATIN. — Pourquoi cette question?

LUCRÈCE. — Demande là-dessus l'avis de ta femme.

BATIN. — Bien riposté. — Sais-tu qui je suis, moi?

LUCRÈCE. — Du tout.

BATIN. — Est-il possible que la renommée n'ait pas porté jusqu'à Mantoue le nom de Batin!

LUCRÈCE. — Qu'as-tu fait de beau? — Tu m'as l'air de ces imbéciles qui s'imaginent que leur nom remplit l'univers, quand ils sont à peine connus de leur quartier.

BATIN. — A Dieu ne plaise que ce soit vrai, ni que je porte envie à la réputation des autres. J'ai dit cela pour rire; car je n'ai en réalité ni tant de vanité, ni cette arrogance. Je voudrais, je l'avoue, avoir une réputation établie parmi les sages, parmi les hommes qui savent pour avoir étudié. Pour ce qui est du vulgaire ignorant, la réputation est une récolte composée de sottises, où l'on recueille ce qu'on a semé.

CASSANDRE, *à Frédéric*. — Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'éprouve à cette rencontre. Tout ce que j'avais ouï est peu en comparaison de ce que je vois. Vos actes, vos paroles, sont d'accord avec votre personne, et l'on peut, cher fils et seigneur, en induire la nature de l'âme qui anime une personne si distinguée. Je me félicite de m'être égarée dans mon chemin, puisque je dois à cette erreur favorable de vous avoir connu plus tôt. On aime à voir briller après la tempête ce feu brillant qui annonce le retour du calme [1]. Ici, je compare mon erreur à la nuit, la rivière à la mer, mon carrosse au navire; moi, je suis le pilote, et vous mon étoile. Désormais je serai votre mère, seigneur comte Frédéric, et je vous prie de m'honorer de ce nom, puisqu'en effet je la suis. Je suis si satisfaite de vous, et ce lien nouveau est si doux, si cher à mon âme, que je suis plus heureuse de vous avoir pour fils, que d'être duchesse à Ferrare.

FRÉDÉRIC. — Bien que je sois troublé par votre vue, belle dame, il ne faut pas que ce trouble m'empêche de vous répondre. Aujourd'hui le duc mon seigneur partage mon être en deux; il a fait du corps mon premier être, pour que je dusse mon âme au second. De ces deux naissances vous avez la palme, madame; car, pour naître avec mon âme, aujourd'hui je veux naître de vous. Jusqu'à l'instant où je vous ai vue, j'ignorais où elle était, et puisque je

1. Le feu Saint-Elme. Voyez une belle description de Camoëns, dans les *Lusiades*, chant v, stance 18.

vous dois de la connaître, vous m'avez donné l'être une seconde fois; jusqu'ici je vivais sans âme.

SCENE IV

Entrent LE MARQUIS GONZAGUE *et* RUTILIO.

RUTILIO. — C'est là, seigneur, que je les ai laissées.

LE MARQUIS. — Ç'eût été un étrange malheur, si le cavalier dont tu parles n'était venu à son secours.

RUTILIO. — Elle m'ordonna de m'éloigner, voulant se baigner les pieds dans ces claires eaux, sans doute pour y mêler la neige, et y faire rouler des perles. Je ne pus arriver assez tôt malgré ma diligence, et la duchesse dut son salut à ce cavalier. Quand je les vis saines et sauves sur le rivage, je courus, seigneur, vous avertir.

LE MARQUIS. — Voilà le carrosse; il est embourbé dans l'eau et dans le sable.

RUTILIO. — Ces saules nous ont empêchés d'abord de l'apercevoir... Les serviteurs de ce cavalier s'occupent à le dégager.

CASSANDRE. — Ah! voici mes gens.

LE MARQUIS. — Madame et maîtresse!...

CASSANDRE. — Marquis!...

LE MARQUIS. — Dans quelle mortelle inquiétude nous a tenus jusqu'à ce moment Votre Altesse! Grâce à Dieu, vous voilà hors de danger.

CASSANDRE. — Après Dieu, remerciez ce cavalier. Sensible autant que brave, il m'a retirée du péril.

LE MARQUIS. — Seigneur comte, quel autre que vous pouvait venir au secours de celle à qui vous allez donner le nom de mère?

FRÉDÉRIC. — Seigneur marquis, j'aurais voulu me transformer en l'aigle de Jupiter, et enlevant madame dans mes serres, la transporter dans les airs, à la vue des sujets du duc mon seigneur.

LE MARQUIS. — Le ciel préside à ces événements. Il veut, seigneur, que Cassandre vous soit redevable d'un si grand service, afin que dès ce moment vos volontés soient unies;

et que toute l'Italie voie des éléments si contraires, s'aimer et ne faire qu'un.

(Pendant que la conversation continue entre le comte et le marquis, Cassandre et Lucrèce s'entretiennent à part.)

CASSANDRE. — Pendant qu'ils sont à causer ensemble, dis-moi, Lucrèce, ce que tu penses de Frédéric.

LUCRÈCE. — Si vous le permettez, madame, je vous dirai franchement ma pensée.

CASSANDRE. — Je crois bien te deviner; parle néanmoins.

LUCRÈCE. — Vous le voulez?

CASSANDRE. — Oui.

LUCRÈCE. — Je dis donc que vous seriez plus heureuse, si le change pouvait s'opérer.

CASSANDRE. — Tu dis vrai, et je dois maudire mon étoile; mais, c'en est fait. Si je me décidais, feignant quelque prétexte, à retourner à Mantoue, mon père me tuerait, j'en suis sûre, et je deviendrais par mon imprudence la fable de l'Italie. D'ailleurs je ne pourrais épouser Frédéric. Ainsi, je ne dois pas retourner à Mantoue; il faut que j'aille à Ferrare, où je suis attendue par ce duc qui ne laisse pas de me causer quelque souci par les nouvelles que j'apprends de la liberté de ses mœurs et de sa vie.

LE MARQUIS. — Allons! qu'on rassemble nos gens. Sortons joyeux des périls de cette forêt. Pars en avant, Rutilio, et porte au duc de Ferrare la nouvelle que tout va bien, à moins que tu ne sois peut-être devancé par la renommée, qui tarde quand il s'agit de bonnes nouvelles, et prend des ailes pour porter les mauvaises. — Partons, madame. Qu'on amène le cheval du comte.

FLORO. — Le cheval du comte!

(Il sort.)

CASSANDRE. — Votre Excellence sera mieux dans mon carrosse.

FRÉDÉRIC. — Puisque Votre Altesse le commande, j'obéis.

(Le marquis donne la main à Cassandre; Frédéric et Batin demeurent seuls.)

BATIN. — Quelle grâce élégante a la duchesse!

FRÉDÉRIC. — Tu la trouves bien, Batin?

BATIN. — Elle me paraît semblable à un lis qui, en quatre langues candides, demande à l'Aurore d'échanger ses graines d'or contre les perles de sa rosée. Je ne vis jamais rien de plus charmant. Ah! seigneur, si j'avais le temps que je n'ai pas (car elles montent déjà, et il ne convient pas de les faire attendre) je vous dirais...

FRÉDÉRIC. — Tais-toi; — avec ta finesse habituelle, tu as lu mon âme dans mes yeux, et tu t'apprêtes à flatter mon goût.

BATIN. — N'était-il pas mieux placé en vos mains cet œillet naissant, cet oranger en fleurs tout embaumé, ce gâteau d'ambre et d'or, cette Vénus, cette Hélène?... La peste soit du monde et de ses lois!

LE COMTE. — Viens; n'excitons pas leurs soupçons. Je vais être le premier beau-fils qui trouve à louer sa belle-mère.

BATIN. — Eh bien, seigneur; rien n'est tel que de prendre patience. Après tout, s'il y avait le choix, j'aimerais autant qu'elle vous parût laide.

SCÈNE V

Salon donnant sur le jardin d'un palais dans les environs de Ferrare.

AURORE, LE DUC DE FERRARE.

LE DUC. — Frédéric l'aura rencontrée en chemin, s'il est parti quand on le dit.

AURORE. — Il a hésité longtemps, et quand la nouvelle est arrivée, il ne pouvait plus se dispenser de partir pour accompagner Son Altesse.

LE DUC. — Je pense qu'un peu de tristesse put lui faire différer son départ. Après tout, Frédéric comptait au fond de son âme hériter de mes États, et mon intention, conforme à mes sentiments, l'autorisait à le croire. Frédéric, chère Aurore, est ce que mon âme aime le mieux, et mon mariage est une trahison que je fais à mon propre cœur. Ce sont mes sujets qui m'ont contraint à lui faire ce mortel chagrin. Ils accordent qu'ils auraient aimé à

l'avoir pour seigneur, tant pour l'affection que je lui porte, qu'à raison de leurs propres sentiments. Mais, disent-ils, les parents qui ont droit à ma succession, élèveront, non sans droit, des difficultés, et si on en vient aux armes, moi n'étant plus là pour les concilier, ils ruineront ce pays, car les guerres se font toujours aux dépens des peuples. C'est le motif qui a décidé mon mariage. Je n'ai pu m'en dispenser.

AURORE. — Vous n'avez pas besoin de vous excuser, seigneur, la faute en est à la fortune. Mais la sagesse du comte saura trouver le moyen de calmer ses ennuis, et de faire appel à la patience. Toutefois, dans cette occurrence, je crois devoir vous donner un conseil qui conciliera peut-être ses regrets et votre affection. Pardonnez à ma hardiesse : mais, confiante en l'amitié que vous me témoignez, je vous dirai toute ma pensée. Je suis votre nièce, noble duc, je suis la fille de votre frère, que la mort inexorable moissonna dans sa fleur, car il comptait à peine cinq lustres; ainsi la fleur trop hâtive de l'amandier se voit dessécher par le vent du nord. Vous m'avez élevée dans votre maison, car je ne tardai pas à perdre aussi ma mère. Vous m'avez servi de père, et, dans l'obscur labyrinthe de ma triste fortune, c'est vous qui m'avez tendu le fil d'or qui m'a rendue à la lumière. Vous m'avez donné pour frère Frédéric. Il s'est élevé à côté de moi, et dans les doux rapports d'une honnête confiance a pris naissance mon amour. Je ne lui suis pas moins chère. Toujours ensemble, nous avons vécu d'une même vie : la même loi, le même amour, les mêmes désirs, la même foi nous gouvernent. Le mariage la rendra éternelle. Je serai sienne, Frédéric m'appartiendra; et c'est à peine si la mort osera rompre des liens si forts. Depuis le trépas de mon père, mes biens ont augmenté tellement qu'il n'est pas maintenant, dans toute l'Italie, un parti qui soit plus digne de ses qualités et de sa situation. Quant à moi, parmi tant de grands, je ne regarde ni à l'Espagne, ni à la Flandre. Si vous m'accordez Frédéric pour époux, soyez sûr qu'il verra sans regret Cassandre vous donner des héritiers, car je serai son appui et sa défense. Voyez si le

conseil que je vous donne n'est pas un remède dans la circonstance.

LE DUC. — Laisse-moi t'embrasser, chère Aurore. Dans les maux que je redoute, tu es l'aurore même du ciel, dont les rayons dorés illuminent ma nuit. Tu fais luire le remède, et, à la lumière de ton conseil, je vois comme dans le cristal d'un miroir le moyen qui va mettre fin à mes angoisses. Tu assures ma vie et mon honneur. Ainsi, je te promets le comte, s'il répond par sa foi à la pureté de ton amour. Je ne doute pas que tu ne sois certaine du sien, et moi, de mon côté, chère Aurore, j'estime que ses qualités méritent davantage. Et puisque telle est la conformité de vos vœux, je te donne ma parole de faire célébrer ces deux hyménées le même jour. Attendons le retour du comte, et tu verras quelle fête je donnerai à Ferrare.

AURORE. — Je suis votre fille et votre esclave. Que puis-je dire de mieux !

(Entre Batin.)

BATIN. — Que Votre Altesse, monseigneur, partage les étrennes entre moi et le vent : nous en sommes dignes tous deux. Je ne sais lequel de nous a surpassé l'autre en vélocité. Étais-je le vent, ou le vent était-il moi ? Était-il dans mes pieds, ou moi dans ses ailes ? La nouvelle s'est répandue que la rivière s'était permis de faire verser le carrosse. Ce n'était rien, car, au même instant, le comte arrivait et tirait la duchesse de danger : il faut donc regarder comme abolie l'opinion vulgaire qui prétend qu'il ne saurait y avoir d'accord entre un beau-fils et sa belle-mère. Ils arrivent, faisant paraître un tel contentement que l'on dirait vraiment une mère et son fils.

LE DUC. — Rien ne peut m'être plus agréable que cet accord, mon cher Batin : que le comte semble heureux, ce n'est pas seulement une nouvelle, c'est du nouveau. Dieu permettra que Frédéric, grâce à son bon esprit, se conduise bien avec Cassandre. Enfin, tous deux se sont vus, et dans une occurrence telle qu'il a pu lui rendre un tel service.

BATIN. — Je réponds à Votre Altesse que ç'a été un grand bonheur pour tous deux.

AURORE. — Moi aussi, je veux avoir des nouvelles.

BATIN. — Ah! Aurore! votre nom est une belle occasion pour faire de l'esprit, en vous comparant à celle du ciel. Que désirez-vous savoir ?

AURORE. — Je voudrais savoir si Cassandre est vraiment fort belle.

BATIN. — Ce désir, cette question, concerneraient le duc bien plutôt que Votre Excellence. Mais je suppose que le bruit public vous a fait connaître à tous deux ce qu'il n'est pas nécessaire de répéter, car les voilà qui arrivent.

SCÈNE VI

Entrent, avec une suite nombreuse et en grand appareil, RUTILIO, FLORO, ALBANO, LUCINDO, LE MARQUIS, FRÉDÉRIC, CASSANDRE *et* LUCRÈCE.

FRÉDÉRIC. — Dans ce jardin, madame, a été disposé pour vous un pavillon, où vous serez reçue par le duc, en attendant que la ville de Ferrare ait achevé les préparatifs de votre entrée, qui sera peu de chose en comparaison de vos rares mérites, mais qui sera cependant la plus belle que de notre temps ait vue l'Italie.

CASSANDRE. — Déjà, Frédéric, ce silence me rendait toute triste.

FRÉDÉRIC. — Vous en connaissez maintenant le motif.

FLORO. — Voici le duc et Aurore qui viennent à votre devant.

LE DUC. — Mon âme, belle Cassandre, vous fait hommage de ces États, dont vous devenez dame et maîtresse, et je demande au Ciel de prolonger vos jours aussi longtemps que je le souhaite, pour le bonheur et la prospérité de mes sujets.

CASSANDRE. — Je viens, mon redouté seigneur, pour être l'esclave de Votre Altesse. Ce titre seul est un avantage pour ma maison, un honneur pour mon père, une

gloire pour ma patrie. Puissent-ils n'avoir pas exagéré mes qualités, en disant que je suis digne des mérites de Votre Altesse.

LE DUC, *au marquis de Gonzague.* — Venez dans mes bras, seigneur marquis, vous à qui je suis redevable d'un bien si précieux.

LE MARQUIS. — Je mérite cette faveur pour ce qui est de la princesse, et pour la part que j'ai prise à cet heureux hyménée.

AURORE. — Belle Cassandre, c'est moi qui suis Aurore.

CASSANDRE. — Entre les biens que me réserve mon heureuse fortune, je place l'espoir de vous avoir pour dame et pour amie.

AURORE. — Je ne puis vous répondre qu'en vous aimant, qu'en vous servant, comme arbitre de moi-même. Heureuse Ferrare, de vous avoir méritée, belle Cassandre, pour la gloire de son nom.

CASSANDRE. — Je me vois accueillie avec tant de faveur, que je me promets un sort en tout prospère.

LE DUC. — Prenez un siége pour recevoir les hommages et de mes parents et de ma maison.

CASSANDRE. — Je ne réplique point, par obéissance à vos ordres.

(Prennent place sous un dais le duc et Cassandre, le marquis et Aurore.)

CASSANDRE. — Il n'y a pas de siége pour le comte?

LE DUC. — Non : car il doit être le premier à vous baiser la main.

CASSANDRE. — De grâce, qu'il soit dispensé d'un tel acte d'humilité.

LE DUC. — Ce serait me blesser, et de plus faire acte de désobéissance.

CASSANDRE. — A Dieu ne plaise.

FRÉDÉRIC, *à part.* — Je suis tout tremblant.

(Il met un genou en terre.)

CASSANDRE. — Relevez-vous...

FRÉDÉRIC. — Ne l'exigez pas. Je vous baise trois fois la main, madame : la première pour vous, je me déclare

humblement votre sujet pour tous les jours de ma vie, et je jure de servir d'exemple à ces vassaux; la seconde pour le duc, mon seigneur, que je respecte et vénère; la troisième pour moi. Je n'obéis ni à mon devoir envers vous, ni aux préceptes de mon père, en me déclarant votre sujet. L'obéissance part de mon âme, et celle-là est la véritable.

CASSANDRE. — A ce cou si soumis je mets la chaîne de mes bras.

LE DUC. — Frédéric n'est pas un sot.

LE MARQUIS, *à Aurore.* — Il y a longtemps, charmante Aurore, que le bruit de vos attraits me faisait désirer de vous voir, et je remercie, non sans crainte, ma fortune qui me place si près de vous. Ces désirs sont accomplis, et maintenant j'aime à vous dire, en vous voyant si belle, que je sens redoubler en moi le zèle à vous servir.

AURORE. — Je sens, seigneur marquis, tout le prix d'une telle faveur. Votre nom m'était connu par tant de hauts faits qui ont immortalisé votre nom en Italie! J'ignorais votre style galant, et je rougis de cette ignorance, car il y a du galant dans tout soldat, surtout quand il s'agit d'un homme de votre naissance et de votre valeur.

LE MARQUIS. — Je m'empare de cette faveur; et dès aujourd'hui je déclare vous appartenir, et dans les fêtes qui se préparent, je suis prêt à soutenir contre tous les chevaliers de Ferrare, que ma dame est la plus belle.

LE DUC. — Il est temps que vous preniez quelque repos. C'est abuser de vous que de prolonger ces conversations. Il ne faut pas que l'amour dise que je n'apprécie pas mon bonheur, puisque je lui refuse le temps.

(Tous entrent dans l'appartement avec de grands compliments. Frédéric et Batin demeurent seuls.)

FRÉDÉRIC. — Quelle folle imagination!

BATIN. — Comment, folle? Qu'y a-t-il?

FRÉDÉRIC. — On a bien raison de dire que notre vie est un songe, et qu'elle n'est tout entière qu'un songe. Ce n'est pas seulement durant le sommeil, c'est quand on est bien éveillé, qu'il nous arrive de rêver des choses telles qu'elles

ne pourraient être soupçonnées de l'homme en proie au délire le plus violent.

BATIN. — Rien n'est plus vrai. Quand je me trouve avec plusieurs personnes, il me vient quelquefois la fantaisie de donner un soufflet à l'un, de mordre le cou à l'autre. Si je suis au balcon, je me figure que je vais me jeter, me tuer, et j'en suis tout tremblant. Vais-je à un enterrement, il me prend envie de rire. Si je suis à l'église, à quelque sermon, je me figure qu'il est imprimé, et que c'est moi qui le débite. Voilà deux joueurs; je suis prêt à leur jeter à la tête un chandelier. Si l'un chante, je veux chanter; et si j'aperçois une dame, ma folle fantaisie est telle qu'il me semble que je la tire par le chignon, et le rouge me monte au visage, comme si vraiment je l'avais fait.

FRÉDÉRIC, *absorbé*. — Jésus! Dieu me soit en aide! Arrière, rêveries insensées d'un homme éveillé! Moi, forger de telles imaginations, de telles pensées! Concevoir de tels propos, de telles espérances, former des entreprises telles! Assez!... Quelle folie est la mienne!

BATIN. — Comment, des secrets pour moi?

FRÉDÉRIC. — Batin, il ne s'agit pas de réalités; ainsi je ne te dissimule rien. Nos rêveries sont un esprit sans corps. Ce qui n'est pas, ce qui ne peut être, ne saurait composer un secret.

BATIN. — Et si c'est moi qui vous l'apprend? Dissimulerez-vous encore?

FRÉDÉRIC. — Avant que tu puisses me deviner, on verra des fleurs au ciel, et dans ce jardin des étoiles.

BATIN. — Eh bien, voyez si je tombe juste. Vous êtes épris de votre belle-mère : c'est là ce que vous vous dites à vous-même.

FRÉDÉRIC. — Tais-toi. C'est la vérité. Mais, qui peut m'accuser? La pensée est-elle libre?

BATIN. — Si peu, que dans son vol elle nous fait apercevoir l'immortalité de l'âme comme dans un miroir.

FRÉDÉRIC. — Le duc est heureux.

BATIN. — Oui, beaucoup.

FRÉDÉRIC. — Cela semble impossible, et pourtant je suis jaloux de lui.

BATIN. — C'est bien permis; si l'on songe que Cassandre était bien mieux faite pour vous.

FRÉDÉRIC. — Ainsi, impossible étant ma jalousie, je puis mourir d'un amour impossible.

(Ils sortent.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans le palais du duc de Ferrare.

CASSANDRE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE. — Votre Altesse m'a laissée dans un profond étonnement.

CASSANDRE. — Il n'y a point d'Altesse quand le cœur est triste, et triste pour des indignités. J'aimerais mieux être une simple villageoise que le matin trouve à côté de son mari laboureur, qu'Altesse couverte d'or, de pourpre et d'écarlate, et négligée de mon époux. Plût à Dieu que je fusse née dans une humble condition : j'aurais trouvé du moins un cœur pour m'apprécier et répondre à mon amour. Dans cette humble sphère, on jouit du même contentement que dans les chambres royales, et les effets de l'amour sont partout les mêmes sous le voile uniforme des nuits. Aux premières lueurs de l'aube, le soleil qui trouve deux époux enlacés dans les bras l'un de l'autre, ne contemple ni bonheur plus grand, ni repos plus doux, à travers les vitres de cristal, sous les lambris dorés, que lorsqu'il pénètre, à la même heure, par les fentes d'une pauvre chaumière, et qu'il voit deux corps ne formant qu'une âme. Heureuse celle qui n'a pas à pleurer un dédain fastueux, et qui se lève gaiement de la couche partagée par son époux ! Celle qui le matin, ô félicité rare, se mire et de ses deux mains se lave le visage dans la fontaine voisine, au lieu de le baigner de pleurs, parce qu'elle est la femme d'un homme sans foi, dût-il être le duc de Ferrare !...

Mais pourquoi me plaindrais-je? Ne devais-je pas m'attendre à ce que le prince, qui vivait si mal, ne changerait guère en changeant d'état? Qu'un homme rentre chez lui quand le jour revient éclairer le monde, qu'il vive à sa fantaisie, il en est libre. Mais, par un oubli coupable, négliger à ce point une femme distinguée, c'est se montrer bien peu sage, ou vouloir son propre malheur. Le duc me paraît être de ces gens qui, en prenant une femme, se proposent de la garder à la maison, comme un objet précieux, pour l'ornement et la montre, comme on place un fauteuil ou un cabinet dans un salon; et c'est un point que je ne saurais approuver : car bon mari n'eut jamais femme mauvaise. La femme honnête entre dans sa maison pour y être traitée en femme, et non pour occuper la place d'un fauteuil, d'un cabinet ou d'un tableau. C'est assez qu'un homme soit léger, sans qu'il vienne à manquer de courtoisie, et, en somme, il vaut mieux ne pas fournir d'occasion au mal, que d'y chercher ensuite un remède.

LUCRÈCE. — Vos paroles m'ont causé autant de peine que d'étonnement. Qui pouvait penser que le duc ne changerait pas de conduite après son mariage, ou que, n'étant pas amoureux, il manquât, comme vous dites, de courtoisie? En matière de galanterie, la jalousie se conçoit; le dédain, l'attitude, un sourire adressé à quelqu'un, faire l'éloge d'un autre après avoir causé avec lui, tout cela peut piquer au jeu, et réveiller le soupçon endormi. Mais un mari? piquer sa jalousie, quand cela s'est-il jamais vu? — Votre Altesse a-t-elle écrit à son père tous ces chagrins?

CASSANDRE. — Non, Lucrèce, mes yeux savent seuls quel est le sujet de mes pleurs.

LUCRÈCE. — Il eût été mieux assurément, plus conforme à la nature et à la raison, que le comte Frédéric devînt votre époux; ce mariage eût assuré son avenir. Le duc aurait eu pour successeur son petit-fils. Cette mélancolie, madame, qui partout accompagne le comte, n'est pas sans cause.

CASSANDRE. — Il ne peut m'en vouloir dans ses sombres rêveries. Je ne lui donnerai point de frères. Frédéric peut être sûr que je ne suis pas la cause de ce qu'il souffre. Ce

qui est arrivé est un malheur qui nous est commun à tous deux.

SCENE II

Entrent LE DUC, FRÉDÉRIC, BATIN.

LE DUC. — Si j'avais pu croire, comte, que mon mariage te causât un tel chagrin, je serais mort plutôt que d'y songer.

FRÉDÉRIC. — Ce serait, seigneur une étrange impertinence à moi que de m'attrister de votre mariage. Je n'ai cessé de compter sur votre affection. Vous avez d'ailleurs trop de sens pour ne pas comprendre que si j'étais fâché de votre mariage, je saurais dissimuler mon mécontentement. On voit bien sur mon visage que je me porte mal, mais on n'en aperçoit pas la cause.

LE DUC. — Les médecins de Mantoue et de Ferrare croient l'avoir devinée, et tous sont d'accord pour te conseiller le mariage. C'est le remède à ce genre de mélancolie.

FRÉDÉRIC. — Pour des jeunes filles, je ne dis pas. Mais un homme dans ma position n'a pas besoin de pareil remède.

CASSANDRE, *qui est demeurée à part, à Lucrèce.* — C'est à peine si le duc m'a daigné regarder. Quelle grossièreté! quel inexplicable dédain!

LUCRÈCE. — Peut-être ne vous a-t-il pas aperçue, et alors il ne faudrait pas l'accuser.

CASSANDRE. — Je n'ai à y répondre que par l'indifférence. Sortons, Lucrèce; mais, ou je me trompe, ou il se repentira quelque jour de ce mépris.

(Elles sortent.)

LE DUC, *à Frédéric.* — Je n'en veux pas moins te proposer un mariage qui n'est ni loin de mes États, ni loin de ton amour.

FRÉDÉRIC. — Serait-ce par hasard Aurore?

LE DUC. — Tu y songeais, et tu as prévenu ma pensée, au moment où elle se produisait sur mes lèvres. J'ai con-

sulté les plus anciens, les plus sages de nos magistrats, et tous s'accordent à dire que ce mariage compense magnifiquement le tort que je te fais.

FRÉDÉRIC. — Ils connaissent mal mon cœur. A tort ils me jugent lésé, et me supposent offensé sans raison. Ignorent-ils que jamais je ne fis opposition à votre mariage? Je l'ai toujours souhaité, au contraire, pour votre repos.

LE DUC. — Je l'ai toujours cru, je le crois encore, et cette soumission, mon cher Frédéric, je la paye par le remords que j'ai de m'être marié.

FRÉDÉRIC. — Seigneur, pour qu'il soit bien prouvé que je n'éprouve nul regret à une chose si juste, pour répondre à l'affection que vous me témoignez, je veux connaître d'abord les intentions de ma cousine; si elle accepte, je me conforme à l'instant à vos désirs.

LE DUC. — J'ai sa parole confirmée de sa propre bouche.

FRÉDÉRIC. — Je sais de science certaine qu'il y a du nouveau. Le marquis s'est senti encouragé à la servir, et c'est pour cela qu'il a prolongé son séjour à Ferrare.

LE DUC. — Que t'importe cela, mon cher Frédéric?

FRÉDÉRIC. — L'homme qui va se marier voit avec déplaisir, et même avec colère, le galant dont on a accepté les services. C'est comme qui écrirait sur du papier maculé.

LE DUC. — Si maintenant tout se regarde à travers un verre grossissant, il n'y a qu'à renfermer les femmes dans des forteresses dès leur naissance pour les dérober à tous les yeux. Considère que le cristal le plus pur, si tu veux t'y mirer, se trouble sous ton haleine. Mais, qu'importe? une fois essuyé et remis à sa place, il est aussi clair qu'auparavant.

FRÉDÉRIC. — Ces exhortations sont dignes de vous et de votre esprit. Seigneur, quand la forge rutilante darde mille étincelles, pour apaiser les flammes murmurantes, le forgeron jette de l'eau sur la braise; mais les charbons rebelles se rallument bientôt; le feu absorbe l'eau, et s'élève en brûlant : ainsi un mari peut calmer les désirs et la première flamme de l'amante passionnée; mais le feu peut reprendre plus vif et recommencer. Par conséquent je dois

me méfier de quelqu'un qui aime. Je ne veux pas être l'eau qui ranime son amour, en consumant mon honneur et en ternissant ma renommée.

LE DUC. — Comte, tu es aussi peu sensé qu'impertinent. Tu parles d'Aurore, comme si elle était la nuit, et dans un langage indécent et grossier.

FRÉDÉRIC. — Un moment...

LE DUC. — A quoi bon?

FRÉDÉRIC. — Seigneur, un moment, je vous prie.

(Le duc sort.)

BATIN. — Cela s'appelle négocier adroitement la faveur du duc.

FRÉDÉRIC. — J'appelle sa disgrâce, pour être de tout point malheureux. Le désespoir de mon âme est arrivé à ce point, que je ne sais plus invoquer que la mort. Et si je mourais, je voudrais retourner à la vie mille fois, pour mourir autant de fois que j'aurais vécu.

BATIN. — Ainsi, comte, vous ne voulez ni vivre, ni mourir. Vous allez donc, entre la mort et la vie, être une espèce d'hermaphrodite. Vrai Dieu! en voyant ce sombre désespoir, vous m'obligez à vous demander ou le motif de votre douleur, ou la permission de me retirer en tel lieu que ma fidélité soit mieux récompensée. Donnez-moi votre main.

FRÉDÉRIC. — Batin, si je pouvais te dire mon mal, ce serait un mal possible, un mal susceptible de prendre fin. Mais le malheur a voulu que ce mal, indépendant de ma raison, ait son siége dans mon cœur. Si, pour obtenir quelque consolation, je veux parler, je m'arrête aussitôt, parce que je sens qu'il y a de la parole à mon âme plus de distance que de la terre au ciel. Pars donc, si tu veux, et laisse-moi seul ici, afin qu'il ne me reste pas même une parcelle de bonheur.

SCENE III

Entrent CASSANDRE *et* AURORE.

CASSANDRE. — C'est pour cela que tu pleures?

AURORE. — Ai-je donc tort, je le demande à Votre Al-

tesse, alors que le comte maintenant me discrédite et me hait? Il prétend que j'aime le marquis de Gonzague. Aimer Carlos! moi? quand? comment? Mais non; je sais la vérité. Il a formé le dessein de se rendre en Espagne, par dépit de voir son père marié. Avant ce mariage, j'étais la lumière de ses yeux. Aujourd'hui, ma vue le choque et lui cause de l'ennui. Quelle aurore ramena le jour au monde, sans trouver le comte cherchant l'Aurore de ses yeux? Dans quel jardin, près de quelle fontaine Frédéric ne m'a-t-il pas parlé d'amour? ma bouche était une rose, mon front avait la blancheur du jasmin. Toujours il était près de moi. Quel moment a-t-il vécu sans moi? et comment aurait-il vécu, sans celle qui était son âme? Ces rapports assidus avaient porté notre amour mutuel au point que de deux âmes que Dieu nous avait données, nous ne faisions qu'une : et cela, dès nos plus jeunes ans. Avec nous était né cet amour qui meurt aujourd'hui par l'effet de sa trahison. Voilà les suites de son ambition déçue.

CASSANDRE. — Je regrette, Aurore, d'y avoir été pour quelque chose. Mais, console ton chagrin. Je vais lui parler, bien qu'il soit difficile de faire entendre raison à la jalousie.

AURORE. — Il est jaloux?

CASSANDRE. — Jaloux du marquis, à ce que prétend le duc.

AURORE. — Que Votre Altesse soit persuadée qu'il n'y a ni amour ni jalousie dans sa tristesse.

(Elle sort.)

CASSANDRE. — Frédéric...

FRÉDÉRIC, *mettant un genou en terre.* — Que Votre Altesse donne sa main à son esclave.

CASSANDRE. — Le genou en terre, comte! pas tant d'humilité, ou je vais t'appeler Excellence.

FRÉDÉRIC. — Ce serait une offense à mon amour. Votre main à baiser; je ne me lèverai pas sans cela.

CASSANDRE. — Voici mes bras... Qu'as-tu? Qu'as-tu vu en moi? On dirait que tu trembles. Sais-tu ce que je veux de toi?

FRÉDÉRIC. — Mon âme l'a deviné et l'a dit à mon cœur,

mon cœur au visage, d'où est né le trouble que vous voyez.

CASSANDRE. — Laisse-nous seuls un moment, Batin. J'ai à parler au comte.

BATIN. — Le comte troublé, et Cassandre qui demande à lui parler en tête-à-tête? Je n'y suis plus.

(Il sort.)

FRÉDÉRIC, *à part*. — Ciel! jusqu'à ce que je meure phénix, calmez un moment cette flamme, puisqu'une autre vie m'attend.

CASSANDRE. — Frédéric, Aurore m'a parlé de la jalousie que tu éprouves depuis l'arrivée à Ferrare du marquis Carlos, au point de vouloir rompre ton mariage. Je tiens compte sans doute de ces propos; d'autre part, je ne puis me persuader que tu aies si peu de confiance en tes propres mérites. Le marquis a du brillant, il est vrai, mais il tient plus du soldat que d'un galant de cour. Je crois donc que ta tristesse, ta réserve, viennent de ce que le duc, ton père, m'a épousée, considérant comme perdu le droit que tu avais à la succession de ton père, dès la naissance d'un premier enfant. Et puisque c'est moi qui suis la cause de tes ennuis, je veux t'éclairer dès maintenant. Je puis t'assurer, Frédéric, que je ne te donnerai pas de frère; car le duc n'a fait ce mariage que pour donner satisfaction à ses sujets. Ses habitudes vicieuses, pour ne pas leur donner un autre nom, ne lui ont permis de s'abandonner à mes bras que le court espace d'une nuit, qui lui parut un siècle, et il n'en est retourné qu'avec plus de fureur à ses plaisirs passés, en rompant le frein de mes bras. Tel un cheval fougueux qui s'échappe, au son du tambour, couvert d'écume. Il disperse çà et là des fragments de sa housse brodée. Ici le mors brisé, ici les sangles et les rênes. Tel le duc, après avoir rompu la foi sainte du mariage, va parmi des courtisanes viles, dispersant les lambeaux de son honneur. Là succombe sa réputation; là périssent les lauriers, les trophées et les titres de ses illustres aïeux; là se consument la valeur, la santé, et le temps, si mal employé dans ces débauches indignes, où de la nuit on fait le jour. Tu vois combien tu es assuré de succéder à ton père. Ce

n'est pas un époux, c'est un tyran que m'a donné le mien; je vais lui écrire de me retirer de l'enfer de ce palais; ou peut-être une mort prochaine mettra-t-elle fin à de si cruels outrages.

FRÉDÉRIC. — Votre Altesse a commencé par des reproches, et elle termine par des larmes un discours capable d'attendrir le plus dur rocher. Que viens-je d'entendre? Sans doute vous avez cru voir en moi le fils de l'homme qui vous offense, mais devant de tels outrages je ne garde plus les sentiments d'un fils. Cela posé, je suis étonné, madame, de vous voir attribuer ma tristesse à des pensers si bas. Frédéric a-t-il besoin de posséder des États pour être ce qu'il est? N'aurai-je pas ceux de ma cousine, si je me marie avec elle? ou bien, ne puis-je, en tirant l'épée contre quelque prince voisin, gagner par la conquête ce que je perdrais ailleurs? Non! ma préoccupation ne vient pas de l'intérêt; et, bien que ce soit peut-être m'écarter trop de la raison en le disant, sachez, madame, que je mène la vie la plus triste que jamais homme ait menée en ce monde, depuis que l'amour a tiré des flèches de son arc. Je meurs sans remède; ma vie va finissant comme la flamme d'un flambeau, et je demande en vain à la mort de ne pas attendre que la cire soit entièrement consumée, puisqu'un léger souffle lui suffit pour me jeter dans sa nuit profonde.

CASSANDRE. — Frédéric, retiens tes larmes; le ciel n'a pas donné les pleurs aux hommes, mais un esprit ferme et brave. Les larmes sont le privilége des femmes, à qui la force manque, bien qu'elles aient le courage; les larmes ne conviennent pas aux hommes, excepté seulement lorsqu'ils ont perdu l'honneur, et ne l'ont pas encore vengé. Maudite soit Aurore et la jalousie qu'elle te donne, d'avoir réduit à un état si misérable un cavalier beau, sage, généreux et si digne d'être aimé!

FRÉDÉRIC. — Ce n'est point Aurore; c'est une erreur.

CASSANDRE. — Qui donc est-ce?

FRÉDÉRIC. — Le soleil lui-même; car, pour ce qui est d'aurores, on en voit toutes les fois que naît le jour.

CASSANDRE. — Quoi! ce n'est pas Aurore?

FRÉDÉRIC. — Ma pensée a volé plus haut.

CASSANDRE. — Une femme t'a vu et t'a parlé; tu lui as dit ton amour, et elle n'y a répondu que par l'ingratitude? Ne vois-tu pas qu'il y a contradiction, et que la chose paraît impossible?

FRÉDÉRIC. — Impossible? Si vous connaissiez la difficulté, vous diriez que je suis de marbre, puisque je ne succombe pas à mon chagrin, ou que c'est par un miracle que je vis.

CASSANDRE. — Es-tu donc amoureux de quelque statue de bronze, d'une nymphe ou d'une déesse taillée dans l'albâtre? L'âme des femmes n'est pas revêtue d'un jaspe glacé, et un léger rideau couvre toute pensée humaine. Jamais amour accompagné de tant de mérite n'a frappé au cœur d'une femme, que son âme n'ait répondu : « Me voici, entrez doucement. » Dis-lui ton amour, quelle qu'elle soit. Ce n'est pas sans raison que les Grecs ont peint souvent Vénus aux pieds d'un faune ou d'un satyre; pour visiter Endymion, Phœbé se rendit souvent de sa demeure argentée sur le mont Hatmos. Suis mon conseil, comte; car l'édifice le plus chaste n'a qu'une porte de cire; parle et ne meurs pas en te taisant.

FRÉDÉRIC. — Le chasseur industrieux met le feu autour du nid du pélican indien, et l'oiseau, pour délivrer ses petits, descend de l'arbre, et bat follement des ailes; mais, en le faisant, il augmente la flamme qu'il croyait éteindre, et, les ailes brûlées, il perd sa liberté qu'il aurait gardée s'il se fût envolé. Ainsi mes pensers, qui sont les fils de mon amour, et que je garde dans le nid du silence, s'enflamment en vous écoutant; l'amour bat des ailes, et se consume en voulant les délivrer. La flamme augmente, et mon amour y succombe. Vous me décevez, et je m'enflamme; vous m'excitez, et je me perds; vous m'encouragez, et je m'épouvante... et tel est le péril que j'entrevois, que je regarde comme préférable de mourir en gardant le silence, puisque la mort est au bout de tout.

(Il sort.)

CASSANDRE, *seule*. — Le ciel n'a rien créé sur la terre de comparable à l'imagination pour troubler le repos de

l'homme. Elle change le feu en glace; elle se revêt des couleurs du désir; de là naissent la guerre et la paix, la tempête et le calme. C'est une sorte de seconde âme, qui déçoit plus qu'elle n'éclaire. Ces insinuations obscures, ce trouble transparent, plus éloquent que la parole, me laissent rêveuse et pensive. Les vents ne soulèvent pas des tumultes plus divers que ces vérités voilées n'en excitent dans l'imagination, et les tempêtes de l'âme sont les plus redoutables. Quand je viens à imaginer que je suis celle qu'aime le comte, j'entends la déception elle-même me dire que je rêve l'impossible. Soudain ma fatale destinée me représente mon mariage, et me justifie à mes yeux de ce que j'éprouve : car il n'est pas d'impossibilité telle qui ne soit jugée visible par les yeux de la pensée. Tant de raisons me semblent réunies, et en particulier les insultes de cet époux barbare, qu'il me semble que je vais perdre l'esprit. L'impossible me semble facile, et, dans mon délire, je me vois déjà vengée. Mais c'est là une pensée coupable, et derrière l'objet de ma passion je vois luire une épée. Grandes sont les qualités du comte, mais plus grande serait ma folie, si je donnais des espérances à une flamme si insensée. Assez de trouble, assez d'erreur. Ciel, viens à mon secours, bien que rêver ne soit pas faillir; car il n'est au monde personne dont l'honneur fût sauf, si penser l'offense, c'était l'accomplir. Jusqu'à présent, ni mon honneur ni mon cœur ne sont coupables, car ce que j'ai voulu n'était que vaine imagination. Vouloir ce qu'on rêve est une faute aux yeux de Dieu, mais non aux yeux de l'honneur. Cela établit une différence, Dieu lisant dans nos pensées ce qui échappe aux yeux de l'honneur.

(Entre Aurore.)

AURORE. — Longue a été la conversation de Votre Altesse avec le comte. Qu'a-t-il répondu?

CASSANDRE. — Sa reconnaissance sur ce sujet répond à son amour. Ménage sa jalousie, Aurore; il n'est besoin que de cela.

(Elle sort.)

AURORE. — Que cette froide réponse est peu faite pour calmer la violence de mes ennuis! Se peut-il qu'un homme

qui m'adorait ait été changé à ce point par l'espoir déçu de porter un jour le nom de duc de Ferrare! Amour, que ta puissance est grande! Pour toi, on ne regarde ni à la vie, ni à l'honneur. Et Frédéric se meurt, lui qui m'aimait tant, par le regret de ce qu'il attend du mariage de Cassandre. Mais, puisqu'il a caché ses véritables motifs sous une feinte jalousie, puisque l'on conseille de réveiller l'amour assoupi, je veux lui en causer une véritable, en me montrant favorable au marquis.

SCÈNE IV

Entrent RUTILIO *et* LE MARQUIS.

RUTILIO. — Tant de froideur devrait ôter tout espoir à vos folles espérances.

LE MARQUIS. — Tais-toi, Rutilio; j'aperçois Aurore.

RUTILIO. — Vous voilà hors de vous-même. Montrez-vous ferme dans tous ces changements.

LE MARQUIS. — Aurore de ce beau jour où mes yeux te livrèrent ma liberté avec les dépouilles de mon âme, Aurore, qu'envie le soleil, pour laquelle tout ce qui est fleur, se revêt de couleurs charmantes, — dès mon arrivée à Mantoue, je fis, avec peu de chance, élection de ta beauté, qui subjugue toutes les âmes. Mais, quelle fut mon erreur! Je vous aime, Madame, et mon amour ne sert qu'à vous fatiguer. J'ai résolu mon départ; c'est le meilleur remède. Je me dérobe à votre rigueur, et je vais chercher ma consolation dans les miracles de l'absence, dans les vengeances de l'amour. Souffrez que je vous baise la main.

AURORE. — Le galant, le courtisan qui résiste mal à un premier dédain ne risque pas de mourir de tristesse. Les faveurs ne s'accordent pas aux premiers mouvements de l'amour. On veut être sûre d'être aimée. Vos souffrances sont petites; je les mesure à votre amour. En cette occurrence, et avec la même liberté que vous me demandez licence, je vous ordonne de ne pas partir.

LE MARQUIS. — La faveur que vous me faites en me disant d'espérer est si grande, bien qu'il s'y mêle un peu

de rigueur, que non-seulement, j'attendrai entre le doute et la confiance, les dix ans que dura le siége de Troie, les sept ans du berger à qui Laban avait promis son joyau divin, mais des siècles, mais le temps qu'a duré le supplice de Tantale. Je veux que mon amour me récompense de cette espérance. Tant qu'on ne reçoit aucun bien, il y a du mérite à souffrir.

(Ils s'entretiennent à voix basse.)

SCÈNE V

LE DUC, FRÉDÉRIC, BATIN.

LE DUC. — Le Souverain Pontife m'écrit de partir sur-le-champ pour Rome.

FRÉDÉRIC. — Sa lettre n'en donne pas le motif?

LE DUC. — Ma réponse doit être de partir sans perdre un moment.

FRÉDÉRIC. — Si vous la cachez, je ne la demande plus.

LE DUC. — Depuis quand, Frédéric, te caché-je mes secrets? Tout ce que je puis te dire, c'est que si le Pape veut réunir une armée, eu égard aux guerres qu'il a en Italie, il est à croire qu'il veuille me nommer gonfalonier de l'Église; il est probable qu'il demandera aussi que je l'aide de mes deniers, à moins qu'il ne change sur la question du choix.

FRÉDÉRIC. — Je comprends que vous m'ayez déguisé votre pensée, vous proposant de partir seul; mais je veux vous accompagner : à vos côtés, Seigneur, vous n'aurez pas de meilleur soldat.

LE DUC. — Cela ne se peut : il n'est pas bon, comte, que ma maison nous perde tous deux; nul ne peut la gouverner comme toi. Voilà le vrai ; il suffit d'ailleurs que je le désire.

FRÉDÉRIC. — Je ne veux pas, Monseigneur, risquer de vous déplaire. Mais, si je demeure, que dira-t-on en Italie?

LE DUC. — C'est une question d'État; et je ne puis souffrir de m'associer quelqu'un, même mon propre fils.

(Sort le duc.)

BATIN. — Pendant votre entretien avec le duc, j'ai remarqué qu'Aurore, sans prendre garde à vous, causait tête à tête avec le marquis.

FRÉDÉRIC. — Avec le marquis?

BATIN. — Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC. — Eh bien! que m'importe, je te prie?

AURORE, *au marquis.* — Que cette écharpe soit la marque d'une première faveur.

LE MARQUIS. — Cette écharpe, Madame, sera une chaîne à mon cou; unie à jamais à ma personne, je ne la quitterai de ma vie. Si vous me permettez de la porter, ce sera doubler le prix de votre faveur.

AURORE, *à part.* — Je me venge sans doute, mais il me semble que j'offense mon amour. — *Haut.* — Elle gagne à changer de maître, portez-la donc, je vous prie.

BATIN. — C'est une admirable invention de la nature, d'avoir mis la trahison dans le cœur des femmes (de quelques-unes du moins, je ne dis pas de toutes). Les hommes les adorent; ils en deviendraient idolâtres. — *A Frédéric.* — Voyez-vous l'écharpe?

FRÉDÉRIC. — Quelle écharpe?

BATIN. — Quelle écharpe? la question est jolie! Une écharpe qui appartenait au soleil, quand elle appartenait à une femme, dont elle relevait la grâce et la beauté, et qui maintenant, comme dans une éclipse, touche l'extrémité du dragon. Je me souviens que l'on vit jadis l'écharpe de la Discorde, comme cette pomme d'or, dont parle l'histoire de Pâris et des trois déesses.

FRÉDÉRIC. — Cela avait lieu au temps jadis, mon cher Batin; aujourd'hui, c'est autre chose.

AURORE, *au marquis.* — Venez au jardin avec moi.

BATIN. — Avec quelle liberté il la prend par la main! quel accord!

FRÉDÉRIC. — Pourquoi pas, si leurs âmes s'entendent?

BATIN. — C'est là votre réponse?

FRÉDÉRIC. — Que veux-tu que je réponde?

BATIN. — Un cygne ne souffre pas à côté de lui un autre cygne, et s'envole quelquefois avec sa femelle vers les ondes étrangères. Si un coq rencontre le coq d'une autre

maison avec ses poules, de son bec il déchire la couronne de sa crête; ses plumes se hérissent, et dans sa jalousie il s'évertue à lui faire sentir sa victoire, jusque dans le chant de la nuit. Comment souffrirez-vous que le marquis se prépare à vous prendre celle que vous avez tant aimée?

FRÉDÉRIC. — Parce que la meilleure manière de se venger des femmes qui nous en donnent occasion, c'est de les abandonner à leur goût. Un homme compromet son honneur, s'il le fait dépendre de leurs caprices.

BATIN. — Donnez-moi, pour Dieu, une copie de ce catéchisme des galants. Je le garderai dans la mémoire. — Non, comte, pardonnez-moi, mais il y a du mystère dans votre patience. Je compare les pensées d'amour à une roue à pots[1]; chaque pot ne s'emplit de nouveau qu'après avoir vidé la première eau. Un autre amour vous fait oublier celui d'Aurore. Quand le pot est rempli, comment y aurait-il place pour d'autre eau?

FRÉDÉRIC. — Tu es passablement étourdi, Batin, si par ruse tu prétends deviner ce que je ne m'explique pas à moi-même. Entre et vois ce que fait le duc, afin que, s'il est sur son départ, je puisse l'accompagner.

BATIN. — Vous me traitez d'étourdi sans motif. Approuver vos tristesses serait une flatterie coupable.

(Il sort.)

FRÉDÉRIC, *seul*. — Que cherches-tu, pensée téméraire? Cruelle, que me veux-tu? Où me pousses-tu? Pourquoi m'ôter sans raison la vie? Pourquoi ces impétueux mouvements?

Modère ton cours vagabond, car c'est la mort à tous deux que tu prépares. Accorde-moi le repos, et ne permets pas qu'une entreprise si belle, ait une si triste fin.

1. *Noria*, espèce de roue destinée à l'arrosement, partout en usage dans le royaume de Valence. Elle est mise en mouvement par un cheval.

SCÈNE VI

Entre CASSANDRE.

CASSANDRE. — Après bien des combats, partagé entre l'affront et la vengeance, mon amour va semant contre mon honneur des espérances malsaines. Sur un terrain inaccessible, il prétend s'établir comme sur la réalité. Vain désir! Satisfaction impossible. Mon âme que les offenses du duc inclinent vers le mal, espère trouver vengeance et bonheur dans sa résolution insensée. De l'aimable et galant comte, son fils, je veux faire l'instrument de ma vengeance : car, un crime si grand veut un profond secret. Je l'ai vu, bouleversé, prêt à me dire son secret, et s'arrêter tremblant, comme s'il n'était pas plus hardi à un homme de parler en se taisant. Mon âme ulcérée reçut tant de joie de ce trouble que j'entends en moi une voix qui me dit qu'il n'est pas de trahison, où il y a de l'amour; que si, dans mon désespoir, je me rends à tant de mérites, je n'aurai pas été la première qui se soit signalée par son amour, ou par une trahison. On a vu des filles aimer leurs pères, d'autres leurs frères; moi je n'insulte pas à la nature, je n'oublie pas mon propre sang. Mais il ne suffit pas, dans ce péril, que j'aie à m'appuyer d'exemples coupables, et au moment de pécher, il ne faut pas prendre exemple sur le mal. — Voici le comte. — Ah! malheureuse! Mais pourquoi trembler, maintenant que je suis résolue.

FRÉDÉRIC, *à part.* — Je vois venir l'épée, la douce épée pour laquelle je perds la vie. Quelle beauté céleste!

CASSANDRE. — Eh bien, Frédéric, où en est ta tristesse?

FRÉDÉRIC. — Je répondrai à Votre Altesse, que ma tristesse est immortelle.

CASSANDRE. — La mélancolie détruit la santé; tu es malade.

FRÉDÉRIC. — Ma douleur est follement opiniâtre. Que puis-je dire, sinon qu'elle m'appartient?

CASSANDRE. — Si c'est une chose à laquelle je puisse remédier, fie-toi à moi; mon amour surpasse le tien.

FRÉDÉRIC. — Je me fierais bien à vous, mais la crainte m'en empêche.

CASSANDRE. — Tu m'as dit que l'amour cause ton mal.

FRÉDÉRIC. — Ma gloire et ma peine sont nées de ses rigueurs.

CASSANDRE. — Eh bien, écoute une ancienne histoire: Antiochus, amoureux de sa belle-mère, tomba malade.

FRÉDÉRIC. — Il fit bien, s'il en mourut; mais moi, je suis plus malheureux que lui.

CASSANDRE. — Le roi son père, affligé, appela des médecins ; ce fut peine perdue, car la cause de cette maladie était un amour qu'il ne pouvait avouer. Mais le sage Esculape reconnut bientôt que le poison était entre le cœur et les lèvres. Il lui prit le pouls, et ordonna à toutes les dames du palais de passer devant le malade.

FRÉDÉRIC. — Je présume, madame, que quelque esprit aura parlé.

CASSANDRE. — Lorsque entra la belle-mère d'Antiochus, le médecin connut, à l'altération du pouls, que c'était celle qu'il aimait.

FRÉDÉRIC. — Étrange invention !

CASSANDRE. — C'est ainsi qu'on la raconte.

FRÉDÉRIC. — Et le malade put-il guérir?

CASSANDRE. — Comte, ne nie pas que j'aie trouvé la même chose en toi.

FRÉDÉRIC. — Vous en fâcherez-vous ?

CASSANDRE. — Non.

FRÉDÉRIC. — Et en aurez-vous pitié?

CASSANDRE. — Oui.

FRÉDÉRIC. — Eh bien, madame, j'en suis arrivé à ce point, que je perds toute crainte de Dieu et du duc mon père, — que cet impossible amour me noie dans le désespoir. Hélas ! madame, je me vois, sans moi, sans vous, et sans Dieu: sans Dieu, parce que c'est vous que je désire; sans moi, parce que je suis sans vous, sans vous parce que je ne vous possède pas.

CASSANDRE. — Comte, quand je pense à Dieu et au duc, je tremble, je l'avoue ; car, pour la punition d'un tel crime, je vois réunis le pouvoir de l'homme et celui de

Dieu. Vainement j'essaye d'atténuer ma faute par la vue de la tolérance du monde, par l'exemple d'autres coupables. S'il peut y avoir un remède, c'est de fuir l'occasion de vous voir et de vous parler; parce qu'en ne me voyant et ne me parlant plus, ou la vie finira, ou l'amour sera vaincu. Fuis-moi donc, car je ne sais si je pourrai te fuir moi-même, ou si je ne me donnerai pas la mort.

FRÉDÉRIC. — Moi, madame, je mourrai; c'est tout ce que je puis faire pour moi. Je ne tiens pas à la vie. Déjà je suis un corps sans âme, et je vais cherchant la mort, sans espérance de la rencontrer, puisqu'elle serait ce que je désire. Je vous prie seulement de me donner la main. Donnez-moi le poison qui m'a tué.

CASSANDRE. — Frédéric, je dois me refuser à tout commencement; ce serait mettre le feu à la poudre.

FRÉDÉRIC. — Quelle trahison!

CASSANDRE. — Je suis résolue, mais je dois te prévenir qu'en passant par la main, le poison monte jusqu'au cœur.

FRÉDÉRIC. — Cassandre, vous avez été pour moi une sirène; vous avez chanté pour m'attirer dans la mer où vous m'avez donné la mort.

(Ils se séparent et se dirigent chacun de son côté.)

CASSANDRE. — Je sens que je me perds. Honneur, réputation, résiste!

FRÉDÉRIC. — Mes genoux se dérobent sous moi.

CASSANDRE. — Je perds ma raison, je perds l'usage de mes sens.

FRÉDÉRIC. — O trouble, ô confusion étrange!

CASSANDRE. — Je m'en vais mourante d'amour pour toi.

FRÉDÉRIC. — Moi, non, car depuis longtemps je ne vis plus.

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salon dans le palais du duc de Ferrare.

AURORE, LE MARQUIS.

AURORE. — Je t'ai dit la vérité.

LE MARQUIS. — Je ne puis le croire. Vois si personne ne nous entend, et regarde bien à ce que tu dis.

AURORE. — C'est pour te demander conseil, marquis, que je t'ai découvert ce scandale.

LE MARQUIS. — Comment as-tu pu voir Cassandre et Frédéric?

AURORE. — Écoute. Je commence par t'avouer que j'ai aimé le comte, lequel me le rendait, quoique plus traître qu'Ulysse. Notre amour s'accrut avec le temps; et il avait juré de n'être qu'à moi, lorsqu'il partit pour aller au-devant de Cassandre. Frédéric en revint si triste, que, lorsque le duc lui parla de notre projet, il refusa, alléguant la jalousie que tu lui inspirais. La jalousie, dit-on, est l'aiguillon de l'amour. Je consentis à recevoir tes hommages, Carlos. Mais, j'avais affaire à un cœur plus dur que le diamant : là où il n'y a point d'amour, la jalousie est de nul effet. En me voyant si dédaignée et Frédéric si indifférent, j'en cherchai le motif. La jalousie a des yeux de lynx qui traverseraient les murailles. Je n'attendis pas longtemps. Le cabinet de toilette de Cassandre a deux boudoirs qui se font face, et qui, au lieu de tapisseries, sont ornés de tableaux, de glaces et de cristaux. Le soupçon marche à pas de loup. J'arrive dans une seconde pièce,

je regarde, et spectacle odieux! je vois dans la glace d'un miroir, le comte qui moissonnait des roses sur les lèvres de Cassandre. Je frémis à cette vue, et je me retirai, pleurant ma disgrâce et leur commun malheur. Ils vivent en l'absence du duc, tellement aveuglés, que leur amour va au-devant du mépris, et qu'ils semblent vouloir rendre public un forfait tel que n'en virent jamais les nations païennes. On eût dit que la glace où venaient se reproduire leurs embrassements répétés obscurcissait le poli de son cristal. Cependant, mon amour plus curieux, suivit les progrès de leur infamie, tellement, qu'il n'est pas demeuré d'outrage dont je n'aie acquis la preuve. On dit que le duc revient victorieux, le front couvert de lauriers qu'il a conquis en repoussant bravement les ennemis du pasteur de Rome. Parle : que dois-je faire en cette douloureuse occurrence? Je redoute des maux encore plus grands, s'il est vrai que tu m'aies parlé d'amour dans la sincérité de ton âme; et je suis si malheureuse que peut-être tu imiteras le comte en me trompant, ou en quittant Ferrare.

LE MARQUIS. — Aurore, la mort seule est sans remède. Demande au duc de m'accorder ta main. S'il le fait, nous partirons pour Mantoue, où tu seras en sûreté. On dit que le tigre, privé de ses petits par le chasseur, ne peut résister à sa douleur s'il ne réussit pas à les reprendre, et qu'il se précipite danr la mer; que ne fera donc pas l'Achille ferrarais pour défendre sa renommée et son honneur? Comment veux-tu qu'un affront si odieux ne soit pas lavé dans le sang? à moins que le ciel ne soit prompt à punir leur luxure, et qu'il ne frappe des traits de sa foudre ces géants d'infamie! Tu as entendu mon conseil?

AURORE. — Ma pensée, dans son trouble, l'accepte de ta main.

LE MARQUIS. — La glace de cristal qui l'a offerte à ta vue sera le miroir de Méduse pour la nouvelle Circé.

SCÈNE II

Entrent FRÉDÉRIC *et* BATIN.

FRÉDÉRIC. — Comment! il n'a pas voulu permettre que l'on sortît pour le recevoir?

BATIN. — A peine le duc a-t-il aperçu les confins désirés, qu'abandonnant sa suite, et sans vouloir qu'on le prévienne, il est monté à cheval et est parti. Dans son affection, il ne pouvait tarder plus longtemps à te voir. Sans doute, il est juste que la duchesse l'occupe, mais sa tendresse pour toi prime tout. Tu es le soleil de ses yeux, et une éclipse de quatre mois a mis à bout sa patience. Comte, prépare-lui une entrée triomphale; car les troupes qu'il commande vont arriver chargées de trophées.

FRÉDÉRIC, *apercevant Aurore.* — Eh quoi! Aurore, toujours à mes yeux inséparable du marquis?

AURORE. — Quel empressement gracieux!

FRÉDÉRIC. — C'est avec cette sécheresse glacée que tu réponds à mes ennuis?

AURORE. — J'admire le souci que paraît te causer le marquis. On dirait que tu t'éveilles après un sommeil de quatre mois.

LE MARQUIS. Je n'ai jamais soupçonné, seigneur, et, il y a un moment encore, j'ignorais les sentiments que vous faites paraître. J'ai rendu mes hommages à Aurore, dans la persuasion de n'avoir aucun compétiteur; et surtout que ce compétiteur ne serait pas vous, à qui je dois humblement céder en toutes choses, excepté en amour. Je ne vous vis jamais, vous le savez, faire l'office de son serviteur. Aujourd'hui, vous désirez que je vous l'abandonne; cela est juste, son mérite aura son emploi auprès de vous, beaucoup mieux qu'auprès de moi.

(Il sort.)

AURORE, *à Frédéric.* — Qu'avez-vous fait?... Mais, c'est de la démence, car vous n'obéissez pas à l'amour? Combien de fois n'avez-vous pas vu le marquis s'entretenir avec moi, depuis le commencement de votre tristesse, et

même longtemps après. Cependant, tu n'es pas revenu à moi, tu ne t'es pas occupé de moi. Aujourd'hui que je songe à mon hymen, tu te montres menaçant et jaloux... Comte, y songes-tu? Laisse-moi à mes nouvelles espérances, et sache que je me donnerai la mort plutôt que de me prêter à ce que tu veux feindre. Retourne, comte, à tes tristesses; retourne à ton calme apparent et troublé; tes dédains ont pénétré jusqu'au fond de mon âme. Désormais, tu n'existes plus pour moi. Mensonges! Dieu te garde; et, crois-moi, il est trop tard maintenant pour te servir de ma personne.

(Elle sort.)

BATIN. — Qu'as-tu fait?

FRÉDÉRIC. — Je ne sais, vraiment?

BATIN. — Tu ressembles, à s'y méprendre, à l'empereur Tibère. Il fit mettre à mort sa femme, et quand on l'eut exécutée, il l'envoya appeler pour se mettre à table avec lui. On conte aussi d'un certain Romain, appelé Messala, qu'il avait oublié son nom.

FRÉDÉRIC. — Moi, j'oublie ma qualité d'homme.

BATIN. — Et tu me rappelles ce paysan qui, au bout de deux ans de mariage, faisait remarquer à sa femme qu'elle avait les yeux noirs.

FRÉDÉRIC. — Ah! Batin, que mon trouble est profond! Ma pensée s'égare...

BATIN. — Non, je te compare à ce Biscayen qui avait laissé la bride à son mulet, et qui, voyant qu'il ne mangeait pas, malgré ses caresses, fit appeler un Galien de roussins, pour savoir ce qu'il avait. Celui-ci, voyant l'animal bridé, mit à la porte le Biscayen, et lui ôta la bride. La crèche était pleine, et quand le maître revint, il ne restait pas un brin; car, après avoir mangé la paille, le mulet en appétit était en train de manger la crèche. « Je jure Dieu, dit-il, alors, que je crois au médecin, moins qu'au vetérinaire. C'est vous désormais qui aurez soin de moi et de mon mulet. — Quelle est cette bride qui vous empêche de manger? Et, s'il y a un remède, qu'attendez-vous, que tardez-vous à l'employer? »

FRÉDÉRIC. — Hélas! Batin, je n'ai plus conscience de moi-même?

BATIN. — En ce cas, ne me dites rien, et laissons l'avoine en repos.

SCÈNE III

Entrent CASSANDRE *et* LUCRÈCE.

CASSANDRE. — Il arrive, dis-tu?

LUCRÈCE. — Oui, madame.

CASSANDRE. — Sitôt.

LUCRÈCE. — Pour vous voir, il a laissé toute sa suite.

CASSANDRE. — N'en crois rien; quant à moi, j'aimerais mieux voir ma mort.

(**Les serviteurs s'éloignent, et elle s'entretient à demi-voix avec Frédéric.**)

Eh bien, seigneur comte, on annonce l'arrivée du duc, mon souverain?

FRÉDÉRIC. — On le dit peu éloigné. Il fait bien paraître l'amour qu'il vous porte.

CASSANDRE. — Je meurs de chagrin en songeant que je ne pourrai plus te voir avec la même facilité.

FRÉDÉRIC. — La mort ne pourrait paraître à mon amour plus cruelle que ce retour si prompt.

CASSANDRE. — Ah! comte, je perds le jugement.

FRÉDÉRIC. — Hélas! j'ai perdu le mien depuis longtemps.

CASSANDRE. — Je suis sans âme.

FRÉDÉRIC. — Et moi sans vie.

CASSANDRE. — Que faire?

FRÉDÉRIC. — Mourir.

CASSANDRE. — N'y a-t-il pas d'autre remède?

FRÉDÉRIC. — Non; car, si je te perds, pourquoi vivrais-je?

CASSANDRE. — Me perdras-tu pour cela?

FRÉDÉRIC. — Je veux, dès à présent, feindre de servir et d'aimer Aurore. Je veux même la demander en mariage au duc, pour écarter ses soupçons et ceux du palais, où je sais que l'on parle mal de nous.

CASSANDRE. — Un outrage? La jalousie ne suffit-elle pas? Te marier, comte? Y songes-tu?

FRÉDÉRIC. — Le danger commun m'y oblige.

CASSANDRE. — Comment, vive Dieu! viendrais-tu te railler de moi, après avoir été la cause première de ce malheur? Ah! tu me connais mal! J'irai plutôt crier à haute voix ton crime et ma trahison.

FRÉDÉRIC. — Madame...

CASSANDRE. — Cessons ce discours.

FRÉDÉRIC. — On va vous entendre.

CASSANDRE. — Que m'importe? Le duc peut m'ôter mille fois la vie, mais tu ne te marieras pas.

SCÈNE IV

Entrent FLORO, PHÉBUS, RICARDO, ALBANO, LUCINDO, *et ensuite* LE DUC, *revêtu d'une brillante armure.*

RICARDO, *au duc.* — On était sur le point d'aller à votre rencontre.

LE DUC. — Mon amour sait prendre les devants.

CASSANDRE. — Est-il possible, seigneur, que vous ayez pu croire à pareille injure?

FRÉDÉRIC. — Madame la duchesse se plaint d'une injure; il semble que la faute serait à mon amour.

LE DUC. — Mon fils, l'amour paternel, qui ne cesse de chérir son propre sang et sa ressemblance, a facilité l'entreprise de mon retour. Il n'y a ni peine, ni fatigue, pour l'homme à qui il tarde de revoir les objets chers à son cœur. Il est juste, madame, que vous preniez votre part de cette affection; vous ne m'en voudrez pas de vous placer, dans mon cœur, sur la même ligne que le comte.

CASSANDRE. — Il est votre sang, monseigneur; et son mérite justifie cette faveur. Je me réjouis de voir que votre valeur sait apprécier la sienne.

LE DUC. — Mon amour, je le sais, doit se partager entre tous deux. Frédéric, pendant mon absence, a gouverné mes États avec tant de sagesse, que nul de mes sujets ne s'est plaint. Au milieu du tumulte des armes, je me plaisais

à me dire à quel point il se montrait un sénateur parfait. Grâces à Dieu, les ennemis dispersés du pasteur romain respectent sa présence dans mon épée. Il m'a permis de baiser sa main le jour où Rome, assistant à mon triomphe, m'a nommé un autre Trajan. Aussi, je veux désormais changer le désordre en vertu, afin qu'elle chante mon nom comme elle y applaudit aujourd'hui. Quand un homme est parvenu à ce point de renommée, quand il augmente en prix, il ne faut pas qu'il soit désigné plutôt par le vice que par la vertu.

RICARDO. — Je vous annonce, seigneur, Aurore et le marquis.

AURORE. — Que Votre Altesse soit aussi bien venue que le souhaite celle qui l'adore.

LE MARQUIS, *au duc*. — Donnez vos mains à Carlos. Il veut que vous connaissiez son amour.

LE DUC. — Que mes bras payent les dettes de mon âme à qui me parle si bien. Bien que mon amour ait regret au long temps qui s'est écoulé, tout est joie dans l'heureux jour qui me procure de si doux embrassements. Et maintenant, chers amis, qu'il me soit permis de me reposer des fatigues de la route. Il est tard. Demain vous pourrez vous livrer à toute votre joie.

(Tous se retirent avec le duc. Demeurent Batin et Ricardo.)

BATIN. — Ami Ricardo !

RICARDO. — Cher Batin !

BATIN. — Comment s'est terminée cette guerre?

RICARDO. — Comme l'a décidé la justice ayant le ciel pour défense. La Lombardie est apaisée, et les ennemis se sont dispersés honteusement, car le lion de l'Église, avec un seul rugissement, a fait tomber leurs armes à terre. Le nom du duc retentit dans toute l'Italie. Les jeunes filles chantent que si Saül en a tué mille, David en a tué cent mille, et le changement qui s'est opéré est tel que nous vous amenons un autre duc. Il n'est plus question de dames, de soupers, de targes ni d'épées. Il ne parle maintenant que de Cassandre. Il n'aime rien tant que le comte et sa duchesse. En un mot, le duc est devenu un petit saint.

BATIN. — Que dis-tu? Que me contes-tu?

RICARDO. — Tandis que chez la plupart la prospérité engendre les vices et l'orgueil, tandis qu'ils méprisent tout le monde, se figurant qu'ils sont immortels, notre duc a tourné à l'humilité. Il semble dédaigner les lauriers de son triomphe, et ses bannières victorieuses n'ont pas gonflé sa vanité.

BATIN. — Fasse le ciel qu'après toutes ces marques de résipiscence, il n'en vienne à ressembler à cet homme d'Athènes qui avait demandé à Vénus de métamorphoser en femme une chatte dominicaine, je veux dire blanche et noire[1]. Un jour qu'elle était sur son estrade, bien frisée et pomponnée, elle vit passer un de ces animaux qui, comme les poëtes, vont rongeant le papier. Elle ne fait qu'un saut de l'estrade sur le raton, d'où je conclus que, qui est chatte de son naturel, sera chatte, qui est chienne demeurera chienne, *in secula seculorum*.

RICARDO. — Ne crois pas que le duc retourne à ses folies de jeunesse, surtout s'il a des enfants qui de leurs petites mains caressantes peignent la plus majestueuse barbe des plus redoutables lions.

BATIN. — Je serai charmé qu'il en soit ainsi.

RICARDO. — Eh bien, Batin, adieu.

BATIN. — Où vas-tu?

RICARDO. — Fabia m'attend.

(Il sort.)

SCÈNE V

Entre LE DUC, *tenant des papiers à la main.*

LE DUC. — Y a-t-il là quelqu'un?

BATIN. — Voici de vos serviteurs le plus humble.

LE DUC. — Batin!

BATIN. — Dieu vous garde. Êtes-vous en bonne santé? Votre main.

LE DUC. — Que faisais-tu là?

BATIN. — J'écoutais Ricardo, qui me contait vos exploits.

1. Allusion au costume des moines dominicains.

C'est un grand chroniqueur. Il vous peignait comme l'Hector de l'Italie.

LE DUC. — Que dit-on du gouvernement du comte pendant mon absence?

BATIN. — On peut affirmer, seigneur, qu'il a égalé, pendant la paix, vos exploits à la guerre.

LE DUC. — S'est-il bien comporté avec Cassandre?

BATIN. — On ne vit jamais que je sache, marâtre plus aimable à l'égard de son beau-fils. Elle est pleine de sens, de vertu, de régularité.

LE DUC. — Rien ne pouvait m'être plus agréable que de la voir bien avec le comte. Frédéric est la personne que plus j'estime et j'aime. J'étais inquiet de sa tristesse quand je partis pour la guerre. Je suis singulièrement heureux que Cassandre ait si bien mesuré sa conduite à l'égard du comte, qu'ils vivent en paix et en amitié. De toutes les faveurs que je pouvais demander au ciel, c'est celle qu'avec plus de passion désire mon âme. Ainsi ma maison est aujourd'hui témoin de deux victoires : celle que j'ai remportée à la guerre, et celle que la belle Cassandre a remportée sur Frédéric. Elle sera désormais ce que j'ai de plus cher au monde, tant je lui sais gré de cet acte habile, et je renonce à mes sottes dissipations.

BATIN. — C'est un miracle du pape, seigneur. Le duc Louis de Ferrare est parti général et revenu ermite. Vrai Dieu, vous pourriez fonder un autre ordre des Camaldules[1].

LE DUC. — Je veux que mes sujets sachent à quel point je suis changé.

BATIN. — Mais plairait-il à Votre Altesse me dire pourquoi elle a reposé si peu?

LE DUC. — En montant l'escalier du palais, j'ai rencontré plusieurs personnes qui m'attendaient, et qui m'ont remis ces papiers. Craignant que ce ne fût quelques plaintes, j'ai voulu, sans perdre un moment, en prendre connaissance. Va, et laisse-moi seul. Ceux qui gouvernent doivent ce soin à l'accomplissement de leur devoir.

1. Ordre religieux, fondé en 1012 par saint Romuald, moine bénédictin de Ravenne.

BATIN. — Le ciel récompense la peine de ceux qui travaillent au bien public. Puisse-t-il accorder toujours la victoire à vos armes, et des siècles à votre renommée.

(Il sort.)

LE DUC, *lisant.* — Voyons. « Seigneur, je suis Eustache, préposé aux jardins du palais, où j'enseigne la culture des plantes et des fleurs. J'ai planté six fils. Je vous supplie d'accorder aux deux aînés... » Il suffit; je comprends, et désormais je distribuerai mieux mes bienfaits. A une autre: « Lucinde expose qu'elle est demeurée veuve du capitaine Arnould... » C'est encore une demande. « Albano, qui depuis six ans est en résidence... » Toujours une demande. — « Jules Camille a été fait prisonnier, parce que... » Toujours le même style. — « Paule de Saint-Germain, demoiselle honorable... » Si elle est honorable, rien ne lui manque, à moins de vouloir que je lui donne un mari. Voyons cet autre. Il est cacheté et m'a été remis par un homme mal vêtu, qui m'a engagé à le garder avec soin. — « Seigneur, veillez avec attention sur votre maison : en votre absence, le comte et la duchesse... » Mes pressentiments ne me trompaient pas : ils auront mal gouverné; je prendrai patience. (*Continuant.*) « ... le comte et la duchesse, avec la plus coupable audace, ont souillé votre honneur et votre lit... » — Quel est le courage capable de résister à un pareil coup? — « Si vous savez dissimuler, vos yeux vous le diront.» — Qu'est-ce que je viens de lire? O lettre, dis-tu cela ou non? Sais-tu que je suis le père de celui que tu accuses de me ravir l'honneur? Tu mens; cela ne peut être: Cassandre, elle, m'offenser! Ne vois-tu pas que le comte est mon fils? Mais ce papier me répond qu'il est homme et qu'elle est femme. O lettre infâme, lettre cruelle, tu me répondras que je dois savoir qu'il n'est pas de crime que ne comportent les faiblesses humaines. Ce doit être par la permission de la colère de Dieu! Ce fut la malédiction que jeta Nathan à David; Dieu m'impose le même châtiment, et Frédéric est Absalon. Mais mon châtiment à moi est plus grand encore. O ciel! Ces femmes n'étaient que des maîtresses, et Cassandre est mon épouse. C'est la punition des désordres et des vices de ma jeunesse,

et ils sont venus les jours du tourment... O fils perfide! Cela est-il vrai? Car je ne crois pas qu'un homme né d'un autre homme puisse commettre un crime si noir. Mais, si tu m'as offensé, ah! je voudrais, après t'avoir tué, pouvoir te redonner la vie, afin de te tuer autant de fois que je t'aurais donné une nouvelle existence. Quelle félonie! Quel crime! Absence, combien est-il vrai qu'un père doit se méfier, même du fils qu'il laisse derrière lui! Comment saurai-je avec prudence la vérité, sans me déshonorer par les témoins que j'invoquerai? Et je ne la saurai même pas ainsi. Qui oserait me raconter une si infâme histoire? Mais à quoi sert de m'informer? On n'aurait pas pu inventer cela d'un fils, si ce n'eût été la vérité, et une vérité pour moi si déshonorante! — Le punir, ce n'est pas me venger. — Celui qui châtie ne se venge pas, et je ne suis pas obligé à d'autres informations; car il n'est pas besoin que le forfait qui ruine notre honneur soit ou non commis; il suffit qu'on le suppose et qu'on en parle.

SCÈNE VI

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. — Sachant que vous ne reposez pas, je viens vous voir...

LE DUC. — Dieu te garde.

FRÉDÉRIC. — Et vous demander une grâce.

LE DUC. — Avant que tu la demandes, sache que mon affection te l'accorde.

FRÉDÉRIC. — Seigneur, quand vous m'avez déclaré que vous verriez avec plaisir mon mariage avec ma cousine Aurore, j'y aurais consenti volontiers; mais la jalousie que m'inspirait le marquis ne me permit pas de vous obéir. Depuis, j'ai pu me convaincre que mon amour se créait de vaines chimères; nous avons fait la paix, et je lui ai promis, seigneur, de l'épouser, dès que j'en aurais obtenu de vous la permission, après votre retour. Aujourd'hui, je vous la demande à genoux.

LE DUC. — Tu ne pouvais, comte, me faire un plus grand

plaisir. Laisse-moi un moment, pour que j'en fasse part à ta mère. Il n'est pas juste qu'elle ignore ce projet de mariage, et tu dois lui demander sa permission, aussi bien que la mienne.

FRÉDÉRIC. — N'étant pas de son sang, pourquoi Votre Altesse veut-elle faire intervenir madame la duchesse ?

LE DUC. — Qu'importe que tu ne sois pas de son sang ? Cassandre est ta mère.

FRÉDÉRIC. — Il y a déjà bien des années que Laurence, ma mère, est morte.

LE DUC. — Tu t'irrites de ce que j'appelle Cassandre ta mère ; pourtant l'on m'a dit que dans mon absence, et j'en ai une grande joie, vous étiez tous les deux bien d'accord.

FRÉDÉRIC. — Ceci, seigneur, est un secret de Dieu. Je suis mal venu à me plaindre, car vous l'adorez, et avec raison ; pourtant je déclare à Votre Altesse que si elle a été un ange pour tous les autres, elle ne l'a pas été pour moi.

LE DUC. — Je regrette qu'on m'ait trompé ; car on m'avait dit que personne ne recevait de Cassandre un meilleur accueil.

FRÉDÉRIC. — Tantôt elle est aimable pour moi, et tantôt elle se plaît à me prouver qu'il n'est pas possible de regarder comme un fils celui qu'une autre femme a enfanté.

LE DUC. — Tu as raison ; c'est aussi mon avis. Mais elle m'obligerait en t'aimant plus encore qu'en m'aimant moi-même ; car cette amitié assurerait la paix. Va-t'en avec Dieu.

FRÉDÉRIC. — Dieu vous garde.

(Il sort.)

LE DUC, *seul*. — Je ne sais comment, traître, j'ai pu seulement regarder ton infâme visage. Quel ton libre et dégagé ! quelle perfidie dans cette idée de me demander Aurore en mariage, pour que je ne croie pas à son offense ! Ce qui confirme mes soupçons, c'est l'empressement et le soin avec lesquels il se plaint que Cassandre l'a traité mal pendant mon absence. Le crime croit se taire quand il crie à haute voix. Il se plaint de ce que je l'appelle sa mère... Il a raison. Puisque la femme de son père est sa maîtresse,

le nom de mère ne lui convient pas. Mais moi! moi! comment puis-je croire avec tant de facilité un si énorme forfait? Un ennemi du comte ne peut-il pas avoir tramé cette accusation contre lui, pour se venger, connaissant mon caractère, par le châtiment qu'il recevrait de moi?... Oui, je me reproche ma crédulité.

(Entrent Cassandre et Aurore.)

AURORE. — De vous, madame, j'espère ma vie en cette circonstance.

CASSANDRE. — Ce choix, Aurore, fait honneur à ton discernement.

AURORE. — Mais j'aperçois le duc.

CASSANDRE. — Comment, seigneur, si peu de repos?

LE DUC. — Je dois à mes sujets ces marques de sollicitude. Je vois d'ailleurs, par ce mémoire, que l'État a été si bien dirigé par vous, que tous s'accordent à reconnaître votre mérite.

CASSANDRE. — C'est au comte, seigneur, non à moi, que revient l'honneur de ces services. Sans flatterie, je puis dire que sa valeur est vraiment héroïque. Il se montre en tout supérieur; il est aussi brave que sage : en un mot, c'est tout votre portrait.

LE DUC. — Je sais que de toute façon il a occupé si bien ma place, que vous l'avez, madame, pris pour moi-même, et je vous garde la reconnaissance qui vous est due.

CASSANDRE. — Je vous apporte, seigneur, une nouvelle demande de la part d'Aurore. Carlos la demande, elle l'aime; je vous supplie de vous rendre à leurs vœux.

LE DUC. — Je crois que le marquis arrive trop tard. Le comte sort d'ici à l'instant et m'a fait la même demande.

CASSANDRE. — Le comte a demandé Aurore?

LE DUC. — Oui, Cassandre.

CASSANDRE. — Le comte!

LE DUC. — Oui.

CASSANDRE. — Il faut que vous le disiez, pour que je le croie!

LE DUC. — Je pense donc la lui donner. Le mariage aura lieu demain.

CASSANDRE. — Ce sera à la volonté d'Aurore.

AURORE. — Que Votre Altesse me pardonne, mais le comte ne sera pas mon époux.

LE DUC. — Qu'entends-je? Mais, qu'est-il besoin d'insister? Le comte ne surpasse-t-il pas le marquis en noblesse, en esprit, en valeur?

AURORE.— Peut-être, seigneur; mais quand je l'aimais, il m'a dédaignée, et s'il m'aime maintenant, c'est mon tour.

LE DUC. Fais-le pour moi, et non pour lui!

AURORE. — On ne se marie qu'à son goût, et je n'en ai plus pour le comte.

LE DUC. — Étrange résolution!

CASSANDRE. — Aurore a raison, bien qu'elle parle peut-être avec trop de hardiesse.

LE DUC. — Non, elle n'a pas raison, et il faut qu'elle épouse Frédéric, cela dût-il la contrarier.

CASSANDRE. — Seigneur, n'usez pas de votre pouvoir; l'amour est une affaire de goût et ne veut pas de contrainte. (*À part.*) Hélas! le traître comte s'est lassé de moi.

(Aurore sort avec le duc.)

SCÈNE VII

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. — Je croyais rencontrer ici mon père...

CASSANDRE. — Avec quelle infâme tranquillité tu oses, traître, te présenter devant le duc, après avoir demandé la main d'Aurore!

FRÉDÉRIC. — Silence! madame. Songez au péril que vous courez.

CASSANDRE. — Quel péril, misérable, quand je ne me possède plus?

FRÉDÉRIC. — Quoi! vous ne craignez pas d'élever ainsi la voix?...

(Entre le duc sur la pointe du pied.)

LE DUC, *à part.*— Je cherche des preuves. Je vais écouter d'ici. Oh! qu'il va m'en coûter d'apprendre ce que je voudrais me déguiser à moi-même!

FRÉDÉRIC. — Prenez garde, madame; songez au rang que vous occupez.

CASSANDRE. — Y a-t-il au monde un homme assez lâche pour m'abandonner, après que j'ai sacrifié mon honneur à ses désirs, au prix de tant d'angoisses?

FRÉDÉRIC. — Je ne suis pas encore marié, madame. J'ai voulu prévenir les soupçons du duc, et aussi donner quelque sécurité à notre vie, qui ne peut durer ainsi. Cassandre, le duc n'est pas un de ces hommes de basse condition; il ne saurait souffrir de voir son nom illustre en proie à l'opprobre. Assez et trop longtemps nous avons été aveuglés par l'amour.

CASSANDRE. — Ah! lâche, cœur sans noblesse, ces larmes, ces prières répétées jusqu'à nous rendre folles, et qui consomment la perte de notre honneur, tu les qualifies maintenant de trahisons! Je me meurs! laisse-moi, misérable!

LE DUC, *à part*. — Il faudrait être de marbre pour en entendre davantage. Qu'attends-je? Mon malheur est certain. Tout est avoué, et sans torture... Sans torture? Non. C'est à moi qu'ils l'ont donnée. Il n'est pas besoin d'autre témoignage. Je sais tout. Honneur, tu es leur juge. Dicte la sentence et le châtiment; un châtiment qui sauvegarde mon nom, car la publicité entraîne toujours quelque honte. Il ne faut pas qu'il y ait sur la terre un homme qui soupçonne que je suis déshonoré. Enfouir sa honte, c'est la prévenir. La vengeance semble assurer notre honneur. Mais il y a toujours quelque dommage à initier le public à son affront.

(Il sort.)

CASSANDRE. — Ah! femmes infortunées! hommes sans loyauté et sans foi!

FRÉDÉRIC. — Je déclare, madame, que je suis prêt à exécuter toutes vos volontés. Je vous en donne ma parole.

CASSANDRE. — Ta parole vraie?

FRÉDÉRIC. — Infaillible.

CASSANDRE. — Eh bien! qu'il n'y ait pas d'obstacles à notre amour! Je t'ai appartenu; je t'appartiendrai encore. Je saurai bien imaginer le moyen de nous voir tous les jours.

FRÉDÉRIC. — Eh bien ! séparons-nous, madame et maîtresse. Tu es avisée : feins d'aimer un peu le duc, comme après tout il est juste.

CASSANDRE. — Je le ferai sans danger pour toi. Qu'est-ce en effet que des caresses feintes ?

(Ils se séparent.)

SCÈNE VIII

Entrent AURORE *et* BATIN.

BATIN. — J'ai appris, charmante Aurore, que le marquis est sur le point de devenir votre seigneur et maître, s'il ne l'est déjà, et que vous allez à Mantoue, madame. Je viens donc vous supplier de m'emmener avec vous.

AURORE. — Grande est ma surprise, Batin. Pourquoi veux-tu quitter le comte ?

BATIN. — Peiner beaucoup et gagner peu est un genre d'injustice qui tue le plus prudent, le plus sage, ou qui lui fait perdre la tête. Aujourd'hui je te donne, je refuse demain; peut-être te donnerai-je après demain... je ne connais pas le seigneur *peut-être*[1], mais je sais bien qu'il n'a jamais consenti. Si ce n'était que cela... Mais le comte semble possédé du diable. Je ne sais ce qu'il a. Tantôt il est triste, et tantôt gai; tantôt sage et tantôt détraqué. La duchesse de son côté est inégale, insupportable. Quand tout le monde va si mal, vons voudriez, moi, me voir heureux ? Le duc, lui, calme et tranquille en apparence, a des soliloques avec lui-même, semblable à un homme qui cherche quelque chose qu'il a perdu; toute la maison est sens dessus dessous. Je pars avec vous pour Mantoue.

AURORE. — Si je suis assez heureuse pour que le duc m'accorde à Carlos, je t'emmènerai avec moi.

BATIN. — Je baise mille fois vos pieds, et vais parler au marquis.

(Il sort.)

1. Il y a ici un jeu de mots difficile à rendre en français :

Yo no sé *quizá* quien es;
Mas sé que nunca *quizó*.

(Entre le duc.)

LE DUC, *sans apercevoir Aurore.* — Hélas! honneur, ennemi cruel, quel est le premier qui a donné ta loi au monde, et pourquoi faut-il que ton essence ait été attachée non à l'homme, mais à la femme? Ainsi, sans l'avoir mérité, l'homme le plus respectable peut te perdre, honneur. L'ordonnateur de tes lois fut, non pas un homme éclairé, mais un barbare... Que vois-je? Aurore.

AURORE. — Monseigneur.

LE DUC. La duchesse, je crois, veut te marier au marquis, et j'y consens volontiers. J'aime mieux lui complaire que de répondre aux désirs du comte.

AURORE. — Je suis votre servante, qui vous demeure éternellement obligée.

LE DUC. — Préviens le marquis qu'il peut en écrire au duc de Mantoue, son oncle.

AURORE. — Je vais joindre le marquis, et lui porter cette heureuse nouvelle.

(Elle sort.)

LE DUC, *seul.* — Cieux! ce qu'on va voir aujourd'hui dans ma maison n'est que votre châtiment. Levez votre verge divine; ce n'est pas une vengeance de l'outrage qui m'est fait. Je ne veux pas la prendre en mon nom, ce serait vous offenser, — et la prendre d'un fils serait un acte barbare. Ce sera donc un châtiment, ô cieux, et ce sera le vôtre; l'oubli que je fais de moi-même m'en fera pardondonner la rigueur. Je serai père et non mari, et la sainte justice donnera à un péché sans vergogne un châtiment sans vengeance. Les lois de l'honneur le veulent ainsi; elles répudient une publicité qui doublerait l'infamie qui s'attache à mon affront. Celui qui châtie en public, diffame deux fois son honneur, en ce qu'après avoir reçu un affront, il le publie. J'ai laissé l'infâme Cassandre, pieds et mains liés, avec un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses plaintes. Elle s'est évanouie, quand je lui ai annoncé mes griefs, et les motifs de ce que je préparais. Ce spectacle, la pitié humaine pouvait l'endurer dans un cœur offensé. Mais, donner la mort à un fils! quel cœur ne se sentirait défaillir? Seulement d'y penser, malheureux que je suis,

mon corps tremble, mon âme succombe, mes yeux pleurent, mon sang se fige dans mes veines glacées, la respiration s'arrête dans ma poitrine, mon esprit s'embarrasse, ma mémoire est suspendue, et ma volonté troublée hésite et chancelle; du cœur à la bouche, mes paroles se coagulent comme l'eau d'un ruisseau au souffle glacé d'une nuit d'hiver.

Amour paternel, que veux-tu? Ne vois-tu pas que Dieu a ordonné aux fils d'honorer leurs pères, et que le comte a foulé aux pieds ce commandement? Amour paternel, laisse-moi, je vais châtier celui qui a violé les lois sacrées à l'égard de son père; car, qui m'assure que m'ayant ôté aujourd'hui l'honneur, demain il ne m'ôtera pas la vie? Pour un moindre motif, Artarxerce fit cinquante victimes, et les épées de Darius, de Torquatus et de Brutus ont exécuté sans vengeance les lois de la justice. Pardonne, amour; n'empiète pas sur les droits du châtiment, quand l'honneur, présidant le tribunal de la raison, a prononcé son arrêt[1]... La loi de Dieu, et c'est assez, lui met devant les yeux son crime; sa conscience le lui crie. N'ai-je pas vu, entendu, moi-même? Pourquoi donc hésiter, trembler? Mais, il vient! O cieux! venez à mon aide.

SCÈNE IX

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. — Le bruit court dans le palais, seigneur, que tu maries Aurore au marquis de Gonzague, et que tous deux se préparent à partir pour Mantoue. Dois je le croire?

LE DUC. — Comte, je ne sais ce qu'ils font, je n'ai donné aucune permission, j'ai ma pensée absorbée par des choses plus sérieuses.

FRÉDÉRIC. — Celui qui gouverne a bien d'autres soucis. Qu'est-ce qui te préoccupe?

LE DUC. — Mon fils, un noble de Ferrare conspire contre

1. Lope gâte ce beau passage, en prolongeant la métaphore sans mesure.

moi, en compagnie d'autres traîtres; une femme, à laquelle il a confié son secret, me l'a livré. Bien fou qui se fie aux femmes, et sage qui se borne à les flatter! J'ai fait venir le traître, en lui disant que j'avais à traiter avec lui d'une affaire importante. Fermé dans cette salle (*il désigne une pièce voisine*), je lui ai signifié la chose. Aux premiers mots, il s'est évanoui. J'ai donc pu facilement l'attacher sur la chaise où il se trouvait, et cacher son corps sous un drap, afin que celui qui le tuera ne voie pas son visage. Tout cela, mon fils, dans le but de ne pas bouleverser l'Italie. Te voilà; il convient que je te donne cette marque de ma confiance, et que personne ne sache mon secret. Tire donc vaillamment ton épée, comte, et ôte-lui la vie. Placé à la porte de la salle, je veux que mes yeux soient témoins de la vigueur avec laquelle tu sauras tuer mon ennemi.

FRÉDÉRIC. — Veux-tu m'éprouver? ou est-il véritable que ceux dont tu parles aient conspiré contre toi?

LE DUC. — Quand un père commande à son fils une chose juste ou injuste, doit-il discuter avec lui? Va-t'en! lâche! je veux moi-même...

(Il fait un pas vers la porte.)

FRÉDÉRIC. — Retiens ton épée, et demeure... Pourquoi craindrais-je, puisque tu me dis que la personne est attachée? Mais, je ne sais ce que j'éprouve, je sens un frisson au cœur.

LE DUC. — Reste donc ici, infâme!

FRÉDÉRIC. — J'y vais, puisque tu le commandes; il suffit; pourtant... Vive Dieu!...

(Il hésite.)

LE DUC. — Ah! chien[1]!

FRÉDÉRIC. — J'y vais; — arrête! et si je trouvais là César lui-même, je lui donnerais pour toi mille coups.

LE DUC. — Je te verrai d'ici.

(Entre Frédéric, la porte demeurant entr'ouverte.)

LE DUC, *qui l'observe*. — Il approche... Il tire son épée...

1. *Perro!* Ce terme, en espagnol, n'a pas la même gravité outrageante qu'en français.

Celui-là même a exécuté mon arrêt, qui est l'auteur de ma honte!... (*Criant.*) « Capitaine de mes gardes! holà! du monde! vite, à moi, pages, chevaliers! »

(Entrent le marquis de Gonzague, Aurore, Batin, Ricardo, les pages et les chevaliers.)

LE MARQUIS. — Pourquoi nous appelez-vous, seigneur, pourquoi ces cris?

LE DUC. — Vit-on jamais crime si noir? Le comte a tué Cassandre, parce qu'elle était sa belle-mère, et qu'elle portait dans ses entrailles un fils qui avait plus de droits que lui à mon héritage. Qu'il meure; qu'on le tue; le duc l'ordonne.

LE MARQUIS. — Quoi? Cassandre!

LE DUC. — Oui, marquis.

LE MARQUIS. — Oh! je ne retournerai pas à Mantoue qu'il ne soit mort de ma main!

LE DUC. — Tenez! le meurtrier sort tenant son épée toute sanglante.

(Rentre Frédéric l'épée nue.)

FRÉDÉRIC. — Que signifie? grands dieux!... J'ai voulu connaître le visage du traître que tu m'as signalé; et, j'ai vu...

LE DUC. — Ne poursuis pas. Tais-toi; qu'il meure; tuez-le.

LE MARQUIS. — A mort!

FRÉDÉRIC. — O mon père! pourquoi veulent-ils me tuer?

LE DUC. — Traître! on t'en dira la cause au tribunal de Dieu. (*Toutes les épées sont tirées contre Frédéric, qui sort en essayant de se défendre.*) — Aurore, après cet exemple, pars avec Carlos pour Mantoue; il est digne de toi, et j'y donne mon assentiment.

AURORE. — Je suis si profondément troublée, seigneur, que je ne sais que vous répondre.

BATIN, *à part.* — Dites que vous acceptez. Tout ce que vous voyez, Aurore, n'est point sans cause.

AURORE. — D'ici à demain, seigneur, vous aurez ma réponse.

(Rentre le marquis.)

LE MARQUIS. — C'en est fait; le comte n'est plus.

LE DUC. — Dans un si grand malheur, mes yeux veulent encore voir son cadavre et celui de Cassandre.

LE MARQUIS. — Venez donc voir un CHATIMENT SANS VENGEANCE.

(On découvre les deux cadavres.)

LE DUC. — Quand la justice châtie, elle ne se venge pas; la vertu sait étouffer le cri de l'âme. Il a payé le crime qu'il a commis pour avoir mon héritage.

BATIN. — Ici finit, messieurs, la tragédie du CHATIMENT SANS VENGEANCE. Après avoir fait l'effroi de l'Italie, elle est aujourd'hui un exemple pour l'Espagne.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

MUDARRA

LE BATARD

NOTICE

SUR

MUDARRA LE BATARD

Lope n'a jamais été mieux inspiré que lorsqu'il a puisé aux vieilles sources créées par l'imagination nationale, et qu'il a transporté dans le drame les fils du vieux sol castillan, les héros autochthones de l'Espagne. Or, parmi tant de récits pathétiques, consacrés par les romances, ou recueillis dans les chroniques, aucun ne se prêtait plus facilement au drame que la tragique histoire des Infants de Lara. Ce drame était tout fait ; il n'y avait plus qu'à suivre les données de l'imagination populaire. Mais, avec la sensibilité naturelle qui l'intéresse toujours si vivement à ses héros, l'heureux génie de Lope a su tirer de ces données précieuses de beaux et touchants détails. Voici en peu de mots quel est le sujet de cette légende.

Deux frères, chefs de famille, sont divisés par une vieille querelle qui semble oubliée, mais que l'offensé n'a point pardonnée. Les deux frères paraissent vivre en bonne intelligence, mais Ruy Velasquez, celui qui a été l'offensé, médite la vengeance, excité qu'il est par sa femme, véritable furie domestique, comme lady Macbeth. Ce n'est point l'ambition qui lui fait concevoir la pensée du crime, c'est le sentiment exalté de l'honneur, c'est le préjugé chevaleresque et barbare, que le sang seul peut effacer les affronts. Ruy Velasquez invente donc un projet de vengeance infernale. Il charge Gonzalo Bustos, son beau-frère, qui croit à la sincérité d'une réconciliation éclatante, d'un message pour Almanzor, roi de Cordoue. Ce message est une épouvantable trahison. Velasquez annonce au roi more, qu'à tel jour il lui livrera les sept enfants de Gonzalo Bustos avec d'autres chevaliers chrétiens qu'il fera tomber dans une embuscade. Pour assurer le succès de ce plan, il recommande de tuer le porteur du message.

Almanzor, qui est généreux, n'accepte qu'en partie sa proposition. Il ira à l'embuscade pour anéantir une armée de chrétiens, mais il ne consentira pas à tuer de sang-froid l'homme qui vient à lui. Il l'accueille avec une bienveillance compatissante, car il le plaint dans son cœur du danger qui le menace; peu s'en faut même qu'il ne lui découvre la trahison de son beau-frère.

Velasquez, resté à Salas avec les fils de Gonzalo, leur annonce qu'il a projeté une grande expédition contre les Mores, et les invite à y prendre part. Les jeunes gens sans défiance n'hésitent pas un instant; ils remercient leur oncle, et acceptent sans examen toutes les conditions qu'il leur fait. On n'emmènera qu'un certain nombre de chevaliers et de soldats pour rendre ainsi la victoire plus glorieuse. Ils s'en remettent à leur oncle, dont la prudence leur est connue, de les guider dans cette périlleuse entreprise.

De sinistres présages s'offrent dès le commencement de la route aux Infants de Lara. Nuño, leur vieux gouverneur, fait tout ce qu'il peut pour que ses imprudents élèves tiennent compte de ces présages, avertissements du ciel. Le vol des oiseaux (souvenir des augures), annonce quelque grand malheur. Tout cela doit signifier une trahison prochaine. Le vieillard leur conseille de retourner à Salas. Les Infants de Lara attribuent à la faiblesse de l'âge les inquiétudes de leur gouverneur. Nuño, dans un moment de dépit, déclare qu'il ne partagera pas l'aveuglement de ses élèves, et il retourne. Mais bientôt la tendresse qu'il porte à ceux qu'il a élevés, la crainte de passer pour un lâche, le ramènent vers la troupe dévouée à la mort; il est résolu à partager la destinée commune.

Enfin on arrive au lieu d'embuscade. Velasquez est prêt à se trahir par la joie qu'il éprouve. Les Arabes embusqués tombent sur la troupe chrétienne et l'exterminent tout entière. Les sept Infants de Lara succombent malgré des prodiges de valeur, et leurs têtes sont apportées à Cordoue. Almanzor fait ranger sur une table ces têtes coupées et convie le père à cet affreux spectacle; puis, par un retour de pitié, il lui rend la liberté d'aller pleurer dans sa patrie la mort de ses enfants.

Pendant son séjour à Cordoue, Gonzalo s'est fait aimer d'Arlaja, la sœur d'Almanzor, et de cet amour est né un fils, le futur vengeur de ses frères, personnage fameux dans les poëmes héroïques de l'Espagne. La pièce de Lope s'appelle de son nom : *Mudarra le Bâtard.*

Lope, selon sa coutume, accepte la tradition dans toute son éten-

due. Il prend l'action dès l'outrage reçu par Velasquez et Lambra et la conduit jusqu'au châtiment infligé aux coupables par le jeune Mudarra, ce rejeton providentiel de la maison de Lara. Le drame, comme on voit, embrasse un très-long espace de temps, puisqu'il laisse à Mudarra, qui n'est pas né encore au moment où l'action commence, le temps de naître, de grandir et de venger ses frères. Le sujet est assurément très-dramatique, car la vengeance finale n'est pas un crime, mais bien le plus légitime des châtiments, et comme l'intervention désirée de la justice céleste.

Lope a tiré de ce sujet tout le parti possible, se conformant avec une fidélité scrupuleuse à toutes les données de la tradition. Cependant la mise en scène d'une pareille fable présentait de grandes difficultés. Le poëte avait à faire agir sept héros au lieu d'un seul; il a pris le seul bon parti possible, qui était de réunir tout l'intérêt sur un seul des Infants de Lara, dont il fait l'héroïque représentant de tous ses frères.

La scène où le vieux Nuño conjure les Infants de retourner à Salas, après leur avoir expliqué les présages qui annoncent la trahison, — comme ces nuées de corbeaux qui les suivent en voletant et épouvantent les chevaux, — cette scène est des plus dramatiques qu'il y ait au théâtre. Gonzalo, le type héroïque des sept Infants, meurt le dernier en exprimant des regrets et des souvenirs d'amour.

La deuxième journée de cette pièce est presque aussi pathétique que le *Roi Lear* de Shakspeare. Nous y voyons le vieux Gonzalo, devenu aveugle à force de pleurer, poétiquement enveloppé de la double majesté de la vieillesse et du malheur. Excepté dans quelques rares occasions, sa douleur est silencieuse; il supporte les outrages de sa belle-sœur avec une résignation que l'on prendrait pour de l'insensibilité. Chaque jour, en effet, Velasquez et sa femme font parade de leur vengeance, qu'ils renouvellent à chaque instant par de nouveaux outrages faits à leur victime.

Voici pour exemple un détail de ces admirables scènes : Un chanteur de romances vient de temps en temps consoler Gonzalo Bustos; un jour que le chanteur amuse la douleur de Gonzalo par le récit de quelque vieille légende, on entend le bruit d'une petite pierre lancée contre les vitres de la fenêtre. C'est doña Lambra, qui chaque jour à une certaine heure appelle ainsi l'attention de Gonzalo. Le chanteur continue, et voici qu'il commence la déplorable légende des Infants de Lara ; une seconde pierre retentit à la fenêtre, puis une troisième, et

ainsi, à intervalles égaux, sept fois la pierre frappe la vitre en mémoire des sept Infants. A la dernière pierre qui lui rappelle le nom du plus jeune de ses enfants, de Gonzalo, son fils bien-aimé, le vieillard éclate en malédictions, s'arrache les cheveux et exhale les plaintes les plus pathétiques.

La troisième journée est à la hauteur des deux premières ; nous voyons Mudarra accompagné de Zaïde son écuyer, s'approcher avec précaution de Burgos pour rendre sa vengeance plus assurée. C'est tout à fait la situation d'Oreste et de Pylade, arrivant inconnus dans les environs de Mycènes, pour punir les meurtriers d'Agamemnon. Rien de plus dramatique que la scène où Mudarra paraît devant son père aveugle. Par la simplicité et le naturel, cette scène est digne d'être rapprochée de la reconnaissance d'Oreste et d'Électre dans Sophocle : c'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

Mudarra rencontre Ruy Velasquez, le combat et le tue.

Les détails poétiques de ce tragique dénoûment ont été reproduits avec bonheur par M. Victor Hugo, dans la ballade de *Mudarra*, qui fait partie des *Orientales*.

MUDARRA

LE BATARD

PERSONNAGES

GARCI FERNANDEZ, comte de Castille.	MENDO, LOPE, ESTEBANEZ, NUNO, } écuyers.
RUY VELASQUEZ.	ALMANZOR, roi de Cordoue.
GONZALO BUSTOS.	VIARA, GALVE, } officiers mores.
DIEGO, NUNO, ALVAR, ORDONO, FERNAND, ALPHONSE, GONZALO, } Infants de Lara.	MUDARRA le Bâtard.
NUNO SALIDO, leur gouverneur.	ZAIDE, écuyer.
ALVAR SANCHEZ.	DONA SANCHA.
PAEZ, ménestrel.	DONA LAMBRA.
ALI, esclave more.	DONA CONSTANZA.
	DONA CLARA.
	ARLAJA, sœur d'Almanzor.

SOLDATS ET MUSICIENS.

La scène est en Castille, à Cordoue, et dans la plaine d'Almenara.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

La place publique de Burgos disposée pour des jeux. Des échafauds sont préparés pour les dames.

ALVAR SANCHEZ, MENDO, *des roseaux à la main*, DONA SANCHA, DONA LAMBRA, *sur les échafauds*.

ALVAR. — Je suis content de mon coup.

MENDO. — Personne n'avait touché le *tablado* [1].

1. Il s'agit ici du behourdis, exercice chevaleresque qui consistait à

ALVAR. — Le *tablado* en tremble encore.

MENDO. — Plus d'un cœur en a du dépit.

DONA LAMBRA. — Vit-on plus galant chevalier qu'Alvar Sanchez?

DONA SANCHA. — Il a bien tiré; mais j'en connais sept autres, de qui j'espère un coup meilleur.

DONA LAMBRA. — Tes fils, mes neveux, sont vaillants. doña Sancha. Ils méritent leur renommée, et sont dignes des plus grands éloges.

MENDO, *continuant*. — La cité s'émerveille de la force de ton bras; tu excites l'envie des chevaliers, l'admiration des dames.

ALVAR. — Précieuse faveur.

MENDO. — Elles te comblent de louanges.

ALVAR. — Aux fêtes de son mariage avec doña Lambra, cousine du comte de Castille, Ruy Velasquez a fait paraître la générosité de son âme. Fêtes, tournois, somptueux festins, plaisirs et réjouissances de toute espèce, ont duré sept semaines et plus, au milieu d'un grand concours de chevaliers du pays, et de chevaliers d'aventures. D'Estramadure et de Navarre, de Portugal et d'Aragon, est accourue à Burgos, dans cette mémorable circonstance, une foule d'élite. Tous se sont présentés au *tablado;* mais je me flatte, Mendo, d'avoir remporté le prix, en présence de ces fenêtres toutes garnies de dames.

MENDO. — Doña Sancha est jalouse de voir qu'en ce jour de réjouissances, ta brillante renommée laisse sans gloire ses sept fils. Quelques-uns se sont consultés; ils voudront tirer, à leur tour, mais ils ne réussiront pas, dussent-ils réunir toutes leurs forces en un seul bras et en un seul cœur.

ALVAR.— Gonzalillo va au *tablado*. Son arrogance promet.

MENDO. — Il est le plus vaillant de tous, quoique le plus jeune.

ALVAR. — Il vise.

lancer à cheval des lances ou des roseaux contre une cible fixée dans un assemblage de planches (*tablado*).

MENDO. — Et la cité lui montre sa sympathie par mille applaudissements.

DONA SANCHA. — Coup remarquable!

DONA LAMBRA. — Il serait encore meilleur, sans la jalousie de celui qui vient de tirer.

DONA SANCHA. — Gonzalo, ne fût-il pas mon fils et ton neveu, doña Lambra, tu ne devrais pas montrer ta colère et ce dépit. J'attendais plus de ta noblesse. C'est là ta manière de louer sa valeur?

DONA LAMBRA. — Nierais-tu que le coup d'Alvar Sanchez soit meilleur?

DONA SANCHA. — Peut-être; mais demande l'avis de la cité.

DONA LAMBRA. — Tout le monde aime Gonzalo; personne ne dira la vérité.

(Entre Gonzalo, suivi de Lope, son écuyer, avec des roseaux à la main.)

GONZALO. — Mon coup a sauvé l'honneur des Infants de Salas.

LOPE. — Tu as dérobé au vent ses ailes, à l'éclair sa rapidité. Dieu bénisse la vigueur de ton âme, et la force de ton bras : un seul roseau a suffi à te venger de tant de jalousie.

ALVAR. — Gonzalo, comme un enfant, vient faire parade de son succès, qui pourrait me vexer, si je n'avais les miens. La seule jalousie t'a fait tirer après moi. Rien ne t'obligeait à contester mon coup. Tu pouvais te dispenser d'ameuter le peuple, et d'essayer de me ravir l'honneur, en présence du comte. Mais pourquoi des reproches à qui n'est qu'un enfant téméraire?

GONZALO. — Alvar, tu en as menti.

ALVAR, *avec un geste menaçant.* — Comment, drôle...

GONZALO. — Oui, et je te réponds avec mon épée.

ALVAR, *blessé.* — Ah!...

GONZALO. — Qui a le meilleur de nous deux?

LOPE. — Voilà, vive Dieu! un coup lestement donné.

ALVAR. — A moi, mes parents! je suis assassiné.

(Il sort.)

MENDO, *à Gonzalo.* — Tu as bien pu oser...

LOPE. — Arrière, Mendo!

MENDO. — Si le comte ne répare...

LOPE. — Pas de murmures entre les dents, Mendo; gare que l'adolescent contre qui tu grognes ne te fasse l'enfant de chœur du bénéficié qui vient de sortir.

MENDO. — Je vais me plaindre au comte.

LOPE. — Va; et ne t'amuse pas en chemin.

DONA LAMBRA. — Mais c'est de la démence! Et personne pour me venger... Trahison! perfidie!

DONA SANCHA, *à part.* — Je m'éloigne, ne voulant pas lui fournir de prétexte par ma présence.

(Elle sort.)

DONA LAMBRA. — Où sont mes parents? Comment, lâches, vous laissez ainsi verser mon sang?

(Entre Ruy Velasquez.)

RUY. — Qu'y a-t-il?

DONA LAMBRA. — Ah! vaillant Rodrigue, mon sang sert de jouet aux fils de ma belle-sœur.

GONZALO. — Pas à tous; ne parlons que de moi.

RUY. — Qu'a-t-il fait?

DONA LAMBRA. — Il a blessé Alvar Sanchez.

RUY. — Comment cela?

LOPE. — D'un coup d'épée.

RUY. — Comment, Gonzalillo, tu as eu cette audace?

GONZALO. — Écoute : l'honneur fait appel à la colère, la colère au bras, le bras au poignard. Tout premier mouvement est excusable chez l'homme.

RUY. — Fort bien; mais pour vous rendre plus sage, pour que votre exemple serve à d'autres de leçon, ce bâton, beau neveu, va châtier votre folie.

(Il le frappe.)

GONZALO. — Ah! vous m'avez tué, seigneur oncle, vous m'avez tué sans justice; mais je prie mes frères de ne pas vous demander réparation de ma mort.

RUY. — Voilà comment je châtie les jeunes insensés, infatués d'eux-mêmes.

GONZALO. — Si vous n'étiez mon oncle, le frère de ma mère...

LOPE. — Modère-toi.

GONZALO. — Ne recommencez pas, mon oncle; vous connaissez mon courage, je ne pourrai le souffrir!

RUY, *le frappant de nouveau.* — Mal appris!

GONZALO. — C'en est trop. Tenez!...

(Il lui donne un coup de poing.)

LOPE. — Dieu me pardonne, il l'a frappé du poing!

GONZALO. — Nous savons tous nous en servir.

RUY. — Je suis mort! aux armes, mes amis! aux armes, mes vassaux, mes parents!

GONZALO. — Dût-il en tirer vengeance, je prends le ciel à témoin que j'avais un juste motif.

(Entrent Albendari et Estebañez.)

ESTEBANEZ. — Qu'est-il arrivé, Ruy Velasquez?

RUY. — Voyez dans quel état m'a mis cet infâme polisson.

(Entrent Fernand Bustos et Diego Gonzalez.)

ESTEBANEZ. — Vit-on jamais pareille démence?

FERNAND. — Gonzalo, mon frère, qu'y a-t-il?

GONZALO, *sanglant.* — Voilà comment me traite le tyran Ruy Velasquez, notre oncle!

DIEGO. — Comment! mon oncle, c'est ainsi que vous vous comportez avec les hommes de votre sang?

RUY. — Et ce sang qui baigne mon visage, beaux neveux, qu'en dites-vous?

LOPE. — Il a frappé le premier, et sans motif.

RUY. — J'avais un motif suffisant, puisqu'il avait blessé Alvar Sanchez, mon parent, et chevalier renommé.

ALVAR. — C'est à l'épée à décider la question.

DIEGO. — L'événement fera connaître la vérité.

(Au moment où ils s'apprêtent à en venir aux mains, entrent le comte Garci Fernandez et Gonzalo Bustos.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE GARCI FERNANDEZ, GONZALO BUSTOS.

GONZALO. — Comte, votre présence est nécessaire.

LE COMTE. — Arrêtez, chevaliers.

RUY. — Seul le comte, mon seigneur, qui aujourd'hui honore ma demeure, peut calmer le courroux de mon épée.

GONZALO. — Comme loyal serviteur, je vous rends, seigneur, mon glaive.

LE COMTE. — Faut-il qu'une fête si bien commencée finisse si mal? Est-ce là le juste respect que vous devez à votre seigneur? Vous mériteriez d'être châtiés, et vous le serez, j'en donne ma foi. Vous, Gonzalo, vous oubliez que doña Lambra est ma cousine, et si vous vous piquez de loyauté, si vous avez le respect dû à mon sang, vous devez respecter le sien. Et vous, Rodrigue, ne savez-vous pas les liens qui vous unissent à Bustos?

GONZALO BUSTOS. — Mieux vaut, seigneur comte, que tout ceci s'arrange à l'amiable. Le mal est fait et sans remède. Comme père, je me charge de châtier convenablement ce jeune garçon. Laissez-moi ce soin, mon seigneur. Et vous, beau-frère, croyez que si vous l'aviez tué, je ne vous garderais pas de rancune. C'est un enfant. Nous avons tous été jeunes. Demande-moi pardon à ton oncle, mauvais sujet!

GONZALO. — Mon oncle, le motif qui nous a guidés dans cette rencontre, nous donne raison à tous deux; mais je consens à avouer que je suis coupable. Accordez-moi votre pardon. Je le demande humblement au comte et à vous.

(Entre Mendo.)

MENDO, *à Ruy Velasquez.* — Doña Lambra est sur le point de partir pour Barbadillo, et vous attend tout en pleurs.

LE COMTE. — Il me paraît convenable que vous vous rendiez tous à Barbadillo. D'abord il est juste de faire compagnie à doña Lambra, et ce sera le moyen d'achever votre paix.

GONZALO BUSTOS. — Tous nous devons tenir pour agréable vôtre plaisir.

LE COMTE. — Songez que je vous en voudrai, s'il me vient à Burgos quelques plaintes.

GONZALO BUSTOS. — Je vous suis bien reconnaissant. Permettez que je baise vos pieds.

DIEGO. — Les blessures sont légères; nous pouvons partir sur-le-champ.

RUY, *à part.* — Oh ! je me vengerai, dussé-je y perdre mille fois la vie !

(Tous se retirent. Entre Nuño Salido.)

SCÈNE III

NUNO SALIDO, LOPE.

NUNO SALIDO. — Lope, un mot, je te prie. Qu'y a-t-il donc? J'étais occupé à chasser le corbeau, et je n'ai pas pris le temps de rappeler mon faucon, pour arriver plus vite.

LOPE. — Tu peux te vanter, Nuño Salido, d'être le meilleur gouverneur qu'aient jamais eu princes ni rois. J'ose te comparer à Xénophon et à Aristote, puisque tu as su faire de tels hommes des sept Infants de Lara.

NUNO. — Quel malheur d'être allé chasser aujourd'hui dans la montagne !

LOPE. — Ruy Velasquez avait convié les chevaliers au behourdis, et ceux-ci rivalisaient de soins et d'adresse en tirant au *tablado*. L'air retentissait au bruit des applaudissements, pareils à celui que fait entendre une troupe de grives, quand elles partent ensemble à l'instant où la corde se détache de l'arc. Alvar Sanchez venait de frapper le but, et semblait plus fier que César dans la barque d'Amyntas[1]. Il fut loué de doña Lambra en présence de doña Sancha, mère de Gonzalo, qui lui lance aussitôt un regard courroucé. Rapide comme le vent, le jeune homme part, et, saisissant un roseau, il le lance à son tour. Le coup parut si beau, que don Alvar vexé lui adressa je ne sais quelle insolente parole. Le bouillant Gonzalo lui répond du revers de son épée, et aux cris de la tante, Rodrigue, son époux, accourt furieux, et le frappe d'un coup de bâton. Il redouble, mais d'un coup de poing, Gonzalo fait de son visage une fontaine de sang. La querelle est apaisée, et maintenant tous vont à Barbadillo, accompagnant la nouvelle mariée.

NUNO. — J'admire le grand cœur de l'enfant ; mais je

1. Allusion au mot si connu : « Que crains-tu? tu portes César et sa fortune. » Voy. la *Pharsale* de Lucain, livre V, v. 580.

redoute l'orgueil de cette femme, si elle le tient une fois dans son château !

LOPE. — Remarquez que la puissante intervention de Garci Fernandez, comte de Castille, a opéré cette paix ; la parole donnée sera tenue. Le long des bords verdoyants de l'Arlanza[1], les sept Infants dont vous êtes gouverneur vont chassant non loin des murs de la cité. Tout leur sourit ; le soleil tempère l'ardeur de ses rayons, l'air leur donne ses parfums, la rivière sa fraîcheur, les bois leur ombre, et pour eux Mai se couronne de guirlandes.

NUÑO. — Eh bien ! suivons-les tous : confiant en Dieu et en la parole du comte, j'espère que doña Lambra oubliera ses griefs et modérera son courroux.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Le castel de Barbadillo.

DONA LAMBRA, ESTEBANEZ.

ESTEBANEZ. — C'est là l'objet de votre souci ?

DONA LAMBRA. — Je suis si profondément blessée que la mort seule peut me rendre la vie.

ESTEBANEZ. — Gonzalo est sans méfiance ; ne peut-on user de telle ruse qu'il serve de pâture aux oiseaux de ces forêts ?

DONA LAMBRA. — Je ne sais à quoi me résoudre.

ESTEBANEZ. — Rendez la sérénité à vos beaux yeux, et imaginez quelque vengeance.

DONA LAMBRA. — J'ai peur de Ruy Velasquez.

ESTEBANEZ. — Ne songez qu'à satisfaire votre colère, et laissez-moi l'espérance.

DONA LAMBRA. — Les superbes Infants sont sur les frais rivages de l'Arlanza, occupés à chasser le héron avec leurs faucons rapides. Si, pendant que le traître Gonzalo est éloigné de ses gens, tu t'approches, noble et vaillant Estebanez, d'un cœur déterminé, non pour mettre l'épée à la

1. Petite rivière qui passe près de Burgos.

main, mais pour lui faire quelque affront, mon âme sera satisfaite : elle aura vu venger le sien.

ESTEBANEZ. — Doutez-vous de mon zèle? Vive Dieu! sans mon respect pour le comte, je m'engagerais à perdre la vie pour vous.

DONA LAMBRA. — Écoute et sois attentif.

ESTEBANEZ. — Parlez.

DONA LAMBRA. — Approche avec précaution, de peur qu'à ta vue il ne se mette sur ses gardes, et frappe-le en plein visage d'un concombre plein de sang[1]. Tu sais que c'est l'insulte la plus grave qu'un homme puisse recevoir en Castille. Et si l'on te poursuit, compte sur ma protection.

ESTEBANEZ. — Cela vous suffit?

DONA LAMBRA. — Avec cet affront, je me tiens pour satisfaite.

ESTEBANEZ. — Vous allez être obéie[2].

DONA LAMBRA. — Regarde, il baigne son faucon dans cette claire fontaine.

ESTEBANEZ. — Vous verrez comment je vais le frapper.

(Il sort.)

DONA LAMBRA. — L'éléphant des Indes tombe sur le serpent qui l'a mordu, et avide de vengeance, l'aspic mord le pied qui l'a foulé dans la prairie.

Dans sa jalousie, le taureau dévaste la forêt avec de rauques beuglements, et vaincu par le chasseur, le tigre se précipite dans les flots.

Ce n'est pas seulement aux animaux, aux bêtes sauvages, que la soif de se venger inspire de recourir à la ruse.

Le caractère de la femme, sans exception, se meut sur deux pôles, qui sont l'amour et la vengeance.

1. Lope suit, dans tous ces détails si caractéristiques de l'époque, le *Romancero* des infants de Lara.

2. Toujours la peinture exacte des mœurs du temps. Ainsi, après les menaces que fit entendre Raymond VI, comte de Toulouse, excommunié par Pierre de Castelnau, un chevalier suivit le légat du pape et le poignarda dans une petite hôtellerie, au bord du Rhône, le 24 janvier 1208.

SCÈNE V

DONA LAMBRA, CONSTANZA.

CONSTANZA. — Que fais-tu là toute seule?

DONA LAMBRA. — Mon âme est absente, chère cousine, comme celle de quelqu'un qui aime, craint, espère et regrette.

CONSTANZA. — Ruy Velasquez est donc parti?

DONA LAMBRA. — Oui : le comte, mon seigneur, l'a fait appeler hier.

CONSTANZA. — Qu'en veut-il faire?

DONA LAMBRA. — On dit que le roi Almanzor envoie deux capitaines pour molester les frontières de Castille.

CONSTANZA. — Quand espères-tu le revoir?

DONA LAMBRA. — Je voudrais qu'il ne tardât pas à revenir pour mettre au service du comte ses vassaux, et avec eux refouler la puissance du More.

CONSTANZA. — Qui l'accompagnait?

DONA LAMBRA. — Gonzalo Bustos.

CONSTANZA. — Tu sais, ma cousine, qu'en toutes les graves circonstances, le comte fait appel à Ruy Velasquez. Mais, il est naturel que l'absence et la solitude semblent dures à une nouvelle épousée.

DONA LAMBRA. — Pourquoi as-tu quitté dona Sancha?

DONA CONSTANZA. — Parce qu'elle est entrée dans la cité, et que j'ai entendu l'écho de tes tristes plaintes.

DONA LAMBRA. — Avoue que la pensée de Gonzalo t'a conduite ici, bien plus que le désir de m'être agréable.

DONA CONSTANZA. — Crois-tu que je sache où il peut être?

DONA LAMBRA. — C'est m'interroger discrètement sur lui : invention de l'amour, qui en une seule parole exprime plusieurs choses réunies.

DONA CONSTANZA. — Gonzalo Gonzalez est ton neveu.

DONA LAMBRA. — C'est la vérité.

DONA CONSTANZA. — Ne cherche pas en mes sentiments autre chose.

DOÑA LAMBRA. — Écoute, ma chère Constance : pour exprimer combien il est difficile à l'amour de déguiser ses peines, un sage l'a représenté, son beau visage embossé dans un manteau de cristal. L'amour se figure qu'il dérobe ses pensées et ses soucis par cela seul qu'il couvre son visage, mais tout le monde les aperçoit à travers le manteau de cristal.

DOÑA CONSTANZA. — Je ne disconviens pas que je n'éprouve quelque inclination pour Gonzalo; mais il y a des nuances.

DOÑA LAMBRA. — Pas à mes yeux, Constance. Inclination et amour, c'est tout un, en tant qu'ils disposent l'âme favorablement. Et, puisque j'ai ton aveu, je te déclare que tu as fait un mauvais choix.

DOÑA CONSTANZA. — Comment! Gonzalo n'est-il pas de bon lieu? N'est-il pas le fils de ton beau-frère? Sa mère doña Sancha n'est-elle pas sœur de don Rodrigue?

DOÑA LAMBRA. — Je m'exprime ainsi, parce que, sous bien des rapports, il ne ressemble pas à son père. C'est un jeune homme vain, orgueilleux, plein d'audace, emporté et mal appris.

GONZALO, *derrière le théâtre*. — Que personne n'essaye de le défendre. Il me faut sa vie.

DOÑA CONSTANZA. — Que signifient ces clameurs?

DIEGO, *derrière le théâtre*. — Il implore son pardon; c'est peu sensé.

FERNAND. — Si ma tante l'a commandé, elle viendra à son secours.

(Entre Estebañez, fuyant éperdu.)

ESTEBANEZ. — Au secours! Il a été fait selon votre plaisir.

DOÑA LAMBRA. — Cache-toi sous ma jupe; les voici tous trois.

GONZALO. — Il s'est caché derrière doña Lambra?

DIEGO. — Oui.

DOÑA LAMBRA. — Beaux neveux, ne lui faites pas de mal!

(Entrent Gonzalo, le visage plein de sang, et ses deux frères leurs épées nues à la main.)

Prenez garde : vous pourriez me blesser. Sachez que je suis grosse. N'oubliez pas le respect que vous me devez [1].

GONZALO. — Je viens résolu à me venger; je me vengerai! fût-ce Garci Fernandez : je sais d'ailleurs que tu l'as commandé. Sans ton ordre, l'écuyer n'aurait jamais osé un tel coup.

DONA LAMBRA. — Je l'ai commandé? moi?

GONZALO. — Eh bien! alors, laisse-le.

DONA LAMBRA. — Il s'est réfugié près de moi comme dans un asile sacré, mon neveu.

FERNAND. — Ne parlez pas du respect qui vous est dû : il périra de nos mains.

DONA LAMBRA. — Eh bien! approchez; il vous sera livré, je le promets.

(Elle cesse de couvrir Estebañez.)

GONZALO. — Tue-le, Fernand.

ESTEBANEZ, *blessé*. — Ah! hélas!

DONA LAMBRA. — Comment, misérables, vous osez!...

ESTEBANEZ. — Je suis mort.

(Il s'enfuit.)

DIEGO. — Et vous, ma tante, vous mériteriez un pareil traitement.

GONZALO. — Allons rejoindre ma mère, Diego, nous la mènerons à Salas, et ensuite nous raconterons mon affront à mon père. A moi, un concombre plein de sang! Une telle insulte à mon visage!

DONA LAMBRA. — Ah! traîtres!

DIEGO. — Allons.

DONA CONSTANZA. — Considère qu'ils ont leurs serviteurs sous la main, et que ton époux est absent.

DONA LAMBRA. — Tu es bien portée pour lui. Avais-je raison de te dire à quel point il est furieux et insolent?

DONA CONSTANZA. — S'il a été frappé au visage, au compte de qui faut-il mettre cet affront?

DONA LAMBRA. — Après tout, est-ce moi qui l'ai commandé?

1. Ainsi, dans la nuit de la Saint Barthélemy, La Mole, poursuivi par les meurtriers jusque dans la chambre de la reine de Navarre, se fit un rempart de son corps. Et c'était en 1572.

DONA CONSTANZA. — Je ne dis pas cela; mais enfin l'écuyer est dans son tort.

DONA LAMBRA. — Deux fois ils m'ont humiliée; ils veulent abréger ma vie. Deux de mes parents a tué Gonzalillo, le premier à Burgos, le second ici. Mais jamais on ne vit audace pareille : oser tuer un homme de sang noble qui touchait les plis de ma jupe. A défaut d'égard pour sa tante, au moins devait-il du respect au sang royal.

DONA CONSTANZA. — Pas plus que le motif ne te manquera, si tu le désires, l'occasion de te venger.

DONA LAMBRA. — Regarde, cousine, dans quel état ils m'ont mise : tous mes voiles sont couverts de sang. Plût à Dieu n'avoir jamais fait ce mariage! Quel profit y trouvait le comte? N'y avait-il pas mille chevaliers qui valaient Ruy Velasquez?

DONA CONSTANZA. — Non, car il n'en est aucun qui fût son égal en noblesse et en courage; la seigneurie de Villaren est le moindre de ses titres.

DONA LAMBRA. — S'il ne prépare pas un châtiment signalé, chère cousine, c'est qu'il ne m'aime pas. Je vais prendre des habits de deuil, et je l'attendrai, ainsi vêtue, mes yeux formant deux ruisseaux de larmes pour porter leur tribut à la mer de mon honneur. Mes voiles tachés de sang! Être traitée ainsi par les fils de doña Sancha!

DONA CONSTANZA. — Agrandis ton cœur, cousine, au lieu de le rétrécir : qu'il soit assez grand pour pardonner cet affront.

DONA LAMBRA. — Quand pourrai-je tenir entre mes dents ce cœur sans pitié, si Dieu fait que Ruy Velasquez me venge? Non; je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je l'aie mangé à petits morceaux[1]!

(Elle sort.)

DONA CONSTANZA. — Puisse le ciel ne jamais permettre que ce cœur, le meilleur que la valeur castillane puisse jamais honorer, subisse un pareil outrage! Puisse au con-

1. Affreux sentiment! Mais c'est l'époque où, en France, Raymond de Roussillon faisait manger à sa femme Marguerite le cœur du troubadour Guillaume de Cabestaing, circonstance reproduite dans l'histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel.

traire son maître jouir de la paix, du sommeil, du repos et d'une longue vie; mais, hélas! je crains, j'appréhende que Rodrigue ne soit bientôt informé de tout cela.

(Entre Lope.)

LOPE. — On dit que des hérons ont pris leur vol par ici. Nuño choisit un sentier, j'en prends un autre, sans avoir aperçu ni traces, ni signe quelconque.

DONA CONSTANZA. — A qui en as-tu, Lope?

LOPE. — O doux et cher objet de la tendresse de Gonzalo, mon seigneur, je vais à sa recherche, sans pouvoir le trouver.

DONA CONSTANZA. — Tout le monde est parti pour Salas. N'as-tu pas recueilli de l'écho quelque bruit?

LOPE. — Comment! déjà, et malgré l'absence de leur oncle?

CONSTANZA. — L'altière doña Lambra (je voudrais pouvoir dépouiller le sang qui nous unit, et lui causer quelque grave accident) avait ordonné à Estebañez son parent...

LOPE. — Je devine presque.

CONSTANZA. — ... De frapper Gonzalo au visage avec un concombre plein de sang. Il obéit à cet ordre, et courut se réfugier près d'elle : percé de coups d'épée, il a taché ses voiles de son sang déloyal. Comment te peindre ses folies, ses extravagances, les menaces terribles qu'elle a proférées?

LOPE. — J'imagine un tigre, un serpent, un dragon, une vipère... Mais, j'ai à aller joindre les Infants. Demeure avec Dieu.

CONSTANZA. — Un mot encore. Ruy Velasquez est un fou qui, dans son ressentiment, est capable de faire un mauvais parti à Gonzalo. Conseille à celui-ci de s'éloigner, s'il voit, s'il sait, s'il comprend que sa vie est la mienne. Son père négociera la paix, ou le comte, si c'est nécessaire.

LOPE. — Comment le persuader que tu lui fais cette faveur?

CONSTANZA. — Porte-lui cet anneau.

LOPE. — Donne.

CONSTANZA. — Et dis-lui que je ne suis pas tranquille en demeurant dans cette maison.

LOPE. — Si tu désires qu'il vienne te voir secrètement à Barbadillo, ne doute pas qu'il ne le fasse.

CONSTANZA. — A Salas, il est en sûreté.

LOPE. — Le conseil est prudent.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

RUY VELASQUEZ, MENDO.

RUY. — En voilà assez, Mendo : j'en perdrai, je crois, l'esprit.

MENDO. — Ils sont partis pour Salas avec votre sœur.

RUY. — Quels insensés!

MENDO. — Longtemps doña Sancha a lutté, multipliant les observations, les prières; il est certain qu'elle t'aime.

RUY. — Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais reçu la vie du sang qui l'a engendrée! Que pensent donc ses fils? D'où provient cette arrogance?

MENDO. — Seigneur, ils sont vos neveux.

RUY. — Un gentilhomme de ma maison! Un homme de si bon lieu! N'était-ce pas assez d'Alvar Sanchez!

MENDO. — C'est un démon que ce Gonzalillo. Tuer un homme d'un seul coup de poing? A-t-on jamais vu?

RUY. — Il se trouvera aussi un homme pour le tuer.

MENDO. — Entendez-vous le bruit des pleurs et des sanglots de votre femme?

RUY. — L'agréable réception!

MENDO. — Gonzalo Bustos, très-affligé, s'est rendu à Salas pour corriger ces malfaisants personnages.

RUY. — A quoi bon, mon cher Mendo, ces plaintes éplorées de doña Lambra, et pourquoi avoir revêtu de deuil jusqu'aux murs de ce château?

(Entre doña Lambra.)

MENDO. — La voici.

RUY. — Pourquoi ce deuil, si je suis vivant?

DONA LAMBRA. — Vengeance de tes infâmes neveux! Ce deuil, c'est le deuil de mon honneur qui n'est plus.

RUY. — Dis seulement qu'il est offensé.

DONA LAMBRA. — Quel homme m'a donc donné pour époux le comte de Castille, mon oncle, pour qu'un enfant, un vaurien, un drôle, qui jouait naguère avec les autres jouvenceaux, ne lui ait pas gardé le respect, et aujourd'hui, sous mes yeux, vienne massacrer un vassal, un homme bon entre tous mes vassaux? Voilà son sang, Rodrigue; regarde bien, voilà son sang. Dis que tu ne veux pas le venger, et alors, moi, j'aiguiserai cette quenouille que je porte, j'en ferai un estoc pour punir l'affront que j'ai reçu de Gonzalo Gonzalès. Ah! non, je n'ai pas de mari; mais je jure de ne laver jamais ces voiles, sinon de mes larmes, jusqu'à ce que de la poitrine même de Gonzalo ait été arraché son cœur insolent!

RUY. — Silence, taisez-vous, doña Lambra; silence, taisez-vous, ma beauté. Les Infants de Lara sont mes neveux honorés. Dieu ne veut pas, entre parents, de pensées de satisfaction et de vengeance? Il commande le pardon et l'oubli. Pars, Mendo; va trouver Bustos, dis-lui de venir me trouver sur-le-champ. Hier, le comte m'a chargé de le consulter sur un point.

MENDO. — Jamais vous ne m'avez semblé plus sage. La concorde est bien préférable entre parents.

RUY. — C'est mon avis.

(Sort Mendo.)

DONA LAMBRA. — Es-tu bien un homme, Rodrigue[1]? Es-tu le cavalier redouté des Mores de Cordoue, celui que, dans Burgos, le comte de Castille, mon oncle, me désignait pour époux, d'après ce portrait où tu paraissais couvert de l'acier brillant, entouré d'étendards mores, de têtes, d'alfanges brisés; celui dont la renommée publiait les exploits, la haute noblesse; et qui décida ainsi de mon choix?

RUY. — Taisez-vous, doña Lambra; plus de pleurs, plus de cris. A qui médite la ruse, dissimuler est un devoir.

DONA LAMBRA. — Non : tu devrais au lieu du casque d'acier couvrir ta tête de cette toque sanglante, porter des

1. Frappante analogie avec le moment où lady Macbeth, poussée, non par la vengeance mais par l'ambition, pousse son époux à l'assassinat de Duncan. Voy. *Macbeth*, sc. VII.

sandales de femme au lieu d'éperons, une quenouille au lieu d'épée; sur la liste de tes hauts faits inscrire que Gonzalillo a tué deux de mes proches, et qu'à Burgos, en présence du comte, cet audacieux, arrachant un faucon tiercelet des mains d'un écuyer qui revenait de la chasse, il t'en a donné au travers du visage, et t'a fait rendre le sang par la bouche, par le nez et par les oreilles. Laisse-moi; je ne veux plus te voir. Ne retourne jamais à Barbadillo, puisque tu es capable de souffrir à ta barbe de pareils affronts.

(Elle sort.)

RUY. — Ni les larmes fausses du crocodile, ni le chant dangereux de la sirène, ni le lion affamé, ni l'aspic venimeux qui se dresse en sifflant sur les bords du Nil, n'égalent en furie la langue d'une femme que son courroux pousse à se venger.

SCÈNE VII

Entrent MENDO, GONZALO BUSTOS *et* SES FILS.

MENDO. — J'ai rencontré en chemin ton beau-frère Gonzalo Bustos, noble Ruy Velasquez, et, comme preuve de sa bonne foi, il vient lui-même se mettre à tes ordres. Il n'y a pas de fleur dans la vallée, point de chêne dans la montagne, qui n'ait participé à ses ennuis, regardant comme sienne la faute commise par autrui. Il amène ses fils, pour que tu châties celui d'entre eux qui t'aura désobéi.

BUSTOS. — Seigneur beau-frère, le ciel m'est témoin que je ressens votre ennui jusqu'au fond de l'âme. Mes fils, vous le voyez, m'ont accompagné. Prenez, mettez à mort, pour le plus grand profit des autres, ceux d'entre eux qui vous ont manqué. Quel est à vos yeux le plus coupable? Son sang vous appartient. Est-ce Diego, est-ce Nuño, est-ce Alvar qui, mentant à ma noblesse, est l'auteur de vos chagrins? C'est peut-être Ordoño; il a l'esprit court, et la langue épaisse. Serait-ce Fernand? Il est pourtant modéré, de bon sens, et ne saurait offenser personne? Serait-ce

Alphonse, l'aîné, ou peut-être Gonzalillo qui, en sa qualité de jouvenceau, se serait oublié?... Tirez votre épée, et passez-la au travers de leur corps, en punition de leurs actes insensés. Ne m'en laissez qu'un, pour hériter de ma maison, et à qui je puisse transmettre mes états.

RUY. — Gonzalo Bustos, cher frère, Lambra s'est mise en colère; il faut l'excuser. Avec la mobilité du tempérament féminin, la colère dégénère aisément en fureur. Je n'ai ni l'orgueil, ni la superbe, que ces chevaliers pourraient imaginer. Ils sont mes neveux, les enfants de ma sœur, et plus dignes de pardon que de châtiment. Estebañez, mon parent, méritait la mort qu'il a reçue. Offenser quelqu'un sans motif est l'acte d'un fou, ou d'un homme qui a été payé pour commettre une action insensée. S'il n'était pas mort, je vous déclare qu'il aurait péri de ma main, comme une juste satisfaction due à mon sang, auquel il s'était attaqué. Doña Lambra m'a juré qu'elle n'est pour rien là dedans, et que la seule jalousie a poussé ce lâche à un acte si condamnable. J'en suis furieux, exaspéré! Si doña Lambra garde son courroux, si elle continue à demander satisfaction, ne vous en effrayez pas. Elle est femme; elle m'appartient : c'est la nièce du comte de Castille, et, ce qui suffirait, votre tante. Embrassons-nous, beaux neveux. Voyons, Gonzalo, approchez. Ne prenez pas cet air humble et contrit. Je vous aime tous comme mon âme, étant issus de mon sang.

GONZALO. — C'est moi, seigneur, qui fus le seul coupable. Vous, la noblesse et l'honneur des Goths, accordez-moi mon pardon, ou vous-même, de votre épée, coupez-moi la tête.

RUY. — Vivez de longues années, mon neveu. Si j'en crois des présages certains, votre épée doit ajouter un nouveau lustre à la patrie, dans la guerre qui se prépare. Ne parlons plus de cela. Souvenons-nous seulement de ce proverbe : A qui honore son supérieur, Dieu prolonge la vie.

DIEGO. — Qu'il augmente et garde la vôtre.

RUY. — Il est tard, mes amis; allez-vous reposer.

—

FERNAND. — Serons-nous admis à baiser les mains de ma tante?

RUY. — En sa qualité de femme, elle risquerait de ne pas garder la mesure. Attendons à demain.

GONZALO. — Partons alors; nous avons bien le temps de la voir.

BUSTOS. — Qu'y a-t-il pour votre service?

RUY. — Bustos, je voudrais m'entretenir un moment avec toi.

BUSTOS. — Volontiers.

RUY. — Écoute donc; l'affaire est importante. Le roi de Cordoue, Almanzor, redoute les ravages que je peux exercer sur sa frontière, avec les hommes de Villaren, de Duruela, de Barbadillo et de la Tour, qui composent mes domaines et ceux de doña Lambra. À l'époque de mon mariage, je te le dis sous le secret, il me promit six mille doublons, en espèces sonnantes de Maroc, et en outre, vingt chevaux tirés de ces haras fameux qui paissent les prés odorants du Guadalquivir; douze tapis de Mequinez, douze alfanges d'acier de Tolède, damasquinés de fer et d'or, dix caparaçons de Tunis, avec les freins en filigrane, et autres somptuosités des royaumes africains. Me voici marié, comme vous voyez, et vous savez si je demeure pauvre, après toutes les dépenses que j'ai dû faire à Burgos, pendant sept semaines consécutives. Les fêtes, les joyaux, les festins, le service, m'ont fait autant d'honneur qu'ils m'ont ôté d'argent. J'ai à peine un cheval pour entrer en campagne. Il n'y a pas une pièce de vin dans ma maison. Hier, j'ai déposé chez un juif à gros intérêt ma vaisselle d'or et d'argent; j'en jure par le Dieu vivant. Je ne veux pas emprunter à un ami, car la honte, je crois, me ferait monter le rouge au visage. Demain j'aurai des enfants, car, j'en vois quelques signes en doña Lambra, et j'aurai à faire de nouvelles dépenses. J'ai résolu d'écrire au roi Almanzor, et je voudrais, beau-frère, vous charger de porter la lettre, si ce n'est pas trop demander de vous. A un roi, en effet, on ne saurait envoyer comme messager des gens vulgaires : il faut de nobles chevaliers, et autant que possible des parents. Vous plaît-il, Gonzalo Bustos,

d'être ce noble messager, pour obtenir du More qu'il tienne la promesse qu'il m'a faite? Nous partagerons en frères ce qui me sera envoyé. Quant aux présents qu'il vous fera, je n'y prétends rien. Ils ne vous seront pas de trop pour élever ces sept vaillants fils, qui, je l'espère, vous donneront une douce postérité.

BUSTOS. — Si vous croyez, frère, seigneur et ami, que mon intervention puisse vous être de quelque utilité en cette affaire, — laissant de côté tous vains compliments, je vous engage à écrire la lettre; je partirai sur-le-champ. Mon épouse Sancha n'a pas besoin de moi pour le gouvernement de la maison. Elle a sept fils auprès d'elle qui valent mieux que moi qui, comme vous voyez, me fais vieux, non pas caduc, grâces à Dieu. Le poids des armes m'a quelque peu appesanti; mais je suis encore jeune et prompt, quand il s'agit de vous servir.

RUY. — En attendant, Gonzalo, veuillez aller distraire doña Lambra de ses ennuis.

GONZALO. — Volontiers. Le ciel vous garde.

(Il sort.)

RUY. — Holà, Ali! Holà, More!

(Entre Ali.)

SCÈNE VIII

RUY VELASQUEZ, ALI.

ALI. — Que veut mon maître?

RUY. — Dis à Mendo de te donner de l'encre et du papier. J'attends ici.

ALI. — J'y vais.

RUY. — D'aujourd'hui le royaume de Castille va être délivré de l'infamie des Lara. D'aujourd'hui je n'aurai plus à compter avec les sept Infants. D'aujourd'hui doña Lambra va connaître si je l'aime. Depuis le commencement du monde, au dire des sages, amour et trahison ont ensemble étroit parentage.

(Rentre Ali.)

ALI. — Voici de l'encre et du papier.

RUY. — Écris en langue arabe ce que je vais dicter.

ALI. — En langue arabe, seigneur?

RUY. — Oui. Pourquoi me regardes-tu d'un air étonné? Écris.

ALI. — J'écoute.

RUY. — Prépare le papier, en attendant que je ferme la porte. (*A part.*) Je vais être vengé.

ALI. — Commence.

RUY. — « A toi, Almanzor, roi souverain de l'Espagne, le Castillan Ruy Velasquez envoie son salut. »

ALI. — « Son salut. »

RUY. — « Je veux aujourd'hui te livrer la Castille. »

ALI. — « La Castille. »

RUY. — « Ce vaillant vieillard, mon messager, s'appelle Gonzalo Bustos. »

ALI. — « Bustos. »

RUY. — « Il est père de sept chevaliers, les meilleurs de toute la Castille, et du courage le plus brillant. Fais tomber sa tête à l'instant afin de priver Garci Fernandez de son plus sage conseiller. Je m'engage à conduire les sept frères à une embuscade, dans la plaine d'Almenar : ils seront peu accompagnés. »

ALI. — « Peu accompagnés. »

RUY. — Y es-tu?

ALI. — Oui, seigneur.

RUY. — « Envoie tes meilleurs capitaines avec un gros corps de troupes. Choisir Viara et Galbe. »

ALI. — « Viara et Galbe. »

RUY. — « Je leur remettrai les sept Infants; eux morts, sois sûr que tu pourras entrer sans combat en Castille; car un autre comte Julien est tout entier de cœur à ton service. »

ALI. — « Tout entier de cœur. »

RUY. — Et pour que mon secret soit gardé, cette dague va percer le tien.

(Il le poignarde.)

ALI. — Je suis mort!

RUY. — Mendo, Almendran!

(Entrent les deux écuyers.)

MENDO. — Seigneur?...

RUY. — J'ai tué ce More pour des motifs qui importent à mon honneur. Allez tous deux le jeter secrètement dans la rivière.

MENDO. — Prends-le par ici.

ALMENDRAN. — C'est fait.

(Ils sortent en emportant le cadavre.)

RUY. — Je vais fermer cette lettre de ma main et de mon sceau, et la remettre à Bustos. L'entreprise est hasardeuse; mais amour et outrage ne sauraient examiner ni réfléchir. J'aime et je suis outragé. Je commets une trahison, mais j'ai mon excuse.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Le palais des rois mores, à Cordoue.

LE ROI ALMANZOR, VIARA, GALBE.

ALMANZOR. — Un messager de Ruy Velasquez?

VIARA. — Il a plutôt qualité d'ambassadeur, car il dit être chevalier et son parent.

ALMANZOR. — Alors il faudra lui donner un siége.

GALBE. — Après avoir connu l'objet de sa mission, tu pourras, si tel est ton plaisir, lui faire honneur.

ALMANZOR. — Faites entrer le chrétien.

(Entre Bustos.)

BUSTOS, *un genou en terre*. — Que Dieu qui tient les jours des hommes entre ses mains prolonge les tiens autant qu'il convient à un roi.

ALMANZOR. — Lève-toi, ambassadeur chrétien, et dis-moi en peu de mots ce qui t'amène.

BUSTOS. — Seigneur, Ruy Velasquez, ce vaillant champion de la Castille, dont la prudence dans le conseil égale la bravoure dans les combats, a pris la plume avec le respect qu'il te doit, et enfermé sa pensée dans ce message. J'ai dit en ce peu de mots l'objet de mon ambassade.

(Il lui présente la lettre dont il est porteur.)

ALMANZOR. — Ton âge, ta valeur, ta sagesse, suffiraient à accréditer auprès de moi l'auteur de cette lettre, et l'objet que poursuit Velasquez, ne fût-il pas d'ailleurs mon ami. Allah m'est témoin que je n'envie pas à votre comte la belle

terre de Castille, bien que je le considère comme mon ennemi. Je n'ambitionne ni victoires sujettes à des retours de fortune, ni les richesses exposées à la furie de la lance moresque, ni ces âpres montagnes des Asturies, puissante barrière opposée à nos courses rapides, territoire sacré, vengeur de nos injures. Que le comte garde pour général, pour conseiller, Ruy Velasquez, la meilleure épée de tous les descendants de Pélage. Je lirai avec plaisir la lettre que m'apporte son ambassadeur, comme si elle venait de l'Emir-al-Moumenin lui-même, que j'adore. Tel est le cas que je fais de Ruy Velasquez.

(Il lit la lettre à part.)

BUSTOS. — Ces hauts sentiments conviennent à ta dignité. La justice veut qu'on honore le mérite. De même que l'or est le produit de la clarté du soleil, ainsi l'honneur procède du roi qui n'a d'autre ambition que d'accorder ses louanges aux bons.

GALBE. — Comment va là-bas votre milice? Votre armée est-elle bien fournie de ces fameux soldats castillans?

BUSTOS. —Elle continue les traditions de la valeur d'autrefois. Les armes à la main naissent les hommes de Castille, principalement ceux qui sont Asturiens. Vous avez fait l'épreuve de ce que valent nos gens.

GALBE. — Chrétien, j'ai fait la guerre sur vos frontières, et me suis mesuré corps à corps avec plus d'un de vos vaillants. J'ai franchi les rives du Tage, et les files de mes tentes ont creusé les neiges des sommets du Guadarrama.

BUSTOS. — Quel est ton nom?

GALBE. — Je m'appelle Galbe.

BUSTOS. — Je te connaissais de réputation, et t'ai rencontré quelque part.

ALMANZOR, *se rapprochant*. —J'ai lu la lettre. — Tu t'appelles Bustos?

BUSTOS. — C'est le nom que je porte en Castille.

ALMANZOR. — De ton valeureux sang sont sortis les sept Infants, ces remparts de la Castille?

BUSTOS. — Je suis leur père; mes soins les ont élevés.

ALMANZOR. — Ton nom fameux mérite de vivre dans l'é-

ternité; mais ta vie serait courte, si je regardais à mon intérêt, et non à ton âge. On me demande de te tuer.

BUSTOS. — C'est mal reconnaître mes sentiments, et je ne sais comment mon beau-frère peut être si noble et si traître à la fois. Me vendre, le barbare, par vengeance d'une querelle entre sa femme et mon fils, où je ne suis pour rien, et n'ai aucune part! En ta qualité de roi, ta main généreuse me rendra à la liberté sans vouloir participer à l'infâme trahison d'un barbare.

ALMANZOR. — Je puis te sauver la vie, ami Bustos, mais non te sauver de la prison; la raison d'État le commande ainsi. C'est tout ce que je puis faire pour toi. — Qu'on lui ôte son épée.

BUSTOS. — Je la remets à un roi. — Infâme beau-frère, déloyal Rodrigue! Qu'elle est vile la vengeance, quand elle est accompagnée de trahison!

ALMANZOR. — Tu lui auras fourni quelque sujet.

BUSTOS. — Moi? aucun. C'est ce qui me console dans ma disgrâce.

ALMANZOR. — Bustos, ta sagesse égale ton grand cœur. Supporte donc avec patience les rigueurs qu'en ce moment te fait sentir la fortune.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

BUSTOS, *seul.*

BUSTOS. — Par où commencerai-je à déplorer mon sort? Comment demander à la mort de me donner la vie? Je ne sais d'autre moyen de vivre, puisque la mort seule peut me donner la liberté! Ici, plus la mort est différée, plus on se montre cruel.

Ruy Velasquez s'est vengé à la façon d'un barbare de Libye. D'une lettre il a fait pour ma gorge le tranchant d'une épée. Il me tue avec son écrit trompeur. Ah! pauvre Gonzalo Bustos, avec raison tu pleures tes malheurs, puisque, pouvant les éviter, tu es venu mourir à Cordoue, victime d'un sort injuste!

Ruy Velasquez de Lara, pour mon malheur devenu mon

beau-frère, vous déloyal, qui pouvait le croire? Si je m'étais défié de vous, j'aurais évité mon malheur. Si ma simplicité m'a conduit à mourir en terre de More, il faut en accuser les années, et non vos trésors menteurs.

Oh! que j'eus tort de me fier à un homme faux et offensé! Je suis l'auteur de mon propre désastre; de qui me plaindre? Que de fois en cheminant le long de ces vallées étrangères, m'entretenant de ma mission avec les chênes et les hêtres, j'entendis l'écho me dire : Arrête! tu vas au-devant de ton malheur.

Mais la vie n'est qu'une longue déception. Il faut en essuyer les rigueurs jusqu'à la chute finale; il faut passer par ses vains désirs, ses plaisirs si courts et ses dégoûts; et quand arrive la fin, au sortir de cette mer d'infortunes, il se trouve que les chagrins sont des chagrins, et que les plaisirs n'étaient pas des plaisirs[1].

(Entre Arlaja.)

ARLAJA. — Chrétien, serais-tu le prisonnier du roi mon frère?

BUSTOS. — Par fortune, je suis chrétien, et par malheur son prisonnier. (*Se mettant à genoux*). Que je baise vos pieds, madame.

ARLAJA. — Levez-vous, je vous prie.

BUSTOS. — Je suis libre depuis l'instant que je vous ai vue; il fallait donc me donner vos pieds à baiser. Accordez-moi une faveur si haute, dans l'amertume de mes chagrins. J'ai dit que j'avais ma liberté dès le moment où je vous ai vue. J'avais raison, car je voyais en vous l'image de la compassion.

Nous autres Castillans, nous croyons quelque peu aux augures, et si j'en crois les premiers, courte sera ma prison. Tu es le premier objet que j'aie vu depuis mon arrestation, c'est l'heureux augure de ma liberté.

ARLAJA. — Le roi est si touché de ton aventure, qu'après quelques mois de prison il te rendra la liberté. S'il n'avait considéré, Gonzalo, ta valeur, ta noblesse, la trahison dont tu es victime, il y a longtemps que ses ministres

1. Morceau lyrique, en *decimas*, ou strophes de dix vers.

auraient fait planter ta tête sur un pieu. Voici, chrétien, une autre preuve de sa clémence envers toi : c'est en mes mains qu'il a remis la clef de ta prison. C'est moi qui suis ton Alcaïde, et qui ai charge de te garder[1].

BUSTOS. — Dès lors, cette prison n'est plus un châtiment, mais un bonheur, un bienfait. A la prison, ou plutôt à la gloire qui m'est réservée, tu verras que j'arrive innocent, puisqu'on m'accorde un ange pour gardien. Tu es Moresque, mais tu n'en es pas moins bien nommée, car c'est le nom d'ange qui est dû à la vertu et à la beauté! Que prétends-tu faire de moi?

ARLAJA. — T'amuser; car j'ai pitié de ton malheur.

BUSTOS. — Je pardonne dès lors à la trahison, puisque, par cette lettre menteuse, voulant me donner la mort, Rodrigue me donne la vie, — la gloire au lieu de la misère. Sais-tu qui je suis?

ARLAJA. — Je te connais par la renommée. Un prisonnier qui t'aime m'a aussi parlé de toi. Jusqu'ici, sache-le bien, mon cœur a parlé si peu, qu'Almanzor ayant voulu me donner un époux, j'ai toujours refusé. Toi seul au monde pouvais forcer mon inclination, car je la fonde sur la bonne opinion de tes qualités. Je ne regarde pas à l'âge. Pour moi, l'âme constitue la jeunesse brillante, constitue la noblesse, la beauté, la qualité.

BUSTOS. — Je crois, et je crois avec raison, que, dans sa toute-puissance, le ciel, touché de la méchanceté du traître qui m'a vendu, dispose sa volonté à m'offrir quelques consolations; car du ciel seulement peut venir tant de pitié. Je vous donne, madame, en garantie de ce que je vous dois, les sept fils que Dieu m'a donnés.

ARLAJA. — Tu pleures, Bustos? Essuie tes larmes et viens avec moi.

BUSTOS. — Je demande à Dieu qu'il te récompense.

ARLAJA. — Il te rendra la liberté.

1. Le drame est encore une fois transporté dans la sphère du roman. Lope suit la tradition des romances, que l'immense majorité du public tenait pour histoires véridiques. L'amour des princesses arabes pour les chevaliers prisonniers est d'ailleurs un lieu commun de nos chansons de geste.

BUSTOS. — Je l'espère de Dieu et de toi : de Dieu, par sa justice; de toi, par compassion. La compassion d'une femme peut m'ouvrir lés portes du ciel.

(Ils sortent.)

SCENE III

ALMANZOR, VIARA, GALVE.

ALMANZOR. — Donnez l'ordre aux troupes qui sont en quartier sur la frontière de partir sur-le-champ pour la plaine d'Almenar. C'est là, m'écrit Ruy Velasquez, qu'il prépare le piége qui sera tendu aux Infants. Ils vous seront livrés si bien, que le plus vil de nos soldats pourra leur faire tomber la tête.

VIARA. — J'aurais pensé, seigneur, que c'était une ruse inventée pour votre dommage, si je n'avais vu en prison Gonzalo Bustos, et Ruy Velasquez vous demandant de le mettre à mort. C'est une preuve certaine de l'amitié du chrétien. Il est guidé par la haine qu'il leur porte, et par ses bonnes dispositions pour vous.

GALVE. — Cette preuve me paraît si forte, que si je remets en vos mains ces sept belliqueux jouvenceaux, vous pourrez vous regarder comme roi de la Castille, et comme maître de Garci Fernandez. Ils sont les meilleurs remparts de ses frontières, la menace permanente de vos murailles. Ce sont leurs lances que redoutent vos soldats; sur les ailes de la Renommée va se répandant en tout lieu le bruit de la valeur des chevaliers de Salas, des Infants de Lara, ces fils robustes du capitaine Gonzalo Bustos.

VIARA. — Il est parmi eux un jouvenceau qui semble avoir sucé la mamelle des lions. C'est le plus jeune, mais le plus fort. On raconte de lui des choses qui font l'admiration du monde. Pour tuer un homme, il met rarement la main à l'épée, s'il l'a à sa portée. D'un coup de poing, il imprime les articulations de ses doigts dans la cervelle.

ALMANZOR. — Assez de retard. Montez à cheval. Que ma brillante armée passe la frontière; qu'elle se dirige en toute hâte vers la Vega de Fabros et fasse halte à Alme-

nar. Que je sois informé aussitôt. Je veux couper les sept têtes de l'hydre de Bustos, dans la personne de ces sept Infants, de ces lions défenseurs de la terre de Castille.

VIARA. — Vous devez de la reconnaissance à Ruy Velasquez.

ALMANZOR. — Je profite de la trahison, et loin de savoir gré au traître, je n'ai pour lui que de la haine.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Le castel de Barbadillo.

RUY VELASQUEZ, DIEGO, FERNAND, GONZALO.

RUY. — Votre père est à Cordoue; mais il sera bientôt de retour, car le généreux Almanzor ne voudra pas le retenir. En attendant, beaux neveux, j'ai résolu de me rendre à Almenar avec mes vassaux. Profitant de l'absence du maître, le More insolent a l'audace de dévaster cette frontière. Je ne veux pas donner de repos à mon épée. Gardée au fourreau, elle est moins un honneur qu'un opprobre. Je l'aime mieux teinte de sang qu'avec la garde dorée. Cependant, mes neveux, je mets ma maison à votre disposition; regardez-la comme vôtre.

FERNAND. — Nous méritons plus d'honneur, mon oncle, sinon pour notre valeur, du moins en considération de notre sang. Quand vous entrez en campagne pour nettoyer et courir le pays, vous prétendez nous laisser ici? Vous tirez l'épée pour aller en guerre dans les plaines d'Almenar, et nous garderions la nôtre dans le fourreau, avec sa garde dorée, quand vous avez dit que l'épée ne fait pas honneur lorsqu'elle a perdu l'éclat que lui donne le sang! Non, mon oncle, non, il ne faut pas nous couper ainsi les ailes. Ne ternissez pas notre réputation, mon oncle; les Infants de Salas sont votre propre sang. Menez les sept soldats qui sont auprès de vous. Quelque vaillants que soient les vôtres, vous n'en compterez pas beaucoup qui les vaillent. Déjà le More connaît ceux de Lara; il a fait l'épreuve de notre valeur.

GONZALO. — C'est une injure que vous nous faites, seigneur oncle; pardonnez-moi de vous le dire en face. Sommes-nous donc des femmes, pour nous proposer de demeurer au logis, quand vous marchez au combat?

RUY. — Pas de colère, Gonzalo.

GONZALO. — Vous avez raison de me rappeler ce que je vous dois. — Sommes-nous donc si novices au maniement des armes?... Si c'était un autre qui eût parlé ainsi...

RUY. — Patience, Gonzalo. Laisse-moi t'embrasser. Ce n'était pas que je doutasse de votre héroïque valeur; je craignais de faire de la peine à votre mère.

GONZALO. — Seigneur, vous la fâcheriez bien plutôt en nous laissant auprès d'elle. Elle est votre sœur, et vous devez croire qu'elle participe de la valeur qui est en vous. — Mes frères, à cheval!

RUY. — Neveux...

GONZALO. — Je n'écoute rien.

RUY. — Eh bien, je vais donner ordre à mes vassaux. Je n'aurai pas besoin d'être fort accompagné, si je vous mène avec moi. Ce sera pour le châtiment de mon ennemi. Mais, puisque vous allez en guerre, écoutez mes instructions. Armez-vous et me suivez à quelque distance. Je vous donne rendez-vous dans la Vega de Fabros. Là, nous essayerons de prévenir l'attaque du More.

DIEGO. — C'est entendu.

RUY. — Adieu, bien-aimés neveux.

FERNAND. — Adieu, mon oncle.

RUY. — Je vous attends là-bas.

(Il sort.)

GONZALO. — Que ceux de vous qui ne sont munis ni d'armes ni de chevaux, pour sortir en arroy, aillent les chercher sans perdre un moment.

FERNAND. — Et toi, Gonzalo, tu veux te servir de ton palefroi de chasse?

GONZALO. — Qu'on me laisse.

DIEGO. — Que veux-tu faire?

GONZALO. — Parler à Constance.

FERNAND. — Est-ce l'instant de parler d'amour?

GONZALO. — Il a de l'influence sur la valeur.

DIEGO. — La voici.

(Entre Constance.)

FERNAND. — Nous allons t'attendre.

(Sortent Diego et Fernand.)

SCÈNE V

GONZALO, CONSTANCE.

GONZALO, *à Constance*. — Sais-tu que nous allons partir?

CONSTANCE. — Ma crainte me l'a révélé.

GONZALO. — Quand Ruy Velasquez marchait contre le More, c'eût été une honte que la bannière de Lara demeurât ployée à Salas, malgré l'absence de son maître.

CONSTANCE. — Vous avez dû l'accompagner. Je reconnais, à ce louable empressement, le sang dont vous sortez, la valeur dont vous avez hérité; mais, demander la sécurité à celle qui aime, c'est demander le froid au soleil, la chaleur à la lune.

GONZALO. — Constance, le peuple espagnol n'a pas un capitaine de plus haute réputation que Ruy Velasquez, mon oncle. Seule elle fera perdre son altière confiance au More de la frontière.

CONSTANCE. — Ce n'est pas là ce qui me fait pleurer, mon bien-aimé Gonzalo. Je songe aux circonstances passées. Si tu réfléchis aux trahisons de toute espèce qu'a osé concevoir doña Lambra, tu verras que mes craintes sont fondées, et qu'ils ne sont pas toujours vains les pressentiments de l'amour.

GONZALO. — Je sais les entrailles inhumaines, je connais les colères, les fureurs de doña Lambra, ma tante; mais, vaillance et noblesse brillent en Ruy Velasquez. La trahison est d'un lâche! et il n'est pas capable d'une lâcheté! Le temps presse. Ouvre-moi tes bras, Constance. J'espère dans peu te revoir.

CONSTANCE. — Terrible est ma peur, ma méfiance!

GONZALO. — Tu abuses du chagrin.

CONSTANCE. — Je suis femme.

GONZALO. — Et moi, mort ou vivant, je t'appartiens.

Souviens-toi, désormais, señora, que je t'ai donné cette parole, le pied déjà à l'étrier. Dans ta douleur, que cette parole t'atteste la sincérité de mon amour. La donner au moment du départ équivaut à la donner dans les angoisses mêmes de la mort.

CONSTANCE. — Veux-tu me persuader le moyen de te rester fidèle : c'est de m'aimer et de m'écrire; m'écrire et m'aimer, c'est m'obliger à demeurer constante.

GONZALO. — Si je vis, sois persuadée que je m'attacherai plus à combattre qu'à te dire : « Señora, voici ce que je t'écris. »

CONSTANCE. — Si l'amour est au cœur d'un soldat, que perd sa valeur à s'attendrir en de douces pensées?...

GONZALO. — Il peut craindre de mourir dans le combat, et la peur est une chose infâme. Mais, si je me sépare de toi, je demeurerai libre de t'écrire; quand je pars à peine vivant, comment vivrais-je avec les douleurs excessives de l'absence. Et si nous séparer équivaut à mourir, mon sort veut que je ne puisse t'écrire, encore moins te revoir.

CONSTANCE. — C'est là les consolations que tu me laisses?

GONZALO. — Constance, déjà les chevaux, du pied labourant la terre, m'invitent à saisir ma lance, impatients de prendre leur vol. Demeure avec Dieu; ne m'oublie pas.

CONSTANCE. — Ma destinée est de t'appartenir.

(Entre Lope.)

LOPE. — Que tardez-vous? seigneur, n'entendez-vous pas comme nos chevaux s'inquiètent au son de la trompette?

GONZALO. — Mes frères sont-ils prêts?

LOPE. — Fernand Bustos est en tête, brandissant dextrement une demi-pique. Le preux Diego Gonzalès, portant sur sa blanche armure une cotte jaune et brune, fait paraître la noblesse qui promet tant de renommée. Le vaillant Alvaro Bustos, monté sur un barbe alezan, avec armure au front et sur la croupe, couvre ses armes brillantes d'un caban incarnat. Don Alonso monte un alezan brûlé, qui a le vol du faucon. Sur les caparaçons, sont brodées des bandes et des roues. Sur le poitrail résonnent des grelots. Ordoño Gonzalo monte une buveuse d'air, une

jument de trois ans, et porte une soubre-veste blanche, qui le couvre du corselet aux grèves. Nuño Bustos, couvert d'un sayon vert, manie un bai vigoureux dont le crin et les extrémités sont noirs : ses naseaux lancent la grêle, ses pieds sont un tonnerre, ses yeux des éclairs[1]. Enfin, le vieux Nuño Salido, retrouvant l'ardeur de ses premiers ans, les suit, monté sur un cheval châtain, moucheté de blanc. Eh bien! qu'attendez-vous?

GONZALO. — Ah! Lope, tu me piques d'honneur. Donne-moi mon cheval isabelle.

LOPE. — Brave chevalier, la renommée te contemple.

(Ils sortent.)

SCENE VI

La vega de Fabros.

RUY VELASQUEZ, VIARA, GALVE.

VIARA. — Noble Ruy Velasquez, j'ai fait partir avec toute la rapidité demandée les troupes que j'avais sur la frontière.

GALVE. — On ne peut qualifier de noble l'homme capable d'une trahison.

VIARA. — C'est une brillante infanterie qui pourrait soutenir, immobile, le choc du monde. Quant aux chevaux, il n'en est pas un qui ne pût enlever son cavalier jusqu'à la sphère brillante de Mars[2]. C'était l'ordre d'Almanzor, mon très-redouté souverain, et je m'y suis conformé, sachant que tu le tiens pour agréable.

RUY. — Tes soldats n'eussent-ils pas toute la vaillance dont j'ai fait l'épreuve, il n'y a ici aucun danger.

VIARA. — Je ne redoute rien. Je me fie à ta naissance, à ta loyauté, persuadé que tu ne voudrais pas la ruine de la maison de Bustos, si tu n'avais d'autres mobiles que la ruse et la trahison.

1. Notez ces couleurs orientales de la poésie espagnole; comparez avec la description du cheval dans le livre de Job.

2. La quatrième, selon l'astronomie du moyen âge.

RUY. — Pourquoi votre roi Almanzor n'a-t-il pas fait trancher la tête à mon beau-frère?

GALVE. — Moitié compassion, moitié générosité; mais il est dans une bonne prison, et durement traité. Ne doute pas qu'il ne meure de chagrin, poignard invisible dans l'infortune qui, en de telles et si rigoureuses disgrâces, pénètre à l'égal de l'acier le plus aigu.

RUY. — Je soupçonne que mes neveux sont arrivés, à en juger par le mouvement qui s'opère parmi mes gens.

VIARA. — Où dois-je me tenir embusqué, Ruy Velasquez?

RUY. — Dans les bois de pins que voici. Je t'amènerai les sept frères dans des conditions telles, que tu puisses les égorger avec facilité.

GALVE. — Combien sont-ils?

RUY. — En petit nombre et mal armés.

VIARA. — Leur sang va rougir mon épée qui les égorgera comme des agneaux.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

Entrent NUNO SALIDO, LES INFANTS *et* LOPE.

NUNO. — Tournez bride, mes fils; ne vous engagez pas dans cette plaine. Tous les augures que j'ai vus donnent des signes de mort. Sur la cime de ce vieux chêne vert, la corneille sinistre criait d'une voix lugubre sa plainte funèbre. Blessées par la serre d'un aigle, sept colombes sèment l'air de gouttes de sang. Le soleil s'est levé couronné de nuées rouges, qui traversent le ciel attristé, avec leurs noires ailes. Noirs sont les oiseaux qui vont par intervalles autour de nos chevaux voletant. A leur vue, les chevaux s'arrêtent et reniflent... En traversant le ruisseau voisin, Gonzalillo a perdu une pièce de son armure... Enfants! méfiez-vous de la forêt... retournons à Salas ou à Barbadillo.

GONZALO. — A nous, proposer la honte? le déshonneur?... toi, Nuño, qui nous a élevés!...

NUNO. — Dieu ne permettra jamais, Gonzalo, que ma bouche vous conseille l'infamie, le déshonneur; je vous ai

enseigné les armes, et, quand il a fallu s'en servir, m'avez-vous jamais vu le dernier?... Mais, de grâce, suivez-moi...

GONZALO. — Vains conseils! que parles-tu d'augures que réprouve l'Église, comme contraires à la foi? Qu'importent ici les corbeaux, les hiboux, les chants ou les pleurs des corneilles? Que nous font ces oiseaux noirs qui sautillent, voletant? S'ils chantent, c'est qu'ils ont un gosier; ils voltigent, parce qu'ils ont des ailes; ils sautillent, parce qu'ils ont des jambes. — Allons, frères, en avant!

NUNO. — Tu as tort, Lope, n'étant qu'un pauvre écuyer, d'oser venir contredire à mes alarmes.

LOPE. — Je suis un honorable fils de la montagne, né dans le *solar* de Vega, et l'on ne me verra pas reculer.

GONZALO. — Il vaut mieux que tu t'en retournes, Nuño; tu es déjà vieux pour les choses de la guerre.

DIEGO. — Oui, Nuño, retourne à Salas; prends un bâton, et tiens les comptes.

NUNO. — Vous voulez que je m'en retourne?

TOUS. — Oui.

NUNO. — Eh bien, soit!

(Il part.)

FERNAND. — Il a bien vieilli, Nuño Salido.

LOPE. — Quand le sang se refroidit, disparaît avec son ardeur la vaillance.

(Entrent Ruy Velasquez, Mendo, accompagnés de soldats.)

RUY. — En bonne heure soyez-vous venus, braves neveux, à la défense de votre terre. O quels vaillants soldats! quelle taille! quelle tournure! Comme les Mores vont se tenir sur leurs gardes aussitôt qu'ils vous verront! Il me semble vous voir revenir chargés des dépouilles des Arabes de Cordoue, que fait trembler le bruit seul de votre nom. Ah! vous aurez le droit de porter, après le retour de Bustos, une couronne de vert laurier sur vos fronts! Laissez-moi vous embrasser tous! Que je serais heureux, si le comte Garci Fernandez pouvait vous voir!

FERNAND. — Nous sommes tous de votre sang. La guerre que nous poursuivons équivaut à la guerre sainte. Pourquoi, seigneur, ne pas nourrir l'espérance que si heureuse

sera notre entreprise, que nous pourrons offrir à votre épouse une part des dépouilles conquises?

RUY. — Comment êtes-vous, Gonzalo?

GONZALO. — Je n'ai d'autre désir que votre service.

RUY. — Vous êtes l'honneur de la maison de Lara.

GONZALO. — Vous êtes le nôtre.

(Nuño revenant sur ses pas.)

NUNO, *à part.* — Je ne puis supporter la pensée de déshonorer, par mes tristes pressentiments, ces enfants que j'ài élevés.

RUY. — Qu'est devenu votre gouverneur?

FERNAND. — Le vieux seigneur s'en est retourné, disant qu'il redoute quelques suites de votre courroux.

RUY. — Pourquoi me prêter de si bas sentiments? Nuño me fut toujours contraire. Que peut-on attendre de plus d'un sang si vil?

NUNO, *s'avançant.* — Je leur ai conseillé de tourner bride, non parce que je suis un lâche, mais parce que je soupçonne la trahison. Il est mal, Rodrigue, de prononcer de telles paroles sur un absent. D'ailleurs, qui conteste ma noblesse en a menti. Je suis vieux, il est vrai; il me reste peu de sang dans les veines; mais celui que j'ai est bon.

RUY.—Et vous souffrez cette insolence, chevaliers de ma maison?

MENDO. — Sus, sus! qu'il meure!

GONZALO. — Non pas, s'il vous plaît, Mendo; il s'agit de mon gouverneur. Retenez cette épée complaisante, et ce coup de poing va vous faire mesurer la terre.

RUY. — Frapper Mendo, Gonzalo!

MENDO. — Ay! Ay!

FERNAND. — Il l'a tué d'un coup de poing.

GONZALO. — A mort! Tue!

RUY. — Non, mes neveux, non. Laissez les épées en repos. Mendo est mort; cela m'est bien dur, mais laissons cela; n'y pensons plus, Nuño Salido, et poursuivons ce qui importe à notre honneur. (*Bruit de tambours.*) Le tambour des Mores résonne. Je vais rallier mes gens. Prenez les

vôtres, seigneurs, et chargeons ensemble les Mores. Ce n'est pas le moment de se disputer.

(Il sort.)

FERNAND. — Il va, dit-il, rallier son monde.

DIEGO. — Voilà les Mores qui sortent d'un bois de pins pour entrer dans la plaine.

GONZALO. — Brillante troupe.

LOPE. — Superbe.

NUNO. — Ah! mes enfants, ils semblent bien nombreux!

LOPE. — Qne de blanches bannières défilent sous ces rameaux! Que de lances à la genette!

NUNO. — Vous êtes vendus, mes enfants; une armée vous entoure de toutes parts. C'est là ce petit nombre de Mores...

DIEGO. — Et, vive Dieu! voilà Velasquez qui s'éloigne sans combattre avec les siens!

NUNO. — Eh bien! était-il bon, mon conseil?... Mes enfants, vous avez encore le temps de fuir.

GONZALO. — Et que dira Ruy Velasquez, quand il sera de retour à Burgos, mon père?

NUNO. — Qu'importe ce qu'il dira? Pour Dieu, arrête, Gonzalo.

GONZALO. — Perdons la vie, mais sauvons l'honneur.

(Ils sortent précipitamment.)

SCÈNE VIII

(On entend le bruit de la mêlée.)

Entre seul RUY VELASQUEZ.

RUY. — Maintenant vous allez me payer, vils enfants de Bustos, les ennuis de toute espèce que vous avez causés à doña Lambra. Qui offense et se croit en sûreté prête le flanc à la vengeance. Les campagnes d'Araviana seront votre sépulture. Que cette sombre forêt de pins demeure teinte de votre sang, car il faut que l'on sache que j'ai su me venger. Déjà les Mores les entourent. Ils se défendent bravement, et la mort qu'ils ont devant les yeux redouble leur courage. Gonzalillo, couvert de sang, court çà et là

à travers les étendards mores. Mais ils sont mille contre cent. Allons, doña Lambra, abreuve-toi à longs traits de ce sang. Ma vengeance fait de toi une seconde Cava en Espagne[1].

(Il sort.)

(Entre Lope.)

LOPE. — Le trépas de ces pauvres chevaliers n'est que trop certain. Qu'attends-tu donc, ô mon épée, alors que leur sang s'échappe par mille blessures? Mais, si je retourne au combat, si je tombe près d'eux, la vérité sera enterrée avec nous; il n'y aura personne pour la raconter. Il importe donc à l'honneur des Infants de Salas que le vent me prête ses ailes, et la crainte ses éperons. Dans toutes les batailles se trouve un messager pour porter les nouvelles; donc, pour porter la nouvelle, je vais renoncer à la bataille. Ce n'est pas tout à fait la conduite d'un homme de la montagne, mais puisque j'ai à parler ensuite, il ne faut pas que je meure ici.

(Il sort.)

(On entend toujours le bruit de la mêlée. — Entre Gonzalo, couvert de sang, l'épée nue à la main.)

GONZALO. — Où es-tu, vil et lâche Velasquez? Viens boire mon sang, viens. Tu t'es vengé tard, mais tu t'es bien vengé! Viens, auteur d'un si beau fait, viens me tuer face à face. En tes veines coule le sang des Lara. Viens, chevalier infâme, je commencerai par te l'ôter, mais tu ne sortiras pas de mes mains. Je me meurs. Ah! mon père, ah! Sancha, ma mère chérie! Reçois ce dernier embrassement que je t'adresse, mon père, et donne-moi ta bénédiction. O Constance, ma cousine, que mon désespoir était fondé! J'avais le pressentiment de cette trahison. Mais quand je lutte contre la mort, où es-tu, ma dame, que tu ne sembles pas touchée de mon mal? où es-tu, pour ne pas me prodiguer dans ma situation douloureuse, ces tendres consolations ordinaires aux amants? Ton cœur, ne t'avertit-il pas du mal que je souffre? Ou vous l'ignorez, ma dame, ou vous

1. La première était cette fameuse fille du comte Julien, lequel ouvrit aux Arabes le chemin de l'Espagne pour se venger du roi Rodrigue qui l'avait séduite.

êtes fausse et déloyale[1]? Vous accuser de déloyauté!... ce n'est pas bien. Je me souviens que vous preniez pitié de mes légères blessures, à la pensée qu'elles pouvaient nous séparer. Je suis ton premier amour. Je fus ton époux, ma Constance. Je méritai ta faveur, quoique indigne. Mais où s'égare ma pensée? Malheureux, ton bras demeure oisif, quand tu as déjà perdu quatre frères, quand tu as vu mourir Nuño Salido! Reprends courage, ma vaillante épée. Allons, moins pour frapper que pour mourir; achevons de venger l'outrage d'une femme.

(Il sort.)

SCÈNE IX

Le castel de Barbadillo.

CONSTANCE, DONA LAMBRA.

CONSTANCE. — Voilà les bruits qui courent.

DONA LAMBRA. — N'en crois rien, Constance, jusqu'à ce que le fait soit reconnu certain.

CONSTANCE. — Ce n'en est pas moins fâcheux pour moi.

DONA LAMBRA. — Ne fussent-ils pas soutenus par Ruy Velasquez, mon époux, qui pourrait se flatter de vaincre les Infants de Lara? Ce sont des propos vulgaires qui ne méritent pas d'attention.

CONSTANCE. — Ils suffisent à m'attrister.

DONA LAMBRA. — Tu ne déguises plus ta passion.

CONSTANCE. — Dis-moi qu'ils sont morts, et elle se montrera bien davantage.

DONA LAMBRA. — Moi, je suis du sang des Lara, et je veille sur mes paroles.

(Entre Ruy Velasquez, soldats.)

RUY. — Un époux victorieux est-il digne de tes embrassements?

DONA LAMBRA. — Oui, car j'ai placé en toi ma couronne et ma gloire.

1. Lope introduit ici un fragment de la fameuse romance de *Valdovinos*, parodié par Cervantes au chapitre V de la première partie de *Don Quichotte*.

RUY. — Tu as vaincu; la victoire est à toi.

DONA LAMBRA. — Dis-moi comment.

RUY. — Ils ne sont plus, les auteurs de ton affront.

DONA LAMBRA. — Ah! que je tombe à tes pieds!

CONSTANCE. — Qui donc a péri, seigneur?

RUY. — Les infâmes qui ont outragé mon honneur, et qui ont été mis en morceaux par le More.

CONSTANCE. — Vous parlez des Infants?

RUY. — Sans doute.

CONSTANCE. — Alors, tu les as vendus!

RUY. — Es-tu folle?

CONSTANCE. — Eux l'ont été.

RUY. — Et toi, Constance, tu ne l'es pas moins. Songes-tu bien à ce que tu dis?

CONSTANCE. — Oui, contre les lois de l'honneur, tu as vendu ton sang à un More, et tu m'as tuée en même temps.

RUY. — De semblables paroles dans ta bouche? Est-ce possible!

DONA LAMBRA. — Laissez : l'amour de Gonzalillo lui ôte la raison.

RUY. — L'amour est ton excuse; tu ne périras pas de ma main.

CONSTANCE. — Ce serait le digne complément des trahisons dont tu t'es souillé. Ah! déshonneur du nom de Lara, puisse le ciel me venger de toi!

RUY. — Que je la tue!

UN SOLDAT. — Fuyez!

CONSTANCE. — Plût à Dieu être morte de sa main!

RUY. — Qu'on l'ôte de devant mes yeux, soldats.

CONSTANCE. — Menez-moi à Salas, amis.

(On emmène Constance.)

DONA LAMBRA. — Tu le sais, les écarts de l'amour sont les plus pardonnables. Excuse son inconséquence.

RUY. — Fallait-il se permettre de tels propos, même dans la plus complète folie?

DONA LAMBRA. — Qu'on l'achemine promptement à Salas. S'il faut te dire la vérité, elle est grosse de Gonzalo. Un mariage secret les a unis.

RUY. — Eh bien! qu'elle soit punie de sa faiblesse!

DONA LAMBRA. — Dis-moi, mon bien-aimé, Gonzalillo est donc mort?

RUY. — Leurs corps sont dispersés sur le sable de la plaine déserte; les Mores emportent leurs têtes à Cordoue.

DONA LAMBRA. — Je préfère cette nouvelle aux plus riches et plus brillants trésors. Jamais tu ne m'as semblé plus beau, depuis que tu es mon époux.

RUY. — Que ne peut le contentement!

DONA LAMBRA. — Mes bras te le diront.

UN SOLDAT. — Constance est en route.

DONA LAMBRA. — Il n'est pas de plaisir pareil à celui de gagner un mauvais procès, et de satisfaire sa vengeance.

SCÈNE X

Les jardins du palais arabe à Cordoue.

GONZALO BUSTOS, ARLAJA.

ARLAJA. — Pourquoi t'attrister ainsi? Quitte ces craintes vaines.

BUSTOS. — Sans doute, Arlaja, tes mains généreuses ont fait beaucoup pour alléger mes ennuis, mais je suis loin de ma famille : tu dois comprendre mes regrets.

ARLAJA. — N'es-tu pas sous la voûte du ciel? Peux-tu appeler prison l'endroit où tu es?

BUSTOS. — Je le reconnais; et ce qui est plus doux encore, c'est d'être l'objet de ton affection. Mais je songe à mes fils.

ARLAJA. — Bientôt tu en auras un de moi, car, tout en étant qui je suis, je t'ai abandonné mon honneur avec confiance. Je suis jalouse de te voir si préoccupé de tes fils.

BUSTOS. — Ils sont si dignes de mon affection, comme tu le verras toi-même, si, comme je l'espère, quelqu'un d'eux vient à Cordoue! L'enfant que j'aurai de toi n'existe point encore, et jusqu'à ce qu'il ait été mis au monde, Arlaja, il n'oblige pas mon amour.

(Entre Galve.)

GALVE. — Le roi mon seigneur, considérant que la no-

blesse et la vertu effacent toutes les distances, t'invite à dîner avec lui.

BUSTOS. — Celle qui brille en lui peut illustrer ma bassesse; mais le roi avec un captif! vois si tu ne t'es pas trompé!

GALVE. — Je répète que c'est à toi qu'il m'envoie.

BUSTOS. — Il me fait une grande faveur. Adieu, Arlaja.

ARLAJA. — J'ai l'idée qu'il te mettra aujourd'hui en liberté.

BUSTOS. — Que le ciel ait compassion de la peine que j'endure.

(Sort Bustos.)

ARLAJA. — Je crois, Galve, que le Chrétien a quelque pressentiment de son infortune.

GALVE. — Que lui as-tu dit?

ARLAJA. — Je ne lui ai parlé ni de son malheur ni de votre expédition.

GALVE. — Tu as bien fait.

ARLAJA. — Je n'ai pas voulu lui porter une si douloureuse nouvelle, bien qu'elle m'eût été communiquée par le roi.

GALVE. — Il fallait voir, Arlaja, la manière dont Ruy Velasquez, le traître, s'avança avec les Infants jusqu'à la Vega de Fabros. Aussitôt, Viara et moi, à la tête des meilleures troupes qu'eût le roi sur la frontière, nous sortîmes ensemble d'un bois de pins où nous étions embusqués, couvrant la terre d'une forêt de lances. Alors un vieillard, qui, dit-on, enseignait à ces infortunés jouvenceaux les lettres et les armes, en qualité de gouverneur, se mit à crier à haute voix : Trahison! Mais il ne tourna pas le visage, et bientôt il vit ses cheveux blancs teints de son sang et du nôtre. Après un grand combat, il furent cernés et seraient morts de faim, en nous couvrant d'infamie; mais, prenant pitié d'eux, nous leur donnions à manger. Qui n'est sensible à la misère? Alors Ruy Velasquez, portant la main à sa barbe, jura qu'il informerait Almanzor de notre désobéissance, et qu'il en dirait le motif. Cela nous effraya. Nous étions vendus. Un More alors tira son épée et leur trancha la tête. Alors, un tout jeune homme,

que l'on disait être le plus jeune de ceux de Lara, fondit sur le More et lui donna un si furieux coup de poing, qu'il lui fit voler la cervelle et les dents. Il se signala tellement avant de mourir, par la vigueur de son bras, qu'on l'aurait comparé au plus fier lion de l'Albanie.

ARLAJA. — Le repas est fini.

GALVE. — Est-il encore vivant ?

ARLAJA. — S'il a cruellement souffert, ne sois pas étonné[1].

SCÈNE XI

Autre salle du palais.

Entrent LE ROI, GONZALO BUSTOS, ARLAJA.

BUSTOS. — Seigneur, pour tant de faveurs que je n'ai pas méritées, les expressions manquent à ma gratitude; mais ce qui redouble ma confusion, c'est que vous me conduisiez ici, après un tel repas, pour m'offrir le dessert.

ALMANZOR. — Tu sauras, Gonzalo Bustos, que j'ai remporté la victoire après une grande bataille dans les plaines d'Araviana. Viara, mon général, m'a apporté aujourd'hui huit têtes. Je voudrais les connaître; car elles appartiennent, dit-on, à des hommes de Salas.

BUSTOS. — Si elles appartiennent à des hommes de Salas, et que ces hommes soient de race noble, qui doute, seigneur, qu'elles ne me regardent ? N'ai-je pas d'ailleurs les pressentiments de mon âme ? Oui, mon cœur, qui bondit dans ma poitrine, mon cœur me dit qu'il y a de mon sang par ici, Almanzor. Tire ce rideau, Arlaja.

(On voit les têtes des sept Infants disposées séparément sur une table.)

BUSTOS. — Si l'âme tressaille quelquefois d'allégresse à l'approche de la joie, il n'est pas étonnant qu'en ce jour de deuil pour mon sang elle m'ait assailli par le pressentiment de tant de douleur. Il ne s'agit plus maintenant de

1. Elle suppose que le roi Almanzor a dû informer Bustos de la mort de ses fils.

pressentiments. Mes fils sont devant mes yeux. Ah ! mes enfants ! ah ! rameaux sortis de ma tige et coupés avant le temps ! ah ! chers objets de mon amour, venus au monde pour mon malheur !

ALMANZOR, *à part.* — Bustos soulève ce voile sanglant avec mille craintes suggérées par l'amour. Il tourne et retourne ces têtes empreintes de douleur, de poussière et de sang. Il reconnaît ces joyaux de son âme, et leur dit, en les arrosant de ses larmes : Ah ! chers objets de mon amour, venus au monde pour mon malheur !

BUSTOS. — Ah ! mes fils, quel ordre, quel commandement a pu vous conduire à un tel désastre ? Honneur de mes cheveux blancs, vous allez transformer ces blancs vêtements en habits de deuil pour le reste de ma vie. Ah ! vieillesse ennemie ! Ah ! mon Gonzalo ! mon bel enfant, si avenant et si beau ! ah ! mes beaux chênes verdoyants, fleurs brillantes le matin, et le soir flétries ! Ah ! chers objets de mon amour, venus au monde pour mon malheur !

Nuño, c'est là le compte que tu me rends de mes enfants ? Tu diras que tu es tombé auprès d'eux, et qu'ainsi tu as noblement rempli ton devoir. Ah ! je n'en doute point, tu as dû les bien conseiller ! Mieux vaudrait ici, au lieu des pleurs que je verse, verser des larmes de sang ; mais quelle est la blessure qui égale l'horreur de la vie ? Fernand, Alvar, Ordoño, Alonso, Diego, Nuño, et toi, mon Gonzalo bien-aimé, ne m'en veuillez pas si, vivant, je baise de mes lèvres vos tristes dépouilles ! Je vis encore, mais pour vous venger ; et d'ailleurs, les grandes douleurs ont quelquefois pour effet de suspendre la mort : elles cherchent un homme et trouvent un marbre impassible. Si je suis rendu à la liberté, si ma vie trouve une occasion conforme à son désir, je jure par la loi que j'adore, et qui est ma foi, de tirer du traître une juste vengeance. — Les bonnes nouvelles, Sancha, et quel bon emploi de notre succession, de notre maison, de nos espérances, de notre fief, de notre fortune, de notre nom ! Puisse le ciel répandre quelques consolations sur ton deuil et sur tes larmes !

ALMANZOR. — Bustos?

BUSTOS. — Seigneur ?

ALMANZOR. — Les pierres seraient sensibles à ton infortune. Je suis ton ennemi; mais l'ardeur de ta douleur émeut en mon âme une tendre compassion. Je ne puis souffrir de te voir si malheureux. Je suis homme : payons ce qui est dû à mon semblable. Retourne en Castille, Bustos; va consoler ta famille, qui n'a plus que toi pour appui. Je regrette jusqu'au fond de l'âme d'avoir ordonné cette expédition. Je ne l'aurais pas fait, si je t'avais connu. Et tu croiras, Gonzalo, à la sincérité de mes regrets, puisque l'émotion me fait verser des larmes.

(Sort le roi avec sa suite.)

BUSTOS. — Terrible est le dessert de ta table. Plût à Dieu n'avoir jamais mangé dans Cordoue ! Tout ce que tu m'as offert est mon propre sang. Ah ! il m'a coûté cher le repas que j'ai fait en ce triste jour !

ARLAJA. — Mon cher Gonzalo, je voudrais te parler, et je n'ose.

BUSTOS. — N'essaye pas de me parler : si tu m'aimes, ce sera m'obliger.

ARLAJA. — Ne sais-tu pas que j'ai un bien à te donner, qui sera la vive image de toi-même ?

BUSTOS. — Si tu accouches d'une fille, l'enfant te regarde; tu l'élèveras près de toi. Si c'est un fils, quand il sera devenu grand, envoie-le en Castille, pour hériter de ma fortune et commander à mes vassaux. Il y a dans Cordoue des prêtres prisonniers, fais-le baptiser. — Le ciel te protége !

ARLAJA, *pleurant*. — Ah ! mon cher Bustos !

BUSTOS. — Pour Dieu, ne bouleverse pas mon âme en ajoutant à mon profond chagrin. Sais-moi gré, au contraire, de ma patience, en voyant que l'enfer, le ciel, l'univers entier me punit.

ARLAJA. — Je me tais donc; ma douleur restera muette.

BUSTOS. — Voici un anneau : j'en fais deux parts. Donne celle-ci au fils que tu mettras au monde. Elle servira à le faire reconnaître, si, comme je l'ai dit, c'est un fils.

ARLAJA. — Que le ciel m'accorde la force de supporter de tels maux !

BUSTOS. — Heureux celui qui ne survit pas à sa douleur.

ARLAJA. — Il y a le feu, il y a le poison, à défaut d'épée.

BUSTOS. — Ah ! chers objets de mon amour, venus au monde pour mon malheur !

(Ils se séparent.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE I

Salle du palais arabe de Cordoue.

ARLAJA, VIARA.

ARLAJA. — Que fait le roi?

VIARA. — Il s'amuse avec Mudarra à jouer aux échecs.

ARLAJA. — Il a raison de profiter de la paix. Parlerais-tu avec ironie?

VIARA. — Le comte de Castille a toutes ses troupes sur pied. Il ravage les bords du Guadalquivir; partout le sang coule, et au lieu du coursier, des armes et caparaçons de guerre, Almanzor, arme Mudarra avec les pièces de l'échiquier. Oisif, il cherche un méprisable amusement avec des chevaux de bois, des cavaliers mal dirigés, des dames et des rois de carton. Il livre des batailles, il médite des feintes sur la table d'un échiquier, pendant que poursuivent leurs succès les vaillants Castillans. Mauvais exemple! déplorables enseignements!

ARLAJA. — Voyons.

(Elle lève une portière, et l'on aperçoit Almanzor et Mudarra, sur un divan, qui jouent aux échecs. Autour d'eux des musiciens et autres Mores sont à genoux.)

Les musiciens chantent : « Du haut des tours de Jaen, Aben-Amar contemple le camp des hardis chrétiens qui l'assiègent. Ils ont pour chef Enriquez de Lara, qui, à leur tête, est venu envahir la Vega de Grenade. L'amour d'une captive chrétienne a brisé le courage du More, et il s'écrie sans tirer l'épée : Aux armes, aux armes, aux armes! aux

champs, mes lances! mes cavaliers aux champs! Mais bientôt il dit à la belle chrétienne : « De tes yeux seuls je redoute la guerre[1]! »

MUDARRA. — Echec au roi!

ALMANZOR. — Point.

MUDARRA. — Echec, dis-je.

ALMANZOR. — Il est défendu.

MUDARRA. — Et cette dame, penses-tu qu'elle sera libre longtemps?

ALMANZOR. — Qui la poursuit?

MUDARRA. — Cette tour. — Prise!...

ALMANZOR. — Maudit, sois-tu, bâtard[2].

MUDARRA. — Du jeu passer ainsi aux injures!

ALMANZOR. — Va-t'en, dis-je, bâtard...

MUDARRA. — Moi, bâtard?

ALMANZOR. — Toi.

MUDARRA. — Toi seul pouvais prononcer cette parole; et mon erreur a permis cet affront; je me croyais aussi bien né que toi-même.

ALMANZOR. — Hors d'ici, étranger à mon sang, étranger à ma race, rebelle à notre loi!

MUDARRA. — Je ne suis donc pas ton fils, ô roi?

ALMANZOR. — Mon fils!...

MUDARRA. — Si ton front ne portait pas la couronne...

ALMANZOR. — Tu perds le sens... Adieu.

(Il sort.)

MUDARRA. — Tu as entendu, ma mère, tu étais là!

ARLAJA. — J'y étais.

MUDARRA. — Que dit ton honneur de ma disgrâce? Le roi m'a appelé bâtard, étranger à son sang, à sa race, rebelle à sa loi. — Je ne suis donc pas son fils! — Qui donc suis-je, et qui es-tu, malheureuse mère! Parle... qui est mon père? Ah! si j'en juge par les sentiments de mon âme, je ne puis être issu que d'un noble sang!

1. Ce fragment de romance est évidemment postérieure à l'époque de l'action.

2. Scène empruntée à nos chansons de geste, particulièrement à *Ogier le Danois*. On la trouve reproduite dans la romance de *Montesinos*.

ARLAJA. — Aujourd'hui que mes soins ne pourraient suffire à cacher le secret de ta naissance, écoute, Mudarra, de la bouche de ta mère Arlaja, l'histoire demeurée cachée si longtemps. Je respectais ton repos, qui ne pouvait exister qu'au prix de cette erreur.

Il est en Castille, à Burgos, ville fameuse de l'Espagne, un vaillant chevalier appelé Ruy Velasquez, qui épousa pour son malheur une cousine germaine du comte Garci Fernandez, qui avait nom doña Lambra. Il avait sept neveux qui auraient surpassé la renommée des merveilles du monde. Il n'est pas possible que tu ignores que les Infants de Lara périrent par trahison dans la plaine d'Araviana. Leur père était venu de Salas à Cordoue, porteur d'une lettre de son perfide beau-frère, qui demandait au roi de lui faire trancher la tête, comme vengeance de certains affronts que lui avait faits Gonzalillo, le plus jeune des Infants de Lara. Telle était, au printemps de ses jours, la valeur de ce jouvenceau, telle sa renommée dans les armes, que l'envie le poursuivait jusqu'au jour où il étendit mort à ses pieds un des plus vaillants chevaliers qui ceignirent l'épée en Castille. Almanzor refusa de faire périr son père, de teindre de sang la neige de ses cheveux. Il le retint prisonnier, et me confia sa garde. Je m'épris, non pas de son corps, mais de son âme, de sa renommée, de sa valeur, de la noblesse de sa race. Si la faiblesse d'une femme peut se justifier par l'amour, la mienne est surtout excusable, fondée qu'elle était sur le désir d'avoir des enfants d'un homme qui était la gloire et l'honneur de sa patrie. J'ai réussi, puisque né de ce chrétien, Mudarra, tu es si bien le fils de sa valeur, et que tu donnes de si hautes espérances. Les sept têtes de tes déplorables frères, tranchées moins par la force que par la trahison, furent montrées par Almanzor à Gonzalo Bustos (ainsi s'appelait ton père), le jour même où elles furent apportées par Viara. Touché de ses regrets, attendri par ses larmes, Almanzor lui rendit la liberté, pendant que je te portais dans mon sein. Nous convînmes en nous séparant que si je mettais au monde une fille, le soin de l'élever m'appartiendrait, mais que si c'était un fils, j'aurais à l'envoyer en Castille aussitôt

qu'il aurait ceint le baudrier, pour qu'il devînt le soutien de sa maison. Il fit deux parts d'un anneau. J'en ai toujours conservé la moitié que voici, mon fils. Quand tu iras voir ton père, elle servira à te faire reconnaître, à supposer que le sang ne parle pas.

MUDARRA. — Je vous baise les mains, ma mère, je vous baise les pieds, pour l'honorable explication que je viens d'entendre. Je vous dois plus de reconnaissance qu'au père qui m'a laissé ici. Pardonnez ma franchise : il m'a donné une mère, en laquelle j'ai perdu, car elle obéit à une loi barbare, et vous, un père dont la noble naissance reçoit un lustre nouveau de la loi chrétienne. Donc, c'est à vous que je suis surtout redevable, madame. Je me console d'être bâtard, puisque ce titre de bâtard m'a fait chrétien. Almanzor possédât-il plus de perles que la mer n'en renferme dans ses coquillages, plus de diamants que la terre n'en recèle dans ses mines, je renonce à ces turbans barbares pour adorer cette loi dont tu m'as fait connaître la lumière. Oui, ma mère, si vous consentez à mon départ, je vengerai les sept Infants; je ferai que Gonzalo revienne à la vie, Gonzalo Bustos, ce vieux tronc, dont je suis le sauvage rejeton. Tranquille vit Ruy Velasquez à Burgos; doña Lambra tire gloire du sang des sept frères, et moi, je vais à la mosquée, je parais à nos fêtes, portant l'*almaizal*[1] couronné de plumes. L'Alhambra de Grenade[2], qui se promet une durée éternelle, pourrait aussi bien les défendre tous deux, qu'il est certain que ma fureur tirera vengeance de cette injure. J'emporte la moitié de cet anneau, qui indique que je suis du sang de Lara. Si je n'ai fait paraître encore que de faibles marques de ma valeur, peut-être quelque jour en donnerai-je de plus brillantes.

ARLAJA. — Arrête, mon fils; songe à quels périls tu t'exposes.

MUDARRA. — Ma mère, si tu songes au tronc dont je suis

1. Espèce de toque en gaze que les Arabes d'Espagne portaient dans leurs assemblées et fêtes.

2. L'aspect imposant de ce qui reste de l'Alhambra semble encore aujourd'hui justifier cette confiance. Mais ce superbe palais-forteresse n'existait pas au onzième siècle, époque de l'action.

le rameau, pourquoi ces craintes ? ou peut-être me trompes-tu, puisque tu veux me retenir...

ARLAJA. — Je t'ai dit la vérité.

MUDARRA.—Eh bien, ma mère, je pars pour venger mes frères.

ARLAJA. — Tes hauts faits honoreront le fruit de mes entrailles; mais quelle mort, s'il faut que je me sépare de toi !

MUDARRA. — Dieu m'est témoin aussi de la douleur que j'éprouve.

ARLAJA. — Attends encore un an.

MUDARRA. — Y songez-vous, ma mère ?

ARLAJA. — Que de regrets va me causer ton absence !

MUDARRA. — C'est parler trop tard. Tu as obéi à ta passion : moi, je n'écoute que l'honneur.

(Ils se séparent.)

SCÈNE II

Le castel de Salas.

Entre GONZALO BUSTOS, *vieux et aveugle, appuyé sur un bâton et conduit par* NUNO, *son serviteur.*

NUNO. — Cessez de pleurer, seigneur, les larmes vous ont ôté la vue.

BUSTOS. — Je cesserai d'autant moins que j'ai moins à craindre de la perdre. En usant mes yeux dans les larmes, j'ai accompli ce que je devais à ma trop juste douleur. Je bénis d'ailleurs ma cécité qui me dérobe la vue de Ruy Velasquez et de son épouse. Que n'ai-je de même perdu la faculté d'entendre ! J'échapperais ainsi à la tyrannie de doña Lambra, qui, chaque jour, avant le lever du soleil, frappant ma fenêtre de sept pierres, réveille en moi le souvenir de la tragique histoire, le souvenir du massacre de mes sept enfants.

NUNO. — Assez de larmes.

GONZALO — Mon ménestrel, où est-il?

NUNO. — Le voici, seigneur.

GONZALO. Essaye, ami, de distraire ma douleur.

PAEZ. — Écoutez, seigneur, cette romance.

GONZALO. — Voyons.

PAEZ. — « Dans les champs d'Araviana mourut fleur de chevalerie, par trahison de Ruy Velasquez, par jalousie de doña Lambra. Là tombèrent les sept Infants, la fleur, l'honneur de la Castille; leurs têtes pendent à l'arçon du More, souillées de poussière et de sang. »

« Le roi Almanzor m'invite un jour; et je reconnais, au dessert, sur la table, les têtes de mes fils, la tête de celui qui les éleva. De mon deuil furent les pierres attendries. »

(Une pierre vient frapper les vitraux.)

« Le roi me rend la liberté (*nouvelle pierre*) et je retourne en Castille; mais il me laisse la mort en ne m'ôtant pas la vie. Maintenant je suis à Burgos, usant mes yeux à pleurer ma misère, implorant la justice du ciel, puisqu'il n'en est pas sur la terre (*nouveau bruit*). Chaque matin, mon ennemie, avec sept pierres qu'elle jette, ravive la blessure de mon cœur. »

(Trois pierres frappent la vitre.)

GONZALO. — Ah! c'en est trop! j'ai pu me taire, supporter sans rien dire les six premiers coups, compter en silence les noms d'Alvar, d'Ordoño, de Fernand, de Nuño, d'Alphonse et de Diego; mais, la septième pierre brise mon cœur, m'arrache des larmes! Gonzalo, elle me rappelle mon Gonzalo. Vil auteur de la trahison! puisse de même un fer de lance traverser, déchirer ton cœur!

(Ses larmes ruissellent. Il s'arrache les cheveux.)

NUNO. — Calmez vos transports, seigneur.

BUSTOS. — La faute en est à mes cheveux blancs. Puisque j'avais des cheveux blancs, je n'aurais pas dû tomber dans le piége de cette journée, qui a été la cause de mes misères. Laisse-moi donc arracher ces cheveux, que si peu de prudence a accompagnés. D'ailleurs, il en naîtra d'autres, et jamais mes tristes yeux ne cesseront de les baigner.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

La campagne aux environs de Burgos.

MUDARRA, ZAIDE.

MUDARRA. — Tu connais ce pays, Zaïde?

ZAIDE. — Ou je me trompe, noble Mudarra, ou nous ne sommes pas loin de Burgos. La guerre m'a appris à le connaître, quelquefois pour mon malheur.

MUDARRA. — J'ai contemplé avec étonnement la Sierra orgueilleuse[1] qui, couverte ici de neige, plus bas, d'un manteau verdoyant, sépare la Castille de l'Andalousie, la Croix rouge et le blanc Croissant.

ZAIDE. — Bien des fois, Mudarra, nos Mores ont franchi en armes ces montagnes, tressant les ornements de leurs coursiers, au prix des trésors catholiques. Ces arbres que tu vois pourraient en témoigner, ainsi que la terre, dont les pores ont bu le noble sang des Castillans, versé par l'épée belliqueuse des Mores.

MUDARRA. — Forte est la Castille.

ZAIDE. — Forte par son assiette, et plus encore par la vaillance de ses habitants.

(Entre Lope en habit de chasse, suite.)

LOPE. — Déjà le soleil abaisse ses rayons vers l'Occident. Messieurs les chasseurs, il faut songer au retour. (*Apercevant Mudarra et Zaïde.*) Mais, hélas! c'est ma mort que je vois voler; mon coup d'œil m'a trompé. Je suis tombé dans une embuscade de Mores. Essayons de fuir.

MUDARRA. — Chrétien, ne songe ni à fuir, ni à te défendre. Je suis un messager du roi More de Cordoue.

LOPE. — Soyez le bienvenu. Cependant, c'est par lui que notre plus précieux trésor est demeuré gisant dans la plaine, victime de la trahison. Depuis le moment où point le jour, jusqu'à ce qu'il colore l'Occident d'un mélange d'or et de pourpre, mon âme pleure un jour à jamais déplorable pour notre maison.

1. La Sierra-Morena.

MUDARRA. — Cordoue vous a porté malheur, et son roi est cause de vos larmes, noble chrétien?

LOPE, *songeant à Almanzor.* — Plût à Dieu n'avoir jamais entendu parler de ton nom, toi, dont la main a moissonné sept vies!

(Il pleure.)

MUDARRA. — Chrétien, tes larmes me prouvent que ma pensée ne m'a pas vainement dirigé par ces sentiers. Sept est aussi le nombre de ceux dont je viens venger la mort.

LOPE. — Ceux que je pleure étaient sept frères, honneur du monde, victimes de la vengeance d'un traître.

MUDARRA. — Ce sont aussi sept frères qui offrent à mon bras l'espoir de venger leur mort.

LOPE. — Ceux que je pleure étaient chrétiens.

MUDARRA. — Ils ont cela de commun avec les objets de mes larmes.

LOPE. — Ils étaient sept Infants.

MUDARRA. — Tu vas t'étonner? mais je parle aussi de sept Infants.

LOPE. — C'étaient les Infants de Lara.

MUDARRA. — Oui, de Lara.

LOPE. — Je ne sais... Mais, tu ressembles tellement au plus jeune d'entre eux, par les traits du visage, que ta vue m'étonne, me frappe, et m'interdit.

MUDARRA. — Tu veux parler de Gonzalo?

LOPE. — Oui.

MUDARRA. — Qui pouvait s'attendre?... Apprends que je suis le frère de ces chrétiens que tu chéris.

LOPE. — Toi!

MUDARRA. — Oui : leur père me donna dans Cordoue, une mère étrangère. Ami, je suis Mudarra, fils d'Arlaja, sœur du roi, et de Gonzalo Bustos, qui l'emportait sur elle, non par la naissance, mais par la foi.

LOPE. — Juste ciel! il faut admirer vos voies secrètes. (*A Mudarra.*) Les traits de ton visage dispensent de plus amples informations. S'il est permis, après de si grandes douleurs, d'espérer la joie, à toi je me fie. Que je m'humilie à tes pieds, mon seigneur. Je suis Lope de Vivar, écuyer de Gonzalo Bustos. Pardonne, si je t'avoue que

j'échappai à ce carnage, en fuyant d'un pied léger. Je ne voulus pas mourir ni gagner le renom de franc chevalier et de loyal gentilhomme, comme si le ciel me réservait pour le bonheur de te rencontrer en cet heureux jour.

MUDARRA. — Quoi! tu as assisté à la mort de mes sept frères?

LOPE. — Oui, et au trépas du digne gouverneur, qui voulut mourir avec eux. Je vis alors pleurer les montagnes chenues, et se baigner de larmes leur chevelure hérissée. Cependant, les deux tyrans vivent heureux, fiers de leur injuste vengeance.

MUDARRA. — Je viens leur infliger un châtiment tel, que leur sang répandu baignera les murailles de Burgos.

LOPE. — Sur le flanc de cette montagne, il est une vallée peuplée de hêtres qui ombragent un manoir, où réside une dame dont la beauté l'a fait surnommer le Phénix de l'Espagne. Dans une enceinte de cyprès au noir feuillage, un pré étale son verdoyant tapis; c'est là qu'elle cherche un abri contre l'ardeur du soleil, sur les bords d'une claire fontaine. C'est la fille de Gonzalo, le plus jeune de tes frères, égorgés par les Mores, et de Constance, une dame de la plus haute vertu. Constance est religieuse à Burgos; elle a échangé la vie du monde contre les grilles d'un couvent, sans demander vengeance de la mort de son époux. C'est dans ce manoir que sa fille charmante passe les ardeurs de juillet, portant l'habit d'homme, car, elle naquit après la mort de son père, mon seigneur. Mais, que dis-je, tout va s'éclaircir pour toi, puisque la voici elle-même.

SCÈNE IV

Entre DONA CLARA, *en costume de berger, un épieu à la main.*

DONA CLARA. — Apres solitudes du désert, où librement je poursuis les bêtes fauves, où me conduisez-vous, sinon où le veut mon étoile?

MUDARRA. — Quelle admirable beauté!

LOPE. — Tout à fait admirable.

DONA CLARA. — Doux murmure des claires fontaines qui,

s'échappant de leur bassin de cristal, apaisent la chaleur insupportable en baignant la campagne de perles, modère les mouvements de ma pensée, qui s'égare en imaginations impossibles. Il n'est pas juste que celle qui n'a jamais aimé trouve près de vous un exemple d'amour, une exhortation à l'erreur. Je suis libre, et ma mère m'a conté de son amour des histoires à arracher des larmes. Que me voulez-vous, si je laisse dormir le souci, et si je fuis jusqu'à la pensée de l'amour ?

MUDARRA. — Telles sont les chrétiennes?

LOPE. — Il me semble que ta pensée s'accorde avec celle de cette dame, par l'intermédiaire du sang.

MUDARRA. Je veux lui parler.

LOPE. — N'approchez pas de ma dame.

DONA CLARA. — Que signifie ?...

LOPE. — Rassure-toi. Ce More est le demi-frère de Gonzalo, ton père.

MUDARRA. — Après cette explication, je puis vous demander de me donner la main. Bustos, qui est mon père et votre aïeul, a mis entre nous un lien si naturel, que de vous demander vos bras ne serait pas une offense.

DONA CLARA, *à Lope*. — Dit-il vrai?

LOPE. — Imagine que tu vois ton père. Jamais on ne vit ressemblance pareille.

DONA CLARA. — Je veux bien vous offrir mes bras comme à mon oncle, bien qu'un peu effrayée par votre costume moresque.

MUDARRA. — Je suis chrétien ; en Dieu seul j'espère, et bientôt vous me verrez renoncer au turban arabe et au gaban africain. Je suis chrétien et frère de votre père.

LOPE. — En Castille, seigneur, on tient que c'est « le cheval qui porte la selle. » La qualité de votre mère n'est pas un désavantage. Embrasse-le, doña Clara; car Mudarra est destiné à faire une huitième merveille, qui ne sera pas la moins extraordinaire de toutes.

MUDARRA. — Je viens seul de Cordoue en Castille pour l'effroi de Léon et de Navarre, et pour déposer à vos pieds, sans beaucoup tarder, la tête de Ruy Velasquez.

DONA CLARA. — Ah ! Mudarra, si tu voyais mon aïeul !

les peines, les douleurs, les angoisses que lui envoie le ciel irrité, par la cruauté farouche des deux traîtres! Mais ta présence sera un soulagement à tant de maux, et si la mienne peut y ajouter quelque chose, j'irai avec toi à Burgos.

MUDARRA, *fléchissant le genou.* — Que je baise mille fois tes pieds.

DONA CLARA. — Tu montres qui tu es.

LOPE. — En vous voyant si animée, il me vient à la pensée que l'amour rapproche le sang et prépare un mariage.

MUDARRA. — Du milieu de sombres nuages s'est élancé mon soleil.

ZAÏDE. — Il me semble que tu es assez content de la nièce...

MUDARRA. — Elle est charmante.

LOPE. — Comment trouvez-vous le More?

DONA CLARA. — C'est un oncle aimable et d'un métal plus fin, plus précieux que l'or.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Le castel de Salas

GONZALO BUSTOS.

BUSTOS. — Qui vit de longs jours doit s'attendre à voir bien des choses dans le cours de ses années, et c'est une grande illusion que de désirer atteindre le terme extrême de la vie. Le plus robuste, le plus fier, le plus vaillant des hommes devient tel, que sa faiblesse est égale à celle du plus humble roseau; il ne saurait jouir des richesses qu'il possède; il n'est mal sous lequel il ne succombe et se brise. Tout s'attaque à qui ne voit ni ne sent.

(Entre Nuño.)

NUNO. — Bien qu'il me pèse, seigneur, de vous apporter si mauvaises nouvelles, il faut bien pourtant que je parle.

BUSTOS. — Désormais, mon âme n'est plus accessible à la douleur.

NUNO. — Doña Lambra est là !

BUSTOS. — Grand Dieu ! Nuño, que me veut-elle ? Si elle vient me demander pardon, dis-lui que c'est bien tard, quand je touche aux portes de la mort. Si c'est pour me rendre les objets de ma tendresse, défends-lui d'entrer, Nuño; car il n'est pas de bien qui puisse compenser la mort de mes sept enfants.

NUNO. — Je crois plutôt qu'elle vient vous causer beaucoup d'ennuis, à l'occasion de certaines plaintes qu'elle fait.

BUSTOS. — Ah ! ne la laisse pas entrer !

DONA LAMBRA, *derrière le théâtre.* — Ne me défendez pas la porte, écuyers !

NUNO. — La voici.

(Entre dona Lambra.)

DONA LAMBRA. — Dis, Gonzalo, est-ce un procédé de chevalier d'ordonner à tes archers de détruire ce qui fait mon plaisir ? Est-ce une belle manière de venger un outrage que de commander à tes gens de tirer sur mes colombes ? Ils tuent les unes, ils font fuir les autres, le tout pour me faire déplaisir. Mets bon ordre à cette licence, ou j'aurai la vie de ces insolents.

BUSTOS. — Voilà des plaintes dignes de toi.

DONA LAMBRA. — Je devrais, n'est-ce pas, ne pas ressentir mes offenses, quand j'en ai tant de sujets ?

BUSTOS. — C'est à propos de colombes qu'une femme de ton rang vient me faire de semblables plaintes ?...

DONA LAMBRA. — C'est mon plaisir de les avoir.

BUSTOS. — C'est un plaisir innocent; mais compare les sujets de notre douleur. Mon grief contre toi, c'est la mort de sept de mes enfants, et tu viens me reprocher la mort d'une colombe ! Ce n'est pas moi qui ai visé avec l'arc, puisque j'ai perdu les deux yeux. Ah ! cesse tes fols discours, cesse tes plaintes misérables; car, si mes yeux sont fermés, ce n'est pas pour avoir pleuré des colombes, c'est pour avoir pleuré la mort de mes enfants ! Ainsi va la vie : des gens pleins de force viennent demander des actes sévères en punition d'un meurtre de colombes, et d'autres ne peuvent revendiquer la vengeance de l'assassinat de

leurs enfants. Mais cesse de te plaindre de celui qui, dis-tu, sert si bassement sa vengeance. Tu es sûre de ne pas mourir en colombe, car tu contiens trop de fiel.

DONA LAMBRA.—Gonzalo, tu es la preuve vivante de cette vérité, que la langue reverdit à mesure que se prolonge la vieillesse et que la vie tend vers sa fin. Il en est ainsi de la tienne. Dans cet âge avancé, à mesure que la force diminue, toute l'ardeur du cœur se concentre dans la langue. Rien ne se ressemble dans notre querelle, et tu devrais sentir que tu abuses de la plainte, car tes fils morts étaient d'affreux corbeaux, et moi j'ai perdu des colombes.

BUSTOS. — C'est bien juger de notre différend. Je te donne raison, doña Lambra. J'ai perdu les yeux à force de pleurer mes fils; maintenant je n'ai plus de larmes. Qu'ils soient bénis cependant de m'avoir ôté la vue, puisque cette mort, chère belle-sœur, m'empêche de te voir en face.

DONA LAMBRA. — Maudit soit Almanzor, maudit soit le vieillard stupide qui, pour mon malheur, s'est permis de te laisser vivant !

BUSTOS. — Il a bien servi ta vengeance. Tu me sais vivant, c'est une occupation pour ta cruauté; cela te donne l'emploi de ces sept pierres que tu lances pour tenir toujours éveillé en moi le sentiment de ma douleur.

DONA LAMBRA. — O Almanzor! ô le plus traître des Mores! avoir laissé la vie à cette énergie immortelle!

BUSTOS. — Tais-toi, Lambra; il n'est pas de vie qui n'ait son Almanzor. Je ne tarderai pas à mourir. La mort est là qui me guette.

DONA LAMBRA. — Ah ! qu'elle tarde !

BUSTOS. — Elle ne tardera guère; elle viendra à son moment. Mais éloigne-toi d'ici; car l'horreur de te voir pourrait faire peur à la mort elle-même.

DONA LAMBRA. — J'ai assez de tes sottises.

(Elle sort.)

NUNO. — Quelle femme !

BUSTOS. — Oui, implacable et terrible.

PAEZ. — Trois Mores se présentent, deux desquels sont des serviteurs.

BUSTOS. — Des Mores, Paëz?

PAEZ. — Oui, seigneur.

BUSTOS. — Des Mores me réclament, moi?... dans cet âge si avancé?... Qu'ils entrent. Des Mores... à moi?...

SCÈNE VI

Entrent MUDARRA, ZAIDE, *et* LOPE *en costume moresque.*

MUDARRA. — Qui de vous, seigneurs, est le maître de céans?

BUSTOS. — C'est moi, noble More, moi, pauvre aveugle, Gonzalo Bustos de Lara, ou plutôt celui qui le fut jadis. — Tu te tais; tu n'as plus rien à me dire?

MUDARRA. — Ta vue m'interdit. Cette vieillesse vénérable, ces cheveux blancs commandent le respect.

BUSTOS. — Que ne puis-je te voir aussi? Tu es jeune... quel est ton âge?

MUDARRA. — Je suis à la fleur de mes ans.

BUSTOS. — Que demandes-tu?

MUDARRA. — Je t'apporte des nouvelles d'un ami.

BUSTOS. — Quelque captif de Cordoue?...

MUDARRA. — Non, — bien que Cordoue soit sa patrie, il est à la fois chrétien et More; c'est un fils né de toi et d'Arlaja, la sœur d'Almanzor.

BUSTOS. — Que dis-tu?

MUDARRA. — La pure vérité.

BUSTOS. — J'ai un fils... Arlaja m'a donné un fils! Dis-moi : ce fils, cet enfant a-t-il du cœur?

MUDARRA. — Comme un rameau sorti de ta tige

BUSTOS. — Son caractère?

MUDARRA. — Ardent.

BUSTOS. — Ses goûts?

MUDARRA. — Le goût des armes

BUSTOS. — Ses inclinations?

MUDARRA. — Généreuses.

BUSTOS. — Et sa personne?

MUDARRA. — De bonne grâce.

BUSTOS. — A-t-il des amis?

MUDARRA. — Tous ceux qui le connaissent.

BUSTOS. — Sait-il que je suis son père ?

MUDARRA. — Il suffit de te voir pour être sûr qu'il ne l'oubliera pas.

BUSTOS. — Est-il fier du nom de Lara ?

MUDARRA. — Peux-tu le demander ?

BUSTOS. — Mais, dis : pourquoi l'avoir gardé si longtemps à Cordoue ?

MUDARRA. — On le disait fils du roi ; depuis, le hasard lui a révélé sa naissance.

BUSTOS. — Viens, embrasse-moi pour ces bonnes nouvelles.

MUDARRA. — Volontiers, si tel est ton plaisir.

BUSTOS. — Grands Dieux !

MUDARRA. — Lâche-moi.

BUSTOS. — Un instant.

MUDARRA. — Pourquoi me garder ainsi dans tes bras ?

BUSTOS. — Quel sentiment étrange ! Mes entrailles se troublent... Ah ! je voudrais te faire entrer dans mon âme, à la place qu'y occupaient mes fils ! Oui, tu es un messager de bonheur... Mais pourquoi me tromper ? Serais-tu mon fils ? le serais-tu ?

MUDARRA. — Oui, mon père, je suis Mudarra, Mudarra Gonzalez, et si vous avez conservé la moitié de cet anneau, comparez : les deux moitiés sont égales.

BUSTOS. — Non, c'est inutile ; la voix du sang me parle avec bien plus de force ; ah ! cher objet, né pour mon bonheur ! Dieux ! si je pouvais te voir, si je pouvais contempler ton visage ! Mais j'ai perdu la vue, à force de pleurer mes fils morts dans la plaine d'Araviana ! — Mais, qu'est-ce que j'éprouve ? C'est sans doute un miracle du ciel !... L'excès de la douleur m'avait fait aveugle, et la joie, le bonheur m'ont rendu la vue dont j'étais privé ! car je te vois, mon fils !

NUNO. — Seigneur, vous vous abusez. L'excès de la joie trouble vos esprits.

BUSTOS. — Nuño, rendons grâces au ciel. Je te vois fort bien, ainsi que Paëz. En veux-tu la preuve ? L'un de ces deux Mores qui accompagnent mon cher Mudarra res-

semble extrêmement à Lope, un des gentilshommes de ma maison qui était au service de Gonzalico.

LOPE. — Cette preuve suffit, car je suis Lope de Vivar, l'écuyer de doña Clara, ta petite-fille, près de laquelle Mudarra s'est arrêté cette nuit. Je suis venu avec lui déguisé; car ce costume importe au soin de notre vengeance.

NUNO. — Toute la maison est en délire, et bientôt la cité le sera aussi.

MUDARRA. — Avant que la nouvelle ne parvienne à Ruy Velasquez et au comte, j'ai à faire une absence.

BUSTOS. — Où vas-tu?

MUDARRA. — Voir ma nièce.

BUSTOS. — Un moment. J'ai à te parler.

MUDARRA. — Bien volontiers, seigneur; mais recommandez que l'on me garde le secret.

BUSTOS. — Amis, du silence!...

NUNO. — Que dis-tu, Lope?

LOPE. — Que ce surtout moresque est le filet qui va servir à prendre certaine bête qui est en ce moment dans la montagne.

NUNO. — La valeur brille en la personne de Mudarra.

LOPE. — Tu seras bientôt témoin de la vengeance qu'il va prendre de la mort des Infants de Lara sur la personne de Ruy Velasquez.

(Tous sortent.)

SCÈNE VII

La campagne dans les environs de Burgos.

RUY VELASQUEZ, ORTUNO, INIGO, CHASSEURS.

INIGO. — Ce n'est pas la peine de continuer à battre la montagne.

RUY. — Je suis las de chasser.

ORTUNO. — Le soleil commence à s'abaisser à l'horizon.

RUY. — Il reste encore beaucoup de jour. — As-tu pris soin de mon andalou?

ORTUNO. — Attaché au pied de la colline, il semble vouloir avaler le mors, comme ferait une autruche [1].

RUY. — Ne veux-tu pas suspendre le frein à l'arçon? Il y a là de l'herbe verte et un fourrage abondant.

ORTUNO. — Il est assez vigoureux comme cela et a besoin qu'on lui serre la gourmette.

RUY. — Bustos a-t-il quelque ferme par ici?

ORTUNO. — Lui, je ne sais; mais des gens de sa maison, oui.

RUY. — Gardent-ils des troupeaux?

ORTUNO. — Je les ai vus hier pour la première fois.

RUY. — Alors Bustos va me payer certains traits d'arbalète qui ont coûté des pleurs à doña Lambra.

INIGO. — Quelque manant, avec cette arme,. aura peut-être insulté votre colombier? Mais croyez que Bustos l'ignore.

RUY. — Je ferai qu'il n'ait pas à s'en féliciter.

INIGO. — Voulez-vous vous reposer?

RUY. — Je voudrais, sur les bords de cette fraîche fontaine, essayer de trouver le sommeil.

INIGO. — Elle semble t'y inviter par le murmure que font entendre ses eaux en s'égarant dans le sable.

RUY. — J'espère rafraîchir ainsi le sang de mes veines.

ORTUNO. — Il n'est pas d'endroit préférable.

RUY. — Vous pourrez, en attendant, vous-mêmes aller vous reposer quelque part de cette chaleur.

INIGO. — Dieu vous garde.

(Sortent Iñigo et Ortuño.

RUY. — Ce n'est pas tant la chaleur que la terreur et le souci qui m'agitent. Je vais essayer de reposer, bien que mes angoisses secrètes ne le permettent guère. J'ai passé tous ces jours-ci à imaginer, à rêver. J'ai là présente devant moi la mort de mes neveux; je vois leurs débris sans sépulture, et cette idée mêle en moi la crainte aux remords. A peine suis-je seul, que leurs ombres, comme si elles étaient rendues à la vie, m'apparaissent et m'entourent.

1. On sait que l'autruche avale parfaitement des morceaux de fer ou de tout autre métal.

Je vais, je viens, pour leur échapper. C'est en vain. Ici Nuño s'offre à ma vue, désarmé, avec son haubert en lambeaux; là-bas, la face sanglante de Fernand; plus loin, Ordoño furieux me reproche ma cruauté; il me semble voir le plus jeune de tous, Gonzalo, fondre sur moi en m'appelant traître. Enfin les sept frères ne me laissent aucun repos. Que me voulez-vous, imaginations vaines? Pourquoi, mon âme, me suggérer des images si funèbres?

(Entrent Mudarra, Lope, Zaïde.)

LOPE. — C'est lui, je le reconnais.

MUDARRA. — Silence; point de raisons.

LOPE. — Si ce traître est informé que tu le cherches, Mudarra, comment peut-il vivre et s'amuser ainsi? Est-il possible de se voir en une sécurité telle? l'épée dans le fourreau, et couché à l'ombre d'un hêtre dans la campagne de Burgos?

MUDARRA. — Silence; ce ne peut-être que lui.

LOPE. — Sous ces verts rameaux repose Ruy Velasquez, harassé des fatigues de la chasse. Si tu m'en crois, ta lance le clouera au sol.

MUDARRA. — Non : il faut qu'il sache pourquoi il meurt... et qui le tue.

(Il marche à lui.)

Écoute-moi, Ruy Velasquez, toi que les Mores nomment vaillant; eh bien! ce vaillant cache l'âme d'un traître! — Traître au comte, ton seigneur : tu as privé ses armées de sept braves, dignes des neuf preux de la Renommée. — Traître à ta patrie : tu l'as dépouillée de sept remparts plus sûrs que les murailles et les tours. Traître à ton noble sang : pour satisfaire ta vengeance, tu as vendu à tes ennemis le sang le plus pur de Lara. Traître à ton parent, à ton ami : en l'envoyant vers le More, avec une lettre, tu croyais l'envoyer au bourreau. Traître à ton Dieu : tu as livré aux Mores de Cordoue le sang des soldats du Christ.

Mais, de ce tronc que tu avais dépouillé de ses rameaux, Dieu a permis, misérable, qu'il sortît un rejeton. — Regarde bien, je suis Mudarra; Mudarra, vivant portrait de Gonzalillo, de Gonzalo qui renaît en moi pour la terreur de doña Lambra.

Allons, brave Ruy Velasquez, viens, Mudarra t'attend pour te tuer; pour te tuer corps à corps, en plein soleil. — En embuscade, comme félon, tu as fait égorger mes sept frères; moi, soldat loyal, c'est l'écu au col, la lance au poing que je veux les venger. Debout! car je suis attendu par ma nièce, qui sera mon épouse, la petite-fille de Gonzalo Bustos, la fille de doña Constanza et de Gonzalillo. Debout! qu'attends-tu? que tardes-tu?

RUY. — Tu mens, infâme moricaud; c'est corps à corps que sont tombés tes frères en combattant contre Viara et Galve, dans la Vega de Fabros. J'excuse ta témérité, car tu n'es obligé d'avoir de la modestie en paroles, ni par ton sang, ni par ton âge. Je m'appelle Rodrigo, Mudarrillo, Rodrigo de Velasquez et Lara; je suis le soldat redouté des Mores de Jaen, Cordoue et Baza, et, depuis la Sierra Morena jusqu'à la Sierra Neveda, je n'ai pas peur de petits bâtards, issus de l'infamie. Tu n'as pas de naissance.

MUDARRA. — Tu mens! si tu me taxes de bâtard. Dans mon pays, il n'est pas d'autre cérémonie que la parole; suivant notre loi, la volonté réciproque suffit pour établir le mariage. Viens, prends du champ contre moi.

RUY. — Quitte ta lance.

MUDARRA. — Soit! je te défie à l'épée, Rodrigue. — Ciel, soyez juge en votre cause.

(Ils s'éloignent.)

LOPE. — Zaïde, si ces écuyers font mine de vouloir prendre parti, mets l'épée à la main.

ZAÏDE. — Je suis prêt.

LOPE. — La bataille commence.

ZAÏDE. — Quels vaillants coups lui porte le brave Mudarra?

LOPE. — Ne vois-tu pas qu'il est secondé par le sang, la raison, l'honneur, et la justice?

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Le palais du comte de Castille.

LE COMTE GARCI FERNANDEZ, GONZALO BUSTOS, DONA CLARA.

LE COMTE. — Je ne pouvais avoir de repos, Bustos, que je ne vous eusse vu. Avoir recouvré la vue? Est-ce possible?

BUSTOS. — Je me suis rendu, grand seigneur, à votre invitation.

LE COMTE. — Et c'est bien volontiers que je viens au-devant de vous.

BUSTOS. — J'ai voulu vous présenter doña Clara, ma petite-fille; le ciel s'est montré assez clément envers moi pour me donner un rejeton de mon sang, qui continuera ma maison et héritera de ma fortune.

LE COMTE. — C'est la fille du plus jeune de ceux de Lara?

BUSTOS. — De Gonzalo, mon fils.

DONA CLARA, *au comte*. — Je me mets humblement à vos pieds.

LE COMTE. — Levez-vous, Clara, et puisse le ciel vous accorder de longs jours!

BUSTOS. — Sa mère a demandé des consolations à la religion; c'est une raison pour que Clara recherche votre appui; je demande qu'à partir de ce jour, elle fasse partie de la maison de la comtesse, notre souveraine.

LE COMTE. — Je ne demande pas mieux que de la protéger, et je vous promets de lui servir de père, comme je suis son souverain.

(Entrent précipitamment Ortuño et Iñigo.)

INIGO. — Où est le comte?

LE COMTE. — Iñigo, pourquoi tout ce bruit?

INIGO. — Pour vous faire comprendre ma douleur.

LE COMTE. — Que veux-tu dire?

INIGO. — Je dis que l'homme qui est venu à ton service,

Bustos, sous couleur de te rendre honneur, a amené de Cordoue...

LE COMTE. — Qui donc?

INIGO. — Un More, un certain Mudarra, que l'on dit être son fils. Il vient d'ôter la vie à Ruy Velasquez, dans la campagne; et il crie qu'il brûlera vive doña Lambra.

LE COMTE. — Expliquez-vous, Bustos.

BUSTOS. — Je serai court. Mais, préparez-vous à verser des larmes à mon récit. Je le confesse, j'ai eu dans ma prison, celui qu'on appelle Mudarra, d'une sœur d'Almanzor. Il est venu venger son sang; et, comme vous voyez, c'est une justice du ciel, ce n'est pas un crime; si j'ai eu tort, si je fus coupable, je vous livre ma vie; mourir est maintenant ma seule ambition. Si vous condamnez la vengeance, approuvez du moins la justice.

LE COMTE. — Pourquoi m'avoir caché sa venue?

BUSTOS. — Je voulais attendre qu'il fût chrétien.

(Entre Mudarra portant la tête de Ruy Velasquez, suivi de Lope et de Zaïde.)

MUDARRA. — Que nul ne mette obstacle à ma vengeance.

INIGO. — C'est lui.

LE COMTE. — Que de colère et de fierté!

MUDARRA. — Comte fameux, puisse le ciel prolonger votre vie et étendre les limites de vos États jusqu'aux climats les plus éloignés. Je m'appelle Mudarra. Je ne suis pas un de vos vassaux. Neveu d'Almanzor, je conçus le dessein de trancher la tête de ce tyran. Si j'ai failli, je mérite de voir excuser mon erreur aux pieds de votre noblesse. Je résolus de venir en personne, aussitôt que je fus informé de la vilenie de Ruy Velasquez, et de mon origine noble et chrétienne. Cette dernière qualité me rend ma naissance doublement précieuse. Si vous excusez ma vengeance, noble Castillan, je vous ferai trois dons : le premier est un soldat dont la lance fera la terreur du More d'Afrique; le second, c'est un prince chrétien de plus dans votre Église; le troisième, la paix avec le roi, mon oncle, et son amitié, en considération de ma personne. En échange de mes dons, je vous demande trois choses : la première

est mon pardon; la seconde, la main de doña Clara; la troisième, vos bras.

LE COMTE. — Mudarra, ta vengeance miraculeuse sera mieux récompensée encore par la renommée. Toutefois, j'accepte ta proposition. Je te pardonne; voici ton épouse, viens dans mes bras.

LOPE. — Vive la joie! vive la danse! Je ne suis plus More, je suis Lope de Vivar, l'Asturien.

LE COMTE. — Je te fais présent d'un caparaçon d'or et d'argent.

BUSTOS. — Et moi, d'un beau cheval de Cordoue.

MUDARRA. — Donnez-moi le baptême. J'adore le Christ.

LE COMTE. — Je serai ton parrain.

MUDARRA. — Je me considère déjà comme chrétien.

BUSTOS. — Ainsi finit l'admirable histoire de MUDARRA LE BATARD ET DES INFANTS DE LARA.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Ce, rue des Poitevins, 6.

